



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

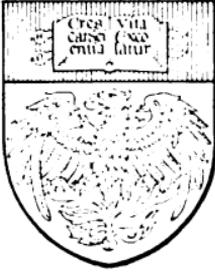
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



The University of Chicago
Library



97

MERCURE

DE

FRANCE,

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME TRENTE-TROISIÈME.



A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Haute-
feuille, N° 23, acquéreur du fonds de M. *Buisson* et
de celui de M^{me} V^o *Desaint*.

1808.

A P 20

M 48

v. 33



Gen. Lib.

(SAMEDI 2 JUILLET 1808.)

MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LA FÊTE-DIEU DANS UN HAMEAU.

POÈME.

QUAND du brûlant cancer les fécondes chaleurs
 Jaunissent les moissons et colorent les fleurs,
 Belle de tous ses dons, la brillante nature
 Revêt avec orgueil l'éclat de sa parure ;
 Et l'Été sur son trône, au milieu de sa cour,
 Apparaît, rayonnant de tous les feux du jour.
 Dans les champs fortunés, qu'embellit sa présence,
 Tout assure un plaisir ou promet l'abondance.
 L'homme, rempli d'espoir, dans ces jours radieux,
 Elève un chant d'amour vers la voûte des cieux ;
 Et la religion, se parant de guirlandes,
 Au roi de l'Univers apporte ses offrandes.
 Eloigné des cités, dans le calme des champs,
 O combien me charmaient ces hommages touchans !
 Ces lieux semblent porter à la reconnaissance,
 Tout d'un ciel bienfaisant y montre la puissance,
 Nos vœux y sont plus purs, tout y peint la candeur,
 Et la bouche y dit mieux ce qu'a senti le cœur.
 Le tableau séduisant de la pompe champêtre,
 A mon œil enchanté semble encore apparaître ;
 Je revois la douceur des fêtes des hameaux,
 Et cette heureuse image appelle mes pinceaux.

Déjà l'astre du jour, poursuivant sa carrière,
 Laisait tomber sur nous des torrens de lumière,
 Et dans un ciel d'azur s'avancait radieux.
 Près du temple, à l'entour des tombes des aïeux,
 Qui, dépouillant leur deuil, couvertes de verdure,
 Semblaient de l'espérance accueillir la parure,
 Le hameau s'assemblait en groupes séparé.
 O comme avec délice, en ce jour désiré,
 Il revoit tout l'éclat des fêtes solennelles,
 Que proscrivit l'athée et ses lois criminelles !
 Comme alors, éprouvant un plaisir enchanteur,
 La foule avec transport accueillit son pasteur.
 Il allait revêtir ses parures sacrées,
 Dans un coupable oubli trop long-tems demeurées.
 Tel au trépas ravi l'heureux convalescent
 Jette sur la nature un regard caressant ;
 Tel l'antique pasteur, retrouvant sa patrie
 Aux plus doux sentimens ouvre une ame attendrie.
 Bientôt l'airain bruyant dans les airs entendu,
 Annonça du départ le moment attendu.
 Le hameau s'avancait partagé sur deux files.
 Fuyez loin de ces lieux, faste brillant des villes.
 Là, ne se montraient point ces tissus précieux ;
 L'or, l'opale, l'azur n'y frappaient point les yeux ;
 Des bouquets sans parfum, enfans de l'imposture,
 N'y chargeaient point l'autel du Dieu de la Nature ;
 Et des puissans du jour l'orgueilleuse grandeur
 N'y venait point du luxe étaler la splendeur.
 Combien je préférerais la pompe du village !
 Modeste, sans apprêt et même un peu sauvage,
 Sa vue attendrissait le cœur religieux.
 D'abord des laboureurs, vieux enfans de ces lieux,
 Au front chauve, attestant leur utile existence,
 Sans ordre s'avançaient, et priaient en silence.
 Le cortège pieux, non loin à mes regards,
 Se montrait, précédé des sacrés étendards.
 Le feuillage bientôt le couvrit de son ombre.
 Dans un sentier profond, asyle frais et sombre,
 La foule se pressait sur les pas de son Dieu,
 Et de ses chants sacrés venait remplir ce lieu.
 Devant le roi des rois, sous ces vertes feuillées,
 Les jeunes villageois, de roses effeuillées
 Sur la terre à l'etrvi parsemaient les couleurs.
 Et, mêlant son parfum au parfum de ses fleurs,

L'encens, qui de Sabar fit l'antique opulence,
 Comme un nuage au loin qui dans l'air se balance,
 S'élevait lentement et planait sur les champs.
 Aux voix des laboureurs entremêlant leurs chants,
 Les oiseaux s'unissaient à ces pompes rustiques ;
 Et, de son palais d'or embrasant les portiques,
 Le soleil, couronné d'une immense splendeur,
 Sur ces arbres touffus arrêtait son ardeur.

J'aimais, j'aimais à voir ce peuple des villages,
 Sous la feuille des bois, ainsi qu'aux premiers âges,
 Célébrant l'Éternel et lui portant leurs vœux.
 Ils ne demandaient point, ces hommes vertueux,
 L'éclat de nos palais, le luxe de nos villes,
 Et nos plaisirs bruyans et nos grandeurs serviles.
 « Bénissez, disaient-ils, nos troupeaux et nos blés ;
 » Que nos enfans, un jour près de nous rassemblés,
 » Sur l'hiver de nos ans répandent quelques charmes ;
 » Que leur destin jamais ne provoque nos larmes ;
 » Et simples dans nos goûts, heureux d'être chéris,
 » Toujours de nos vergers que nos cœurs soient épris.

De sa pompe sacrée, alors la troupe sainte
 Du modeste hameau vint réjouir l'enceinte.
 Quel spectacle touchant s'offrait à mes regards !
 Retenus par les ans, quelques faibles vieillards,
 Adorant l'Éternel au seuil de leurs chaumières,
 Regrettaient leurs printemps et leurs forces premières,
 Consolez-vous, vieillards ; vos champs fertilisés,
 Vos jours laborieux dans les travaux usés,
 Votre ame qui, toujours fermée à la vengeance,
 Consola le malheur, accueillit l'indigence,
 De l'asyle des cieux vous promet la douceur.
 Mais déjà tout ici vous offre le bonheur ;
 Vos fils, à votre aspect redoublant d'allégresse,
 D'un sourire d'amour charment votre vieillesse :
 Ce sourire d'amour a calmé vos douleurs.
 Au retour de la fête, au déclin des chaleurs,
 Alors que l'horizon moins brûlant et plus sombre,
 Se bordera de pourpre, avant-coureur de l'ombre ;
 Et que le vent du soir glissera dans les bois,
 Ils viendront, réunis devant vos humbles toits,
 De l'amour filial épuiser les délices ;
 Leurs jeux s'embelliront sous vos heureux auspices ;
 Et du vieux patriarche, en ces jours enchantés,

Vous croirez retrouver les douces voluptés
 Je vous quitte; la fête à la suite m'engage.
 Non loin, couvert de lierre, et rembruni par l'âge,
 Un chêne vénérable étendait ses rameaux.
 Là, dès le point du jour, les vierges des hameaux
 Elevaient sous son ombre un trône de verdure.
 La mousse en longs festons en formait la bordure,
 Le lys, aux deux côtés, balançait sa blancheur,
 Et la rose, en bouquet, y montrait sa fraîcheur.
 L'Éternel sur ce trône, orné par l'innocence,
 Devait quelques instans reposer sa puissance.
 A l'aspect de ces lieux, je ceptais dans mon cœur
 Couler d'un calme pur la secrète douceur,
 Et ma pensée, alors tranquille et solitaire,
 Pour un monde meilleur abandonnait la terre.
 Alors, faisant cesser ce calme solennel,
 Le hameau leptement environna l'autel.
 Avec quel saint respect le pasteur du village
 Seul, et foulant les fleurs qui couvrent son passage,
 Porte le roi des rois, et s'élève à nos yeux
 Sous l'emblème immortel d'un pain mystérieux!
 La foule, tout à coup, prosternée en silence,
 Du roi de l'univers adora la présence.
 Chacun crut que son Dieu descendait dans son cœur,
 Non ce maître irrité, ce monarque vengeur,
 Qui doit au dernier jour, s'armant d'un front sévère,
 Au fracas de la foudre apparaître à la terre,
 Et, juge sans pardon, au monde épouvanté,
 De ses arrêts divins proclamer l'équité.
 Mais un Dieu, tempérant tout l'éclat dont il brille,
 Tel qu'un père adoré se montre à sa famille,
 Accueillant l'infortune, et portant dans les cœurs
 L'espoir d'un meilleur sort et l'oubli des douleurs.
 Vers le séjour antique où se plaît la prière,
 Le hameau dirigeait sa modeste banrière.
 Quel groupe harmonieux, marchant confusément,
 Non loin du dais sacré se montre en ce moment?
 J'aperçois, de respect et d'amour entourées,
 Les mères du hameau, de leurs enfans parées.
 Tout sourit à leurs yeux dans ce jour de bonheur,
 Et leurs yeux laissent voir les plaisirs de leur cœur.
 Là, de jeunes beautés, d'un lin blanc revêtues,
 Unissant à l'envi leurs grâces ingénues,
 Semblent à l'œil charmé reproduire en ce jour,

Ces anges embellis d'innocence et d'amour.
 Toutes suivaient le Dieu que fêtait la nature.
 Leur voix comme leur cœur ignorait l'imposture.
 La piété fidelle, aux charmes si touchants,
 Par leur bouche exhalait la douceur de ses chants ;
 Et, portés dans les airs jusqu'aux divins portiques,
 Ces chants semblaient s'unir aux célestes cantiques.
 Bientôt du temple saint le cortège pieux
 En foule vint remplir les murs religieux ;
 Et bientôt commença l'auguste sacrifice.
 Ce mystère d'amour qui rend le ciel propice,
 Qui peut même des morts abrégier la douleur,
 Des pompes de ce jour termina la splendeur.

M. PHILIPPE DE LARENAUDIÈRE.

ENIGME.

En divers sens mon nom peut être pris.
 — Je suis d'abord fort d'usage à Paris ;
 Mais seulement entre parens, amis,
 Comme en province entre gens du-pays.
 — En second lieu je suis d'un très-grand prix
 Aux yeux de ceux qui du saint paradis
 Veulent jouir après leur mort. — Et puis
 En dernier lieu, certains jours, je conduis
 Les bons chrétiens au temple où j'accomplis
 L'office saint. — Cher lecteur, je finis,
 En faut-il plus pour dire qui je suis ?
 S.....

LOGOGRIPHE.

Deux voyelles, quatre consonnes
 Forment tout mon élément,
 Deux et quatre font six.... Eh ! non, tu t'en étonnes ?
 Décomposes-moi donc, et tu sauras comment.
 Je marche sur sept pieds. D'abord, dans ma structure
 Cherche un terme d'architecture,
 Ce que fait un chien quand il boit,
 Une matière utile au toit,
 Une autre qui fermente et fait ta nourriture
 Après avoir éprouvé la cuisson.

Présent du ciel cueilli dans la moisson,
 Ce qui toujours se renouvelle,
 Et qui, pour mes malheurs, s'enfuit à tire-d'aile,
 Lecteur, à cette occasion,
 Reçois les vœux de la saison,
 Pour deviner mon docte Logographe.
 Ce qu'il ne faut pas être ; une espèce de grappe
 Servant à l'art que j'aime avec fureur,
 Le Dieu qui nous donna l'instrument enchanteur,
 Qui séduit mon oreille et pénètre mon cœur.
 Certaine note de musique,
 Et qui donne le ton aux différens concerts ;
 Ce que fait l'oiseau dans les airs ;
 Un terme de l'art héraldique ;
 Un article français, masculin, féminin ;
 Ce que prend un sauteur pour franchir la barrière ;
 Un meuble de métal, ou de bois ou de terre,
 Ce qu'on cultive en un jardin.
 Mais terminons cette matière,
 Tu m'as deviné, je le vois :
 Si tu ne me tiens pas, cherches-moi dans les bois.

M.

 CHARADE.

COMMENT, c'est toi ! parléu, la rencontre est heureuse.
 Ton amitié toujours me fut bien précieuse,
 Et la mienne pour toi ne saurait varier.
 Allons, mon cher, puisque le hasard nous rassemble,
 Chez moi viens sans façon ; là, près de mon dernier,
 Charmés de nous revoir, nous prendrons mon premier ;
 Après quoi, si tu veux finir le jour ensemble,
 Nous pourrons aller faire un tour à mon entier.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRAPHIE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *Bœuf*.
 Celui du Logographe est *Scène*, dans lequel on trouve *Cène*.
 Celui de la Charade est *Garde-Malade*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

(MÉLANGES.)

LE VIEIL AMATEUR, prologue pour l'ouverture du Théâtre de Sa Majesté l'Impératrice-Reine ; par M. ALEXANDRE DUVAL — A Paris, chez Vente, libraire, boulevard des Italiens, n° 7.

AVANT de suivre les progrès rapides de M^{lle} Maillard sur la scène française, il est juste de dire un mot d'un début plus important, et qui peut avoir des conséquences plus étendues pour l'art dramatique. Le 15 de ce mois, les acteurs du Théâtre de l'Impératrice ont pris possession de l'ancienne salle du Théâtre Français (au faubourg Saint-Germain).

Cet édifice, l'un des plus beaux de la capitale, rétabli par les soins du Sénat avec une magnificence digne du premier corps de l'Empire, n'est pas destiné sans doute à ne former qu'un théâtre subalterne. Avant la révolution, le vœu des auteurs dramatiques, l'intérêt des lettres et l'opinion du public sollicitaient l'établissement d'un second Théâtre Français : cette idée fut malheureusement réalisée dans un moment d'exagération et de folie, où l'on faisait tout mal, même le bien. Il en résulta, peu d'années après, la chute du théâtre dont on avait cru ranimer l'émulation, et le théâtre rival, malgré la jeunesse et l'énergie de ses fondateurs, ne fit que languir au milieu des ruines dont il était entouré. On eut enfin la sagesse de réunir dans le même asyle les talens que de si longs orages avaient dispersés, et les chefs-d'œuvre sur lesquels repose en grande partie la gloire littéraire de la nation, furent de nouveau représentés avec un ensemble qui rappela les beaux jours du Théâtre Français.

Cependant Thalie, de retour dans son temple, voulut conserver sa petite maison : le théâtre de Louvois survivait aux circonstances qui l'avaient fait naître, il prit alors un caractère déterminé. Il avait essayé presque tous les genres et n'avait obtenu de considération que par un seul écrivain : les comédies de M. Picard formaient toute sa richesse ; elles servirent de modèles à la plupart de celles qu'on y joua. Peu à peu nos premiers auteurs comiques s'accoutumèrent à chercher sur cette scène, encore indigente, le zèle, l'em-

pressement, l'activité, qui sont rarement le partage de l'opulence. Le Théâtre Français semblait effrayé de l'étendue et de la variété de son répertoire : le génie des morts suffisait à sa gloire et à sa fortune ; il négligeait un peu l'esprit des vivans. MM. Collin-d'Harleville ; Andrieux, Duval, et quelques autres, moins assurés de leurs succès, portèrent au Théâtre de Louvois une partie de leurs productions. Il s'enrichit aussi de plusieurs pièces de l'ancien répertoire du Théâtre Italien, et même de quelques comédies, trop négligées sur une scène en possession de tous nos chefs-d'œuvre. Ayant ainsi posé les fondemens de son existence, ce Théâtre s'est élevé rapidement à de plus hautes destinées. Honoré de la protection la plus auguste, soutenu par le charme de la musique italienne, dont le goût fait tous les jours de nouveaux progrès, transporté par les bienfaits du Sénat dans la salle la plus élégante et la plus magnifique de la capitale, et dans un quartier d'où les bonnes études repoussent encore l'ignorance étourdie d'une foule d'oisifs et l'orgueilleuse sottise des Apicius modernes, il semble à la veille de réaliser l'ancienne espérance des gens de lettres et les rêves ambitieux de ses entrepreneurs.

Il faut avouer, pourtant, que son début a un peu déconcerté les faiseurs d'horoscopes ; le spectacle a paru long, triste et froid : je crois inutile d'en exposer ici les raisons ; mais on ne peut expliquer que par le mélange hétérogène des spectateurs, et les distractions continuelles occasionnées par le spectacle même, de la salle, l'accueil qu'a reçu le *Prologue* d'ouverture, ouvrage d'un écrivain connu par de nombreux succès. — La harpe fut autrefois vivement applaudie dans une occasion absolument semblable, et dans un cadre que M. Duval a très-habilement imité : son *Prologue* ressemble beaucoup à la petite comédie de ce critique illustre, intitulée : *Molière à la nouvelle Salle*. Il en diffère par les couleurs du tems, et par les souvenirs de quelques années, qu'on ne peut comparer à aucune époque historique. M. Duval s'est emparé de ces souvenirs avec beaucoup d'esprit et de gaieté, pour expliquer à un *vieux amateur* l'état actuel de la comédie. *Derbain*, de retour à Paris après vingt ans d'absence, court au spectacle, croit y retrouver tous les talens qui l'embellissaient au moment de son départ, et fatigue long-tems le bon *Germain*, ancien portier du Théâtre Français, de l'ignorance et de la multitude de ses questions. Enfin piqué lui-même des réponses qu'il reçoit, il s'écrie avec un peu d'humeur :

Si l'on connaît partout les destins de la France,
 Ses guerriers, ses héros, leur chef et leurs succès,
 On peut bien oublier le théâtre français !
 Toi, qui depuis trente ans vis à la comédie
 Apprends-moi le destin des enfans de Thalie.

GERMAIN.

Monsieur, c'est un récit que vous me demandez ;
 Je sais comme on les fait.... Bon, j'y suis : attendez,
 A peine la discorde, et l'orgueil, et l'envie,
 Ont formé de poisons l'affreuse zizanie,
 Que la troupe, bientôt, à sans ordre et sans chef....

GERMAIN.

Finiras-tu, Germain ?

GERMAIN.

Vous n'en voulez pas ? — Bref,

Tous les malheurs des tems, les petites recettes,
 D'autres opinions, et les Madelonettes,
 Les ayant séparés, tous nos joyeux enfans
 Allèrent dans Paris colporter leurs talens :
 Las ! que devient la gloire, argent, quand tu commandes !
 Ils furent à mes yeux divisés en trois bandes.
 Quelques comédiens, fidèles à leurs vœux,
 Gardaient du feu sacré les restes dans ces lieux :
 Mais ce feu-là, Monsieur, brûla bientôt le temple.
 Quel incendie ! ô ciel ! En est-il un exemple !
 J'ai vu dans un instant consumer cinq palais
 De style grec, romain, deux prisous, trois forêts ;
 Et malgré tout mon zèle et celui de ma femme,
 Hélas ! nous n'avons pu dérober à la flamme
 Qu'un tonnerre assez bon, nos deux grands Jupiters,
 Un océan tout neuf et vingt livies d'éclairs.

Ces plaisanteries qui ne sont pas neuves, mais qui sont
 rajeunies d'une manière originale et piquante, auraient sans
 doute produit plus d'effet si l'auteur avait essayé de varier
 davantage les scènes ingénieuses où il les a placées. Il me
 semble qu'au lieu de sacrifier exclusivement aux circon-
 stances, de ne s'occuper que de la nouvelle troupe trans-
 portée sur l'ancien théâtre, et de chercher tous ses effets
 comiques dans ce rapprochement, il aurait pu généraliser
 davantage ses peintures et ses critiques. Laharpe lui en
 offrait l'exemple dans ce même *Prologue*, déjà cité, où non-
 seulement il introduit, comme l'a fait M. Duval, un auteur

novice et un cabaleur de profession, mais où il amène aussi la Muse du drame, le vaudeville, et ce M. *Milogramme* qui exhale si plaisamment sa fureur contre la manie du bel esprit. On le trouve presque aussi à plaindre que le Chrisalde des *Femmes Savantes*. Molière ! s'écrie-t-il,

Que me dites-vous ?

Eh ! que Dieu nous le rende ! il nous vengerait tous.
Les abus de son terns n'approchaient pas des nôtres.

Chrisalde tourmenté chez lui,

Pouvait aller au moins respirer chez les autres ;
Moi, je trouve en tous lieux le fléau que j'ai fui :
De tous les côtés il m'assiège.

Un camarade de collège,

Mon ami, mon confrère, et que je croyais loia
De penser à rimer, m'abordant sans témoin,
D'un air mystérieux tire de ses tablettes
Le volume ignoré de ses œuvres secrètes.
Mon commis, à sa table écrivant de travers,
Ne sait pas l'orthographe et sait faire des vers.
J'entre dans mon bureau pour affaire qui presse :
Pas une ame. — Où sont-ils ? Je fais courir après.....

Un enragé d'auteur, ce jour-là tout exprès,
Les a tous enlevés pour applaudir sa pièce ;
Car, Dieu merci, chez moi, de la cave au grenier,
Ils ont tous plus ou moins la fureur du métier.

De leur maudit jargon j'ai l'oreille étourdie :

Mon fils en rhétorique a fait sa tragédie.

C'est chez moi qu'on bâtit les réputations.

On y crie à l'horreur ou bien à la merveille ;

Ma fille à quatorze ans juge déjà Corneille !

Ils ont toujours en main je ne sais quels chiffons,

Où j'entends répéter d'un ton de suffisance :

Nous croyons, nous jugeons, nous pensons, nous blâmons,

Comme le Roi dit nous voulons.

Tête-bleu, dans toute la France,

Il n'est point assez de sifflets,

Assez de bonnets d'âne, assez de camoufflets,

Pour tant de ridicule et tant d'impertinence.

Cette peinture si vive n'a pas cessé d'être fidelle, et M. Duval pouvait aisément trouver dans son talent et dans l'état actuel des lettres et de la société, de quoi rendre ces traits encore plus piquans.

Il y a dans la pièce de Laharpe un de ces entrepreneurs de réputations et de succès dramatiques, dont le métier

s'est si étrangement perfectionné depuis quelques années ; il s'appelle M. *Claque*. L'auteur du nouveau *Prologue* a mis sur la scène un descendant de ce grand homme, et sa généalogie est assez curieuse.

Ma famille (dit-il) dans ces lieux est connue,
Et de plusieurs acteurs elle était bien venue.
Mon grand père, on le sait, fit, à force de bras,
Réussir vingt auteurs, redressa vingt faux pas :
On le surnommait Claque ; et son fils, jeune encore,
Du beau nom de Claque au théâtre s'honore.
Moi, fils de ce dernier, fidèle à mon destin,
J'obtins par mon travail le nom de Claque-tin.

DERRAIN.

Eh quoi ! vous descendez de ce grand Monsieur Claque ?

CLAUQUETIN.

J'en fais gloire : il était sur-tout fort pour l'attaque ;
Rien ne l'intimidait.

DERRAIN.

Oui, je sais qu'autrefois
Il gagnait en *bravo* ses vingt écus par mois.

Ce dernier vers est de Laharpe, et M. Duval l'a souligné pour le faire reconnaître. Il y en a plusieurs dans son *Prologue* qui méritent également d'être conservés, et qui survivront à l'intérêt et à l'à-propos des circonstances. On doit être surpris, je le répète, que ce petit ouvrage n'ait pas obtenu plus de faveur à la première représentation, et l'on ne peut applaudir à la modestie de l'auteur, qui a cru devoir y supprimer plusieurs scènes, sans regretter les sacrifices qu'il a faits. Cette conduite est d'un écrivain trop heureux au théâtre pour attacher un grand prix à cette bagatelle ingénieuse : sans doute elle n'ajoute rien à sa réputation, mais elle suffirait au besoin pour prouver beaucoup d'esprit, de verve comique et de véritable gaité. ESMÉNARD.

(EXTRAITS.)

LES JEUX DE MAINS, Poème inédit, en trois chants, par C. C. DE RHULLIÈRE ; suivi de son Discours sur les disputes, et de plusieurs pièces du même auteur également inédites. Un vol. in-8°. Prix, 4 fr., et 4 fr. 75 cent. franc de port. A Paris, chez Desessarts aîné, libraire, Palais de

Tribunat, galerie vitrée ; *H. Nicolle*, à la librairie sté-
réotype, rue des Petits-Augustins, n° 15. — 1808.

Nous ne connaissons encore et nous ne connaissons peut-être jamais qu'une partie des œuvres sérieuses de M. de Rhullière ; mais l'Histoire des troubles de Pologne suffit elle seule pour lui assigner un rang distingué parmi les écrivains les plus élégans et les plus recommandables ; son Discours de réception à l'Académie française, où il remplaçait M. l'abbé Boismond, est écrit avec autant de pureté que de goût. Il peint à la fois le prédécesseur et le successeur : des éloges très-fins y couvrent une critique plus fine encore, et laissent entrevoir tous les défauts qu'on a reprochés au prédicateur célèbre, comme autant de taches qu'on distinguerait à travers un voile précieux. Mais ce sont seulement quelques-unes de ses pièces fugitives que nous nous proposons aujourd'hui d'examiner ; ainsi nous suivrons l'antique usage de laisser l'utile de côté pour ne songer qu'à l'agréable.

Les jolis vers de M. de Rhullière ont commencé, ont établi sa réputation ; ses succès en ce genre ont au moins égalé son mérite, et peut-être même qu'une partie de sa vogue a été autant de pris sur sa gloire. Le don heureux de voir ce qui échappe aux autres, et de ne pas dire les mêmes choses sur les mêmes choses ; le talent de donner à ses pensées un tour souvent original et toujours élégant ; une finesse amie de la malice ; des traits piquans, légers, inattendus ; un style toujours soigné, toujours précis ; une correction qui ne se dément presque jamais ; l'adresse de plier tantôt le vers à sa pensée, tantôt sa pensée au vers ; et par-dessus tout, le mérite si rare, dans les ouvrages même les plus courts, de n'être jamais trop long ; voilà ce que la sévérité même ne contestera jamais au poète dont nous parlons. C'en est assez sans doute pour l'élever beaucoup au-dessus de la tourbe des rimeurs de son tems, et pour l'approcher (mais seulement l'approcher) des premiers maîtres en ce genre, qui eux-mêmes sont si heureux quand ils approchent de leur maître à tous.

Est-ce un bonheur, est-ce un malheur pour un poète d'être recherché dans le monde et de le rechercher lui-même ? L'un et l'autre peuvent se soutenir. Un poète de société, et telle était la profession et peut être la prétention de M. de Rhullière, doit vivre avec les gens du monde pour les peindre soit en beau, soit en charge. Eux seuls peuvent le mettre dans leur secret ; ce n'est pas que ce ne soit à peu près celui de la comédie ; mais enfin on voit mieux les choses de près que de loin. Eux seuls peuvent le mettre au fait de leurs ridicules, de leurs petits intérêts, de leurs liaisons, de leurs aversions, de leurs caprices ; eux seuls peuvent lui donner le vrai ton du jour, soit pour la galanterie, soit pour la plaisanterie, pour la flatterie ; et même, nous sommes fâchés de le dire, pour la méchanceté ; car, au fait, un poète, qui n'est point par lui-même ce qu'on appelle un homme du monde, y passe rarement sa vie à ne faire que des madrigaux. Or, toutes ces données, souvent si précieuses, personne ici bas, quelque esprit qu'il ait, ne les acquerra jamais dans la retraite ; c'est l'arbre de la science du bien et du mal, dont la graine tombée du paradis terrestre est venue germer dans la société : si vous mangez de ses fruits, disait un esprit très-distingué (Satan) ; vous serez comme des dieux, c'est-à-dire, comme des gens du beau monde.

D'un autre côté, ce beau monde, il faut en convenir, n'est rien moins qu'un Parnasse. On peut y avoir beaucoup d'esprit, beaucoup d'agrémens, beaucoup de finesse, mais on n'y fait que de la prose. La plupart des grâces vraiment poétiques n'y réussissent guères ; Anacréon même et Tibulle y seraient déplacés. Un poète vraiment poète qui se trouve là, doit prendre garde à lui. Avec de l'enthousiasme, il sera ridicule ; avec de l'érudition, on le trouvera pédant ; la gaité sera quelquefois traitée d'inconvenance, et la délicatesse de fadeur. Que d'écueils à éviter ! on pourrait bien répondre à cela par le nom de Voltaire ; mais Voltaire ne recevait pas la loi, il la donnait.

Le petit-poème des Disputes a plus qu'aucun autre, peut-être, fait apprécier le rare talent de M. de Rhullière. On voit là qu'il écrit pour lui, et à cela près de quelques licences que notre sévérité actuelle ne tolérerait pas, la pièce pourrait être proposée comme un modèle de finesse, de précision et de goût. On croit entrevoir tantôt la manière de Boileau, tantôt celle de Voltaire : vous y trouverez quelquefois la raison de l'un, quelquefois le brillant de l'autre, mais toujours un poli, un fini, un soin, un travail qui semblerait déposer contre la facilité du versificateur. Beaucoup de ses meilleurs vers attesteraient, comme ceux de Boileau, tout ce que coûte la perfection, tandis que Voltaire nous montre presque toujours combien peu elle lui coûtait.

Ce n'est point que M. de Rhullière, tout en suivant sa route entre deux flambeaux aussi lumineux, ne fasse de tems en tems quelques faux pas. En voici quelques-uns que nous croyons avoir remarqués dans un espace bien resserré. Je hais, dit-il en parlant de certains disputeurs de profession, je hais ces gens qui.....

.....
*Un peu insoucians, philosophes, poètes,
 Et grands-hommes d'Etat formés par les gazettes,
 Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
 Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
 Montesquieu sur les lois, de Brogli sur la guerre,
 Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.*

Un peu musiciens, philosophes, poètes ; un peu ne tient ici qu'à musiciens, et la virgule prouve qu'il fallait qu'il fût répété si l'intention était, comme cela est plus que probable, de dire un peu philosophes, un peu poètes ; car s'il se contentait de nous montrer ces gens-là comme assez superficiels en musique, et que du reste il leur accordât d'être philosophes et poètes, ce serait assurément leur donner beaucoup de mérite au lieu de beaucoup de ridicule. Gazettes ne rime avec poètes qu'autant qu'une brève peut rimer avec une longue. Et grands hommes d'Etat, etc, et qui contrediraient, etc., la répétition de ces deux et dans le même membre de la phrase choque l'oreille aussi bien que l'esprit et dépare



dépare tout le morceau. Mais ce que l'oreille, ce premier juge des vers, pardonne encore moins, c'est de Brogli. Rien de plus gauche en poésie que ce misérable article dont le lustre nom de Brogli a moins besoin qu'aucun autre. Contredirait la jeune d'Egmont sur le talent de plaire. Qu'entend-on par contredire une femme aimable sur le talent de plaire? est-ce lui contester ce talent-là? Mais alors contredire n'est pas le mot. Est-ce la contredire dans ce qu'elle dit sur ce talent-là? Mais ce serait faire jouer un triste rôle à M^{me} d'Egmont que de nous la montrer dissertant sur le talent de plaire. C'est assurément le plus beau talent d'une jeune femme; mais elle se contente d'exercer, et ne professe pas.

Les Jeux de Mains qui, dans leur tems, ont fait tant de bruit, sont un petit poème demi-burlesque sur une aventure dont la malice de quelques personnes d'alors voulait faire durer l'éclat. Le sujet ne méritait pas la peine qu'ont donnée les vers; et tel d'entre nous qui aurait particulièrement connu tous les acteurs de cette petite scène, serait attristé même de la gaieté du poète, en pensant que déjà la faulx du tems n'a rien laissé de tout cela.

Cette manière de montrer les plus petits objets au microscope de la poésie, et d'y attacher ironiquement les plus majestueux ornemens de l'épopée; cette manière, dis-je, commençait dès-lors à perdre de sa nouveauté, et après la *Secchia Rapita*, après la *Guerre des Rats et des Belettes*, après la *Boucle de cheveux enlevée*, après le *Lutrin* de Boileau, il était difficile à M. de Rhulière d'aspirer, dans cette espèce de jeu, à la couronne du vainqueur. Ce n'est pas que les vers ne soient presque tous fort jolis, et la plupart des traits fort piquans, même quand ils sont innocens; mais tout cela tient à un fil, et ce fil n'est qu'un cheveu, et ce cheveu.... est tombé. Il y a des plaisanteries qui amuseront toujours, celles d'Horace, par exemple, de Molière, de Boileau, de Pascal.... Mais les plaisanteries de société n'amusent guères que pendant qu'on les fait.

On pense bien que tout le poème se ressent des tournures

et des formes que le poète a su emprunter aux plus grands modèles. En pareil cas, c'est le droit du jeu; et l'imitation ne fait tort qu'à ceux qui s'en cachent. On reconnaîtra de reste ce que M. de Rhullière doit à Boileau, à Gresset, à d'autres.... Mais on aura peut-être été moins frappé de la ressemblance d'un certain *Valmir*, le coryphée de ce qu'on appelait alors la bonne compagnie, avec le coryphée des songes que le Dieu du sommeil députe vers la malheureuse Alcyone pour la préparer à la triste vérité qu'elle doit bientôt apprendre.

*Excitat artificem simulatoremque figura
Morphea; non illo jussos solertius alter
Exprimit incessus, vultumque, modumque loquendi;
. . . . Et consuetissima cuique verba.*

(Ovid. Met. l. 11.)

C'est lui qui ramena dans la société
Cet art de contrefaire aujourd'hui si fêté.
Il nomme par son geste et d'une adresse extrême
Tous ceux qu'il fait parler semblent parler eux-mêmes.
Il prend leur voix, leurs traits, leur esprit, etc.

Nous commençons par applaudir ici à l'imitateur du poète latin beaucoup plus qu'au mime dont il s'agit; car ce misérable talent chez un homme du monde n'est d'ordinaire employé qu'à la moquerie, et s'accorderait difficilement avec beaucoup de loyauté. Au reste, on ne saurait rendre Ovide avec plus de grâce que M. de Rhullière ne le fait dans ces vers. Et sur-tout cet hémistiche, *il nomme par son geste*, ce trait aussi heureux que hardi lui donnerait à nos yeux l'avantage sur son modèle; mais ce qui suit ne nous semble ni hardi, ni heureux, ni correct:

Et d'une adresse extrême

Tous ceux qu'il fait parler semblent parler eux-mêmes.

pour dire: Et il contrefait avec tant d'adresse que ceux, etc. Ici la grammaire est visiblement blessée, et comme c'est malheureusement par une cheville, l'offense n'a point d'excuse.

La pièce de *l'A-propos* est une courte et brillante allégorie qui vaut mieux à elle seule que toutes celles de J. B.

Rousseau. Elle a cependant aussi quelques taches ; mais de celles qu'Horace pardonne en faveur du charme qui règne dans l'ensemble.

Cet infatigable vieillard,
 Qui toujours vient, qui toujours part,
 Qu'on appelle sans cesse en craignant ses outrages,
 Qui mûrit la raison, *achève* la beauté.

Le mot *achève* dit-il si le tems donne la dernière main à la beauté ou s'il en fait la fin. En général il est aisé de voir que le talent de M. de Rhullière, voué presque sans réserve à la galanterie, à la complaisance, à la malice, a plus perdu que gagné dans le monde où il a vécu. Au lieu de la légèreté d'un poète aimable, il affecte souvent celle d'un petit maître. Quelle dégradation ! Ses vers, à force d'être soignés, paraissent quelquefois peïnés. Son travail est souvent de l'apprêt. En cherchant la grâce, il lui arrive de tomber dans la manière. Sa galanterie même sent l'étude ; et le sentiment, qui sous une forme ou sous une autre est à toutes les poésies ce que la sève est à toutes les plantes, manque partout. Il avait plus reçu de la nature qu'il n'a produit dans la société, et son talent s'y est rarement élevé à la hauteur qu'il pouvait atteindre. Il nous en fait cependant à peu près juger dans son Epître sur le renversement de sa fortune :

Eh quoi ! dans mon malheur c'est moi qui vous console !
 Qu'a donc de si cruel l'honnête pauvreté ?
 La fortune me quitte, et ne m'a rien ôté.
 Qu'elle vienne, qu'elle s'envole,
 Mon sort ne dépend point de sa légèreté.
 Tant qu'a duré sa faveur passagère,
 J'en ai joui, j'ai vécu très-heureux ;
 Je la perds sans trouver mon destin rigoureux,
 Et comme on voit partir une aimable étrangère.

Toute la pièce est à peu près du même ton. L'on aime à voir la poésie s'engager noblement au service de la philosophie ; c'est-là son emploi le plus honorable. On croit voir en même tems que plus le champ est vaste, plus ses mouvemens sont libres, et qu'elle trouve, ainsi que nous, plus de vie et de ressort dans les hautes régions.

M. de Rhullière entreprend ici une tâche toujours digne d'un philosophe, et souvent, hélas ! bien nécessaire à un poète ; c'est de s'appivoiser, s'il est possible, avec la pauvreté, et de se la montrer à lui-même sous un aspect moins hideux. Il cherche donc, où il peut, des raisons, des autorités et des exemples ; et après avoir fait le recensement des opinions des plus illustres philosophes de la Grèce et de Rome, voici comme il se résume :

Ils ont, sur le bonheur, tout dit, tout réfuté ;
 Ils ont par cent chemins conduit à la sagesse ;
 Mais, dans leur contrariété,
 Quelques-uns ont craint la richesse,
 Aucun n'a craint la pauvreté.

Les vers suivans, non plus que beaucoup d'autres tirés de la même pièce, ne seraient pas indignes des Epîtres d'Horace :

L'astre inconstant sous lequel je suis né
 Des biens aux maux souvent m'a promené ;
 Mais aux événemens plôyant mon caractère
 En jouissant de tout rien ne m'est nécessaire ;
 Dès que j'ai vu l'espérance me fuir,
 J'ai suspendu ma course volontaire.
 J'ai dans un sort nouveau pris un nouveau plaisir,
 Et mon repos forcé devient un doux loisir.

On regrette qu'un homme qui, en donnant un plein essor à son talent, aurait pu rivaliser avec nos meilleurs poètes et s'assurer une longue admiration, ait souvent mis tant de prix à des applaudissemens qui ne retentissent guères au-delà du petit théâtre où ils ont été prodigués. Encore une fois, il avait choisi ses juges parmi des personnes beaucoup plus brillantes qu'éclairées ; et ces tribunaux là prononcent rarement aux poètes le jugement de la postérité. Celui qui briguera de pareils suffrages, sera souvent obligé d'en négliger de plus glorieux ; souvent en cherchant le bon ton il oubliera le bon goût. On ne lui laissera presque jamais rien faire de grand ; on raccourcira son vol ; on lui interdira de se servir de tous ses moyens, semblable à Therpandre à qui les Archontes coupèrent impitoyablement deux cordes de sa lyre.

Voilà ce qui menace tous les poètes, assez bornés dans leur ambition pour avoir toujours en vue une certaine classe d'hommes de préférence, et qui aimeront mieux, dans l'alternative, plaire à quelqu'un qu'à tout le monde.

BOUFFLERS.

~~~~~

*LES PYRÉNÉES*, poème; par M. DUREAU DE LA MALLE fils, précédé d'un voyage à Vignemale, et d'une description des vallées d'Azun, de Caunterets et de Lutour. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprim.-libr., rue des Bons-Enfans, n° 34. — 1808.

Il y a peu de beautés naturelles qui fassent sur l'âme une aussi vive impression, qui y laisse d'aussi profonds souvenirs que la vue des Alpes ou des Pyrénées. Tout ce qui peut charmer ou étonner les yeux dans le spectacle de la nature se retrouve dans ces montagnes sous un aspect plus riche, plus varié, plus propre à frapper l'imagination. Non-seulement les masses principales du paysage s'y présentent sous des formes plus grandes et plus imposantes, mais on y voit aussi des feuillages plus verts et plus frais, des eaux plus limpides et plus pures, des couleurs plus vives, des oppositions de lumière et d'ombre plus tranchantes et plus pittoresques. C'est sur-tout au printemps que ces montagnes offrent un tableau vraiment enchanteur. Leurs sommets couverts encore de grandes nappes de neige et frappés par les rayons du soleil, resplendissent comme de hautes pyramides d'argent. Sur leurs flancs s'étendent de vastes forêts de sapins dont la sombre et triste verdure rehausse encore l'éclat de cette éblouissante blancheur. Plus bas c'est la végétation la plus riche et la plus vigoureuse; ce sont de gras pâturages, émaillés de toute espèce de fleurs, ombragés d'arbustes de toutes les formes. Partout on entend bruire les eaux qui descendent en filets argentés, se précipitent en cascades inépuisables, et entretiennent partout la fraîcheur et la vie. Mais c'est peu que la nature se soit plu à orner ces paysages, la main de l'homme a contribué aussi à les embellir. Des obstacles presque insurmontables et renaissans chaque

jour ne peuvent décourager sa persévérante adresse, excitée sans cesse par le besoin et la pauvreté. L'œil aime à contempler ces humbles cabanes suspendues avec tant de hardiesse au milieu des rocs escarpés, ces granites arides qu'une pénible industrie a revêtus de verdure, ces riches moissons flottant sur des précipices; partout il voit l'art usurpant lentement sur la nature, ou la nature se jouant en un moment des longs efforts de l'art. Attiré vers ces hauts sommets qui lui promettent encore de nouveaux spectacles, le voyageur, à mesure qu'il s'élève, respire un air plus subtil et plus pur. Son sang circule plus rapidement : une espèce de fièvre donne une activité inconnue à son imagination et exalte toutes ses pensées. C'est alors que le peintre demande ses pinceaux, que le poète cède à l'inspiration qui le trouble, et émerveillé de ces ravissans spectacles, cherche à faire passer dans ses vers l'enthousiasme qu'ils lui font éprouver.

Pendant quelque poétique que soit le séjour des montagnes, quelque propre qu'il paraisse à féconder l'imagination, ce n'est pas une petite difficulté de donner de l'intérêt à un poème exclusivement consacré à les peindre. Ces tableaux imposans ont été déjà retracés mille fois. Comment répandre sur des objets si connus cet air de fraîcheur et de nouveauté, devenu si nécessaire aux succès des compositions poétiques? Il n'y a qu'un moyen pour cela, c'est d'oublier prose et vers, de regarder attentivement le spectacle qu'on a sous les yeux, et de composer son tableau en présence du modèle. Alors si tous les objets qu'on y fait entrer ne sont pas également nouveaux, du moins la manière du peintre lui appartiendra, et suffira pour imprimer à son imitation un caractère particulier qui la distingue de toutes les autres. C'est ce qu'a fait M. Dureau de la Malle dans le poème que nous annonçons. Il dit lui-même, dans sa préface, qu'à l'imitation des peintres qui vont faire au milieu des montagnes des études de paysage, il a voulu *écrire un poème d'après nature*; et quand il ne le dirait pas, il serait aisé de s'en apercevoir à la vérité de ses couleurs. Voici une courte citation qui me paraît propre à justifier cet éloge. L'auteur apostrophe poétiquement les glaciers :

C'est vous qui nourrissez ces cascades fameuses  
 Où le torrent se courbe en voûtes écumeuses,  
 Roule en flocons de neige, ou s'élançe par bonds,  
 Court, jaillit, rejaillit sur la pente des monts,  
 Et s'ouvrant dans les airs des routes inconnues,  
 En des gouffres sans fond tombe du haut des nues.  
 Ce *fleuve altier*, bientôt doux et tranquille et pur,  
 Fuit en nappe argentée, ou *glisse* en lac d'azur,  
 Puis retombe, et peignant sur ses vapeurs fumantes  
 L'arc d'Iris nuancé de sept couleurs changeantes,  
 Tantôt, fier du cristal de ses flots écumans,  
 Tantôt, *brodé de perle*, ou ceint de diamans,  
 Sous le rocher qui gronde ou la forêt qui tremble,  
 Siffle, tonne, murmure et mugit tout ensemble.

Ces vers ne sont peut-être pas tout à fait irréprochables. L'expression *brodé de perle* me paraît bien hasardée. Le mot *glisse* n'est point analogue à l'image que présente un lac : il faudrait *s'étend en lac d'azur*. Je ne crois pas non plus qu'on puisse dire un fleuve *altier*. Cette épithète a, il est vrai, la même signification que *superbe*, mais avec cette différence qu'elle ne peut être appliquée qu'à des objets qui ont une élévation physique, comme un chêne, une montagne, etc. Ces taches légères, qu'il serait si aisé de faire disparaître, n'empêchent pas qu'on ne trouve dans cette peinture plusieurs traits qui ne se seraient sûrement pas offerts à l'imagination de l'auteur s'il n'avait jamais vu de cascades que dans les livres ou dans les tableaux. Telle est cette image si vraie du torrent qui se courbe en voûte ou qui roule en flocons de neige : tel est sur-tout ce dernier vers qui donne si bien l'idée du bruit assourdissant causé par la chute d'une grande masse d'eau :

Siffle, tonne, murmure et mugit tout ensemble.

M. Dureau ne s'est pas borné à chanter les glaciers, les torrens, les cascades, tout ce qu'on peut appeler les lieux communs des montagnes, il a aussi mis en œuvre avec beaucoup de bonheur les particularités que son sujet lui offrait. Les Pyrénées sont riches en souvenirs historiques. Annibal les traversa pour aller tenter la conquête de l'Italie ; César s'y reposa de celle des Gaulles ; c'est sur leurs rochers que se brisèrent ces flots de Sar-

razins qui menaçaient toute l'Europe. Tous ces faits fournissent au poète de nombreuses allusions qui lui permettent de donner une agréable variété à son style. Il a trouvé sur-tout d'heureux épisodes dans la description des eaux thermales. Il serait difficile d'exprimer d'une manière à la fois plus précise et plus poétique, l'effet merveilleux de celles de Barèges. Ma muse, dit-il, . . . .

. . . . Admire l'effet de l'active liqueur  
 Qui des nerfs engourdis réveille la langueur,  
 Qui, rouvrant sans effort leurs anciennes blessures,  
 Des victimes de Mars adoucit les tortures,  
 Déracine le plomb de leurs membres meurtris,  
 Et des os fracassés rejoignant les débris,  
 Fait couler dans leur sang la jeunesse et la vie,  
 Et les rend à l'espoir de servir la patrie.

La peinture qu'il fait des plaisirs et des jeux qui semblent s'être donnés rendez-vous aux Pyrénées dans la saison des bains, a beaucoup d'agrément et de goût; l'histoire est mise aussi à contribution pour l'embellir, et l'on y distingue particulièrement ces vers heureux sur la reine de Navarre, sœur de François I<sup>er</sup>.

Ce lieu reçut aussi, dans l'âge de l'amour,  
 L'aimable Marguerite et sa folâtre cour,  
 Et, si souvent témoin de sermens infidèles,  
 Sourit au doux récit des joyeuses nouvelles.  
 On croit, qu'en dessinant ces fidèles portraits,  
 La reine à son histoire emprunta quelques traits,  
 Et que des mœurs du tems ces peintures naïves  
 Sont de ses goûts légers les galantes archives.

La reine de Navarre retrouverait encore aujourd'hui des mœurs à peu près semblables. La vie qu'on mène aux eaux n'est pas moins joyeuse que de son tems, et les divertissemens qu'on y trouve entrent sans doute pour quelque chose dans leur renommée, et peut-être aussi dans leur vertu.

Tantôt c'est un repas qu'avec art on combine,  
 Un fat qu'on mystifie, un roué qu'on lutine;  
 On raconte, on médit, on prie, on court au bal;  
 Dans la rue on s'évite, on se cherche au Vauxhal;  
 Le matin dans sa chaise en gémissant s'avance  
 La beauté, qui le soir saute, et folâtre, et danse, etc.

A cette description enjouée ; le poète fait succéder la peinture la plus touchante. A l'époque où il parcourait les Pyrénées , une auguste princesse y pleurait la mort d'un fils chéri. Cette triste circonstance lui inspira les vers suivans.

Enfin , ces lieux ont eu le pouvoir salutaire  
 D'assoupir lentement la douleur d'une mère ;  
 Son ame succombait au poids de ses malheurs ,  
 Son oeil sec et glacé ne trouvait plus de pleurs :  
 L'oeil morne , et sur son sein laissant tomber sa tête ,  
 Sa marche était sans but , sa bouche était muette.  
 « Mon fils ! est le seul cri qu'exhalaient ses tourmens.  
 » Qu'on me rende mon fils ! » Hélas ! il n'est plus tems ;  
 Déjà l'auguste enfant que l'univers contemple ,  
 Héritier d'un grand nom et d'un plus grand exemple ,  
 A mêlé sa dépouille à la cendre des rois.  
 Contre un deuil si profond s'unissent à la fois  
 L'amitié vive et tendre et l'amour maternelle.  
 On l'entraîne , en dépit d'un désespoir rebelle ,  
 Vers ces monts où Pyrène épanche de son sein ,  
 Et fonde la plus pure , et l'air le plus serein.  
 L'amitié la contraint à supporter la vie ;  
 ( Car , reine , au sein des cours elle avait une amie. )  
 Un prêtre d'Esculape , habitant de ces lieux ,  
 Entreprit de dempter ce chagrin furieux ,  
 Egara sa douleur dans ces belles montagnes ,  
 La força d'admirer. Là , ses jeunes compagnes  
 Virent enfin ses yeux séchés par les douleurs ,  
 Ranimer leur éclat , et se r'ouvrir aux pleurs.  
 De sa bonté native elle reprit les charmes ;  
 Son chagrin , s'épanchant en longs ruisseaux de larmes ,  
 S'écoulait chaque jour , et voyant ces grands monts ,  
 Qui portent jusqu'au ciel leurs vénérables fronts ,  
 Et dont les fiers sommets cèdent à la tempête ,  
 Sous le joug du destin elle ploya sa tête ;  
 Mais ces rocs , ces glaciers , témoins de sa douleur ,  
 Ayant calmé ses maux , restent chers à son cœur.

Tout ce morceau me paraît heureusement conçu. L'auteur a bien consulté la nature en retraçant cette douleur maternelle qui *s'assoupit* plutôt qu'elle ne s'efface , et qui apprend enfin à se soumettre à la nécessité , triste mais seule consolation qu'elle puisse recevoir. Cette touchante digression est presque immédiatement

suivie d'un autre épisode beaucoup plus considérable; c'est un récit qui offre de l'intérêt, mais qui n'est peut-être pas en proportion avec le peu d'étendue du poème. L'ouvrage est terminé par une belle description du Mont-Perdu, sur lequel l'Arioste a placé plusieurs scènes du Roland furieux; ses brillantes fictions appartenaient de droit au chantre des Pyrénées; aussi lui ont-elles fourni l'une de ses plus heureuses tirades. La muse de l'Arioste a su rendre ces lieux presque aussi poétiques que les bords du Simois et du Scamandre; les noms des Roland, des Ferragus, des Agramant, sont devenus favorables aux beaux vers comme ceux d'Agamemnon, d'Achille et de Briséis, et l'on peut s'écrier avec M. Dureau :

O pouvoir du génie et des Muses divines !

Tout vit par l'Arioste en ce fameux vallon ,

Et, comme aux champs troyens, chaque roche a son nom.

Il est encore d'autres souvenirs attachés aux Pyrénées, dont l'auteur aurait pu faire usage. Lui-même rappelle dans sa préface le fameux traité conclu par Louis XIV dans l'île de la Conférence : il nous apprend que Pau et Avirèze sont encore entourés des vieux chênes plantés par Henri IV, et qu'on voit encore dans le Gave qui les arrose, le petit bassin où il se baignait dans son enfance. On peut s'étonner qu'il n'ait pas mis à profit ces particularités : il semble sur-tout que l'enfance de Henri était susceptible de fournir l'épisode le plus intéressant et le mieux adapté au sujet. A cette petite observation critique, quelques lecteurs seront tentés peut-être d'en ajouter une autre fondée sur le peu de liaison qui règne entre ces différentes parties dont le poème se compose. L'auteur répondra qu'un poème purement descriptif n'exige pas d'autre ordre que celui qui est le plus propre à faire valoir les divers tableaux les uns par les autres. On pourrait répliquer que cette apologie même renferme la condamnation de ce genre de poésie. Mais si le défaut d'unité et d'ensemble a en effet nuï au succès de la plupart des poèmes descriptifs, il est à peine sensible dans un ouvrage aussi court que celui-ci, et l'on conviendra facilement, sans doute,

qu'un style élégant et poétique, et beaucoup de variété dans les peintures, sont bien suffisans pour soutenir l'intérêt dans une lecture de cinq cents vers.

Cette agréable production est précédée d'une description des vallées d'Azun, de Cauterets et de Lectour. On suit l'auteur avec intérêt dans cette course souvent périlleuse; mais on pourrait désirer qu'il eût laissé à son récit plus d'aisance et de liberté: il arrondit trop soigneusement ses périodes; il prodigue trop des expressions et des tours poétiques que la simplicité de la prose n'ose pas admettre: ce devait être assez pour lui de s'être montré poète dans ses vers. GAUDEFRUY.

---

**NOUVEAU DICTIONNAIRE FRANÇAIS-LATIN**, composé sur le plan du Dictionnaire latin-français du même auteur, où se trouvent l'étymologie des mots français, leur définition, leur sens propre et figuré, et leurs acceptions diverses rendues en latin par de nombreux exemples choisis avec soin et vérifiés sur les originaux; par M. NOËL, membre de la Légion d'honneur, inspecteur-général des études, de plusieurs Sociétés savantes. A Paris, chez *Lenormant*, impr.-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, N° 17.

LORSQU'ON a obtenu des succès dans des ouvrages d'imagination, il est rare qu'on abandonne un genre si séduisant pour se livrer à des travaux dont le principal mérite est l'utilité, qui exigent l'exactitude la plus rigoureuse, et dans lesquels on ne réussit qu'à force de veilles et de fatigues. M. Noël a donné cet exemple que l'histoire des lettres n'offre presque jamais. Il est vrai que le grand Gerson, qui fut autrefois l'honneur de l'église de France, quitta la carrière où il s'était couvert de gloire pour instruire de pauvres enfans, et que Bossuet, dont le génie foudroya toutes les erreurs, et porta plus loin que les anciens l'éloquence historique et l'éloquence oratoire, enseigna lui-même le catéchisme dans l'église de Meaux. Mais ces traits si beaux tiennent à des vertus négligées depuis long-tems; et l'on

doit se féliciter quand on en retrouve quelque image. M. Noël fut couronné deux fois par l'ancienne Académie française et obtint deux mentions honorables (1) ; dans l'une de ces dernières luttes, il eut pour concurrent un de ces hommes rares devant lesquels on peut succomber avec gloire ; c'était M. de Fontanes. Qui n'aurait cru que M. Noël, après des succès si flatteurs, se consacrerait entièrement soit à l'éloquence, soit à la poésie ? Cependant, comme il le dit lui-même, *quoique des goûts plus attrayans eussent pu l'entraîner vers d'autres genres de compositions, il n'a pas hésité à sacrifier ces goûts au désir d'être utile.*

Le Dictionnaire français-latin qu'il vient de donner au public est composé sur le même plan que le Dictionnaire latin dont nous eûmes occasion de parler il y a quelque tems. C'est déjà en faire l'éloge : on sait en effet que ce Dictionnaire parut non-seulement utile aux commençans, mais aux personnes à qui le latin était le plus familier. Les étymologies qui ne se trouvent pas dans les autres Dictionnaires, et sur-tout la classification des matières, conception neuve et vraiment philosophique, lui assurèrent cet avantage. L'empressement qu'on mit à se procurer ce livre fut si grand que l'édition en fut enlevée en peu de mois. Le Dictionnaire français-latin est une production aussi recommandable, mais qui a dû coûter beaucoup plus de travail à son auteur.

Il y a autant de différence entre un Dictionnaire latin-français et un Dictionnaire français-latin qu'entre un traducteur d'auteurs latins et un homme qui est parvenu à bien parler cette langue. La traduction n'exige pas jusqu'à un certain point la connaissance parfaite du génie d'un idiôme. On peut bien l'entendre, et ne pas savoir en employer heureusement les tours et les délicatesses : celui au contraire qui veut écrire ou s'exprimer dans cet idiôme a besoin non-seulement de la science des mots que la mémoire peut facilement acquérir, mais d'un talent particulier qui lui facilite les

---

(1) Eloge de Louis XII, couronné en 1788. Eloge de Vauban, couronné en 1790.

moyens de distinguer tous les genres de style et de langage, et de les approprier avec goût au sujet qu'il traite, talent infiniment rare, lorsqu'il s'agit d'une langue morte. Dans un Dictionnaire français-latin, toutes les façons de parler, toutes les figures doivent être rendues, autant que possible, par des équivalens puisés dans les bonnes sources; au lieu que dans un Dictionnaire latin-français, l'auteur se borne à des traductions qui, comme on l'a démontré, offrent beaucoup moins de difficultés. Si M. Noël a aussi bien réussi dans ce second lexique que dans le premier, il mérite donc plus d'éloges. Non-seulement le travail était plus considérable et plus épineux, mais il exigeait plus de science et de talent.

On ne conservera aucun doute à cet égard, quand on aura vu dans l'ouvrage même le plan et la méthode de l'auteur. Je vais essayer d'en donner une idée. Autant qu'un examen rapide et les bornes de cette feuille pourront me le permettre, je joindrai les exemples aux observations; et, comme parmi les anciens lexiques français-latins, le Dictionnaire de Lallemand est presque le seul dont on faisait usage, je le comparerai à celui que j'annonce quand l'occasion s'en présentera.

Presque tous les articles du Dictionnaire de M. Noël offrent un plus grand nombre de phrases et de tours que ceux de ses devanciers. Il suffit d'ouvrir le livre et de comparer quelques articles pour s'en convaincre. Le verbe *aimer*, dans l'acception de *prendre plaisir à*, en offre un exemple. Quoique Lallemand paraisse avoir épuisé tous les sens que ce mot peut avoir, M. Noël en a ajouté trois qui doivent revenir fréquemment dans le langage familier: *j'aime à vous voir gai*, *j'aime à me livrer au travail*, *j'aime cette maison*. Le dernier sur-tout est rendu par une expression charmante de Plaute: *Arrident mihi cedes*. Dans l'article *convenir*, Lallemand est assez complet; cependant il avait oublié une acception qui se présente souvent dans les discussions littéraires. *Ce mot convient fort bien à la chose*. M. Noël le rend par une figure tirée de Cicéron qui paraît du goût le plus exquis: *Hoc verbum aptè cadit in eam rem*.

M. Noël met en tête de chaque article l'étymologie grecque, latine, celtique, allemande, etc., lorsqu'elle n'est pas assez indiquée ou par le mot latin, ou par la définition elle-même. Cette méthode est d'une grande utilité : on se rappelle que M. de Voltaire aurait voulu qu'on la suivît pour le Dictionnaire de l'Académie française. En effet ce n'est qu'en apprenant l'étymologie de chaque mot qu'on parvient à en savoir le sens primitif, connaissance indispensable pour donner aux expressions leur véritable propriété, pour leur conserver les nuances qui les distinguent, et pour ne pas confondre mal à propos des mots qui ne sont synonymes qu'en apparence.

Les définitions sont une des parties les plus essentielles d'un Dictionnaire. MM. Lallemand les avaient un peu négligées. M. Noël s'est attaché à ne laisser rien à désirer sous ce rapport. Ses définitions, puisées principalement dans le Dictionnaire de l'Académie pour ce qui regarde la langue usuelle, littéraire et poétique, et dans le Dictionnaire de Trévoux pour ce qui concerne les sciences et les arts, sont plus complètes que celles de Richelet, et son ouvrage pourrait suffire à ceux qui ne veulent qu'étudier la langue française.

On se plaignait, et ce n'était pas sans raison, que les auteurs de Dictionnaires français-latins se contentaient trop aisément d'à *peu près*, et, comme le dit M. Noël, se permettaient trop souvent de tordre les passages des auteurs anciens pour les faire cadrer avec les phrases françaises. « Pour éviter l'un et l'autre défaut, continue l'auteur, j'ai pris soin de vérifier les exemples sur les originaux, j'ai réformé ceux qui étaient entachés de ce double vice, et lorsque j'avais à traduire, par exemple, des expressions métaphoriques, je me suis efforcé de les rendre par des métaphores semblables, et j'y suis souvent parvenu. Lorsqu'il s'est agi d'un terme ou d'un tour familier, ce n'est pas dans les poètes et dans les orateurs, mais dans les comiques que j'en ai cherché les analogues, et j'ai suivi le même principe pour les tours nobles et pompeux. » Entre une multitude d'exemples de la manière heureuse dont M. Noël a sur-tout rempli ce dernier engagement, je n'en citerai qu'un. En rendant compte du plaisir qu'on

réprouvé dans telle ou telle occasion, on peut s'exprimer d'une manière noble ou d'une manière comique, suivant l'espèce de satisfaction dont on a joui, les circonstances qui l'ont accompagnée ou le rang qu'on occupe dans le monde. Ainsi un homme grave qui s'est trouvé dans une société agréable, peut dire avec noblesse: *de ma vie je n'ai eu un si grand plaisir*, tandis qu'un homme d'un caractère plus libre, ou d'un état inférieur, dit gaîment: *de ma vie je n'ai tant ri*. M. Noël a parfaitement distingué les nuances de ces deux phrases que ses devanciers avaient traduites par les mêmes expressions; il rend la première par une phrase de Cicéron: *Ego in vitâ meâ nullâ unquam voluptate tantâ sum affectus*; et l'autre par une saillie de Plaute: *nunquam ullo die risi adæque*.

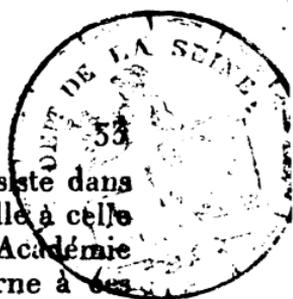
Ce sont ordinairement les expressions proverbiales qui mettent le plus de différence entre les langues; elles tiennent presque toujours à des localités, à des usages particuliers, à des préjugés établis; et ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on peut leur trouver des équivalens dans une autre langue. La multitude étonnante des expressions de ce genre a toujours fait le désespoir des traducteurs de Don - Quichotte. M. Noël a essayé de rendre en latin ces expressions qui abondent dans notre langue: c'est dans Plaute, dans Térence, dans les lettres de Cicéron qu'il a puisé des équivalens à presque toutes nos tournures familières. Ce travail exigeait un tact bien délicat, un goût bien pur, et une grande connaissance du génie des deux langues: M. Noël qui réunit ces qualités, a fait tout ce qu'il était possible de faire. La critique relèvera peut-être quelques expressions figurées rendues par des expressions simples, quelques phrases latines où la force de la phrase française ne se retrouve pas; mais si elle veut être de bonne foi, elle reconnaîtra qu'il était impossible d'approcher plus près de la perfection dans un travail si difficile et si aride.

A l'époque où l'on fit les premiers bons Dictionnaires français-latins, les modèles de style étaient Vaugelas et Dabancourt. Ainsi tous les exemples furent puisés dans ces deux auteurs. Quoiqu'il soit sur-tout considéré comme un des créateurs de notre

langue, et que ses écrits se distinguent par le nombre, la pureté et la clarté, cependant les écrivains qui lui succédèrent, donnèrent à la phrase française plus de concision et plus de rapidité. Plusieurs tours surannés de ces auteurs avaient été conservés par Lallemand, et M. Noël s'est appliqué à corriger ce défaut. « Je me » flatte, dit-il, qu'avec un peu d'attention, on verra que » j'ai refait presque toute la phraséologie française, » pour y mettre plus de précision, plus de fraîcheur, » plus de propriété. » On reconnaît dans ces changemens l'écrivain pur et élégant qui avait mérité les suffrages de l'Académie.

Mais l'avantage le plus grand du Dictionnaire de M. Noël, est la classification des matières qui composent chaque article. Comme dans son Dictionnaire latin-français, l'auteur fixe d'abord le sens primitif de chaque mot et sa véritable valeur; ensuite il saisit le point où le dernier chaînon du sens propre rencontre le premier anneau de la chaîne des sens figurés, et, suivant ses expressions, il descend cette échelle en conservant l'ordre dans lequel l'esprit humain a pu passer de l'un à l'autre, d'après les développemens du langage et les progrès de la civilisation. Cette idée est juste et profonde; c'est la première fois qu'elle est appliquée à un Dictionnaire destiné aux écoles; elle détruit la confusion qui, dans les anciens lexiques, faisait perdre beaucoup de tems à chercher la tournure dont on avait besoin; et donne insensiblement aux jeunes gens l'habitude de la méthode et de la précision. « C'est sur-tout, » dit M. Noël, dans les articles susceptibles d'une grande » variété d'acceptions que je supplie mes juges de com- » parer ma marche avec celle de mes prédécesseurs. » Ce n'est point au hasard que j'ai rangé ces nuances » souvent délicates et fugitives; c'est après avoir mé- » dité long-tems sur la métaphysique du langage. » Pour répondre au desir de l'auteur, je rapprocherai un article de son Dictionnaire du même article traité par Lallemand, et je choisirai un de ceux qui offrent des acceptions nombreuses et variées.

L'article du mot *vie*, dans le Dictionnaire de M. Noël, est divisé en six sections. La première commence par la



la définition de Cicéron qui dit que la vie consiste dans l'union de l'ame et du corps, définition pareille à celle de la première édition du Dictionnaire de l'Académie française. La définition de Lallemand se borne à ces mots : *l'action de vivre*, et n'est guère meilleure que la définition de l'opium dans le *Malade Imaginaire*. Après avoir exprimé la naissance de l'homme, par les mots *recevoir la vie, naître*, etc., et avoir très-judicieusement placé immédiatement après : *commencer la vie par souffrir* ; M. Noël passe en revue toutes les actions de la vie, en ayant soin de les classer de manière à montrer non-seulement les développemens de l'homme, mais ceux de l'ordre social. Ensuite, l'auteur exprime la perte de la vie et les circonstances qui l'accompagnent.

Une seconde section contient les divers emplois du mot *vie* entendu par l'espace de tems depuis la naissance jusqu'à la mort.

Dans une troisième, M. Noël exprime les différentes manières de vivre, soit qu'on passe sa vie dans les plaisirs ou l'oisiveté, soit qu'on l'emploie à l'étude ou aux affaires. Il s'étend sur les circonstances principales de la vie des hommes, l'innocence et la corruption, le bonheur et le malheur, et finit par un proverbe très-moral dont il trouve l'équivalent dans Cicéron : *telle vie, telle mort. Mors vitæ consentanea est.*

Une quatrième section est consacrée à la vie future ; elle est embellie par deux passages de Cicéron sur l'immortalité de l'ame : *on jouira dans le ciel d'une vie éternellement heureuse. In cælo beati cævo sempiterno fruentur. Pensez à la vie qui ne finira jamais. De perpetud vitæ cogitate.*

Une cinquième section renferme les acceptions du mot *vie*, lorsqu'il signifie *nourriture et subsistance, gagner sa vie par divers métiers, demander sa vie*, etc. Il est terminé par la phrase proverbiale *faire vie qui dure*, rendu par cette expression de Térence : *in longitudinem consulere.*

Enfin, une sixième et dernière section est consacrée au mot *vie*, dans le sens d'énergie et de force : un *tableau plein de vie, un style sans vie.*

Dans le Dictionnaire de Lallemand, l'article *vie* n'a que trois sections. La première commence par la définition imparfaite dont j'ai parlé : elle ne présente aucun plan régulier, car *la perte de la vie* se trouve au milieu du paragraphe. La seconde confond le mot *vie* dans l'acception de l'espace de tems depuis la naissance jusqu'à la mort, avec la manière de vivre. La troisième contient d'une manière incomplète et sans ordre le sens du mot *vie*, signifiant *nourriture* et *subsistance*.

On voit, par ce parallèle dont le sujet a été pris au hasard, que le Dictionnaire de M. Noël l'emporte de beaucoup pour la classification et le choix des matières sur celui de Lallemand. Il a encore l'avantage de présenter les dignités de toutes les espèces de gouvernemens tant anciens que modernes, et l'étymologie de leurs noms indique sur le champ leur origine et leurs fonctions. Ainsi, le mot *marquis*, dérivé du mot allemand *mark* qui veut dire *limite*, annonce que les anciens marquis étaient préposés à la garde et au commandement des frontières. Malgré la grande exactitude de M. Noël, j'ai remarqué une légère omission. Il s'agit d'une dignité qui n'existe plus, mais dont le nom se trouve fréquemment dans notre histoire; c'est celle de *vidame*. *Dam*, dans notre ancien langage, répondait à *dominus*; ainsi, *vidame* voulait dire *vice-seigneur*, *vice-dominus*, *pro-dominus*. Ce nom était donné aux seigneurs qui, sous le règne féodal, commandaient les troupes des évêques, et qui les représentaient dans leurs fonctions temporelles; tel était le *vidame* de Chartres.

Le Dictionnaire de M. Noël pourrait donner lieu à plusieurs autres observations qui toutes seraient flatteuses pour l'auteur. Les bornes de ce journal ne permettant pas de les présenter, on doit dire, en général, que cette nouvelle production est digne en tout du Dictionnaire latin-français : on y trouve la même exactitude, le même tact, le même scrupule; et l'auteur mérite d'autant plus d'éloges, que, comme nous l'avons observé en commençant, l'entreprise offrait de grandes difficultés.

P.

LE FILS BANNI, ou *la Retraite des Brigands* ; par M<sup>me</sup> RÉGINA-MARIE ROCHE , auteur des *Enfans de l'Abbaye* ; traduit de l'anglais ; 4 vol. de 200 pages chacun. A Paris, chez *Joseph Chaumerot*, libraire, Palais du Tribunal, galerie de bois, près le passage Valois, n<sup>o</sup> 188. — 1808.

JE crois, si j'ai bonne mémoire, que les *Enfans de l'Abbaye* eurent quelque succès au moment de leur apparition qui date de sept ou huit ans. Mais les romans alors étaient à la mode, il n'y avait pas de jour qu'il n'en parût un nouveau ; la plupart étaient *inlisibles*, et les *Enfans de l'Abbaye*, du moins, avaient été traduits par un homme de lettres connu, et qui savait écrire sa langue. Au mérite d'un style correct se joignait celui de quelques caractères intéressans, de quelques situations attachantes : mais comme, à vrai dire, il y avait dans l'ouvrage autant à reprendre qu'à louer, son succès ne pouvait être qu'éphémère, et n'a duré, en effet, que fort peu de tems. Qui est-ce qui lit aujourd'hui les *Enfans de l'Abbaye*, ou désire les relire ? Ce roman, avec ses défauts, est cependant beaucoup meilleur que celui dont je vais parler. Je ne sais si quelque critique s'est avisé de donner une analyse bien circonstanciée du *Fils banni* ; quant à moi, je m'épargnerai cette peine ; c'est assez, c'est même trop que de m'être imposé celle de lire les quatre volumes dont il est composé.

Des personnages principaux qui disparaissent et sont remplacés par des personnages épisodiques tombant des nues ; des gens qui se perdent et se retrouvent contre toute attente ; une demoiselle qui se voit tour à tour aux prises avec un jeune et un vieux libertins dégoûtés de leurs femmes ; un français, travesti en escroc ; des descriptions monotones, du bavardage insignifiant, des dialogues qui ressemblent à ceux des *parades*, des *baisemens* de main éternels, des invraisemblances qui impatientent, des brigands, une prison, un cachot, un incendie, deux tempêtes, deux assassinats, deux duels, deux spectres et un hermite ; voilà, en peu

de mots, le mélange irrégulier, par fois insipide, et toujours bizarre, que l'on trouve dans le *Fils banni*; et ce *fouillis* a trouvé pour traducteur un écrivain dont le style, en général assez correct, décele un homme de goût ! J'en ai été surpris.

Lorsque tant de gens semblent persuadés qu'il suffit de remplir des pages d'événemens bien ou mal imaginés pour produire un roman, c'est peut-être le cas de jeter quelques idées sur ce genre de composition.

La marche du roman se rapproche beaucoup de celle du poëme épique et du poëme dramatique. Tracer les règles de l'un, c'est presque tracer celles des autres.

Dans le roman, comme dans l'Épopée et dans les pièces de théâtre, l'auteur doit se proposer un but moral; mais, dans l'Épopée, le merveilleux est admis, et je pense qu'il doit être banni absolument du roman : je le laisse aux conteurs qui n'écrivent que pour amuser la curiosité. Le choix du sujet et des personnages est d'une grande importance; il faut que le sujet attache, et que les personnages intéressent.

Nous avons l'exemple de plusieurs romanciers qui ont pris leur sujet et leurs personnages dans l'histoire. Je me réunirai à ceux qui s'élèvent contre cette sorte d'abus. C'est allier la fiction avec la vérité, et, par conséquent, tenir le lecteur dans une continuelle défiance, fermer son esprit à la persuasion et son cœur à l'intérêt, ou, du moins, le mettre souvent dans le cas de regarder comme vrai ce qui est faux, ou comme faux ce qui est vrai. Inventer, voilà la première loi imposée au romancier; sujet, personnages, événemens, tout doit sortir de son imagination.

Dès que vous inventez un sujet, je dois croire que vous le méditez, et que vous ne vous arrêtez pas à une idée première qui me rappellerait tout ce que j'aurais vu. Votre sujet doit être neuf; et, dans ce cas, vous avez déjà un grand mérite à mes yeux, celui de me mener par des sentiers que je ne connais point, et, à chaque pas que je fais avec vous, de piquer ma curiosité.

Chacun de vos personnages doit avoir un caractère qui lui soit propre. Observez la nature humaine, et

vous verrez que les caractères entr'eux ne se rassemblent pas plus que les physionomies. Variez donc vos caractères : de la variété naîtront les oppositions. Les bonnes qualités, les vertus de tel personnage feront ressortir les défauts, les vices de tel autre. Mon intérêt ne se partagera pas également; et mon ame jouira délicieusement de l'espece de combat que lui livreront tour à tour les sensations douces ou pénibles que vous exciterez en elle.

Je veux que les caractères soient variés, mais je veux qu'ils soient pris dans la nature, présentés tels qu'ils sont ou tels qu'ils pourraient être. Je suis, assurément, un des plus grands admirateurs de Richardson; mais *Lovelace* me paraît un personnage hors de nature, il n'est point de libertin de cette espèce: *Grandisson* me semble un être de raison, il n'existera jamais un homme aussi parfait.

Dès que vos caractères sont bien distincts, bien prononcés, songez qu'ils ne doivent jamais se démentir. Que dans toutes les grandes occasions, dans toutes les circonstances importantes, on voie un rapport exact entre les principes et les actions, entre les intérêts et les démarches.

Si votre sujet est tel que, pour en aider le développement, pour faire ressortir le caractère de vos personnages principaux (car il en est sur lesquels l'attention se doit fixer plus particulièrement), vous ayez besoin de plusieurs personnages secondaires, évitez encore un défaut justement reproché à l'immortel Richardson; ne les multipliez pas sans nécessité; ne m'en présentez pas qui me soient indifférens, ou, ce qui serait pis, me paraîtraient inutiles; enfin, ne donnez à chacun d'eux que la place qu'il doit tenir, et ne l'y laissez que le tems qu'il y doit rester: j'aime mieux regretter de la lui voir quitter trop vite que d'avoir à me plaindre de ce qu'il l'occupe trop long-tems. Voulez-vous un modèle dans l'art de varier les caractères, de les peindre d'une manière aussi attachante que vraie, de les faire habilement contraster? Ouvrez Fielding; lisez et relisez *Tom-Jones*.

Il nous est arrivé ce qui arrive assez ordinairement

aux imitateurs. Ils ne se débarrassent pas toujours des entraves, où semblent les retenir leurs modèles; et, même en les surpassant, ils restent quelquefois entachés de leurs défauts. C'est des Espagnols que nous tenons celui de suspendre le cours de l'action principale, d'interrompre le fil du récit pour faire intervenir un personnage qui, sans qu'on l'attende, sans qu'on le désire, nous raconte bien longuement ses aventures, et partage ou distrait tellement l'attention, qu'on croit avoir fermé le livre qu'on lisait et en avoir ouvert un autre. Ces sortes de personnages font sur moi l'effet de ces visites qui arrivent inopinément dans un cercle au moment où la conversation était la plus intéressante et la plus animée. On est fâché de n'avoir pas fermé la porte à ces visites importunes, et moi je suis toujours tenté de dire à ces personnages épisodiques : « Que viens-tu faire ici ? »

Ce n'est pas que je prétende exclure les épisodes. On peut en orner son récit; mais ils ne doivent pas être étrangers au sujet, ils doivent au contraire y tenir toujours un peu : il faut faire en sorte, comme l'a dit un Anglais, qu'ils ressemblent aux courtes excursions des abeilles qui ne quittent leurs ruches que pour aller chercher de quoi l'enrichir, et ne s'en éloignent jamais jusqu'à la perte de vue. C'est encore ce qu'on peut admirer dans *Fielding*. A travers les événemens épisodiques dont il amuse son lecteur dans le beau roman que j'ai cité, on voit, on suit toujours le fil de l'intrigue principale.

De même que les caractères doivent être naturels, et cependant n'être pas trop communs, de même les événemens doivent être naturels sans être pourtant trop ordinaires. Mais ne les imaginons pas tels qu'ils ne puissent exciter qu'une ignorante curiosité, ne captiver que cette imagination qui a fait dire que les yeux sont toujours enfans; songeons qu'ils doivent servir au développement des caractères et à la peinture des passions. Encore serait-ce peu que d'avoir inventé des événemens à la fois intéressans et vraisemblables, s'ils n'étaient racontés avec cette précision toujours nécessaire dans un récit. La prolixité, dans quelque genre d'ouvrage

que ce soit, est un défaut insupportable : gardons-nous d'elle, car elle ne marche jamais sans traîner le dégoût et l'ennui à sa suite.

Un roman ne doit pas présenter seulement et des événemens et des faits ; l'écrivain, en les racontant, peut les semer de réflexions, mais il faut qu'elles soient courtes, nécessaires, et que le lecteur ne soit pas toujours en état de les faire lui-même ; c'est-à-dire qu'il faut se défendre d'un vain étalage de vérités, de pensées triviales qui feraient croire qu'on n'a d'autre mérite que celui de répéter ce que tout le monde a dit, ce que tout le monde sait. Une femme d'esprit me parlait dernièrement d'un roman nouveau, et m'assurait qu'il l'avait vivement intéressée. Je le crois, lui dis-je, les réflexions pourtant ne vous ont-elles pas semblé bien longues, bien communes ? — Oh ! les réflexions, s'écria-t-elle, j'ai lu les premières, mais j'ai passé toutes les autres. Ne nous mettons point dans le cas d'être abrégés ainsi.

L'unité de lieu et l'unité de tems sont deux règles sévères imposées aux auteurs dramatiques ; les romanciers n'y sont point asservis : ils peuvent faire voyager leurs personnages et les suivre dans le cours de la vie la plus longue, pourvu qu'ils respectent la vraisemblance et qu'ils n'imitent point l'abbé *Prévost*, du moins en ce qui concerne le voyage de *Cléveland* chez les *Abaquis*.

Mais il est une sorte d'unité que les romanciers doivent observer, c'est celle d'action : on conçoit, en effet, que s'il y avait deux actions dans un roman, elles se nuiraient réciproquement, partageraient, fatigueraient l'attention du lecteur, le jetteraient même dans un état d'indécision, et par suite de ce qu'elles se disputeraient, en quelque sorte, le droit d'envahir tour à tour son ame, ne feraient sur elle que de légères impressions, parce que les unes auraient à peine été produites, que d'autres viendraient bientôt les effacer. Et s'il y avait deux actions, comment se conformer au précepte qui veut que non-seulement l'intérêt se soutienne, mais aille toujours en croissant ? Il est évident que cela serait impossible malgré tous les efforts de l'art et du talent.

Il est encore une règle que le romancier ne saurait violer impunément ; c'est celle qui lui prescrit de mettre dans son roman un commencement, un milieu et une fin, mots qui équivalent à ce que l'on entend, dans l'art dramatique, par l'exposition, le nœud et le dénouement. Et c'est parce qu'il est essentiel de se conformer à cette règle, que je préférerais la forme du roman par chapitres à celle du roman par lettres. Dans le premier, on entre aisément en matière et l'on peut, comme le dit le géant d'Hamilton, *commencer par le commencement*. Dans le second, l'exposition est difficile ; aussi est-il peu de romans épistolaires dans lesquels, en lisant la première lettre, on ne se croie jeté au milieu de l'ouvrage. Il me semble, d'ailleurs, qu'en adoptant la forme du roman épistolaire, l'auteur se prive d'un moyen puissant qu'il a toujours à sa disposition dans le roman par chapitres, ce sont les lettres mêmes. Eh ! qui ne sent tout l'effet que peut produire, dans telle ou telle circonstance, une lettre écrite et le résultat que peut amener une lettre répondue ?

Quant au style du roman, on sent bien qu'il doit varier selon la différence des caractères, des situations, des événemens, de l'âge et de la condition des personnages, des lieux mêmes où se passe l'action ; qu'il doit être plus ou moins vif, plus ou moins animé sans jamais être languissant. J'ajouterai que si le romancier peut se permettre des développemens interdits à l'auteur dramatique, il ne doit user de ce privilège qu'avec réserve, sans quoi les détails absorberaient le fond et l'ennui commence où l'intérêt cesse.

On a dit souvent que la lecture des romans est dangereuse ; elle l'est sans doute si les yeux et la pensée s'arrêtent, non sur ceux où la licence se montre presque à chaque page dans sa révoltante nudité, car ceux-ci, par bonheur, ne sont que dégoûtans, mais sur ces romans où il n'est question que d'amour, où les désordres de cette passion sont peints sous les couleurs les plus séduisantes ; où un jeune homme ne rêve qu'au moyen d'enlever sa maîtresse ; où une jeune personne attend qu'une funeste sécurité ait endormi sa mère pour pouvoir entretenir son amant ; où l'hymen n'est présenté

que comme une chaîne légère ou plutôt comme un joug insupportable ; et où la mère de famille, par conséquent ; s'instruit à mépriser les droits sacrés de son époux sur elle, les devoirs non moins sacrés qu'elle a contractés envers ses enfans et s'en affranchit pour écouter la voix d'un aimable séducteur. Oui, sans doute, je le répète, la lecture de ces romans dont je ne donne encore qu'une idée incomplète, est et sera toujours dangereuse. Le jeune homme y apprendra que le bonheur suprême réside dans l'amour ; et que l'obligation de tenir un rang honorable dans la société, d'être utile à sa patrie, est subordonnée au besoin de plaire et de séduire ; la jeune personne, que sans consulter le vœu de ses parents elle peut elle-même fixer impunément son choix, et pour peu qu'elle soit contrariée dans le don de son cœur, quitter effrontément la maison paternelle pour suivre l'objet qui a su le surprendre ; la femme mariée, que le tems donné aux soins de son ménage est un tems ridiculement employé, qu'un mari, pour elle, n'est tout au plus qu'un honnête caissier chargé d'acquitter ses dépenses, et que si elle veut jouer un rôle agréable dans le monde, être rangée parmi les femmes du *bon ton*, recherché dans tous les cercles, invitée à toutes les fêtes, il lui est absolument impossible de se passer d'un amant. De tels romans ne sont pas seulement dangereux, ils sont pernicieux, j'ose le dire, et destructeurs de tout principe, de toute vertu, de tout lien social. Mais il n'en est pas de même de ces romans où, en traçant le tableau de la vie humaine, l'auteur se propose d'éclairer l'esprit et de former le cœur ; où il ne fait paraître un ridicule que pour l'exposer à la censure ; où il ne met la vertu aux prises avec le vice que pour faire triompher l'une et réduire l'autre à d'impuissans efforts ; où il ne présente l'amour que comme un lien qui doit unir deux cœurs honnêtes et vertueux ; où il ne décrit les contrariétés, les tourmens, les malheurs mêmes dont nous sommes froissés dans la vie, que pour nous apprendre à nous élever au-dessus d'eux ; où il peint les passions, tantôt comme dangereuses parce qu'elles nous égarent, tantôt comme utiles parce qu'elles nous portent à des actions louables, et nous

enseigne ainsi dans quels cas nous devons les suivre et dans quelles circonstances nous devons les repousser. Un roman de cette nature bien composé, bien écrit, dans lequel on verrait toujours non une morale stoïque qui n'offrirait de la vertu et de l'humanité qu'un modèle idéal et désespérant, mais une morale douce, facile et pénétrante; dans lequel les hommes seraient peints tels qu'ils sont, capables de fautes et de repentir, de faiblesses et de retour; ce roman, je le demande, serait-il dangereux à lire? Ah! qu'il paraisse, et j'assure à son auteur le succès le plus flatteur et le plus désirable. L'époux sera enchanté de le voir dans les mains de sa femme, le père le mettra dans celles de son fils, et il n'y aura point de mère qui ne se croie obligée d'en recommander la lecture à sa fille. VIGÉE.

---

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Opéra-Comique.* — On a donné mardi dernier à ce théâtre, la première représentation de *Cimarosa*, opéra bouffon en deux actes. En voici l'analyse.

*Cimarosa* est logé à Naples dans la maison du signor Fiorelli dont il aime la fille : le dérangement de ses affaires retarde son mariage avec la charmante Fiorina : un huissier vient saisir ses meubles, mais son vieux valet imagine un expédient pour les remplacer; pendant que son maître est absent, il brûle quelques vieux papiers dans son appartement, et répand dans Naples le bruit qu'il a tout perdu dans cet incendie. A cette nouvelle les plus grands seigneurs s'empressent de lui envoyer des bijoux, de l'argent; mais *Cimarosa* ne veut pas profiter de leur erreur, il renvoie tous ces cadeaux, et n'accepte que l'offre faite par les acteurs du théâtre des Florentins de jouer son nouvel opéra sur le champ : Fiorelli, témoin de ce refus, lui donne la main de sa fille.

Le lecteur s'aperçoit que ce poème n'est qu'un canevas arrangé, comme l'*Irato*, de manière à faire briller le talent du compositeur, et cependant on l'a critiqué avec autant de sévérité que s'il se fût agi d'une comédie régulière; l'auteur des paroles, écrivain plein d'art et de talent, et habitué aux plus grands succès, n'a pas voulu se faire

nommer ; en gardant l'anonyme il a prouvé qu'il attachait peu d'importance à cet ouvrage, qui cependant a réussi sans contestation.

Ce n'est donc que la musique de cet opéra qu'il faut juger. L'ouverture est vive et originale, les rentrées d'instrumens à vent sont gracieuses. On a particulièrement applaudi un grand morceau de composition chanté au piano par Martin, chargé du rôle de *Cimarosa* ; ce chanteur l'a exécuté avec tant de verve, qu'on eût pu croire qu'il lui était réellement inspiré. M<sup>me</sup> Duret et Martin ont ensuite chanté un duo fort amoureux, et ils ont reçu les applaudissemens dus à leur beau talent. Nous demanderons aux gens qui se plaignent toujours du tems présent, et le dénigrent au profit du tems passé, à quelle époque l'Opéra-Comique a possédé deux voix aussi belles que celles de M<sup>me</sup> Duret et de Martin.

M<sup>me</sup> Duret a développé dans cette soirée les plus beaux moyens et un talent musical, qui n'étonnera que ceux qui ne savent pas que cette cantatrice est élève du célèbre Garat.

M. Nicolo n'a encore rien donné au théâtre Feydeau qui puisse être comparé à cette nouvelle production, qui lui assure un rang parmi nos compositeurs.

M. Bory de Saint-Vincent, capitaine de dragons, a été nommé dans l'avant-dernière séance, par la 1<sup>re</sup> classe de l'Institut de France, correspondant de cette savante Académie. Cette nomination est une juste récompense des voyages et des ouvrages de ce jeune militaire, qui était déjà correspondant du *Muséum d'Histoire naturelle*, et de la *Société des Curieux de la nature* de Berlin.

#### *Aux Rédacteurs du Mercure.*

Messieurs, j'ai lu dans les Numéros des derniers jours de Mars du Journal allemand le *Freymüthig*, publié à Berlin, par MM. Kotzebue et Kuhn, une nouvelle intitulée *Clara* ou les *Mariages de convenance*. J'y ai reconnu la traduction la plus fidèle, la plus littérale, de la nouvelle insérée, sous mon nom, et sous le même titre, dans le *Mercure* du 26 décembre 1807. J'en avais pris l'idée dans une anecdote espagnole de *Garcias Baxillo*. Il a plu, cependant, à M. Auguste Kuhn de donner ce conte comme étant entièrement à lui. La propriété en est, sans doute, de peu de prix, mais je ne me sens pas assez riche pour la céder au collaborateur de M. Kotzebue.

J'ai l'honneur, messieurs, etc.

L. DE SEVELINGES.

## NOUVELLES POLITIQUES.

( EXTÉRIEUR. )

**RUSSIE.** — *Pétersbourg, le 1<sup>er</sup> Juin.* — La gazette de la cour donne aujourd'hui la suite des opérations de l'armée de Finlande, sous les ordres du général comte de Buxhowden. Il y est dit entr'autres que l'absence du général en chef, qui s'était rendu à Lovisa, et la grande distance qui se trouve entre les différens points sur lesquels les troupes opèrent en Finlande, ont retardé l'envoi du journal depuis le 1<sup>er</sup> jusqu'au 6 mars, v. st. Ce journal est donc parvenu très-tard, et tous les événemens qu'il contient, sont déjà connus.

Le général termine son rapport en disant que l'ennemi poursuivi sans relâche par une petite partie de nos troupes, est dans le plus grand désordre, et n'a pu se sauver que par une prompte fuite. Il ajoute que nos troupes sont parfaitement approvisionnées de vivres.

**TURQUIE.** — *Belgrade, le 29 Mai.* — Le corps du sérasquier Mustapha-Bairactar, qui, à la fin d'avril, s'était porté des environs de Rudschuck sur le Danube, par Niccopoli et Widdin, est maintenant campé; on évalue la force de ce corps à 25 ou 30 mille hommes: il a été joint, le 16, par 2500 hommes, que commande Emir-Aga, pacha de Nissa. Molla-Aga de Widdin, campe sur le Timok avec 5000 hommes. Les pachas de Sophie et de Serès sont en marche avec leurs corps. Les deux camps sur la Drina et la Ruska forment environ 12 mille hommes, et ils reçoivent tous les jours des renforts. Les Turcs élèvent des batteries tout le long de la Morava, et depuis la source du Timok jusqu'à son embouchure dans le Danube. Leur armée tire toutes ses provisions de Sophie; la caisse de l'armée, ainsi que le payeur et ses bureaux, y sont arrivés le 16.

— La navigation par les Dardanelles a repris toute son activité ordinaire, depuis que Smyrne, Alexandrie, Salonique, et quelques autres ports ne sont plus bloqués par les Anglais. Depuis la prolongation de l'armistice avec la Russie, le commerce entre les ports russes et turcs est même devenu assez vif. Les négocians de la Crimée font sur-tout d'excellentes affaires. D'immenses quantités de marchandises levan-

tines sont transportées de Smyrne et d'autres ports turcs à Odessa, Cherson, etc. et expédiées de là par terre dans la Russie méridionale et la Pologne. Quoique le transport soit très-cher par cette voie, on le préfère pourtant à celle de Trieste et de Fiume qui est plus dangereuse.

ALLEMAGNE. — *Vienne, le 14 Juin.* — Il est maintenant décidé qu'il n'y aura point, cette année, de grands camps de plaisance dans notre monarchie; le licenciement des soldats qui ont rempli le tems de leurs services a lieu comme à l'ordinaire.

— Outre la forteresse de Braunau qu'on achève de démolir, l'Empereur vient de donner des ordres pour faire démolir également la forteresse d'Egra en Bohême. D'un autre côté; on s'occupe à élever de nouvelles places; car, outre le fort de Comorn en Hongrie, l'Empereur se propose de faire fortifier la ville d'Ens dans la Haute-Autriche; et celle de Salzbourg. Les plans ont déjà été dressés par nos plus habiles ingénieurs, et l'archiduc Jean a fait à l'Empereur un rapport circonstancié sur cet objet.

— Le clergé protestant a obtenu le privilège d'être, ainsi que le clergé catholique, soumis, pour les affaires contentieuses, à la jurisprudence adoptée pour la noblesse. S. M. l'Empereur tient fortement au système de tolérance que Joseph II a introduit en Autriche.

— On remplace en ce moment les anciens billets de banque par de nouveaux. Ceux d'un florin sont déjà mis hors de la circulation. Les nouveaux billets sont de 2, 5, 10, 25, 50, 100 et 5000 florins.

— On écrit des environs de Wismar, du 7 juin, que le premier jour de Pentecôte une grêle épouvantable a exercé ses ravages dans plusieurs districts, et sur-tout à Rügow. Les grêlons pesaient une demi-livre, et il est tombé des morceaux de glace de la grosseur d'une demi-tuille: tous les environs ont été dévastés. Les chevaux et les bêtes à cornes s'étaient serrés fortement les uns contre les autres en poussant des mugissemens; beaucoup de ces animaux ont été blessés. Toutes les fenêtres des maisons, ainsi que les tuiles des toits, ont été brisées; tous les arbres à fruits sont détruits et les champs ravagés. On ne se rappelle pas d'avoir vu dans ce pays un semblable désastre.

— Le 22 mai, entre cinq et six heures du matin, il est tombé dans le pays de Stannern, près d'Iglau en Moravie,

pendant un brouillard et à la suite de trois coups de tonnerre assez semblables, des pierres qui ressemblaient parfaitement aux pierres météoriques connues jusqu'alors. Quelques-unes pesaient de quatre à cinq livres. Aussitôt que l'Empereur fut informé de ce phénomène, il ordonna à MM. de Scheibern et de Widmanstaetten, directeurs du cabinet, de s'occuper des recherches nécessaires.

**SAXE.** — *Schwerin, le 8 Juin.* — On vient de publier ici l'ordonnance ci-dessous :

« Frédéric-François, etc. Les troupes de S. M. l'Empereur des Français ayant entièrement évacué nos Etats, nous avons fait occuper par nos propres troupes nos ports et nos côtes, afin d'empêcher tout commerce et toute communication avec l'Angleterre et la Suède, ainsi que cela a déjà été défendu plusieurs fois. En conséquence, nous faisons savoir à tous nos sujets et habitans de nos Etats, particulièrement aux négocians, que toutes les ordonnances publiées jusqu'ici pour défendre le commerce des marchandises anglaises et la communication avec l'Angleterre, subsistent dans toute leur force et teneur, et qu'on veillera rigoureusement à leur exécution. Comme les commandans de nos troupes doivent observer les mêmes mesures de sûreté que les troupes de S. M. l'Empereur des Français, nous leur avons donné une instruction pour leur servir de règle de conduite; et en conséquence, nous avertissons sérieusement chacun de nos sujets de ne mettre aucun empêchement à ce que ladite instruction soit ponctuellement observée par nosdits commandans, etc. »

**ESPAGNE.** — *Madrid, le 15 Juin.* — Aujourd'hui en plein Conseil les décrets suivans ont été lus :

« Ayant accepté la cession de la couronne d'Espagne qu'a faite en ma faveur mon très-cher et bien-aimé frère l'auguste Empereur des Français et Roi d'Italie, Napoléon 1<sup>er</sup>, comme il a été donné communication au Conseil, le 4 du courant, j'ai nommé pour mon lieutenant-général S. A. I. et R. le grand-duc de Berg : je lui en fais part sous cette même date, le chargeant de faire expédier tous les décrets convenables, afin que les tribunaux et les employés de toutes les classes continuent l'exercice de leurs fonctions respectives, parce qu'ainsi l'exige le bien général du royaume qui sera toujours le but de mes soins. Le Conseil le tiendra pour entendu et en soignera l'exécution en ce qui le concerne.

Signé, MOI LE ROI.

Bayonne, le 10 Juin 1808.

A M. le doyen du Conseil.

#### PROCLAMATION.

L'auguste Empereur des Français et Roi d'Italie, notre très-cher et bien-aimé frère, nous a cédé tous les droits qu'il avait acquis à la cou-

bonne des Espagnes par les traités conclus, les 5 et 10 de Mai, avec le Roi Charles IV et les princes de sa maison.

En nous ouvrant une si vaste carrière, la Providence a sans doute jugé nos intentions; elle nous donnera la force de faire le bonheur du peuple généreux qu'elle confie à nos soins; elle seule peut lire dans notre ame, et nous ne serons heureux que le jour où, répondant à tant d'espérances, nous pourrons nous rendre à nous-même le témoignage d'avoir rempli la tâche glorieuse qui nous est imposée: le maintien de la sainte religion de nos ancêtres dans l'état prospère où nous la trouvons; l'intégrité et l'indépendance de la monarchie seront nos premiers devoirs.

Aidé par le bon esprit du clergé, de la noblesse et du peuple, nous espérons pouvoir faire revivre le tems où le monde entier était plein de la gloire du nom Espagnol, et sur-tout nous désirons établir la tranquillité et fixer le bonheur dans le sein de chaque ménage par une bonne organisation sociale.

Faire le bien public en nuisant le moins possible aux intérêts particuliers, ce sera l'esprit de notre conduite. Quant à nous, que nos peuples soient heureux, et nous serons trop glorieux de leur bonheur. Quel serait le sacrifice qui pourrait nous coûter? C'est pour les Espagnes, et non pour nous, que nous régnerons.

*Signé, MOI LE ROI.*

A Bayonne, le 10 Juin 1808.

*A M. le doyen du Conseil.*

(INTÉRIEUR).

*Bayonne, le 22 Juin.* — Le 22 juin 1808, la Junte s'est réunie. On a distribué à chacun de ses membres un exemplaire des deux premières feuilles imprimées du projet de constitution, afin de pouvoir examiner à loisir les articles qu'elles contiennent, et S. Exc. M. le président a invité de nouveau à fournir les réflexions que pouvaient suggérer cette lecture.

Plusieurs membres ont fait diverses observations, qui ont été recueillies par MM. les secrétaires.

M. Don Ignace Sanchez de Texada, représentant du nouveau royaume de Grenade en Amérique, a lu un discours, dans lequel il a exposé les besoins, les intérêts et les sentimens des colonies. Il a parlé avec détail des motifs de leur attachement à la métropole et des inconvéniens du régime auquel elles ont été soumises jusqu'à ce jour.

*Toulouse, le 15 Juin.* — Les sieurs Lacoste et Bidault viennent de terminer le plan en relief du canal de Languedoc, ouvrage qui leur a coûté quatre années de soins pénibles et de travaux assidus, ouvrage immense qui re-

présente, dans la proportion d'un pouce par toise, 63 corps d'écluse, 100 sas, 168 portes d'écluse, quatre grands ponts-aqueducs et 56 autres de moindre grandeur, 37 épanchoirs, 115 digues et bassins de cales, 17 grands déversoirs, 24 piles à rainure pour bâtardeaux, 10 murs de quais pour divers ports où embarcations, 2 grands réservoirs, toute la partie de la Montagne-Noire sur laquelle on a exécuté des travaux, 4 chantiers, 300 maisons, 100 barques et 7 moulins. L'échelle de proportion de la Montagne-Noire et des bassins de Saint-Ferréol et de Lampi n'est que de deux lignes et demie par toise. Les barques naviguent dans le plan comme dans le canal dont il est la représentation, et les eaux y coulent en y faisant exactement le même service pour les moulins, les déversoirs et les écluses; tous les sites et les paysages y sont représentés avec la pompe que la nature a prodiguée sur ses bords.

PARIS. — Le 25 Juin, en exécution du décret rendu à Bayonne le 19 du même mois, par lequel S. M. l'Empereur et Roi permet que Mg<sup>r</sup> le cardinal de Belloy, décédé archevêque de Paris, soit enterré dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, et conformément aux dispositions arrêtées dans la conférence du 21 de ce mois, la pompe funèbre de S. Em. Mg<sup>r</sup> Jean-Baptiste de Belloy, cardinal-archevêque de Paris, sénateur, grand-aigle de la Légion d'honneur, a eu lieu dans l'église métropolitaine de Notre-Dame.

Les cérémonies de l'église pour cette pompe funèbre et pour l'inhumation du corps de S. Em. dans l'église métropolitaine ont été célébrées avec la plus grande solennité, afin de remplir à cet égard l'intention de S. M. I. et R. qui a voulu honorer ainsi la mémoire de ce prélat si recommandable par les vertus dont il a donné l'exemple pendant soixante années d'épiscopat.

#### ERRATA du N<sup>o</sup>. 362.

Page 578. Dans le conte de *l'Alchimiste et ses Enfants*, après ce vers :

Et les soins dus à sa progéniture.

il en a été omis deux, qu'il faut rétablir :

Mieux eût valu ne savoir presque rien,

Et de son fils faire un homme de bien.

Lorsque Mahmoud reçut de la nature, etc.

Page 620, ligne 24, ces leçons mêmes; lisez: les leçons mêmes.

Page 621, ligne 8, qui fit le premier; retranchez le mot fit.

ligne 30, et ils ont produit; retranchez le mot et, et mettez deux points avant ils.

(N<sup>o</sup> CCCLXIV.)

(SAMEDI 9 JUILLET 1808.)



---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

### LA VISITE ACADEMIQUE.

Pour entrer à l'Académie  
Un candidat allait trottant,  
En habit de cérémonie;  
De porte en porte visitant,  
Sollicitant et récitant  
Une bannale litanie,  
Demi modeste, en mots choisis;  
Il arrive enfin au logis  
D'un doyen de la compagnie;  
Il monte, frappe à petits coups.  
— Hé, Monsieur! que demandez-vous?  
Lui dit une bonne servante  
Qui toute en larmes se présente.  
— Pourrais-je pas avoir l'honneur  
De dire deux mots à Monsieur?...  
— Las! quand il vient de rendre l'ame.  
— Il est mort? — Vous pouvez d'ici  
Entendre les cris de Madame;  
Il ne souffre plus, dieu-merci.  
— Ah! bon dieu! je suis tout saisi!...  
Ce cher!... ma douleur est si forte!  
Le candidat parlant ainsi  
Referme doucement la porte,

D

Et sur l'escalier dit : je vois  
 Que l'affaire change de face ;  
 Je venais demander sa voix ;  
 Je m'en vais demander sa place.

M. ANDRIEUX, de l'Institut.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE,

VAUDEVILLE.

AIR : Dans cette retraite à quinze ans. (*Des Visitandines.*)

SUR le monde en jetant les yeux  
 Sans doute il est permis d'en rire ;  
 J'aime assez les propos joyeux  
 Qu'assaisonne un grain de satire :  
 Quelques tableaux , point de portraits ;  
 Je déteste la médisance ;  
 Sans amertume , sans apprêts  
 J'esquisse au hasard quelques traits :

*Honni soit qui mal y pense. (Bis.)*

Sous les regards de ses parens  
 Laure , élevée avec décence ,  
 Ne reçoit pas de jeunes gens ,  
 Excepté son maître de danse ;  
 Cependant son cœur est atteint  
 D'un mal qui croît dans le silence ;  
 L'éclat de ses yeux , de son teint  
 Depuis deux ou trois mois s'éteint...

*Honni soit qui mal y pense.*

Dans un Caton de vingt-cinq ans  
 La sagesse est chose bien fade ;  
 J'aime mieux les défauts brillans  
 Du séduisant Alcibiade :  
 La Grèce entière , qu'il charma ,  
 Eut pour lui la même indulgence ;  
 Le divin Socrate l'aima ;  
 Il l'instruisit , il le forma :

*Honni soit qui mal y pense.*

On se plaint de ces écrivains  
 Qui dans leur rage famélique  
 Versent sur des talens divins

Les flots d'une amère critique :  
 Les insectes au meilleur fruit  
 Donnent toujours la préférence :  
 Gloire à l'instinct qui les conduit !  
 Gloire à la main qui les détruit !

*Honni soit qui mal y pense.*

Le gros Verseuil est tout surpris  
 Qu'à son retour d'un long voyage  
 Sa femme lui présente un fils ;  
 Très-gravement il l'envisage :  
 Laissez-moi compter par mes doigts ,  
 Dit-il ; la chose est d'importance :  
 Je suis parti depuis vingt mois....  
 Le cher enfant n'en a que trois....

*Honni soit qui mal y pense.*

Vêtu d'un justaucorps mesquin ,  
 Paul vint à pied de son village ;  
 Je vis arriver mon faquin ,  
 En sautoir portant son bagage :  
 Il a des terres , des châteaux....  
 D'où lui vient donc tant d'opulence ?  
 Il a fourni les hôpitaux ,  
 Il a prêté ses capitaux :

*Honni soit qui mal y pense.*

Vantez-nous ce globe maudit :  
 ( S'écrie Alceste , qui l'abhorre )  
 L'hiver le froid nous engourdit ;  
 L'été le soleil nous dévore :  
 Pour la vertu sont les revers ;  
 Le vice prospère ; on l'encense.  
 — On dîne dans cet univers ;  
 On fait l'amour , on fait des vers :

*Honni soit qui mal y pense.*

M. DE JOUR.

## LES PLAISIRS DE LA CAMPAGNE.

### FRAGMENT.

C'est ici qu'admirant de plus près la nature  
 Je me fais jardinier et j'apprends la culture.

A ma voix les plaisirs y vont naitre à l'envi :  
 Toujours plus variés ils banniront l'ennui.  
 Tantôt au peuple ailé je déclare la guerre ,  
 Et je bats la forêt armé de mon tonnerre ;  
 Tantôt avec mon chien franchissant les guérets  
 Au timide lapin je vais tendre mes rets ,  
 Ou quittant mon fusil pour l'hameçon perfide ,  
 Je dresse un piège adroit au brochet trop avide.

Ainsi, de mes plaisirs suivant la douce loi,  
 Chaque jour plus heureux va trouver son emploi.  
 Au milieu de mes jeux j'aime encore à m'instruire :  
 De ces bocages frais le silence m'inspire.  
 De la mélancolie ici l'aimable auteur (1)  
 D'une douce pitié sait pénétrer mon cœur ;  
 Toi, poète des champs, naïve Deshoulières,  
 Je suis sous les ormeaux tes aimables bergères ;  
 Corneille ici m'émeut, et m'arrache des cris ;  
 Là, le tendre Racine enchante mes esprits ;  
 Je tremble pour Auguste et j'admire *Emilie*.  
 Je m'attendris, je pleure avec Iphigénie,  
 Ou, suivant Bossuet dans ses élans de feu,  
 Je me sens tressaillir au nom de son *grand Dieu* (2).

L. B. .... (De Brest.)

---

#### QUATRAINS.

A la douleur enfin le tems offre des charmes,  
 Mais le souvenir reste et ne peut s'effacer,  
 Le cœur conserve encor des larmes  
 Quand les yeux cessent d'en verser.

L'amour ne peut toujours enflammer notre cœur :  
 L'amitié consolante est le trésor du sage.  
 On pardonne à l'amant volage,  
 Et jamais à l'amî trompeur.

Modeste en sa conduite et paisible en ses goûts,  
 La femme qui remplit le vœu de la nature,

---

(1) M. Legouvé.

(2) Allusion à cette expression de Bossuet : *Mon grand Dieu*.

Emprunte des vertus sa plus douce parure,  
Fait le bonheur d'un seul et l'agrément de tous.

La coupe du plaisir brille à l'oeil enchanté :  
Qui l'épuise est puni d'une telle imprudence.  
Le poison du bonheur est la satiété,  
Et la satiété naît de l'intempérance.

L'abîme du passé dévore nos instans.  
Dans le fleuve d'oubli la mort bientôt nous plonge :  
Nos maux et nos plaisirs sur les ailes du tems  
S'envolent sans laisser plus de traces qu'un songe.

Par M. DU WICQUET-D'ORDRE (1).

---

### EPIGRAMME DIALOGUÉE.

Certain plaisant en *ac*, assez laid cadédis,  
Du reste, digne enfant de l'illustre Garpone,  
S'écrie en voyant Laure : « Ah ! qué d'appas, sandis !  
Tout séduit dans votre personne ;  
Le port est plein de grâce et le minois charmant. »  
— « Je voudrais, Monsieur, je vous jure,  
Vous faire un pareil compliment,  
Mais je déteste l'imposture. »  
— « Beauté naïve, je vous croi :  
Vous ne mentez pas comme moi. »

M. DE L. R.

---

### ENIGME.

De maint fripon je suis l'apôtre ;  
Ma résidence est à Paris,  
Et cependant comme jadis  
Je voyage d'un pôle à l'autre.  
Autrefois, sous un nom charmant,  
J'étais fort à la mode,  
Et je possédais la méthode

---

(1) L'auteur de ces quatrains en a fait au moins six cents, qu'il se propose de réunir en un seul recueil, et de donner au public.

De ne jamais vieillir, d'être toujours galant.

Et pour finir ma période,  
Cher lecteur, tu te sers de moi:  
N'est-ce pas me livrer à toi?

L. B:.... ( de Brest. )

### LOGOGRIPHE.

Pour des rôles divers j'ai reçu la naissance,  
Agrémens et dangers entourent le premier.  
L'on attend le second avec impatience,  
Et quelquefois, dit-on, plus encor le dernier.  
Découvrant mon nom, l'habile anatomiste  
Trouvera du dégoût la franche expression;  
Le travail important d'une certaine artiste;  
L'arbre qui fut planté pour décoration;  
Un terrain dont l'abord serait inaccessible,  
Si les efforts de l'art ne le rendaient possible.

### CHARADE.

Dans la république des lettres,  
Mon premier tient le premier rang;  
Dans la collection des êtres,  
Mon dernier à bon droit passe pour le plus grand;  
Mon entier est un mot que l'amant en délire  
A l'objet qu'il chérit ne voudrait jamais dire.

S:.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Salut* ( de civilité ) *Salut* ( de l'ame ), et *Salut* ( d'église ).

Celui du Logogriphe est *Platane*, dans lequel on trouve *plan*, *late*, *pate*, *an*, *âne*, *pâte* à *pâter* le papier de musique, *part*, *la*, *plane*, *pal*, *le*, *là*, *plan*, *plat*, *plants*.

Celui de la Charade est *Théâtre*.

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

*LETTRE aux Rédacteurs du Mercure, sur le poème des Jeux de Mains, de RHULLIÈRE.*

JE viens de lire, Messieurs, dans votre dernier numéro, un article fort spirituel sur le poème des *jeux de mains* de Rhullière. Le critique dit les choses les plus fines et les plus justes sur le talent de Rhullière en général, sur ses prétentions et ses succès comme auteur et homme du monde. Mais, par des motifs particuliers que je soupçonne et que je respecte, il a glissé si légèrement sur le sujet du poème, qu'il me paraît bien difficile que vos lecteurs s'en fassent une idée. Ces acteurs de la petite scène décrite par Rhullière, sont des personnages que leur élévation a rendus, pour ainsi dire, publics : peu d'entre nous les ont connus, mais tous ont entendu parler d'eux; et ceux qui en voudraient parler à leur tour, s'ils péchaient contre l'exactitude, ne pécheraient pas au moins contre la bienséance. Un journal estimé par son respect pour les convenances, les a déjà nommés : il me semble que, sans offenser leur mémoire, ni blesser la délicatesse de ceux qui les regrettent, vous pourriez aussi les faire connaître à vos abonnés, et sur-tout raconter, d'après Rhullière, la petite aventure dont ils sont les héros et dont il est le chantre. Vous devriez d'autant moins vous en faire un scrupule, que le poème, tel qu'on nous l'a donné, ne contient absolument rien qui flétrisse leurs mœurs ni leur caractère.

Il semblait être dans la destinée de Rhullière, que ses principaux ouvrages ne pussent pas être imprimés de son vivant, ni du vivant des personnes intéressées. Cette singularité peut s'expliquer par la malignité connue de son caractère, qui lui faisait choisir de préférence des sujets contemporains de satire historique ou morale. Il vivait d'ailleurs à une époque et dans un monde qui fournissaient une ample matière à sa causticité. Mais, s'il cédaient volontiers à la tentation de peindre ce qu'il avait observé, sa sûreté lui faisait une loi de cacher ses tableaux, ou du moins de ne les montrer qu'en secret. Ces confidences souvent répétées devenaient une sorte de publicité qui finissait par avoir ses risques. Il est vrai qu'en même tems il en résultait pour l'auteur un succès plus sûr et peut-être plus vif que celui qu'il eût obtenu d'une publicité réelle. En tout, on aime les pré-

mices et les jouissances exclusives. Comment ne pas admirer un ouvrage qu'on nous juge particulièrement dignes d'entendre, qu'on soumet à notre goût, et que l'on confie à notre discrétion ? Il faut bien que notre goût le trouve délicieux, et que notre discrétion aille le prôner partout. Ces succès de société ont souvent des retours fâcheux. Le public, qu'on a frustré de son droit, et à qui l'on promet une merveille, dédaigne quelquefois trop ce qu'on lui a trop fait attendre, et sur-tout trop vanté. Les productions historiques de Rhullière n'ont point eu à expier leur réputation précoce et clandestine, le public l'a confirmée sans restriction. *L'Histoire de la Révolution de Russie* sur-tout a paru un morceau achevé, où le malin observateur de l'événement a fait ressortir de la manière la plus piquante les contrastes de profondeur et de légèreté, de rudesse et de grâce, de férocité et d'enjouement, de sottise et d'habileté qui ont marqué toutes les scènes de cette tragi-comédie politique.

On peut douter que le poème des *Jeux de mains* fasse la même fortune. Rhullière savait observer et décrire ; mais le don d'inventer lui manquait absolument ; il faut bien qu'il l'ait ignoré, puisqu'il a entrepris de faire un poème en trois chants sur le sujet le plus mince et le plus futile que jamais poète ait mis en œuvre. Plusieurs couples d'époux et d'amans, un soir d'automne, au sortir de l'Opéra, se rendent à Passy, dans l'intention d'y passer plusieurs jours au milieu de tous les plaisirs. On se met à table : Valmir, en train de faire un conte, est frappé d'une boulette de pain entre les yeux ; il riposte par trente autres boulettes ; tous les convives prennent part au jeu : on se lève, on se poursuit autour de la table et dans les coins de la salle. Corinne veut verser sur les combattans un sceau de porcelaine rempli d'eau à la glace. Artemise, la maîtresse de la maison, reçoit au front un petit coup de ce vase ; elle s'évanouit, ses vapeurs lui prennent, et, malgré les instances de tout le monde, elle veut retourner à Paris, et tout le monde y retourne. On a pu rire un jour ou deux dans la société de ce qu'une boulette de pain avait ainsi déconcerté les projets de six ou huit personnes entre qui l'on pouvait supposer ce qu'on appelle des arrangemens ; et Rhullière, à l'invitation de quelque femme qui n'était pas de la partie, a pu se décider à mettre en vers cette aventure moitié galante, moitié ridicule, comme autrefois Pope fit la *Boucle de cheveux enlevée* à la demande de milord Petre qui avait un jour coupé une boucle de cheveux à madame Fermor, et l'avait fort indisposée par cette mauvaise plaisanterie. Mais si, du côté

de la futilité, la boucle de cheveux n'a rien à reprocher à la boulette de pain, quelle prodigieuse différence dans le parti que les deux poètes en ont tiré ! Le poème de Pope est une véritable épopée, pleine de vie et de mouvement : le merveilleux de la science cabalistique y est employé avec infiniment d'art et de grâce ; les sylphes, les gnomes, les nymphes et les salamandres, démons ou esprits dont les rêveries des Rose-Croix ont peuplé les quatre élémens, y remplacent les divinités d'Homère et de Virgile, qui ne pouvaient figurer dans une action moderne. Le poème de Rhullière est un récit sans invention, sans imagination même dans les détails, coupé en trois chants par un esprit de parodie plutôt que par le besoin du sujet : la malice ingénieuse des portraits et le talent de la versification porté quelquefois à un très-haut degré, vous font aller sans ennui jusqu'à la fin de ces trois chants fort courts ; mais, arrivé à ce terme, vous dites : est-ce bien là tout ? Quoi ! ce n'est que cela ! et vous êtes prêt à déplorer le travers d'un homme d'esprit qui a rimé péniblement et sèchement une misérable anecdote, dont on devait avoir perdu le souvenir dans la société même qui l'avait fournie, avant qu'il eût fait seulement le tiers de son poème. Je ne dois pas oublier de dire que Rhullière a imité de Pope les deux seules fictions qu'il se soit permises, les balances d'or du destin que Pope lui-même avait prises dans Homère, et la description de la Peur, calquée sur celle de la Mélancolie, dont Voltaire a donné une si heureuse imitation.

Valmir, l'un des héros du poème, est, dit-on, le baron de Bezenval. C'est à ceux qui l'ont connu, à juger de la ressemblance du portrait qu'en a tracé Rhullière, et dont l'auteur de l'article a cité les principaux traits. Le *vieux seigneur* Dimas est incontestablement le maréchal de Richelieu : lui seul alors, de tous les gens du grand monde, avait pu voir les dernières années du règne de Louis XIV.

Dimas, jeune autrefois, dans une cour blasée,  
 Joignit au ton dévot une importance aisée,  
 Devint sous la régence un honnête vaurien,  
 Changé comme son siècle, en ce tems il n'est rien ;  
 Et toujours gouverné par nos airs incommodes,  
 A pris, quitté, repris plus de deux mille modes.  
 Vingt règnes de beautés célèbres à la cour  
 L'ont vu redevenir vingt fois l'homme du jour ;  
 Et discret confident des plus tendres mystères,  
 Il sait de tout son tems les véritables pères.

Je remarquerai, en passant, que Rhullière faisait une cour fort assidue au maréchal de Richelieu et à sa fille M<sup>me</sup>. d'Egmont. Les autres personnages sont d'Azir, Silvie, Corinne et Artemise. On prétend que ces noms cachent ceux de M. et de M<sup>me</sup> de Beauveau, de M<sup>me</sup> de Valentinois et d'une autre femme qu'il faut deviner : chacun pourra les appliquer d'après ses idées et ses notions particulières. Au reste, tout ceci est un badinage plus innocent qu'on ne devait l'attendre de Rhullière : la malice ne va pas au-delà de ce qu'il est possible à tout le monde de savoir ou permis de soupçonner. On avait fait grand bruit du poème et des motifs qui en avaient empêché la publication.

Il n'avait mérité

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Seulement, les personnes intéressées, toutes plus ou moins puissantes et distinguées, ont dû ne pas vouloir que le récit d'une petite scène intérieure de maison de campagne devînt l'entretien de toute la bourgeoisie ; mais Rhullière lui-même était fait pour sentir cette convenance-là, lui qui l'a si bien exprimée dans son conte de *la Chanoinesse* ; et je doute qu'on ait cru nécessaire de lui rien défendre à cet égard. Cependant quelques personnes, admises autrefois à la confiance du poème, croient se souvenir que la malice y était moins adoucie et la volupté moins voilée ; cela tient peut-être seulement à la différence des impressions causées par celle de l'âge et des circonstances. Laharpe qui avait aussi entendu la lecture des *Jeux de Mains*, dit, dans sa *Correspondance littéraire*, qu'ils n'avaient que deux chants ; aujourd'hui ils en ont trois : voilà encore une raison de croire que nous ne les avons pas, tels qu'ils ont été faits ; mais il serait possible que Laharpe se fût trompé. Ce que j'assurerais bien, c'est que Rhullière n'a pas écrit ainsi ces deux vers :

On se plaît à les voir se défier, se craindre,

Se joindre, s'éviter au moment de se joindre.

On a relevé cette rime dans un journal, en s'étonnant que Rhullière se la fût permise. Il était plus simple d'imaginer que Rhullière avait mis *au moment de s'atteindre*. Ce n'est ni la justesse de l'expression, ni la correction du style et de la versification qui lui manquent : ce sont là au contraire ses qualités distinctives ; elles sont en partie le fruit du travail, et Rhullière travaillait ses moindres productions avec un soin extrême. On le sent trop dans son poème des *Jeux*

*de Mains* ; ce soin un peu pénible qui ne se dissimule point assez , n'avait pas été remarqué désavantageusement dans les *Disputes* , ouvrage dogmatique et satirique à la fois , où tous les vers doivent être faits de manière à porter coup ; mais dans un poëme badin , il faut que le style ait la légèreté du sujet. le poëte , en qui la facilité n'est pas naturelle , doit la feindre , et si bien qu'on y soit trompé. Celui qui écrit péniblement , manque presque toujours de clarté : ne pouvant suivre avec souplesse le fil de la pensée , il le tord , il le brouille , il le rompt dans ses efforts. Rhullière n'est pas tout à fait exempt de ce défaut dans ses *Jeux de Mains* ; il y règne une clarté douteuse qui devient quelquefois de l'obscurité. Honneur aux vers qu'on relit pour en jouir encore ! malheur à ceux qu'on relit pour les entendre ! Avec beaucoup de patience et de goût , on réussit à donner aux détails ce fini précieux , ce poli brillant qui charme dans les petits ouvrages. C'est le premier talent de Rhullière comme poëte. Je n'en voudrais pour preuve que cette ingénieuse comparaison imitée de Virgile :

Quand du flambeau du jour ou de l'astre des nuits ,  
 Aux fentes d'un volet les rayons introduits  
 D'une onde transparente ont touché la surface ,  
 Ou d'un trumeau dans l'ombre ont effleuré la glace ,  
 Si par quelque hasard ce vase , ou ce miroir  
 Dans cette obscurité viennent à se mouvoir ,  
 Des mobiles reflets la lueur incertaine  
 Du parquet au plafond se joue et se promène ,  
 Vient , fuit , et , dans ses jeux rapides et orisés ,  
 Frappe et refrappe encor tous les murs opposés.

On aimera peut-être à rapprocher de ces vers , ceux où M. Delille a traduit Virgile :

Tel dans l'airain brillant où flotte une eau tremblante ,  
 Le soleil variant sa lumière inconstante ,  
 Croise son jeu mobile et son rapide esser ,  
 Va , vient , monte , descend et se relève encor ,  
 Et des murs aux lambris rapidement promène  
 Des reflets vagabonds la lueur incertaine.

Ces deux derniers vers , qu'on retrouve presque en entier dans Rhullière , pourraient faire penser que l'un des deux poëtes a eu communication du travail de l'autre , et ne s'est point fait scrupule d'en profiter. Cependant les expressions sont tellement justes , propres et nécessaires , qu'il est fort

possible que chacun d'eux les ait trouvées de son côté. Ces sortes de rencontres sont plus fréquentes qu'on ne veut le croire.

Voilà, Messieurs, les réflexions que m'a suggérées la lecture des *Jeux de mains*. Le critique ingénieux qui a rendu compte de ce poème dans votre journal, les eût sans doute beaucoup mieux exprimées que moi; mais il a craint (lui-même le déclare) de s'arrêter sur un sujet qui réveillait en lui des souvenirs et des regrets douloureux. Si vous croyez que ma lettre puisse suppléer, au moins pour le fond des choses, à ce que cette honorable sensibilité l'a forcé d'omettre, vous m'obligerez de l'insérer dans votre prochain numéro.

En ma qualité de bibliophile, il faut bien que je dise un mot de la manière dont on a composé le recueil des poésies de Rhullière; il s'en faut qu'il soit complet. On n'y a point inséré une excellente épigramme contre Champcenetz, que Laharpe cite dans le dernier volume de sa *Correspondance littéraire*, non plus qu'une autre épigramme contre Vilette, qu'on trouve dans un volume des *Saisons du Parnasse*. Je regrette aussi de n'y pas voir des vers, à la vérité peu connus, que Rhullière fit dans un bal masqué à Bordeaux. Le maréchal de Richelieu, qu'il avait beaucoup lutiné sous le masque, lui ayant demandé qui il était, il répondit par cet *impromptu* peut-être fait d'avance :

Tu voudrais connaître mes traits  
Et les sentimens de mon ame.  
Si je t'aime, je suis Français,  
Si je te crains, je suis Anglais,  
Si je t'adore, je suis femme.

J'ai l'honneur d'être, etc.

L\*\*\*

~~~~~

VOYAGE dans les Départemens du Midi de la France ;
par AUBIN-LOUIS MILLIN, membre de l'Institut, etc.
Tome III.

(PREMIER EXTRAIT.)

ON a rendu compte dans le *Mercur*e des premiers volumes de cet ouvrage, que l'auteur continue avec autant de zèle que de succès : on a fait sentir combien la première conception en était heureuse, et combien

il était avantageux pour le lecteur qui cherche à la fois l'agrément et l'instruction, de trouver ici réuni presque tout ce qu'il y a d'intéressant dans les *Voyages*, les *Histoires*, les *Descriptions* particulières de nos provinces et de nos villes méridionales. Le goût des sciences et l'intérêt des grands souvenirs, qui exerce un si noble empire sur l'imagination, conduisent souvent les voyageurs sur les ruines de Rome antique et dans les solitudes périlleuses de la Grèce moderne : des artistes, des philosophes, des écrivains politiques ou religieux, sont allés dans les montagnes de la Syrie, et jusque dans les sables du désert, visiter, avec un respect mêlé d'attendrissement, les derniers vestiges de la magnificence de Zénobie et les débris des temples du Soleil ; ils ont essayé de dérober à la faux du tems, et de reproduire par la parole et par le pinceau, les monumens de ces arts majestueux que la Grèce envoya tour-à-tour vers l'Orient et dans l'Italie : si nous payons un juste tribut de reconnaissance et d'estime à leur courage et à leurs travaux, ne devons-nous rien au patriotisme éclairé qui, sans dangers, mais non passans recherches, découvre au sein de nos provinces, et nous montre, pour ainsi dire, à côté de nous, les monumens des mêmes arts et des mêmes siècles ? Les Français, qui sous des souverains dignes d'eux, s'élèveront toujours au niveau des plus grandes nations de l'antiquité, leur ont disputé, dans tous les tems, la prééminence des armes, mais ils en ont reçu celle des arts et des lettres, et sans doute ils conserveront ce double héritage de puissance et de gloire ; ils doivent donc aimer à reconnaître les traces de leurs aïeux, mêlées à celles des Grecs et des Romains : et c'est sur-tout dans le Midi de leur Empire que ce spectacle attachant frappera leurs yeux.

C'est-là ce qui donne un intérêt continuel au voyage de M. Millin. Le troisième volume, qui vient de paraître, renferme presque toute la Provence, contrée doublement célèbre par la splendeur antique de ses villes et par le souvenir de ces Troubadours qui, dans un siècle à demi-barbare, offrirent des modèles de la plus noble politesse, formèrent par leurs chansons deux langues poétiques, illustrées depuis par des chefs-d'œuvre en

France et en Italie, et répandirent, long-tems avant la renaissance des arts, le goût des travaux et des plaisirs de l'esprit. Il semble, en effet, que le beau ciel de la Provence ait dû toujours inspirer des idées de gloire et de galanterie. M. Millin, qui fait cette remarque, rappelle que c'est à peu de distance de Marseille, d'Aubagne et de Cassis, aux châteaux de *Signe* et de *Pierre-seu* que siégeaient ordinairement ces tribunaux singuliers, connus sous le nom de *Cours d'Amour*. On y décidait les questions proposées par les Troubadours. Des princes renommés par leur prudence et leur valeur, Alphonse, roi d'Arragon; Richard, roi d'Angleterre; l'empereur Frédéric Barberousse, ne dédaignaient pas de les présider. « Mais cet honneur, dit M. Millin, était encore » plus souvent réservé aux dames, et l'on choisissait » toujours les plus distinguées par l'éclat du rang, l'ancienneté de la naissance et la délicatesse de l'esprit. » L'histoire a conservé ces noms illustres, dont plusieurs prouvent encore aujourd'hui que les grâces et les talens sont héréditaires dans certaines maisons. Je me borne à citer les deux comtesses de Baux, Agnès de Forcalquier, dame de Fretz; Briande d'Agout, comtesse de Lune; Mabile de Villeneuve, dame de Vence; Béatrix d'Agout, dame de Sault; Isoarde de Roquefeuil, dame d'Ausous; Anne, vicomtesse de Tallard; Adélasie, vicomtesse d'Avignon; Blanche de Flassans, Douce de Mortier, Antoinette de Cadenet, dame de Lambesc; Magdelaine de Salon, dame de Salon; Rixande de Puyvert, dame de Trans. Laure de Sade, immortalisée par les vers de Pétrarque, fut aussi l'un des ornemens de la Cour d'Amour: les papes eux-mêmes protégèrent ces institutions galantes, dont la délicatesse et l'honneur avaient dicté les lois. Innocent VI donna aux comtes de Vintimille et de Tende, qui étaient venus le visiter, le spectacle d'une Cour d'Amour. Il est sans doute inutile d'ajouter que les chevaliers les plus intrépides étaient précisément ceux qui respectaient le plus les décisions d'un tribunal formé par les dames, auxquelles ils avaient voué leurs services et consacré leur vie.

De ces peintures riantes, M. Millin passe tour-à-tour à l'examen réfléchi des monumens de l'antiquité, et

à l'explication des coutumes qui en sont, pour ainsi dire les ruines vivantes. Il aime à les observer dans les plus humbles villages comme dans les plus florissantes cités : aussi trouve-t-il un véritable intérêt dans les moindres fêtes de nos hameaux, et dans plusieurs cérémonies où l'orgueil philosophique ne voit que de vaines superstitions. Après avoir décrit les processions qui ont lieu à Aix et à Marseille, le jour du St.-Sacrement ; après avoir distingué ce que la ferveur chrétienne dans sa pieuse simplicité, emprunte, à son insçu, des usages du paganisme ; il regrette avec raison la procession de la délivrance des captifs, qui avait, dit-il, pour les Marseillais, un intérêt vraiment dramatique. « C'étaient les religieux de l'ordre de la Merci, » fondé en Espagne, par S. Pierre Nolasqué, et les » trinitaires, établis en Provence dans le XII^me siècle, » par Jean de Matha et Félix de Valois, qui se char- » geaient du noble soin de recueillir les dons des » chrétiens compatissans, et d'en employer le produit » à la rédemption des captifs. Ils consacraient encore » à cet œuvre méritoire le tiers de leurs propres reve- » nus. Mais ces sacrifices pécuniaires n'étaient que les » prémices d'une charité plus sublime, d'un plus gé- » néreux dévouement. Ils allaient eux-mêmes braver les » périls de toute espèce, les avanies souvent cruelles » qui les attendaient dans la Barbarie, et ramenaient » avec eux un nombre plus ou moins grand d'infor- » tunés qu'ils avaient arrachés à l'esclavage. La pro- » cession de ces captifs, marchant deux à deux, en » casaque rouge ou brune, les mains encore chargées » de fer ; montrant les marques des coups qu'il avaient » reçus, des mutilations qu'ils avaient souffertes, et » suivant leurs libérateurs, pour aller rendre grâce à » dieu de leur rachat, avait un caractère plus véné- » rable et plus touchant à Marseille qu'à Paris, où l'on » voyait aussi de tems en tems, le même spectacle. Les » communications fréquentes et directes des Marseil- » lais avec le Levant, pouvaient faire craindre à cha- » cun d'eux un pareil sort ; et l'homme est naturelle- » ment plus sensible aux malheurs qu'il peut éprouver. » Il y avait plusieurs de ces captifs qui retrouvaient

» encore des amis et d'anciennes relations dans la ville.
 » — Espérons, ajoute M. Millin, qu'une société
 » d'hommes bienfaisans s'établira pour remplacer les
 » généreux Pères de la Merci et les Trinitaires, et
 » que dirigée par un esprit philanthropique plus étendu
 » et plus digne encore d'une si belle institution, elle
 » ne se bornera pas à délivrer des chaînes de Tunis
 » et d'Alger, les esclaves catholiques, mais qu'elle
 » étendra ses soins charitables à tous ceux qui mé-
 » riteront ce bienfait, quelle que soit la religion qu'ils
 » professent. » Je crains bien que M. Millin ne prenne
 ici ses vœux pour ses espérances, et que ses espérances
 ne nous consolent point de nos regrets. En politique,
 il est à peu près démontré que le bien est presque
 toujours ce qu'il y a de mieux.

On s'attend bien, d'après les fonctions que M. Millin exerce à la bibliothèque impériale, d'après ses études habituelles et son goût pour l'antiquité, que les médailles, les inscriptions, les tombeaux, les statues, et les moindres monumens du séjour des Romains en Provence, ont particulièrement appelé ses recherches et fixé son attention. Orange, Saint-Rémy, Arles, Marseille, offraient à ses yeux de toutes parts, l'empreinte de ces tems reculés, dont nous exagérons sans cesse le bonheur et la gloire : non seulement il l'a étudiée avec l'empressement d'un digne antiquaire, mais encore il s'est efforcé d'en éloigner, avec une espèce d'indignation religieuse, tout ce qui pouvait en altérer la pureté. On montre à Marseille, dans la rue des Grands-Carmes, sur la façade d'une maison fort obscure, le buste grossièrement sculpté d'un homme nu, qui porte sur la tête une espèce de couronne en forme de cercle, et qui est supporté par une console décorée de la figure d'un loup. La tradition veut que ce buste soit l'image de *T. Annius Milo*, de cet illustre banni qui délivra Rome et Cicéron des fureurs insensées de Clodius, et que toute l'éloquence de l'orateur ne put garantir d'un exil rigoureux. Ruffi et Grosson, marseillais, qui ont écrit sur l'histoire et les antiquités de leur patrie, soutiennent vivement cette opinion. M. Millin l'écarte avec un dédain marqué.



qué. Je ne sais cependant s'il suffirait pour la détermination de dire que Milon, personnage distingué par sa sagesse et par ses richesses, *n'a pu habiter une si chétive demeure* : il me semble que les maisons de Marseille ont souvent changé de forme depuis cette époque reculée, et que le buste de Milon, avant d'être mis à la place qu'il occupe à présent, pourrait avoir été trouvé dans un édifice plus digne de lui. M. Millin me paraît plus heureux dans sa réfutation, quand il observe que les Marseillais auraient probablement employé le ciseau de quelque artiste grec à reproduire les traits de ce romain célèbre ; il assure ensuite que cette mauvaise figure ne peut appartenir qu'au moyen âge ; mais que ce n'est point celle de St.-Victor, comme l'ont cru d'autres écrivains, attendu que St.-Victor, étant soldat, n'aurait pas été représenté nu. « Il est évident, dit-il enfin, que c'est celle d'un Christ » après la flagellation ; la nudité du corps et les bras » croisés, le démontrent d'une manière certaine. La » couronne qui est sur sa tête, convient au roi du » monde. »

Nous voilà bien loin d'Annius Milon : j'avoue que j'en suis fâché ; car Marseille grecque et romaine parle plus vivement à l'imagination, qu'une ville du moyen âge. L'ingénieux auteur de la *Mère Jalouse* et des *Fausse Infidélités*, Barthe, que M. Millin ne devait point oublier parmi les Marseillais modernes qui ont honoré leur patrie, aimait comme moi l'origine antique de sa ville natale et les souvenirs inspirans qu'il trouvait sur ses rivages. Combien de fois, assis au bord de la mer, non loin de ce château Borelly, où M. Millin n'a vu que deux canopes accompagnés d'hieroglyphes, et le tableau qui représente le chevalier Rose faisant enterrer des pestiférés, n'ai-je pas répété les vers où le poète marseillais semblait me raconter mes propres pensées !

LA, disais-je, à travers les eaux,
Des Grecs pour fonder ma patrie,
Vinrent du fond de l'Ionie
Fixer l'ancre de leurs vaisseaux :
Ici, ce peuple redoutable,

E

Ces fiers Romains ont respiré ;
 Ici Milon a soupiré ;
 César foulait ce même sable.
 De ces grands noms , de ces héros ,
 J'occupais mon ame attendrie ;
 Et cependant le bruit des flots
 Interrompait ma rêverie.

Au reste, je ne prétends pas faire un reproche à notre savant voyageur, d'avoir désenchanté le buste de Milon : son explication rend bien plus à la piété des fidèles, qu'elle n'enlève à la crédulité de ceux qui comme moi, renoncent difficilement aux vieilles traditions. M. Millin devait plus à la vérité qu'à notre faiblesse, et je suis bien loin de lui en vouloir. Il s'est fait d'ailleurs des querelles si graves avec les Marseillais et les habitans d'Autun, que je regarderais comme un procédé peu généreux, d'ajouter encore à ses embarras. J'avoue que je n'ai pas reconnu son excellent esprit, sa justice, et sa politesse accoutumée, dans la manière dont il flétrit les mœurs actuelles de Marseille. « On peut assurer, dit-il, que le libertinage y règne *plus* que partout ailleurs : il y paraît sous toutes les formes, sans qu'on prenne aucun soin pour le cacher. » Cela est dur, et l'accusation est trop générale pour être vraie. Mais elle est bientôt détruite par des éloges qu'on s'étonne de trouver si près d'une déclamation satirique. M. Millin, qui tantôt reprochait aux Marseillais de ne connaître aucun plaisir tranquille, de dédaigner les charmes de l'étude et les jouissances domestiques, de consumer leur vie chez des courtisanes ou dans des maisons de jeu, avoue tout à coup, qu'au milieu de ce désordre effréné, les habitans de Marseille trouvent le tems de servir un nombre prodigieux d'établissémens de bienfaisance, et qu'il y a même dans leur ville une société de jeunes gens qui, les jours de fêtes, se consacrent à la visite et à la consolation des malades dans les hôpitaux. Assurément une institution pareille, contraste beaucoup avec la dissipation, la cupidité, le libertinage, et si Marseille en était infectée, *plus* qu'aucune autre grande ville, on n'y verrait pas dans l'âge et dans l'efferves-

tence des passions, de si nobles et de si nombreux modèles de charité chrétienne, de bienfaisance et de vertu.

En exagérant beaucoup la peinture des vices qui malheureusement se réunissent à Marseille, comme dans toutes les cités riches, commerçantes et peuplées, M. Millin s'est attiré des reproches amers et dernièrement encore une plaisanterie fort vive, imprimée sous le nom d'un marseillais, dans un Journal très-répandu. J'ignore si l'auteur de cette lettre, pleine d'une mordante finesse, a voulu réellement venger les injurés de sa patrie, mais il me semble que ce motif honorable aurait dû l'engager à ne pas s'écarter de son but, pour courir après des épigrammes plus ou moins piquantes. Si ce n'est pas un grand malheur de n'être d'aucune Académie, ce n'est pas non plus un grand tort d'être de plusieurs; et le caustique marseillais pouvait, je crois, pardonner à M. Millin d'être de celle de Gap, en faveur de celle de Marseille, à laquelle il a l'honneur d'appartenir, et dont il parle dans son voyage, avec l'estime et la considération que mérite un corps littéraire aussi distingué.

Pour contribuer, autant qu'il est en mon pouvoir, à réconcilier M. Millin avec son critique, j'oserais prier celui-ci de jeter les yeux sur le charmant tableau du marché aux fleurs de Marseille, où le voyageur rend au moins justice à la grâce, à l'élégance, à la propreté des coutumes méridionales. « Les fleurs, dit-il, » ne devraient être vendues que dans des quartiers spacieux, dont l'abond fût propre et facile, par des femmes agréables et bien vêtues; ces Glycères trouveraient alors des Pausias. A Paris, la vente s'en fait dans le lieu le plus sale de la ville, près du marché au poisson. On y arrive par des rues noires, étroites, boueuses et infectes; et la main grossière qui les présente, sent encore l'huître qu'elle vient d'ouvrir... » A Marseille, au contraire, la vente des fleurs se fait sur le cours, entre la rue de Rome et la Canébière (ce sont les plus beaux quartiers de la ville): elle a lieu toute l'année, et même pendant l'hiver: c'est là que de jeunes filles, agréablement vêtues, dont

» plusieurs sont coiffées d'un chapeau de castor, orné
 » de rubans et de galons d'argent, se rangent sur deux
 » files; elles tiennent dans les mains des touffes de
 » fleurs; elles ont des arbustes dans des pots; elles pré-
 » sentent des plantes agrestes comme des plantes cul-
 » tivées, des tubéreuses, des narcisses, des jacinthes,
 » des liliacées de toute espèce, des cassies, des jasmins,
 » des branches d'oranger et de nyctanthes. Plus loin
 » sont entassés les melons, les pastèques, les auber-
 » gines, les raisins, les figues, les pêches; partout
 » Pomone unit ses richesses au luxe de Flore. Le goût
 » des fleurs est si général, qu'une jeune fille, quelque
 » pauvre qu'elle soit, n'oserait sortir le dimanche sans
 » en parer son sein. Outre les jardins de Marseille,
 » on met à contribution, pour en obtenir une aussi
 » grande abondance, ceux de Toulon, de Nice, de Saint-
 » Rémy. Tous les balcons, toutes les terrasses en sont
 » garnis. La veille de la Saint-Jean, la place de Noail-
 » les et le Cours sont nettoyés. Dès trois heures du
 » matin, les gens de la campagne y affluent, et à six
 » heures tout y est couvert de fleurs, d'arbustes,
 » d'herbes aromatiques; le peuple attache à ces plantes
 » des idées superstitieuses, etc., etc.» On voit que si
 M. Millin blâme avec trop peu de mesure les mœurs
 des habitans de Marseille, il n'en est pas moins touché
 du charme et de l'élégante simplicité de leurs usages.

Nous le suivrons une autre fois dans l'enceinte so-
 litaire d'Arles, de cette ville qui fut presque la rivale
 de Marseille, quand Marseille était la sœur de Rome,
 l'émule d'Athènes et la terreur de Carthage (1); qui
 devint ensuite la capitale d'un royaume puissant, quand
 Marseille tomba sous le joug d'un seigneur particu-
 lier; mais qui n'a pas su relever comme elle sa fortune,
 son commerce et son existence. Il lui reste cependant
 un assez grand nombre de monumens que M. Millin
 nous expliquera: nous lui demanderons ensuite quel-

(1) *Massillia Romæ soror, Carthaginiis terror, Athenarum
 æmula*, etc. Tel était le commencement d'une inscription placée sur la
 façade de l'Hôtel-de-Ville de Marseille. Elle a été enlevée pendant la
 révolution.

ques détails sur la foire de Beaucaire, ce marché général des peuples du Midi, et l'on verra que sous le triple rapport de la politique, de l'érudition et de l'agrément, le voyage de M. Millin doit intéresser presque également toutes les classes de lecteurs.

ESMÉNARD.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES VOYAGES, ou

• Notice complète et raisonnée de tous les Voyages anciens et modernes dans les quatre parties du Monde, publiés tant en langue française qu'en langues étrangères, classés par ordre de pays dans leur série chronologique; avec des extraits plus ou moins rapides des Voyages les plus estimés de chaque pays, et des jugemens motivés sur les relations anciennes qui ont le plus de célébrité. Par G. BOUCHER DE LA RICHARDERIE, Ex-Juge en la Cour de Cassation, et Membre de la Société française de l'Afrique intérieure instituée à Marseille. Six vol. in-8°. de 5 à 600 pages, grande justification, de l'imprimerie de *Crapelet*. — Prix, 36 fr. pour Paris, et 45 fr. franc de port. — Un petit nombre sur papier vélin; prix, 72 fr. pour Paris, et 81 fr. franc de port.

« JE ne sache pas, dit Montaigne, de meilleure école » à façonner la vie que de lui proposer la diversité d'autres vies, fantaisies et usances, et lui faire goûter une » si perpétuelle variété de formes de notre nature. » Voilà, en peu de mots, le plus bel éloge que l'on puisse faire des Voyages, dont l'utilité n'est méconnue que par des esprits superficiels, ennemis de toute instruction solide, et par ces petits oracles de cotteries littéraires qui liment péniblement de petites phrases sonores et vides d'idées.

Mais les bons esprits, les seuls dont on doit rechercher les suffrages, apprécient justement et ces descriptions qui promènent le lecteur dans tous les coins de l'univers, et ces tableaux qui montrent l'homme dans toutes ses conditions et la nature dans tous ses aspects. Ils re-

connaissent que l'ensemble des Voyages forme le véritable *panorama* du monde, et que dans cette manière d'étudier les nations et les pays tout est dramatique, tout est animé, tout enfin plaît à l'imagination, à l'esprit et à la raison.

La seule manière d'acquérir sûrement des connaissances géographiques est de les puiser dans les Voyages, et non dans ces traités *ex professo*, dans ces géographies anglaises qui depuis quelques années sont en possession d'égarer la jeunesse de nos écoles. Interrogez les jeunes gens dont Guthrie est le guide; ils vous parleront de l'Europe telle qu'elle était il y a cinquante ans, et des autres parties telles qu'elles n'ont jamais été. S'ils ont une foi robuste dans leur auteur, ils vous décriront sérieusement les aigles à deux têtes et autres gentilleses qu'on trouve dans ce merveilleux ouvrage qui a coûté tant de coups de ciseaux à son père. Cependant cet ouvrage est prôné comme un chef-d'œuvre, et fait autorité parmi une classe assez nombreuse. Il faut avouer que les admirations donnent assez la mesure de l'esprit que l'on apporte généralement en France dans l'étude de la géographie.

Je ne m'aviserai pas toutefois de partir de là pour faire la critique de nos géographes. Je distingue les savans de la multitude, et je reconnais avec tout le plaisir que doit avoir un bon Français à faire l'éloge de ses compatriotes, que les nations voisines n'ont pas en géographie de noms plus célèbres que ceux des de l'Isle, des Danville, des Buache, des Gosselin, des Bougainville, des Fleurieu, des Sainte-Croix. Mais si nous possédons des savans aussi recommandables que les Anglais et les Allemands, il faut avouer que nous avons en France beaucoup moins de facilités pour acquérir la science. Voyez l'Allemand, par exemple, environné de Bibliothèques, de Catalogues raisonnés, de Bibliothèques historiques, de Dissertations, enfin de tous ces ouvrages où l'on apprend à travailler, à connaître les sources, à en apprécier le mérite, et où l'on peut puiser et ces connaissances préliminaires indispensables à l'historien, au naturaliste et au géographe, et ces renseignemens précieux qui demanderaient des années à rassembler, et

qu'on trouve réunis dans un petit nombre de volumes. Plus riches que les peuples dont nous parlons dans toutes les parties de la littérature qui demandent du génie, mais plus pauvres dans celles qui ne veulent que de la patience, nous manquions jusques à présent de guides pour diriger notre choix et nos études dans plusieurs branches des sciences historiques. Nous n'avons plus de regrets à former relativement à la partie importante des Voyages : la *Bibliothèque* de M. de la Richarderie va laisser sans excuse ceux qui seraient tentés de rester dans l'ignorance.

Personne ne s'était avisé d'entreprendre, en France, un pareil travail, et ce qui augmente encore le mérite de M. de la Richarderie, c'est que les ouvrages allemands et anglais, qui ont pour but de faire connaître les Voyages, n'étaient pas capables de servir de modèles à sa *Bibliothèque*. La Notice de *Stuck*, publiée à Halle en 1784 et 1787, a le défaut d'une sécheresse repoussante. C'est une nomenclature aride des titres des Voyages et des noms de leurs auteurs, disposés dans l'ordre alphabétique. *Stuck* s'est dispensé d'y joindre des notes sur le mérite ou sur l'utilité des relations, dont il ne donne que les titres; il n'est pas non plus assez scrupuleux sur le choix de ces relations. C'est un reproche que l'on peut faire également à la Notice anglaise des Voyages faits en Europe, Notice qui forme dans l'ouvrage original le second volume du *Traité* du comte Léopold Berchtold. M. de la Richarderie a su éviter les défauts de ses prédécesseurs, et donner à son travail un degré d'intérêt qui manque au leur. Par exemple, comme *Stuck*, il ne s'est pas contenté de transcrire les titres des Voyages dans la langue où ils ont été composés, il les a traduits en français lorsqu'ils étaient étrangers à cette langue; de manière que la *Bibliothèque* de M. de la Richarderie est réellement un vaste répertoire qui peut être consulté dans toutes ses parties par ceux même qui ne connaissent que le français. Mais pour le rendre tout à fait indispensable aux personnes dont je parle, il me semble que l'auteur n'eût pas dû s'en tenir à faire connaître, dans des notes très-bien faites d'ailleurs, l'utilité et pour ainsi dire le contenu de chaque

Voyage, écrit dans la langue française. Sa *Bibliothèque* aurait un double mérite s'il se fût également occupé des Voyages écrits en langues étrangères : c'était ceux-là qu'il importait d'apprécier, et sur lesquels il devait fixer l'opinion. Quant à ses notes sur les Voyages de notre nation, il me paraît que l'auteur s'étend trop peu sur ce que la géographie physique et morale doit à chaque relation ; cet examen était, selon moi, la base obligée de son travail. Tracer rapidement l'état des connaissances sur tel ou tel pays, à l'époque où le voyageur dont on s'occupe l'a parcouru, rappeler ensuite celles qu'il a ajoutées par ses observations, dire les erreurs qu'il a fait disparaître, ou celles qu'il a propagées, suivre les progrès des sciences naturelles dans l'histoire des Voyages, et comparer entr'eux les renseignemens qui ont quelque identité, voilà la seule manière d'écrire des notes vraiment intéressantes sur des Voyages, notes que M. de la Richarderie était très-capable de composer et qu'on regrette doublement qu'il ait négligées. La manière dont il a envisagé les siennes est plus superficielle, et convient par cela même à un bien plus grand nombre de lecteurs ; il s'occupe bien plus de l'histoire du livre et de la marche du voyageur que de celle de la géographie ; mais les anecdotes dont il sème son récit, les descriptions agréables qu'il y fait entrer, les tableaux piquans qu'il offre fréquemment des mœurs de chaque pays, assurent d'une manière honorable le succès de son ouvrage. J'ai dit ce qui me semblait convenable pour le rendre essentiellement utile aux savans, M. de la Richarderie a fait tout ce qu'il fallait pour le rendre propre à instruire ceux qui prétendent le devenir. Le service qu'il rend est plus général ; et les éloges des ennemis de l'ignorance dans les gens du monde le dédommageront amplement des petites chicanes qu'il pourra éprouver des amis de l'érudition.

On sent facilement que l'analyse en règle d'un livre qui se compose de vingt ou trente mille articles séparés, est rigoureusement impossible. C'est un squelette qui échappe à la dissection. Je dirai simplement l'ordre auquel l'auteur s'est assujéti dans la composition de son ouvrage. Il commence par une notice des principaux traités qui

ont paru sur l'utilité des Voyages ; il passe de-là au petit nombre de relations que les anciens nous ont transmises , et après avoir fait connaître celles qui ont paru dans les neuvième , douzième , treizième , quatorzième et quinzième siècles , il arrive aux grandes et petites collections de Voyages , publiées soit en latin , soit dans les langues étrangères , soit en français. Il s'occupe ensuite des histoires générales des Voyages , et fait immédiatement succéder les Voyages faits autour du monde. Enfin avec la notice de quelques Voyages qui ont paru sur l'une ou l'autre partie du monde sans indication de lieu , il en donne une , classée avec soin , des Voyages successivement faits dans plusieurs parties du monde par les mêmes voyageurs , mais où les contrées par eux visitées sont clairement désignées. Tels sont les objets que renferme la première partie de la *Bibliothèque des Voyages*. Il rapporte ensuite les relations particulières qui concernent les diverses parties de la terre à cinq divisions principales , qui forment les cinq autres parties de son ouvrage. Dans les deuxième , troisième , quatrième et cinquième , il range les Voyages en Europe , en Asie , en Afrique et en Amérique ; la sixième et dernière embrasse les Voyages à la mer du Sud et aux Terres Magellaniques et Australes.

On voit au premier coup-d'œil tout ce que cette marche a de méthodique ; mais ce qu'on ne peut trop louer , c'est la manière dont l'auteur a exécuté le plan qu'il s'était proposé , et sur-tout le soin qu'il a mis à ranger les Voyages dans un ordre chronologique. Il résulte de-là que le lecteur peut suivre les révolutions arrivées dans chaque contrée qu'ont décrite les voyageurs qui les ont successivement visitées , qu'il peut comparer les dernières relations aux premières , et acquérir sur le pays et sur les peuples des notions certaines puisées aux sources et épurées au creuset de la critique. C'était ainsi que l'illustre d'Aguesseau , qui n'était étranger à aucune branche de connaissances humaines , voulait que l'on étudiait la géographie. C'était cette méthode qu'il recommandait à son fils , lorsqu'il lui disait : « Le détail ingrat et stérile de la science géographique , lorsqu'on la détache de toute autre chose , n'est à pro-

prement parler que le squelette du monde connu. Il faut lui donner de la chair et de la couleur, si l'on veut la faire passer dans la mémoire sous une forme plus gracieuse qui l'invite à la conserver plus fidèlement. C'est ce qu'on fera par la lecture des Voyages: mais pour y donner un arrangement qui lie toutes les idées et qui donne une plus grande facilité pour les conserver, il faut faire, autant qu'il est possible, cette lecture dans un ordre presque semblable à celui des géographes. On voyage même en quelque sorte par cette méthode, et l'on voyage de suite, on va de proche en proche, et l'on est plus en état de comparer les mœurs et les opinions des différens peuples. »

Quelques critiques pourront peut-être blâmer M. de la Richarderie d'avoir refusé l'entrée de sa *Bibliothèque* aux ouvrages qui appartiennent à la géographie proprement dite, et aux Voyages purement scientifiques. J'avoue que je serais un peu de l'avis de ces critiques-là. Une géographie bien faite n'étant qu'un résumé plus ou moins étendu des Voyages, il me semble qu'il n'y avait aucun motif pour l'exclure. Quant aux relations qui ont pour but direct et spécial l'avancement d'une des sciences naturelles, je crois qu'il y a trop de raisons en faveur de l'admission pour mettre ce point-là en question. Au reste cette légère imperfection, celles que j'ai remarquées dans cet article, et les inexactitudes qu'un observateur minutieux pourra rencontrer, principalement dans quelques noms étrangers et dans quelques titres, n'empêchent pas que l'ouvrage de M. de la Richarderie ne mérite les plus grands éloges sous tous les rapports, et que son travail ne soit extrêmement utile à ceux qui s'occupent des sciences historiques.

LARENAUDIÈRE.

REMARQUES INÉDITES du Président BOUHIER, de BREITINGER et du Père OUDIN, sur quelques passages d'HORACE, avec une Lettre sur l'Art Poétique et sur la Satire IV, Liv. II, publiées par G. PRUNELLE, docteur et bibliothécaire de l'Université de Mont-

pellier, ancien médecin de l'armée d'Orient, médecin des camps et armées de S. M. I. et R., et de son hôpital militaire de Paris, etc. — In-8° de LI et 107 pages. Prix, 2 fr., et 2 fr. 50 c. franc de port. — A Paris, chez *Delance*, impr.-libr., rue des Mathurins, hôtel Cluny. — 1807.

LES différens morceaux qui composent ce recueil ont été successivement publiés dans le *Magasin Encyclopédique*; mais on a cru faire plaisir aux nombreux admirateurs d'Horace en les réunissant. Le président Bouhier fut, comme on sait, un magistrat intègre, un profond érudit, et un littérateur agréable. Sa vaste correspondance avec presque tous les savans de l'Europe (1); les éloges qu'ils lui ont donnés et l'empressement avec lequel ils consignaient dans leurs ouvrages ses judicieuses observations, prouvent qu'il jouissait chez l'étranger, comme dans sa patrie, de la plus grande considération.

Il avait fait une étude particulière d'Horace, sur-tout de l'*Épître aux Pisons*, sur l'*Art Poétique*. Comme beaucoup de critiques, il trouvait dans ce dernier ouvrage, plein de goût et de raison, un désordre qu'il n'osait attribuer à son auteur. Il croyait en avoir découvert la source dans ce passage de Quintilien (2) où, après avoir parlé du mélange confus de différens dialectes grecs dans un discours, il ajoute : *Cui simile*

(1) Le docteur Prunelle dépouille cette correspondance; et il publiera tout ce qu'elle renferme de plus important pour les sciences et les lettres. De mon côté, j'ai rassemblé tous les ouvrages de critique et de littérature du président Bouhier. Plusieurs sont devenus très-rare, et quelques autres sont encore inédits. Lorsque le commerce de la librairie aura repris quelque vigueur, j'en donnerai une édition soignée, revue sur les manuscrits de l'auteur. Elle remplira 7 à 8 vol. in-8°. Mais je publierai auparavant une édition, prête depuis long-temps, des Œuvres complètes de La Monnoye, en 5 vol. in-8°. Celle que donna à Dijon, en 1769, Rigoley de Juvigny, tronquée, mutilée, défigurée dans tous les sens, parut si mauvaise à l'éditeur même, qu'il se crut obligé de la désavouer. La mienne aura pour garans de son exactitude les manuscrits autographes de l'auteur.

(2) Liv. VIII, Ch. III.

monstrum est apud nos, si quis sublimia humilibus, vetera novis, poetica vulgaribus misceat. Id enim tale est monstrum, quale Horatius in PRIMA PARTE libri de arte poetica fingit :

Humano capiti, etc.

Cette expression *in prima parte* fournit au président les réflexions suivantes : « Les anciens grammairiens » avaient divisé cette Epître en plusieurs sections ou » parties, à peu près comme je l'ai fait ; j'en trouve la » preuve dans Quintilien, lequel (*Inst. Lib. VIII, cap. III.*) cite le premier vers de cette Epître en ces » termes : *Tale*, etc. ; car je ne vois pas pourquoi il » se serait servi de ces mots : *in prima parte*, si la divi- » sion dont je viens de parler n'eût été faite. La raison » pour laquelle apparemment on l'avait inventée, était » pour mieux faire sentir la méthode de ce traité, et » pour servir de repos aux maîtres qui le dictaient et » l'expliquaient à leurs disciples. Or il n'est pas impos- » sible que ces morceaux, ayant été dictés séparément » et en divers tems, ceux qui ont voulu ensuite les » ramasser en un corps n'en aient troublé et renversé » l'ordre, et que de cet assemblage confus n'ait été » formé l'exemplaire d'où ont été tirés tous ceux qui » restent de cet ouvrage. »

D'après cette conjecture, qui lui paraît vraisemblable, le président Bouhier distribue cette Epître en trente sections, et les dispose dans un nouvel ordre très-ingénieux et très-méthodique. Je crois cependant que ce savant critique a pris une peine inutile pour mettre de l'ordre dans une Epître familière, écrite avec cette liberté et cette indépendance de pensée dont Horace était plus jaloux qu'un autre. Ce n'est point un poème didactique que l'auteur a voulu composer ; ce sont des vues générales sur l'art poétique et sur les différens genres qu'il embrasse. Ainsi il attache peu d'importance ou plus ou moins de liaison dans ses idées et dans ses principes. Cependant le nouvel ordre établi par le président Bouhier, dans *l'Art Poétique* d'Horace, peut être très-utile aux professeurs qui se proposent de l'expliquer à leurs élèves. Chacune des trente sections leur

fournira le texte d'une leçon très-intéressante, dans laquelle ils rapprocheront ce qu'Aristote, Vida; Boileau et les maîtres de l'art ont écrit sur cette partie. Il faudrait, il est vrai, consacrer trente leçons, c'est-à-dire, trente jours, à l'explication d'une Epître de 476 vers; mais si l'on considère que tous les préceptes essentiels sur *l'Art Poétique* sont renfermés dans ce petit nombre de vers; que chacun d'eux fournit la matière d'un commentaire instructif, on conviendra facilement que ces trente jours seront utilement employés, et que, si le professeur a le talent et l'instruction que demande un pareil sujet, ses élèves feront un cours complet de poétique.

La Dissertation sur *l'Art Poétique* d'Horace, avec le texte, distribué en trente sections, remplit 32 pages. Le reste du volume renferme des discussions intéressantes du président Bouhier, du Père Oudin, de Breitinger et de Boivin l'aîné sur quelques passages des Odes, des Satires, et des Epîtres d'Horace. Tous ces morceaux étaient inédits, et l'on doit savoir gré au docteur Prunelle de les avoir publiés. Mais je dois ajouter que l'éditeur a mis à la tête de ce recueil une lettre savante à M. Sicard aîné, jurisconsulte à Montpellier. Le docteur Prunelle y discute avec beaucoup de sagacité quelques passages de *l'Art Poétique* d'Horace et les vers 51, 56 de la Satire IV du Liv. II. Les vers 128 de *l'Art Poétique* :

Difficile est proprie communia dicere.

a exercé de grands critiques. Le docteur Prunelle pèse leurs opinions et les combat ou les modifie. Il pense qu'il faut traduire ainsi ce passage : *Il est difficile de traiter des sujets connus et à la portée de tout le monde, d'une manière qui nous soit propre.* Les amateurs compareront cette explication avec celles de Dacier, du marquis de Sévigné, de l'abbé Galiani, et de Dumarsais. La première de ces explications se trouve dans les remarques sur Horace qui accompagnent la traduction de ce poète par Dacier; la seconde, dans un petit livre, très-rare aujourd'hui, ayant pour titre : *Dissertation critique sur l'Art poétique d'Horace*, etc. Paris. Girin

1698 (par Errau 1618), petit in-12 de 122 pages; la troisième, dans la *Gazette littéraire*, rédigée par MM. Suard et Arnaud, tom. VIII, 15 Sep. 1765, pag. 75, 75; la quatrième enfin, dans le *Mercure de France* du mois de Janvier 1746, et dans le III^e volume, pag. 285, des *Œuvres de Dumarsais*. Les vers 96, 98 :

*Telepus et Peleus, quum pauper et exul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela.*

Ces vers paraissent à notre critique présenter un sens différent de celui que leur donnent ordinairement les interprètes. M. D. u les a rendus ainsi, dans sa traduction élégante d'Horace :

Pauvres et dans l'exil, Jà, Télépe et Pelée,
Pour nous intéresser au récit de leurs maux,
Doivent bannir loin d'eux l'enflure et les grands mots.

Le docteur Prunelle établit d'abord la véritable signification du verbe *projicere*. « Le *projicit*, dit-il, de ce » vers a été pris par le plus grand nombre des inter- » prètes, et par Forcelini lui-même, dans le sens de » *mittit, abjicit* : ce qui est contraire au véritable sens » d'Horace. *Projicere verba, sermonem* signifie toujours » proférer des mots, un discours. » Ensuite, au lieu de *quum* il adopte la leçon des anciennes éditions et des manuscrits *CUR*. « Horace, ajoute-t-il, critique ici la » manière dont l'auteur des tragédies de *Téléphe* et de » *Pelée* avait fait parler ces princes dans leur malheur; » observation qu'aucun commentateur n'a faite encore, » et qui devient cependant évidente par tous les vers » suivans où perce le ton d'un critique peu satisfait, » qui indique ce qu'il faut faire pour le contenter. » D'après ces données, le docteur Prunelle rétablit ainsi ce passage :

*Telephus et Peleus, cur, pauper et exul uterque,
Projicit ampullas et sesquipedalia verba,
Si curat cor spectantis tetigisse querela?*

C'est-à-dire, pourquoi Téléphe et Pelée, pauvres et exilés tous les deux; emploient-ils de grands mots s'ils veulent toucher, par leurs plaintes, le cœur des spectateurs?

Il faudrait, pour porter un jugement certain sur cette conjecture, avoir sous les yeux les deux tragédies d'Euripide, auxquelles Horace fait allusion ; mais elles ne sont pas venues jusqu'à nous. Aristophane, dans la scène quatrième du second acte des *Acharniens*, se moque longuement du Téléphe ; il n'oublie ni les haillons, ni le bâton, ni la besace, ni le reste de l'équipage de mendiant qui signalait Téléphe dans cette tragédie ; mais il ne fait aucun reproche sur l'enflure du style. On voit au contraire par les fragmens qui nous restent de cette pièce que les expressions de Téléphe sont toujours conformes à sa situation malheureuse. *Pardonnez*, dit-il dans un endroit, *à un mendiant d'oser prendre la parole au milieu des gens de bien*. Je crois donc que la conjecture du docteur Prunelle n'est qu'ingénieuse ; mais elle annonce dans son auteur, ainsi que beaucoup d'autres passages de cette lettre, un esprit observateur qui raisonne ses lectures, et qui s'accoutume de bonne heure à cette sage critique, sans laquelle on ne fait jamais de véritables progrès dans aucune science. Jeune encore, ayant l'amour de l'étude et la *patience* du travail (qu'on me pardonne cette expression), le docteur Prunelle promet un digne successeur aux Lorry, aux Barthès, aux Musgrave, aux Bernard, qui cultivèrent avec un égal succès les lettres et leur art, et furent en même tems d'excellens médecins et des critiques habiles.

CHARDON DE LA ROCHETTE.

~~~~~

**ŒUVRES COMPLÈTES DE M<sup>me</sup> LA MARQUISE DE LAMBERT**, suivies de ses Lettres à plusieurs personnages célèbres. Seule édition complète. — A Paris, chez *Leopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n<sup>o</sup> 4. — 1808.

M<sup>me</sup> de Lambert n'a point assez joui de toute la gloire qui lui était due, et la postérité sans doute achèvera d'acquitter la dette de ses contemporains. Il se peut aussi que cette aimable et digne personne n'ait point assez senti le besoin d'être célèbre, et que contente de

ce qu'il y a de solide dans l'estime, elle ait cru pouvoir se passer de l'admiration. La renommée, entre nous soit dit, aime assez qu'on lui fasse des avances; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème. Apparemment que du tems de la bonne M<sup>me</sup> de Lambert, on se contentait de quelques amis et qu'on ignorait encore tout le parti qu'on peut tirer d'une armée de prôneurs; on attendait modestement l'approbation et l'on ne songeait pas à se procurer à tout prix des applaudissemens. Comme les modes changent! M<sup>me</sup> de Lambert a l'air de consulter sa plume sur tous ses devoirs et sur tous ses goûts. Effectivement la plume d'un auteur, et même de quelque sexe qu'il soit, est d'ordinaire encore plus sage que lui. Mais il paraît par les mémoires du tems, que cet auteur-ci était aussi sage que sa plume, et c'est encore un trait qui la distingue.

La table des différens écrits de M<sup>me</sup> de Lambert, suffirait pour donner une idée de son mérite; et comme cette table ne se trouve pas dans l'édition que nous avons sous les yeux, nous allons y suppléer.

On trouvera d'abord, *les avis d'une mère à son fils*, suivis immédiatement de ceux *d'une mère à sa fille*. Ce sont deux maternités différentes. D'un côté on croit voir une dame de Lacédémone, où l'on sait qu'elles se vantaient de savoir seules former des hommes; de l'autre, c'est une Athénienne consommée dans la science des femmes, l'art de plaire; mais cette Lacédémonienne a daigné sacrifier aux graces, mais cette Athénienne emploie la grace à parer la sagesse. « Votre » père, dit-elle à son fils, vous a laissé un nom et des » exemples; le nom vous devez le porter avec dignité, » et vous devez l'imitation à ses vertus. Je ne vous en » demande pas davantage, mais je ne vous quitte » pas à moins.

» Il est bon, dit-elle plus loin, d'approcher les » hommes, de les voir de près, et avec leur mérite » de tous les jours.

» Oubliez toujours ce que vous êtes, dès que l'humanité vous le commande, mais ne l'oubliez jamais » quand la vraie gloire veut que vous vous en souveniez.

» Il

» Il ne faut pas abandonner la raison dans vos  
 » plaisirs, si vous voulez la retrouver dans vos peines....  
 Quel instituteur pour un jeune homme, qu'une pa-  
 reille mère !

Dans ses conseils à sa fille, de gouverneur elle se change en gouvernante, ou plutôt, de père elle devient mère, et son esprit rassemble tout ce que la connaissance de soi-même, celle du monde, celle des devoirs et des intérêts d'une femme, peut lui fournir de plus fort, et en même tems de plus doux, pour laisser dans l'ame de sa fille des impressions durables.

En parlant à sa fille de religion (non sous le rapport de l'opinion, mais sous celui du sentiment) : « Rien n'est plus heureux et plus nécessaire, dit M<sup>me</sup> de Lambert, que de conserver un sentiment qui nous fait aimer et espérer, qui nous donne un avenir agréable, qui accorde tous les tems, qui assure tous nos devoirs, qui répond de nous à nous-mêmes et qui est notre garant envers les autres. » Convenons tous que la cause de la religion est bien belle, quand elle est ainsi plaidée par la vertu. Il ne lui faut que des avocats sincères.

« Les plaisirs du monde sont trompeurs ; ils promettent plus qu'ils ne donnent. Ils nous inquiètent dans leur recherche, ne nous satisfont point dans leur possession, et nous désespèrent dans leur perte. »

On croit entendre le son de voix touchant d'une aimable femme qui a connu tout cela par elle-même, et c'est ce qui rend la leçon encore plus pénétrante. Aussi dit-elle peu après à sa fille, mais d'une manière si douce et si maternelle ! « Ces réflexions sont trop fortes pour une jeune personne et regardent un âge plus avancé. Cependant je vous en crois capable, et de plus c'est moi qui m'instruis.

» La renommée ne se charge point de nous, » dit-elle en parlant des femmes, comme si elle n'avait pensé à aucune exception.

« Il faut avoir une pudeur tendre. » Une pudeur tendre ! Ce mot est, sans contredit, d'une bien honnête femme ; mais en même tems d'une personne honnête qui est bien femme. On aime à voir par écrit,

aussi bien qu'en peinture, les draperies accuser les formes.

Tout est plein, là comme ailleurs, de ces sortes de petites trahisons qu'elle se fait à elle-même et qui découvrent le fond de sa pensée, comme par mégarde. « Ce serait un heureux traité à faire avec elle, (dit-elle, en parlant à sa fille du charme et du danger de l'imagination), que de lui rendre ses plaisirs à condition qu'elle ne vous ferait point sentir ses peines. »

Après les avis maternels, viennent des pensées sur l'amitié, sujet toujours neuf pour le sentiment, mais depuis long-tems usé pour la dissertation; et ce qu'elle en dit montre un cœur fait pour la sentir, un caractère fait pour l'inspirer, un esprit fait pour la peindre. Si elle avait voulu, sur une matière où tant de grands maîtres ont pris plaisir à s'exercer, se parer comme tant d'autres, des richesses de tant d'autres, il ne tenait qu'à elle; mais elle s'en est tenue à elle-même, et certes, elle a bien fait; d'autant plus que c'est l'amitié des femmes qu'elle a sur-tout en vue, et qu'il lui a fallu tailler son étoffe sur un autre patron. « Il » n'y a qu'elles (dit-elle en parlant des amitiés entre » homme et femme), il n'y a qu'elles qui savent » tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent; les » hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur. » Tout en pensant d'après elle, M<sup>me</sup> de Lambert aime à s'appuyer des pensées des autres, et presque toujours elle se fait un devoir de citer les auteurs qui ont le bonheur de se rencontrer avec elle. Mais celui des philosophes pour qui elle marque le plus d'affection, et avec qui (à certaines libertés près), on croit lui entrevoir le plus d'affinité, c'est le bon Montagne, dont elle enchâsse volontiers les pensées dans les siennes, et alors l'entourage est souvent de la même eau que le diamant.

Son traité de la vieillesse, ainsi que celui de l'amitié, est plus particulièrement consacré à l'usage des femmes; elle y dit souvent, mais toujours à sa manière, une chose qu'on ne doit pas se lasser de répéter, que la vertu applaudit les dernières stades du chemin de la vie.

« Il n'y a point de si petit bien qui ne vaille quelque  
 » chose entre les mains d'une personne habile. Mettons  
 » à profit le tems de la vieillesse. Ces réflexions, ma  
 » fille (car elle est toujours mère), qui sont à présent  
 » pour moi, seront un jour pour vous; préparez-vous  
 » une vieillesse heureuse, par une jeunesse innocente;  
 » souvenez-vous que le bel âge n'est qu'une fleur que  
 » vous verrez changer. Quelque jeune que vous soyez,  
 » ce qui vient avec tant de rapidité, n'est pas loin de  
 » vous.

» Le monde nous dérobe à nous-mêmes et la soli-  
 » tude nous y rend; le monde n'est qu'une troupe  
 » de fugitifs d'eux-mêmes. »

Après le traité de la vieillesse, nouvelle réflexion sur les femmes; sur lesquelles il y aura toujours quelque chose de nouveau à dire, tant qu'il en restera une sur la terre. Ici, M<sup>me</sup> de Lambert s'éleve comme elle le fait souvent dans le cours du livre, contre un préjugé aussi absurde qu'impérieux, qui a long-tems interdit aux femmes d'éclairer, d'exercer leur esprit et de prétendre aussi à quelque gloire. Mais je crois qu'elle a tort d'accuser les hommes de cette injustice. Il fallait sur-tout s'en prendre à la prévoyance de celles d'entre elles qui ne sauraient entrer dans la carrière et qui sentaient combien les autres auraient pris sur elles d'avantages. Dans le monde où les voix sont plutôt comptées que pesées, c'est une terrible puissance que la réunion de toutes les sottises, sur-tout quand elles ont su mettre de leur côté tous les sots, et même quelques hommes d'esprit; et en effet, quel est l'homme d'esprit qui ne se laissera pas quelquefois gagner par une sottise? Il y en a de si jolies!

M<sup>me</sup> de Lambert, dans ses conseils à sa fille, s'est montrée femme autant que l'exercice de la maternité le lui permettait; mais elle s'est refusé plusieurs traits charmans qu'elle réservait pour ses nouvelles réflexions. Ici, en parlant des devoirs des femmes, leur secret lui échappe: « C'est elle (la pudeur) qui sert leur véritable  
 » intérêt, elle augmente leur beauté, elle en est la  
 » fleur, elle est le charme des yeux, l'attrait des  
 » cœurs, la caution des vertus.....; si elle est une

» sûreté pour les mœurs, elle est aussi *l'aiguillon des*  
 » *désirs*; sans elle l'amour serait sans gloire et sans  
 » goût; c'est sur elle que se prennent les plus flatteuses  
 » conquêtes : elle met le prix aux faveurs. La pudeur  
 » enfin, est si nécessaire aux plaisirs, qu'il faut la  
 » conserver même dans les momens destinés à la  
 » perdre. »

Il faut convenir qu'ici la morale emploie des armes victorieuses. On accuse la plupart des lois de n'être en dernière analyse, que des menaces; celles-ci, du moins, annoncent des récompenses.

« Ceux qui ont vécu de la vie de l'amour (la vie de l'amour!) » savent combien leur vie était animée; et » quand il vient à leur manquer, ils ne vivent plus. » Sainte Thérèse n'aurait pas mieux dit.

A la suite de ces nouvelles réflexions, on en trouve sur le goût. On les a vues presque toutes dans la pièce précédente. Mais elles sont toujours bonnes à relire, et on y trouvera cette jolie définition du goût qui ne pouvait être écrite que de la main d'une femme. « C'est » je ne sais quoi de sage et d'habile, qui connaît ce » qui convient et qui fait sentir dans chaque chose la » mesure qu'il faut garder. »

La femme hermite est une nouvelle comme on en faisait alors, et comme on en a fait beaucoup depuis. Elle est purement écrite et agréablement contée; mais nous avons quelque peine à y reconnaître M<sup>me</sup> de Lambert, parce que le conte pouvait aussi bien être d'un autre.

Les réflexions sur les richesses sont une belle paraphrase de deux versets des proverbes de Salomon. Cet écrit semble appartenir à la vieillesse de M<sup>me</sup> de Lambert. On y voit un esprit toujours brillant, et une ame noble qui s'exhorte elle-même à se détacher des choses du monde entre lesquelles on sait que l'argent est la plus généralement estimée. En parcourant ce peu de pages, on y trouve ces belles paroles: « Les hommes » qui mettent tant de délicatesse en amour, en met- » tent peu dans l'ambition, et ils sont aussi flattés d'une » place achetée que d'une place méritée; ils ne veulent » qu'être élevés, ils ne se soucient pas d'être grands. »

La trop courte explication de l'allégorie de Psyché,

n'appartient qu'à une personne aussi aimable, aussi intéressante que Psyché même, et prête à l'ingénieux Apulée encore plus d'esprit qu'il n'en avait.

Viennent ensuite des portraits qui font aimer leurs modèles. Celui de Lamotte, à la fois lyrique, tragique et fabuliste, n'élèvera jamais, malgré l'autorité de M<sup>me</sup> de Lambert, ni le lyrique à la hauteur de Rousseau, ni le tragique à la hauteur de Racine, ni le fabuliste à la hauteur de La Fontaine. En parlant des auteurs contemporains, on ne fait que plaider, c'est l'avenir qui juge. Mais dans ce portrait, M<sup>me</sup> de Lambert a su placer l'homme de lettres, le philosophe, le critique, l'honnête homme sur-tout dans leur véritable jour, et montrer l'esprit de Lamotte embelli par son caractère. Quel mot charmant, en parlant de l'horrible douleur qui tourmentait ce digne homme après la perte de ses yeux! « Il la souffre avec patience, il est donc avec elle. »

Nous passerons sur le dialogue entre Diogène et Alexandre, où l'on ne trouve que ce qu'on a prêté de tout tems à l'un et à l'autre, mais où Alexandre n'est point assez brillant, et Diogène point assez bourru.

On sera peut-être étonné du titre qui suit :

*Discours sur le sentiment d'une Dame qui croyait que l'amour convenait aux femmes lors même qu'elles n'étaient plus jeunes.*

Celle-là du moins parlait à cœur ouvert. M<sup>me</sup> de Lambert affecte un peu d'embarras en prenant la négative, et dit naïvement: « Je soutiendrais mal une » cause que j'aurais quelque intérêt à perdre. »

Quelques mots sur la délicatesse d'esprit et de sentiment, prouveraient à quel point elle les possédait toutes les deux; elle pense que la première, en raffinant les plaisirs, multiplie les dégoûts; la seconde n'est jamais contente et fait souvent des mécontents: il en résulte beaucoup de troubles dans certaines liaisons, et on a beau, dit M<sup>me</sup> de Lambert, en appeler au tribunal de l'Amour, « la seule justice qu'on y trouve, » c'est celle qui établit les plus rudes peines pour qui » a goûté de plus doux plaisirs. »

Le Discours sur la différence de la considération à la réputation, couronne l'œuvre. La préférence que

M<sup>me</sup> de Lambert donne à l'une sur l'autre prouve qu'elle a tout fait pour la considération et tout laissé aller pour la réputation. « L'une, dit M<sup>me</sup> de Lambert, est plus » près de nous, l'autre s'en éloigne: quoique plus grande, » celle-ci se fait moins sentir et se convertit rarement » dans une possession réelle. » Et plus bas: « La con- » sidération est le revenu du mérite de toute une vie. »

On trouve à la fin de cette édition quelques lettres particulières en trop petit nombre, mais dignes de la personne qui a écrit le reste. Celle au père Bouhours, à propos des différens de Lamotte et de M<sup>me</sup> Dacier, mérite d'être remarquée. « Les querelles d'érudition, » dit M<sup>me</sup> de Lambert, vont toujours plus loin qu'il » ne faut. L'esprit seul devrait être de la partie... J'aime » M. de Lamotte et j'estime infiniment M<sup>me</sup> Dacier. » Notre sexe lui doit beaucoup, elle a protesté contre » l'erreur commune qui nous condamne à l'ignorance; » elle a mis en liberté l'esprit qu'on tenait captif sous » ce préjugé, etc. Par reconnaissance pour l'une, par » amitié pour l'autre, voyons si nous ne pouvons pas » les rapprocher.... M<sup>me</sup> Dacier s'est soulagé le cœur » par le grand nombre d'injures qu'elle a dites; le pu- » blic rit et applaudit à M. de Lamotte; son dernier » ouvrage a plu infiniment... Il se fait donc entr'eux » une espèce de compensation, mais il faut être bien » juste pour attraper le point de l'équilibre. »

La suite de ces lettres intéressera toujours par le charme du style, quand les choses dont elles parlent nous seraient indifférentes; mais ce qui ne peut pas l'être pour des lecteurs qui finissent nécessairement par s'attacher à une femme aussi aimable, c'est de la savoir en liaison avec une partie de l'élite de son tems: Lamotte, Fontenelle, le père Bouhours, M. de Sacy et l'immortel M. de Fénelou. Nous avons lu son livre, c'est avoir lu dans son ame, et chacun de nous jouit en voyant l'amie qu'il aurait choisie, entourée des amis qu'on lui choisirait.

Tels sont les écrits de M<sup>me</sup> de Lambert; il n'y en a pas un qui ne soit dicté par la raison, et cependant ils plaisent. L'auteur a su donner à cette raison si peu goûtée dans ce monde, tout ce qui lui manque. Au

lieu d'une sévérité qui intimiderait les enfans qu'elle conseille, c'est une sensibilité qui veille à tous leurs intérêts, c'est l'expérience d'une mère qui veut leur applanir la route qu'elle a parcourue, qui leur marque les mauvais pas, et qui leur montre les ronces sous les roses. Le mérite distinctif de M<sup>me</sup> de Lambert, c'est d'être toujours sage et toujours femme, ce qui fait qu'elle n'est jamais l'une ou l'autre au-delà de la juste mesure. Ce sont tantôt les traits imposans de Minerve, tantôt la physionomie souriante de Vénus qui, au lieu de se nuire, se servent l'une l'autre en montrant que la sagesse et les grâces ne sont pas toujours incompatibles. Minerve devient aimable, et Vénus estimable, ce qui leur est jusqu'ici bien rarement arrivé.

BOUFLERS.

## VARIÉTÉS.

INSTITUT DE FRANCE. — *Classe d'histoire et de littérature ancienne.* — *Séance publique du vendredi 1<sup>er</sup> Juillet 1808.* — Voici quel a été l'ordre des lectures :

1<sup>o</sup>. Jugement des Mémoires envoyés au concours, et proclamation du prix, dont le sujet était : *Examiner quelle a été l'influence des Croisades sur la liberté civile des peuples de l'Europe, sur leur civilisation et sur les progrès des lumières, du commerce et de l'industrie.*

La Classe a reçu dix Mémoires pour ce concours ; et elle a vu avec plaisir que la question proposée a été approfondie et résolue d'une manière satisfaisante par plusieurs des concurrens. Parmi ces Mémoires, elle en a particulièrement distingué deux qui lui ont paru avoir un droit égal au prix, quoique par un genre de mérite un peu différent, et elle a cru devoir le partager entr'eux.

L'un de ces Mémoires, enregistré sous le n<sup>o</sup> 4, porte pour épigraphe : *Totus fervet, totus concutitur, vel potius transformari videbatur mundus.* (Conradus à Liechtenaw, *Chronic.* ad ann. 1099). L'auteur est M. *Maxime de Choiseul-Daillecourt.*

L'autre, enregistré sous le n<sup>o</sup> 10, et ayant pour épigraphe : *Tu ne cede malis*, est de M. *Heeren*, professeur d'histoire à l'Université de Gottingue.

La Classe a encore distingué et jugé dignes d'être cités honorablement, le Mémoire portant le n° 6, et pour épigraphe, ce passage traduit de *Diodore de Sicile* :

« *Ministres et imitateurs de la Providence, les historiens*  
» *ne font qu'un corps des grandes choses qui se sont faites*  
» *dans tous les tems et dans tous les lieux, comme la Pro-*  
» *vidence n'a fait qu'un monde de tous les astres et de*  
» *toutes les créatures qui se sont répandues dans l'univers ;* »

Et le n° 7, ayant pour épigraphe : *Quis nesciat primam esse historicæ legem ne quid falsi dicere audeat, ne quid veri non audeat, ne qua suspicio gratiæ sit, ne qua similitatis.* (Cicero, l. II de Orat.)

L'auteur de ce Mémoire s'est fait connaître ; c'est M. le *Prevost d'Iray*, censeur des études du Lycée impérial.

2°. Rapport des travaux de la Classe pendant l'année qui vient de s'écouler, par M. *Ginguené* ;

3°. Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. *Anquetil Duperron*, par M. *Dacier*, secrétaire perpétuel ;

4°. Extrait d'un Mémoire sur les signaux des anciens, par M. *Mongez* ;

5°. Mémoire sur le défi d'*Apelles* et de *Protogènes*, ou Eclaircissements sur le passage dans lequel *Pline* rend compte du combat de dessin qui eut lieu entre ces deux peintres, par M. *Quatremère de Quincy*.

Le tems n'a pas permis que l'on donnât lecture du Mémoire qui devait terminer la séance. Il est intitulé : *Comparaison des Hippocentaures et Taurocatapsies de Thessalie, avec les Bouviers et les Ferrades de la Camargue*, par M. *Millin*.

*Prix proposé au concours pour l'année 1810.* — La Classe d'histoire et de littérature ancienne propose pour sujet du prix qu'elle adjugera dans la séance publique du premier vendredi de Juillet 1810, la question suivante : *Quel fut, sous le gouvernement des Goths, l'état civil et politique des peuples de l'Italie ? quels furent les principes fondamentaux de la législation de Théodoric et de ses successeurs ; et spécialement quelles furent les distinctions qu'elle établit entre les vainqueurs et les peuples vaincus ?*

Le prix sera une médaille de 1,500 francs.

Les ouvrages envoyés au concours devront être écrits en français ou en latin, et ne seront reçus que jusqu'au 1<sup>er</sup> Avril 1810. Ce terme est de rigueur.

M. Martini, connu par la musique de *l'Amoureux de quinze ans*, du *Droit du Seigneur*, de *Sapho*, et de plusieurs autres productions non moins recommandables, vient de faire paraître une *Messe* de sa composition. Il l'a dédiée à S. A. E. le prince Primat, protecteur éclairé des talens, et qui, jaloux de donner un témoignage éclatant de la satisfaction avec laquelle il a entendu cette *Messe*, a fait remettre à l'auteur une magnifique boîte d'or (1).

Les diverses espèces de *potasse* et de *soude* offrent, généralement, une si grande disproportion entre le prix courant et la force alcaline de chacune d'elles, que, depuis long-tems, pour les essayer comparativement, on sentait le besoin d'un procédé prompt, facile, à la portée de tous les acheteurs, et qui donnât des résultats certains. M. Descroizilles l'aîné avait fait connaître, il y a quelques années, un instrument nommé par lui *alcali-mètre*, et qui laissait à désirer quelques perfectionnemens dans son exécution seulement. Ce chimiste manufacturier vient enfin d'atteindre le but de ses recherches à cet égard. On trouve actuellement des *alcali-mètres* de M. Descroizilles, chez M. Chevallier, ingénieur-opticien de Sa Majesté le roi de Westphalie, tour de l'horloge du Palais, N° 1, à Paris. On trouve aussi à cette adresse les *notices* du même auteur, sur les alcalis du commerce et sur l'usage de l'*alcali-mètre*.

*Aux Rédacteurs du Mercure.*

Poitiers, 24 Juin 1808.

Messieurs, louer les hommes qui, unissant des vertus utiles et des talens distingués, ont su mériter les regrets de leurs contemporains et l'estime de la postérité, est un devoir que la raison universelle et la justice sociale imposent aux amis des lettres et de l'humanité, c'est-à-dire, à ceux qui, seuls, ont le droit et le pouvoir de distribuer et de fixer la renommée. La mémoire de M. Chéron a obtenu de vous cet hommage. (*Merc. du 21 Nov. 1807.*) J'ai pensé, Messieurs, que vous me sauriez gré de vous faire connaître les inscriptions placées sur le monument élevé depuis peu, en cette

(1) Cette *Messe* se trouve à Paris, chez les marchands de musique, Prix, 48 fr.

ville, à cet homme de bien, sur le lieu même où repose sa dépouille mortelle. Je me glorifie d'avoir été un de ceux qui ont voté ce monument. Les inscriptions ont été composées par M. *Bellin de la Liborlière*.

*Ici repose Louis-Claude Chéron, homme de lettres,  
Membre de l'Assemblée législative,  
Préfet du département de la Vienne,  
Mort à Poitiers, le 19 Octobre, dans la 47<sup>e</sup> année de son âge.*

*Il fut le favori des Muses,  
Le protecteur des malheureux,  
L'idole de sa famille,  
Le père de ses administrés.*

*La mort a suspendu le cours de ses bienfaits ;  
Le tems ne pourra en effacer le souvenir.*

*Vous qui l'avez connu,  
Pleurez un ami ;*

*Vous qui vécûtes loin de lui,  
Vénérez le tombeau d'un homme de bien.*

*Ce Monument, voté par le conseil municipal de Poitiers, fut élevé aux frais de la commune, le 14 mai 1808 : Pierre-Marie Irland de Bazoges, étant maire, C. F. Duplaisset, et P. Bourbeau, étant adjoints.*

( A l'autre bout de la tombe, au-delà de l'urne. )

*Il était puissant :*

*Il fit le bien,*

*Et fut regretté par le pauvre.*

J'ai l'honneur, Messieurs, de vous saluer.

JOUYNEAU-DESLOGES, *Abonné.*

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES. — La Société philotechnique, composée de plusieurs membres de l'Institut, des hommes de lettres et des artistes les plus distingués, compte quinze années de succès. Elle a tenu le 3 de ce mois une séance très-intéressante.

M. Bouilly, rapporteur de la Société, a fait l'exposé des travaux de ses membres pendant les deux derniers trimestres. On a pu voir par son rapport qu'un grand nombre, des embellissemens, dont la magni-

science de Napoléon décore chaque jour la capitale, ont été exécutés par des artistes que la Société philotechnique possède dans son sein.

Voici de plus les titres de plusieurs ouvrages qui ont été récemment publiés par des auteurs membres de la Société : *Annales de la Légion d'honneur*, par M. La Vallée ; *Recherches sur les antiquités religieuses*, par M. Le Noir ; *Belzunce*, poème, par M. Millevoye ; *l'Éloge de Corneille*, par M. Victorin Fabre ; etc.

Le rapporteur s'est élevé contre quelques injustes critiques dirigées contre ce dernier ouvrage ; et l'assemblée, par ses vifs applaudissemens, a manifesté tout l'intérêt qu'elle prenait à son jeune auteur.

Dans les lectures qui ont eu lieu ensuite, le public a sur-tout accueilli et distingué un *Conte* ingénieux de M. Guichard : *l'Amour et l'Amitié* ; une *Fable* très-piquante de M. Raboteau, intitulée *l'Oie et l'Étudiant* ; *le Bouton de rose*, par M. Dubos, idylle où il y a beaucoup de douceur et d'élégance. La pièce finit par ce conseil à la beauté si souvent comparée à la rose.

Songez qu'à cette fleur si tendre  
La nature sut attacher  
Une feuille pour la cacher,  
Une épine pour la défendre.

L'attention de l'assemblée s'est fixée aussi sur un rapport de M. Chauvet, dont le sujet est un ouvrage de M. Bouvier des Mortiers sur les sourds-muets de naissance : elle a été plus vivement excitée encore par une *Épître* de M. La Vallée sur la *Bienfaisance*. Nous avons retenu les vers suivans adressés aux riches qui répandent le mépris avec l'or dans le sein de l'indigent :

Vos secours imprudens ont creusé son abîme ;  
Vous avez de ses maux outragé la pudeur ;  
L'insulte de vos dons a pesé sur son cœur.

M. Luce de Lancival a lu une nouvelle *Épître* de M. Victorin Fabre ; le sujet de cette pièce est encore *les Voyages* ; le poète couronné l'année dernière par l'Académie française pour un discours en vers sur le même sujet, a sans doute pensé qu'une matière si intéressante méritait d'être envisagée sous tous ses rapports. Il avait retracé dans son discours les bienfaits des voyages et leur influence sur la civilisation des peuples, sans cependant dissimuler les malheurs dont ils avaient été cause : il a peint en traits de feu dans son *Épître* les crimes, les malheurs, les ravages dont ils ont été suivis, sans dissimuler les avantages que les peuples anciens et modernes en ont également retirés. On a reconnu partout la belle manière de l'auteur : le genre de l'*Épître* lui a permis d'être plus varié, plus flexible. Il a paru remplir parfaitement le précepte de Despréaux, lorsqu'il recommande aux poètes de *varier sans cesse leurs discours, et de passer du grave au doux, du plaisant au sévère*.

Le public en sortant de la salle, faisait une réflexion très-flattante pour la Société philotechnique : *Ses séances, disait-il, sont toujours courtes.* C. D.

**SOCIÉTÉS ÉTRANGÈRES.**—*Société royale des sciences de Copenhague.* — Dans la séance du 4 Décembre 1807, M. Bugge a lu un éloge de feu M. Tetens, membre de la Société, connu par plusieurs ouvrages. On a présenté ensuite un aperçu des pertes que la Société a éprouvées, lors du dernier bombardement de la ville, en cartes géographiques et instrumens de mathématiques. Cette perte a été évaluée à 2,566 écus danois. Enfin on a déclaré à la Société, que les cartes trigonométriques, les grandes cartes et leurs planches, et les coins des médailles ont été sauvés et déposés dans les archives.

*Société des sciences de Göttingue.* — Dans la séance du mois de Novembre 1807, la Société a célébré le 56<sup>e</sup> anniversaire de sa fondation. Le rapport des travaux de la Société fut fait par M. Heyne, qui lut ensuite un mémoire : *Sermonis mythici seu symbolici interpretatio ad causas suas et regulas revocata.*

M. Gauss fut reçu membre de la classe des mathématiques, et la Société s'est occupée ensuite des prix à proposer pour les années suivantes. Ces prix sont :

*Prix de Physique.* — « La différence entre le sang artériel et veineux » dans le fœtus. » — Le prix est de 50 ducats, et le terme fixé au 1<sup>er</sup> Novembre 1808.

« L'influence des différentes espèces de gaz sur la production de l'électricité par le frottement. » — Même prix. Terme fixé au 1<sup>er</sup> Novembre 1809.

*Prix d'histoire.* — « Recueillir les notices géographiques contenues » dans les ouvrages de *Carpini*, *Rubriquis* et *Marco Polo*, de Venise, » concernant les pays, les peuples, les villes, montagnes et rivières, et » de les comparer avec les meilleurs Voyages et ouvrages géographiques » modernes, pour en constater l'exactitude. » — Le terme est fixé au 1<sup>er</sup> Septembre 1810.

*Prix d'économie. (Prix renouvelés.)* « Quels sont les meilleurs » moyens de relever un État ruiné par la guerre, et dont la prospérité » était fondée autrefois sur l'économie rurale, plutôt que sur les manufactures et le commerce ? » — Le terme a été fixé au 1<sup>er</sup> juillet 1808.

« La meilleure manière d'organiser et de distribuer une grande ferme, » tant par rapport à la situation des terres, qu'à la construction des » différens bâtimens. » — Le terme est fixé au 1<sup>er</sup> novembre 1808.

(*Nouveaux prix.*) « Indiquer la meilleure manière de dédommager » les propriétaires, qui ont été obligés de dispenser leurs paysans du » service de la corvée. » — Terme fixé au 1<sup>er</sup> juillet 1809.

« Déterminer l'influence du changement du système monétaire, sur

» les différentes branches de l'industrie. » — Terme fixé au 1<sup>er</sup> novembre 1809.

Le prix de chacune de ces questions est de douze ducats, et les termes de l'envoi des Mémoires sont fixés aux mois de mai et septembre des années 1808 et 1809.

## NOUVELLES POLITIQUES.

(INTÉRIEUR).

*Baïonne, 1<sup>or</sup> Juillet.* — Nous nous proposons de publier le texte de la constitution espagnole, d'après le journal officiel; en attendant, voici quelques-uns des articles principaux, qui ont déjà été insérés dans un de nos journaux :

La religion catholique, apostolique et romaine est la seule religion admise en Espagne.

Le prince Joseph-Napoléon, Roi de Naples et de Sicile, est Roi d'Espagne et des Indes.

La couronne sera héréditaire de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion perpétuelle des femmes. A défaut de descendants, elle reviendra à S. M. l'Empereur, dans ses héritiers et descendants naturels et légitimes; à leur défaut, à ceux du roi de Hollande; à leur défaut, à ceux du roi de Westphalie.

La couronne d'Espagne ne pourra jamais être réunie à une autre couronne sur la même tête.

Le roi est mineur jusqu'à dix-huit ans accomplis.

Les palais de Madrid, de l'Escorial, de St.-Ildephonse, d'Aranjuez, del Pardo, et tous autres qui font partie des biens de la couronne, en forment le patrimoine jusqu'à la concurrence d'un million de piastres; le trésor public versera en outre annuellement dans celui de la couronne, une somme de deux millions de piastres.

Les chefs et grands-officiers de la maison royale sont au nombre de six, les ministères au nombre de neuf; etc.

L'Espagne sera régie par un seul Code de lois civiles.

L'ordre judiciaire est indépendant.

Dans ce projet de statut constitutionnel, il y a un Sénat, un Conseil-d'Etat et des Cortès, dont les attributions sont à peu près celles du Sénat, du Conseil-d'Etat et du Corps-Législatif en France.

PARIS. — Les gazettes de Paris et des pays occupés par l'armée française se permettent les propos les plus hasardés. C'est une tactique d'agiotage pour semer l'alarme et l'inquiétude dans les esprits.

Une gazette de Berlin a osé dire que le *méréchal Davoust* avait accordé une prime de 100 fr. à tous les déserteurs russes. Ce général a été, comme de raison, très-choqué de cette assertion, qui dénoterait un procédé contraire aux sentimens qui animent les deux Empires.

D'autres gazettes ont donné des détails sur les prétendus malheurs qu'éprouvaient la Moldavie et la Valachie, et sur les excès auxquels on prétendait que se livraient les troupes russes.

Dans le tems où la Russie renouvelle ses prohibitions contre les marchandises anglaises, d'autres gazettes annoncent qu'elles sont reçues à Riga et à Cronstadt.

D'un autre côté, on dit que les marchandises coloniales, escortées par des Anglais, sont reçues à Trieste. Enfin, on a l'impudence de dire que les bâtimens américains ont été admis en Espagne, quelle que fût la nature de leur chargement. Tous ces bruits sont également faux. Les journalistes devraient porter plus d'attention à ne pas accréditer de faux bruits. (*Moniteur.*)

## ANNONCES.

*Nouvelle Carte générale et détaillée de l'Europe*, offrant le tableau actuel, géographique, politique et commercial de tous ses Etats, leurs limites respectives, les fleuves, les rivières, les grandes chaînes de montagnes et les principales routes, les divisions et subdivisions de cette partie du monde, depuis le traité de Tilsitt jusqu'à présent; dressée sur un nouveau plan, d'après les Cartes particulières françaises et étrangères les plus détaillées, les plus nouvelles, les plus estimées, avec des changemens, des rectifications, et les positions assujetties aux observations astronomiques les plus récentes, déterminées par les Académiciens et autres savans : par M. Hérisson, ingénieur-géographe, gravée au burin par M. Glot. Quatre grandes feuilles sur papier Colombier, superfine, devant être assemblées pour n'en former qu'une seule, coloriées. — Prix, 12 fr. 50 c. La monture sur gorge, toile et rouleau coûtera 12 fr. Celle sur toile pliée, avec étui, 9 fr.

*Nota.* L'emballage pour envoyer par les diligences, coûtera en sus, un fr. pour les exempl. montés sur gorge, etc., et 60 c. pour les exempl. en feuilles et pour ceux collés sur toile, renfermés dans un étui.

A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n° 4, près celle Saint-André-des-Arcs; Picquet, géographe-graveur du cabinet de Sa Majesté Impériale et Royale, et de S. M. le Roi de Hollande, quai Malaquais, n° 15.

Les améliorations indiquées ci-après contribuent à faire distinguer cette nouvelle Carte, puisqu'elle est la seule de ce genre qui les offre.

1°. La nouvelle division de la Russie en gouvernemens, y compris la réunion de la Finlande;

2°. La Prusse, après le traité de Tilsitt;

3°. Le duché de Warsovie, avec la Nouvelle-Silésie;

4°. La confédération du Rhin, son ensemble, ses divisions par Etats, et les subdivisions nouvellement établies;

5°. Le royaume de Westphalie divisé en départemens;

6°. Le royaume de Hollande divisé en départemens, avec l'Ost-Frise;

7°. Le grand-duché de Berg, avec ses nouvelles acquisitions;

8°. Le royaume d'Italie, avec la réunion du duché d'Urbino, du Caméruino et de la Marche d'Ancone, divisé en départemens;

9°. L'Empire français, avec la réunion de la Toscane, divisé en départemens;

10°. L'intérieur de la mer du Nord, d'après la Carte marine que le Gouvernement vient de publier.

*Code nouveau des rentes créées pour cession de fonds ou à prix d'argent*, précédé d'une Introduction, suivi d'un Précis historique sur le système territorial français, avant le régime féodal; l'origine et les principes de ce régime, et en quoi il a consisté. — Livre premier. — Quelles rentes foncières sont féodales ou entachées de féodalité, suivant les lois des 17 Juillet et 2 Octobre 1793, 8 Pluviose, 7 et 11 Messidor an II, le décret du 7 Ventose de la même année, l'avis du Conseil-d'Etat du 30 Pluviose an XI, et le décret impérial du 23 Avril 1807? Ouvrage dédié à sa Majesté l'Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, par M. Mariette, avocat, ancien capitaine-commandant d'artillerie, membre du collège électoral du département de la Manche, chef et directeur propriétaire de l'Agence des rentes nationales qui étaient ignorées ou abandonnées de l'Administration des domaines, au 21 Nivose an XIII. — Prix, 10 fr., et 12 fr. franc de port. — A Paris, chez l'auteur, rue du Helder, n° 6; Rondonneau, libraire, au Dépôt des Lois, rue St.-Honoré; et Lenormant, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois, n° 17. — 1807.

*Nota.* Le second Livre paraîtra incessamment.

*Histoire naturelle des Oiseaux de l'Amérique septentrionale*, depuis Saint-Domingue jusqu'à la baie d'Hudson, contenant plusieurs genres nouveaux, l'histoire et les mœurs de plus de 400 espèces, parmi lesquelles plus de 50 sont décrites pour la première fois, et plus de 160 n'avaient pas encore été figurées; par M. L. P. Vieillot, continuateur de l'Histoire générale des Colibris et des Oiseaux-Mouches; auteur de celle des Jacanars, des Grimpeaux, des Promerops, des Oiseaux de Paradis, et de la plupart des articles d'Ornithologie et du nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle, etc., etc.; ouvrage orné d'environ 250

planches, dessinées et gravées par les plus habiles artistes de Paris, imprimées en couleurs et retouchées au pinceau. Format grand in-folio sur papier vélin superfine dit Nom-de-Jésus.

Cet ouvrage sera publié par souscription et par livraisons composées chacune de six planches et du texte. Il en paraîtra régulièrement une livraison le premier de chaque mois, à commencer du 1<sup>er</sup> septembre 1807, et il ne sera rien payé d'avance.

Pour tenir lieu d'épreuves avant la lettre, les vingt premiers exemplaires seront imprimés sur très-grand format d'atlas et sur papier vélin superfine, dit colombier, figures imprimées en couleurs. Prix, chaque livraison, 72 francs; et pour MM. les souscripteurs 60 francs. Chaque livraison sur papier vélin superfine, dit Nom-de-Jésus, figures coloriées, 36 francs; et pour MM. les souscripteurs 30 fr. Le même, chaque livraison sur papier vélin superfine, figures noires, 20 fr. — A Paris, chez Desray, libraire, rue Hautefeuille, n<sup>o</sup> 4.

*Les Métamorphoses d'Ovide*, représentées en 140 estampes gravées au burin, sur les dessins des meilleurs peintres français, par les plus habiles graveurs; accompagnées de la traduction française de M. l'abbé Banier. VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> LIVRAISONS. Prix de chaque livraison, composée de six planches et du texte, sur grand raisin vélin, 3 fr. 50 cent. franc de port. Le même, sur grand raisin d'Auvergne, 2 fr. 50 cent.

Il paraît deux livraisons par mois.

L'ouvrage complet est composé de vingt-quatre livraisons, formant deux gros volumes grand in-8<sup>o</sup>. Ayant attendu qu'il fût achevé d'imprimer pour l'annoncer par souscription, ceux qui voudront prendre de suite les vingt-quatre livraisons, ne paieront le papier vélin que 72 fr. au lieu de 84, et le papier grand raisin fin d'Auvergne, que 48 fr. au lieu de 60. Pour le port franc par la poste, on ajoutera 4 fr. La poste ne se charge pas de livres reliés. — La reliure en veau coûtera 6 fr.; en veau filet, 8 fr.; et en veau filet tranche dorée, 10 fr.; en maroquin rouge, vert ou bleu, 18 fr. par exemplaire. — Chez le même.

*Entomologie, ou Histoire naturelle des insectes*, avec leurs caractères génériques et spécifiques, leur description, leur synonymie, et leur figure coloriée; par A. G. Olivier, docteur en médecine, membre de l'Institut de France. *Tome cinquième et dernier*. XXVII<sup>e</sup> LIVRAISON, composée de 12 planches, contenant les figures d'environ 240 insectes, et du texte, figures coloriées. Prix, 24 fr. — La même livraison, figures noires, 6 fr.

*Nota.* Cet ouvrage sera complet à la fin du mois d'août prochain. — Chez le même.

#### ERRATA du N<sup>o</sup>. 363.

Page 8. Le mot de la Charade du N<sup>o</sup> précédent est *Sage-Femme*, au lieu de *Garde-Malade*.

(N<sup>o</sup> CCCLXV.)

(SAMEDI 16 JUILLET 1808.)



---

# MERCURE DE FRANCE.

---

## POÉSIE.

---

### LES AMANS DE BAYONNE (1).

ÉPIQUE

Muse, pleure avec moi, pleure, en touchant ta lyre,  
Le malheur que Pyrène en pleurant m'a conté :  
Du sort de deux amans ma tristesse soupire,  
Et j'en veux émouvoir l'avenir attristé.

A la rose des champs Psyché était pareille ;  
Le jeune amour fit naître et croître cette fleur ;  
Angèle était brillant comme l'aube vermeille ;  
Ils s'aimaient ; et des lys l'éclat cédait au leur.

Muse, plains avec moi l'injustice cruelle  
De l'œil qui poursuit leurs innocens amours,  
Et les força de fuir dans un lieu qui recèle  
La sauvage union des hydres et des ours !

Seul, et non loin des murs de l'antique Bayonne,  
Angèle, promenant sa rêveuse langueur,  
Au pied d'un rocher nu, voit la mer qui bouillonne,  
Et, comme sur les flots, le trouble est dans son cœur.

---

(1) Un jeune homme et sa maîtresse s'étant donné rendez-vous dans une grotte près de Saint-Jean-de-Luz y périrent, surpris par le flux de la mer.

Muse, dis avec moi quel fut l'avis perfide  
 Qu'à cet amant donna la Nymphe de ces bords,  
 Qui, jalouse de lui, leva sa tête humide  
 Sur le mouvant cristal où nageait son beau corps :

« Vois s'avancer ces rocs sur la vague brisée :  
 » Ce seul rivage mène en leurs enfoncemens ;  
 » Une haute caverne en leurs flancs est creusée,  
 » Temple ignoré qui s'ouvre à l'hymen des amans. »

Muse, plains, à ces mots, l'allégresse fatale  
 Du jeune homme ravi, palpitant ; hors de soi,  
 Dont le cœur, appelant la timide Psyche,  
 La devance au refuge où l'attire sa foi.

Tous deux vont sous la grotte, enivrés d'être ensemble.  
 Un lit d'algue et de mousse est dans l'autre discret.  
 L'amant s'élançe aux bras de l'amante qui tremble....  
 Le mystère les couvre, et je tais leur secret.

Muse, entends avec moi l'écho de leur demeure  
 Répondre à l'Océan qui menace à l'entour.  
 Eux, n'écoutant plus rien ; oubliant jusqu'à l'heure  
 Où Phœbé le ramène en ce séjour.

Avenglés de leur joie, et perdus en eux-mêmes,  
 Quand le jour en fuyant laissait entrer le deuil,  
 Ils se disaient encor : « Je t'adore, tu m'aimes ;  
 » Jamais de cet abri n'abandonnons le seuil ! »

Muse, pleure sur eux ! que ta lyre frémissse !  
 Pleure ces deux époux ! ils n'ont point vu marcher  
 Les eaux où la nuit veut que leur lit s'engloutisse !  
 Un flot, que suit la mort, a fermé le rocher,

O terreur ! . . . Leurs regards se tournent vers les ondes  
 Qui, se gonflant de rage, ont clos l'autre écumeux :  
 Et telle que Scylla, sous les roches profondes,  
 La mer de toutes parts hurle contre tous deux.

Muse, redis quels cris mille flots repoussèrent !  
 Peins-toi de ces amans la soudaine pâleur !  
 Dis avec quel effroi leurs beaux corps s'embrassèrent,  
 Dis en quel long naufrage expira leur douleur !

La mer, d'horreur emplit, et bientôt fugitive,  
 Rendit aux mêmes lieux, à leurs tyrans punis,  
 Ces objets de son crime étalés sur la rive,  
 Ces amans que la mort n'avait pas désunis.

Muse, pleure avec moi par le chant le plus tendre,  
 Dans un hymne plaintif et qui dure toujours,  
 Cette Héro nouvelle, et ce nouveau Léandre,  
 Dont la jalouse mer éteignit les amours !

NÉPOMUCÈNE L. LEMRACIER.

~~~~~

A UN BOSQUET.

SALUT, bosquet délicieux,
 Planté par la main du mystère,
 Toi dont le voile officieux
 Rendit la pudeur moins austère
 Et l'amour plus audacieux !
 Que l'hiver t'épargne sa rage,
 L'été sa dévorante ardeur ;
 Que ton voluptueux ombrage
 Echappe aux flèches de l'orage
 Comme aux ciseaux de l'émondeur.
 Que la tourterelle indolente
 Ne chante que sur tes ormeaux ;
 Et contre la dent des troupeaux
 Que la houlette vigilante
 Défende tes jeunes rameaux.
 Puisse le caressant zéphire
 Éternellement te sourire,
 Et des bois te rendre l'honneur !
 Puisse enfin toute la nature
 Protéger ta douce verdure,
 Et te payer de mon bonheur !

MILLEVOYE.

ENIGME.

FILLE de l'art et mère du silence,
 L'empire d'Apollon est mon pays natal ;
 Inutile au charbon, nécessaire à l'enfance,
 Pour un grand bien, je fais un peu de mal.

Quoique d'un sexe né pour plaire,
 Jamais pourtant on ne me fait la cour.
 Suis-je maussade ? Oh ! non ; l'on me trouve, au contraire,
 Douce, polie, et sur-tout faite au tour.

MERCURE DE FRANCE,

Chef sans soldats, roi sans couronne,
 Le maître que je sers commande en souverain,
 Un peuple soumis l'environne,
 Moitié grec, et moitié latin.
 Pour moi, quelque nom qu'on me donne,
 Arbitre des honneurs qu'on rend à sa personne,
 J'ai l'air d'un sceptre dans sa main.

LOGOGRIPHE.

A Paris, à Florence, un étranger m'admire ;
 Je loge Raphaël, Rubens et l'Apollon.
 Otez un de mes pieds ; j'inspire
 Le vieux Homère, Horace, Anacréon.

CHARADE.

MON premier est sublime ou criminel,
 Il peut traîner à la potence ;
 Il peut élever jusqu'au ciel.
 Mon second est le père du silence,
 Mon tout fut en mourant surnommé l'immortel.

S.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Mercur*.
 Celui du Logogriphe est *Fille*, dans lequel on trouve *fi*, *fil*,
if, *ile*.
 Celui de la Charade est *Adieu*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

RUDIMENS DE LA TRADUCTION, ou *l'Art de traduire le latin en français*, ouvrage élémentaire, contenant un Cours de latinité; par J. L. FERRI DE SAINT-CONSTANT, proviseur du Lycée d'Angers. — Un vol. in-12 de 600 pages. — Prix, 5 fr. 50 cent., et 5 fr. franc de port. — A Paris, chez *Arthur-Bertrand*, libr., rue Hautefeuille, n° 23; et à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15.

ON sait que dans les classes deux moyens sont employés pour conduire les élèves à la connaissance de la langue latine; l'un est la traduction de français en latin qu'on appelle *thème*, l'autre est la traduction de latin en français qu'on appelle *version*. Les thèmes autrefois étaient fort en faveur, parce qu'on aspirait non-seulement à comprendre facilement les auteurs latins, mais à écrire et à parler soi-même dans leur langue. Mais depuis que la latinité moderne est tombée dans une sorte de décri, qu'on ne fait plus ni discours ni poèmes en latin, que les médecins, les jurisconsultes et, je crois, les théologiens eux-mêmes ont renoncé à faire usage du latin soit dans leurs exercices, soit dans leurs ouvrages, la version a prévalu comme le moyen le plus simple et le plus naturel de parvenir au seul but qu'on se proposât désormais, c'est-à-dire à la facile intelligence des écrivains latins, poètes et prosateurs. Je rapporte ce qui est arrivé, sans prétendre le condamner ni l'approuver en aucune façon.

Cependant, quoique les thèmes, sans être entièrement bannis de l'enseignement, n'en fissent plus que la moindre partie, la forme des livres élémentaires n'avait point changé en raison de ce changement. On mettait toujours dans la main des écoliers ce qu'on appelle le *Rudiment*, recueil des élémens et des règles particulières de la langue latine; où l'on apprenait à faire l'emploi des uns et l'application des autres, par con-

séquent à faire du latin. C'est à peu près sur ce modèle que sont faites toutes nos grammaires des langues vivantes, dont l'objet principal est de nous enseigner à les parler et à les écrire.

M. Ferri de Saint-Constant, apparemment frappé de ce défaut d'accord qui existe entre les moyens et le but de nos études actuelles, a eu dessein de les mettre en harmonie en composant un *Rudiment* de traduction française. Cette entreprise est utile, et elle me semble fort bien exécutée. L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première traite de la *valeur des mots*. L'auteur établit que, pour bien connaître la valeur des mots, il faut remonter à leur étymologie, connaître les homonymes, c'est-à-dire, discerner les différentes significations des mots pareils et les diverses acceptions d'un même mot, distinguer les synonymes et entendre les expressions proverbiales. Il donne ensuite un choix assez nombreux de ces différentes sortes d'objets : ce sont autant de nomenclatures distinctes qui comprennent les exemples les plus propres à faciliter l'intelligence des auteurs difficiles.

L'arrangement des mots est le sujet de la seconde partie. Ce sujet devait être traité avec un soin particulier. La plus grande différence qui existe entre le latin et le français, est celle de la construction ; c'est aussi là ce qui donne le plus de tortures à l'esprit des jeunes gens. Dans le latin, le rapport des mots entre eux est marqué par des terminaisons variées qui nous les font rapprocher pour le sens, à quelque distance qu'ils se trouvent les uns des autres ; à peu près comme le rapport des contours ou des angles saillans et rentrans sert aux enfans à remettre à leur place les portions éparses d'une carte de géographie découpée. Mais quelquefois les phrases sont si longues et le jeu de l'inversion croisé en tant de sens différens, que tout cela forme un véritable labyrinthe d'où l'intelligence des écoliers ne peut sortir. Plusieurs personnes ont essayé de remettre dans leurs mains un fil qui leur en fit reconnaître l'entrée, les détours et l'issue ; mais toutes ces méthodes avaient de graves inconvéniens que M. Ferri de Saint-Constant démontre fort bien ; il propose

de les remplacer toutes par celle de M. l'abbé de Gauthier, dont il démontre également bien les avantages. Je n'en pourrais faire comprendre l'ingénieux mécanisme, qu'à l'aide d'explications et même de figures qui ne peuvent trouver place ici. Le latin étant une langue essentiellement elliptique, l'auteur, dans un traité particulier de l'ellipse appliquée à toutes les parties du discours, fournit les moyens de la reconnaître et de la suppléer.

La troisième partie traite des *qualités générales de la traduction*. L'auteur les réduit à quatre principales, la fidélité, la précision, la clarté et la pureté du style. Elles pourraient se réduire à une seule qui est la fidélité bien entendue, celle qui rend la pensée avec la plus grande exactitude possible, en conservant les qualités du style de l'original, c'est-à-dire, suivant les cas, son abondance, sa concision, son énergie, sa grace, sa noblesse, etc. La précision étant dans les idées et non dans les termes, rigoureusement parlant, un traducteur ne peut pas en manquer. Il n'en est pas de même de la concision, parce qu'elle porte sur les mots; encore ne peut-elle être que relative en lui; car il ne faudrait pas par exemple qu'en traduisant Cicéron, il se piquât d'exprimer les idées de ce grand orateur, en moins de mots qu'il ne l'a fait, ce qui souvent serait possible: tout ce qu'on veut de lui, c'est qu'il n'en emploie pas davantage, et alors il y aura véritablement concision de sa part, tout comme s'il avait traduit Tacite avec la brièveté de l'original. Quant à la clarté et à la pureté du style, elles ne sont pas des qualités propres de la traduction; elles appartiennent à tous les genres d'écrits et sont indispensables dans tous.

Il est question dans la quatrième partie des *qualités particulières de la traduction*, par rapport aux différens genres, genre historique, oratoire, philosophique et épistolaire. On a bientôt dit ce qu'une traduction doit être; rien n'est plus vague d'ailleurs et en même tems plus inutile que ces préceptes généraux sur l'art d'écrire, si l'on n'a le soin d'en faire l'application, pour ainsi dire, en sens direct et en sens inverse, à des exemples choisis où les règles soient alternativement

observées et violées. C'est ce que M. Ferri de Saint-Constant n'a point manqué de faire. Il rapproche les unes des autres un grand nombre de phrases traduites du même original, il les analyse successivement, fait voir en quoi elles l'emportent ou le cèdent entre elles sous le rapport de la fidélité, de la concision, de l'élégance, etc. De cette comparaison critique et détaillée, il passe à de simples rapprochemens de morceaux plus étendus tirés de Cicéron, des deux Plin, de Sénèque, de Tite-Live, Tacite, Salluste, Florus, etc., et traduits à la fois par plusieurs écrivains. Il donne le texte de tous ces morceaux, en sorte qu'on peut le comparer avec chacune des traductions, de même que comparer toutes celles-ci entre elles. Il fait pour la poésie le même travail que pour la prose; il met tous les poètes latins à contribution, depuis Lucrèce jusqu'à Martial, et chaque morceau qu'il en cite, est accompagné de plusieurs traductions en prose et en vers. Faut-il traduire les poètes en vers ou en prose? C'est une question qu'on a mille fois débattue, et qu'on débat tous les jours. On peut bien être sûr quand, après tant de discussions, on n'est pas d'accord sur une question, ou que cette question n'en est pas une, ou qu'elle ne peut être décidée que par un partage auquel malheureusement l'amour-propre des contendans ne veut point consentir. L'auteur essaie de les faire entrer en accommodement; je doute qu'il y réussisse. De quoi s'agit-il cependant? Une traduction en vers et une traduction en prose sont deux genres d'ouvrages très-différens, dont chacun a son mérite propre et son utilité particulière. Une traduction en vers est un poème écrit avec les mêmes idées dans une autre langue. Une traduction en prose est le plus souvent un guide pour ceux qui veulent étudier l'original. Elles ne sont pas astreintes à la même espèce de fidélité: l'une doit s'attacher davantage à saisir l'ensemble de la pensée ou de l'image et à en conserver l'esprit poétique; l'autre est plus obligée à rendre le sens littéral et à tenir compte de la valeur de tous les mots. Chacune d'elles exige un travail et une aptitude différente; enfin, la traduction en prose de Lucrèce,

par Lagrange et la traduction en vers des *Géorgiques*, par M. Delille, sont deux très-beaux ouvrages dont il serait très-fâcheux que l'un ou l'autre nous manquât. La question n'est plus ce qu'elle était, quand on n'avait que de mauvaises traductions soit en vers, soit en prose, alors les deux partis semblaient avoir également raison : aujourd'hui ils ont tort tous les deux ; et il serait bien tems que de part et d'autre, on renoncât à proscrire des genres qui nous ont valu des chefs-d'œuvres.

La cinquième et dernière partie de l'ouvrage est la notice des traductions des auteurs latins, avec un jugement précis sur le mérite de chacune d'elles : il n'y est fait mention, bien entendu, que des traductions qui jouissent de quelque réputation. Ce catalogue ne sera pas sans utilité pour ceux à qui le livre est destiné.

Parmi les modèles de traductions en vers, M. Ferri de Saint-Constant, cite celles que MM. Daru et Ferlus ont faite de la fable du Rat de Ville et du Rat des Champs, tirée d'une satire d'Horace : MM. Daru et Ferlus étaient assurément bien dignes de cette distinction ; mais je regrette que l'auteur n'ait pas joint à leurs traductions, celles qu'ont faites, par une espèce de défi, MM. Collin d'Harleville et Andrieux, ces deux poètes pleins d'esprit et de talent, ces deux rivaux amis, que la mort a séparés depuis peu, mais dont les noms du moins sont à jamais inséparables. Je ne puis m'empêcher aussi de regretter qu'il n'ait point fait usage des fragmens de la Pharsale traduits en beaux vers par M. Legouvé. L'un de ces fragmens répond à un fragment de Laharpe qu'il rapporte ; je pense qu'il aurait dû préférer le premier pour la couleur poétique, l'énergie et la chaleur du style : du moins aurait-il dû les placer à côté l'un de l'autre ; quand il s'agit de morceaux estimables, quoique inégalement beaux, on ne court pas grand risque à multiplier les objets de comparaison. Mais il y a lieu de croire que M. Ferri de Saint-Constant, qui ne pouvait ignorer l'existence de ces fragmens de M. Legouvé, n'a pas su dans quel recueil les prendre ; car assuré-

ment, il eût mieux aimé citer M. Legouvé, que Brebœuf, en qui l'on trouve seulement quelques beaux vers, noyés dans une diction surannée, diffuse et emphatique.

L'ouvrage est imprimé avec une correction devenue trop rare, sur-tout dans les livres élémentaires où elle est pourtant de rigueur. Le bon marché, autre condition nécessaire, recommande aussi les *Rudimens de la Traduction* : on est vraiment édifié du désintéressement du libraire, en songeant à l'épaisseur considérable du volume, et à la petitesse des caractères avec lesquels le texte latin et les traductions sont imprimés. Je serais bien surpris que ce livre n'obtînt pas un grand succès auprès des chefs de l'enseignement, des maîtres et même des écoliers. AUGER.

IL GENIO, canto lirico nel compleanno dell' incoronazione a Re d'Italia di NAPOLEONE IL GRANDE offerto a S. A. I. Principe EUGENIO NAPOLEONE vicere d'Italia, da ANTONIO BUTTURA. — 1808.

C'EST la troisième fois que M. Buttura célèbre poétiquement l'époque du couronnement de S. M. l'Empereur, comme Roi d'Italie. Il le fit l'an dernier par une fort belle Ode, qui fut insérée, en italien et en français, dans *la Revue*; son hommage de cette année a trop d'étendue pour entrer tout entier dans le *Mercur*, et d'ailleurs l'auteur n'y a pas joint cette fois une traduction française. Nous nous bornerons donc à donner dans cet extrait une idée du sujet qu'il a choisi et de la manière dont il l'a traité.

Ce n'est pas seulement en étendue qu'il s'est accru; il a aussi acquis plus d'élévation, plus de force; et l'on dirait que son talent s'augmente à mesure qu'il le consacre à une puissance qui va toujours en augmentant. L'horizon qu'il embrasse dans ce *champ lyrique* est immense, c'est celui du génie même.

« Dans le sein horrible et sombre de la nuit, voyez une vive étincelle qui jaillit, brille, s'enflamme, s'étend,

et agitée par les vents envahit la plaine et le bois antique : déjà la montagne voisine est toute de flamme : elle s'élève immense, elle embrâse les vastes espaces de l'air. Le nocher qui traverse au loin l'onde que rougit l'incendie, le regarde et reste pensif. Tel s'élève le génie, lumière de la nature, âme du monde, esprit des Dieux. A son aspect, revêtu d'une beauté nouvelle, l'Univers sort du nuage obscur qui enveloppe et confond les divers objets, et se déploie dans le plus bel ordre autour de lui. Il mesure d'un regard la mer, la terre, les cieus, l'oeuvre des siècles et leur cours. Il n'y a point d'abîme, point de cœur qui lui soit caché ; et tandis que roule avec impétuosité le tourbillon des événemens humains, il plane au haut des cieus sur ses ailes de flamme, comme l'aigle roi des airs, qui vole en maître au-dessus des nuages et des tempêtes, puis referme ses robustes ailes auprès de Jupiter, où les sons harmonieux de la lyre éternelle environnent de gloire son repos, et où la jeune Hébé lui apprête la coupe de nectar. »

Après ce début tout à fait pindarique, le poète se demande d'où naît cette force et cette puissance du génie, ou plutôt il le demande à sa muse : il veut qu'elle s'élève sur son char jusqu'aux lieux où s'allume ce feu divin, jusqu'à la sphère d'où descendit l'âme du navigateur ligurien qui découvrit un nouvel Univers, ou à celle d'où l'audacieux penser de Galilée vit la terre tourner sur elle-même, ou à cet astre où fut le berceau de l'âme du sage d'Albion qui s'éleva jusqu'à la source du mouvement et de la lumière, et découvrit dans les trésors profonds de la Divinité comment et par quelle loi facile une force mutuelle d'amour réunit dans l'immensité des cieus et gouverne la famille des mondes.

Ces mondes rappellent au poète le désir ambitieux d'Alexandre qui se trouvait trop resserré sur la terre qu'il avait soumise ; mais les limites de l'Univers même ne sont point le dernier terme où tend le véritable honneur. Le pouvoir, si l'art de régner ne le guide pas, est passager et fragile. Abattre des trônes, conquérir de vastes contrées, est d'un mortel, et c'est ce qu'a fait souvent un héros vulgaire : rendre le calme

aux nations agitées, élever sur des colonnes inébranlables l'édifice d'un vaste empire, est l'ouvrage d'un Dieu. C'est ce qui restait à faire au fils de Philippe avant de se vanter d'une origine céleste, mais ce qui ne fut jamais accordé ni à lui ni à aucun autre. L'esprit qui se formait au milieu du conseil des Dieux pour accomplir cette grande entreprise pour laquelle la grande cité latine eut besoin des sublimes vertus d'un peuple de héros, devait naître dans notre siècle et pour nous.

Le voilà parvenu à son but par cette marche irrégulière et hardie qui est celle des grands poètes lyriques : mais suivant cette même marche, il paraît s'en écarter aussitôt. Suivra-t-il cette impulsion qui l'attire vers une si grande gloire ? Essayera-t-il de louer ce qui est au-dessus de tout éloge ? Non ; loin de lui les louanges ! Quel prix une fleur du Pinde peut-elle ajouter à une couronne immortelle ? Ce n'était point pour célébrer les hauts faits du génie qu'il est aujourd'hui monté sur l'Hélicon, c'était pour en découvrir la source, et c'est encore à la connaître qu'il borne tous ses vœux. Il adresse à sa Muse une prière plus ardente. Clio lui répond enfin, et cette réponse paraît en effet dictée par la Muse que le poète fait parler : ce serait lui faire tort que de ne pas mettre au moins ici le texte de la première et de la plus belle strophe, avant d'en essayer la traduction, dût cette traduction en paraître plus faible encore :

Ove rifolge il merto
 Perchè temi lodar ? Le Lodi , ofiglio ,
 Sono prole di giove , ed han soggiorno
 Sovra splendidi troni a giove intorno.
 Ercole , Bacco , e a tempo men vetusta
 Il fortunato augusto
 Esse innalzaro e aggiunsero a' superni.
 Ben talor le Lusinghe
 Figlie di Pluto su pomposi vani ,
 Di queste Dee fingendo aspetto e voce ,
 Teutan levare in ciel ricca viltate ;
 Ma le ravvisa il giusto Re degli anni
 Che va sedegnoso interno a le heate
 Soglie del tempio eterno ,
 E le caccia in averno.
 Le vere Lodi intanto

Vestono in lor furore
 Ed vittime e d'altari,
 Le virtù de' mortali :
 Apron de' carmi le sonanti porte,
 E quaggiuso i gionondi,
 Stimolo al ben oprar , mercè de l'opre ,
 Versan inni fecondi ;
 Come ruggiada estiva ,
 Che sul campo di flora
 Dolce si spande colla prima luce ,
 I nascenti fioretti apre e colora ,
 I languenti ravviva ,
 E nuovi fior produce.

« Quand tu vois briller le mérite, pourquoi crains-tu de louer ? O mon fils ! les Louanges sont filles de Jupiter. Elles habitent sur des trônes brillans autour de leur père. Hercule, Bacchus, et dans des tems moins reculés, l'heureux Auguste furent portés aux cieus par elles et mis au rang des immortels. Quelquefois, il est vrai, les Flatteries, filles de Pluton, agitant des ailes pompeuses, et prenant la figure et la voix de ces Déesses, s'efforcent d'élever jusqu'au ciel l'opulente Bassesse ; mais l'équitable roi des années qui sans cesse irrité contr'elles, vole autour des heureuses demeures de ce temple éternel, les aperçoit, et les replonge dans les enfers. Cependant les vraies Louanges couvrent de leur éclat et offrent aux Dieux des dons plus précieux que des autels et des victimes, les vertus des mortels. Elles ouvrent les portes sonores de la poésie, et versent ici bas des hymnes brillans et féconds, qui excitent aux belles actions et qui en sont la récompense ; comme la rosée printanière qui se répand sur le champ de Flore dès le premier rayon du jour, ouvre et colore les fleurs naissantes, ranime celles qui languissent et produit de nouvelles fleurs. »

On aperçoit facilement ici l'heureuse imitation d'une fiction célèbre d'Homère, mais que M. Butturas'est rendue propre par le parti qu'il en a su tirer. Dans l'Iliade, les Prières, filles de Jupiter, suivent d'un pas faible et timide l'Injure altière et tâchent de réparer les maux qu'elle fait aux hommes. Ceux qui les écoutent en sont écoutés à leur tour ; mais si quelqu'un les méprise et

les rejette, elles vont prier Jupiter de lui envoyer l'Injure, qui ne tarde pas à le punir. Dans l'Ode italienne, ce sont les Louanges nobles, les vraies Louanges et les basses Flatteries qui sont en opposition; ces dernières s'efforcent en vain d'élever la Bassesse opulente : le tems en fait justice et les replonge aux enfers d'où elles tirent leur origine, tandis que les premières, filles du ciel, couvrent les vertus de leur éclat, les récompensent et les font naître, comme une rosée bienfaisante qui colore les fleurs, les ranime et en reproduit de nouvelles. Rien de plus ingénieux, de plus grand ni de plus juste pour l'idée, rien de plus élégant ni de plus poétique pour l'expression.

Mais, poursuit Clio, si tu veux découvrir comment naissent les fleurs, et ce qui donne au zéphyr ses ailes odorantes, ton esprit remonté de cause en cause et la première t'est toujours cachée, et tu voudrais voir sans nuage et sans voile la source du génie ! Le génie ressemble à cette flamme étincelante qui brillait sur la tête d'Achille et dont la pointe se perdait dans les cieux, ou plutôt il ressemble à ta flamme divine, chantre immortel d'Achille, sublime Homère, etc. La Muse renonçant alors à définir le Génie, trace en quelque sorte son histoire, ou plutôt son vol à travers les siècles. La Sagesse, don précieux des immortels, fleurit d'abord sur les rives du Nil, mais à l'apparition d'Homère, elle passa dans la Grèce revêtue des formes et des brillantes couleurs de la poésie. Elle tourna ensuite ses pas vers l'Italie, où elle fixa long-tems son séjour. Avant de retourner au ciel, elle bâtit sur le sommet de la montagne de Jupiter un temple magnifique où elle revenait souvent respirer l'encens et les vœux que lui offraient ses adorateurs. C'est-là qu'elle attendait ce grand homme, prédit par les destins, et qui devait réunir en lui seul tous ses dons. Il vient enfin; elle lui apparaît, et lui remet le gouvernement de l'Italie et du monde. Elle lui recommande sur-tout le chœur sacré des Muses. « Sans elles, point d'immortalité, point de gloire : sans elles l'éloge de l'homme vertueux et du brave peut bien retentir et se répandre; mais comme un son que l'écho

épète, qui diminue par degrés, se dissipe enfin dans l'air et est emporté par les vents.»

Telle est la marche libre et animée de cette nouvelle production de M. Buttura. L'estrophe que nous en avons citée suffit pour faire juger du style dont elle est écrite. Il nous semble que la poésie italienne n'a rien produit dans ces derniers tems qui rappelle mieux les tems de sa plus grande perfection. Cette Ode est dans le genre de celles du Guidi (1); elle leur ressemble non-seulement par la coupe irrégulière et par l'inégalité dithyrambique des vers et des strophes, mais par la sublimité, l'invention et le feu poétique. Elle doit ajouter à la réputation de l'auteur, déjà bien établie en France et en Italie, par sa traduction de *l'Art poétique* de Boileau et par d'autres ouvrages. On dit qu'il se prépare à en publier un recueil. Les amateurs de la poésie italienne doivent désirer vivement cette publication.

GINGUÉNÉ.

POÉSIES DIVERSES; par JEAN-FRANÇOIS DELAFOSSE.
— A Orléans, chez *Huet-Perdoux*, imprim.-libraire
du Lycée, rue Royale, n° 5. — 1807.

Ce recueil de poésies diverses est précédé d'une préface en vers que nous allons transcrire ici, parce qu'elle nous servira de *première donnée* pour l'extrait de l'ouvrage :

J'ai fait des vers dans ma jeunesse,
J'en faisais dès mes premiers ans;
Toutes les sources du Permesse
Coulaient pour moi dans mon printemps;
J'en fais encore dans ma vieillesse
Qui ne sont pas les plus méchantes.
Au navigateur de l'autre monde
Arrivé sur le sombre bord,
Je compte en présenter encor,

(1) Poète lyrique du XVII^e siècle qui partagea, avec le Filicaja et le Redi, la gloire de résister au torrent du mauvais goût, qui s'était généralement introduit en Italie.

Avant de m'embarquer sur l'onde,
 Pour qu'il me conduise à bon port.
 O toi, dont la *flamme chérie*
 M'a fait goûter de vrais plaisirs,
 Amitié, *charme de la vie*,
 Reçois le fruit de mes loisirs !
Point de remarque et de réplique,
 Muses, je veux et je prétends
 A tous les traits de la critique
 Livrer aujourd'hui mes enfans.
Grâce, monsieur le journaliste,
 Soyez doux, honnête, indulgent.
 Épargnez-moi sur votre liste
 La honte d'être au dernier rang.
 Que plein d'une maligne joie,
 Ce grave et rigide censeur,
 Déchire sa nouvelle proie,
 Je ris de sa mauvaise humeur.
Du feu qu'enfante la tempête
 On veut en vain parer le coup ;
 L'agneau dans une humble requête
 Ne peut jamais fléchir un loup.
 Je le vois, *la face ridée*,
 Animer les sœurs d'Apollon,
 Pour une rime *hasardée*
 Me citer au sacré vallon.
 Si je cueille une seule rose,
 C'est dans le champ de mon voisin,
 Et, d'après sa maudite prose,
 Je suis coupable d'un larcin :
 Si l'on m'imprime, je m'expose
 A rencontrer dans mon chemin
 La dent de cet esprit malin,
 Sa verge, sa griffe ou sa glose ;
 Pauvre auteur, voilà ton destin :
 Mais on ne meurt pas, ce me semble,
 Pour une bagatelle, un rien.
 J'en connais un qui me ressemble,
 Qui vit et qui se porte bien.

Le public n'est plus guères la dupe de ces petites fa-
 céties préliminaires, dans lesquelles nos versificateurs
 modernes paraissent d'avance se moquer de ceux qui
 auront l'audace de ne pas trouver bons leurs *méchans*

vers,

JUILLET 1808.



vers, car c'est ainsi qu'ils les appellent. Il y a long-
tems que nous sommes faits à ce manège. Aussi, nous
cesser d'être *honnêtes*, mais ne croyant pas que ce soit
notre devoir d'être *indulgens*, nous allons en vrais *loups*
de la littérature, avec notre *face ridée*, nos *dents*, notre
verge, notre *griffe* ou notre *glose*, puisque l'auteur
nous donne lui-même *ces attributs*, examiner si les
vers de M. Delafosse sont bons ou mauvais, car c'est
là la question. Nous nous permettrons d'abord de lui
faire observer que nous savons très-bien ce que c'est
que le *nautonnier des sombres bords*, mais que nous
ne connaissons pas le *nautonnier de l'autre monde*.
Nous lui objecterons qu'*indulgent* et *rang* ne sont point
du tout une *rime hasardée*, mais tout simplement une
mauvaise rime. Nous lui dirons que *parer le coup du*
feu de la tempête est du style le plus détestable; et que
lorsque l'on écrit si mal il est possible, comme dit
l'auteur, *qu'on se porte bien*, mais difficile qu'on soit
encore *vivant*, du moins dans la mémoire des autres.

Rien n'est si aisé à présent que de faire de ces pièces
de vers si improprement appelées fugitives, puisqu'elles
nous poursuivent au contraire sans cesse. On parcourt
de l'œil les vers de Benserade, de Pavillon, de Cha-
pelle, de Chaulieu qui leur est si supérieur, du faible
Ducerceau, de Gresset dont la Muse est si aimable; de
Voltaire, qui est le modèle désespérant de ce genre;
de Barthe et de Dorat, qui ne sont pas des modèles,
mais qui ont de la grâce, de l'esprit et quelquefois de
l'élégance. On croit imiter la manière de ces écrivains
ingénieux, et l'on n'est qu'un copiste trivial et sans
couleur. Les vers que l'on croit composer ne sont que
des *centons* dont la mémoire du lecteur, lorsqu'on en
trouve, reporte les *paillettes empruntées* à la broderie
originale où elles ont d'abord été *mises en œuvre*. Des
vers, pour valoir quelque chose, doivent avoir, ou le
mérite réuni de la pensée et du style, ce qui est très-
rare et n'appartient qu'aux esprits du premier ordre,
ou le mérite de la pensée, ou au moins celui du style
qui consiste, non dans *quelques vers*, mais dans son
tissu tout entier. Ce ne sont pas les fautes qui gâtent
le plus les vers, c'est l'absence totale de beautés, et sur-

H

tout de celles qui conviennent au sujet que l'on traite. Examinons le madrigal suivant, adressé par M. Delafosse à M^{me} de Paysac :

Ce bel enfant qui tient tout dans sa chaîne ,
 Vient dans l'instant de se mettre en courroux ;
 Il m'a menacé de sa haine ,
 Si je faisais des vers pour d'autres que pour vous :
 Moi qui crains tant de pareilles disgrâces ,
 Qui crains de perdre ses faveurs ,
 J'ai tout promis : lors , en suivant ses traces ,
 Dans les bosquets de Gnide il a cueilli ces fleurs ;
 Porte-les, m'a-t-il dit , à la mère des Grâces ,
 Paysac et moi nous régnerons sur les cœurs.

Pourquoi ce madrigal est-il mauvais ? Ce n'est point parce que le mot *crains* est répété assez maladroitement dans deux vers qui se suivent : ce n'est point parce que , dans ceux-ci , *lors en suivant ses traces , dans les bosquets de Gnide il a cueilli ces fleurs* , c'est l'amour qui a l'air de *suivre ses propres traces* ; tandis que l'auteur veut dire que c'est lui qui suit les traces de l'amour : tout cela peut se corriger ; mais la grande raison , c'est que le madrigal en lui-même est insignifiant : qu'il y a long-tems que l'on compare les belles que l'on flatte à *la mère des Grâces* , et qu'on leur répète que comme *l'Amour* elles *régneront sur les cœurs*. Ce défaut est le pire de tous , parce qu'il n'y a qu'un remède , c'est de supprimer la pièce toute entière. M. Delafosse n'y est pourtant pas toujours tombé. Voici un autre madrigal , intitulé *le Galant Capucin* , où l'on trouve de l'esprit et de la grâce :

Le Père Antoine , orateur capucin ,
 Ayant un jour bien débité sa prose ,
 Descend de chaire , et trouve en son chemin
 La jenne Iris au teint de rose.
 Sur cinq doigts nus comme la main ,
 Soit par malice ou sans dessein ,
 Notre espiègle en passant vous pose
 Un élégant et petit escarpin.
 Ah ! je vous ai blessé , dit-elle , au séraphin.
 Non (dit de saint François le plus galant des frères) ,
 D'une belle l'abord ne peut être fatal ;

Les grâces sont toujours légères,
Et joli pied n'a jamais fait de mal.

Nous n'approuvons pas l'inversion du vers que nous avons souligné ; mais le *mot* du madrigal, quoiqu'il ne soit pas neuf, est galant et spirituel ; et ce *capucin* sait *vivre*. La meilleure pièce de tout l'ouvrage est un madrigal sur la mort de Julie L****.

Dieux ! l'aimable et tendre Julie
Vient d'être moissonnée à la fleur de ses ans !
Ces charmes, ces appas, tous ces traits si touchans,
Dont le ciel l'avait embellie,
Ne devaient briller qu'un printems.
Sur l'urne qui contient sa déponille mortelle,
Qu'un funeste cyprès ombre d'un rameau,
On lit à la lueur d'un lugubre flambeau,
Ces vers, ces tristes vers qu'amour grava pour elle.
« Passant, si vous cherchez des grâces la plus belle,
» Elle repose en ce tombeau. »

Il n'y a à reprendre dans ces vers que ces mots : *ces charmes, ces appas*, parce que, pour l'idée, ils sont identiques. L'expression en est d'ailleurs touchante ; et l'on voit que c'est le sentiment qui les a dictés et non l'esprit. Nous aurions désiré trouver dans les poésies de M. Delafosse un plus grand nombre de pièces de ce mérite.

D. V.

~~~~~

**ESSAI SUR LE MÉCANISME DE LA GUERRE, ou Application des premiers principes de la mécanique au mouvement et à l'action des corps d'armée, etc.**, par un Officier français, membre de la Légion d'honneur. — Un vol. in-8°. — A Paris, chez *Magimel*, libraire, rue de Thionville, n° 9 ; *Cocheris*, rue de Verneuil, n° 58 ; *Barba*, Palais du Tribunat, sous les galeries de bois. — 1808.

La guerre est de tous les âges. A toutes les périodes de la civilisation, on la voit agiter les hommes. Elle semble un besoin pour cette espèce qui se prétend doué exclusivement de la bonté, de la raison, de la justice !

H 2

L'ambition, la nécessité de se défendre ont dû chercher bientôt à changer en art ce qui n'était d'abord que l'instinct cruel de l'avidité ou de la vengeance.

L'humanité que la guerre outrage, gagna pourtant à ce changement.

Il est reconnu que la guerre la mieux conduite est la moins meurtrière. Elle rend les deux partis plus circonspects; elle les force à mieux apprécier ce que valent les hommes; et ses résultats plus prompts et plus vastes, sont aussi plus décisifs. Ensuite, et ce motif n'est pas le moins important dans la balance, les instrumens qu'emploie un chef habile, dirigés et rassurés, au milieu même du choc le plus terrible, par des combinaisons profondément réfléchies, se battent pour vaincre et non pour tuer, et substituent naturellement un courage généreux, tranquille, susceptible de s'arrêter au premier signal, à cette férocité aveugle qui, chez les peuples sauvages, fait d'un combat général un assemblage de duels à mort.

C'est donc servir l'humanité autant peut-être que la politique, que de tendre à perfectionner l'art des combats; et le philanthrope, comme l'amant de la gloire, peut lire avec satisfaction les ouvrages que ce désir a inspirés.

Considérés sous le rapport de la méthode qui préside à leur rédaction, le plus grand nombre de ces ouvrages se divise en deux classes.

Les uns, et ce sont les moins nuls pour l'instruction positive, s'attachent à des campagnes consacrées dans l'histoire, et n'admettent de principes que ceux qui sont propres à en expliquer le cours et l'issue. On voit assez qu'avec un plan semblable, on s'expose à présenter comme des axiômes fondamentaux, des conséquences très-secondaires et tout à fait dépendantes de ces détails de tems et de localité qu'aucune théorie ne peut apprécier ni prévoir.

Les autres, plus brillans et moins circonscrits dans leurs vues, établissent, sur quelques observations et beaucoup de raisonnemens, des doctrines que l'expérience n'a point confirmées, que peut-être elle ne confirmera jamais. Sûr, en effet, que dans la carrière qu'il

parcourt aucun écart ne reste impuni, un militaire sage ne s'élancera point inconsidérément dans des routes non encore frayées : tout au plus essayera-t-il de modifier par ses propres réflexions les hypothèses qu'on lui présente, et d'en faire l'application dans une ou deux conjonctures où elle lui paraîtra évidemment sans danger.

Ainsi, entourés de livres qui ajoutent quelques faits à leur instruction, ou, les excitant à penser, leur font augmenter de quelques vues nouvelles la somme de leurs idées, les hommes de guerre sentent encore dans leur bibliothèque un vide important, le manque d'un livre élémentaire et classique qui soumette à la démonstration les principes de la tactique comme ceux des autres parties de l'art militaire. De nombreux efforts tentés sans fruit pour remplir ce vide, ont dû les amener à regarder comme chimérique une telle entreprise; et la plupart, en effet, sont persuadés que, sur ce point, la supériorité tient à une inspiration du génie, telle qu'on essaierait vainement de l'analyser d'avance dans des règles écrites.

Comment atteindre le but? Comment, malgré cette prévention à laquelle les talens et les succès donnent tant de poids, conquérir des suffrages aussi honorables que difficiles à obtenir? Difficilement, ce me semble, seraient-ils refusés à l'homme qui fondrait dans un système unique ce qu'il y a d'estimable dans les deux classes d'ouvrages que j'ai désignés; et simplifiant la synthèse hardie de ceux-ci, généralisant les utiles analyses de ceux-là, réduirait la théorie à quelques théorèmes tellement précisés, que chacune de leur application éclaircît plusieurs résultats observés chez des nations et à des époques différentes, et que désormais les fastes militaires n'offrissent guère d'événemens importants, qui, en détachant ce qui ne peut jamais être soumis au calcul, ne vinssent se ranger parmi les corollaires et les preuves des principes.

Cette règle une fois admise, doit décider le sort de *l'Essai sur le mécanisme de la guerre*.

Avant de discuter l'ouvrage sous ce point de vue, rapportons-nous dans toute sa force une objection spé-

ciense, mais plus populaire que solide, contre le dessein même que l'auteur s'y est proposé.

Les théories sur l'art militaire sont chimériques ou inutiles : inutiles, si, dans la pratique, elles ne suppléent pas au talent, au génie; chimériques, si elles ont la prétention d'y suppléer.

Les principes de la mécanique, répondrai-je, sont en petit nombre, et à la portée de tout le monde. Rapprochez les applications qu'en sait faire un homme de génie, Vaucanson, par exemple, et les informes essais d'un homme ordinaire. On a vu des hommes, sans les connaître, inventer des machines ingénieuses : s'ils les eussent connues, peut-on douter qu'ils n'eussent obtenu des résultats bien autrement importants? Peut-on croire aussi que tant d'hommes à qui l'on doit des travaux utiles, les auraient jamais exécutés s'ils avaient ignoré ces principes?

Cette comparaison s'applique parfaitement au sujet : « Car la tactique n'est réellement que la mécanique des corps humains armés. » (*Essai sur le mécanisme de la guerre*, page vij). (1)

Sans doute il faut d'abord supposer dans les troupes des deux partis égalité de valeur réelle : dix mille soldats novices, dépourvus d'armes, harassés par les fatigues, affaiblis par les maladies, découragés par les revers, sont loin d'équivaloir à dix mille soldats bien armés, bien exercés, et joignant à la vigueur physique cette vigueur morale que donne l'habitude des succès. Mais, pour rétablir l'équilibre, il suffit, dans l'évaluation des premiers, de diminuer leur nombre proportionnellement aux circonstances, ou d'augmenter d'une manière analogue le nombre des autres.

On peut donc, pour simplifier le calcul, considérer avec l'auteur chaque corps armé comme un mobile, composé d'un nombre connu de molécules égales, et destiné à repousser ou à abattre un corps de même nature opposé à lui.

Il est aisé dès-lors de déterminer, par la première loi

(1) Nous regrettons que l'auteur n'ait mis que dans une note cette définition aussi claire, aussi juste qu'élegante et précise.

de la mécanique, son *centre de gravité*, c'est-à-dire le point où toutes les forces particulières se réunissent pour composer la force totale.

Dans un assemblage de plusieurs corps armés, le *centre de gravité* est semblablement déterminé 1°. par le nombre de ces corps; 2°. par leur proportion entre eux (2); 3°. par leur distance et leur position respectives; 4°. par la direction de chacun d'eux.

Dans chaque réunion de corps armés, comme dans chaque corps isolé, on doit considérer le *centre de gravité* comme le point où la force toute entière agit à la fois.

Donc, pour renverser l'ennemi que l'on a en tête, il faut diriger sur ses parties faibles ce point de force. Ce principe suit d'une mécanique si simple, qu'il ne demande pas de plus longues explications.

Et néanmoins, il renferme tout le secret des préceptes et des exemples du grand Frédéric, du prince Eugène, et des célèbres tacticiens de l'antiquité, dont l'art principal était d'occuper l'ennemi de front, tandis qu'on portait rapidement sur ses parties faibles le gros des légions, de la phalange, c'est-à-dire le *centre de force* de l'armée ou de sa principale division. Il termine aussi les longues discussions sur l'*ordre mince* et l'*ordre profond*, dont les partisans n'avaient tort que quand ils devenaient exclusifs : il distingue nettement les cas où chacun des deux ordres offre le plus d'avantage.

Mais, avant de combattre l'ennemi, il le faut atteindre; et, l'expérience de nos dernières campagnes l'a glorieusement prouvé, l'art des marches est bien souvent celui de la victoire.

Les théoriciens donnaient autrefois, pour règle fondamentale des marches, le *triangle objectif* dont le sommet est placé au point où l'on veut arriver, et les deux autres angles aux extrémités de la *base d'opérations* ou de la ligne sur laquelle se trouvent les corps d'armée destinés à se réunir au sommet. L'auteur n'a pas de peine à prouver que, même lorsque l'on tend vers un

---

(2) L'auteur les suppose égaux, pour compliquer moins l'exposition du principe.

point immobile, tel qu'une place forte, le *triangle objectif* sera nécessairement dérangé par le moindre mouvement que fera l'armée ennemie.

Il s'applique en conséquence à faire distinguer deux points *indicateurs* dont la position relative doit toujours diriger une marche. L'un est le *centre de gravité* du corps armé ou *centre d'action*; l'autre le *centre passif* ou *centre de gravité* des convois de l'artillerie, du bagage et des munitions. Si l'un est destiné à agir offensivement, l'on ne peut, dans une marche, songer qu'à défendre l'autre, sur lequel l'intérêt de l'ennemi est toujours de tomber. On y parviendra si l'on combine la marche de manière que le second centre soit protégé par le premier, en s'en tenant constamment plus près que du *centre d'action* de l'armée ennemie.

L'auteur apprécie ensuite ce que peuvent ajouter à la puissance réelle d'une armée en marche, les places fortes, les positions susceptibles d'être fortifiées, ou ne permettant l'attaque que de bas en haut, ou même formant naturellement des remparts inaccessibles : il fait voir comment, en se liant au corps d'armée qu'ils protègent, ces divers points déplacent utilement, et portent en avant son *centre d'action*.

D'après les mêmes principes, il discute le nombre de colonnes sur lequel une armée doit marcher. La marche sur une colonne n'est admissible qu'autant qu'elle est forcée par les circonstances, et que l'armée, comme au fameux passage du Saint-Bernard, est garantie de toute attaque par des obstacles insurmontables. Dans tout autre cas, la position du *centre de gravité*, au centre même de la colonne, en abandonne la tête aux attaques de l'ennemi, et ne permet pas de protéger les convois et les bagages qui filent nécessairement sur ses deux côtés. La défaite déplorable du général Léchelle, dans la guerre de la Vendée, n'a que trop prouvé la justesse de cette assertion.

La marche sur deux colonnes, bien moins dangereuse, a encore cet inconvénient, quand on est près de l'ennemi, que le *centre de gravité* est relativement trop éloigné de la tête des colonnes. L'ordre que l'on doit préférer, est celui qui s'avance sur trois colonnes ;

parce qu'à l'avantage d'offrir une disposition toute faite pour l'ordre de bataille le mieux calculé, il joint celui de protéger constamment le *centre passif* par le *centre d'action*, ce que ne fait pas d'une manière aussi sûre la marche sur quatre ou cinq colonnes.

Les corollaires de ces théorèmes en découlent si naturellement, qu'on est tenté de croire que ce n'est ici qu'un pur système, où l'application arbitraire de principes abstraits ne trouve aucun des obstacles qui se rencontrent à chaque pas dans la pratique.

Et cependant les mêmes corollaires se prêtent si bien au développement de nombreux résultats militaires, qu'ils semblent en avoir été directement déduits. Ainsi, pour une seule proposition, une seule figure explique les défaites du général Otto, la veille de la bataille de Marengo; des Prussiens, à Sainte - Ménéhould; du prince Eugène, à Denain. Une autre rend raison du succès de la manœuvre qui fit lever le blocus de Maubeuge; ou, *pour passer*, comme dit l'auteur, *du bien au merveilleux*, de cette marche rapide qui rendit sans effet la prise de Gènes par les Autrichiens, et prépara la victoire de Marengo.

Ainsi encore l'auteur démontre théoriquement la nécessité, quand on peut appuyer l'une de ses aîles à un obstacle insurmontable, tel que des monts fortifiés, un grand fleuve ou la mer, de conduire le *centre de gravité* toujours parallèlement à l'obstacle; mais, en même tems, de marcher dans un ordre oblique, en portant en avant l'autre aîle renforcée de tout ce que l'avantage de la position permet d'ôter à la première. Les ennemis alors ne peuvent s'engager dans le *rentrant* formé ainsi par l'armée et l'obstacle, sans se jeter dans une position très-dangereuse; et s'ils n'osent le faire, ils laissent l'aîle portée en avant pénétrer rapidement et avec sécurité au sein de leurs États envahis.

Puis, sur le champ, cette théorie est confirmée par son application à nos marches sur les bords du Pô, dans nos premières campagnes d'Italie; aux mouvemens de la grande-armée dans la campagne de Prusse, après le passage de l'Elbe; à l'effet combiné du golphe de Gènes et de nos places fortifiées dans les Alpes, sur notre

position à Marengo, au même effet reproduit en notre faveur dans la campagne de Pologne, par notre marche entre la Vistule et la Baltique. Une seule figure suffit à toutes ces applications.

Le *centre de gravité*, que l'on a dû considérer dans toutes les manœuvres préparatoires, ne devient *centre d'activité* dans les combats, qu'autant que toutes les parties du corps armé ne sont pas à plus de six cents toises de l'ennemi: cette distance est calculée d'après la portée de l'artillerie, et la célérité avec laquelle le soldat peut s'avancer dans un tems donné. On conçoit que c'est le *centre d'activité* qu'il faut jeter sur les parties faibles de l'ennemi. Les conséquences de cette loi se trouvent encore réduites en pratique dans l'histoire des batailles de Malplaquet, de Fontenoy, de Lippa, de Marengo et d'Eylau.

Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de suivre l'auteur dans ces nouveaux détails, non plus que dans les applications de son système au passage des montagnes et des rivières, aux sièges et aux retraites. Nous croyons en avoir dit assez pour justifier l'idée que nous avons donnée d'abord de sa méthode. D'un principe purement mécanique, il déduit avec une rigoureuse exactitude, des corollaires qui nous semblent offrir l'explication de presque tous les grands événemens militaires, dont une cause étrangère à l'art n'a point déterminé l'issue, et par un mélange habile de démonstrations et d'exemples, il est à la fois conséquent et clair, instructif et intéressant. Il ne nous appartient pas d'en porter un jugement plus décisif: ce droit est réservé aux hommes qui ont pratiqué avec supériorité cet art dont l'auteur de l'*Essai sur le mécanisme de la guerre* a donné la théorie.

Il termine son ouvrage par l'exposition de nouveaux moyens offensifs et défensifs dont il est l'inventeur. L'homme paisible gémit en voyant multiplier sans cesse ou perfectionner des moyens de destruction qui servent indifféremment la justice et l'injustice; mais l'état actuel de la civilisation fait de ce soin un devoir. Le peuple qui devient moins redoutable que ses voisins, est bientôt écrasé par eux. C'est ce que ne doivent point oublier les

Français dont le caractère noble et confiant n'est porté que par une nécessité pressante vers ces inventions terribles, et répugne d'ailleurs à prévoir, au sein de la paix, des agressions injustes, méditées pendant de longues années à l'abri des traités les plus saints. Dans un délire de générosité, la France déclara qu'elle ne ferait plus de conquêtes; et aussitôt elle vit ses frontières inondées d'armées étrangères qui, en espérance, démembraient notre territoire; et les *globes de compression* ébranlèrent nos remparts; et les *machines infernales*, les *fusées incendiaires* portèrent dans nos ports la flamme et le ravage. On doit, autant qu'on peut, ne rester sur rien en arrière d'aucun autre peuple: mais sur le beau sol de notre patrie, objet de la jalousie du reste de l'Europe, si nous voulons con server une tranquillité honorable (*Otium cum dignitate*), il faut que nous soyons les premiers dans toutes les parties de l'art militaire. Heureusement; sous le chef qui les guide, les guerriers français n'ont aujourd'hui rien à désirer; et, grâce à ce chef encore, l'avenir n'offre point à leurs successeurs une perspective moins rassurante ou moins glorieuse (3).

(Article communiqué.) EUSEBE SALVERTE.

**ELOGE DE HENRI FOUQUET**, prononcé dans la séance publique de l'Ecole de Médecine de Montpellier, le 11 novembre 1807, par CHARLES-LOUIS DUMAS, Directeur de l'Ecole de Médecine de Montpellier, Professeur d'anatomie, de physiologie et de clinique de perfectionnement, etc., etc., etc. Brochure in-8° de 92 pages, dédiée à S. A. S. le prince Archi-Chan-

(3) Sous le voile de l'anonyme dont se couvre l'*officier français*, auteur de l'*Essai sur le mécanisme de la guerre*, nous nous croyons fondés à reconnaître M. Reverony, sous-directeur du génie. Les principes établis dans l'*Essai* sont les mêmes que M. R. a professés à l'Ecole polytechnique en Pat. IV. Les inventions qui le terminent se rapportent, sur plusieurs points, au système de fortification indiqué, il y a quelques années, par M. R., dans une brochure intitulée: *Inventions militaires et fertilisantes*.

celier de l'Empire — A Montpellier, chez G. Izard,  
— 1807.

CHOISI par l'Ecole de médecine de Montpellier, pour rendre un dernier hommage à la mémoire du professeur Fouquet, enlevé depuis peu aux sciences, M. le directeur Dumas a rempli cette tâche honorable, en prononçant l'éloge de ce savant médecin, dans la séance publique qui a précédé l'ouverture du cours de cette Ecole. Un concours heureux de circonstances particulières prêtait à cette cérémonie un caractère auguste et touchant qui en augmentait l'intérêt; le lieu de la séance, une assemblée nombreuse et choisie, la présence de S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, et la vue même de l'orateur qu'une nouvelle place rendait plus cher à ses collègues et aux élèves. C'est là que le panégyriste s'est rendu l'interprète des regrets du public et de l'Ecole, et a payé le tribut d'éloges dû aux talens, aux lumières et aux vertus de son illustre collègue. C'est là que, juste appréciateur de son mérite et de ses travaux, il a tracé, dans un tableau fidèle et détaillé, tout ce que Fouquet a fait pour les sciences et l'humanité; et que, rendant tour à tour hommage aux qualités qui le distinguaient, il l'a successivement présenté à son auditoire comme écrivain, comme praticien et comme professeur. C'est d'après cette triple considération, que M. Dumas a divisé son discours.

On sait que le mérite d'un éloge historique ne consiste pas seulement à faire connaître un personnage fameux d'une manière isolée, soit par les principaux traits de sa vie, soit par ses ouvrages, etc., mais à lier cette histoire particulière à celle de la science dont il a reculé les limites, à montrer l'influence que ses travaux ont eue sur son avancement; en un mot, à désigner la place qu'il doit occuper dans les fastes de cette science, et le jugement de la postérité. C'est ce double but qu'a eu en vue le panégyriste dans chacune des trois parties de son éloge, et qu'il a rempli avec le talent qu'on devait naturellement attendre d'un écrivain aussi distingué, et cher, à plus d'un titre, aux sciences médicales.

Je ne me propose point d'analyser ici l'éloge de Henri

Fouquet, ni de suivre l'orateur dans les détails qu'il donne de la vie de ce professeur. Ces objets sont assez connus, et tout le monde sait quels titres à la célébrité a laissés en mourant un homme qui n'est entré dans la carrière médicale qu'à l'âge de trente-deux ans. Vou-  
 lant seulement donner une idée du mérite qu'on remar-  
 que dans cet ouvrage, et de la manière dont il est écrit, je me bornerai à citer quelques fragmens qui pourront, mieux que tout ce que je dirais, faire juger du ton qui y règne, et de ce que les bornes de cet extrait m'empê-  
 chent d'offrir à l'attention du lecteur.

Le mouvement oratoire auquel se livre le panégy-  
 riste dans l'exorde, nous a sur-tout paru remarquable :  
 « En commençant, dit-il, de célébrer le professeur il-  
 » lustre que les sciences et l'humanité regrettent, je  
 » sens qu'il me sera difficile de proportionner l'étendue  
 » de mes éloges à celle de mes intentions et de mes  
 » vœux. Je voudrais que tous les malades dont il soula-  
 » gea les maux, dont il calma les souffrances; que tous  
 » ceux qui trouvèrent auprès de lui des conseils efficaces  
 » pour adoucir la vie, ou pour écarter la mort; que  
 » toutes les familles au sein desquelles il porta la conso-  
 » lation et l'espoir; que tous les disciples qu'il instruisit  
 » dans l'art sublime et difficile de guérir; que toutes les  
 » personnes enfin qui ont connu ses travaux et profité  
 » de ses lumières pussent répondre en même tems à ma  
 » faible voix, et paraître subitement au milieu de cette  
 » assemblée. Averti par leur présence, vous me verriez  
 » bientôt substituer l'éloquence de leurs ames à l'inuti-  
 » lité de mes discours. Prévenu par leurs témoignages,  
 » je ne chercherais ni à les surpasser, ni à les embellir.  
 » Certain de ne rien faire pour la gloire de Fouquet que  
 » l'interprétation fidèle de leurs pensées n'effaçât, je  
 » m'interdirais toute autre louange, dans la juste crainte  
 » de rester au-dessous; et quittant cette tribune où je  
 » dois faire entendre son éloge, j'irais me joindre à vous,  
 » Messieurs, pour applaudir seulement à la vérité de  
 » leurs récits. »

Un autre morceau frappant de la première partie,  
 est la description d'une des époques les plus glorieuses  
 du dix-huitième siècle, celle où la science de l'homme,

éclairée par l'esprit philosophique de ce siècle, était enfin débarrassée de l'ancien jargon barbare et scholastique et des doctrines mécaniques qui l'avaient si longtemps défigurée. « La physique générale, les mathématiques, la chimie, l'anatomie même reprenaient à son » égard leur véritable place. Winslow portait dans l'étude de l'anatomie une sévérité, une précision jusqu'alors inconnues chez les anatomistes français. Haller » élevait à la physiologie un des plus beaux monumens que l'esprit humain ait consacré aux progrès des » sciences. Rouelle donnait à la chimie une de ces » grandes impulsions que notre professeur Venel devait » bientôt poursuivre, que Lavoisier a rendu si féconde; » et dont Berthollet vient encore d'étendre les limites. » Buffon prêtant à l'Histoire naturelle tout l'éclat de son » imagination, toute la majesté de son style, renfermait » cette science dans un édifice superbe que son génie » construisait et auquel l'esprit observateur de Linné » préparait d'immenses matériaux. Sauvages essayait » d'établir les bases d'un système nosologique et de comprendre toutes les maladies dans le cercle d'une classification précise et méthodique. Bordeu proclamait une » doctrine modeste, ramenait toutes les parties de la » médecine aux règles de l'observation, revendiquait » les droits de l'organisme vivant, défendait les lois de » l'économie animale, et intéressait tout le monde à » sa cause par la tournure piquante de ses idées et l'aimable abandon de son style : une réunion étonnante » de savans, de littérateurs et d'artistes travaillait à » l'ouvrage immortel de l'Encyclopédie, et d'Alembert » avait écrit cet admirable discours qui unit tant de » justesse à tant de profondeur, et qui, par l'accord singulier des suffrages, repoussa victorieusement le trait » malin d'une injuste satire. »

L'orateur avant de parler des succès de Fouquet dans la carrière de la pratique, les fait pressentir d'avance, en décrivant rapidement les avantages précieux qu'il avait reçus de la nature, de l'éducation, du travail et de l'exemple. « Une taille élevée; une physionomie grave; » un regard expressif; une contenance imposante où » se peignait la noblesse plutôt que la fierté de caractère;

» le sourire d'une ame contente; la démarche d'un esprit occupé; l'attitude du commandement; un air méditatif, mais affable; des manières sérieuses, mais faciles; de la dignité sans contrainte; de l'assurance sans pédantisme; de la retenue sans défiance; de la fermeté unie à la douceur; de l'amabilité jointe à la force de tête qui imprime le respect et produit la soumission : voilà, Messieurs, à quels traits on pouvait reconnaître celui que chacun de vous se rappelle, et dont il semble que la nature en le formant ait voulu faire le type du médecin. »

Je terminerai cet extrait par un dernier morceau tiré de la péroraison. « Le modeste tribut que nous venons de payer à la mémoire du professeur illustre dont notre École déplore la perte, ne ressemble point à une de ces vaines représentations où l'orateur ayant à louer des hommes que la fortune et la renommée comblèrent de faveurs, les montre sous un appareil de pompe et de magnificence étranger à leur mérite et inutile pour leur gloire.... L'éloge de notre vénérable collègue ne s'est trouvé étroitement uni qu'à l'histoire de ses malades et de ses disciples. Sa vie se com-  
 » posa toute entière des fonctions qu'il remplit dans le double ministère de médecin et de professeur. Tous ses jours furent marqués par le bien qu'il fit aux hommes; toute son élévation s'est bornée à occuper dans l'estime publique une place honorable que le respect de ses concitoyens, la confiance des étrangers, l'opinion de ses confrères et le suffrage des savans lui assignèrent. Tous ses titres furent liés à des actions utiles; tous ses ouvrages ont été profitables; et pour connaître ce qu'il fut, il suffirait de savoir ce qu'un médecin vraiment digne de ce nom doit être. »

L. OCHIER, *D. m. m.*

*EXTRAIT du Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou charbon des blés, et sur ses préservatifs ;*  
 par M. BÉNÉDICT PRÉVOST. — Un vol. in-8°. — A  
 Paris, chez *Bertrand*. — 1808.

L'AUTEUR après avoir parlé brièvement de ceux qui l'ont précédé, et se sont occupés de cet objet, donne la description de la carie. Suivant lui elle attaque l'intérieur des grains sans dénaturer les balles, ni les parties intérieures de la fleur. Cependant elle les défigure plus ou moins, le germe est détruit, et la substance farineuse est remplacée par une poudre brune, presque noire, de mauvaise odeur, sur-tout quand elle est fraîche. On peut reconnaître à l'extérieur les tiges qui donneront des grains cariés, avant que l'épi ne soit sorti des feuilles, car il reste droit sans retomber sur lui-même comme les autres.

Vue au microscope, la carie paraît composée de grains presque noirs, grossièrement sphériques; mesurés aussi exactement que possible, les plus petits ont  $\frac{1}{200}$  de ligne, ou  $\frac{1}{20000}$  de mètre, en diamètre; les plus gros  $\frac{1}{15}$  de ligne. Ils sont plus pesans que l'eau, cependant quelques-uns surnagent.

M. Prévost vient ensuite à l'examen de la cause physiologique; la forme et la pesanteur des grains de carie lui ayant fait présumer que c'étaient des corps organisés et les graines ou germes de quelque cryptogame, il les a tenus quelque tems dans l'eau; par ce moyen il avait obtenu précédemment des globules de quelques *Uredo*, des tiges qui se sont singulièrement allongées par la végétation, et il promet, à ce sujet, quelques détails ultérieurs: au bout de trois jours les grains de carie lui ont pareillement donné des espèces de tige, dont il a reconnu trois formes différentes, qu'il nomme simple, liliforme, stupéiforme ou en mèche.

Quoiqu'il donne le nom de feuilles à des parties qui les terminent, il avertit qu'il ne leur reconnaît point les caractères de cet organe.

Ces tiges produisent des espèces de graines qui reproduisent des plantes semblables à celle qui leur a donné

donné naissance. De là il se croit autorisé à conclure que les grains de carie sont les graines ou conglés d'une plante parasite.

Mais comment s'introduit-elle dans les parties du blé qu'elle infecte ? Comme il a pu reconnaître long-tems avant la manifestation de cette substance, les épis renfermés dans les feuilles qui doivent en être infectées, il a pu les observer dans leurs différens progrès, et de cet examen progressif, il conclut que la carie est une plante qui naît sur la surface du blé ou dans son voisinage, et non dans son intérieur, car il l'a observée dans ses différens états, sur la superficie du blé. Il regarde comme impossible que les graines de carie, quelque menues qu'on puisse les supposer dans leur premier état, puissent monter des racines par les conduits ordinaires de la sève, jusque dans le grain de blé.

Reste à savoir comment cette plante pénètre de l'extérieur dans l'intérieur; car ici l'auteur convient qu'il n'a pu l'observer directement. Il est réduit aux probabilités.

Il passe ensuite à l'examen de quelques plantes intestines, qu'il regarde comme propre à jeter du jour sur l'origine de la carie. Nous ne pouvons le suivre dans ses recherches, quoiqu'extrêmement curieuses. Nous nous contenterons de dire qu'il croit s'être assuré que certaines Puccinies sont les fructifications de diverses espèces d'*Uredo*. D'autres espèces rapportées à ce même genre, *Uredo*, lui ont fait découvrir un phénomène très-remarquable. Car il croit pouvoir assurer que des globules les plus intérieurs de quelques-unes de ces plantes, il a vu sortir des corps particuliers, qui avaient des mouvemens spontanés fort marqués. Il promet, dans un mémoire subséquent, de développer les moyens par lesquels il s'est assuré de ces mouvemens et de leur spontanéité. Poussant ses recherches plus loin, il a vu de pareils corps sortir de différentes portions de graine, telle que celle du blé, des sucres de plantes, etc. Après un certain laps de tems, ces corps ont produit des tiges grêles, particulières. Ce-

pendant, ils donnaient toujours des signes d'animalité aussi évidens que les animalcules infusoires.

Voici la conclusion de M. Prévost.

« Par tout ce qui précède, j'établis d'une manière » incontestable que la cause immédiate de la carie, » est une plante du genre des *Uredo* ou d'un genre » très-voisin ; que la végétation de cette plante, ainsi » que celle de la plupart des *Uredo*, commence à » l'air libre et s'achève dans l'intérieur de la plante » qu'elle attaque. »

L'auteur, passant ensuite en revue les circonstances qui nuisent à la végétation ou à la propagation de la carie et celles qui la favorisent, termine son mémoire par la partie la plus essentielle pour l'agriculture, celle des préservatifs. Après avoir examiné ceux qui ont été mis en pratique jusqu'à présent, il en propose un qui lui a été indiqué par le hasard, et qu'il regarde comme plus sûr et moins dispendieux. Il consiste en des préparations de cuivre, entre autres le sulfate de ce métal. C'est aux cultivateurs qu'il appartient de porter un jugement sur ces deux assertions.

Suivant M. Prévost, cette maladie des grains était inconnue aux anciens, et il croit pouvoir assurer que cela provenait de ce qu'ils se servaient, pour les préparations données aux grains avant d'être semés, de vaisseaux de cuivre. On sent qu'il serait bien difficile de donner une preuve bien complète de cette assertion. Il n'en est pas de même des faits et des expériences sur lesquels repose le travail de M. Prévost, car il assure que la plupart sont très-faciles à vérifier. Il décrit ses procédés avec soin, et des figures très-correctes représentent les objets décrits.

Ce ne sera qu'en les consultant, ainsi que le mémoire lui-même, qu'on pourra se former une idée juste de l'importance des découvertes de M. Prévost.

La germination de la plantule qui produit la carie et la production des animalcules ou molécules animées, en sont les points les plus remarquables.

Pour ce dernier phénomène, il serait curieux de le comparer avec les découvertes de Munchausen, qui avait annoncé vers le milieu du siècle dernier, avoir

vu les grains de carie, *Ustilago*, se changer en animalcules oblongs, qui nageaient dans l'eau comme des poissons. Linné adoptant cette idée, avait fait mention de ces animaux, dans son *Systema Naturæ*, sous le nom de *Chaos Ustilago*.

D'un autre côté, M. Decandolle, dans son mémoire sur les champignons parasites, lu à l'Institut et imprimé dans les *Annales du Musée*, Tome IX, pag. 56, assure avoir examiné un grand nombre de ces plantes sans avoir pu y trouver des traces d'animalité.

Ce n'est pas le seul point où ces deux auteurs diffèrent entre eux; mais comme l'un et l'autre paraissent également aimés de l'amour de la science et de la vérité, ils ne tarderont pas sûrement à s'entendre; de leur accord, il pourra résulter quelques éclaircissemens sur cette partie de la botanique, qui malgré les efforts d'un grand nombre de naturalistes distingués, reste encore bien obscure.

Dans ce même mémoire cité, M. Decandolle regarde aussi la carie du blé comme un *Uredo*. A. P.

*E' ARITHMÉTIQUE-PRACTIQUE analysée et démontrée dans tous ses développemens et dans ses différentes applications à tous les usages du commerce, de la banque, de la finance, des arts et métiers, dédiée à S. Ex. Monseigneur MOLLIER, ministre du trésor public; par M. EDMONT DÉGRANGE, membre de la Société académique des sciences de Paris. — Deux vol. in-8° d'environ 320 pages chacun, caractères petit-romain et petit-texte. — Prix, 8 fr. et 10 fr. franc de port. A Paris, chez madame veuve Hocquart, rue de l'Eperon, n°. 6, et chez M. Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.*

L'AUTEUR a suivi la *méthode d'invention*. En fixant l'attention du lecteur sur les développemens des principes qui lui sont déjà connus, il le conduit à découvrir naturellement l'analogie de toutes les règles qui n'en sont que la conséquence, et le prépare à entendre, sans la

moindre difficulté, tout ce qui est dit ensuite de chacune de ces règles en particulier. Par exemple, lorsqu'il paraît ne s'occuper que de la multiplication, il examine comment on en compose le produit, et comment, par une opération inverse, on peut le décomposer; cette décomposition n'est autre chose qu'une analyse bien faite de la division connue par cet artifice, avant que l'auteur en ait prononcé le nom. Les développemens relatifs à la division, conduisent à la découverte des fractions qui ne sont que des quotiens inférieurs à l'unité, ou que des divisions indiquées, dont le diviseur est plus grand que le dividende; ceux relatifs aux quatre premières règles, conduisent aux rapports qui ne sont que des quotiens, aux proportions qui ne sont que la comparaison faite de deux rapports égaux présentés sous deux formes différentes, à ce qu'on appelle la règle de trois qu'il généralise, et qui n'est autre chose qu'une règle de proportion dans laquelle, ayant un produit indiqué et l'un de ses deux facteurs, il ne s'agit que de trouver l'autre; et ces développemens démontrent en même tems l'analogie de toutes les opérations et abréviations relatives aux divisions, aux fractions et aux rapports, ainsi que celles relatives aux facteurs d'une multiplication et aux trois termes connus d'une proportion dont il s'agit de trouver le quatrième terme. Ces premières connaissances conduisent insensiblement à celle de la règle appelée conjointe, qui n'est qu'une proportion composée de plusieurs proportions simples, des règles de compagnie, d'alliage, etc., et sur-tout à celles des progressions qui ne sont que des proportions continues prolongées au-delà de trois termes. Enfin, les progressions conduisent aux logarithmes, tout logarithme n'étant autre chose que l'exposant de la puissance à laquelle la raison d'une progression géométrique décuple est élevée dans le terme de celle-ci qui correspond à ce même logarithme. C'est ainsi qu'en suivant pas à pas l'analogie, l'auteur réduit l'étude de la science des nombres à celle de ses quatre premières règles bien développées. Telle est sa méthode.

Mais voici ce qui caractérise particulièrement le genre d'utilité de cette arithmétique. Elle contient, outre ce

qui constitue cette science, tous les renseignemens-pratiques résultans de la longue expérience d'un professeur obligé de s'occuper de tous les genres d'applications usuelles que l'on chercherait vainement ailleurs réunis dans un seul ouvrage. Ces applications ne laissent rien à désirer sur toutes les opérations et abréviations de l'arithmétique, dont la suite non interrompue conduit des procédés les plus simples aux plus compliqués par des degrés insensibles; sur les diverses natures d'escompte, la tare, l'avarie, l'intérêt simple, commun et composé, les époques moyennes, titres moyens, portées moyennes, prix commun, etc.; les changes étrangers, les arbitrages, le pair intrinsèque, les valeurs numériques et intrinsèques des monnaies; la comparaison des poids et mesures de tous les peuples du monde; le degré de fin des métaux, la manière d'en hausser ou baisser le titre par leur mélange à la fonte; les annuités, etc.; toutes choses qui ont obligé l'auteur à donner une infinité de définitions et de détails étrangers à l'arithmétique proprement dite, et cependant indispensables, tant pour qu'on puisse, dans la pratique, en appliquer les règles à tous les cas analogues aux différens intérêts du commerce, de la banque, des arts et métiers, que pour suppléer au défaut de pratique, ou plutôt pour s'y exercer.

C'est ainsi, par exemple, qu'il a été entraîné à insérer dans la première partie les notions de l'étendue, quoiqu'elles appartiennent exclusivement à la géométrie, parce qu'elles sont indispensables pour comparer les poids et mesures, ce qui suppose la connaissance de la nature des unités linéaires de surface, de volume ou capacité, et ce qui entre dans le vaste plan de l'*Arithmétique-pratique*, ainsi intitulée pour exprimer qu'outre les principes de la science du calcul considéré en lui-même, elle contient toutes les applications qu'on en peut faire aux divers intérêts du commerce et de l'industrie, tous les procédés usités par les plus habiles calculateurs-pratiques, et tous les renseignemens nécessaires sur les divers objets de ces mêmes applications.

E.

## VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation du *Voyage de Chambord*, ou la veille de la première représentation du *Bourgeois Gentilhomme*.

Lorsque le public fait justice d'un mauvais ouvrage, il ne reste plus au critique qu'à verser de l'huile et du miel sur les blessures de l'auteur tombé; mais lorsqu'un parterre uniquement composé de quelques intrépides amis de l'auteur applaudit à la plus insignifiante des productions, c'est alors au journaliste qu'il appartient de rétablir les faits, et d'avertir ses lecteurs de ne pas se laisser surprendre par l'apparence d'un succès usurpé.

On n'accusera pas les auteurs de ce vaudeville de s'être tourmentés pour trouver quelque intrigue nouvelle; il leur a paru plus commode de s'emparer d'une partie de celle du *Bourgeois Gentilhomme*. La scène se passe à Chambord: M. Le Simple, champenois, et tuteur d'Adèle; refuse de donner sa main à Derval, jeune peintre, qu'il n'a jamais vu. On persuade à M. Le Simple que le Grand-Turc et le Grand-Mogol viennent d'arriver dans l'auberge où il se trouve, et qu'ils vont, en bons voisins, rendre une visite à Louis XIV: cette mascarade est jouée par Baron et Lathorillière, acteurs de la troupe de Molière. Derval, qui passe pour le truchement de ces princes étrangers, leur présente M. Le Simple; sa tournure, son esprit conviennent beaucoup à son altesse turque qui le choisit pour secrétaire: M. Le Simple en signe le diplôme, qui n'est autre chose que le consentement au mariage d'Adèle et de Derval.

Je croyais que l'ouvrage se terminait à cette scène; mais voilà Molière qui arrive lui-même dans l'auberge pour nommer Derval peintre des décorations de son théâtre: tous les assistans se confondent en complimens: Molière repousse les éloges qu'on lui adresse; et, dans une demi-douzaine de couplets qui pourraient au besoin remplacer un dictionnaire historique, il cite soigneusement tous les hommes distingués de son siècle, et prétend que, dans cette illustre réunion, il ne pourra être remarqué. Tout allait bien jusque-là; mais les spectateurs, entendant Molière citer Montesquieu et Rousseau, les plus sages et les moins instruits n'ont pu s'empêcher de donner quelques marques d'improbation.

Les auteurs demandés par quelques amis qui appelaient dans le désert, ont été nommés : ce sont M. Desfontaines et Dupin. Ce dernier n'est pas connu ; mais, comment se fait-il que M. Desfontaines, qui est connu par des succès nombreux et mérités, se trouve de moitié dans cet ouvrage ?

Encore une victoire comme celle-ci, disait un général à ses officiers après une affaire très-sanglante, et nous serons forcés de battre en retraite. Encore quelques succès pareils, pourront dire les entrepreneurs du théâtre du Vaudeville, et nous serons obligés de fermer.

B.

**NÉCROLOGIE.** — *Notice sur la vie et les ouvrages de J. B. JUMELIN, docteur-régent de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, et professeur de physique et de chimie au Lycée Impérial; par N. L. M. DESESSARTS, membre de plusieurs Académies.*

J. B. JUMELIN, médecin, et professeur de mathématiques, naquit dans une commune située entre Valogne et Cherbourg, le 12 Septembre 1745.

Quoiqu'il eût acquis toutes les connaissances indispensables pour exercer la médecine avec succès, il avait moins de goût pour la science médicale que pour les sciences physiques : aussi étoit-il sans cesse occupé à répéter les expériences des plus célèbres physiciens, et à faire même des essais qui pouvaient accélérer la marche de la science et accroître son domaine.

Parmi ces essais nous citerons ceux qui ont eu le plus de publicité. Il inventa, en 1778, un moyen pour prendre l'eau au haut des syphons recourbés, sans interrompre le courant établi dans le syphon ; en 1779, il fit une machine pneumatique d'une structure particulière, et une pompe à feu, dont la construction diffère absolument de celles qui existent : un des travaux auxquels il s'est livré avec plus de constance, c'est la démonstration des effets résultans du mouvement de rotation influencé par une ou plusieurs forces, dont la direction fait angle oblique avec l'axe de rotation.

J. B. Jumelin a fait un ouvrage *ex professo* sur cette matière qu'on a dû trouver parmi ses papiers ; car il se proposait de le livrer à l'impression, et il l'avait annoncé à ses amis.

En exerçant la médecine il avait essayé de connaître, par des expériences les effets de l'électricité sur l'économie animale ; il avait également voulu découvrir les effets des stiptiques sur l'irritabilité, et déterminer l'action générale des enivrans de toute espèce sur la même faculté, et l'action particulière de chacun de ceux qui sont connus.

Ces travaux avaient acquis à J. B. Jumelin la réputation d'un amateur

éclairé des sciences physiques, et lui avaient procuré la connaissance des savans les plus célèbres. Ce fut dans une de ces sociétés, composée des hommes les plus instruits de la capitale, qu'on proposa à M. de Choiseul-Gouffier de mettre le docteur Jumelin au nombre des savans et des gens de lettres qui devaient l'accompagner dans son ambassade à Constantinople. Le docteur Jumelin fut flatté de faire partie d'une réunion d'hommes aussi distingués par leurs talens dans tous les genres que ceux que cet illustre ambassadeur avait choisis, et il passa plusieurs années à Constantinople. Il employa une partie de ce tems à faire des expériences microscopiques avec l'abbé Spallanzani qui habitait alors la même ville, et recueillit avec soin tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ce pays. Ce fut dans un des voyages qu'il faisait sous la protection de M. l'ambassadeur Choiseul-Gouffier qu'il découvrit les ruines de Githium, dont personne n'avait parlé avant lui, et dont il fit la description dans un Mémoire qu'il s'empressa, à son retour en France, de donner à l'Institut.

Le docteur Jumelin avait la passion des voyages. Aucun obstacle ne l'arrêtait. Après avoir été témoin des époques les plus orageuses de la révolution, sans y avoir pris d'autre part que celle d'avoir été chargé de diriger une partie importante des travaux et des approvisionnemens de l'artillerie des armées françaises, on lui proposa de faire un nouveau voyage à Constantinople et dans la Mer-Noire. Quoique les circonstances ne fussent pas favorables pour entreprendre un voyage aussi long et aussi périlleux, le docteur Jumelin s'embarqua pour se rendre dans les îles de l'Archipel, qu'il désirait revoir, pour y faire de nouvelles observations sur l'histoire naturelle; mais il avait à peine quitté les côtes de France, que le navire sur lequel il était fut pris par les Anglais qui le conduisirent à l'île de Corse, dont ils s'étaient emparés. Le docteur Jumelin fut prisonnier dans cette île pendant plusieurs mois; mais comme il n'était que simple passager, et qu'il voyageait pour le progrès des sciences, il obtint la permission de revenir en France.

Ce ne fut pas sans peine qu'il se vit forcé de renoncer aux espérances qu'il avait conçues de perfectionner des travaux qu'il avait déjà commencés; il fut sur-tout vivement affligé de la perte qu'il avait faite, lors de la prise du vaisseau sur lequel il était embarqué, de ses manuscrits et de ses instrumens de physique. Revenu en France, il s'y livra à ses occupations ordinaires. Comme il avait été membre du Bureau de Consultation des arts et des métiers, il avait conservé des relations avec les savans les plus distingués, entr'autres, avec MM. Bertholet et Fourcroy. Il avait été sur-tout très-lié, dans les commencemens de la révolution, avec le célèbre et infortuné Lavoisier. N'ayant jamais eu d'autre passion que celle de s'instruire, il ne s'était pas occupé de sa fortune. Aussi, loin d'avoir augmenté son patrimoine, il l'avait au contraire diminué pour se procurer les instrumens nécessaires pour faire des expériences.

Le docteur Jumelin étant alors dans un âge trop avancé pour commencer une nouvelle carrière, on lui conseilla de demander une place de professeur de physique au Prytanée, qui lui fut accordée : depuis ce moment il ne s'occupa plus que des sciences dont il était chargé de donner des leçons à ses élèves. On peut dire, sans craindre d'être démenti par ceux qui l'ont connu, que jamais aucun professeur ne fut plus exact, et ne mit plus de zèle que lui à remplir ses fonctions ; aussi fit-il d'excellens élèves qui chaque jour le regrettent.

Pour rendre ses leçons plus utiles, il avait composé un *Traité élémentaire de physique et de chimie*, qu'il a fait imprimer, et qui a paru l'année dernière. On y a trouvé le principal mérite de ces sortes d'ouvrages, l'ordre et la clarté. Les journaux ont donné de justes éloges au travail du professeur Jumelin, qui avait le projet de faire paraître successivement divers *Traités élémentaires* sur les matières qu'il enseignait, lorsque la mort l'a enlevé à une épouse chérie, à sa famille, et à ses nombreux amis, le 25 Septembre 1807, à Visigneux, près Soissons. On regrette, avec raison, qu'il n'ait pas eu le tems de mettre la dernière main à tous les travaux qu'il avait commencés ; mais son *Traité élémentaire de physique et de chimie* suffit pour le placer au rang des savans qui ont rendu des services importans à la jeunesse. Elle trouvera, en effet, toutes les notions dont elle a besoin, dans le volume qui contient son *Traité de physique et de chimie*. Chacune de ces sciences y est soumise à la discussion la plus claire et la plus méthodique. On peut donc regarder ce volume comme un *Manuel indispensable* à tous ceux qui veulent connaître les élémens de la physique et de la chimie.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES. — *Programme des prix proposés pour l'an 1809.* — L'Académie de Marseille, désirant secourir l'impulsion que le Gouvernement vient de donner aux Français, pour affranchir l'ancien continent d'une partie du tribut qu'il paye au nouveau, et convaincue des avantages que les départemens méridionaux et l'industrie nationale recueilleraient, s'il était possible de procurer un nouveau moyen de consommation des produits de la vigne, qui sont souvent sans valeur par l'effet des guerres maritimes et de la stagnation du commerce ; propose pour sujet du Prix qu'elle décernera dans sa séance publique du mois d'avril 1809, un *Mémoire en réponse* aux questions suivantes :

- « 1°. Quels sont les procédés les plus économiques et les plus simples » pour extraire le sucre du raisin ?
- » Quelle sera la quantité, la qualité et la valeur du sucre qu'on » pourra se procurer par la méthode proposée ?
- » 2°. Quels sont les procédés les plus sûrs pour obtenir le sirop de » raisin, dépouillé de tout acide et de tout principe étranger ?

» Dans quelles préparations pourrait-on substituer avec avantage sans nuire à leur qualité, le sirop de raisin au sirop de sucre ?

» Serait-il possible, par exemple, de le perfectionner assez pour en introduire l'usage dans la fabrication des liqueurs et des sirops, dans la composition de certaines confitures, de plusieurs préparations pharmaceutiques, etc. ?

- » 3°. Quelles sont les espèces de raisins, qu'il convient d'employer de préférence pour l'extraction du sucre et du sirop de raisin dans le département des Bouches-du-Rhône et dans les départements limitrophes ? »

L'Académie exige que les concurrents envoient avec leurs Mémoires des échantillons des résultats de leurs expériences et des certificats des autorités compétentes qui attestent les procédés qu'ils auront suivis pour les obtenir. Ces certificats devront être rédigés de manière à ce que le nom des concurrents ne soit pas connu de l'Académie, avant qu'elle ait prononcé son jugement.

Le prix sera de la valeur de 600 francs.

Les Mémoires ne seront reçus que jusqu'au premier mars 1809; ce terme est de rigueur.

L'Académie n'ayant reçu, depuis deux ans, aucun ouvrage pour le concours relatif à l'éloge de M. de Montclar, procureur-général du parlement de Provence, a retiré ce sujet de Prix, et elle a chargé un de ses membres de prononcer à l'une de ses premières séances publiques, l'éloge de cet illustre Magistrat.

Aucun des ouvrages qui ont été envoyés à l'Académie pour concourir au prix de poésie qu'elle avait proposé sur *la bataille d'Jena*, ne lui a paru digne de ce grand sujet et de la couronne académique.

L'Académie propose une seconde fois le même sujet de Prix pour l'an 1809.

Les mêmes ouvrages pourront être reproduits avec les corrections dont ils sont susceptibles.

Ils ne seront pas reçus après le premier mars 1809. Le Prix est de la valeur de 300 francs.

L'Académie rappelle au public qu'elle doit décerner dans sa séance du mois d'août prochain un prix de trois cents francs au meilleur Mémoire qui lui sera adressé sur la question suivante :

« D'après les changements qui s'opèrent dans le système politique des nations, quels seront, à l'époque de la paix maritime, les moyens les plus propres pour ranimer à Marseille le commerce et la navigation, et pour en étendre les rapports ? »

Les Mémoires doivent être rendus avant la fin de Juin de cette année.

Au mois d'Août 1809, elle décerna un Prix de la même valeur sur la question médicale relative à la *phthisie pulmonaire* qui a été détaillée dans un programme particulier.

Tout ce qui est relatif aux divers concours, doit être adressé franc de port, à M. Achard, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille.

## NOUVELLES POLITIQUES.

( EXTÉRIEUR. )

**TURQUIE.** — *Bucharest, le 6 Juin.* — D'après un ordre du feld-maréchal prince Prosorowski, tous les soldats des régimens qui se trouvent en Valachie, qui ont appris le métier de charpentier, doivent être réunis au corps des pontonniers.

Quelques différends qui ont eu lieu dans le courant du mois dernier, entre les habitans de la Valachie et de la Bulgarie, ont déterminé M. de Tutschnikow, notre nouveau gouverneur, à rompre toute communication entre ces deux provinces.

**RUSSIE.** — *Pétersbourg, le 15 Juin.* — Dimanche dernier, plusieurs régimens, parmi lesquels se trouvait une partie de la milice choisie, se sont mis en route pour la Finlande. La garde à cheval s'est aussi mise en marche pour Strina, sa résidence ordinaire pendant l'été.

— La gazette de la cour contient un rapport des opérations de nos armées en Finlande. Ce rapport va jusqu'au 15 avril seulement, et nous ne voyons pas que, depuis cette époque, il soit survenu aucun événement important dans ces contrées.

D'après ces nouvelles, le général-lieutenant Tutschkow fut informé, le 15 Avril, que l'ennemi avait fait, du côté de Limingo, une fautive attaque, à six heures du matin, tandis qu'il avait porté ses principales forces contre le général-major Bulatow, du côté de Franzil. Le général Bulatow, ne sachant pas que l'ennemi s'était considérablement renforcé, se reposant d'ailleurs sur la valeur reconnue de ses soldats, fut surpris par un nombre bien supérieur, reçut deux blessures et tomba sans connaissance. Le détachement qu'il commandait se retira en désordre, abandonnant quatre canons, et ayant essuyé une perte que le général Tutschkow porte à cinq cents hommes. Cet avantage de l'ennemi lui ouvrait le chemin de Wiganpf et le mettait à même de couper la retraite au général Tutschkow qui était à Pihajocki; celui-ci en conséquence eut devoir se retirer.

» M. le général, comte de Buxhowden, attribue cet avantage à la com-

fiance et à la lenteur du général Bulatow, qui a donné le tems à l'ennemi de s'avancer de Franzil à Pawola, et d'exécuter son projet. Il aurait fallu faire de fortes patrouilles et établir des vedettes de Limango à Franail. En tout, il paraît que les mouvemens de la cinquième division n'ont pas été assez prompts; le général Tutschkow est resté cinq jours à Kopio. Le général Bulatow est aussi resté trop long-tems dans cette ville, au lieu de poursuivre l'ennemi sur la route d'Uleaborg, son détachement d'ailleurs n'était point en proportion avec les forces des Suédois. M. le général en chef, comte de Buxhowden, a donné le commandement de cette division au général-lieutenant Bajewski; il devait aller lui-même rejoindre ce corps, afin d'agir d'une manière décisive. »

**SAXE.** — *Weimar, le 24 Juin.* — La superbe collection de tableaux et gravures que feu le duc Frédéric-Auguste de Brunswick-Oels a léguée par testament à notre souverain, a été exposée aux regards du public pendant quinze jours à l'Université d'Jéna. Sa bibliothèque, composée de 60 mille volumes, a été donnée à notre ville.

Le château d'Jéna qui a long-tems servi d'hôpital à l'armée française, est entièrement réparé. On y conserve le beau cabinet de minéralogie et de zoologie. Le nombre des étudiants à l'Université s'est considérablement augmenté depuis Pâques. On doit ce succès au zèle et à la réputation des professeurs.

**DANEMARCK.** — *Kiel, le 24 Juin.* — D'après des nouvelles particulières, il y a eu, le 10, sur les frontières de Norwège, une nouvelle affaire dans laquelle les Suédois ont été battus. Vingt officiers, et plus de 350 sous-officiers et soldats, sont amenés à Frédéricshald comme prisonniers de guerre; les Suédois ont perdu, en outre, deux pièces de canon, et plusieurs caissons ou chariots de bagage.

**ALLEMAGNE.** — *Francofort, le 3 Juillet.* — Le prince-primat fait élever au célèbre astronome Képler un monument qui fera beaucoup d'honneur au ciseau de M. Danneker, sculpteur de Stuttgart. Le buste de Képler était déjà achevé il y a quelque tems. L'artiste vient d'exposer le bas-relief qui est en marbre de Carrare, et qui représente le Génie de l'astronomie soulevant le voile d'Uranie: cette Muse présente au Génie le télescope inventé par Képler.

**BAVIÈRE.** — *Augsbourg, le 1<sup>er</sup> Juillet.* — Un nouvel édit de censure, publié dans le royaume de Wurtemberg, établit un collège particulier de censure, auquel il est enjoint de veiller à ce qu'il ne s'imprime rien de propre à offenser des Etats, des souverains, des sociétés religieuses légalement établies,

des personnes remplissant des fonctions publiques, ou même des corporations et des individus. Les censeurs doivent également empêcher la circulation de tout livre propre à éteindre les sentimens de morale et de religion, à produire des impressions préjudiciables à l'autorité des magistrats, à l'ordre, à la tranquillité publique. On ajoute dans le même édit que chacun est cependant autorisé à publier le résultat de ses recherches sur la religion, la morale, les sciences, la politique, etc., pourvu qu'il le fasse toujours avec la modération, avec la dignité que réclament de pareils sujets.

— Les nouvelles de Vienne, du 26 Juin, marquent que, depuis quelques jours, les marchandises coloniales avaient baissé de cinq pour cent; cependant le change avait continué de baisser, du 22 au 25; il était, à cette dernière époque, à 270. A la clôture de la bourse, il avait remonté et se trouvait à 250; on espérait qu'il ne tarderait pas à reprendre le taux où il était au commencement du mois. Hier, le cours de Vienne s'est aussi beaucoup amélioré sur notre place. Depuis quinze jours, il y a eu ici des pertes et des gains considérables.

— Les nouvelles de la Valteline marquent que le lac formé par l'Adda, dans le val de Sermio, a débordé inopinément par la chute d'une partie de montagne; ce débordement a formé un torrent qui s'est écoulé pendant douze heures, et a entraîné beaucoup de terres. Les plaines fertiles des environs de Tirano sont ravagées; plusieurs ponts, même ceux qui étaient de pierre, ont été emportés.

*Du 4 Juillet.* — S. M. a publié une ordonnance qui porte que le peage personnel auquel les Juifs étaient assujettis dans plusieurs provinces de la monarchie bavarroise, étant abrogé, il est défendu aux communautés et aux particuliers qui ont possédé jusqu'à ce jour le droit d'exiger un peage pareil, de l'exercer à l'avenir. Les communes qui jouissaient encore de ce droit, sont celles de Nuremberg, Bamberg, Donawerth, etc.

*SUISSE. — Lucerne, le 30 Juin.* — La diète helvétique a discuté, ces jours derniers, une question très-importante; savoir, si le landammann de la Suisse peut envoyer des ambassadeurs ou ministres extraordinaires auprès des puissances étrangères sans le concours de la diète? Il n'a encore été pris aucune décision sur cet objet que l'on regarde comme l'une des questions les plus intéressantes de notre

nouveau droit public. Ceux qui ont soutenu qu'il n'appartenait qu'à la diète d'envoyer des ambassadeurs vers une puissance étrangère, se sont fondés sur le texte même de l'acte de médiation, qui paraît favorable à cette opinion, ainsi que sur le danger qui pourrait en résulter pour la Suisse, si le landammann seul jouissait de ce droit, tandis qu'il n'est pas lui-même nommé par tous les cantons, mais uniquement par le grand-conseil de celui qui se trouve chaque année canton directorial. Ceux qui soutiennent l'opinion contraire, ont représenté qu'il peut y avoir des circonstances urgentes, des cas particuliers où il n'est pas possible au landammann de convoquer une diète extraordinaire, dont le rassemblement exige toujours un certain temps, et qu'alors le landammann qui représente le corps helvétique à l'égard des étrangers, doit avoir la faculté de pourvoir aux intérêts de la Suisse; mais que l'on convient cependant que cela ne doit avoir lieu que dans des circonstances pressantes, etc. On est impatient d'apprendre comment cette question va être décidée.

On s'est occupé des Suisses qui étaient autrefois au service de France et de Piémont. On a arrêté qu'un rapport sur cet objet serait rédigé et présenté à S. M. l'Empereur des Français.

Parmi quelques autres objets politiques soumis à la diète, on remarque plusieurs notes du chargé d'affaires de France, M. Rouyer. L'une de ces notes, relative au recrutement des régimens suisses, invite la diète à prendre les mesures nécessaires pour compléter ces régimens, l'expérience ayant prouvé que la voie du recrutement volontaire n'est pas suffisante pour le moment actuel, quoiqu'elle puisse l'être à l'avenir. La diète a pris le parti d'établir un comité particulier pour les recrutemens, et lui a envoyé cette note, en le chargeant de faire un rapport sur cet objet important.

La diète s'est en outre occupée des relations commerciales de la Suisse. Les députés de tous les cantons sont arrivés munis d'instructions sur cet objet; mais aucune de ces instructions n'embrasse l'intérêt général de la Suisse, mais seulement l'intérêt particulier de l'un ou de l'autre des cantons. Chaque député a émis le vœu d'augmenter les relations commerciales avec la France, avec l'Italie, avec l'Allemagne. On a présenté des réclamations contre les mesures prises par quelques-unes de ces puissances.

La diète, convaincue que ces divers objets méritaient une attention particulière, les a renvoyés à l'examen d'une

commission spéciale, pour lui en faire un rapport dans le plus court délai possible.

ROYAUME D'ITALIE. — *Milan, le 28 Juin.* — S. A. I. le prince a rendu, le 22 de ce mois, un décret qui divise le territoire maritime du royaume en quatorze syndicats de première classe, et trois de seconde classe. Les syndicats sont à la nomination du ministre de la guerre et de la marine.

— Le local du couvent et de l'église des Frères-Mineurs, à Sinigaglia, est accordé gratuitement à l'hôpital des Enfants-Trouvés et des infirmes de cette ville.

— Sera publié dans les trois nouveaux départemens, le décret du 26 mai 1807, qui abolit les confréries, excepté celle du Saint-Sacrement, dans chaque paroisse.

( INTÉRIEUR ).

*Plaisance, le 28 Juin.* — La publication du sénatus-consulte du 24 mai, qui a réuni à l'Empire français les Etats de Parme, s'est faite à Plaisance le 26 de ce mois, jour de dimanche, de la manière la plus solennelle.

*Bayonne, le 30 Juin 1808.* — Le 28 Juin, à midi, la Junte espagnole s'est réunie dans le lieu ordinaire de ses séances.

Après la lecture du procès-verbal, on a continué à proposer à la délibération les différentes questions résultant des opérations faites de vive voix ou par écrit, par MM. les députés, sur le projet de constitution. Il a été procédé à cet égard de la même manière que dans les séances précédentes.

La discussion ayant été suspendue à six heures du soir, il a été proposé à la Junte d'adhérer à ce que le Mémoire des révérendissimes Pères, généraux des Ordres religieux, membres de la Junte, sur un objet dont le projet de constitution ne faisait pas mention, savoir, l'utilité et le mode de la réforme des religieux réguliers de l'un et de l'autre sexe, fut remis avec recommandation entre les mains de S. M. C. Cette proposition a été adoptée, et M. le président a été chargé de présenter ce travail à S. M., et la séance a été levée.

Le surlendemain, 30 juin, les dernières modifications ou additions proposées ont été mises en délibération en suivant les mêmes formes que dans les précédentes séances.

— La Junte a terminé ses séances le 6 de ce mois. Le

*Moniteur* donne aujourd'hui l'acte constitutionnel en espagnol et en français.

— S. M. a rendu, le 24 Juin 1808, à Bayonne, son Conseil-d'Etat entendu, un décret par lequel elle autorise la Banque de France à établir un comptoir d'escompte dans chacune des villes de Lyon et de Rouen, en se conformant à ce qui a été déterminé à ce sujet par le décret du 18 Mai dernier.

— S. M. a rendu à Bayonne, le 24 Juin 1808, son Conseil-d'Etat entendu, un décret concernant les créanciers des colons de Saint-Domingue; ce décret contient les dispositions suivantes :

1. Tout créancier pour une des causes prévues par l'article 1<sup>er</sup> du décret impérial du 20 Juin 1807, concernant Saint-Domingue, pourra, en justifiant de son indigence, faire payer à son débiteur une provision alimentaire et annuelle, qui ne pourra excéder l'intérêt du capital à lui dû, et qui sera arbitré dans cette limite par les tribunaux, d'après la position respective du créancier et du débiteur.

2. Les jugemens qui interviendront en cette matière, à défaut de convention entre les parties, seront rendus sommairement et sans frais.

3. A défaut de convention à l'amiable entre les parties, il y sera pourvu par les tribunaux, sommairement et sans autres frais que ceux des citations et jugemens à intervenir.

4. Ces jugemens seront exécutés provisoirement, nonobstant opposition ou appel, et sans donner caution.

## ANNONCES.

*Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers, avec des remarques et des notes, par M. de Saintange. Nouvelle édition, revue, corrigée, le texte latin en regard, et ornée du portrait de l'auteur et de 140 estampes, gravées au burin sur les dessins des meilleurs peintres de l'Ecole française, Moreau le jeune, et autres; de l'imprimerie de Crapet, sur ses nouveaux caractères neufs, sur papier vélin superfine, dit Nom-de-Jésus, 4 gros volumes in-8°, hauteur du format in-4°, édition tirée à 100 exemplaires, brochée avec soin. Prix, 150 fr. — Les mêmes, même édition, sur papier dit grand-raisin fin d'Auvergne, 4 gros volumes grand in-8°, ornée du portrait de l'auteur et de 140 estampes, brochée. Prix, 84 fr. — Chez Desray, lib., rue Hautefeuille, n° 4.

### ERRATA du N° 364.

Page 76, ligne 36, ou plus ou moins; lisez : à plus ou moins.

78, 1, (par Errau 1618); lisez : (par erreur 1618) (\*)

Idem, 7, *Telepus*; lisez : *Telephus*.

Idem, 14, *Télépe*; lisez : *Téléphe*.

Idem, 20, *Forcelini*; lisez : *Forcellini*.

85, 17, il est donc avec elle; lisez : il est doux avec elle.

(\*) La date de l'approbation de cet Opuscule intéressant du marquis de Sévigné, est du 3 Août 1697, et celle du titre porte M. DC. XVIII.

(N° CCCLXVI.)

(SAMEDI 23 JUILLET 1808.)



# MERCURE DE FRANCE.

---

POÉSIE.

---

LE TOMBEAU DE CLÉMENTINE ET DE JULIE.

ALÉGIS.

QUEL son mélancolique a frappé mon oreille ?  
Sous deux coups mesurés l'airain vient de frémir,  
Tandis que dans les champs tout repose et sommeille  
Marchons vers ces tombeaux pour veiller et gémir.

Voilà des nuits l'inégale courrière  
Qui montre son disque d'argent,  
Et sa vacillante lumière  
Va me conduire auprès du monument.

Prête-moi, sombre Young, Pharnoméenne lyre  
Qui rendait sous tes doigts des accords si touchans ;

Hélas ! le sujet qui m'inspire  
Est le sujet qui produisait tes chants.

Vous n'êtes plus ! *Clémentine, Julie !*  
Ce froid gazon vous couvre pour toujours.  
Sous le ciseau de la Parque ennemie  
Vous succombez au matin de vos jours.

Vous n'êtes plus ! Votre malheureux père  
Vous déposa lui-même dans ces lieux ;  
De ce verger lui-même ouvrant la terre,  
Lui confia vos restes précieux.

K

## MERCURE DE FRANCE,

Pour protéger votre dernier asyle,  
 L'épineux églantier croise mille rameaux,  
 Et dans ce bocage tranquille  
 Rien ne pourra troubler la paix de vos tombeaux.  
 Aux tiges d'un cyprès viennent s'unir deux roses;  
 Oui ! de ces fleurs à peine écloses,  
 Vous aviez la fraîcheur, l'éclat et la beauté,  
 Hélas ! aussi même fragilité !

Dans leur parfum respirant votre haleine,  
 Je crois cueillir encor vos baisers innocens,  
 Lorsqu'autour de mon col vous formiez une chaîne  
 De vos petits bras caressans.

Je ne crains point qu'un jour la bêche impie  
 Vienne fouiller dans ces lieux respectés,  
 Et votre ami qui n'aime plus la vie,  
 Pourra bientôt s'asseoir à vos côtés.

Oui, oui ! bientôt j'en conçois l'espérance,  
 Nous nous verrons dans un séjour meilleur ;  
 Je tends les bras avec impatience,  
 Et crois déjà vous presser sur mon cœur.  
 Je reverrai ces grâces enfantines,  
 Ces yeux d'azur, ces blonds cheveux,  
 Ce teint brillant, ces douces mines,  
 Tous ces attraits naissans dont j'étais amoureux.

Cieux, entr'ouvrez vos portes azurées !  
 Que par un doux souris ces ombres adorées,  
 Calmant mes esprits inquiets,  
 Viennent dire à mon cœur : nous reposons en paix.  
 Allez, sans murmurer, j'attendrai, plus tranquille,  
 Le moment où la mort, brisant un vil argile,  
 Auprès de mes enfans me rendra pour jamais.  
 Doute irréligieux ! coupable incertitude !

Loin du séjour de la béatitude,  
 Eh ! pourquoi donc un Dieu puissant et bon  
 Placerait-il ces ames innocentes,  
 Du bien et du mal ignorantes ?  
 Pour punir mes erreurs ? — Non, non :  
 Malgré mes maux, malgré ma repentance,  
 Si j'ai pu mériter la céleste vengeance,  
 Ma tête suffira, je ne puis échapper,  
 Et sur moi seul la foudre doit frapper.  
 Mais je vois que déjà l'aurore matinale

D'un léger incarnat colore l'horizon ;  
 Phœbé s'enfuit , timide et pâle ,  
 Devant les coursiers d'Apollon.  
 Déjà le coq par son bruyant ramage  
 A réveillé l'habitant du village ,  
 Et les cloches des bœufs par leur son argentin  
 M'annoncent qu'on reprend les travaux du matin.  
 Il faut quitter ces lieux. Adieu ! tombe chérie ;  
 Adieu , Clémentine et Julie ;  
 Adieu , je reviendrai demain.

YDUAG.

## ENIGME.

TOUJOURS ! jamais ! ces mots , qui font l'éternité ,  
 Sans moi , lecteur , n'auraient point existé.  
 Suivi d'un adjudant , je supplée à moi-même.  
 Je me passe de lui quand j'estime , quand j'aime ,  
 Quand j'honore , ou bien imagine ceci ,  
 Quand j'offre enfin , et quand j'usurpe aussi.  
 — Trois mois de l'an me portent à leur tête.  
 Je ne les nomme pas. Tu serais une bête ,  
 Si tu pouvais plus long-tems m'ignorer.

S.....

## LOGOGRIPHE.

Au nom d'un grand niais mariez une fleur ,  
 Vous trouverez un fruit acerbe en sa primeur.

## CHARADE.

Avec grand fracas , mon premier  
 T'appelle dans les bois , mon aimable Araminthe ;  
 Tu parais : quel bonheur de te voir sans contrainte !  
 Que j'admire en toi mon entier !  
 J'aurais un plaisir singulier ,  
 A le serrer de la plus forte étreinte.

K 2

Tu me repousses, ah ! tu céderais sans crainte,  
Si tu n'étais trop mon dernier.

M.

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Férule*.

Celui du Logogriphe est *Musée*, où se trouve *Muse*.

Celui de la Charade est *Vol-taire*.

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

### LA PAUVRE SARA.

SARA NELKEN était la plus jolie et la plus malheureuse fille d'une petite ville de Silésie. Sa mère avait perdu la vie en la lui donnant; son père, honnête cultivateur, l'avait laissée en mourant, sous la garde d'une tante qui conservait dans tous ses traits, dans toutes ses manières, l'orgueil d'avoir été première femme de chambre d'une comtesse du Saint-Empire. Le caractère insolent et acariâtre de M<sup>me</sup> Dorothee Babeck était le fléau de toutes les jeunes personnes du quartier.

Sara, dans sa dix-septième année, livrée au travail le plus assidu, et tremblant sans cesse devant sa tante, était loin de soupçonner qu'e le fût un prodige de grâces et de beauté. Un jeune élève du chirurgien, son voisin, ne s'en était que trop aperçu; il rasait (1) les premiers personnages de l'endroit, et tout-à-coup il négligea ses plus illustres pratiques. Il les charmait par sa politique et ses grands récits; et maintenant, lorsqu'on lui demandait des nouvelles, il ne savait plus que répondre qu'il avait vu passer Sara, que Sara était bien jolie, et M<sup>me</sup> Babeck bien méchante. Jamais Albert n'avait osé aborder cette redoutable tante; quand il la voyait, avec sa nièce, sur le seuil de sa porte, il avait toujours envie de lui adresser quelque compliment bien respectueux; mais les yeux de M<sup>me</sup> Babeck étaient si terribles, que le pauvre jeune

(1) On sait qu'en Allemagne, et dans tout le Nord en général, ce sont les chirurgiens qui rasent.

homme se hâtait de lui tirer son chapeau jusqu'à terre, et de se réfugier chez son patron.

Cependant le hasard, qui gouverne tout, lui fournit enfin l'occasion d'ouvrir son cœur. Toute la ville s'était rendue à la fête d'un village voisin : Albert, plongé dans ses réflexions chagrines, revenait seul, au jour tombant, par un sentier détourné. Qu'aperçoit-il à vingt pas devant lui ? M<sup>me</sup> Babeck et Sara. Il veut presser sa marche, les jambes lui manquent. Mais la pluie commence à tomber, et Sara a un chapeau tout neuf ! Albert sent renaître son courage, il s'approche, détache de son cou sa belle cravate de soie ponceau, et supplie la jeune personne de permettre qu'il lui en couvre la tête. M<sup>me</sup> Babeck se retourne avec surprise, et prenant la mine imposante dont elle s'armait jadis pour défendre l'entrée du boulevard de la comtesse : « que veut Monsieur ? dit-elle d'une voix » aigre. — Je crains, Madame, que le chapeau, les rubans » de Mademoiselle.... — Ce n'est pas vous qui les lui avez » donnés, Monsieur. — Mais, Madame, sa santé ! elle a » chaud, si un rhume.... — Si elle est malade, Monsieur, » ce ne sera pas vous qui la soignerez. Adieu. » Et elle lui tourna le dos : les yeux de Sara semblaient le remercier et lui demander excuse. Il resta pétrifié.

Le lendemain, il se traîna machinalement chez ses pratiques ; mais le désordre de son esprit avait totalement égaré sa main. Le marguillier de la paroisse reçut une estafilade qui ressemblait à un coup de sabre ; le bailli faillit avoir le nez emporté, et, pour la première fois de sa vie, le bourguemestre manqua l'audience, en attendant son barbier.

Le chirurgien reçut de toutes parts des plaintes sur la maladresse de son élève. Albert, désespéré, lui avoua la cause du trouble qui s'était emparé de son esprit ; le patron, qui l'aimait, lui répond que si M<sup>me</sup> Babeck savait que, dans quatre ans, il peut se faire recevoir maître chirurgien, elle deviendrait, à coup sûr, plus traitable. Albert, à cette douce perspective, reprend de la confiance et des forces ; il passe la nuit à méditer sa harangue, et, de grand matin, il frappe à la porte de M<sup>me</sup> Babeck. — « Quoi ! c'est » encore vous, Monsieur ? — Madame, dans la confusion » inexprimable.... dont je me sentis.... dont je me sens » encore saisi..... » Aucune de ses belles phrases ne lui revient ; il balbutie, et finit, avec beaucoup de peine, par faire comprendre à la terrible tante que, dans quatre ans, il espère obtenir une maîtrise, et se montrer digne, alors, de la main de Sara. — Dans quatre ans ! Monsieur croit-il

» que nous soyons faites pour l'attendre ? Et d'ailleurs, que  
 » fera Monsieur dans quatre ans ? Les *Titus* ont ruiné les  
 » perruquiers ; les hommes n'ont qu'à reprendre la mode  
 » des longues barbes, comme leurs ancêtres, et voilà les  
 » barbiers aussi sans travail. Quant à la chirurgie, que  
 » vaut-elle à présent ? Sommes-nous encore dans le bon  
 » tems où toute personne raisonnable se faisait saigner  
 » une fois par mois ? ou bien Monsieur se figure-t-il qu'on  
 » va se casser, tous les jours, des bras et des jambes,  
 » pour avoir le plaisir de l'employer ? Allez, allez, M.  
 » Albert, prenez votre rasoir, et laissez-nous en repos. »

Le pauvre jeune homme ne répond que par un profond soupir ; il trouve à peine la force de rentrer chez son maître, et de lui raconter la triste issue de sa démarche. Le chirurgien ne veut pas qu'il se laisse abattre ; il lui représente qu'avec du courage, au contraire, il peut, en doublant ses efforts, diminuer de moitié le tems de son apprentissage. La dureté de M<sup>me</sup> Babeck avait inspiré à Albert, par réflexion, un ressentiment violent dont il tira une ardeur insperée pour se livrer aux études, qui devaient le conduire au jour heureux, où il pourrait tirer d'elle la plus douce des vengeances, en épousant Sara. Son application fut couronnée de succès si rapides, qu'au bout de quelques mois son maître, hors d'état de lui faire faire de nouveaux progrès, lui conseilla d'aller suivre les cours des grands démonstrateurs de la capitale.

Quelque douloureux qu'il parut d'abord au pauvre Albert de s'absenter du séjour qu'habitait l'objet de toutes ses affections, l'idée qu'il ne s'éloignerait d'elle que pour travailler à la mériter, vint lui prêter une nouvelle énergie. Il part pour Berlin, après avoir trouvé le moyen de faire remettre à Sara un billet, où il l'instruisait de sa résolution, et lui jurait de lui conserver sa tendresse et sa foi.

M<sup>me</sup> Babeck apprit, avec une extrême satisfaction, le départ d'Albert. Elle ne croyait pas qu'il eût fait une grande impression sur le cœur de sa nièce ; mais elle calculait, du moins, qu'il lui serait bien plus facile désormais de la disposer à écouter les soupirs d'un vieux greffier qui, vingt ans auparavant, avait brûlé du plus beau feu pour la respectable tante elle-même. En un instant sa joie fut troublée, son ambition confondue. Un juif, qu'elle chargeait secrètement de secourir les malheureux, en leur prêtant son argent à cent pour cent, disparut tout à coup avec le plus clair de sa petite fortune. Le greffier se trouva, sur l'heure,

guéri de tout amour pour la nièce, comme de toute amitié pour la tante.

Après avoir donné d'abondantes larmes à ses ducats, M<sup>me</sup> Babeck puisa quelques consolations dans une idée lumineuse que lui suggéra son bon naturel, aidé d'une longue expérience. Une tante vulgaire n'eût songé qu'à se défaire au plutôt d'une nièce qui lui était devenue à charge ; M<sup>me</sup> Babeck imagina un expédient qui devait avoir le double avantage de la débarrasser de la sienne, et d'en faire en même tems pour elle la source d'une nouvelle fortune. — « Ecoute, ma chère Sara, lui dit-elle ; tu vois que ce » maudit juif m'a ruinée de fond en comble. Tes parens » ne t'ont rien laissé, mon enfant ; ainsi il faut songer à te » tirer de la situation où nous voilà toutes deux. Moi, je » ne puis plus rien entreprendre ; mais je vais, du moins, » t'aider de mes conseils. Le comte et la comtesse de Hoch- » buttel ont conservé un souvenir très-flatteur de mes ser- » vices ; avec une lettre de moi, tu seras reçue d'eux comme » je le serais moi-même. Avant la fin de l'année, jolie, » adroite comme tu l'es, que sait-on si tu ne peux devenir pre- » mière femme de chambre de ma tante la comtesse ; et, si » tu savais ce que c'est que d'être première femme de » chambre d'une comtesse ? D'abord... »

M<sup>me</sup> Babeck fut obligée de s'arrêter au moment d'entrer dans des détails qui souffraient encore tant à sa mémoire ; la pauvre Sara, suffoquée par ses sanglots, était hors d'état de l'entendre. Elle la laissa pleurer à son aise, et alla composer une longue épître à ses anciens maîtres, pour les supplier d'admettre dans leur maison une nièce formée par elle aux bons principes. Partout ailleurs où les bons principes de M<sup>me</sup> Babeck eussent été connus, ils auraient suffi pour faire rejeter son élève ; mais ce n'était autrement, et pour cause, chez M. le comte de Hochbuttel.

Sara, munie d'un petit paquet de la précieuse lettre de sa tante dans son sein, s'achemina tristement vers la capitale. Elle se fait indiquer l'hôtel du comte ; elle entre, la tête baissée. Elle était déjà sur les premières marches du perron, lorsqu'une grosse voix lui crie : « Où allez-vous, » la petite ? » Effrayée, elle se retourne, et voit une tête passée par une lucarne, près de la porte ; c'était celle du suisse qui répète sa question avec la même aménité. « Mon- » seigneur, répond-elle toute tremblante, voici une lettre » de ma tante. » — Le large baudrier et les épauettes du suisse lui avaient ébloui les yeux, elle le prenait pour le

comte. — « Et quelle est cette tante ? — M<sup>me</sup> Dorothee Babeck. — Ah ! la chère M<sup>me</sup> Babeck ! Nous voyons ce que c'est : montez, la petite, montez. » Il sonne ; un domestique vient au-devant de Sara, prend sa lettre, et la porte à l'une des femmes de la comtesse.

Pendant que Sara attend dans l'antichambre, entourée de de dix laquais, qui la considèrent en ricanant, nous allons essayer de faire connaître les maîtres de la maison. Leur fortune était immense ; ils en avaient joui si long-tems, et de tant de façons ensemble, qu'ils imaginèrent, un jour, de chercher le bonheur, chacun de son côté, et à sa manière. M. le comte de Hochbuttel acquit la plus brillante renommée par ses chevaux, son jeu, et ses maîtresses ; M<sup>me</sup> la comtesse remplit toute l'Allemagne du bruit de ses soupers à la française, de ses romans, et de ses noirceurs. Efficace dans ses passions, implacable dans ses vengeances, rien ne lui coûtait pour assouvir les unes et les autres.

Sara est enfin introduite à sa toilette. — « M<sup>me</sup> Babeck » me dit beaucoup de bien de vous, mon enfant ; mais, levez » donc la tête, qu'on vous voie ! Oui, de la figure, des yeux.... » Et, pas de service. — Non, Madame la comtesse. — » J'entends, toute la gaucherie de la province ; mais, on » vous formera, la petite, je vous recommanderai à M<sup>lle</sup> Ida, » ma femme de confiance. Je ne puis me résoudre à renvoyer » ce qui me vient de la part de cette bonne Babeck. » Sara rendait grâce au ciel de lui avoir donné une maîtresse aussi indulgente.

Le comte, qui avait été averti par un de ses gens, entra comme par hasard. — « Ah ! vous voilà, Comte ; je vous » aurais fait prier de passer chez moi. La pauvre Dorothee ! » savez-vous qu'il lui est arrivé de bien grands malheurs ? » tenez, voici sa lettre et sa nièce. — Oui, la lettre doit être » tout-à-fait touchante ; mais la nièce est bien, très-bien, foi » d'homme d'honneur. Vous n'êtes donc pas heureuse, petite ? » — Monseigneur, dans votre maison, je ne puis manquer de » l'être, à ce que m'a dit ma tante. — Elle a, parbleu, raison » votre tante... Mais, elle est jolie, sur ma parole, du dernier » joli ! Qu'est-ce que vous ferez de ça, Comtesse ? Tenez, il » me vient une idée excellente, à moi ; vous savez que mon » valet de chambre est un lourdaud qui casse et déchire » tout ce qu'il touche : il faut charger la petite d'avoir soin » de mes dentelles et de mes porcelaines. Ce sera toujours une » occupation pour elle, en attendant qu'elle soit en état » de faire son service auprès de vous. » La comtesse ne

put s'empêcher de rire aux éclats. — « Vos dentelles et vos porcelaines ! en vérité, Comte, je ne vous vis jamais si soigneux et si rangé. Au reste, vous êtes le maître. Allez, Sara ; le valet de chambre de monsieur le comte vous instruira de ce que vous aurez à faire. »

Sara se retira en faisant une profonde révérence ; un rouge de feu couvrait ses joues ; les regards du comte et les ris de la comtesse l'avaient toute déconcertée. Les deux illustres époux restés seuls, continuèrent à s'égayer sur l'idée du comte, et sur l'embarras de la petite innocente. — « C'est assez plaisanter, dit enfin la comtesse, avec le plus noble sang-froid : vous savez nos arrangemens, comte ; liberté, liberté absolue ! »

M. le comte sort en baisant la main de sa digne moitié, et se sentant très-disposé à user, dans toute sa plénitude, de la permission qu'elle voulait bien lui donner ; l'occasion ne tarda pas à s'en offrir. Dès le lendemain matin, Sara, docile aux leçons du valet-de-chambre et de M<sup>lle</sup> Ida, était dans l'anti-chambre de son maître, occupée à bâtir son jabot et ses manchettes de point. Le comte l'aperçoit et sourit. Il sonna pour demander son déjeûner, et, au lieu de l'épais valet-de-chambre, c'est la jolie Sara qui vient lui verser son café. — « A ravir, petite, lui dit-il ; nouveau Jupiter, me voilà servi par une Hébé ; et, sans doute, la sienne n'était pas aussi jolie que toi, car eût-il pu se résoudre à la remplacer par Ganymède ? — Je ne sais pas quel était ce Monsieur-là, répondit modestement Sara ; mais j'ose vous assurer, M. le comte, qu'il ne prenait pas de meilleur café que vous ; j'y ai mis tous mes soins. — Mille grâces, charmante petite, il ne peut être que délicieux . . . Mais que vois-je ? Comment est-il possible d'avoir des mains de cette blancheur, en province, et au milieu d'occupations grossières ? » Et il lui prenait la main pour mieux la considérer. Sara essaya de la retirer, le comte la serra plus fort. — « Tu veux en vain m'échapper, belle enfant ; il faut que tu apprennes à connaître où ton heureuse étoile t'a conduite ; tiens, prends une tasse, un siège, et déjeûne avec moi. — Ah ! M. le comte, je sais trop bien que le respect . . . Point de respect, ma petite ; de la confiance et de l'abandon ! » Il approche une chaise, et la fait asseoir malgré elle. Sara couvrait avec son mouchoir la rougeur de son visage. — « Quoi ! pleurerai-tu, par hasard ? Mais, je devine, tu as laissé là-bas quelque objet chéri, un amour bien gauche, bien sot, bien transi ? — Non, M. le comte,

» Albert n'est ni sot, ni gauche. — Ah ! ah ! c'est un monsieur Albert ! Et qu'est-ce que c'est que monsieur Albert ?  
 » — C'est un honnête jeune homme qui m'a promis de m'épouser. — Oui, oui, comme cela se promet ; et où est-il ce Monsieur qui épouse ? — Hélas ! il est à Berlin ; mais malheureusement je ne sais pas où il demeure. — Malheureusement ? Voyez donc la petite innocente ! Allons, Sara ; oublie ton M. Albert, ou du moins ne m'en parle plus. Va mettre le verrou à la porte de ma chambre ; il ne faut pas, en effet, que mes gens voient que je te fais déjeuner avec moi. » Sara court à la porte, l'ouvre et s'enfuit. Le comte se lève, s'élançe après elle, et rencontre dans l'anti-chambre un chasseur à la livrée du premier ministre, qui lui annonce la visite de son maître. En toute autre circonstance, la vanité du comte se serait trouvée flattée de cette visite ; il fallut, dans le moment présent, qu'il fit un grand effort sur lui-même pour ne pas maudire à haute voix les fâcheux et les premiers ministres.

Devenue méfiante depuis cette dernière tentative, Sara trouvait toujours quelque moyen de n'entrer dans l'appartement de M. le comte, que lorsqu'elle savait qu'il n'était point seul. Piqué de ses petites rusés, le comte, trouva bientôt un prétexte pour mettre sa prudence en défaut. La résistance ne fait que l'enflammer davantage ; il devient très-pressant. Sara, semblable à l'oiseau échappé que l'on veut reprendre, vole d'un bout de la chambre à l'autre ; le comte la poursuit, il saisit enfin une de ses mains, mais de l'autre elle le repousse : ses doigts s'embarrassent dans les cheveux du comte, et son faux toupet s'y trouve suspendu. Dans ce moment, la porte s'ouvre. . . . C'était la comtesse qui amenait chez son époux une jeune femme, à laquelle tout Berlin savait qu'il cherchait à plaire. La surprise, l'embarras du comte ne peuvent se décrire. La jeune femme riait aux éclats ; la comtesse se mordait les lèvres pour n'en pas faire autant ; et Sara confuse, quoique victorieuse, son tablier à ses yeux, avait déjà gagné l'anti-chambre.

Le comte, dissimulant son dépit, s'efforça de plaisanter lui-même sur sa mésaventure ; mais il était intérieurement trop humilié pour ne pas s'occuper déjà de ses moyens de vengeance : il saisit les premiers que lui offrit le hasard ; et ce fut le soir même dans une conversation qu'il eut avec la comtesse.

« Vous sentez bien, Madame, lui dit-il, que j'avais trop  
 » d'usage pour ne pas tourner en plaisanterie la scène de ce

» matin ; mais , maintenant que nous sommes seuls , je ne dois  
 » pas vous cacher que c'est un monstre d'ingratitude que  
 » votre petite Sara. — Comment , ma Sara ? Mais , comte , je  
 » ne l'ai prise que parce que vous avez paru vous y intéres-  
 » ser. — Moi ! de ma vie : et comment m'intéresserais-je à  
 » une petite effrontée qui ne respecte rien , pas même sa  
 » maîtresse , et qui se permet de parler d'elle avec une im-  
 » pudence . . . — De moi ? la malheureuse ! Et qu'ose-  
 » t-elle dire ? — En vérité , je ne puis prendre sur moi de le  
 » répéter. — Expliquez-vous , comte , je l'exige. — Eh  
 » bien ! elle va débitant par-tout que vous mettez du blanc.  
 » — Langue de vipère ! — Que vos sourcils sont peints. —  
 » L'infâme ! — Que vous avez trois dents postiches. — Oh !  
 » la scélérate ! je n'en veux pas entendre davantage. Oh !  
 » petite misérable , que tes noirceurs vont te coûter cher ! »  
 Le comte souriait , il voyait que tous ses traits avaient porté.  
 Dès le lendemain , Sara fut reléguée dans les cuisines , et  
 condamnée aux emplois les plus vils de la maison. Tous les  
 domestiques la plaignaient ; elle supportait son sort avec  
 patience , et n'éprouvait de chagrin que lorsqu'elle rencon-  
 trait l'orgueilleuse Ida , qui ne manquait jamais de lui rire  
 au nez en haussant les épaules.

Pauvre Sara ! elle était loin de prévoir à quels excès la  
 vengeance allait se porter contr'elle. Heureuse d'être déli-  
 vrée des poursuites de M. le comte , et se rappelant toujours  
 le premier accueil de sa maîtresse , elle se livrait à l'espoir  
 d'être bientôt rapprochée d'elle , lorsqu'un matin , Ida lui  
 apporte l'ordre de sortir de l'hôtel à l'heure même. Elle  
 demande qu'il lui soit permis d'aller se jeter aux pieds de la  
 comtesse ; la cruelle messagère lui répond que si elle tarde  
 d'un instant à obéir , elle la fera traîner à la porte par des  
 valets.

Sara , dans la rue , son paquet sous le bras , ne sachant de  
 quel côté se diriger , entre chez une honnête marchande ,  
 dont la boutique était presqu'en face de l'hôtel de Hochbittel ;  
 elle lui expose son embarras. La marchande lui offre de la  
 conduire chez une riche douairière , où elle peut compter  
 sur les meilleurs traitemens. Sara accepte avec reconnais-  
 sance. Tout à coup paraissent deux agens de police , qui l'ar-  
 rêtent comme accusée de vol. A ce mot affreux , ses joues  
 pâlissent , un tremblement universel la saisit ; elle veut  
 parler , sa voix expire ; et ces signes de son innocence sont  
 déjà pris pour une première conviction. La bonne mar-  
 chande elle-même , levant les yeux au ciel , s'écriait : « Hé-

» las ! dans un âge aussi tendre , avec une physionomie qui respire la candeur , qui l'eût jamais pu soupçonner ? »

Sara est conduite , ou plutôt portée à l'interrogatoire du magistrat chargé de la police. On ouvre son paquet , et le premier objet qu'on y aperçoit est un collier de diamans , qui est reconnu appartenir à la comtesse de Hochbittel. Il est présenté à la jeune accusée , qui avoue l'avoir vu plusieurs fois sur la toilette , ou au cou de sa maîtresse. On lui demande comment ce bijou se trouve parmi ses effets ; elle ne répond que par un sourire plein d'amertume et d'expression. Elle est envoyée en prison.

L'instruction du procès commence : Ida vient y déposer comme témoin ; les probabilités s'accroissent. Sara , sommée de confesser son crime , dit d'une voix douce , mais ferme : « Messieurs , en vérité , je ne suis pas coupable. » Jamais on ne put tirer d'elle d'autres paroles. « Mais la » sûreté publique , disaient les uns , veut un exemple : sans » doute , disaient les autres ; mais elle est trop jolie pour être » condamnée. » Cette dernière réflexion fut l'arrêt de la malheureuse Sara. Le président du tribunal , homme intègre , mais timide , craignant en effet de paraître séduit par les charmes d'une jeune fille , s'arma , par un excès contraire , d'une rigueur aveugle : son opinion entraîna celle de ses collègues ; la fatale sentence fut prononcée. On vint la signifier à Sara dans sa prison. Elle dit encore avec le même calme : « Messieurs , en vérité , je ne suis point coupable. »

Déjà le jour du supplice est fixé ; déjà , selon l'usage du pays , elle est revêtue de son habit de mort , de la fatale robe blanche et noire. Elle était assise sur un banc de pierre ; ses mains étaient liées : elle priait. Le docteur Naumann , chirurgien des prisons , suivi d'un de ses élèves , traversait la cour : le jeune homme , frappé du costume sinistre de la prisonnière , arrête ses regards sur elle ; il jette un cri lamentable ; il tombe à ses pieds : c'était Albert.

Depuis son départ de sa ville natale , Albert n'avait rien négligé pour se procurer des nouvelles de sa chère Sara ; mais , tout ce qui était parvenu à sa connaissance , c'est qu'elle était partie pour Berlin. M<sup>me</sup> Babeck n'avait eu garde de confier à personne en quelle maison elle envoyait sa nièce ; et Sara , pendant le peu de tems qu'elle avait passé à l'hôtel de Hochbittel , n'avait pu faire que de légères recherches pour découvrir la demeure de son fidèle Albert.

« Sara , ma Sara , lui disait-il d'une voix qu'entrecoû- » paient les sanglots , était-ce ici que je devais te revoir ? »

— Elle ne pouvait l'entendre : elle était complètement évanouie. Albert arrosait de larmes les liens dont étaient chargées ses mains délicates, il les serrait dans les siennes, il l'appelait à grands cris. Les secours du chirurgien la firent revenir peu à peu ; son premier regard rencontra celui de son amant ; et ces paroles, qui semblaient être les seules dont une commotion violente lui eût laissé l'usage, sortirent aussitôt de sa bouche : « Messieurs, en vérité je ne suis point » coupable.

» Non, elle ne l'est point, s'écria le jeune homme, non, » elle ne peut l'être ! Monsieur, dit-il à son maître, cette » malheureuse fille a toute ma tendresse ; si elle périt, je » meurs. Sauvons-la ; c'est moi qui vous devrai la vie. — Hé- » las ! que puis-je faire pour elle ? son arrêt est prononcé. — » Eh bien ! si ses juges n'ont pas été touchés de sa jeunesse » et de sa beauté, vous savez qu'il est un état du moins, où » les lois ordonnent de respecter les jours de la femme la » plus criminelle ; c'est la seule voie de salut qui nous reste, » employons-la. — Jeune homme, vous exigeriez de moi » une fausse déposition ? — Eh ! ne sont-ce pas aussi de » fausses dépositions qui l'ont perdue ? Serons-nous plus » scrupuleux que les scélérats qui l'assassinent ? » — Sans attendre la réponse définitive du docteur, Albert se penche vers Sara, il lui parle à l'oreille ; il lui dicte la déclaration qu'elle doit faire : mais quelle est sa surprise et sa douleur ? Sara, par un simple signe de tête, exprime son refus de recourir au moyen qui lui est offert ; puis levant les yeux au Ciel, et s'efforçant de ramener ses mains sur son cœur, elle semblait dire : « Ils ont voulu ma mort ; laissez-moi du moins » la recevoir avec toute mon innocence !

» Vous le voyez, mon ami, dit le docteur ; irai-je attester » ce que cette infortunée dément elle-même ? Venez, quit- » tons ces horribles lieux ; épargnez-vous un spectacle dé- » chirant. — Moi, que je la délaisse, s'écrie Albert, que je » la fuie quand elle n'a plus que moi sur la terre ! Non, je » ne m'en sépare plus !.... » La cloche funèbre se fait entendre, les portes s'ouvrent, la garde paraît. Albert frémit, il embrasse étroitement Sara, il veut la couvrir de son corps ; lutte trop inégale ! elle est bientôt arrachée de ses bras ; il s'élance sur le sabre d'un soldat, il tente de s'en percer ; mais, à l'instant même, désarmé, saisi, il voit entraîner celle qu'il adore ; il tombe à terre sans force et sans mouvement.

Le funèbre cortège s'avance vers le lieu du supplice ; le

peuple, en contemplant la victime, paraissait touché de la voir si jeune et si belle; et par un cruel caprice du cœur humain, toute cette multitude se précipitait pour être témoin du coup fatal qui allait trancher ses jours. Tout à coup le canon retentit, de bruyantes acclamations l'accompagnent; des cavaliers percent la foule en criant: grâce! grâce! On les entoure, on apprend que la Reine est accouchée, que l'héritier du trône vient de naître; Un antique usage accorde la vie à tous les condamnés. Le peuple entier répète les cris de grâce; Sara est reconduite à la prison; elle n'avait point changé de visage un seul instant; elle paraissait profondément insensible à tout ce qu'elle voyait, à tout ce qu'elle entendait.

Au bruit qui se fait autour de lui, Albert sort de l'anéantissement où il était plongé. Ses yeux s'ouvrent, aperçoivent Sara; il la prend pour son ombre, il se croit transporté avec elle dans un autre monde. « — Elle a sa grâce, lui criait-on » de toutes parts, elle ne mourra pas. — Elle ne mourra pas! répétait-il, en la contemplant; je pourrai donc vivre » pour elle! » Il lui adressa les paroles les plus tendres, elle ne répondit pas; il la conjura de parler, elle resta muette: ses yeux étaient fixes, ses paupières immobiles. Le docteur, inquiet lui-même de l'état de son élève, le pressait instamment de se retirer, pour laisser à sa jeune amie le loisir de prendre quelque repos. Sûr de la revoir librement désormais, Albert se laissa enfin persuader; en sortant, il remit à la femme du geolier tout l'argent qu'il possédait, et la supplia de prodiguer tous ses soins à Sara.

Le lendemain, dès le point du jour, il vole auprès d'elle; il espérait que le sommeil ayant calmé ses sens, l'effroi aurait fait place par degrés à la joie de l'heureuse révolution survenue dans son sort. Il la voit, il lui parle; même silence, même stupeur: de sinistres idées s'emparent de lui; il les repousse, il n'ose s'avouer à lui-même que l'excès de l'infortune et de la douleur a pu aliéner l'esprit de cette faible créature. Le docteur arrive; de légères observations lui suffisent pour s'assurer que la malheureuse Sara a totalement perdu l'usage de la raison.

Accablé par cette funeste certitude, Albert retombe dans le plus violent désespoir; son maître ne parvient à lui rendre quelque calme, qu'en lui faisant aussitôt entrevoir la possibilité d'obtenir que sa jeune amie soit conduite dans sa maison, pour y recevoir le traitement particulier qu'exige son état. La requête aux juges est dressée sans délai; elle n'éprouve point d'opposition; bientôt il est permis au doc-

teur de retirer et de garder Sara chez lui, sous sa responsabilité.

Tous ses vêtemens avaient été enlevés, le jour qui devait être le dernier de sa vie. Il ne lui restait plus que son habit de mort, la robe blanche et noire. Le docteur fut donc obligé de l'emmenner dans ce sinistre costume. Son premier soin fut de le lui faire quitter ; mais, à son grand étonnement, la malheureuse fille fondit en larmes, et refusa toute nourriture, jusqu'à ce qu'on le lui rendit. Les traitemens les plus doux ne pouvaient obtenir d'elle une seule parole : si le docteur, dans le dessein de faire quelque impression sur ses organes, prenait un ton de voix plus élevé que de coutume, elle se croyait encore devant ses juges, et, joignant les mains, elle ne savait que répéter : « en vérité, » Messieurs, je ne suis point coupable. »

Albert, pendant que son maître et lui travaillaient à rendre la raison à l'infortunée Sara, réfléchit qu'il n'était pas moins important de lui rendre l'honneur. Il fit toutes les démarches nécessaires pour obtenir la révision du procès ; elle commença sous les meilleurs auspices : toute la ville faisait des vœux pour la jeune victime, qui n'avait été sauvée de la mort que par le hasard le plus extraordinaire.

Déjà le comte et la comtesse de Hochbuttel ne se montraient plus en public ; ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils étaient l'objet de l'animadversion générale. Ce n'est pas toutefois que leur intention eût été de pousser leur vengeance jusqu'à cette affreuse extrémité. Ils n'avaient pas cru que le châtimement du délit qu'ils dénonçaient pût être plus grave qu'une simple détention ; et déjà le comte avait calculé que Sara, réduite à l'opprobre et à la misère, se trouverait trop heureuse de se remettre en son pouvoir. Mais le docteur craignant quelques nouvelles machinations de leur part, leur avait fait donner le faux avis de la mort de leur innocente victime.

Bientôt un trouble inconnu avait remplacé la fureur dans l'âme de la comtesse ; poursuivie par les remords de sa conscience, elle ne pouvait plus goûter aucun repos. La nuit sur-tout était pour elle un tems d'angoisse et d'effroi ; elle ne pouvait supporter l'obscurité, ni la solitude ; il fallait qu'une de ses femmes veillât auprès de son lit. Pour surcroît de douleur, ce qui lui restait de charmes s'était rapidement évanoui ; sa santé dépérissait de jour en jour : celui de sa punition approchait.

Sara était gardée dans un pavillon, à l'extrémité du jardin

du docteur ; son amant y passait des journées entières auprès d'elle, sans que ses soins délicats, ni toutes les ressources de l'art opérassent le moindre changement heureux sur son esprit. Albert rentrait, un soir, après avoir terminé de nombreuses visites ; impatient de savoir des nouvelles de Sara, il vole au pavillon ; il n'y trouve qu'une femme éperdue, qui lui apprend que tandis qu'elle était allée dans la maison remplir quelques devoirs, la jeune malade avait disparu, sans laisser aucun indice de la route qu'elle avait pu prendre. Au lieu de perdre en reproches un tems précieux, Albert s'élançe hors de la maison, il court çà et là dans les ténèbres, il interroge tous les passans, personne n'a vu celle qu'il cherche : après trois heures de la plus cruelle agitation, il revient épuisé de fatigue et de douleur, annoncer au docteur qu'il n'y a plus d'espoir de retrouver sa malheureuse amie ; son état diffèrait peu de celui où il était, le jour même qui devait terminer l'existence de l'infortunée créature.

Cependant Sara, protégée par l'obscurité, traverse plusieurs rues de Berlin ; et, soit par effet du hasard, soit par un de ces souvenirs confus que l'on observe souvent dans les individus attaqués de démence, elle arrive devant l'hôtel de Hochbuttel ; les portes étaient ouvertes ; il était minuit ; il y avait grand jeu dans les appartemens du comte, et tous les domestiques, à l'imitation de leurs maîtres, jouaient dans la loge du suisse. Sara entre, elle n'est vue de personne ; elle reconnaît un escalier dérobé qui conduit à l'appartement de la comtesse ; elle monte sans bruit, et paraît tout à coup à la porte d'un cabinet qu'occupait Ida, l'infâme calomniatrice qui l'avait perdue par un faux témoignage. Ida lève les yeux ; elle aperçoit un fantôme vêtu de blanc, une figure pâle qui est celle de cette Sara qu'elle croit morte ; elle pousse des cris horribles et se réfugie dans la chambre de sa maîtresse. La comtesse, fatiguée du jeu, s'était retirée chez elle pour lire un roman nouveau ; elle tressaille, elle interroge Ida qui, étendue à ses pieds, est hors d'état de répondre : mais bientôt tous ses doutes sont éclaircis ; Sara est debout devant elle ; ses mains sont croisées sur sa poitrine, et une voix qui retentit jusque dans l'âme de cette femme perverse, prononce lentement : « En vérité, je ne suis point coupable. » Comme frappée de la foudre, la comtesse tombe évanouie à côté de sa complice. Sara se retire, et sort de l'hôtel sans avoir été découverte par aucune autre des personnes qui l'habitent.

Elle

Elle regagne heureusement la demeure du docteur Naumann ; c'est Albert qui la reçoit ; il la serre dans ses bras, il la baigne de ses larmes ; elle est aussi insensible aux transports de sa joie qu'elle l'était ordinairement à l'expression de sa pitié. Ravi d'avoir retrouvé l'objet de toutes ses affections, le jeune homme renouvelle ses vives instances pour hâter la révision du procès. Un événement inespéré, dont il était bien éloigné de pénétrer le motif, fit plus, en un instant, que ses longues et pressantes sollicitations.

Glacée par la terreur, la comtesse avait cru voir devant elle l'ange de la mort, chargé de lui annoncer sa fin prochaine. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle envoya prier un officier public de venir recevoir une déposition importante, qu'elle ne pouvait différer d'un instant. Elle confesse que c'est par son ordre que le collier de diamans a été caché parmi les effets de Sara. Ida, interrogée, déclare que c'est à l'instigation de son maître qu'elle a porté un faux témoignage. L'ordre est donné d'arrêter les trois coupables : la comtesse n'échappe à l'infamie qui l'attend que par une mort accompagnée d'horribles convulsions.

Il n'existait plus d'obstacle à la réhabilitation de l'infortunée victime de la trame exécrationnelle qui venait d'être découverte. Le jour fixé pour cet acte de justice, tout ce qu'il y avait de plus illustre dans Berlin se pressa dans l'enceinte du tribunal. Le docteur Naumann fut invité à produire la prisonnière qui lui avait été confiée ; il s'avance, conduisant Sara par la main. Albert marchait derrière elle, prêt à soutenir ses pas chancelans. Tous les regards étaient attachés sur ce charmant visage, décoloré par l'infortune et plus blanc que son vêtement, sur ces yeux immobiles et privés d'expression : on eût dit voir marcher une statue d'albâtre. Oppressés par un vertueux remords, les juges n'osaient la contempler.

Le président se lève : il déplore la fatale erreur du tribunal, et le félicite de ce qu'il est encore en son pouvoir de la réparer. Il prononce enfin l'heureuse déclaration qui doit venger la vertu du triomphe passager du crime. Sara semblait ne pas entendre ; mais à ces mots : « Nous reconnaissons, en conséquence, ladite Sara Nelken pour pleinement acquittée et parfaitement innocente du délit dont elle était accusée..... » Elle s'écrie d'une voix forte et sonore : « Oui, oui, je suis innocente, et je le fus toujours ! » Ses yeux s'animent, ses joues et ses lèvres se colorent ; elle promène ses regards autour d'elle, elle les arrête sur Al-



bert. « Ah ! c'est lui ! » s'écrie-t-elle , et elle tombe dans ses bras. En un instant , toute l'assemblée est instruite par le docteur Naumann de l'amour et de la fidélité de l'honnête Albert. — « Pourrai-je supporter tant de félicité en un » jour ? disait le jeune homme à ceux qui l'entouraient ; en » lui rendant l'honneur , on lui a rendu la raison. » En effet , elle l'entendait , elle lui répondait ; elle reconnut le docteur et lui rendit grâce de ses soins. Elle dit aux juges qui étaient descendus de leurs sièges pour lui exprimer leurs regrets , qu'elle prierait Dieu toute sa vie , de leur pardonner le mal qu'ils lui avaient fait.

L'infâme Ida fut condamnée à une détention perpétuelle dans une maison de correction. La famille du comte obtint que sa peine se bornerait à vingt ans de prison dans un château-fort. Albert s'est acquis la plus brillante réputation dans son art ; le docteur Naumann , qui n'avait point d'enfans , lui a légué toute sa fortune. Sara est la plus vertueuse et la plus douce des femmes : à sa prière , son mari a bien voulu permettre que sa tante vint terminer ses jours près d'elle. Ce fut un samedi qu'elle dut être conduite à la mort : toutes les semaines , à pareil jour , elle visite les prisonniers ; elle leur porte des consolations et des secours.

L. DE SEVELINGES.

*Nota.* Quoique M. Kotzebue n'ait fait aucune difficulté de s'emparer d'un Conte qui m'appartient (ainsi que l'atteste ma réclamation insérée dans le *Mercur* du 2 Juillet) , je n'ai pas cru devoir publier celui que l'on vient de lire , sans déclarer que j'en ai pris le sujet dans une Nouvelle de cet auteur , intitulée : *Das arme Gretchen*. Sans indiquer les nombreux changemens qui m'ont paru nécessaires , je me bornerai à dire que , chez M. Kotzebue , l'héroïne est réellement pendue ; au moment où le docteur va la disséquer , son amant la reconnaît. Comme l'exécution avait été mal faite , la pauvre fille revient à la vie , mais elle se trouve atteinte d'une folie incurable. J'ai pensé qu'il fallait supprimer d'affreux détails et amener un dénouement ; mes lecteurs décideront si je me suis trompé.

*LA PRINCESSE DE CLÈVES*, suivie des *Lettres de M<sup>me</sup> la marquise \*\*\**, sur ce roman, et de la *Comtesse de Tende*. — A Paris, de l'imprimerie des sourd-muets, sous la direction d'*Ange Clo*, rue Saint-Jacques, n° 256. — 1807.

AVANT *la Zaïde* de M<sup>me</sup> de la Fayette, que l'on aurait dû insérer dans ce recueil, et les deux autres romans du même auteur dont nous allons rendre compte, les romans de la Calprenède et ceux de M<sup>lle</sup> de Scudéry, composés sous la minorité de Louis XIV, avaient la vogue, et jouissaient d'une grande réputation. Ils avaient chassé des ruelles et des toilettes la divine *Astrée* et la *Diane* de Montémayor dont elle était une imitation : ils en furent chassés à leur tour par ces trois bagatelles aimables, ouvrages d'une femme de beaucoup d'esprit qui avait recueilli à la cour d'Henriette d'Angleterre, première femme de Monsieur, frère du roi, et dans la confiante amitié dont cette princesse l'honorait, cette fleur de galanterie noble et de sentiment que Racine répandit depuis à pleines mains sur sa tragédie de *Bérénice*. Alors disparurent de la cour et de la ville, et furent relégués dans les bibliothèques poudreuses, ces énormes billots des *Cléopâtres*, des *Calocandres*, des *Cyrus*, des *Artamènes*, des *Clélies*, dont les interminables conversations égalaient en longueur les grands coups de lance que leurs héros se portaient, sans jamais se tuer. Alors les rodomontades du célèbre *Artaban* furent appréciées ce qu'elles valaient. Dans ces productions distinguées, c'est-à-dire dans *Zaïde*, *la Princesse de Clèves* et *la Comtesse de Tende*, les amans et les maîtresses sont tendres et passionnés, et se contentent d'aimer au lieu de discourir sur l'amour ; et les héros y sont braves, et non pas fanfarons. C'était, sans resserrer le domaine de l'imagination, faire évanouir les chimères que l'on prend quelquefois pour elle, quoiqu'il soit si aisé d'en saisir la différence. Nous ne perdrons pas notre tems à discuter si Ségrais eut quelque part à ces *intéressantes Nouvelles* : elles ont été attribuées à M<sup>me</sup> de la Fayette, de son vivant ; elles sont parvenues sous le nom de cette dame à la postérité ;

ne lui ôtons donc point ce que personne ne lui conteste, ou du moins n'a intérêt à lui contester.

M. de Laharpe, dont l'autorité est d'un grand poids en matière de goût, sur-tout lorsqu'il juge les morts, semble donner à *Zaïde* le pas sur les autres romans de M<sup>me</sup> de la Fayette. Il ne trouve rien de si intéressant que la situation de *Zaïde* et de Gonsalve, qui, s'aimant à la première vue par un de ces coups de sympathie qui décident en un moment de notre destinée, et ignorant chacun la langue de l'autre, n'ont que leurs regards pour interprètes de leur passion. Certainement, il y a un intérêt doux dans cette situation; mais est-il à comparer à celui qu'inspire la princesse de Clèves, lorsque, ne pouvant résister à la passion qu'elle ressent pour le duc de Nemours, l'homme le plus aimable de la cour de Henri II, se croyant trop faible avec sa vertu, elle se jette dans les bras de son mari qui l'adore, lui fait, en rougissant, l'aveu de cet amour qu'elle combat vainement, sans lui en nommer l'objet, et le prie de l'aider à en triompher. Cette situation est unique. C'est peut-être même un problème à résoudre que de décider quel est le personnage le plus intéressant ou de la femme qui se résout à un aveu si pénible, ou du mari qui le reçoit et le pardonne; et le style est, dans ce moment, au moins égal à la force de la situation. Écoutez M<sup>me</sup> de la Fayette: « Que me faites-vous envisager, » madame, s'écria M. de Clèves? Je n'oserais vous le » dire, dans la crainte de vous offenser. M<sup>me</sup> de Clèves » ne répondit point; et, son silence achevant de confir- » mer son mari dans ce qu'il avait pensé, vous ne me » dites rien, reprit-il, et c'est me dire que je ne me » trompe pas. — Eh bien, monsieur, lui répondit-elle, » en se jetant à ses genoux, je vais vous faire un aveu » que l'on n'a jamais fait à son mari; mais l'innocence » de ma conduite et de mes intentions m'en donne la » force. Il est vrai que j'ai des raisons pour m'éloigner de » la cour, et que je veux éviter les périls où se trou- » vent quelquefois les personnes de mon âge. Je n'ai » jamais donné nulle marque de faiblesse, et je ne » craindrais pas d'en *laisser* paraître, si vous me » *laissiez* la liberté de me retirer de la cour, ou si

» j'avais encore M<sup>me</sup> de Chartres (*sa mère*) pour aider  
 » à me conduire. Quelque dangereux que soit le parti  
 « que je prends, je le prends avec joie pour me conser-  
 » ver digne d'être à vous. Je vous demande mille par-  
 » dons, si j'ai des sentimens qui vous déplaisent, du  
 » moins je ne vous déplairai jamais par mes actions.  
 » Songez que, pour faire ce que je fais, il faut avoir plus  
 » d'amitié et plus d'estime pour un mari que l'on n'en  
 » a jamais eu : *Conduisez-moi, ayez pitié de moi, et*  
 »  *aimez-moi encore si vous pouvez.* » Nous ne connais-  
 sons rien, *dans ce genre*, de plus beau que ce discours,  
 et sur-tout que la phrase touchante qui le termine; et,  
 s'il y a quelque chose au-dessus, ce ne peut être que la  
 réponse de M. de Clèves. « M. de Clèves était demeuré,  
 » pendant tout ce discours, la tête appuyée sur ses  
 » mains, hors de lui-même, et il n'avait pas songé à  
 » faire relever sa femme. Quand elle eut cessé de par-  
 » ler, qu'il jeta les yeux sur elle, qu'il la vit à ses  
 » genoux, le visage couvert de larmes et d'une beauté  
 » si admirable, il pensa mourir de douleur; et l'em-  
 » brassant en la relevant: — Ayez pitié de moi vous-  
 » même, madame, lui dit-il, j'en suis digne; et par-  
 » donnez si, dans les premiers momens d'une affliction  
 » aussi violente qu'est la mienne, je ne répons pas  
 » comme je dois à un procédé comme le vôtre. Vous  
 » me paraissez plus digne d'estime et d'admiration que  
 » tout ce qu'il y a jamais eu de femmes au monde;  
 » mais aussi je me trouve le plus malheureux homme  
 » qui ait jamais été . . . . . J'ai tout ensemble la jalou-  
 » sie d'un mari et celle d'un amant; mais il est impos-  
 » sible d'avoir celle d'un mari, après un procédé comme  
 » le vôtre; il est trop noble pour ne me pas donner une  
 » sûreté entière, il me console même comme votre  
 » amant . . . . Vous m'estimez assez pour croire que je  
 » n'abuserai pas de cet aveu: vous avez raison, ma-  
 » dame, je n'en abuserai pas, et je ne vous en aimerai  
 » pas moins. » Alors M. de Clèves presse sa femme pour  
 qu'elle lui nomme celui qu'elle veut éviter; mais elle  
 résiste, et termine cette scène attendrissante par ces  
 paroles remarquables: — « Vous m'en presseriez inuti-  
 » lement, répliqua-t-elle; j'ai de la force pour taire ce

» que je ne crois pas devoir dire. L'aveu que je vous ai  
 » fait n'a pas été par faiblesse; et il faut plus de courage  
 » pour avouer cette vérité, que pour entreprendre de  
 » la cacher. » Lorsqu'on se rappelle que M. de Ne-  
 mours, caché à son insçu dans les jardins de M<sup>me</sup> de  
 Clèves, entendait cette conversation, l'intérêt de cette  
 situation s'accroît encore de la présence de ce prince;  
 et l'on n'est plus étonné du prodigieux succès qu'obtint  
 dans sa nouveauté ce roman qui, aux yeux de la pos-  
 térité, n'a rien perdu de son mérite. Boursaut, connu  
 par ses deux comédies du *Mercurie galant* et d'*Esopé à  
 la Cour*, fit, de la princesse de Clèves, une tragédie  
 qu'il donna au théâtre, et qu'il intitula *Germanicus*.  
 Cette pièce eut du succès; et l'on prétend que Corneille  
 dit, à une des représentations, qu'il ne manquait à cette  
 tragédie que le nom de Racine pour être achevée. Nous  
 aurons toujours beaucoup de peine à croire qu'un  
 homme de génie ait dit une sottise; et Corneille savait  
 trop bien que l'auteur d'*Andromaque*, d'*Iphigénie* et  
 de *Phèdre* ne pouvait jamais descendre à faire *Germa-  
 nicus*.

M<sup>me</sup> de la Fayette, que cette belle situation de son  
 roman de la *Princesse de Clèves* avait sans doute séduite,  
 voulut la reproduire encore dans celui de la *Comtesse  
 de Tende*. Mais elle manqua le but, précisément parce  
 qu'elle prétendit aller au-delà. M<sup>me</sup> de Clèves avoue  
 seulement à son époux qu'elle ressent de la passion pour  
 un autre que lui, et c'est déjà beaucoup: il fallait tout  
 le talent de l'écrivain pour faire passer cette hardiesse.  
 M<sup>me</sup> de Tende va beaucoup plus loin. Non-seulement  
 elle avoue à son mari qu'elle en a aimé un autre; mais  
 même elle ose lui écrire (c'est ce qui nous paraît  
 étrange) qu'elle porte dans son sein un gage de cet amour  
 adultère. Non, cela n'est ni vrai, ni même vraisemblable.  
 Rien ne peut excuser cet aveu, ni la mort du séduc-  
 teur, père de son enfant, ni la résolution où elle paraît  
 être de mourir elle-même en se livrant à toute la ven-  
 geance d'un mari outragé, ni l'espoir qu'elle conçoit  
 que M. de Tende, sûr du secret, ne repoussera pas  
 de la maison paternelle le fils d'une mère coupable.  
 D'ailleurs cette faute connue et avouée ôte toute espé-

rance d'un dénouement qui puisse satisfaire, et ravit au lecteur cette douce incertitude où nous aimons que l'auteur fasse, pour ainsi dire, flotter notre ame. Aussi il s'en faut bien que le roman de la *Comtesse de Tende* jouisse de la même estime que les autres romans de M<sup>me</sup> de la Fayette, quoique le style en soit tout aussi recommandable.

Il nous reste maintenant à dire un mot de M. de Valincourt, auteur des *Lettres de la Marquise* \*\*\*, qui furent pendant quelque tems attribuées au père Bouhours. Il n'est pas aisé de démêler, dans ces lettres un peu prolixes, mais écrites avec esprit et politesse, la véritable opinion de leur auteur sur le roman de la *Princesse de Clèves*, pour l'examen duquel elles furent composées. On voit seulement que Valincourt, ne sachant pas lequel, de Ségrais ou de M<sup>me</sup> de la Fayette, était le véritable auteur de la *Princesse de Clèves*, craint, en en disant trop de bien, de flatter un homme; et, en en disant trop de mal, de compromettre sa galanterie, et de se perdre auprès d'une femme tout à la fois auteur et courtisan. Jean-Baptiste-Henri du Troussel de Valincourt, était un de ces *demi-seigneurs, demi-gens de lettres*, qui, n'étant pas assez titrés pour frayer avec les Montmorenci, les Mortemar et les La Rochefoucaut, et n'ayant pas assez de talent pour rivaliser avec les Corneille, les Boileau, les Molière et les Racine, voulaient jouer le rôle d'auteurs auprès des gens de qualité, et celui d'hommes de qualité auprès des auteurs. Nous avons connu des amphibies de cette espèce, et qui même ne valaient pas Valincourt, qui voulaient se faire passer, aux yeux des Duras et des Richelieu, pour amis et collaborateurs de Voltaire, et aux yeux de Voltaire, pour des gentilshommes au moins à seize quartiers. Ces Messieurs s'attachent ordinairement aux grandes réputations; et, pour peu qu'ils aient le bonheur de survivre aux hommes de génie dont ils grossissaient le cortège, leur petite fortune littéraire est faite. Ils ont une voix prépondérante dans les salons, dans les Athénées, dans les coulisses, et vous entendez dire autour d'eux: « Paix, écoutons Monsieur un tel, il a été l'ami de Voltaire, de

Buffon, de Raynal; et Monsieur un tel, comme de raison, dit du mal de tous les gens de lettres qui n'ont pas l'honneur d'être morts.» Tel était un peu ce Valincourt. Il s'attacha d'abord, comme on vient de le voir, aux succès de M<sup>me</sup> de la Fayette : bientôt, pour parler à la manière de Descartes, il quitta le *tourbillon* de cette dame, pour aller *tourner* dans celui de Boileau et de Racine; et c'est là qu'il prospéra. Il s'insinua dans leur esprit, gagna leur amitié, devint leur collègue dans les Académies, dans la place d'historiographe, composa quelques dissertations qui furent beaucoup trop vantées, des vers dont personne ne dit du mal, parce que personne ne les redoutait. Il obtint, à force de vivre long-tems, une sorte de réputation qu'il conserve même encore, on ne sait pas trop pourquoi; et lorsqu'un incendie eût consumé, en 1725, sa maison de campagne, sa bibliothèque et ses manuscrits, sa renommée s'en accrut, et l'on regretta singulièrement les ouvrages prétendus du célèbre M. de Valincourt, tandis que le malin vieillard riait sous cape de se voir fameux à si bon marché : car, ce n'est pas acheter cher la gloire que de l'obtenir au prix d'une bibliothèque et de quelques manuscrits brûlés. L'éditeur nous annonce qu'heureusement tout n'a pas été consumé : cela nous fait espérer quelque nouvelle opération de librairie, spéculée sur les œuvres de Valincourt; et Dieu sait combien de manuscrits, tous *autographes*, que l'on croyait *perdus*, vont être *retrovés*. Mais nous craignons que la spéculation ne soit pas lucrative, si les morceaux dont cette édition sera composée n'est pas meilleure que les vers suivants qui commencent une pièce de Valincourt sur *un gros rhume qui l'avait empêché de sortir au commencement de l'année* :

Rhume, qui me tiens dans ma chambre,  
 Depuis le dernier de décembre  
 Jusqu'au quinzième de janvier,  
 J'ai bien à te remercier  
 De m'avoir épargné les peines  
 De deux fatigantes semaines.  
 Que d'inutiles complimens,  
 Que de fades embrassemens,

De souhaits et de révérences !  
 Que de trompeuses assurances  
 De vœux , de bénédictions ,  
 De fausses protestations ,  
 Qui toutes ne sont que paroles  
 Et paroles des plus frivoles !

Il faut avouer que Jean-Baptiste-Henri du Troussel de Valincourt n'avait pas beaucoup profité dans la compagnie de Nicolas Boileau et de Jean Racine. Tout n'est cependant pas si mauvais, dans les poésies de cet amateur, et il se trouve quelques vers agréables et bien tournés dans deux de ces pièces, *le Sens commun* et *le Caprice*. Les deux romans de M<sup>me</sup> de la Fayette sont d'ailleurs imprimés en assez beaux caractères dans cette édition qui est soignée, quoiqu'on puisse encore y remarquer bien des fautes. M.

---

**LÉONTINE DE BLONDHEIM**, traduit de l'allemand par M<sup>r</sup>. H. L. C. — Trois vol. in-12. — A Paris, chez *F. Buisson*, libraire, rue Gilles-Cœur, n<sup>o</sup> 10; et *Delaunay*, libraire, Palais du Tribunat, galeries de bois.

LE but moral de ce roman est d'affaiblir l'influence que la légèreté, l'ignorance et l'envie exercent sur la renommée; de prouver que des talens supérieurs et des vertus imprudentes conduisent souvent à une très-mauvaise réputation; et qu'on est presque toujours sûr d'en usurper une bonne avec un peu d'adresse, un peu d'hypocrisie et beaucoup de médiocrité. L'étude de la société, dans tous les tems et dans tous les pays, ne confirme que trop ces vérités affligeantes: j'observerai seulement qu'il est difficile, après *Tom-Jones*, d'en tracer un tableau neuf, intéressant et dramatique. Aussi M. Kotzebue n'a-t-il pas eu le projet de lutter contre Fielding: il n'a pris de lui que l'idée principale de son ouvrage: il assure d'ailleurs qu'aucun intérêt particulier n'a dirigé sa plume, et qu'il ne faut chercher dans son livre aucune espèce d'applications: personne, je

pense, n'a le droit de révoquer en doute la pureté de ses motifs; et cependant, on ne verra point M. Kotzebue attaquer avec tant d'art la vanité des bonnes réputations et s'attacher constamment à justifier les mauvaises, sans être tenté, sur-tout en France, de soupçonner un singulier mélange de modestie et d'orgueil dans ses intentions.

Son traducteur, bien plus franchement modeste, a cru devoir garder l'anonyme après avoir traduit l'ouvrage avec beaucoup d'élégance et de correction, et suivant l'expression d'une dame allemande aussi distinguée par son rang que par son esprit, après l'avoir embelli de tout ce qu'il en a supprimé. Le voile dont ce traducteur est couvert n'a pas empêché de reconnaître un écrivain d'un talent facile et d'un goût exercé, qui jugeant lui-même ses productions avec trop de rigueur, réserve l'indulgence et la politesse pour celles de ses rivaux. Mais quelque soin qu'il prenne de se cacher, je dois l'avertir qu'il ne jouira pas long-tems du privilège de n'avoir rien fait : j'ose même lui conseiller d'abandonner ce privilège à ceux qui en abusent avec une intrépidité si lucrative. Pour lui, ses ouvrages peuvent répondre de ses jugemens littéraires, et son talent lui rend inutile la protection de l'obscurité.

Ces réflexions seraient déplacées dans l'analyse d'un roman vulgaire, et sur-tout d'un roman traduit, si le traducteur ne se montrait ici fort supérieur à l'ouvrage et même à l'auteur original. La manière dont il apprécie l'un et l'autre suffira pour donner une idée de son goût et de son style. Elle me dispensera d'ailleurs de relever l'insolente folie de M. Kotzebue, dont le traducteur a fait justice. Le critique le plus éclairé ne parlerait pas de ce roman, avec plus de raison et d'impartialité.

« Je l'ai traduit, dit M<sup>r</sup>. H. L. C., avec autant de fidélité qu'en exige ce genre d'ouvrage, et je n'y ai même fait que deux retranchemens un peu considérables. Le premier porte sur deux lettres qui, fort inutiles à l'action, avaient en outre le défaut d'être écrites à peu près dans le style des halles. Des morceaux pareils peuvent plaire à quelques compatriotes de M. Kotzebue, qui pensent avoir répondu à toutes les objections quand

ils ont dit que *ces choses-là sont dans la nature* : mais ils n'auraient pu que choquer des lecteurs français qui conservent assez de goût pour vouloir qu'on leur offre la nature choisie, et non la nature basse et dégoûtante.

» La seconde suppression porte sur un épisode créé tout exprès pour injurier les armées françaises, ou plutôt le bon sens et la vérité. Cette sortie ridicule annonce dans son auteur autant d'ignorance des lois de la guerre, et sur-tout de la manière dont les différens peuples de l'Europe la font aujourd'hui, que ses pasquinades politico-belliqueuses annonçaient naguère de folie et d'ignorance militaire et politique.

» En mettant de côté ces écarts, qui sont comme le cachet de l'écrivain, on retrouve dans *Léontine* son talent ordinaire, purgé d'une partie de ses défauts ; je veux dire qu'on y retrouve son imagination vive et bizarre, son talent pour l'observation, et qu'il y règne moins de désordre et de mauvais goût que dans la plupart de ses autres ouvrages.

Ce jugement est de la plus parfaite équité : j'ajouterai seulement, pour ceux qui aiment les détails, même dans l'analyse d'un roman, que dans le premier volume de celui-ci, l'intérêt est long-temps étouffé par les dissertations, et que la marche de l'action ne se ranime et n'avance qu'au commencement du second volume. Je conseille donc aux lecteurs qui ne cherchent dans les ouvrages de ce genre que des faits, du mouvement et des émotions, de passer rapidement les deux cents premières pages : mais s'il s'en trouve un seul qui soit bien aise d'étudier les opinions de l'auteur, de suivre ses aperçus, de méditer ses observations sur l'esprit de la société, je crois qu'il lira plus lentement le premier volume que les deux autres. J'ai déjà dit que l'intention et le but moral de l'ouvrage, étaient de prouver l'injustice, la fausseté des jugemens publics et le néant des réputations. Le système de M. Kotzebue à cet égard est entièrement développé dans une lettre que *Walterslein*, le héros du roman, écrit à son vénérable instituteur, le pasteur *Gruber*. Comme il me paraît à peu près certain que l'ouvrage entier n'a été composé que pour

démontrer la vérité des principes établis dans cette lettre, je crois devoir en soumettre la théorie au jugement du lecteur : il suffira d'ailleurs pour lui donner une idée exacte de la partie romanesque de l'ouvrage, de l'avertir que tous les événemens sont les résultats et la preuve des opinions que *Vallerstein* développe dans les passages suivans :

« Qu'il me soit permis, dit-il à son ancien gouverneur, de vous soumettre sur l'article des *Réputations*, ma confession de foi toute entière.... J'ai souvent réfléchi sur cet objet important ; je crois l'avoir considéré sous toutes les faces : pardonnez-moi donc, mon ami, de m'étendre un peu sur un pareil sujet.

» La bonne réputation ressemble au vent ; on ignore d'où il vient, on ignore où il va : on peut avoir beaucoup de réputation sans en avoir une bonne, et l'on peut en avoir une très-bonne, et vivre à peu près ignoré. Pour estimer la valeur conventionnelle d'une bonne réputation, il est parfaitement inutile de connaître la source d'où elle sort : comme le Nil, c'est assez qu'elle se répande de toutes parts : on s'embarrasse tout aussi peu d'en connaître l'origine, que les Egyptiens de découvrir celle du fleuve qui enrichit leurs villes et fertilise leurs campagnes.

« Mais, si on voulait assigner à la bonne réputation, sa valeur morale et réelle, n'est-ce pas, au contraire, sa source qu'il faudrait examiner ? Et, alors, que découvrirait-on ?... Ne rien voir, ne rien blâmer, ne se moquer d'aucune des sottises humaines, ne se permettre contre qui que ce soit la plus simple ironie ; en un mot, prendre pour règle constante de sa conduite ce vieil adage : *mangé ton pain, esclave ; et tais-toi !* Voilà les qualités négatives qui donnent et assurent une bonne réputation . . . . Un cœur franc, toujours prêt à voler sur les lèvres, et incapable de déguiser ses opinions ; un sentiment vif et prononcé contre l'injustice et l'orgueil, même contre celui des grands et des puissans, le courage d'élever la voix en faveur d'un opprimé . . . . Ah ! mon ami, en voilà dix fois plus qu'il n'en faut pour perdre de réputation le plus honnête de tous les hommes ; et sitôt qu'il est diffamé, il ne s'élèvera pas, soyez-en

sûr, une seule voix, une seule en sa faveur; car l'expérience prouve que les bons eux-mêmes répètent, avec dix fois plus de plaisir le mal que le bien, et la critique que la louange. Chacun semble craindre de diminuer de son propre prix, et de faire brèche à son mérite personnel, s'il louait celui d'autrui. »

Celui qui tient ce langage, est un jeune homme ardent et sensible, épris des nouveautés séduisantes qui promettent le bonheur à un plus grand nombre d'individus, ennemi des vieux préjugés, constant dans ses goûts et dans ses devoirs, mais souvent infidèle à la mode et aux usages reçus. Il affranchit ses paysans, et se moque de l'opinion de ses voisins, il prodigue ses bienfaits à l'innocence, à la beauté malheureuse, et ne daigne pas s'informer des motifs que les prudes du quartier lui supposeront; en un mot, c'est une espèce de *Tom-Jones*, mais philosophe, raisonneur, souvent même caustique et misanthrope, et, par conséquent, beaucoup moins aimable et presque aussi calomnié que le héros de Fielding. — Voici la suite de ses réflexions.

« Un homme de bien, dont la franchise et la réputation chagrinent quelques âmes charitables, et certains flatteurs de coterries ou de salons, a-t-il commis quelque faute que lui-même ne cherche point à cacher? S'est-il montré un peu vif, un peu emporté? A-t-il, dans la chaleur de la discussion, laissé échapper un de ces mots qu'il voudrait, l'instant d'après, n'avoir point prononcé? A-t-il, dans le monde, le tort de ne pas assez cacher aux sots l'ennui qu'ils lui causent, ou la pitié qu'ils lui inspirent? Oh! alors, sa réputation est perdue, perdue sans retour! C'est à qui enchérira sur son compte. Non-seulement on rapetissera le bien qu'il pourra faire, mais on s'appliquera sans cesse à dénaturer sa conduite, en lui prêtant des motifs criminels, car l'homme ne voit, en général, qu'avec peine exécuter par d'autres les choses louables qu'il n'a pas le courage ou la volonté d'accomplir. Il nie le bien aussi long-tems qu'il le peut; et, dès qu'il n'ose plus le nier, il en recherche la source afin de l'empoisonner.

« Voilà le sort qui attend et qui frappe sur-tout les

hommes ardents, qui font le bien avec un peu de précipitation, parce qu'ils ne pensent qu'à atteindre le but, sans songer aux inconvéniens qu'ils pourront rencontrer, ni aux intérêts qu'ils pourront blesser sur la route. Remarquez, mon ami, que les hommes ordinaires font toujours le bien méthodiquement, et n'avancent qu'avec réserve. Ils se demandent d'abord : Que dira ma famille ? Que diront tel ministre, tel ou tel prince, que j'ai intérêt à ménager ? Sont-ils en repos sur ce point, ils se demandent encore : Mais que pensera le monde ! Ne pourra-t-on pas donner quelque interprétation dangereuse ? Cela est-il convenable ? dans les règles ? et ainsi du reste. Oui, sans doute, de pareilles gens ont la certitude de voir la bonne renommée accompagner toujours leurs bonnes actions. Mais un homme d'un caractère noble, actif, indépendant, qui fait et aime le bien pour le bien lui-même, doit s'attendre à être accompagné sur sa route, par les cris de tous les méchans et de tous les sots qu'il a pu heurter ou froisser dans sa course. »

Ce langage est bien celui d'une jeunesse ardente, inexpérimentée, qui s'irrite des lenteurs réfléchies de la sagesse, et qui, par des sentimens nobles et généreux, peut cependant se livrer à des innovations précipitées et funestes. Aussi M. Kotzebue a-t-il soin de punir son héros, et de le corriger avant de le faire parvenir au bonheur qu'il mérite par ses vertus réelles. Ce morceau nous paraît rempli d'observations justes et d'aperçus assez fins sur la société. Ce qui suit est plus piquant par une certaine couleur satirique et par la vigueur de l'expression ; mais il y a peut-être moins de raison et de vérité.

« Je me suis souvent donné la peine d'examiner de près cette espèce d'hommes que j'entendais citer comme des *gens de bien* ; j'ai presque toujours vu que ce sont des hommes à têtes étroites, qui ne sortent jamais du sentier de la routine, qui ont toujours un sourire prêt pour les idées des autres, qui savent être polis et prévenans même avec les fripons, qui remplissent avec exactitude les devoirs de la société, n'oublient jamais une visite, encensent l'idole du jour, s'inclinent devant la

supériorité du rang, et ne se permettent jamais d'avoir une opinion devant un homme en place ou un homme puissant. Si de pareils êtres ne se trouvent sur la route de personne, on peut être sûr que leur réputation s'élèvera jusqu'au ciel. Ils ne portent ombrage à qui que ce soit : de là leur bonheur et leur bonne renommée ; car, ce que l'homme, et sur-tout l'homme en place, pardonne le moins, c'est de voir clair et d'oser avoir raison. — Voilà pourquoi un homme célèbre a toujours une réputation au moins très-partagée. Tout ce qu'il fait de bien, il le fait à sa manière, et les hommes ordinaires ne le comprennent pas : les regards du monde se fixent sur lui, et les hommes communs ne le lui pardonnent point : son nom retentira au loin ; mais ceux qui l'entourent chercheront à s'affranchir de sa renommée, en flétrissant sa réputation. »

Je ne multiplierai pas davantage les citations. En voilà plus qu'il ne faut pour apprécier le but que l'auteur de *Leontine* s'est proposé, et les moyens sur lesquels il a fondé la fable de son roman. Les derniers volumes sont d'un intérêt assez vif, et le style du traducteur les fait lire avec un plaisir soutenu. Mais il est aisé de voir, sans se livrer à un parallèle qui blesserait la gloire de Fielding, combien *Wallerstein* est inférieur à *Tom-Jones*, et de combien d'avantages dramatiques M. Kotzebue s'est privé en faisant écrire et moraliser son héros, au lieu de mettre continuellement en action ses défauts et ses vertus, comme l'a fait l'auteur anglais. Plus on imite, dans toutes les langues et dans tous les pays, le chef-d'œuvre de Fielding, plus l'imperfection de ces faibles copies confirme l'opinion des hommes éclairés qui regardent *Tom-Jones* comme le premier de tous les romans,

ESMÉNARD.

*PRAXÈDE* ; par CÉSAR-AUGUSTE, avec cette épigraphe :

Sur les écrits du cœur, la raison doit se taire.

D'ARNAUD.

Deux vol. in-18. — Prix, 2 fr. 50 cent., et 3 fr.

franc de port. — A Paris, chez *Léopold Collin*, libr.,  
rue Gilles-Cœur, n° 4; et *Arthus-Bertrand*, rue  
Hautefeuille, n° 23.

« Si les pleurs ( dit M. César-Auguste dans son avant-  
» propos ), si les pleurs que le sentiment fait répandre  
» ont pour toi quelque charme, si le tableau de l'a-  
» mour peut t'intéresser, et s'il t'est doux de compâtir  
» aux maux d'autrui, homme sensible, lis *Praxède* :  
» j'ose d'avance me flatter que tu ne me sauras pas mau-  
» vais gré de l'avoir publié. Ah ! puisse-t-il te mettre en  
» garde contre une passion indomptable qui, trop sou-  
» vent, précipite vers sa perte la jeunesse impru-  
» dente ! »

En effet, quoiqu'il y ait bien quelques détails à re-  
prendre dans cet ouvrage que le sentiment semble  
avoir dicté, *Praxède* nous paraît écrit dans les plus  
louables intentions : il nous offre l'image d'un jeune  
homme plein de feu, ennemi du grand monde et plus  
encore de ses maximes perverses, doué de toutes les  
qualités de l'esprit et du cœur, d'une imagination ar-  
dente, d'une extrême sensibilité, adorant la vertu et  
cependant dévoré d'une passion qu'il croit criminelle.  
*Praxède*, entièrement occupé de cette passion qui l'ef-  
fraye, la combat et la flatte tout à la fois ; écoutons-le  
lui-même :

« Avant de la connaître, j'étais heureux ; je jouissais  
» de tous les agrémens d'une vie tranquille : aujourd'hui,  
» je gémis, je pleure, je me désespère ; tout ce qui m'in-  
» téressait m'est devenu insupportable ; je ne trouve  
» plus de plaisir à rien ; la joie m'est importune ; les  
» gens gais me déplaisent ; les moindres occupations me  
» sont à charge ; tout me cause de l'ennui, tout m'ob-  
» sède ; la vie me paraît un pénible fardeau. . . . .  
» Sterne, Gessner, Rousseau, ces amis de mon cœur,  
» avec lesquels je passais tant de momens agréables,  
» ne parlent plus même à mon esprit : si je prends  
» machinalement un de leurs livres immortels, mes  
» yeux se fatiguent inutilement à le parcourir ; je jette  
» un regard rapide sur la première page ; je crois avoir  
» saisi quelques traits de génie ; je tourne le feuillet,  
je



» je ne saurais dire un seul mot de ce que j'ai lu : j'es-  
 » saye de recommencer, je lis de nouveau, et j'arrive  
 » encore à la fin de la page sans être plus avancé.....  
 » Son image me poursuit sans cesse; elle charme et  
 » trouble toutes mes occupations; elle est toujours devant  
 » mes yeux; je la vois dans tout ce que je fais, je la  
 » vois dans mes songes, je la vois partout, et partout  
 » elle déchire mon cœur; je ne roule dans ma tête que  
 » des projets plus insensés les uns que les autres; tantôt  
 » je me livre aux écarts d'une imagination présomp-  
 » tueuse; je vois Agathe sourire à mon amour, l'ap-  
 » prouver, y répondre..... Tout à coup, je l'aperçois  
 » près de son époux..... Alors, je pleure; je maudis mon  
 » existence, et quand je suis bien accablé, quand mon  
 » pauvre cœur ne peut plus suffire à mes tourmens,  
 » je m'étudie à prendre un visage serein. Quelquefois,  
 » le rire est sur mes lèvres, et je sens des larmes rouler  
 » dans mes yeux, etc., etc.»

C'est avec regret que nous nous voyons forcés d'abrégier  
 nos citations; mais ce passage, que nous avons pris au  
 hasard, suffira pour faire connaître le style de *Braxède*.  
 Donnons maintenant une idée de l'intrigue.

M. de Versac, que l'auteur nous représente comme  
 un homme extrêmement singulier, et dont la manie  
 est de passer pour un original, M. de Versac, trompé,  
 trahi par ses amis, ses maîtresses, son épouse même,  
 a résolu de ne marier Agathe, sa fille unique, qu'à  
 celui qui saurait la mériter par l'honnêteté de ses mœurs  
 et la bonté de son cœur. Sensible à l'excès et peut-être  
 un peu romanesque, il était persuadé qu'il ne pouvait  
 pas exister d'union parfaitement heureuse sans amour;  
 il voulut donc qu'Agathe, avant de subir le joug de  
 l'hymen, aimât et fût aimée, il voulut que son amant  
 formât lui-même son cœur et son esprit; et ce fut  
 Praxède que M. de Versac jugea digne de cet honneur.  
 En conséquence cet homme vraiment extraordinaire  
 et bizarre par caractère, qui, d'ailleurs, et par une  
 suite naturelle de cette bizarrerie, avait élevé Agathe  
 en cachant avec le plus grand soin qu'il en fût le père,  
 cet homme, dis-je, très-irréligieux sans doute, feignit  
 de l'épouser et de partir aussitôt pour l'Espagne,

sant sa prétendue épouse sous la tutelle du père de Praxède, son meilleur ami.

Voilà donc Agathe, âgée de seize ans, dans la maison de son tuteur, et confiée aux soins d'un jeune homme qui, comme on le pense bien, ne peut la voir sans l'aimer éperdument ; c'est ici que l'action commence : Praxède est le précepteur d'Agathe ; chaque jour il découvre en elle de nouvelles qualités, et, malgré lui, malgré ses principes qui lui défendent de séduire l'épouse d'un autre, chaque jour il s'attache davantage à elle.

M. de Versac, caché près de nos amans, fait tout pour allumer en eux une véritable passion. Il ne réussit que trop bien ; et Praxède alarmé de ses progrès dans le cœur d'Agathe, effrayé par un songe sinistre dont le souvenir l'obsède, Praxède s'échappe de chez son père et va se réfugier dans les montagnes du Dauphiné. Bientôt, las de traîner une existence si malheureuse, il a résolu de se donner la mort. Mais Germain, serviteur fidèle qui l'a suivi dans son exil, découvre son projet et se hâte d'en instruire son père. Celui-ci accourt, cherche à calmer le désespoir de Praxède, et lui découvre tout le mystère.

Cependant Agathe, très-affaiblie par le chagrin que lui a causé le départ de son amant, a jeté les yeux sur la lettre du domestique. Le danger de Praxède achève de troubler tous ses esprits, elle devient folle. Bientôt elle meurt épuisée par ses souffrances, et Praxède expire lui-même de regret et de douleur d'avoir perdu son amie.

Telle est l'analyse qu'on peut donner d'un ouvrage dont le plan sans doute est fort défectueux, mais duquel nous pensons que M. César-Auguste a su tirer parti. Quoi qu'il en soit, Praxède se fait lire avec plaisir, on s'attache à des scènes agréables que l'auteur a su habilement y mêler, et quelquefois on se sent les yeux baignés de larmes. L'ouvrage est en lettres, ou plutôt ce ne sont point des lettres, mais le journal d'un amant uniquement occupé de sa maîtresse, et qui, chaque jour, instruit son ami des moindres secrets de son cœur.

Nous ne craignons donc point d'assurer que cette production, malgré ses imperfections, doit faire quelque honneur à son auteur, et que, s'il continue ainsi à suivre la carrière dans laquelle il est entré, il ne tardera pas à obtenir une place parmi nos modernes romanciers. Combien *Praxède* n'est-il pas au-dessus de la *Noce Piémontaise*, que M. César-Auguste a publiée il y a quelques mois!

Nous regrettons que M. César-Auguste ait cherché à grossir son ouvrage en y faisant entrer, comme malgré elle, une Nouvelle traduite de l'italien qui, quoiqu'assez intéressante, n'en est pas moins un hors-d'œuvre. Cette Nouvelle, d'ailleurs, n'est qu'une très-faible imitation d'un Conte fort connu de Voltaire.

Nous regrettons également que les fragmens trouvés dans les papiers de *Praxède*, et placés à la fin du roman, n'aient pas fait partie des lettres: ces fragmens ainsi isolés ne produisent plus d'effet. X.

---

*L'AMOUR MATERNEL. (Extrait d'un ouvrage inédit de M. Millot, ancien membre des collèges et académie de chirurgie, etc.)*

LA nature envoie, nu et sans puissance, dans le monde, celui qui doit un jour dompter les animaux les plus féroces et commander à tous; cependant il ne peut, comme eux, satisfaire le plus pressant besoin.

Remercions donc l'être des êtres d'avoir donné à nos mères une affection sans bornes; il les a douées d'une patience et d'un courage à toute épreuve, d'une tendresse et d'une sollicitude sans fin: il a placé dans leur ame un sentiment qui tient du prodige; car, quelque faible que soit une mère, il n'est point de fatigue qui l'arrête, point de soins qui la rebutent, point de dangers qu'elle ne brave pour la conservation de ses enfans; ce sentiment surpasse et maîtrise tous les autres: le désir de plaire, les illusions de la coquetterie, tout se tait, et ce silence est le témoignage de l'amour maternel. C'est dans le cœur d'une mère que se trouve l'amour par excellence; il y règne en souverain, sans opposition et sans rivaux.

Nous avons vu de ces mères à moitié épuisées, résister

encore à l'impérieux besoin du sommeil, pour provoquer celui de leurs intéressantes créatures, et ne goûter de repos que quand elles étaient parvenues à les apaiser et à les endormir. Nous ne pouvons donc pas trop répéter leur apologie, en disant : O femme ! objet divin ! toi qui, par tes vertus et par ta bonté, as deux fois reçu la beauté, tu fus d'un souffle pur animée, et par l'Être suprême tu nous fus donnée pour aimer, aussi bien que pour être aimée.

A l'instant où l'enfant entre dans la carrière de la vie, il n'a d'autre appui qu'une mère ; il naît si faible et si dénué de facultés nécessaires pour se procurer sa subsistance, qu'il ne peut trouver le sein de sa mère, et, sans l'amour qu'elle a pour lui, il mourrait presque aussitôt qu'il est né ; c'est elle qui répand sur lui les premiers bienfaits ; c'est elle qui, la première, lui donne les marques de l'affection la plus sincère, en le portant à son sein au sortir de ses flancs ; c'est sa sensibilité morale qui entretient l'existence de son enfant, et qui prévient ses besoins ; le père n'est rien pour lui en ce moment.

Quand la mère remplit bien ses obligations, elle est son premier soutien, sa première institutrice ; elle commence l'ouvrage que le père doit un jour perfectionner ; mais les femmes seules peuvent jeter les fondemens d'une bonne éducation physique.

Après la naissance de l'enfant, la nature semble ne s'occuper plus que des mamelles, parce que c'est d'elles qu'elle a un besoin spécial pour continuer le développement et l'accroissement de la créature ; et c'est par la sécrétion du lait et par l'allaitement qu'elle y parvient.

Si les mamelles placées sur la charpente de la poitrine font le plus bel ornement de la nourrice, elles sont aussi les plus précieuses ressources de l'enfant hors du sein maternel, puisqu'elles sont les seules voies qui lui transmettent naturellement les sucs nutritifs que le *placenta* lui fournissait encore un moment avant sa naissance ; aussi la nature y transporte-t-elle ces sucs qui sont convertis en lait par ces organes, seuls sécrétatoires qui puissent le faire couler commodément.

La position de ces fontaines lactifères, nouvelles sources de la vie de l'enfant après sa naissance, est telle que cet objet de la tendresse maternelle se trouve sous les yeux de sa mère ; par cette conformation, on voit que la nature a voulu établir entre la mère affectueuse, et celui auquel elle a donné le jour, un commerce constant de caresses,

qui la dédommageât des nombreux sacrifices qu'elle lui fait; car c'est en vain que des plaisirs variés appellent la bonne mère qui allaite; sourde à leur voix, son amour pour son nourrisson les remplace tous; son devoir envers lui, est le plus vif plaisir qu'elle puisse éprouver.

L'auteur de la nature qui a mis en nous, mais plus spécialement encore dans le cœur de la mère, un invincible amour pour ses enfans, lui fait désirer d'être payée de retour.

Hé ! qui peut faire naître, plus efficacement, cette réciprocity d'amour, que les soins de l'allaitement, que cette espèce d'union continuée, car celle qui allaite n'est guères plus séparée de son enfant que pendant la gestation; elle a de plus l'inappréciable avantage de jouir des premières caresses dont elle est à la fois si fière et si jalouse; elle recueille les premiers fruits d'un amour qu'elle fait naître dans l'ame de cette intéressante créature.

Quoi de plus touchant que le sourire d'un enfant, quand il quitte le sein de sa mère? Cette marque de satisfaction ne porte-t-elle pas une émotion préférable à toutes les voluptés; ce contentement la dispose de nouveau à une parfaite lactation; cette espèce de remerciement est d'autant plus touchant qu'il est l'expression de la seule nature...., etc.

## VARIÉTÉS.

**SPECTACLES.** — *Théâtre de l'Impératrice.* — La reprise des *Amours de Bayard* a occupé les politiques de coulisses autant que l'eût pu faire la première représentation d'un ouvrage long-tems attendu : cette comédie héroïque est jugée depuis long-tems; il n'est donc plus besoin d'examiner son mérite réel, ni de discuter si elle a donné naissance à la foule de mélodrames dont nous avons été accablés depuis vingt ans. Nous ne parlerons ici que de la manière dont cet ouvrage a été remis à la scène : les Journalistes qui en ont rendu compte après la première représentation, n'ont pas flatté les acteurs, et ils avaient raison; mais on sait qu'une première représentation n'est jamais qu'une répétition générale : à la seconde les acteurs plus sûrs de leurs rôles, les ont rendus d'une manière beaucoup plus satisfaisante.

Clausel, chargé du rôle de Bayard, a représenté ce per-

sonnage avec noblesse et sentiment. Au troisième acte, M<sup>me</sup> de Rendan lui donne son portrait pour lui servir d'épée dans le combat à outrance qu'il va soutenir contre son rival. Bayard s'écrie, en fixant les traits chéris de sa maîtresse : *Sotto-Mayor est mort*. Clausel a rendu ce moment avec beaucoup de feu, et il a été couvert d'applaudissemens.

Firmin a joué avec talent le rôle de La Palisse. Nous avons les premiers remarqué les dispositions de ce jeune acteur, et nous sommes flattés de voir les encouragemens que nous lui avons donnés, justifiés par ses progrès.

M<sup>me</sup> Dacosta est chargée du rôle de M<sup>me</sup> de Rendan, elle y a laissé beaucoup à désirer ; mais qu'il est difficile de jouer un rôle après M<sup>lle</sup> Contat : le souvenir du talent et de la sensibilité que cette actrice parfaite déployait dans cet ouvrage, a dû naturellement intimider M<sup>me</sup> Dacosta ; mais cette jeune actrice a assez de talent pour prendre glorieusement sa revanche. Les autres rôles de l'ouvrage sont joués avec ensemble : la foule était aussi considérable à la seconde représentation qu'à la première.

*Théâtre du Vaudeville.* — Première représentation de *Bayard au Pont-Neuf*, de MM. Dieu-la-Foi et Gersaint.

Il fallait que les auteurs de ce vaudeville fussent bien embarrassés pour trouver quelque nouveau sujet de pièce, puisqu'ils ont choisi, pour y coudre des couplets, l'altercation qui s'est élevée entre M. Monvel et les comédiens français, relativement à la remise au Théâtre de l'Impératrice des *Amours de Bayard*.

Voici comment ils ont traité ce sujet : MM. Citrapont et Ultrapont se disputent la possession de Bayard : chacun d'eux, pour l'attirer chez soi, met tout en usage. Bayard est à cheval sur le Pont-Neuf : M. Citrapont lui rappelle qu'il lui doit son ancienne gloire, et pour faire pencher la balance en sa faveur, il lui présente Madame de Rendan. M. Ultrapont de son côté lui offre de l'argent, et à son cheval un picotin d'avoine. Ces deux raisons puissantes déterminent Bayard, qui suit M. Ultrapont dans le nouvel établissement qu'il vient de former dans le faubourg Saint-Germain.

Cette pièce, quoique médiocre, est l'ouvrage de deux hommes d'esprit sans doute ; mais elle a le tort de distribuer des outrages à plusieurs poètes connus par de grands succès. Les gens raisonnables gémissent de voir le Vaudeville prendre ce ton, et s'arroger le droit de juger les talens ; mais qu'il ne s'y trompe pas, le goût et l'esprit ne sanctionnent jamais des arrêts exprimés de cette manière.

*Aux Rédacteurs du Mercure.*

Poitiers, 3 juillet 1808.

Messieurs, tout ce qui appartient à la mémoire de Malesherbes me paraît mériter un intérêt général. Voici donc une petite anecdote dans laquelle il figure. Je l'ai apprise, dans le tems, d'un de mes amis, qui en avait été témoin.

Après sa retraite du ministère, Malesherbes, comme on le sait, voyagea. Il vint passer quinze jours dans sa terre de Chefboutonne, en Poitou. Son amabilité et sa bienfaisance le firent bientôt chérir et béni par tous ceux qui l'approchèrent. Aucun *grand*, dans l'acception que l'on donnait alors à ce mot, n'a jamais été aussi accessible ; il prévenait tout le monde ; l'habitant pauvre, comme l'habitant aisé, reçut plus d'une fois sa visite. Il n'était venu là qu'avec un secrétaire et des domestiques ; ce qui lui rendit d'autant plus nécessaire et même agréable pendant son séjour, la société des notables du lieu, parmi lesquels il en trouva qui dûrent lui plaire. Il aimait beaucoup la promenade à pied ; il en usait souvent, et presque toujours il engageait ces notables à l'accompagner. Un jour, ( c'était au mois d'août, dans un sentier un peu étroit et à une heure où l'ardeur du soleil était très-vive ) passerent près de lui et d'un médecin, avec lequel il se promenait, une paysanne et son fils âgé de neuf à dix ans. La femme s'empresse de faire à sa manière la révérence la plus respectueuse. L'enfant, au contraire, le regardant avec un air d'assurance, garde son bonnet. La mère, toute honteuse de ce qu'elle croit être une impolitesse de la part de son fils, lui dit brusquement : *Veux-tu bien ôter ton bonnet à notre bon seigneur.* Malesherbes qui, dans ce moment, était tout près de l'enfant, arrêta le mouvement qu'il faisait pour obéir à sa mère, et lui mettant la main sur la tête, dit : *Et moi, ma bonne femme, je lui ordonne de la part du soleil qui est un plus grand seigneur que moi, de garder son bonnet.*

Ce mot peint, selon moi, toute la bonté d'ame de Malesherbes.

JOUYNEAU-DESLOGES.

*Ecole de médecine de Paris.* — Son Excellence le Ministre de l'intérieur a confirmé, dans le mois de mars dernier, le choix que MM. les professeurs de l'Ecole de médecine avaient fait pour remplir les fonctions de bibliothécaire dans leur établissement, de M. Moreau ( de la Sarthe ) ; l'un de nos estimables collaborateurs, pour les sciences, et auteur de plusieurs ouvrages justement célèbres, relatifs à la médecine-pratique, à la littérature et à la philosophie médicales.

Les fonctions de bibliothécaire de l'Ecole de médecine étaient vacantes

par la permutation de M. Sue, qui les remplissait depuis la fondation de cette Ecole, et qui a passé à la place de professeur de médecine légale, en succédant à M. le Clerc, que les sciences médicales ont eu le malheur de perdre dans le cours de cette année.

SOCIÉTÉS SAVANTES. — *Société littéraire hollandaise de Leyde.* — Cette Société propose, pour le 1<sup>er</sup> Janvier 1809, les deux prix suivans :

I. *L'ancienne éloquence des Grecs et des Romains est-elle supérieure à l'éloquence moderne ?*

II. *Un Mémoire sur le mérite et les défauts du style.*

Le prix consiste en une médaille d'or de cent cinquante florins, et les Mémoires, écrits en hollandais ou en latin, seront adressés, franc de port, au secrétaire de la Société, M. le professeur Siegenbek, à Leyde.

---

## NOUVELLES POLITIQUES.

( EXTÉRIEUR. )

TURQUIE. — *Constantinople, le 20 Juin.* — Tout est maintenant tranquille ici ; les transports de marchandises en Hongrie et en Transylvanie, par la Turquie européenne, n'éprouvent plus, de quelque côté que ce soit, aucun obstacle. L'armistice entre la Turquie et la Russie continue toujours.

— Il arrive à Smyrne, de toutes les contrées de l'Asie, de riches caravanes, chargées de nombreuses marchandises, principalement de cotons, que les Suisses et les Français de Lyon et de Marseille achètent à bon prix, pour les envoyer en Europe. Il est aussi arrivé à Smyrne des marchands américains, dont les cargaisons ont trouvé un bon débit.

RUSSIE. — *Pétersbourg, le 21 Juin.* — On dit que l'on va établir, dans tout l'Empire, des télégraphes d'une nouvelle invention. Cronstadt et Oranienbaum correspondent déjà de cette manière. On va placer encore deux de ces télégraphes entre Oranienbaum et la capitale ; et si l'expérience réussit, on en établira dans tout l'Empire.

Du 22. — La Société philharmonique, fondée en 1802, a consacré ses recettes et le produit des souscriptions à la formation d'un capital dont les intérêts sont employés en pensions aux veuves des artistes sans fortune. Ce capital

s'élève déjà à plus de 30,000 roub. qui produisent à sept veuves une pension de 300 roubles chacune. La même Société vient de faire frapper une médaille d'or du poids de 47 ducats, en l'honneur d'Haydn : elle représente une lyre surmontée du nom de ce grand compositeur ; sur les revers se lit cette inscription : *Societas philharmonica Petropolitana Orpheo redivivo*. Cette médaille a été envoyée à Haydn, à Vienne, avec une lettre remplie des expressions les plus flatteuses pour l'illustre vieillard.

*Libau, le 24 Juin.* — Depuis huit jours nous voyons de tems à autre des vaisseaux anglais dans nos parages ; ils inquiètent les côtes en tirant, de distance en distance, quelques coups de canon, qui n'ont produit aucun effet.

DANEMARCK. — *Copenhague, le 5 Juillet.* — On assure à présent que l'expédition anglaise est partie de Gothembourg, et qu'elle va commencer ses opérations contre la Norwège, mais nous saurons bien faire échouer toute entreprise de l'ennemi.

ROYAUME DE WESTPHALIE. — *Cassel, le 5 Juillet.* — Le samedi 2 juillet, l'ouverture des Etats s'est faite avec la plus grande solennité. Voici un extrait du discours prononcé par Sa Majesté.

« Messieurs les membres des Etats, il me tardait d'être au milieu de vous.

» Mon ministre de l'intérieur vous exposera, dans une autre séance, ce que j'ai fait pour l'organisation et le complément de l'acte constitutionnel ; il vous présentera un tableau de la situation du royaume.

» Aujourd'hui, en ouvrant votre première session, je veux vous dire moi-même, ce que j'attends de vous pour la prospérité et la gloire de mes peuples, inséparables de celle de mon trône.

» La réunion des différentes souverainetés dont est composé le royaume, exige une refonte totale des lois ; il faut retrancher ce qui était vicieux ou trop compliqué, étendre à tous les pays ce qu'il y avait de bon dans chacun ; prendre des institutions françaises ce qu'une partie de l'Europe s'empresse et s'honore d'imiter ; ce qu'elles ont de plus analogue avec notre constitution, et former un tout de dispositions diverses et particulières.

» J'ai fait discuter et rédiger sous mes yeux, par mon Conseil-d'Etat, les décrets que j'ai dû rendre pour atteindre à ce but, et les projets de lois qui vous seront présentés.

» Après qu'ils auront été de nouveau discutés avec les sections de mon Conseil-d'Etat, je ne doute pas que vous ne les adoptiez avec empressement.

» Je vous recommande sur-tout la dette publique.

» Il est plus vrai que jamais qu'il faut être prêt à la guerre pour conserver la paix. Ce n'est pas que je craigne qu'elle soit de long-tems troublée ; j'ai pour garant de ma sécurité les relations d'amitié et les liens du sang qui m'unissent si étroitement à la France, la bonne harmonie qui règne entre moi et les princes mes voisins, et l'union du continent contre l'ennemi commun.

» Braves et bons Westphaliens ! dans cette occasion solennelle où vous exercez, pour la première fois, vos droits constitutionnels, vous prouvez votre attachement à ma personne, en secondant mes vues pour le bien du royaume, que nous devons tous avoir à cœur.

» Nous y travaillerons de concert ; moi en roi et en père, vous en sujets fidèles et affectionnés. »

*Du 7.* — S. Ex. le ministre de l'intérieur et de la justice a fait à l'assemblée des Etats un exposé de la situation du royaume. (Nous le donnerons dans un autre numéro).

**BADEN.** — *Carlsruhe, le 12 Juillet.* — Parmi les changemens qui ont eu lieu dans notre législation, on doit citer l'introduction du *Code Napoléon*, qui devient loi de l'Etat. Cependant comme ce Code contient plusieurs dispositions qui ne s'adaptent pas entièrement à nos usages et aux localités, S. A. R. le grand-duc a ordonné qu'on s'occupât sans délai de déterminer et de rédiger les modifications que l'on jugera nécessaires. M. le conseiller intime Braner est chargé de ce travail important.

Depuis plusieurs années nous avons dans notre grand-duché plusieurs autorités supérieures, qui correspondaient directement avec le souverain, telles que la commission générale des études, celle des eaux et forêts ; celle de santé, etc. D'après le nouvel ordre de choses, tous ces établissemens seront soumis désormais aux divers ministères, afin qu'il y ait plus d'unité dans le gouvernement.

**ALLEMAGNE.** — *Vienne, le 30 Juin.* — On a déjà envoyé des circulaires aux cercles pour l'organisation de la milice nationale. Tous ceux qui ne feront pas partie de la réserve seront obligés de se faire inscrire dans la milice, et seront exercés les dimanches et fêtes.

— Des ordres ont été transmis aux autorités autrichiennes des villes frontières, relativement aux étrangers. Non-seulement on y examine les passe-ports des voyageurs avec la plus scrupuleuse attention, mais on s'informe même très en détail de l'objet de leur voyage ; et si malgré les passe-ports ils ne peuvent pas prouver que des affaires rendent

absolument leur présence nécessaire en Autriche, la permission d'y entrer leur est refusée.

*Du 1<sup>er</sup> Juillet.* — La réunion des jeunes gens appelés à former la réserve, s'effectue dans les différentes provinces de la monarchie autrichienne. Aussitôt que cette réunion sera terminée, les jeunes gens seront exercés dans leurs cantonnemens. Lorsque la première réserve sera prête à être exercée, on rassemblera la seconde, qui commencera ses exercices lorsque ceux de la première seront finis. La durée des premiers exercices est fixée à un mois. Pendant ce tems, les jeunes gens de la réserve seront casernés, et les troupes de ligne logeront chez le bourgeois.

*Francfort, le 8 Juillet.* — Voici les principales dispositions d'un décret rendu par S. A. le prince primat de la confédération du Rhin :

1<sup>o</sup>. L'*Esprit du Code Napoléon* est adopté dans nos Etats, comme base de l'enseignement du Code Napoléon.

2<sup>o</sup>. En conséquence, nous ordonnons la traduction de l'ouvrage en langue allemande; il s'imprimera dans le même format que l'édition française, avec la même disposition typographique, afin d'en faciliter davantage l'intelligence et la comparaison des objets qu'il présente.

3<sup>o</sup>. Nous en avons confié la traduction, conjointement au professeur Bachmann et à notre conseiller de justice et professeur du Code Napoléon, le docteur Steckel, à Wetzlaer, qui déjà s'est distingué, par un essai, à traduire cet important ouvrage. L'auteur, M. le conseiller-d'Etat Locré, veut bien se charger de la révision de cette traduction, à mesure qu'elle paraîtra.

*Lubeck, le 2 Juillet.* — Des lettres de Pétersbourg annoncent qu'on pousse les armemens contre la Suède avec une nouvelle vigueur, et qu'une partie des troupes qui se trouvaient encore dans la Pologne russe s'est mise en marche pour l'Ingrie, la Livonie et l'Esthonie. L'embarquement des corps qui se trouvent déjà en Courlande et en Livonie n'est pas encore effectué, mais on est persuadé qu'il ne tardera pas à avoir lieu.

Une partie de la flottille des galères russes est heureusement arrivée au port de Swéahord, événement important dans les circonstances actuelles.

GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE. — *Varsovie, le 29 Juin.* — On a publié la pièce suivante, datée du palais de Pilnits le 9 mai.

« Frédéric-Auguste , par la grâce de Dieu , roi de Saxe , duc de Varsovie , etc.

» Afin que notre armée dans le duché de Varsovie soit constamment au nombre d'hommes prescrit par la constitution , et afin que le pays soit toujours prêt à combattre pour sa défense , nous avons décrété ce qui suit :

» La conscription est établie dans tout le duché de Varsovie , tant pour les bourgeois et habitans , que pour ceux qui ne seraient pas domiciliés et qui appartiendraient d'une manière quelconque au pays , sans avoir égard à leur naissance , à leur état , dignité , profession et religion. Sont exceptés de la conscription , ceux qui ont un emploi et qui sont au service civil de l'Etat , tant qu'ils seront en place ; tous les ecclésiastiques , etc.

» Quant aux Juifs qui demeurent dans le duché de Varsovie ( quand même ils seraient nés ailleurs ) , ne seront exceptés de la conscription , qu'un rabbin et un chantre par chaque commune.

» Tous ceux qui sont âgés de vingt ans et un jour appartiennent sans distinction à la conscription jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge de vingt-huit révolus ; tous ceux qui ont vingt-huit ans et un jour sont exempts de la conscription.

» Outre la conscription , il sera formé une réserve , à laquelle appartiendront tous les hommes du cercle , qui ont plus de 28 ans , et qui par conséquent n'ont pas été inscrits sur les registres de la conscription. Tout individu qui aura atteint l'âge de cinquante ans et un jour sortira de la réserve et sera compté parmi les anciens. Tous les conscrits appelés à l'armée , dès qu'ils y auront servi six ans consécutifs , sans désertir , appartiendront à la classe de ceux qui ont acquitté leur dette à la patrie. De cette manière tous les individus du sexe masculin des départemens et de chaque cercle du duché de Varsovie , seront partagés en cinq classes : la première comprendra ceux qui n'ont pas atteint l'âge prescrit ; la deuxième ceux qui sont propres à la conscription ; la troisième ceux qui appartiennent à la réserve ; la quatrième ceux qui ont servi leur tems , et la cinquième les anciens. »

ANGLETERRE. — *Londres , le 24 Juin.* — Le 14 de ce mois , S. William Scott a déclaré , dans une séance du tribunal des prises , que toutes les propriétés portugaises , qui avaient été prises et conduites dans des ports de l'Angleterre , seraient rendues au ministre du prince de Brésil , et livrées sous sa direction à ceux qui les réclameraient. Ces actes de générosité viennent malheureusement trop tard , pour que nous réussissions à convaincre les peuples du continent de notre désintéressement et de notre équité.

— Comme la session actuelle du parlement est près de

sa fin , M. de Perceval , chancelier de l'échiquier , proposa , le 15 Juin , un vote de crédit. Ce vote portait d'abord deux millions et demi de liv. sterl. Mais comme le parlement a déjà consenti une somme de 300,000 liv. sterl. de subsides annuels pour le roi Ferdinand VI , pendant la guerre , le vote de crédit n'a été porté qu'à deux millions 200,000 liv. — Accordé.

— Le calme n'est point encore rétabli à Manchester. Le 21 Juin , des attroupemens de séditeux se sont portés à Saint-Georges-Fields et dans les rues voisines. Non-seulement ils arrêterent tous ceux qui travaillaient ou se disposaient à travailler , mais ils les contraignirent de retourner dans les endroits d'où ils venaient. Beaucoup de pièces d'ouvrages et un grand nombre de métiers ont été détruits. Des corps considérables d'artisans égarés se sont rassemblés aujourd'hui dans les mêmes endroits ; mais leurs dispositions paraissent plus paisibles. Des détachemens du 4<sup>e</sup> régiment de dragons de la garde , ont fait des patrouilles , et ces mesures empêcheront probablement les scènes dont nous avons été témoins de se renouveler.

— Dans la séance du 12 Juin , de la chambre des communes , on a agité longuement la question relative à l'habillement des troupes anglaises. Le général Stewart a fait remarquer qu'il valait mieux s'occuper des moyens de maintenir la discipline parmi les troupes , que des formes de leurs habits. Après des discussions sur cet objet , la séance a été levée , sans qu'il fût rien décidé.

— La motion de mettre une taxe sur les capitaux que les étrangers possèdent dans nos fonds publics , a été rejetée sur l'observation de M. Perceval , qu'une semblable mesure , quoique très-juste , serait impolitique dans les circonstances actuelles.

ROYAUME DE NAPLES. — *Naples , le 8 Juillet.* — C'est hier à six heures du soir que notre souveraine s'est mise en route avec les deux princesses ses filles. S. M. avait consacré les deux derniers jours de sa résidence à Naples , à recevoir les officiers et grands-officiers de la couronne , les ministres , le Conseil-d'Etat , les officiers supérieurs de la garnison , les corps de magistrature , la municipalité , la Société royale et toutes les personnes présentées à la cour. Elle a paru vivement émue des témoignages d'amour et de respect que dans cette pénible circonstance elle a reçus universellement de tous les habitans de sa capitale.

**ROYAUME D'ITALIE. — Milan, le 9 Juillet. — S. A. I. le prince vice-roi vient de rendre un décret qui contient les dispositions suivantes :**

**Art. 1<sup>er</sup>.** Tout individu sujet du royaume d'Italie et appartenant aux trois nouveaux départemens du Metauro, du Masone et du Tronto, qui dans deux mois, à compter de la publication du présent décret dans les mêmes départemens, ne sera pas rentré dans le royaume, et ne prouvera pas qu'il a obtenu de S. M. une autorisation spéciale de conserver ou accepter un service militaire ou civil à l'étranger, cessera d'être considéré comme italien.

**II.** Ces individus perdront tous les droits civils et politiques, et seront déclarés inhabiles à posséder et à succéder dans le royaume.

**III.** Les biens qu'ils possèdent en ce moment dans le royaume, ainsi que ceux qui pourraient leur échoir à l'avenir par succession ou autrement, seront séquestrés et administrés, pendant leur vie, par le domaine au profit du trésor public; et à leur mort, ils seront rendus à leurs héritiers légitimes et naturels.

### (INTÉRIEUR.)

*Bayonne, le 13 Juillet.* — Sa Majesté Catholique est attendue à Madrid avec la plus vive impatience. Dans toutes les villes qui se trouvent sur sa route, les autorités, les corps ecclésiastiques, civils et militaires, s'empressent de venir lui porter les témoignages de leur respect et de leur fidélité; et les peuples célèbrent son passage par des fêtes. Sa douceur et son affabilité lui gagnent tous les cœurs.

*Strasbourg, le 12 Juillet.* — Les travaux du canal Napoléon se continuent avec une grande activité. On procède dans ce moment même à l'adjudication des ouvrages à exécuter en terrassement pour l'ouverture d'une partie de ce canal, qui s'étend entre Krafft et Botzheim, arrondissement de Schelesdadt. Ces travaux doivent être commencés au plus tard dans le délai d'un mois après l'adjudication.

*Paris, le 19 Juillet.* — Le 14 juillet, on a commencé les travaux pour l'érection d'un quai en prolongation du quai Bonaparte, en aval du pont de la Concorde. Ce nouveau quai, qui porte la dénomination de *quai des Invalides*, est destiné à établir la communication sur la rive gauche de la Seine, entre le pont de la Concorde et le pont d'Jéna.

— L'ambassadeur de Perse, Asker-Chan, vient d'arriver à Paris avec une suite de quarante personnes. M. Jaubert, secrétaire-interprète de S. M. l'Empereur et Roi, et M. Ou-

trez, vice-consul de France à Bagdad, étaient partis de Paris depuis quelques jours, pour aller au-devant de S. Exc.

— Un décret impérial du 16 juin dernier, divise les départemens en neuf arrondissemens, dans chacun desquels il sera formé une maison centrale de détention pour la réunion des condamnés par les tribunaux criminels de ces départemens.

— On a monté hier sur l'arc de triomphe du Carrousel la statue de l'Empereur. Cette statue, qui doit être placée sur le char, est de plomb doré, ainsi que les deux Victoires qui tiendront de chaque côté les rênes des chevaux.

## ANNONCES.

*Traité de navigation* ; par J. B. E. du Bourgniet, ancien officier de la marine, et professeur des première et seconde Classes de mathématiques au Lycée Impérial ; ouvrage approuvé par l'Institut de France.

Cet ouvrage, grand in-4° de plus de 500 pages, avec table et figures, imprimé avec soin et sur beau papier, paraîtra au commencement du mois d'Août, et se livrera par souscription à raison de 18 fr. par exemplaire pour Paris, et 22 fr., franc de port, pour les départemens ; dont un tiers se paie en souscrivant, et les deux autres tiers en retirant l'ouvrage. La souscription sera fermée au premier Août ; et, lorsque l'ouvrage paraîtra, ceux qui n'auront pas souscrit, le paieront à raison de 22 fr. pour Paris, et de 26 fr., franc de port, pour les départemens. Ceux qui souscriront pour plus de douze exemplaires auront la remise d'un dixième sur le prix.

La liste des souscripteurs, parmi lesquels on compte déjà plusieurs noms illustres, sera imprimée en tête de l'ouvrage.

L'on souscrit chez l'Auteur, au Lycée Impérial, rue Saint-Jacques, n° 121, à Paris ;

Chez Fain, imprimeur, rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n° 25, Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23 ; et chez les principaux libraires de l'Europe.

On affranchira les lettres et l'argent.

N. B. Le Prospectus se distribue aux adresses ci-dessus.

*Œuvres d'Agriculture de Varenne-Fenille*, contenant 1°. Mémoires sur l'administration forestière et sur les qualités individuelles des bois indigènes où qui sont acclimatés en France, auxquels on a joint la description des bois exotiques que nous fournit le commerce. Ouvrage utile aux propriétaires qui veulent se ménager de la futaie, juger avec

précision de l'âge auquel ils doivent couper leurs forêts, et connaître l'emploi le plus avantageux des différentes espèces d'arbres, d'après leurs qualités déterminées par un grand nombre d'expériences nouvelles, 2 vol. in-8°, fig. 2°. Mémoires et expériences sur l'agriculture, particulièrement sur la culture et l'amodiation des terres, le dessèchement et la culture des étangs et des marais; la culture et les usages du maïs, la plantation et les soins des vergers; sur la mortalité du poisson des étangs pendant les grandes gelées, et les moyens de l'en préserver; sur les jachères, etc. avec des additions nouvelles et des développemens indispensables à la théorie exposée par l'auteur dans ses Mémoires sur l'administration forestière. 1 vol. A Paris, chez A. J. Marchant, libraire pour l'agriculture, rue des Grands-Augustins, n° 20. 1807 et 1808. Prix, 9 fr., et 11 fr. 50 cent. franc de port.

*Les Rosecroix*, poème en douze chants, par Evariste Parny, nouvelle édition, revue et corrigée. De l'imprimerie de Didot aîné, 1808, in-18, grand-raisin, 2 fr. papier ordinaire, et 4 fr. papier vélin.

Au grand Buffon, librairie de A. G. Debray, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n° 168.

On trouve chez le même libraire, du même auteur, Œuvres complètes, 5 vol. in-18, id. papier ordinaire 12 fr., papier vélin 24 fr.

On remarquera que peu d'œuvres sont exécutées avec plus de soin.

*Sermons de Hugues Blair*, ministre de l'église cathédrale, et professeur de belles-lettres dans l'Université d'Edimbourg, traduits de l'anglais, par M. de Tressan. Les tom. IV et V. Prix, 10 fr., et 12 fr. 50 cent. franc de port.

N. B. Cet ouvrage est complet en 5 vol. in-8°. Prix, 24 fr., et 30 fr. franc de port. A Paris, chez G. Dufour, libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques, n° 7; et Charles Barrois, libraire, place du Carrouzel, n° 26.

#### ERRATA du N° 365.

Dans l'extrait de l'ode italienne de M. Buttura.

Page 106, ligne 15 de l'extrait. Dans ce champ lyrique; lisez : dans ce chant lyrique.

107, ligne 24, s'élève; lisez : l'élève.

108, onzième vers de la citation italienne, tentan; lisez : tentan. Treizième vers, sedegnoso; lisez : sdegnoso.

109, ligne 1, furgore; lisez : fulgore.

ligne 2. Ed vittime e d'altari,

Le virtù de' mortali.

Il y a un vers entier de passé, ce qui laisse vide de sens le milieu de cette belle strophe; lisez :

Ed offrono agli dei, doni più cari

Di vittime ed altari,

Le virtù de' mortali.

ligne 4, earni; lisez : carmi.

ligne 5, giorondi; lisez : giocondi.

(N<sup>o</sup> CCCLXVII.)

(SAMEDI 30 JUILLET 1808.)



# MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

## MORT D'ANTIOCHUS ÉPIPHANE.

Antiochus régnait : sous ses lois asservie  
Ce superbe vainqueur voyait gémir l'Asie ;  
Et trop ambitieux, comptait pour ennemis  
Tous ceux qu'à son empire il n'avait pas soumis,  
Bientôt du peuple juif méditant la conquête,  
Dans ses vastes projets il n'est rien qui l'arrête.  
Tout fuit à son aspect. Pressés de toutes parts,  
Les Juifs n'ont contre lui que de faibles remparts.  
Tu le vis, Israël, tu vis le téméraire  
Profanant du Très-Haut l'auguste sanctuaire,  
Enlever ses trésors, et sur les saints autels  
Où l'on sacrifiait au maître du tonnerre,  
Prodiguer un encens et des vœux criminels  
A des Dieux impuissans l'opprobre de la terre ;  
Il osa.... Mais qui peut retracer sans horreur  
Les funestes effets de sa noire fureur !

Vers ce roi sacrilège un saint vieillard s'avance ;  
Sa démarche et son air annoncent sa naissance ;  
Ministre du Très-Haut, son zèle et sa vertu  
Faisaient l'unique espoir d'Israël abattu.  
Des préceptes divins, observateur fidèle,  
Aux ordres du tyran sa foi se renouvelle,  
Antiochus affecte une tendre pitié,

N

Plus dangereuse encore que son inimitié.

Il le flatte, il le plaint ; ses perfides promesses  
 Joignent pour l'ébranler les honneurs aux richesses.  
 Le trouvant inflexible, il étale à ses yeux  
 Des plus cruels tourmens l'appareil odieux ;  
 Mais en vain : ce héros, d'un courage intrépide,  
 Va braver les tourmens et le glaive homicide ;  
 Et voyant les bourreaux prêts à trancher ses jours,  
 Il ose au roi barbare adresser ce discours :

« Inflexible tyran, toi, dont l'aveugle rage  
 » Porte jusqu'en ces lieux l'horreur et le carnage,  
 » Toi qui viens sous l'effort des tourmens rigoureux  
 » Immoler, sans pitié, nos peuples malheureux,  
 » Crois-tu d'un Dieu puissant éviter la vengeance ?  
 » Crois-tu qu'enfin lassé de ta vaine insolence  
 » Il ne s'apprête pas à punir tant d'horreurs ?  
 » Frémis, tu vas sentir le poids de nos malheurs.  
 » En vain, le cœur saisi d'une frayeur mortelle,  
 » Tu voudras..... » A ces mots une rage nouvelle  
 Transporte le tyran, il ordonne aux soldats  
 De lui faire subir le plus cruel trépas.

Il monte sur son char. « Où vas-tu, téméraire ?  
 » Aux traits de l'Eternel prétends-tu te soustraire ?  
 » Arrête, c'en est fait, tu n'as plus qu'un instant ;  
 » Vois la mort qui te suit, vois l'enfer qui t'attend,  
 » Reconnais ton erreur, répare ton offense ;  
 » Mais non, tu vas tomber sous sa juste vengeance ;  
 » Il frappe, tu péris, et ton règne est passé. »

De son char à l'instant le prince est renversé,  
 Et soudain pénétré d'une douleur amère,  
 Son corps entier n'est plus qu'un effroyable ulcère.  
 Le dirai-je ? des vers naissent de tous côtés,  
 D'une infernale odeur les sens sont infectés :  
 Tout l'abandonne. Alors, reconnaissant son crime,  
 Du céleste courroux il se voit la victime.  
 Ce prince, qui voulait dompter tout l'Univers,  
 Et transporter les monts et commander aux mers,  
 Soumis, humble et tremblant, implore la clémence  
 Du Dieu dont il venait de braver la vengeance,  
 Promet de rendre aux Juifs et leurs biens et la paix,  
 De combler leur pays de signalés bienfaits,  
 D'adorer le vrai Dieu, de rétablir son temple.  
 Mais du divin courroux, ô redoutable exemple !

Ce Dieu, ce juste Dieu qui sait sonder les cœurs,  
 Voit d'un œil irrité ses perfides douleurs ;  
 Et cet impie enfin, frémissant de furie,  
 Vomit avec horreur sa criminelle vie.

Par M. TALAIRAT.

~~~~~

BONSOIR LA COMPAGNIE,

VAUDEVILLE MORAL.

AIR : *Servantes, quittez vos paniers.*

A fredonner de faibles sons
 Quand je passe ma vie,
 Vous réveiller par mes chansons
 Voilà ma seule envie :
 Vous m'avez souri jusqu' alors ;
 Aujourd'hui, malgré mes efforts,
 Si par malheur je vous endors,
 Bonsoir la compagnie.

Tant que nous avons tour à tour
 Bon vin et belle amie,
 Nous avons des amis du jour

La troupe réunie :
 Malgré tous nos soins obligeans
 Par quelques revers affligeans
 Si nous devenons indigens,
 Bonsoir la compagnie.

Le jour où monsieur Soliveau,
 En homme de génie,
 Donne un mélodrame nouveau

La salle est bien garnie :
 Pour être certain du succès
 Il remplit la salle à ses frais :
 Retournez-y deux jours après ;
 Bonsoir la compagnie.

Par mille charmes séducteurs
 Rose était embellie ;
 Elle eut beaucoup d'adorateurs
 Tant qu'elle fut jolie.

Voyant ses amans déloger,
 Et ses appas déménager,
 Rose dit : « Pourquoi s'affliger ?
 « Bonsoir la compagnie. »

M 2

MERCURE DE FRANCE,

Comme le négoce à présent
 Se fait de *compagnie*,
 Sur chaque enseigne on va lisant :
Un tel et compagnie :
 Bien des gens, séduits par l'effet
 Que la brillante enseigne fait,
 Vont-ils pour toucher un *effet*,
 Bonsoir la *compagnie*.

John Bull, du danger se moquant,
 S'engage par folie ;

Mais... dès qu'il aperçoit le camp
 Mon pauvre anglais s'écrie :

« Goddem ! que de bruit , de fracas !

» Du métier je suis déjà las :

» On va se battre, je m'en vas ;

» Bonsoir la *compagnie*. »

M. BRAZIER.

(*Extrait de l'Epicurien Français.*)

A MADEMOISELLE ****.

J'ADMIRE ces bosquets, ces eaux, cette verdure,
 Et crois te voir auprès de moi :
 En pensant aux beautés que produit la nature,
 Comment ne pas songer à toi ?

A UNE JEUNE PERSONNE

Qui se plaignait de ne pas connaître ses parens.

Tu te plains, belle Eglé, d'ignorer ta famille ;
 Qu'importe les parens à qui tu dois le jour ?
 Chacun sait que Vénus est mère de l'Amour ;
 Mais on ignore encor de qui Vénus est fille.

M. DE JOUY.

ENIGME.

Je tiens un rang parmi les plus rares vertus ;
 Je n'habite jamais en des cœurs corrompus.
 C'est dans mes noeuds charmans que tout est jouissance ;

Le tems ajoute encore un lustre à ma beauté,
 Et je serais la volupté
 Si l'homme eût conservé sa première innocence (1).
 S.....

~~~~~

LOGOGRIPHE.

CHACUN court après moi, rarement on me trouve ;  
 Plus je suis délicat, mieux je me fais sentir.  
 Mais hélas ! trop souvent l'indiscret qui m'éprouve,  
 De sa vivacité pourra se repentir.  
 Je marche sur sept pieds ; si tu me décomposes,  
 Tu trouveras en moi maintes métamorphoses,  
 Regarde quels trésors je renferme en mon sein.  
 J'offre à tes yeux une cité brillante  
 Qui surprend l'étranger, le ravit et l'enchanté ;  
 Un des quatre élémens ; ce qui tient lieu de pain  
 Chez un peuple qu'à tort nous traitons de barbare ;  
 La femme de Jacob ; un titre jadis rare,  
 Aujourd'hui devenu celui du genre humain ;  
 Une marque de joie ; une pierre estimée,  
 Utile à la peinture, et de grains d'or semés.  
 C'en est assez, lecteur ; si, pour me deviner,  
 Tu me ressens, bientôt tu vas me soupçonner.

~~~~~

CHARADE.

Au bord d'un clair ruisseau si mon tout vous arrête,
 Amusez-vous à cueillir mon dernier,
 Sans aller contre mon premier
 Follement vous casser la tête.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est la lettre J.
 Celui du Logogriphe est *Groseille*, où l'on trouve *Gille* et *Rose*.
 Celui de la Charade est *Cor-sage*.

(1) Ces pensées sont dues à Voltaire et au Gentil-Bernard.
 (Note du Rédacteur de l'Enigme.)

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

L'ŒUVRE DE CHARITÉ.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

Tu as quelque chose, ma Léonora, disait Dona Clémenza en se promenant avec sa nièce qui répondait suivant l'usage : — Non, ma tante, je n'ai rien. — Tu as du chagrin. — Je vous assure que je n'ai rien. — Tu ne ris pas. — Je ne suis pas gaie. — Tu ne manges presque point. — Je ne suis pas gourmande. — Ce n'est pas que j'aime qu'on mange beaucoup ; mais ne vas pas non plus être malade, mon enfant, car tu sais comme je t'aime ; et puis c'est que les maladies sont ruineuses. — De ce côté-là, ma tante, j'espère ne pas vous mettre en frais. — Tiens, pour te dissiper, regarde la belle vue : le proverbe n'est pas menteur :

*Qui en non a visto a Sevilla
Non a visto Maravilla.*

Il y a des gens qui viennent de bien loin et qui dépensent bien de l'argent pour voir un moment la *Maravilla*, tandis que nous la voyons tous les jours et pour rien ; puisque de nos fenêtres, c'est comme si on se promenait dans la ville. — Oui, ma tante, c'est-à-dire sur les toits ; car, pour les rues, on ne nous y voit jamais. — Dicu nous en préserve, mon enfant ! elles sont sales à faire horreur ; on ne peut y aller qu'en carrosse, et c'est bon pour des folles à qui rien ne coûte. — Mais la compagnie. — Oh ! la compagnie est trop chère ; aussi ce ne sont que tertulias, refrescos, concerts, combats de taureaux ; il faut arriver-là parées comme des Madones, et nous ne sommes pas riches, entends-tu ? — Mais aussi, nous ne sommes pas plus pauvres que bien d'autres. Et du tems de ma bonne mère..... — Tiens, ne me parle pas de ta mère qui jetait tout par les fenêtres ; ta mère, oh ! bien, oui. — Cependant, ma tante, elle était aimée de tout le monde. — Parce qu'elle se ruinait ; c'est la vraie manière. Que le monde garde son amitié, je n'en veux point à pareil prix. — Elle n'a pourtant pas dissipé son bien. — Non, mais elle n'a point amassé, et demandez-moi à quoi bon la fortune, si ce n'est pour s'enrichir ? A cause qu'elle avait passé quinze ou vingt ans à Paris, ne voulait-elle pas vivre à la parisienne ? à la parisienne dans Triana ! Un hôtel comme

pour un grand ; galerie, bibliothèque, salle à manger, que sais-je ? Jusqu'à une chapelle, avec une messe de fondation pour tous les jours de l'année. — Cette messe, ma tante, vous l'entendez — Bon pour l'entendre ; mais la payer, et nourrir le chapelain par-dessus le marché ! — Ah ! ma tante, vous n'y avez sûrement pas regret, puisque le bon père Grenada est en même tems votre confesseur. — Eh ! *santa Maria* ! si j'en avais pris un autre, n'aurait-il pas fallu faire encore quelque chose pour lui ? Ainsi, du moins, c'est un profit ; mais j'en reviens à tout le train de cette maison. Un régiment de domestiques, autant de voleurs ! Tous les jours un tas de ce qu'ils appellent des beaux esprits, avec qui je ne pouvais pas seulement causer, sans compter qu'on te laissait faire toutes tes folies. — Des folies, ma tante. — Oui ; soigner des malades, habiller de petits orphelins, établir de pauvres filles, donner à des mendiants des réaux tout entiers.... Qu'est-ce qui en résulte ? C'est que tu as toujours le tems passé dans la tête, et que tu ne peux pas t'accoutumer à la vie rangée que nous menons à présent. Mais, mon enfant, il faut prendre ton parti ; après le carnaval, le carême. — Je ne me plains point, ma tante. — Je ne dis pas cela ; je dis seulement que nous ne sommes pas riches. — Vous me l'avez souvent répété, ma chère tante, aussi je fais ce que je puis pour ne pas vous être à charge, et quant à l'ajustement, par exemple, il y a quatre ans que j'ai perdu ma bonne mère, et depuis la fin de son deuil (que je porterai toujours au fond du cœur), on ne m'a pas vu auprès de vous d'autres robes que mes anciennes. Mais, ma tante, voyez vous-même comme elles sont usées, comme elles sont courtes, et comme j'aurais besoin d'une muchas un peu honnête et qui soit à ma taille ; car à vingt ans on n'est pas comme à seize ; et vous avez sûrement envie que je sois bien. — Ma chère enfant, les étoffes sont d'un prix fou. Les doublures d'à-présent coûtent plus que les dessus d'autrefois ; et les maudites ouvrières se font payer le double. — Je sens tout cela pour vous, ma tante, et c'est une raison de plus pour être modeste. — Brava. — Pour être soigneuse. — Brava. — Pour être économe. — Bravissima. — Mais non pas certainement pour être ridicule. — Comment, ridicule ? — Oui, ma tante, j'ai vu dernièrement, à la fête de notre paroisse, que tous les jeunes hidalgos me regardaient avec un air de compassion, et les sénorites avec un sourire moqueur. Tenez, ma tante, quoiqu'on ne soit pas fière, on supporte avec peine d'être plus

mal que les autres. Ce n'est pas pour me plaindre, ma tante ; c'est seulement pour que vous vouliez bien donner une nouvelle marque d'amitié à votre nièce en lui achetant une robe qui ne la fasse pas montrer au doigt. — Vraiment tu me touches, mon enfant. Eh bien ! tu en auras une, mais il faut le tems. — Le tems de la faire, n'est-ce pas ma petite tante ? — Oui. Tu sais que je t'aime bien, et si nous étions riches comme nous le serons peut-être un jour, je voudrais... — Quoi, ma tante. — Te donner un mari. — Oh ! ma tante, pensons d'abord à ma robe. — Ou plutôt n'y pensons plus, ma nièce ; car c'est comme si tu l'avais.

Tout en traitant cette grande affaire, la matrona et la sénorite étaient parvenues en avant de leur verger, jusque dans le bois de châtaigniers qui mène vers Alcala, quand tout à coup elles jettent à la fois un cri d'horreur..... « Fuyons, fuyons, dit la vieille. — Non, non, restons, restons, dit la jeune. — N'approchez pas, dit la vieille, c'est horrible. — C'est pour cela, dit la jeune, qu'il faut approcher. » L'objet est horrible en effet. Est-ce un mort qu'elles voient étendu au pied d'un arbre ? Il est à peine couvert de quelques lambeaux. Une peau livide, des chairs meurtries, des membres déchirés de blessures, des cheveux collés de sang et de poussière, rabattus sur des yeux presque sortis de la tête, et sur des traits entièrement défigurés, laissaient à peine entrevoir quelques vestiges d'un visage humain. « Encore une fois, cria la duègne, allons-nous-en, Léonora. Donnez-moi le bras, et allons-nous-en ; rien ne porte malheur comme de rencontrer un mort. — Et point du tout, ma tante, point du tout, rien ne porte malheur comme d'abandonner un mourant. Mais ne voyez-vous pas qu'il respire encore ? (Et, en même tems, elle tenait la main sur son cœur). — Fi donc ! ôtez votre main ; en vérité, vous ne savez ce que vous faites. — Ma tante, je vous assure qu'il respire encore. — Eh bien ! quand il respirerait, croyez-vous pouvoir le sauver ? êtes-vous médecin ? êtes-vous chirurgien ? êtes-vous sainte ? — Je le voudrais bien, ma tante ; mais j'ai un cœur qui souffre de voir souffrir, et je cherche à m'en soulager. — Eh bien ! la vraie manière est de nous en aller, et bien vite encore. — Non, ma tante, la vraie manière est de secourir si l'on peut, ou du moins de consoler. Mais, ma tante ! il n'y a pas loin d'ici à la maison ; allez-y toute seule, puisque vous avez trop de sensibilité pour supporter cette vue-là. — Non, mon cœur, je reste avec toi ; moi, te laisser seule ici ! et qui sait ce qui peut arriver ? — Ma tante, ma

tante, il vient de faire un mouvement. Il me semble qu'il essaye de parler. — Eh bien ! qu'est-ce qu'il dit ? — Il dit : J'ai soif. Restez-là, ma tante. Nous avons passé tout près de notre gros oranger, et précisément j'y ai avisé des fruits qui m'ont paru bien mûrs ; je cours en cueillir. — Fort bien ; mais n'en cueilles que ce qu'il en faut et garde-nous les meilleurs. « Pendant que la tante parle encore, la nièce est déjà revenue avec la plus belle orange ; de la peau d'une des moitiés elle en fait une coupe où elle a exprimé le jus du fruit ; et voilà qu'elle l'apporte avec inquiétude, frémissant d'en laisser tomber une goutte. Le malheureux qui l'entend approcher, soulève ses paupières appesanties, et croit voir l'ange du désert. Il jette sur elle un languissant regard. Ses yeux se referment ensuite ; mais un soupir s'exhale de sa bouche, et une larme de reconnaissance a coulé sur sa joue tachée de son sang. » Voilà qui vous sera bon, dit la belle infirmière ; essayez d'en goûter, tâchez d'approcher vos lèvres de mes mains, sans quoi je crains de tout laisser tomber ; allons, courage, vous devez déjà vous sentir un peu rafraîchi. — Les yeux s'ouvrent de nouveau, et un second regard encore plus expressif que le premier, accompagné de je ne sais quel sourire arraché à la souffrance, annonce déjà plus clairement un retour de sensibilité. Puis, d'une voix à la vérité bien faible, il prononce péniblement : *Le ciel vous paiera.* « Voilà qui est bien, dit Clémenza, voilà qui est bien, voilà une bonne œuvre de faite. Le père Grenada sera bien content. Allons-nous-en, à présent, allons-nous-en. » A ces mots, ce visage mourant qui s'était un moment ranimé, retombe comme accablé d'une nouvelle douleur. Ses yeux cherchent ceux de Léonora et semblent lui dire : Et vous aussi, m'abandonnez-vous ? « Ma tante, ma tante, dit Léonora toute en larmes, nous bornerons-nous à l'avoir rappelé un moment à la connaissance, seulement pour lui faire sentir ses angoisses qu'il avait oubliées dans sa léthargie ? — Et que voulez-vous y faire ? — Ma tante, si nous essayions de le mener jusque chez nous ? il n'y a pas si loin. — Allons donc, vous êtes folle ; voyez cet homme-là ; lui donner une chambre, en avoir soin ; le panser, le nourrir ! Oh non, Mademoiselle, tout cela est fort beau dans le discours ; mais quand on vient au fait et au prendre, on ne voit que de la dépense. — Ma tante, nous voyons tout autour de nous, dans la plupart des maisons d'Hidalgos, qu'ils ont presque tous la bonne habitude de retirer chez eux un pauvre qu'ils nourrissent. — Grand bien leur fasse.

— Pourquoi ne ferions-nous pas comme eux ? C'est un si bel exemple ! — Toujours de la vanité ! A cause que les autres ont leur pauvre, ne faut-il pas que la sénorite ait le sien ? Apparemment que c'est du bon air. C'est comme cette *muchas* que vous me demandiez tout à l'heure, la peste soit des bons airs ! il va m'en coûter quinze ou seize piastres pour cette maudite *muchas*, et la sénorite veut à présent m'embarrasser d'un pauvre qui m'en coûtera peut-être autant dans l'année. — Eh bien ! ma tante, permettez-moi de vous proposer un marché. Je vous tiens quitte de la robe, accordez-moi le pauvre. — A la bonne heure ; mais qu'est-ce que cet homme ? qui êtes-vous ? Eh ! ma tante, vous voyez bien qu'il ne peut presque point parler. Et vous, comment voulez-vous que je prenne un homme chez moi sans le connaître ? — Ah ! ma tante, pour la charité il ne faut pas d'autres titres que la misère. — Qui me dit que ce n'est pas un voleur ? — L'état où vous le voyez. — C'est peut-être un drôle qui aura demandé la bourse ou la vie à des voyageurs ; ils se seront défendus, et il aura reçu ce qu'il méritait ; ces misérables-là me sont toujours suspects. Il y a si près d'un pauvre à un gueux ! — Tenez, ma tante, voilà le père Grenada qui vient ; je suis persuadée qu'il vous parlera pour le pauvre et pour moi. — La bonne dame va au-devant du père Grenada et lui baise bien respectueusement la main pendant que la charmante nièce, penchée vers le blessé, cherche à rappeler ses forces en lui faisant respirer un petit flacon de vinaigre, puis elle défait sa basquine et l'étend sur lui. — Eh bon Dieu ! que faites-vous ? dit la dame en se retournant ; bon père, avez-vous jamais vu une extravagante comme ma nièce ? vraiment elle est folle de charité, c'est sa maladie. — Ah ! pourquoi cette maladie-là n'est-elle point épidémique ! reprend le père, elle changerait la face de ce monde-ci, et je crois aussi de l'autre ; car, il ne serait plus question d'enfer ni même de purgatoire, puisque nous lisons que beaucoup de péchés sont remis à qui a beaucoup aimé. Courage, ma fille, courage, poursuit-il en voyant cette basquine étendue sur ce pauvre, c'est un manteau comme cela qui a porté Saint-Martin au ciel. « La vieille parcimonieuse n'eut plus rien à dire. » Bon père, dit Léonora, voilà que je suis parvenue à l'asseoir contre l'arbre, daignerez-vous m'aider à le conduire jusqu'à la maison ? — J'allais m'offrir, dit-il, et je remercie la Vierge de m'avoir envoyé à votre secours pour me donner une petite part à vos mérites. « Là-dessus le bon homme, qui

conservait encore assez de force pour son âge, va dire à ce malheureux quelques paroles de consolation ; puis le prenant sous un bras, tandis que Léonora le soutient sous l'autre, on l'aide à se mettre debout et même à faire un ou deux pas. Le père se ressouvient alors qu'il porte dans sa besace un excellent déjeuner qu'une de ses dévotes venait d'y mettre ; il en donne quelques bouchées au malade, avec deux gorgées de bon vin d'Alicante. La force, le mouvement et la parole ne tardent pas à lui revenir ; voilà déjà qu'il n'a presque plus besoin de soutien. « Où suis-je ? dit-il, où suis-je ? — Avec des amis, dit le bon père, qui auront bien soin de vous. — Il me semble aller en paradis. — Vous irez, j'espère, dit l'homme de Dieu. — Mais pas sitôt, ajoute Léonora. — Eh oui, en paradis, répond le blessé, entre un ange et un saint. » Ce mot de saint fit plaisir au digne père Grenada, tout modeste qu'il était, mais qui ne pouvait pas se défendre d'un petit sentiment d'orgueil pour son couvent. Il se sentit dès-lors un nouveau degré d'intérêt pour le malade, et le soutint avec plus d'affection.

Dona Clémenza était allée en avant, afin d'ouvrir la chambre qu'elle destinait à son nouveau pensionnaire, et l'on pense bien qu'elle ne choisit pas la meilleure. Pendant qu'assistée de sa fidelle confidente et cuisinière Quivira, elle croit pourvoir à tout, le pauvre souffrant avec son pieux cortège continuait sa marche : chaque pas, quoique douloureux, semblait le rapprocher de la vie et lui donner un nouveau courage pour ceux qui lui restaient à faire. « Vous souffrez beaucoup, disait Léonora ; je le vois et même je le sens. — Ah ! sentez plutôt le bien... que... vous me faites. — Mais pourriez-vous nous dire comment cela vous est arrivé ? — La Siéna Moréna, dit le pauvre homme avec une respiration entre-coupée... des brigands... la nuit... ils m'ont jeté à bas de... mon cheval... ils m'ont accablé de coups.—Ah ! Dieu de bonté ! s'écrie la tendre Léonora... se peut-il que vous ayez fait des méchans ?.... — Laissez pour mort...., arraché mes habits, jeté leurs lambeaux.... pour me cacher..... tout perdu, tout... ne me reste plus rien..... rien..... que votre bonté..... « Ils ont passé la palanquée, ils sont dans la cour, lorsque Dona Clémenza vient au-devant d'eux. « Révérend père, tout est arrangé, dit-elle, et si vous avez, comme dans toutes vos tournées, les saintes huiles sur vous, vous pouvez lui donner l'extrême-onction sur le champ. — Quoi ! ma tante, lui dit tout bas Léonora, est-ce que vous ne craignez pas d'af-

fliger ce pauvre homme ? — Comment l'affliger ? répond-elle tout haut , est-ce que l'extrême-onction a quelque chose d'affligeant pour un homme qui va mourir , et un pauvre encore ? vraiment il lui siérait bien de s'affliger ! Oh ! il faut qu'il s'arrange. — C'est à moi à voir cela , reprend doucement le père Grenada ; notre premier soin à tous les trois , c'est d'essayer de le rendre à la vie et de nous occuper du salut de son corps pour qu'il ait le tems de penser à celui de son ame. — Comme il vous plaira , dit la matrone au père , devant qui elle se contenait un peu ; mais elle ajouta à l'oreille de sa nièce , pourvu que cela ne dure pas long-tems.

« Nos lecteurs sauront que ces dames habitaient ensemble dans une assez grande et assez agréable maison , mais dont tous les contre-vents , à l'exception de deux , n'avaient point été ouverts depuis la mort de M^{mo} de l'Ovegas , mère de Léonora. C'était celle qui l'avait bâtie , et tout à côté il y avait une mazure délabrée appartenant à la vieille , et où la vieille avait demeuré tant que la jeune avait conservé sa mère. Or c'est , comme de raison , dans cette mazure que Dona Clémenza établissait son nouvel hôte..... Mais qui pourra se faire une idée de l'appartement qu'elle lui avait destiné ? Un sale réduit rempli jusqu'au plafond de mille vieilleries hors de service , que la bonne dame n'avait pas voulu faire réparer parce que cela coûte , et qu'en même tems elle n'avait pas cru devoir réformer absolument , parce que cela peut valoir encore quelque chose..... Des tas de chiffons , de vieilles images déchirées , d'anciens portraits de famille , rongés des rats et disparus dans la poussière , comme ceux qui leur avaient servi de modèles. Joignez-y de vieux fers , des morceaux de vieux meubles , des tisons de toutes sortes de potteries , des dessus de tables brisés , des pieds , des dos , des bras de fauteuils et mille choses de ce genre que l'avarice garde religieusement pour ne pas perdre l'habitude de garder , et vous commencerez à vous faire une idée de l'ameublement. Quant à la tapisserie , les araignées s'en étaient chargées , et depuis longues années la pauvre Quivira , qui composait à elle seule tout le domestique de la dame , ne s'était point permis de les troubler dans leur travail..... C'était-là qu'on avait daigné éparpiller dans un coin quelques brins de vieille paille , lit suffisamment bon , suivant Clémenza , pour un homme qui lui paraissait avoir si peu de tems à passer dans ce monde. A l'aspect de cette retraite où l'aimable Léonora n'était

jamais entrée, le cœur lui manqua doublement, moitié de dégoût, moitié de compassion. « Ah ! ma tante, dit-elle, ma tante, vous contenterez-vous de cela pour un homme que la Providence nous adresse ? Bon père Grenada, parlez pour lui. » Le père Grenada lève les épaules et se met en devoir d'étendre lui-même le malade sur cette paille qui, à la vérité, n'était ni fraîche ni abondante. « Prenez ceci, dit-il, en espérant mieux : la terre est le lit commun de tous les hommes. Il y en a de meilleurs ; mais quelquefois le ciel permet que les bons reposent mieux sur la dure que les méchants sur le duvet, ... et dans cette confiance-là, j'espère que vous vous trouverez mieux peut-être que vous ne vous y attendez.

Pendant que dans la cour la dame et la domestique raisonnaient sur l'économie à mettre dans la réception du nouvel arrivé, Léonora s'est glissée à la cuisine, elle y a puisé un gobelet de bouillon qu'elle a sur le champ remplacé par autant d'eau fraîche, elle le porte clandestinement à son pauvre, et le digne père Grenada y verse généreusement le reste de son vin d'Alicante : le malade, à qui cette boisson cordiale a fait recouvrer presque entièrement sa force et sa connaissance, fait signe au bon religieux qu'il voudrait avoir avec lui un entretien particulier. Léonora s'éloigne et va chercher des herbes dont elle connaît la vertu. « Prenez courage, dit le père, les peines ont leur terme ; je ne vous demande pas le détail de vos fautes ; une confession en règle vous fatiguerait. Je pense d'ailleurs que le malheur expie le péché quand on souffre avec patience et confiance, et puis le respect que vous m'avez paru avoir pour notre habit m'est un garant de votre façon de penser ; apprenez-moi seulement qui vous êtes, votre nom, votre profession, et par quelle aventure nous vous voyons réduit dans un état aussi pitoyable. — Je tâcherai de vous répondre, mon père, mais avant tout je vous demande le secret de la confession. — Il suffit. — Mon nom est Delas Palmas. — Delas Palmas de Valladolid ? — Oui, mon père, nous étions deux jumeaux élevés ensemble chez l'alcalde notre père ; jamais deux jumeaux ne se sont autant ressemblés ; mêmes traits, même taille ; mêmes manières, même son de voix ; nos père et mère qui s'amusaient souvent à nous habiller de même, n'étaient jamais sûrs de ne pas s'y tromper et ils se plaisaient dans leur incertitude. Hélas ! où est-il maintenant ce bon frère ? et suis-je au moins le seul malheureux ? — Reprenez vos esprits, dit l'honnête religieux ; dans l'état où vous êtes, trop d'atten-

drissement pourrait vous faire du mal. — Non, mon père, il y a des tristesses qu'on préfère à tout... Vous saurez donc, mon père, que nous nous aimions encore plus, s'il est possible; que nous ne nous ressemblions, et que cet amour ainsi que cette ressemblance n'avaient fait que s'accroître avec les années. A l'âge de dix-huit ans nous perdîmes notre digne père, qui, pour nous éviter les embarras d'un partage, et les gênes d'une tutelle, avait expressément annoncé dans son testament que nous serions émancipés du jour de sa mort, et que nous jouirions toujours en commun de notre bien. — Et vous étiez riches? — Assez pour être toujours heureux si nous ne nous étions jamais quittés. — Eh bien! comment vous êtes-vous séparés? — Le croirez-vous? mon père, par un effet de cette même sympathie qui aurait dû nous enchaîner l'un à l'autre. — Expliquez-vous. — La lecture des voyageurs dont l'Espagne se glorifie, avait enflammé nos jeunes esprits d'une même ardeur, nous avons pensé qu'il serait beau d'avoir fait à nous deux le tour du Monde, et pour avoir plutôt vu la fin de notre grande entreprise, il fut arrêté que nous partirions le même jour. — Ensemble? — Ah plût au Ciel! mais non, l'un pour l'Amérique et l'autre pour les Grandes-Indes, nous chargeant chacun de parcourir un hémisphère, et nous divisant ainsi le globe pour jouir ensuite en commun du fruit de nos voyages. — O jeunes gens, jeunes gens! dit le Père; mais qu'il a dû vous en coûter au moment où vous vous êtes dit un adieu éternel. — Eternel, oh! mon père. — Quand je dis éternel, j'entends pour bien long-tems. — Hélas! nous étions encore dans notre première ivresse, nous promettant bien l'un à l'autre que nous finirions par nous rejoindre; soit que mon frère, arrivé le premier à Panama, vint me chercher au Japon, soit que moi, des dernières îles du Japon, je vinsse en Amérique. — Oh jeunes gens, jeunes gens! s'écrie de nouveau le bon père; mais c'est trop parler, reposez-vous, je vous quitte un moment pour aller dire mon office, et prier pour vous; car vous m'intéressez plus que je ne puis vous l'exprimer. Dormez à présent; le sommeil est le premier des baumes.

Une heure après, le bon homme rentre doucement dans la chambre de son pénitent et le trouve endormi sur sa dure couche, prononçant alternativement dans son sommeil les noms de Pèdre et de Lorenzo. « Ah! père, dit-il en se réveillant, sans doute vous avez prié pour moi, car je me sens mieux que je n'espérais. — En ce cas, dit le Père, achevons ce que nous avons commencé. — Eh bien donc, mon père, le parti

était pris, nous avons armé deux navires parfaitement semblables, nous les avons nommés, l'un don *Pèdre*, et l'autre don *Lorenzo*; mon frère, don *Pèdre*, s'embarqua sur le don *Lorenzo*, et moi réciproquement sur le don *Pèdre* pour que nos deux noms fussent toujours ensemble; nous mettons en même tems à la voile; nous marchons quelque tems de concert, nous voyant, nous saluant, nous parlant même d'un bord à l'autre..... Tout allait bien jusque-là, l'ivresse durait encore; mais à une certaine hauteur, les deux navires n'ont pas plutôt cinglé, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, que j'ouvris les yeux sur ma démence et je ne suis que trop sûr que mon pauvre frère en fit autant; je poursuivis par une espèce de fausse honte. Hélas! il a sans doute fait de même, et au bout de huit jours je sentis, ou plutôt nous sentîmes que nous avions laissé les seuls vrais biens pour courir après des fantômes: ah! bon père, rien n'est pis que de devenir sage dans le courant d'une folie; autant la perspective m'avait séduit; autant la réalité m'attrista; puisse mon frère n'avoir pas éprouvé les mêmes chagrins! cependant il fallut continuer. Je parcourus les Indes, la Chine, le Japon, et après mille contrariétés; mille mauvais traitemens que la jalousie, et les calomnies des commerçans me firent éprouver de la part des différentes nations que je ne voulais connaître qu'en simple voyageur, je fus trop heureux, en renonçant à tout espoir de succès, de trouver un vaisseau de notre nation qui partait pour la Corogne: je m'y embarquai donc comme un simple passager avec une très-mauvaise pacotille; le vaisseau contrarié par le gros tems, fut obligé d'entrer à Sétubal; et là, je me suis vu retenu avec mes effets et renfermé dans une espèce de Lazaret, où l'on trouvait toujours quelques prétextes pour me faire recommencer la quarantaine: mais enfin je m'évadai, content de laisser le peu que je rapportais, au pouvoir des commis. Je traverse à pied les Algarves, et j'arrive heureusement sur terre d'Espagne: là, me croyant une fois en sûreté, je tire quelques pièces d'or que j'avais cousues dans mes habits et j'achète un cheval pour continuer ma route. — En voilà assez pour aujourd'hui; dit le bon père, votre voix commence à s'altérer, ainsi remettons la partie; au reste, tout en vous écoutant, je regardais vos blessures, elles me font pitié, cependant je vois avec plaisir qu'elles sont plus effrayantes que dangereuses et qu'il n'y a rien à craindre pour la vie. Allons, je vous laisse, je vais dîner avec dona Clémenza, et, sans rien dire assurément de ce que je viens d'entendre, je me propose de vous recommander à sa charité.»

L'infortuné Lorenzo , resté seul , recommence à sentir ses douleurs et se livre au plus triste découragement. — Ces gens-là , disait-il en lui-même , m'ont secouru d'abord , mais cela durera-t-il ? encore si la jeune personne était la maîtresse de la maison !.... Mais cette vieille ! la dureté de ses propos , son envie de me laisser au pied de cet arbre , la saleté de tout ceci , cette paille qu'elle avait encore l'air de plaindre , et dans quel moment ! Non , tout cela m'annonce un avenir bien cruel ; n'importe , souffrons ; souffrir c'est vivre. Ah ! Pedro , Pedro , que je te plaindrais , si tu me voyais !... — Tout à coup la porte s'ouvre pour un ballot qui peut à peine y passer , et que Lorenzo voit avancer dans la chambre sans apercevoir d'abord la charmante Lorenza qui le poussait de toutes ses forces : elle avait profité du moment que la dame et la cuisinière étaient bien dévotement à la messe pour aller tirer un matelas de son lit et le conduire jusque chez son protégé , dont elle n'est aperçue qu'au moment où elle se retire. « Sénora , Sénora , dit-il d'une voix mourante. — Eh bien ! quoi ? — Je cherche des paroles. — Et moi , je vais vous chercher à dîner. » Quelques minutes après , elle rentre avec tout ce qu'il fallait pour soutenir le malade jusqu'au lendemain , et retourne bien vite auprès de sa tante recevoir la réprimande qui l'attendait. « En vérité , Sénora , votre charité est bien la charité la plus ruineuse qu'on ait jamais connue. — Mais ma tante , les bonnes œuvres. — Les bonnes œuvres sont bonnes , mais les prières les valent bien ; je vous vois presque toujours tirer votre bourse et presque jamais votre rosaire ; cela me scandalise : à votre place , je dirais de tems en tems un *ave* de plus et je donnerais un réal de moins. — Cependant , ma tante , le père Grenada paraît content , et dans toutes les occasions il m'engage à continuer. — Oui , oui , continuez tant que cela pourra durer , et après avoir fait l'aumône , ce sera votre tour de la demander. — Soit , ma tante , dit la nièce en souriant ; vous me la ferez , n'est-ce pas ? — Je ne vous conseille pas d'y compter ; vous savez que l'économie est ce que j'estime le plus dans une fille ; ainsi quand vous aurez mangé l'héritage de votre mère , qui ne durerait pas long tems , entendez-vous , si on vous laissait aller , vous vous adresserez à qui il vous plaira , pour moi je vous renie. — Ah ! ma bonne petite tante , dit-elle en l'embrassant.... — Il n'y a point de petite tante. Adressez-vous au père Grenada. — Pourquoi pas ? dit Léonora en badinant toujours , il est bien charitable. — Oui , du bien d'autrui. » A peine cette mauvaise parole est-elle sortie de sa bouche qu'elle

qu'elle se donne un *meâ culpâ*, et récite un *ave* pour l'expi-
 pier ; puis , quand elle se croit quitte envers le ciel , elle
 demande à sa nièce de n'en rien dire au père , et de se
 mettre à table.

Est-ce-là de la soupe, Quivira ? dit la vieille. Donnez
 cela à ce pauvre. — Ce n'est que de l'eau. — Je le crois
 bien , répond la cuisinière , aussi bavarde que celle
 la Sénorite est toujours à la cuisine , et ce n'est ma
 elle qui vous fera du bon potage. N'a-t-elle pas prise ce
 matin une bonne écuellée de bouillon ? Je ne sais pas si
 c'est pour elle ou pour son cher malade. — Et qui vous
 a dit cela , Quivira ? dit Léonora. — Ah ! vous verrez , Ma-
 demoiselle , que je ne sais point ce qui se passe dans ma
 marmite , comme si je n'en sortais pas. Je n'ai pas vu du
 bouillon répandu à la porte , peut-être ? Je parie que ce
 sera quand vous l'aurez ouverte. Je n'ai pas vu l'eau dimi-
 nuée dans la cruche , peut-être ? Apparemment quand vous
 aurez fait la finesse de remplacer le bouillon. Oh non ! je
 n'ai pas vu non plus qu'il manque à mon bouilli un mor-
 ceau de viande , gros comme mes deux points encore ? et
 tout cela pour qui ? pour quelqu'un qui n'a peut-être pas
 deux jours à vivre : ma foi , tenez , les gens qui meurent , il
 faut les laisser mourir , et ne pas se mêler de leurs affaires ,
 et les gens qui vivent , il faut les aider à vivre aussi bien
 qu'ils le peuvent. Jésus ! Jésus ! si madame avait tous les
 jours de la soupe comme cela , qu'est-ce qu'elle deviendrait ?
 et vous aussi , notre demoiselle , qui voudriez maigrir pour
 engraisser les autres ? — Ma chère , dit Léonora avec sa
 douceur ordinaire , vous feriez mieux de respecter un peu
 plus le père et ma tante , devant qui vous parlez trop , et
 de me donner vos leçons en particulier. — Non , Mademoi-
 selle , je suis bien aise de vous en faire la honte , parce que
 ce sont des tours que vous me jouez continuellement. Il y
 a tous les matins devant cette porte un tas de petits pauvres
 qui ne font que pleurer et crier la faim , et vous les ren-
 voyez toujours avec quelque chose : dites-moi si ça n'est pas
 terrible ? — Continuez , Quivira. — Continuez , dit le bon
 père ; il me semble entendre un procès de canonisation.
 — Cela m'amuse aussi , ajoute Clémenza d'un ton un peu
 moins naturel que celui du père ; cependant il y a des
 bornes à tout , et je tâcherai toujours de ne point donner à
 ma nièce des exemples de prodigalité. »

Après le dîner , le père proposa d'aller voir le malade ;
 la tante , craignant sans doute que cette visite ne la mît en

O



frais, s'y refusait d'abord, sous prétexte qu'elle avait peur du mauvais air. « Mais cet homme n'est que blessé, dit le brave capucin, et les coups ne se gagnent pas. » La dame qui n'a rien à répliquer, entr'ouvre la porte, et que voit-elle ? de la paille fraîche, un matelas sur cette paille, une couverture sur ce matelas. « Ah mademoiselle ! s'écrie-t-elle en se retournant, je vous reconnais-là, un matelas perdu, une couverture perdue, des blanchissages à n'en pas finir, en attendant les frais d'enterrement. — Ma tante, ma tante, grondez-moi si je vous ai déplu, mais n'affligez pas un mourant. — Avec votre compassion, vous me feriez devenir folle, et moi donc, moi que vous chagrinez, est-ce que je ne mérite pas aussi votre compassion ? Et d'où est-il ce matelas ? — De mon lit, ma chère tante. — C'est donc vous qui allez coucher sur la paille. — S'il ne fallait que cela pour soulager un malheureux !... — Et vous l'avez porté vous-même ? » Ici le père intervient, et dit à la sénora : « Permettez que notre couvent supplée à ce qui pourrait manquer ici, et qu'il remplisse en partie les louables intentions de votre pieuse nièce, nous ne sommes pas riches, nous vivons d'aumônes, mais la piété des fidèles ne nous laisse manquer de rien, et nous donne même souvent de quoi en secourir d'autres. — Ah ! madame, dit le blessé resté sur sa première paille, et qui n'avait point encore pu se traîner jusqu'au matelas, vous voyez que je n'ai jusqu'à présent touché à rien, reprenez les bienfaits de la sénorite ; que lui rendrais-je, hélas ! mais si je vis, je prierai pour elle ; si je meurs, elle priera pour moi. — Allons, c'est bon, dit Clémenza, voilà de bons sentimens à porter dans l'autre monde ; mais puisque votre lit est fait, servez-vous-en, soit que vous guérissiez, soit que vous mouriez, j'espère qu'il n'y en aura pas pour long-tems. — Qu'il me soit seulement permis, ajoute l'autre, d'avoir encore un moment d'entretien avec le père. » On les laisse. « Eh bien ! eh bien, mon pauvre ami, il me semble que vous vous sentez un peu mieux. — Oui, bon père, grâces en partie à vos bontés. — De quoi avez-vous besoin en ce moment ? — De rien, que de vous remercier. — Tranquillisez-vous, dit le bon homme en essuyant ses yeux. — Cependant, je crains d'être à charge à la sénora. — Ne craignez rien, j'arrangerai tout de mon mieux ; mais pendant que nous sommes seuls ; pourquoi m'avez-vous donné votre nom et votre état sous le sceau de la confession ? — Vous sentez vous-même, mon cher père,

« Que si j'étais connu pour ce que je suis, dans l'état où vous me voyez, je ferais honte à toute ma famille, et qui sait, peut-être même à mon bon frère : pourvu encore, ajouta-t-il avec un profond soupir, que la destinée qui nous a toujours si également partagés, ne l'ait pas jeté dans la même infortune. » Il soupire encore et retombe dans son premier accablement. Le père sort, et la demoiselle revient avec un nouveau paquet ; cette fois, c'était l'habillement complet d'un jardinier, que huit jours auparavant, la sévère dona Clémenza venait de renvoyer à peu près dans le même équipage où l'on avait trouvé le pauvre blessé, parce qu'elle l'avait surpris mangeant furtivement un oignon cru dans un coin du jardin. « Tâchez, dit l'aimable fille, de vous accommoder de ces vêtements-là, tout grossiers qu'ils sont, j'aurais bien du plaisir à vous en procurer de meilleurs. — Ah ! sénorite, vos bienfaits sont tous pour moi d'un prix égal. Il n'y en a pas un que je ne voulusse payer du reste de mon sang. » Léonora s'éloigne touchée de tant de reconnaissance, et surprise en même tems, de ce qu'elle est exprimée avec tant de politesse. En rentrant dans la grande maison, elle rencontre la redoutable cuisinière qui l'avait si méchamment dénoncée au sujet de ses pieuses déprédations. « La bonne, lui dit-elle, je devrais être fâchée, car tu as fâché ma tante contre moi. — Dame aussi, voyez-vous, mademoiselle, c'est que rien n'est aussi désagréable, pour une brave femme comme moi, comme de s'entendre faire des reproches qu'on ne mérite pas. Toucher à mon pot, c'est toucher à mon honneur, voyez-vous ; cependant, je serais encore plus chagrine, si je vous avais fait de la peine. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, l'enfant que j'ai reçu quand elle est venue au monde, que je n'ai pas plus quitté que mon cœur, si je lui avais fait de la peine ! « Oui, tu m'en as fait, la bonne, et beaucoup ; cependant, si tu en as du regret, je te pardonne. » Quivira tombe aux genoux de la sénorite qui lui dit en la relevant : « Je vais te donner un moyen de tout réparer. — Oh ! quand il faudrait passer dans un feu. — Tu vois ce pauvre blessé, prends-le sous ta protection, aie soin de lui, *le ciel vous paiera*, m'a-t-il dit, au pied de l'arbre ; tiens, Quivira, ces paroles-là me porteront sûrement bonheur, et je veux que tu en aies ta part. » En même tems, elle détache une petite croix d'or de son col d'albâtre, elle la passe au col plissé de la vieille, et comme si c'eût été un miracle

de la croix ou de l'or, voilà cette femme si querelleuse, si acariâtre, transformée, à la figure près, en une autre Léonora, et qui pense trébucher en courant à la chambre du blessé, pour le servir comme son maître, et le soigner comme son fils. Les planchers, les murs sont balayés, la paille est renouvelée, le matelas est arrangé, le lit est fait, le malade y est établi, une vieille table, une vieille chaise, toutes deux boiteuses, sont remises en état, toutes les choses utiles pour le moment et même pour l'avenir sont apportées ! Quivira devenue une vraie sœur de la charité, lave le sang dont le malheureux est encore taché ; elle étuve les blessures pour y appliquer les suc des herbes que sa jeune maîtresse est allée cueillir, elle n'a bientôt plus besoin d'y être encouragée, et sent déjà ce plaisir secret qui s'attache de lui-même à toutes les bonnes œuvres.

Le digne capucin, de son côté, ne demeure point en reste. Il apporte journellement tantôt du vin, tantôt des livres, tantôt de l'encre et du papier ; il n'a point apporté de chemises, parce qu'elles ne sont pas plus d'usage dans son couvent que dans le paradis terrestre ; mais il a trouvé dans la sacristie de vieilles aubes qui venaient d'être remplacées par de plus magnifiques ; il les livre sans scrupule aux ciseaux de Quivira, bien sûr de ne point profaner en les employant au soulagement de la douleur, et au vêtement de la nudité ; voilà, comme en peu de jours, notre pauvre malheureux a rassemblé, sans le savoir dans cette maison, un parti puissant contre la maîtresse elle-même, tant la nature a donné de droits à tout infortuné, sur ceux dont l'avarice ou l'ambition n'ont point usuré tout le cœur !

On pense bien que Clémenza se reposait sur son aumônier, et sa nièce pour les soins à donner à son hôte, et qu'elle ne l'importunait pas de ses visites. Il n'en était pas ainsi de Léonora, elle le voyait sans cesse, prenait toujours un nouveau plaisir à s'entretenir avec lui et jouissait des progrès de sa guérison, mais avec une certaine tristesse, en pensant que le jour approchait où elle ne le verrait plus. « Me voilà donc enfin rassurée, lui dit-elle un jour, le poids de l'inquiétude est si accablant, sur-tout quand chaque jour ajoute à l'intérêt. — Que vous rendrai-je, dit-il, avec un certain attendrissement naturel à la convalescence, que vous rendrai-je pour tant de soins ? — Eh ! ne seront-ils pas bien payés par votre parfait rétablissement ? — Hélas ! made-

moiselle, je le crains ce rétablissement. — Pourquoi? —
 Parce qu'il faudra peut-être vous quitter et que devenir
 après? — Je ne suis pas aussi riche que je le voudrais
 aujourd'hui; mais nous tâcherons de pourvoir à tout. —
 Ah! puissiez-vous seulement pourvoir à ce que je ne vous
 quitte jamais; vous m'avez donné, il y a quelques jours,
 l'habit d'un de vos serviteurs, donnez-m'en aussi l'emploi,
 dès que je pourrai le remplir, et soyez sûre qu'aucun
 travail ne me sera pénible, qu'aucun office ne me sem-
 blera humiliant, en pensant que je vous sers. — Vous me
 paraissez au-dessus de l'état que vous demandez et je souffri-
 rais trop de vous y voir. Cependant ce serait mon seul
 moyen d'entrer en compte avec madame votre mère. —
 Dites, ma tante, je vous en prie, ah! si ma mère vivait
 vous ne pourriez que la bénir. — Au moins je la bénis
 d'avoir donné le jour à sa fille. — Au reste, reprit-elle (en
 rougissant d'avoir parlé un peu trop à cœur ouvert), ma
 tante est meilleure qu'elle ne paraît, le bien lui coûte à
 faire, mais elle en fait, et c'est un double mérite. — Encore
 une fois, Mademoiselle, ce jardinier, si j'en crois le Père et
 Quivira, n'est pas remplacé; ne pourrais-je donc pas, à me-
 sure que mes forces reviendront, reprendre son ouvrage, et
 dans d'autres momens si M^{me} votre tante ou vous... vous sur-
 tout, Mademoiselle, si vous aviez besoin de quelqu'autre
 service, j'oserais encore m'offrir. — Généreuse reconnais-
 sance, dit Léonora. — Ce n'est point un domestique à gagés
 que vous aurez, c'est un esclave qui appartient à votre mai-
 son, disposez-en à votre gré. » A ce mot d'esclave, les larmes
 roulent dans les yeux de Léonora; elle s'éloigne pour les
 cacher et va rejoindre sa tante. « Eh bien! ma nièce, avez-
 vous fait assez de folies? M'embarrasser d'un homme qu'il
 faudra nourrir, soigner, médicamenter peut-être, et Dieu sait
 pour combien de tems! — Ma tante, il va mieux. — Eh
 bien! qu'il s'en aille, qu'on lui donne un bon morceau de
 pain, un reste de viande avec une calebasse pleine d'eau,
 c'est tout ce qu'il lui faut pour gagner pays, et vite, et vite,
 qu'il déloge. — Mais ma tante il n'est pas en état de marcher.
 — Qu'est-ce que cela fait pour un pauvre? qu'il parte tou-
 jours. — Et puis, ma tante, est-ce que vous le renverriez
 tout nu comme cela de chez vous? — Je le renverrai comme
 je l'ai pris; belle question! semblerait-il pas que c'est nous
 qui l'avons dépouillé? Au contraire, quand on le verra
 comme cela, il excitera d'autant plus la charité des bonnes
 âmes comme la vôtre. Vous voyez vous-même que bien des

gens qui ont de bons habits les cachent pour mendier, ainsi votre ami sera tout équipé pour continuer son état. — Ah ! ma tante, qu'est-ce qu'on dirait autour de nous ? — A la bonne heure ; tu sais ce grand morceau de tapisserie dans la salle au-dessus de sa chambre, et qui est tombé parce que les clous n'y tenaient pas, il n'a qu'à s'arranger là-dedans, il sera aussi bien couvert que la plupart de ses compagnons de fortune. — Ma tante, ce pauvre garçon vous offre.... — Qu'est-ce qu'un gueux peut m'offrir ? — Il vous offre de vous servir pour rien. — Pour rien ? c'est quelque chose. — Il dit qu'il nous doit la vie, et qu'il veut nous la consacrer. — Et qu'est-ce que nous ferons de sa vie ? — Qu'il sera notre domestique, notre esclave ; qu'il veut travailler au jardin. — Mais..., cela mérite qu'on y pense, car depuis que j'ai chassé cet autre coquin, rien n'a été arrosé, et tous nos légumes sont comme de l'amadou ; heureusement que nous avons ici l'habit que j'avais donné à notre mangeur d'oignon, avec une chemise neuve que Quivira lui avait cousue, et si notre homme travaille bien seulement pendant six mois, que mon jardin prenne une certaine tournure, que je sois bien satisfaite, je pourrai. — Quoi, ma tante ? — Lui prêter l'habit. — Oh que non ! ma tante, vous ferez comme à votre ordinaire, plus que vous ne promettez, vous lui laisserez mettre l'habit dès qu'il le pourra, parce que vous voudrez qu'on voye notre esclave un peu moins misérable. — Non, je crois que cette maudite enfant est venue au monde pour ma ruine, Eh bien ! il aura l'habit puisque tu le veux ; mais tu n'auras pas la robe. — Merci, ma tante, merci, ma tante, je n'avais pas tant de besoin de la robe que de l'habit. (La suite au numéro prochain.)

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Suite des débuts de Mademoiselle MAILLARD ; rentrée de Mademoiselle DUCHESNOIS, etc.

On avait annoncé que M^{lle} Maillard, après avoir joué successivement *Hermione*, *Alzire*, *Roxane* et *Idmé*, avait inutilement demandé qu'il lui fût permis de terminer ses débuts par le rôle d'*Emilie* dans *Cinna* ; on ajoutait même qu'elle allait être écartée sans retour de la scène française ; et déjà la malignité légère du public cherchait un motif à la disgrâce imprévue de cette jeune actrice dans des circonstances

qui lui sont étrangères, lorsqu'elle a reparu tout à coup dans le rôle d'*Hermione*.

Les détails d'une querelle qui n'avait d'importance que sous le rapport de la propriété littéraire, les procédés qui en ont été la suite, toutes ces anecdotes fugitives qui amusent un moment les oisifs d'une grande ville, peuvent offrir une heureuse ressource à l'imagination épuisée des journalistes; la mordante gaité du Vaudeville peut s'en emparer à son tour, et tenter de naturaliser parmi nous l'esprit et la licence d'Aristophane: mais la société des comédiens français est trop éclairée pour mettre l'humeur à la place de l'honneur, et l'on sent qu'il ne serait ni juste ni délicat de punir M^{lle} Maillard des torts réels ou supposés qu'on reproche à son maître. Il suffit que celui-ci soit un excellent professeur, que son élève ait profité de ses leçons, que le public l'ait, pour ainsi dire, adoptée par ses espérances et ses applaudissemens, pour que la comédie doive respecter cet arrêt suprême, la première récompense et la plus puissante recommandation du talent.

Cette jeune actrice, annoncée peut être avec un peu trop d'éclat, a reçu de la nature des traits moins agréables qu'expressifs, un organe imposant et sonore, une force vraiment prématurée, pour exprimer les affections violentes et le délire des passions tragiques. Tout le succès qu'elle a obtenu tient évidemment à ces rares dispositions, car le mérite d'une diction sage et ferme est celui que la multitude apprécie le moins. Après avoir ainsi rendu justice aux qualités de M^{lle} Maillard, il ne faut point dissimuler que sa taille pourrait avoir plus d'élévation et de majesté, qu'au premier coup-d'œil on a de la peine à la croire en état de supporter l'emploi qu'elle a choisi, et que l'étendue et le caractère de sa voix étonnent avant de rassurer. M^{lle} Maillard est encore assez jeune pour attendre du tems une partie des avantages qui lui manquent: l'art ne les remplace jamais qu'imparfaitement; mais il apprend à diriger les moyens, à les soutenir, à les étendre par un usage plus mesuré: il me semble que M^{lle} Maillard en a le plus grand besoin. Jusqu'ici, sa déclamation est inégale, son jeu vague, ses mouvemens incertains; ses gestes, beaucoup trop multipliés, manquent souvent d'effet, mais rarement d'intention; elle est bien loin de posséder cette utile expérience qui tire un si grand parti d'un vers, d'un hémistiche heureusement prononcé: elle ne sait ni attendre, ni s'arrêter, ni recommencer; mais elle surprend, elle entraîne quelquefois par une énergie extraor-

dinaire, et par l'accent passionné qu'elle donne à des sentimens dont il est difficile qu'elle ait une juste idée. Il y a donc, dans son talent, une sorte d'instinct plus puissant que l'art et l'étude, mais que l'art et l'étude doivent régler et perfectionner.

C'est sur-tout dans le rôle d'*Alzire* que cette inégalité de caractère et d'expression a vivement frappé le spectateur attentif. Le troisième acte de cette tragédie est un des plus brillans qu'il y ait au théâtre : il faut plaindre les ennemis de Voltaire qui se condamnent au tourment de l'analyser et de n'y voir que des invraisemblances. Trop instruits pour en méconnaître les beautés, trop assidus au spectacle pour n'avoir pas senti l'effet qu'elles y produisent, il ne leur reste d'autre parti que de nier ce qu'ils éprouvent, et de blâmer par système, par entêtement, par esprit de parti, ce qu'ils sont forcés d'admirer par sentiment et par conviction. M^{lle} Maillard qui, dans ce troisième acte, se livrait plus franchement à son émotion et à son instinct, a fait passer dans tous les cœurs l'intérêt de cette situation, si éminemment tragique : elle s'est élevée au-dessus de son âge et de son talent ; et soutenue par Laffond, elle a rendu, avec une expression toujours vraie, souvent admirable, les détails de cette scène étonnante, qui, traduite dans toutes les langues, a fait verser des larmes chez toutes les nations. Dans le reste de la pièce, elle a été généralement faible et quelquefois outrée ; elle a justifié les reproches sévères qu'on peut lui adresser, mais elle a laissé entrevoir dans l'avenir une de ces actrices d'un talent naturel et singulier, qui y rachètent de grands défauts par des effets sublimes ; et j'avoue que je les préfère à ces petits prodiges d'éducation, qui, ne donnant jamais l'envie de les applaudir, ni le droit de les siffler, n'apprennent de leur professeur qu'à perfectionner la monotonie de la médiocrité.

M^{lle} Maillard, à quelques différences près, a montré, dans le second et le troisième actes de l'*Orphelin de la Chine*, le même talent qu'elle avait fait applaudir dans le troisième acte d'*Alzire*. Le rôle d'*Idamé*, dit avec raison M. de Laharpe, est un des plus beaux que Voltaire ait écrits. Il est intéressant et noble d'un bout à l'autre, et du plus grand pathétique au second et au troisième actes. Il est sans exemple que le talent lyrique ait produit un rôle pareil dans un poète sexagénaire ; c'est une des exceptions qui étaient réservées à Voltaire. *Idamé* est, sans contredit, le personnage le plus attachant de la tragédie de l'*Orphelin* ; l'intérêt,

fondé sur le péril de son fils et sur ses alarmes maternelles, est celui qui domine dans la pièce ; mais c'est principalement dans les premiers actes : il s'affaiblit à la fin du troisième, et cesse bientôt tout à fait, jusqu'au dénouement, par une malheureuse conséquence du plan de l'auteur, qui avait d'abord resserré ce sujet en trois actes, et qui n'a pu l'étendre sans détourner la marche de l'action. Ajoutons à ces remarques judicieuses que le défaut principal de l'ouvrage ne peut être dissimulé que par un art profond, par un talent supérieur dans l'acteur chargé du rôle de *Gengis-Kan* ; et malheureusement, depuis *Le Kain*, ce rôle ne paraît pas même avoir été bien conçu dans toutes ses parties. Laffond rend, avec beaucoup de chaleur et de noblesse les caractères chevaleresques, les sentimens doux et passionnés ; mais il saisira difficilement les traits de ce tartare farouche, qui doit épouvanter sa maîtresse par la seule expression de son amour, et que Voltaire lui-même comparait à un tigre qui, pour caresser sa femelle, lui enfonce les griffes dans les reins.

Je ne dirai rien des rôles de *Roxane* et d'*Hermione*, sur lesquels on disserte régulièrement cinq ou six fois par semaine, et souvent sans mettre plus de sincérité dans l'admiration qu'on affiche pour l'auteur d'*Andromaque* et de *Bajazet*, que dans la critique ou l'éloge des acteurs qui représentent ces immortels chefs-d'œuvre. J'observerai seulement que le rôle d'*Hermione* est celui dans lequel M^{lle} Maillard a réuni le plus de suffrages : le public l'a demandée après la dernière représentation ; et quoique cet hommage soit prodigué ridiculement, il n'en était pas moins honorable pour la débutante de le partager avec Talma. Nous terminerons ici ce qui la regarde, en l'invitant au nom de l'intérêt qu'elle inspire, à se défier sur-tout des succès qu'elle obtient ; de tous les pièges qui environnent son inexpérience, les plus perfides sont les éloges intéressés ou peu réfléchis. Si la voix empoisonnée de quelques flatteurs parvenait à lui persuader qu'elle est déjà M^{lle} Clairon, elle resterait toujours M^{lle} Maillard.

Je ne dirai pas tout à fait la même chose de M^{lle} Duchesnois, qui vient de reparaitre dans le rôle de *Phèdre*, après une maladie douloureuse et une longue convalescence. Il est juste qu'elle se méfie beaucoup moins des applaudissemens qu'elle a reçus, et qu'elle fasse elle-même la distinction des encouragemens et des récompenses. Sa rentrée avait attiré, malgré la chaleur, une assemblée nombreuse, et parmi les témoignages de l'intérêt général, il était facile d'apercevoir

un peu d'inquiétude, mêlée à beaucoup de curiosité : l'organe de M^{lle} Duchesnois, cet organe si flexible et si pur, qui donne une expression si touchante à la mélancolie et à la douleur, pouvait se ressentir encore des souffrances qu'elle a éprouvées : un reste de faiblesse pouvait la trahir, et l'empêcher de rendre, d'une manière digne de sa renommée, les tourmens de *Phèdre* et la violence de sa passion. Ces craintes ont été promptement dissipées. M^{lle} Duchesnois, en entrant sur la scène, a paru vivement émue de l'accueil qu'elle recevait ; mais l'impression de la reconnaissance et du plaisir n'a pas long-tems affaibli ses forces, et bientôt l'actrice a retrouvé à la fois et la pureté de son organe et l'énergie de son talent. Les défauts mêmes qu'on lui a reprochés autrefois, avec plus de sévérité que de justice ; ces passages un peu brusques, d'une langueur qui affadissait la tragédie à des emportemens qui en compromettaient la majesté ; ces défauts, dis-je, n'ont pas été remarqués dans cette représentation ; soit qu'en voyant une actrice justement célèbre, et qu'on a craint un moment de perdre, on ait voulu se livrer au plaisir bien doux d'une admiration sans mélange ; soit que l'infidélité de celle qui partagea quelque tems les succès de M^{lle} Duchesnois, nous attache davantage à sa rivale demeurée fidelle à son pays et à la bienveillance publique ; soit enfin que dans les loisirs d'une longue convalescence, M^{lle} Duchesnois ait cherché les moyens de mettre à profit les leçons de la critique et de l'amitié par de nouvelles études et par de nouvelles réflexions sur le caractère de son art et de son talent, il est certain du moins qu'elle n'avait pas encore joué avec autant de force et de vérité, la scène du quatrième acte, où *Phèdre* se livre tour à tour aux mouvemens opposés de sa jalousie, de son amour et de son repentir. Cette scène passe pour la plus difficile qu'il y ait au théâtre, et je ne sais si dans les deux tirades célèbres, qui ont ensemble plus de soixante vers, on aurait pu reprocher à M^{lle} Duchesnois plus de deux ou trois fautes légères, échappées à la chaleur du sentiment ou à la rapidité du débit. Il suffirait, pour la gloire d'une grande actrice, qu'elle jouât tout le rôle de *Phèdre* avec la même supériorité et M^{lle} Duchesnois ne me paraît pas éloignée d'y parvenir.

Une singularité moins remarquée, et qui mérite pourtant de l'être, c'est la manière dont M^{lle} Volnais a joué, pour la première fois, le rôle d'*Aménaïde* dans *Tancrède*. Cette jeune actrice se distingue par une émulation de zèle que rien ne peut rebûter : on lui doit plus que des encourage-

mens, et ce n'est pas être complètement juste envers elle, de dire qu'elle a bien rendu la partie *raisonnable* de son rôle. Il y a bien peu de chose pour le talent dans les rôles où domine la raison : d'ailleurs, cette critique du caractère d'*Aménaïde* est-elle bien réfléchie ? Il me semble qu'*Hermione* est encore moins raisonnable que l'amante de *Tancrède*, et que *Roxane* ne l'est pas beaucoup plus, quand pour déterminer *Bojaset* à l'épouser, elle lui propose de venir voir étrangler sa maîtresse.

Ma rivale est ici ; suis-moi sans différer.

Dans les mains des muets viens la voir expirer ;

Et libre d'un amour, à ta gloire funeste,

Viens m'engager ta foi.....

Cette horrible proposition n'est pas très-*raisonnable* ; mais c'est ainsi que raisonne la passion en délire, et Voltaire avait aussi lui conserver son langage. *Aménaïde* est une infortunée qu'égaré tour à tour l'excès de l'amour et du désespoir. M^{lle} Volnais n'a pas reçu de la nature des moyens assez forts pour la situation du quatrième et du cinquième acte ; mais elle a mis dans son rôle beaucoup mieux que de la raison, une grâce touchante, une intelligence parfaite et la plus vive sensibilité.

ESCRIVARD.

~~~~~

*LES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE*, traduites en vers, avec des remarques. Troisième édition, revue, corrigée, augmentée ; par M. DESAINANGE. — A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n° 34.

Voici la première fois que le texte des *Métamorphoses* est joint à la traduction de M. Desaintange. La comparaison des deux ouvrages en devient plus facile, et sera faite sans doute par un plus grand nombre de lecteurs. Ovide est là, pour ainsi dire, en face de son traducteur, toujours prêt à témoigner en faveur de son exactitude ou à déposer contre son infidélité. M. Desaintange, loin de redouter cette épreuve, l'affronte avec une confiance qui ne sera surment pas trompée. La réputation de son poème est faite ; il n'est plus temps d'en contester le mérite : mais ce mérite dont l'estimation a varié nécessai-

rement au gré des différens esprits, peut, je crois, être apprécié de nouveau, sans que le critique soit accusé de nier un grand succès et d'attaquer un bel ouvrage. L'auteur, dont la sensibilité n'est pas moins connue que le talent, pourra s'affliger de quelques remarques d'autant plus lâcheuses pour lui qu'elles seront plus justes; mais par cela même qu'elles seront justes, il finira par en profiter; et s'il faut que celui qui les aura faites, renonce à la reconnaissance de M. Desaintange, personne du moins ne pourra le priver du plaisir d'avoir contribué, en ce qui dépendait de lui, à la perfection d'un poëme fait pour honorer et l'auteur et son siècle.

M. Desaintange a entrepris, a composé sa traduction dans des dispositions d'esprit très-favorables au développement de son talent, mais dont il ne devait peut-être pas faire si naïvement confiance au public. Amoureux de son modèle, il le préfère à tout, à Virgile lui-même: c'est ce qu'il a dit vingt fois, sans croire peut-être l'avoir dit une seule; la passion s'ignore souvent elle-même et ne s'en trahit que mieux. Ensuite une traduction en vers lui paraît le dernier effort de l'esprit humain; il met les bons traducteurs en vers au-dessus des génies originaux, parce que beaucoup de ceux-ci ont échoué dans la traduction, et que les premiers sont nécessairement doués des facultés propres à la composition originale. « Bien traduire, dit-il, c'est créer avec plus d'entrevues que l'auteur qui imagine. » Enfin il rapporte, en l'adoptant, ce mot d'un Aristarque moderne: « Il n'appartient qu'à un vrai génie de vaincre les difficultés que présente une traduction en vers. » Sans trop presser les conséquences de tout ceci, on en peut conclure que, selon M. Desaintange, M. Desaintange est supérieur à Ovide qui est supérieur à tout, et que sa traduction est l'ouvrage d'un vrai génie; car il ne doute pas qu'elle ne soit excellente, et il le dit encore plus positivement que tout le reste. « Je puis me flatter, » dit-il, d'avoir élevé une pyramide d'Égypte dans le domaine de la poésie française, et mettre au bas pour inscription: *Æxegi monumentum*. Si l'Envie ne me pardonne pas de trouver dans cette illusion la récompense de mon travail, elle ne peut nier du moins que

» la traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* ne  
» soit regardée, par les vrais juges des talens, comme  
» un des plus beaux, et, sans contredit, comme le  
» plus vaste monument de notre langue poétique. » Si  
l'Envie est forcée d'accorder cela à M. Desaintange, je  
ne vois pas ce qu'ensuite elle aurait à lui refuser.

M. Desaintange est un versificateur d'une extrême habileté, qui lutte avec un courage opiniâtre contre les innombrables difficultés de notre idiôme poétique, et qui, les surmontant presque toujours, donne souvent un air d'aisance et de grâce aux efforts que la victoire lui coûte. Voilà ce que les plus sévères appréciateurs de son talent n'ont pu s'empêcher de reconnaître. Mais soit qu'il existe des obstacles invincibles pour la force et la patience réunies, soit que ces facultés elles-mêmes aient nécessairement leurs instans de relâche et d'affaiblissement, soit enfin qu'un certain amour de soi et de ses productions, un peu trop loin poussé, trompe le goût le plus sûr, et vous persuade quelquefois qu'une chose doit être bonne par la seule raison que vous l'avez écrite, toujours est-il certain que l'ouvrage de M. Desaintange offre des inégalités fâcheuses; que tel morceau écrit avec la plus heureuse élégance, est suivi d'un autre morceau que désavouerait la plume la plus novice, et que souvent dans les passages mêmes les plus recommandables, on rencontre des vers qui semblent avoir été interpolés par une main jalouse de la gloire du poète.

Je n'oserais pas assurer que les endroits les plus répréhensibles ne fussent pas quelquefois ceux-là même que l'auteur a le plus travaillés. La perfection d'un ouvrage, et sur-tout d'un ouvrage en vers, est une chose presque indéfinie de sa nature; mais le talent de chaque écrivain a ses bornes où il faut qu'il s'arrête: celui qui essaie de les reculer, consume inutilement son tems et sa peine, et souvent il est repoussé bien en-deçà du but par les efforts mêmes qu'il a faits pour le dépasser. Ce malheur est arrivé plus d'une fois à M. Desaintange. Ayant comparé entr'elles la première et la dernière édition de son poème, je crois pouvoir assurer que, si celle-ci offre un assez grand nombre d'heureuses corrections, elle présente aussi beaucoup de changemens très-malheureux. J'en

vais citer quelques exemples. Au commencement du premier livre, M. Desaintange avait dit qu'un dieu ou la nature elle-même

Sépara dans les flancs du ténébreux chaos,  
Et les cieux de la terre et la terre des eaux,  
Et l'air moins épuré de la pure lumière.

A ce dernier vers, qui rendait au moins d'une manière distincte *Et liquidum spisso secrevit ab aère cœlum*, il a substitué celui-ci :

Et de l'air moins subtil épura la lumière.

D'abord ce vers est amphibologique, car on ne sait s'il ne s'agit pas de la *lumière de l'air*. Puis, *épurer la lumière de l'air*, ne signifie pas complètement que la lumière pure fut séparée de l'air moins subtil, et que l'un et l'autre allèrent occuper des places différentes.

L'homme lui seul, debout, la tête redressée,  
Elève jusqu'au ciel sa vue et sa pensée.

C'est la dernière leçon; voici la première :

Doué de la raison et presque égal aux Dieux,  
L'homme élève un front noble et regarde les cieux.

Malgré le remplissage du premier vers, le second, qui est à la fois élégant, concis et littéral, aurait dû, je crois, faire préférer la première leçon à la seconde. *Sa vue et sa pensée* sont dans la manière moderne; Ovide ne parle point de la *pensée*.

Calisto, nymphe de Diane, séduite par Jupiter, rougit de sa faiblesse, et se trahit par son silence même. On lit dans la dernière édition :

Avec moins de vertu, Diane eût pu l'entendre,  
Et ses Nymphes mieux qu'elle ont bien su le comprendre.

Dans la première édition, on lisait :

Diane ignore tout : Diane est vierge et sage;  
Mais ses Nymphes, dit-on, en savent davantage.

Ces deux derniers vers, d'un tour beaucoup plus piquant et plus léger que les deux autres, devaient d'autant moins leur être sacrifiés, qu'ils ont aussi le mérite de rendre beaucoup mieux l'expression et le sens ingénieusement malin de l'original.

*Et , nisi quod virgo est , poterat sentire Diana  
Mille notis culpam : Nymphæ sensisse feruntur.*

Voici qui est un peu plus extraordinaire : Ovide compare la nymphe Salmacis, que la pudeur colore, à la lune qui rougit; et il rappelle qu'à l'apparition de ce phénomène assez commun, des peuples superstitieux font du bruit avec des instrumens d'airain pour chasser loin de l'astre un dragon qu'ils supposent prêt à le dévorer. M. Desaintange avait d'abord rendu ainsi cette idée :

Au rouge de Phœbé, quand l'airain dans la nuit  
Appelle à son secours et résonne à grand bruit.

Il a mis depuis :

Au rouge de Phœbé, quand le sonore airain  
Appelle à son secours un magique tocsin.

Je passe par dessus cette fausse onomatopée de *sonore airain* ; mais je demande ce que c'est qu'un airain qui appelle un tocsin, quand c'est l'airain qui produit le tocsin, ou bien est le tocsin lui-même.

M. Desaintange me paraît avoir sur l'observation des règles grammaticales en poésie, une morale un peu trop relâchée. Il avait fait ces deux vers :

Mais n'auriez-vous pas *vue*, en longs cheveux épars,  
Une esclave, à l'instant cachée à mes regards ?

Il a changé ainsi le premier vers :

Mais n'auriez-vous pas *vu*, seule, en cheveux épars, etc.

La faute a disparu, il n'y a plus rien à redire au vers ; mais je suis fâché que le poète, en le réformant, ait semblé faire un changement indifférent, plutôt qu'une correction nécessaire. Il prétend qu'à toute force on peut passer l'irrégularité grammaticale de son vers, comme une licence poétique. C'est bien ici que Francaieu pourrait dire :

Monsieur, la poésie a ses licences ; mais  
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets.

Une véritable faute de langue d'où il ne résulte aucune beauté ; ne sera jamais qu'une licence condamnable ; la difficulté de faire autrement ne suffit pas pour la justi-

fier, et cette raison n'est nullement recevable de la part d'un versificateur tel que M. Desaintange. Je pense donc qu'il devrait corriger plusieurs autres vers où la grammaire est violée sans profit et sans nécessité. Je lui en indiquerais bien quelques-uns; mais je craindrais que ce ne fût pour lui une raison de ne point les changer. Un critique justement estimé, rendant compte de la première édition des *Métamorphoses*, avait fait remarquer à M. Desaintange que cet hémistiche : *elle approche, hâtons-nous*, avait sept pieds au lieu de six, puisque la dernière syllabe d'*approche* ne peut s'élider devant l'*h* aspirée de *hâtons-nous*. M. Desaintange eut certainement connaissance de l'observation, car il répondit fort vivement dans le tems à l'article dont elle faisait partie; cependant il a gardé son hémistiche, quoiqu'il fût aussi facile qu'indispensable de le corriger. Si c'est par esprit d'indocilité et de contradiction, le plus mauvais service qu'on puisse lui rendre, sans doute, c'est de lui faire apercevoir ses fautes.

Les constructions irrégulières ou forcées ne sont pas le seul tribut que lui ait imposé la tyrannie de la versification; elle l'a encore fréquemment contraint à employer des expressions impropres qui dénaturent la pensée ou l'image, souvent aussi à supprimer totalement des circonstances essentielles, ou à les remplacer par d'autres qui ne les compensent pas.

Tysiphone avait apporté des enfers un choix des plus redoutables poisons pour en infecter Athamas et Ino. Au nombre de ces poisons se trouvaient de l'écume de Cerbère et du venin d'Echidna, monstre moitié femme, moitié serpent, qui avait engendré le chien des enfers : *oris Cerberei spumas et virus Echidnæ*. M. Desaintange traduit :

L'écume de Cerbère.

Et le venin de l'Hydre et du fiel de vipère.

On sent tout de suite combien ce *fiel de vipère* figure mesquinement et ridiculement après ces poisons infernaux dont la Furie s'était munie.

Ovide compare le labyrinthe au Méandre. Après avoir décrit

décrit le fleuve, il dit, ou plutôt son interprète lui fait dire :

Tel de nombreux circuits par Dédale entouré  
Tourne le labyrinthe.

Il est clair que le labyrinthe est formé et non point entouré de circuits. De même Cadmus, devenu serpent, ne peut pas *entrelacer le sein* de sa femme, comme le dit M. Desaintange. Qu'il l'*enlace*, soit ; mais il ne peut l'*entrelacer* : *entrelacer* ne se dit que de deux choses également flexibles qui unissent et confondent leurs nœuds. Dans cette même fable de la métamorphose de Cadmus en serpent, Hermione, sa femme, lui dit :

*Cadme, quid hoc? ubi pes? ubi sunt humerique manusque?  
Et color et facies? et dum loquor omnia?*

« Cadmus, quel est ce prodige? Que deviennent tes » pieds, tes bras, tes mains, ta couleur, ton visage, et » tout enfin, à mesure que je te parle? » Ce dernier trait est on ne peut pas plus ingénieux. Cette épouse infortunée ne peut suivre de la parole les phases successives et rapides de la métamorphose. Tandis qu'elle en remarque une, une autre s'opère, et elle n'a pas achevé de parler, que son époux est entièrement métamorphosé. M. Desaintange anéantit tout cela.

Ah! cher époux, demeure ;  
Où sont tes pieds, tes bras, et tout ce que tu fus?

Le traducteur veut décrire les procédés employés par Dédale pour fabriquer ses ailes et celles de son fils.

Une cire onctueuse, enduite aux environs,  
Des plumes qu'il attache unit les avirons.

*Enduite aux environs*, de quoi? des plumes, sans doute. Mais, qu'est-ce que les environs des plumes? Ovide dit que la cire fixe les plumes à l'une de leurs extrémités, et que le fil les assujettit par le milieu : *tum lino medias et ceris alligat imas*. Voilà ce qu'il fallait exprimer.

Qui jamais pourra se représenter un compas, en lisant cette description?

De deux axes de fer, à la pointe dorée,  
Pour arrondir le cercle, il forma le compas.

P



Où sont les *deux axes* dans un compas ? Ovide parle de deux branches de fer qu'un seul nœud (une charnière) réunit : *ex uno duo ferrea brachia nodo vinxit.*

Ovide veut donner une idée de cet énorme chêne consacré à Cérés, qu'Érésichton abattit pour son malheur, et il dit que les bras de quinze nymphes (*quinqueter*) qui se tenaient par la main, et formaient un cercle, pouvaient à peine embrasser le tronc de cet arbre. M. Desaintange dit, en parlant des Dryades, et sans en fixer aucunement le nombre :

Quelquefois de leurs mains entrelaçant la chaîne,  
Elles formaient un cercle, et ce long cercle à peine  
De ses flancs spacieux embrassait le contour.

Comment puis-je me représenter le diamètre de cet arbre, si j'ignore de combien de bras était formée la chaîne qui l'entourait ?

Ovide prétend qu'on n'avait pas seulement du plaisir à voir les ouvrages sortis des mains d'Arachné, qu'on en prenait encore à les lui voir faire :

*Nec factas solùm vestes spectare juvabat ;  
Tùm quoque cùm fierent.*

Le vers de M. Desaintange :

Admiraient à l'envi son art et ses travaux

ne rend cette idée que fort imparfaitement. Il en est de même de celle-ci, au sujet d'une bête sauvage et d'un chien qu'un dieu changea en pierre ; tandis que l'un poursuivait l'autre, afin sans doute qu'aucun des deux ne fût vaincu dans ce combat où ils avaient déployé tant de force et de vitesse :

*Scilicet invictos ambo certamine cursûs  
Esse Deus voluit, si quis Deus adfuit illis.*

Le traducteur comprend tout cela dans ce vers insuffisant et presque énigmatique :

En adresse, en vigueur, un Dieu les juge égaux.

Je me borne à ce peu d'exemples pris dans un très-petit nombre de fables ; ils suffiront pour prouver que l'ouvrage est encore éloigné de la perfection qu'on est en droit d'attendre de l'auteur. On doit donc conseil-

ler à M. Desaintange de le revoir encore ; mais à condition qu'il mettra un peu plus de discernement dans ses corrections ; car, s'il change quelquefois le bien en mal, ou pourrait craindre qu'il ne changeât le mal en pis ; et alors il faudrait le prier de laisser les choses comme elles sont.

En tête de l'ouvrage, on lit une vie d'Ovide, composée d'après les détails qu'Ovide lui-même a donnés sur sa personne. M. Desaintange, dans sa première édition, avait traduit ces passages en prose, et les avait cités textuellement au bas des pages. Dans la nouvelle édition, il a cru devoir les traduire en vers : cette innovation n'est pas heureuse. L'exactitude est le premier mérite des détails biographiques, et elle s'altère toujours un peu dans une traduction en vers. M. Desaintange ne nous en a guère dédommagés par l'élégance de sa poésie, dont voici un échantillon :

C'est-là que je naquis, époque où le Tésin  
Vit périr deux consuls par un même destin.

Il avait mis d'abord :

Deux consuls à la fois entrèrent au tombeau,  
Le jour qui le premier éclaira mon berceau.

Ces deux vers, sans être bons, valaient au moins les deux autres ; mais ce qui valait mieux que tout cela dans une Vie d'Ovide, c'était de dire tout simplement en prose, qu'il était né à Sulmone, la même année que les consuls Hirtius et Pansa périrent dans une bataille contre Antoine.

Les notes marginales de la première édition et celles qui en terminaient chaque volume, ont été réunies, augmentées en nombre et en étendue, et reportées à la fin de chaque livre. Il y en a d'utiles et de bien faites ; mais en général M. Desaintange semble s'y être un peu délassé d'avoir fait tant d'esprit avec Ovide. C'est-là qu'il s'indigne, sans fin ni mesure, contre les traducteurs en prose ; qu'il prodigue le dédain à ceux même qui écrivent en prose sans traduire ; et qu'il accable des traits de son courroux ceux qui faisant de la prose ou n'en faisant pas, ont l'audace de juger les vers, ce qui réduit les trois quarts et demi des lecteurs à ne plus

faire qu'admirer tous les vers qu'on voudra bien composer, ou, s'ils l'aiment mieux, à ne pas les lire, et assimile la poésie à ces langues sacrées dont l'intelligence était exclusivement réservée à un petit nombre de prêtres et d'initiés. C'est encore là qu'aux dépens de tous les auteurs anciens et modernes, il professe pour Ovide, son modèle, cette admiration sans bornes qui n'est égalée que par celle qu'il professe pour lui-même. C'est enfin là qu'il recueille précieusement les moindres variantes qui lui sont échappées dans le cours de son travail, et qu'apostrophant le lecteur, il lui demande s'il n'est pas bien surpris qu'un poète ait eu le courage de sacrifier des vers aussi beaux, et lui apprend que s'il les a sacrifiés, c'est pour des vers plus beaux encore. On est toujours fâché de voir que M. Desaintange n'ait pas assez de confiance dans son mérite et dans son siècle, pour attendre de celui-ci les éloges qui sont dus à l'autre, et qu'il condamne ses plus vifs admirateurs au silence, en les mettant dans l'impossibilité d'égalier par leurs applaudissemens la force et le nombre de ceux qu'il se donne à lui-même.

Je parlerai en détail d'une seule note; elle est relative à l'énigme du Sphinx. « Quel est, dit M. Desaintange, » l'animal quadrupède le matin, bipède à midi et tripède » le soir? On n'en connaît point; mais qu'on pense à la » métaphore du matin, du midi et du soir de la vie; » qu'on se ressouviennne que le pied d'une table est un » bâton : l'énigme est devinée. » *L'Appendix de Duns et heroibus poeticis* nous a appris à tous dans nos classes, que ce qui forme le troisième pied de l'homme dans sa vieillesse, est le bâton sur lequel il s'appuie : *Senex baculo, quasi tertio pede, fulcitur*. Voilà ce qu'Œdipe a deviné, et je crois qu'il a deviné juste; mais certes, s'il eût été dans la pensée du Sphinx, que le troisième pied d'un vieillard fût le pied d'une table, jamais Œdipe ne s'en fût avisé, il n'eût point confondu le monstre, il n'eût point épousé sa mère et n'en eût point eu des fils destinés à se haïr et à s'entr'égorger, ce qui, comme on voit, eût épargné beaucoup de malheurs, de poèmes et de tragédies.

AUGER.

**CONSIDÉRATIONS** sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé celui de Raphaël; par un membre de l'Académie de Cortone. — A Paris, chez Mongie, libraire, Cour des Fontaines.

ON pense communément, d'après Vasari, que Cimabué, Florentin, est le premier élève des peintres grecs et le restaurateur de la peinture en Italie. L'auteur de la brochure que nous annonçons, a pressenti que cette opinion n'était pas fondée, et qu'il avait existé des peintres italiens bien avant celui qu'on regardait comme le premier de tous. En conséquence il s'est livré, en Italie même, à des recherches pénibles et dispendieuses, pour y découvrir les ouvrages des maîtres inconnus dont il avait deviné l'existence: un plein succès a récompensé ses soins. Le premier peintre dont il ait trouvé des traces, est André Ricco, qui vivait au commencement du douzième siècle; mais il n'ose pas assurer que ce soit le premier italien qui ait cultivé la peinture: il pense que les fureurs des Iconoclastes ayant pendant longtemps rendu l'exercice de cet art presque inutile et même dangereux, les effets de cette persécution s'étendirent tellement, qu'un siècle même après qu'elle eut cessé, on osait à peine en Italie et en Grèce, se livrer à la peinture; et qu'on s'y appliquait sans succès. De là, l'impossibilité de trouver des tableaux antérieurs au douzième siècle. A partir d'André Ricco, l'auteur a établi et constaté par des ouvrages authentiques une succession de trente-huit peintres, qui s'étend sur trois siècles et s'arrête au Pérugin, le maître de Raphaël, et presque le plus ancien peintre dont le Musée Napoléon possède des tableaux. Ainsi la collection dont nous parlons, est, pour ainsi dire, à celle du Muséum, ce qu'une introduction est à une grande Histoire; elle remonte à l'enfance de l'art, lève le voile obscur qui la couvrait, et fait apercevoir dans des productions plus ou moins imparfaites, le germe heureux des chefs-d'œuvre qu'il est désormais impossible de surpasser.

On retrouve dans les tableaux d'un de ces anciens peintres, ces fameux arabesques de Raphael, qu'on admirerait comme le fruit de son imagination riche et facile.

Cette brochure qui renferme peut-être le germe d'un grand et bel ouvrage, est terminée par le catalogue raisonné des anciens tableaux qui en sont l'objet. - A.

*MÉMOIRE relatif à trois espèces de Crocodiles ; par M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE ; (inséré dans les Annales du Muséum d'Histoire naturelle.)*

M. GEOFFROY-SAINT-HILAIRE a décrit, dans le même cahier des *Annales* que M. Cuvier, trois crocodiles ; celui de *Saint-Domingue*, que le même auteur avait déjà publié d'après deux individus nouvellement arrivés des Antilles ; le *crocodile vulgaire*, d'après un individu qu'il a rapporté d'Egypte, et un troisième qu'il a nommé *suchos*, et qui se trouve pareillement dans le Nil.

Le crocodile de Saint-Domingue a la tête longue comme deux fois sa plus grande largeur, plus un tiers ; il a une éminence ovoïde sur le chanfrein, et les écailles du dos rectangulaires et plus larges que longues. Ces écailles, au nombre de quatre seulement à chaque rangée, sont inégalement relevées de crêtes à leur milieu : les crêtes des écailles latérales sont beaucoup plus hautes que celles des écailles du centre,

M. Moreau de Saint-Méry, qui a observé ce crocodile à Saint-Domingue, nous a communiqué à son sujet les renseignements suivans. Cet animal se retire dans les tanières pendant le jour : il ne peut s'y retourner, ces tanières ayant leur plus grande étendue en profondeur : il y entre à reculons ; c'est quelque fois aussi dans des trous de tortue qu'il cherche un abri ; alors celles-ci n'en ont plus rien à craindre. Hors de là, au contraire, le crocodile leur fait une guerre continue, étant plus friand de leur chair que de celle de toute autre proie.

On a ouvert plusieurs estomacs de crocodiles ; dans lesquels on a trouvé assez souvent jusqu'à trois tortues. Un fait curieux, c'est qu'il n'y avait ordinairement qu'une portion de l'une des tortues qui eût été soumise à l'action des sucs digestifs.

M. John Antès parle, dans ses *Observations sur les mœurs des Egyptiens*, des deux espèces de crocodiles du Nil. Co

voyageur insiste plus particulièrement sur les différences de dimensions et de proportions des deux espèces. Le crocodile vulgaire, le plus grand des deux est proportionnellement plus court, plus trapu, et fourni de crêtes plus saillantes que l'autre. Le petit crocodile lui a paru sur-tout remarquable par la plus grande longueur de la queue.

La tête du crocodile vulgaire a deux fois en longueur la largeur de la base : son chanfrein est plane ; les écailles du dos sont parfaitement carrées, au nombre de six à chaque rangée, et fournies de crêtes égales.

Le crocodile suchos a le crâne plus long que celui de l'espèce précédente : sa longueur est à sa largeur comme 5 est à 2. Il a également le chanfrein applati ; mais, en avant, les os du nez forment une légère saillie en dos d'âne : tout le dessus du crâne est plus lisse que dans la précédente : les plaques du col sont aussi différentes, en ce qu'elles sont plus longues que larges ; enfin les rangées d'écailles de la queue sont aussi plus nombreuses : en général, ce crocodile est plus grêle et plus menu que le crocodile vulgaire.

Comme plus faiblement armé, et d'une plus petite dimension que la grande espèce, il a pu être apprivoisé par les anciens. M. Geoffroy penche à croire que c'est à lui qu'appartient le nom de suchos ou de *suchus*, que Strabon et Damascius nous ont en effet conservé comme étant le nom d'une seconde espèce de crocodile. N'y aurait-il eu que ce crocodile de consacré dans la théogonie égyptienne ? Ce qu'il y a de vrai, du moins à cet égard, c'est que M. Geoffroy l'a trouvé inhumé parmi les animaux déifiés, comme il le prouve par un crâne très-bien conservé, qu'il a retiré d'une momie de crocodile. (*Extrait du Bulletin des Sciences, par la Société philomatique.*)

## VARIÉTÉS.

Les commissaires nommés par la Classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, pour lui rendre compte d'un Mémoire intitulé : *Recherches sur le système nerveux en général et sur le cerveau en particulier* ; par MM. Gall et Spurzheim, docteurs en médecine, ayant mis sous les yeux de la Classe, par l'organe de M. Cuvier, le travail qu'ils ont fait à ce sujet ; il vient d'être rendu public. En voici les principaux résultats.

D'abord il n'est nullement question dans le Mémoire des

anatomistes allemands, de la partie de la doctrine du docteur Gall, qui l'a rendu si célèbre, et qui étant « relative » aux dispositions morales et intellectuelles des individus, » n'entre point, disent les savans commissaires, dans les » attributions d'aucune Académie des sciences.

» Suivant les commissaires, MM. Gall et Spurzheim ont » 1°. le mérite d'avoir, *non pas découvert, mais rappelé à » l'attention des physiologistes*, la continuité des fibres qui » s'étendent de la moëlle alongée dans les hémisphères et le » cervelet..... et la *décussation* (1) des filets des pyramides, » déjà décrite, mais sur laquelle il était resté du doute.

2°. « Ils ont les premiers distingué deux ordres de fibres » dont la matière médullaire des hémisphères paraît se com- » poser, et dont les unes divergent en venant des pédoncules, » tandis que les autres convergent en se rendant vers les » commissures.

3°. « En réunissant leurs observations avec celles de leurs » prédécesseurs, ils ont rendu assez *vraisemblable* que les » nerfs dit cérébraux, remontent de la moëlle, et ne des- » cendent pas du cerveau, et en général ils ont fort affaibli, » pour ne pas dire renversé, le système qui fait venir origi- » nairement tous les nerfs du cerveau.

» Mais il paraît en même tems aux commissaires, 1°. que » MM. Gall et Spurzheim ont généralisé, *d'une manière un » peu hasardée*, la ressemblance de structure et de fonctions » des diverses masses grises ou grisâtres qui se rencontrent » dans les différens endroits du système nerveux; et 2°. que » quant au déplissement du cerveau comme une membrane, » partie des découvertes attribuées à M. Gall, qui a fait le » plus de bruit dans le monde, non-seulement il ne s'agit » pas, comme l'ont reconnu les auteurs du Mémoire, de dé- » plisser le cerveau, mais qu'il faut encore réduire de beau- » coup l'idée du déplissement, malgré les expressions adou- » cies dont se sont servis MM. Gall et Spurzheim pour ex- » pliquer leur opinion. »

Les commissaires croient enfin « qu'en adoptant même » la plupart des idées de MM. Gall et Spurzheim, on serait » encore loin de connaître les rapports, les usages, et toutes » les parties du cerveau; » ce qui leur fait dire, « qu'ils » finissent presque avec autant de doute qu'ils avaient com- » mencé. »

La Classe a approuvé ce rapport, et en a adopté les conclusions.

---

(1) Point où les lignes se croisent.

## NOUVELLES POLITIQUES.

( EXTÉRIEUR. )

CHINE. — *Kanton, le 28 Décembre 1807.* — Il n'y a plus maintenant à Bambou que des vaisseaux anglais et américains. Parmi les premiers, treize appartiennent à la compagnie des Indes; les autres sont au nombre de six ou de huit. Le 3 décembre, un vaisseau du commerce de la Chine, appartenant à un Anglais, et chargé pour le Bengale, prit feu et brûla jusqu'à fleur d'eau.

Les vaisseaux de guerre de la Grande-Bretagne ont commis beaucoup d'hostilités près de Macao. Les Anglais ont tué un capitaine américain qui leur avait refusé par deux fois la permission de venir à son bord pour visiter son bâtiment. Pour justifier ce meurtre, ils ont déclaré que le capitaine était un forban; et, sans autre forme de procès, ils ont emmené le vaisseau, le chargement et l'équipage. Nous savons cependant que le capitaine américain n'a jamais exercé aucune piraterie. Son nom est Nicolis; il commandait le vaisseau *le Topex*, faisant le commerce de la Chine, et appartenant à une des premières maisons de Baltimore. On se demande maintenant ce que diront les Américains de cet acte de violence.

TURQUIE. — *Constantinople, le 18 Juin.* — Si la guerre venait à se renouveler entre la porte et la Russie, le grand-visir commanderait l'armée destinée contre les Russes, et Mustapha-Bairactar, pacha de Rutschuck celle destinée contre les Serviens.

ROYAUME DE WESTPHALIE. — *Cassel, le 12 Juillet.* — Voici quelques passages de l'exposé de la situation du royaume, présenté par le ministre de la justice et de l'intérieur, dans la séance des Etats, du 7 Juillet :

« ... Les peuples que vous représentez ne pouvaient aspirer à la gloire d'être comptés parmi les nations, tant qu'ils étaient morcelés entre diverses puissances.

» Séparé de l'Angleterre qui ne peut le défendre, le Hanovre devenait le gage qui répondait au Continent des injustes prétentions de son prince.

» Les provinces prussiennes, la plupart récemment unies à la monarchie que le génie de Frédéric avait élevée au-delà de sa grandeur naturelle, devaient se ressentir des désastres de ses successeurs.

» La Hesse et Brunswick étaient entraînés dans le système politique

de leurs voisins, et se soutenaient principalement, l'une par le commerce qu'elle faisait de ses braves soldats vendus à des étrangers; l'autre, par la sagesse et la bonne administration de son souverain; avantages passagers qui, dépendant de sa personne, ne pouvaient que s'éteindre avec lui.

» La réunion de ces modiques Etats en une seule masse, accroît la force et les richesses de chacun d'eux; fait tomber les barrières qui entraient leurs communications et leur commerce; crée une nation où il n'existait que des provinces, un esprit public où il n'y avait que des intérêts particuliers et presque individuels; use les préjugés, ces ennemis de la prospérité commune, qui se conservent dans un cercle étroit, et se dissipent dans une plus grande atmosphère.

» Tous les sujets sont égaux devant la loi; sa protection s'étend à tous les cultes. Ce n'est point par sa croyance que l'on sera estimé et apprécié, mais par sa conduite. Plus de serfs; partout des hommes libres, maîtres de se livrer à tous les genres d'industrie, certains d'acquérir pour eux et leurs enfans, sans qu'un seigneur vienne partager avec eux le fruit de leurs épargnes; mais acquittant, de leur côté, avec fidélité les redevances qui sont le prix légitime des propriétés qu'ils en avaient reçues.

» Les distinctions de naissance subsistent, mais pour rappeler à ceux qui en jouissent, les vertus et les services qui fondèrent la noblesse de leurs aïeux, et qui seuls peuvent la leur conserver pure et respectée; la noblesse n'est pas dans le sang, elle n'est pas, comme la santé et la force, une qualité physique; elle est dans les principes, dans les sentimens, dans les actions....

» Un des premiers soins du roi a été d'ordonner l'imposition des biens ci-devant exempts. Elle a été prescrite avec toutes les précautions propres à garantir qu'elle ne serait pas disproportionnée, et que l'abus d'une exemption ne serait pas remplacé par l'injustice d'une surcharge....

» S. M. a formé son Conseil-d'Etat des hommes qui lui ont paru les plus capables de l'éclairer sur la situation de chaque partie du royaume. Elle les a choisis, de toutes les anciennes provinces, parmi les personnes les mieux éprouvées par leurs services, ou les plus recommandables par leurs talens ou par leurs propriétés; elle y a placé deux membres de cette université de Gœttingue, qui a élevé tant de magistrats et d'administrateurs habiles. Dans les nombreux encouragemens que l'Allemagne prodigue aux sciences, cet exemple manquait; il appartenait à l'amour que le roi leur porte, de le donner; et comme la constitution appelle dans les Etats du royaume, des savans, S. M. a voulu qu'ils jouissent d'un semblable honneur dans son conseil.

» La direction de l'instruction publique a été confiée à un écrivain célèbre, auquel ses contemporains ont, avec justice, décerné le nom de *Tacite german*; ce choix est la garantie la plus sûre qui pût être donnée que l'instruction publique, loin d'être négligée, recevra, s'il est possible, un nouveau lustre....

» Ne serait-il pas possible, avec moins d'Universités et en concentrant

d'avantage ces grands foyers de lumières, d'appeler autant d'étrangers, et d'obtenir avec moins de dépenses et moins de luxe d'enseignement, tout ce dont on jouit, et peut-être mieux encore? Cette question n'est pas du moment présent, il suffit de l'indiquer à l'opinion publique et à l'opinion des bons esprits....

L'administration et la justice avaient aussi leur luxe et leur complication. Ici les réformes sont plus faciles, leur utilité se montrait plus à découvert et la constitution les commandait.

» Peu d'administrateurs et beaucoup de juges, telle est la règle d'un bon Gouvernement

» Les actes de l'administration requièrent presque toujours célérité, elle a besoin d'agir et peu le tems de délibérer. Il faut donc qu'elle dépende d'une seule volonté....

» On a donc concentré, dans les mains d'un seul préfet, ce qui était confié aux chambres administratives; ce n'est point une expérience qu'on a hasardée: on avait l'exemple heureux que la France et l'Italie ont donné à cet égard, et qui commence à être imité dans diverses parties de l'Allemagne....

» On établira au besoin, dans chaque canton, un maire auquel les autres recourront dans les choses urgentes, comme autrefois les bourgeois-maîtres aux baillis. Ce maire sera l'intermédiaire entre les cantons et le sous-préfet, comme le sous-préfet entre son district et le préfet du département.

» Les améliorations dans l'ordre judiciaire ont été nombreuses: les unes sont résultées du Code-Napoléon; les autres de l'organisation des tribunaux.

» En éteignant les substitutions et laissant pourtant une grande latitude à la faculté de disposer, le Code-Napoléon a ramené dans les familles un ordre plus conforme aux devoirs des pères et aux droits naturels des enfans. Les filles, les cadets, que la vanité d'un aïeul, qui ne les connaissait pas, avait déshérités à perpétuité, ne seront plus condamnés à vivre pauvres à côté d'un aîné opulent....

» S. M. a ordonné une traduction de ce Code en langue allemande; des juristes habiles en ont été chargés. Ils ont consulté les traductions les plus estimées qui ont déjà paru. Il y a lieu de croire qu'en profitant des travaux de ceux qui les ont précédés, et en y joignant ce que leurs lumières et leur expérience, dans le langage de la jurisprudence, leur fournissent de moyens, ils seront parvenus à la traduction la plus parfaite qu'on puisse désirer....

» Les juridictions seigneuriales, cet abus de la féodalité, ont été supprimées; il n'y a de justice que celle du roi.

» Elle sera promptement administrée, et sur les lieux mêmes, dans les affaires d'importance, par les juges de paix, dont la dénomination indique qu'ils doivent être autant des conciliateurs que des juges....

» Le roi fait rendre la justice par les magistrats auxquels il délègue

l'exercice de cette portion de sa puissance. Mais ils sont libres et indépendans dans leurs jugemens, pourvu qu'ils se conforment aux règles de la procédure. L'application des lois appartient à leur conscience et à leurs lumières....

» Au criminel, il y a une action publique ; il s'agit de l'intérêt de la Société, de punir la violation des lois qui maintiennent la tranquillité et la sûreté générale et individuelle. La poursuite appartient essentiellement au magistrat ; l'intérêt des parties n'y est qu'accessoire....

» La section de législation du Conseil-d'Etat a proposé, le Conseil a adopté, et le roi a approuvé un Code où se trouvent expliquées ou omises des dispositions de la procédure française ; d'autres y ont été ajoutées. Ce Code vous sera présenté ; vous y verrez qu'il tend éminemment à l'abréviation des procès....

» L'audience n'est pas dans vos usages ; mais pourquoi n'essaierait-on pas d'approprier à la Westphalie une institution brillante ? Où Démocritès et Cicéron, ces maîtres de l'art oratoire, ont-ils des admirateurs plus éclairés ? Cette admiration sera-t-elle stérile ? et lorsque la littérature allemande se pique de rivaliser avec celle de toutes les nations modernes, lorsqu'elle vante ses poètes, ses historiens, ses écrivains, faudra-t-il qu'elle n'ait jamais rien à dire de ses orateurs ?

» Saisissez-vous de la gloire et de l'éloquence du barreau qui vous manquait ; si quelquefois elle est prolix, elle est toujours plus courte que la discussion écrite. Une nation qui réfléchit plus et s'émeut moins que celles où l'art de la parole fut dès long-tems cultivé, se défendra facilement des abus de la plaidoierie, et n'en recueillera que les avantages....

» L'audience devient indispensable pour les jugemens criminels. La constitution veut qu'ils soient publiquement rendus par des jurés. Une loi qui organise ce principe, vous sera présentée....

» L'institution du jury est peut-être plus nécessaire que nulle part, dans un pays où l'on professe comme une maxime, que la déposition uniforme de deux témoins fait une preuve complète, et équivaut au témoignage de mille. Eh bien, le juré au lieu de compter les témoins, les pèse ; au lieu de rechercher si Farinacius, Carpzovius, ou tel autre docteur, a décidé qu'il y a conviction, lorsque telle et telle preuves existent, ou lorsqu'un tel nombre de semi-preuves est accumulé, le juré suit les lumières naturelles de sa raison ; il consulte l'effet que les débats ont produit sur son esprit....

» Un Code pénal vous sera présenté dans une autre session ; il était moins urgent de s'en occuper, que des autres objets dont je vous ai rendu compte. Les lois criminelles en vigueur dans la plupart des anciens Etats qui composent le royaume, sont douces et peuvent, en tout cas, être mitigées par la clémence du roi....

» S. M. a réuni dans un seul bureau les nombreuses fondations qui existent à Cassel. La distribution des secours y est faite avec plus d'ordre.

d'ensemble et d'intelligence qu'elle ne pouvait l'être par des administrations particulières....

» Le royaume doit un contingent à la Confédération du Rhin dont il fait partie ; c'est un des devoirs les plus chers au cœur d'un jeune roi, élevé dans les armes, et qui compte déjà plus de succès et de victoires qu'il n'en faudrait pour honorer une longue vie.

» S. M. a donné une attention particulière à la formation des premiers régimens qui seront le noyau de son armée. Elle a rappelé tous les soldats qui étaient sous des drapeaux étrangers. Le tems n'est plus où les braves habitans de la Westphalie allaient prendre ailleurs un service qu'on ne leur donnait pas chez eux, ou avaient à se soustraire au commerce que l'on faisait de leur sang. Ils ont à servir une patrie, un roi qui les chérit, et qui, si jamais il faut combattre, les conduira lui-même à la victoire.

» L'armée se recrutera par la conscription, qui, en appelant sans distinction tous les jeunes citoyens, est à la fois plus douce et plus utile. C'est la conscription qui forme les armées vraiment nationales, qui perpétue et entretient cet esprit militaire si propre à rendre les guerres courtes et heureuses, et à conquérir de longues paix.

» L'armée est mieux habillée, mieux payée qu'elle ne le fut jamais ; une discipline plus régulière et plus habituelle préserve le soldat de la corruption ou de l'affaiblissement auxquels il est exposé dans les semestres annuels ou dans les garnisons trop sédentaires. Si elle rompt des habitudes chéries, le soldat trouvera un grand dédommagement dans une plus courte durée de son service obligé. Après cinq ans, il pourra rentrer dans ses foyers, et s'y livrer au genre d'industrie qu'il choisira, sans crainte d'en être jamais détourné....

» Des améliorations considérables ont été préparées par l'organisation des contributious directes, des postes, d'une administration forestière, de l'établissement de patentes qui, sans charger le commerce, lui feront acquitter la part qu'il doit comme les terres, aux besoins de l'Etat.

» Une caisse des économats a été formée ; on y verse les revenus des canonicats et des prébendes vacantes ; ils serviront à fonder une caisse d'amortissement, qui deviendra une source de libération et de prospérité....

» Les sciences sont l'ornement des Etats : les unes éclairent les esprits les autres utiles aux arts qu'elles perfectionnent, qu'elles munissent d'instrumens, et des machines plus simples et plus promptes, S. M. les favorisera. Mais c'est l'agriculture et le commerce qui font la force des nations ; S. M. n'oubliera rien pour encourager l'industrie des départemens riverains de l'Elbe et du Weser, pour exciter celle de quelques autres départemens qu'on avait laissé languir et s'éteindre ; enfin, pour favoriser l'agriculture, qui est la principale richesse du royaume, et qui trouve déjà, dans la libre circulation des grains, un si grand encouragement....

» Les routes seront réparées ; de nouvelles seront ouvertes sur les points qui manquent de communications. S. M. fait examiner la possibilité et l'utilité d'un canal qui joindrait l'Elbe et le Weser....

» Tout ce qui sera bon et utile aura toujours pour excitateur et protecteur un monarque, à qui son âge offre la perspective de travailler cinquante ans au bonheur de ses sujets, qui s'en occupera avec les moyens que lui donnent ses grandes alliances, avec l'activité qui est une des qualités caractéristiques de sa dynastie.... »

( INTÉRIEUR. )

PARIS. — *Prix décennaux, institués par S. M. l'Empereur et Roi.*  
— Ce n'est pas ici le lieu de rappeler tout ce que l'auguste chef de l'Empire français a fait depuis le commencement de son règne pour accélérer le progrès des lumières, honorer les talens, encourager les travaux utiles et exciter l'émulation dans tous les genres d'industrie. Jamais les sciences, les lettres et les arts n'ont trouvé, dans un souverain, un protecteur plus éclairé et un bienfaiteur plus magnifique.

Mais il peut être nécessaire de rappeler à l'attention du public une institution que la multitude des événemens mémorables qui se sont succédés depuis quelques années avec autant d'éclat que de rapidité, a pu faire perdre de vue à ceux même que cette institution intéresse davantage.

Il existe un décret impérial daté du palais d'Aix-la-Chapelle, le 24 fructidor an XII, dont nous allons rapporter les dispositions :

« Etant dans l'intention ( dit S. M. I. dans le préambule ) d'encourager les sciences, les lettres et les arts qui contribuent éminemment à l'illustration et à la gloire des nations.

» Désirant non-seulement que la France conserve la supériorité qu'elle a acquise dans les sciences et dans les arts, mais que le siècle qui commence l'emporte sur ceux qui l'ont précédé :

» Voulant aussi connaître les hommes qui auront le plus participé à l'éclat des sciences, des lettres et des arts, nous avons décrété et décrétons ce qui suit.

» Art. 1<sup>er</sup>. Il y aura de dix ans en dix ans, le jour anniversaire du 18 brumaire, une distribution de grands prix donnés de notre propre main dans le lieu et avec la solennité qui seront ultérieurement réglés.

» 2. Tous les ouvrages des sciences, de littérature et d'arts, toutes les inventions utiles, tous les établissemens consacrés aux progrès de l'agriculture et de l'industrie nationale, publiés, connus ou formés dans un intervalle de dix ans, dont le terme précédera d'un an l'époque de la distribution, concourront pour les grands prix. »

Dans les articles suivans, S. M. établit vingt-deux grands prix, dont neuf de 10,000 fr., et les autres de 5,000 fr., pour les meilleurs ouvra-

ges de sciences et d'histoire : pour les meilleurs poèmes dramatiques ou autres ; pour les meilleures traductions de manuscrits en langues anciennes ou orientales ; pour les machines les plus utiles aux arts et aux manufactures ; pour les établissemens d'agriculture et d'industrie les plus avantageux ; enfin , pour les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture.

Une condition essentielle des pièces de poésie et des ouvrages de peinture et de sculpture , c'est qu'ils aient pour sujets des traits puisés dans notre histoire et honorables au caractère français ; et certes jamais le génie et le talent n'ont pu avoir pour s'exercer un champ plus vaste et plus riche.

L'article 5 fixe la première distribution de ces grands prix au 18 brumaire an XVIII (9 novembre 1809) , et par conséquent le concours expire le 9 novembre 1808.

D'après l'article 7, ces prix seront décernés , sur le rapport et la proposition d'un jury composé des secrétaires perpétuels des quatre classes de l'Institut , et des quatre présidens en fonctions dans l'année qui précédera celle de la distribution.

Quoique les différens genres d'ouvrages et de travaux qui peuvent concourir aux prix décennaux , n'aient besoin que de la notoriété publique pour obtenir l'attention la plus scrupuleuse du jury institué pour le jugement de ces prix , cependant dans la vue d'éviter de vaines réclamations sur les ouvrages que l'on pourrait croire avoir été oubliés ou négligés au concours , tout auteur d'un ouvrage , d'une invention , d'un établissement , qui , suivant le texte du décret impérial , sera dans le cas de concourir à l'un des prix décennaux ; est invité à envoyer une note détaillée et explicative de ses titres , au secrétariat de l'Institut , adressée spécialement au jury des prix décennaux. Les concurrents sont invités en même tems à s'interdire toute sollicitation ou recommandation auprès des membres du jury en particulier. Des démarches de ce genre prouveraient , dans ceux qui se les permettraient , aussi peu de confiance dans la bonté de leur cause que dans l'impartialité de leurs juges.

## ANNONCES.

*Histoire de France* , commencée par Velly , continuée par Villaret , et ensuite par Garnier , jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle , achevée par Antoine Fantin Désodoards. Depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI. — Vingt-cinq vol. in-8<sup>o</sup> , de 28 à 30 feuilles. — Prix , 5 fr. le vol. , broché , et 6 fr. 50 cent. , franc de port. — A Paris , chez l'Auteur , Impasse Sainte-Marine , en la Cité , n<sup>o</sup> 4 ; et chez Fantin , libraire , quai des Augustins , n<sup>o</sup> 55.

En attendant que nous fassions connaître les trois volumes qui pa-

traissent de cet ouvrage, nous croyons devoir donner l'extrait du Prospectus qu'a publié l'auteur :

« L'histoire moderne est l'étude à laquelle j'ai consacré ma vie entière. Je ne me flatte pas, malgré mes efforts, d'avoir levé toutes les difficultés que présentent plusieurs événemens considérables de l'Histoire de France. Si je n'étais aussi proche du terme de ma carrière, instruit des imperfections de mon livre, je ne songerais pas à le publier; mais c'est le résultat d'un travail assidu de près d'un demi-siècle. Un autre, dans le même espace de tems, eût probablement mieux réussi que moi; cependant, lorsque je considère que sans les circonstances qui m'ont environné jusqu'à la révolution, il m'eût été physiquement impossible de m'occuper du même ouvrage durant un si grand nombre d'années; que j'ai donné un exemple de patience qui ne sera pas souvent imité, j'espère que mon livre remplira, sous beaucoup de rapports, l'attente de ceux qui désirent la publication d'une nouvelle Histoire de France.

» Mon ouvrage forme vingt-cinq volumes, en y comprenant un volume d'introduction.

» J'ai partagé mon Histoire de France en deux parties. La première comprend les trente volumes que nous devons à Velly, Villaret et Garnier; ils sont renfermés dans les onze premiers tomes de mon ouvrage. La seconde partie s'étend depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI. Je publie, à mes frais, les trois premiers volumes de cette seconde partie. Ils renferment l'Histoire de France sous les règnes de Charles IX, de Henri III et de Henri IV. Je continuerai de même jusqu'à l'époque de la mort de Louis XVI. Le tout sera imprimé en moins d'un an. Cette seconde partie peut être considérée comme un ouvrage nouveau, ou simplement comme la suite de Velly et de ses continuateurs.

» La première partie sera imprimée après la seconde; elle remplacera, en faveur de ceux qui ont Velly, l'ouvrage que Garnier se proposait de publier sous le nom d'Introduction et de Supplément à l'Histoire de France; mais j'observe qu'aucun doute ne pourrait s'élever au sujet de l'existence de cette première partie; elle a fait le sujet de mes leçons publiques à l'Athénée de Paris.

» Si ceux qui auront lu les trois premiers tomes de mon ouvrage, désiraient que les deux parties dont il est composé fussent imprimées simultanément, je leur propose la voie de la souscription. On ne m'enverrait aucun argent d'avance; je ne demande que la seule assurance, par une lettre affranchie, qu'on prendra les volumes à mesure qu'ils paraîtront. Les Souscripteurs ne paieront chaque volume chez moi ou chez M. Fantin, que 4 fr. Je ferai imprimer mon ouvrage de manière que trois volumes paraîtraient de six semaines en six semaines. Mon ouvrage sera conforme, papier, format et caractères, aux trois volumes qui paraissent dans le moment. »

(N° CCCLXVIII.)

(SAMEDI 6 AOUT 1808.)



# MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ÉPITRE A MON AMIE.

DÉROBONS-NOUS, Fulvie, au tumulte des villes ;  
De la société les usages serviles  
Enchaînent de l'esprit les ressorts impuissans ,  
Et nous font négliger le charme des talens ;  
L'étude fuit les lieux où la folie habite  
Et c'est aux champs sur-tout que le sage médite.  
Viens, le printems ici nous promet de beaux jours ;  
Flore n'a point ençor dépouillé ses atours ;  
Loin d'un monde léger sous ce paisible ombrage ,  
Nous fuirons des amans le frivole langage ;  
Les Muses daigneront présider à nos jeux.  
Animant d'un clavier l'ivoire harmonieux ,  
Tes accords vont s'unir à ma voix attendrie ,  
Et chasser loin de nous la tristesse ennemie ;  
Déjà la soie et l'or sous nos doigts vigilans ,  
Orneât du canevas les fils obéissans ;  
Dans nos rians jardins la tulipe élégante  
S'embellit par nos soins d'une couleur brillante ,  
Et la rose étonnée admire à ses côtés  
Les pins d'Otaïti sur leur tige agités.  
Nous irons dans les champs au lever de l'aurore  
Voir l'éclat radieux dont le ciel se colore ,

Q

Entendre des oiseaux le concert matinal,  
 Admirer cette paix, cet ordre sans égal  
 Qui, prouvant à l'impie un sublime architecte,  
 Unit la terre aux cieux, unit l'homme à l'insecte.  
 Si nous nous asseyons sur ces gazons fleuris,  
 Quel spectacle charmant s'offre à nos yeux surpris !  
 Ici de mille fleurs ce verger se couronne  
 Et nous laisse entrevoir les trésors de Pomone ;  
 Plus loin des prés rians appellent les troupeaux ;  
 La Naiade tranquille y promène ses eaux ;  
 Les bois majestueux étendant leur orabrage  
 Bordent de ce vallon le riche pâturage ;  
 Et le berger sans art animant son hautbois  
 Méconnaît d'Apollon les tyranniques lois ;  
 Heureux à peu de frais et sans philosophie,  
 Il méprise les soins qui troublent notre vie.  
 O que ne puis-je aussi, près de ces clairs ruisseaux,  
 Errante sans dessein goûter un doux repos !  
 Que n'ai-je vu le jour dans une humble chaumière !  
 Conduisant mes brebis sur la verte fougère,  
 Simple comme la fleur qui pèrerait mon sein,  
 Une quenouille seule occuperait ma main ;  
 Je ne connaîtrais pas ces règles si frivoles  
 D'asservir la pensée au nombre des paroles,  
 Et ne chercherais point par d'inutiles chants  
 A préserver mon nom des outrages du tems.  
 Sur moi la calomnie au teint pâle, à l'œil louche,  
 N'aurait jamais versé les poisons de sa bouche,  
 Et tranquille à l'abri de mon obscurité,  
 J'aurais su de ses traits braver la cruauté.  
 Mais que dis-je ! Ah ! plutôt sur ces rives fleuries,  
 Occupons notre esprit d'aimables rêveries !  
 Admirons de Thétis le spectacle imposant !....  
 Sur ses flots colorés des feux du diamant /  
 Mon œil croit voir encor Vénus sortant de l'onde,  
 Il suit avec plaisir sa course vagabonde,  
 Et bientôt dans mes mains un magique pinceau  
 Aux mortels étonnés retrace ce tableau !....  
 Douces illusions de l'antique Aonie,  
 Animez de ces lieux la riante féerie !  
 Peuplez nos bois naissans, nos jardins, nos guérets ;  
 Que la Nymphe timide habite nos bosquets,  
 Que du sang d'Adonis la rose se colore,  
 Et qu'au sein des forêts Echo soupire encore !

Ainsi je charmerai nos tranquilles loisirs,  
 Fulvie à m'écouter bornera ses désirs,  
 Et d'un art enchanteur admirant les prodiges,  
 Elle suivra mon vol au pays des prestiges;  
 Elle aime, ainsi que moi, ces prestiges chéris!...  
 Ces doux rêves un jour nous seraient-ils ravis!  
 Ne sentirions-nous plus le charme qui nous pressait!  
 Hâtons-nous, jouissons de cette douce ivresse;  
 Ah! quand l'âge a glacé nos esprits abattus,  
 Il est un tems, peut-être, où l'on ne rêve plus!

Par M<sup>lle</sup> V. SARRASIN DE MONTVÉRIER.

### LA JUSTIFICATION.

DIALOGUE ENTRE DEUX POÈTES.

— Contre mes vers, Damis, je viens d'apprendre  
 Que tu lances maints traits divers.

— Moi, je critiquerai tes vers!

Eh! mon cher Paul, je ne puis les comprendre.

M. de L. R.

### ENIGME.

TANTÔT majestueux, tantôt simple et modeste,  
 Tantôt vert, tantôt blanc et tantôt bigarré,  
 A détourner de l'homme un éclat trop funeste  
 Je fus par la coutume en tout tems consacré.  
 Sans jamais s'écarter du séjour de la terre  
 Ma tête touche au ciel; et quoique dans les fers  
 J'ai par fois le bonheur d'aller rejoindre un frère:  
 Le jour, la nuit, au gré du maître que je sers,  
 De combien de secrets je suis dépositaire!  
 Faut-il les révéler au grand jour, ces secrets....?  
 Non, non: l'on doit sur-tout respecter le mystère,  
 Quand on est établi contre les indiscrets.

SARTRE.

### LOGOGRIPHE.

PREs en un sens je suis un corps délibérant,  
 Guidé par l'intérêt plus que par la justice.

Q 2

## MERCURE DE FRANCE,

Soit raison, soit caprice,  
 La révolution m'avait mis au néant,  
 Quand un nouvel ordre de choses  
 Ne permit pas que mon arrêt de mort  
     S'exécutât : je vis encor.  
 Cher lecteur, si tu te proposes  
 De m'avoir sous un autre sens,  
 J'existe depuis fort long-tems  
 Dans tes registres, dans tes comptes,  
 Dans les histoires, dans les contes,  
 Dans les romans, les livres d'oraisons,  
     De piété, de méditations.  
 De mon corps si tu veux faire l'anatomie,  
     Outre le nom du pape Pie,  
 Tu trouveras le nom d'un oiseau babillard,  
     Celui d'un certain rongeur-lard,  
     Celui d'un ornement d'église ;  
 Dans tout marché ce que le moins on prise,  
     Et courant ce qui te fait mal.  
     Un captureur de marchandise  
 Sur la plage liquide. Un malin animal ;  
 Un ordre autrefois très-austère ;  
     Le synonyme de colère ;  
 Le conducteur d'un animal bêlant,  
 Enfin ce qu'on décerne au héros triomphant.

## CHARADE.

Il faut suivre, lecteur, les lois de mon dernier,  
 Et très-souvent il faut, pour trouver mon entier,  
 Perdre beaucoup de tems à faire mon premier.

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Amitié*.  
 Celui du Logogriphe est *Plaisir*, où l'on trouve *Paris, air, ris,*  
*lia, pair, ris (rire), lapis.*  
 Celui de la Charade est *Mur-mure*.

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

Suite de L'ŒUVRE DE CHARITÉ.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

ON peut désormais se tranquilliser sur le sort de notre infirme, ses blessures sont fermées, ses meurtrissures sont moins douloureuses, il a même pu se lever, s'habiller, et grâce à tout ce que l'attentive cuisinière et le serviable confesseur lui ont fourni à l'envi, ses traits ont commencé à reparaitre sous leur ancienne forme. Le premier jour de cette métamorphose, Léonora entrant chez lui avant midi, comme à son ordinaire, pour savoir s'il ne lui manque rien, le trouve tout coiffé, tout habillé, assis à la table qu'on lui a dressée; il n'a rien entendu, occupé qu'il était à tracer de son mieux une action de grâce à la Vierge pour lui avoir fait trouver (c'était son expression), *au dernier terme de ses malheurs, des consolations plus douces pour son cœur que la plus brillante prospérité.* « Nous en avons bien notre part de ces consolations là, mon cher Lorenzo, dit Léonora qui lisait derrière lui sans qu'il l'eût aperçue. — Est-ce bien vous, Madame! s'écrie Lorenzo, en tournant vers elle un visage qu'elle avait à peine entrevu jusque-là, et où pour la première fois le rayon de la vie avait succédé aux ombres de la mort. Elle est frappée de la noblesse, de la grâce, de la douceur, de ces traits qu'elle avait toujours craint de fixer dans leur abattement. Un reste de pâleur dans le teint, un reste de langueur dans les yeux, un reste d'embarras dans les mouvemens ajoutaient encore je ne sais quel intérêt de plus à la première impression; elle reste un moment en silence. « Eh quoi! continue-t-il avec un accent que la faiblesse ne rendait que plus expressif, vous daignez vous-même rassurer un esclave jusqu'à présent inutile, et qui craint toujours d'être une charge dans votre maison; mais, vous le voyez, je hâte autant que je le puis le moment où je pourrai payer votre respectable tante par le travail de mes mains. Pour vous, Sènorite, continue-t-il en soulevant vers elle des yeux adorateurs, je ne vous paierai jamais que de mes vœux et de mes larmes. »

Léonora, trop émue, ou craignant de trop s'émouvoir, cherche à parler d'autre chose. « Quelle superbe écriture! dit-elle. — Mon éducation, répond-il, a été assez soignée

dans cette partie-là, j'ai aussi marqué assez de dispositions pour le dessin et même pour la peinture. — Et moi aussi, Lorenzo, dit-elle en le fixant attentivement, j'en avais un assez bon commencement du tems de ma bienheureuse mère, et je me propose bien de le reprendre si vous restez dans notre maison. — Si.... ah ! Sénorite ! — Lorenzo, vous cachez ce que vous êtes, c'est un tort, oui, un tort ; est-ce que je ne vous marque point assez d'intérêt pour mériter votre confiance ? — Ah ! Dieu ! — Tenez, si j'avais un secret, je vous le dirais ; dites-moi le vôtre. — Il est vrai, Sénorite, que je ne suis pas né dans l'état où vous me voyez ; mais tant de malheurs !... — Le malheur, Lorenzo, le malheur est-il donc une honte devant des yeux qui le pleurent ? — Bon ange ! si je me nommais devant vous d'un nom honorable, sur quel témoignage me croiriez-vous ? — Sur celui de mon cœur, sur votre air, mon cher Lorenzo, sur votre langage, sur vos manières, sur.... — La jeune et bonne Léonora, dit Lorenzo, pourrait y ajouter foi.... Le reste du monde m'accuserait ; non, laissez-moi tout entier à mon obscurité et à ma reconnaissance ; laissez-moi vous servir et attendre en silence que des événemens qui peuvent arriver, mais qui ne peuvent se prévoir, m'autorisent à satisfaire votre flatteuse curiosité. — Des événemens, dites-vous, Lorenzo, et vous voulez qu'une chose à laquelle s'attache tant d'importance dépende du hasard ? — Eh quoi ? si j'étais ce que je ne parais pas ? — Dites plutôt ce que vous paraissez. — Eh bien ! Sénorite, dans quatre ans, m'a-t-on dit, vous serez votre maîtresse ; si dans tout cet intervalle votre humble esclave a mérité votre confiance, il osera se faire connaître à l'arbitre de sa destinée ; mais d'ici là, commandez-lui tout, et ne lui demandez rien. — Léonora part, Quivira la relève, et ne se tient pas de joie en voyant son Lorenzo pour qui elle avait conçu une affection maternelle, en le voyant, dis-je, levé, coiffé, habillé, encore pâle, mais beau, et avec je ne sais quel air qui ne lui annonçait pas un compagnon de service. — Quoi ! c'est vous, lui dit-elle, qui devez être notre jardinier ? — Pourquoi pas, ma chère Quivira. — Vous n'avez pas une mine à cela ; ces mains-là sont ma foi trop blanches pour manier la bêche ; m'est avis que vous écrivez mieux que vous ne labourez. — A l'œuvre on connaît l'ouvrier ; ma chère ; vous ne m'avez encore vu que dans mon lit, mais dès que mes blessures vont être cicatrisées, vous prendrez une autre idée de votre camarade. — A propos, dit Quivira, la Sénorite m'a dit de vous donner de sa part le paquet que voici ; elle dit

qu'il y a toutes sortes de drogues que vous pouvez prendre ; mais regardez-y bien da , parce qu'il ne faut pas prendre comme ça toutes sortes de drogues. — Excellente personne ! dit en soupirant Lorenzo qui trouve en ouvrant la boîte un assortiment de couleurs avec des pinceaux , du papier , du vélin , rien n'y manque ; il se met à l'œuvre sur le champ , et dès les premiers traits la bonne cuisinière qui n'avait jamais été grande connaisseuse en peinture , est frappée de la physionomie de Léonora. — Ah ! sainte Vierge ! s'écria-t-elle. — Vous avez raison , dit-il , c'est aussi une vierge que je veux faire. Lorsque j'ai été attaqué dans la Sierra Moréna , j'ai fait vœu à la Vierge de lui dédier une belle image si elle voulait prendre pitié de moi ; ensuite quand j'ai été laissé pour mort , que j'ai pu me relever et que je suis parvenu à me traîner toute la nuit , en perdant mon sang et mes forces , jusqu'au pied de cet arbre où j'allais rendre l'ame.... — Ah ! oui , cet arbre où Mademoiselle va tous les matins prier si dévotement. — Quoi , c'est vrai , Quivira ? — Oh ! bien vrai ; mais dites toujours. — Et là , quand votre bonne demoiselle a posé sa main contre mon cœur , il a recommencé à battre , et j'ai senti comme un ravissement céleste. — Voyez-vous ! dit Quivira. — Et il m'a semblé que c'était Notre-Dame de Pitié elle-même qui était descendue sur terre pour adoucir mes souffrances. — Ah ! le beau et bon jeune homme ! s'écrie la cuisinière toute hors d'elle-même ; comme il est dévot à la Vierge , et comme il aime notre demoiselle ! Allez , allez , ça vous portera bonheur ; ni l'une ni l'autre ne vous laisseront manquer : savez-vous que la Sénorite aura bieu de quoi rendre ben riche quelqu'un qu'elle aimera ? C'est elle qu'a le bien ; mais , dame , la tante garde tout , et quand notre demoiselle , qui est si charitable , si charitable ! veut faire quelque charité , il faut qu'elle fasse... — Quoi ? — comme si elle la demandait à sa tante. La grande maison où elles sont , c'est à mamzelle. Ah ! dame ! il y a là de la place , il faut voir , pour faire danser tout un Séville. C'était du tems de la maman qu'il faisait bon. Oh ! la bonne et brave dame ! eh ben ! la fille est tout son portrait. Mais , mais , pendant que je jase , voilà déjà des yeux qui regardent , voilà une bouche qui sourit , mais qui sourit comme mamzelle quand elle dit je voudrais que ce pauvre garçon là soit bien heureux.... Et ces beaux cheveux noirs qui tombent à présent sur son front.... Non , je crois que vous êtes sorcier , ma foi. — Vous croyez cela , ma camarade ? et croyez-vous que si j'avais été sorcier , je me serais laissé accommoder comme vous n'avez

vu ? — Ah ! ah ! voilà déjà la basquine et la mantille , et tiens ! la résedille. Si ça n'était pas si petit , on dirait que c'est elle-même qui vient se coucher là sur le papier. Oh Jésus ! Jésus ! que cela va être beau ! Bon ; à cette heure qu'est-ce que vous lui mettez-là en l'air au-dessus de la tête comme un anneau d'or ? — Ce qu'on met aux saints et aux saintes. — Oh ! grâce au bon Dieu , notre demoiselle n'est pas encore une sainte , puisqu'elle est en vie. — Mais aussi ce n'est pas notre Sénorite que j'ai voulu peindre , c'est Notre-Dame de Bonne Espérance qui m'est apparue et qui m'apparaît encore tous les jours sous cette figure-là. — Voyez un peu ! c'est pourtant vrai ça ! si j'étais la maîtresse comme Notre-Dame , ce serait là tout juste la figure que je prendrais quand je voudrais me montrer , car il n'y en a pas une plus belle ni une plus aimable dans tout le pays. — N'est-ce pas , Quivira , qu'elle a quelque chose de céleste ? — Ma foi , je ne sais pas , je n'ai pas des yeux comme vous , moi , pour voir d'ici le monde qui est dans le ciel ; mais je sais bien que quand notre demoiselle paraît à l'église le dimanche , il n'y a pas jusqu'à tout le clergé qui se retourne pour la regarder ; ça vous montre bien ça , que son visage est un vrai tableau de dévotion. Et moi , bavarde que je suis , peut-être que mon pot s'enfuit à cette heure , et puis qu'est-ce que Madame dira ? mais aussi c'est qu'il y a tant de plaisir avec un beau jeune homme à le voir travailler. — Merci , ma bonne mère , je tâcherai de conserver toujours votre amitié. — Comme il est bon , comme il est aimable ! Oh ! ma foi , quand Madame devrait gronder , je m'en vais vous apprêter une bonne petite croustade , et je vous l'apporterai avec un bon petit verre de Malaga. — Bien obligé , ma bonne , bien obligé , je voudrais être à même de vous payer de vos bons sentimens. — Tiens ! me payer ; j'ai besoin de l'argent d'un pauvre , n'est-ce pas ? au contraire , c'est moi qui vous en donnerais si j'en avais ; et tenez , je garde toujours une bonne petite douzaine de cruzades , et si vous voulez je les partage avec vous , aussi bien je n'ai pas d'enfans et je vous regarde comme mon fils. » A ces mots , le pinceau tombe des mains de Lorenzo qui se retourne brusquement , malgré ses douleurs , pour embrasser la bonne vieille ; il se remet ensuite à son ouvrage , et l'autre retourne à son pot au feu.

Cependant Lorenzo , peintre en miniature , en attendant qu'il puisse être manœuvre , continue son travail ; chaque nouveau coup de pinceau semble écrire de nouveau le nom de Léonora sur le vélin , et déjà tout connaisseur en voyant le portrait aurait trouvé qu'il était peint *con amore*. Quand

l'artiste le croit assez avancé, il l'attache à la muraille pour mieux juger de l'effet ; à cette vue ses genoux endoloris se plient malgré eux , et le voilà , nouveau Pygmalion , prosterné devant l'œuvre de ses mains ; l'image en était digne , et il avait placé au-dessous l'oraison que Léonora lui avait vu écrire avec tant de dévotion. La voici : *Vierge céleste , consolatrice des cœurs , amie des malheureux , ô vous ! dont les regards compâtissans peuvent changer la douleur en délices , ne les détournez pas de celui dont vous avez daigné prendre pitié , et souffrez que la vie qu'il vous doit soit toute consacrée à vous aimer et à vous bénir. —* Mais la porte s'ouvre tout à coup ; c'est Dona Clémenza qui est curieuse de juger par elle-même quand son nouveau jardinier pourra se mettre au travail , et qui arrive avec le père Grenada qu'elle consultait également pour le spirituel et pour le temporel. Lorenzo , relevé de son mieux , a l'air de continuer son travail ; mais comme la dame n'était rien moins que passionnée pour les beaux-arts... « Que faites-vous-là ? dit-elle aigrement , ce n'est pas un barbouilleur qu'il me faut , c'est un jardinier. — Sénora , dit le bon père , prenez donc garde qu'il souffre encore beaucoup , et que cette occupation-là n'est que l'amusement de sa première convalescence. — Mais voyez toujours , dit-elle en interrompant le père , voyez cet enfant prodigue. — Et qui donc , Madame ? — Cette Léonora qui va donner ses couleurs et son papier à cet autre , au lieu de les conserver pour elle , et d'envoyer ce fainéant-là à son ouvrage. — Soyez bien sûre , Sénora , dit Lorenzo , que dès que vous et le père m'aurez jugé en état de travailler au jardin , je quitterai le pinceau pour la bêche. — Ce serait dommage , reprend le bon capucin , car voilà une image qui vaut beaucoup , mais beaucoup , et en même temps une prière qui m'édifie , et si la Sénora n'avait pas un besoin pressant de vous , mon cher ami , je vous prierais de m'en faire une toute pareille , avec la même oraison au-dessous de l'encadrement. — Demandez , dit Lorenzo , à la maîtresse de mes actions , j'y aurai grand plaisir si elle y consent. — Voilà qui me plaît , dit Clémenza , flattée de ce titre de maîtresse des actions de quelqu'un , ce garçon-là est bien élevé , et cela me console un peu de ce qu'il m'en coûte pour le rétablir en attendant qu'il me paye. — Sénora , dit le père , je vois que notre nouvel ami a un très-beau talent , et si vous le trouvez bon , nous pourrions quelquefois vous envoyer un de nos frères qui est excellent jardinier et qui travaillerait à votre potager , tandis que Lorenzo travaillerait de son côté pour notre couvent , et

nous ferait un tableau dont nous avons besoin dans notre église. — Tant qu'il vous plaira, mon père; j'espère que votre frère est vraiment en état de bien travailler, et je souhaite que mon domestique puisse faire l'ouvrage que vous demandez. — Oh! s'il le peut! (dit le père Grenada qui avait quelques connaissances de plus que le commun des capucins.) Regardez plutôt.» Dona Clémenza, qui avait la vue un peu basse, n'avait encore aperçu que du blanc, du rouge, du bleu, mais en y regardant de près, elle est frappée de la ressemblance de sa nièce, et se promet bien de faire faire à Lorenzo des images, dans les heures de loisir, pour les envoyer débiter aux portes des églises les jours d'indulgence plénière, et se payer ainsi de l'entretien de son criado; et voilà, disait-elle intérieurement, comme les bonnes actions sont toujours récompensées. « Mon ami, dit le père à Lorenzo, si l'on vous fournit de chez nous de quoi peindre à l'huile, réussirez-vous aussi bien en grand qu'en petit? — Avec beaucoup plus de facilité, révérend père, et je sentirai un redoublement de zèle en m'acquittant, si je puis, envers votre sainte maison d'une partie de ce que je lui dois. — Nous avons besoin, dit le père, d'un tableau d'autel pour la chapelle Sainte-Anne; voyons un peu comme vous vous y prendrez. — Si Dona Clémenza le permet, dit Lorenzo, j'essayerai de peindre sa respectable figure; assise devant une table grossière, comme il convient à la simplicité de la sainte famille; elle aura l'air de montrer à lire et à écrire à son incomparable fille; et quant à la Vierge, je tâcherai de lui donner, comme ici, les traits que Notre-Dame elle-même choisirait pour enflammer tous les cœurs de son amour. — Oh! que c'est bien parlé, s'écrie le bon père qui aimait véritablement Léonora comme sa fille. — Et j'aurai soin, continue Lorenzo, de réduire si je le puis la taille et les grâces de la jeunesse à celles de l'enfance. — Bravo! bravo! dit le père. » La bonne Clémenza de son côté est aux anges en pensant qu'elle va tenir une place entre les saintes du paradis, et que tous les yeux des fidèles qui viendront entendre la messe à la chapelle Sainte-Anne vont s'attacher sur ses traits, car on a beau aimer l'argent, on s'aime aussi.

Dès le lendemain matin, le frère lui apporte chez Lorenzo, tout l'attirail nécessaire au grand tableau; il prend ensuite les ordres de Dona Clémenza pour le jardin, après quoi, les deux se mettent en devoir, l'un de peindre, l'autre de labourer. A mesure que l'ébauche avance, tout le couvent vient successivement en juger, et l'on ne se lasse point d'applaudir aux talens de Lorenzo. Quivira, sur-tout,

qui n'a point perdu Léonora de vue depuis sa naissance, est ivre d'admiration en la revoyant dans ses premières années, et revient cent fois par jour, tantôt avec un consommé, tantôt avec une tasse de chocolat, tantôt avec des fruits secs, variant autant qu'elle le peut ses prétextes pour visiter son cher camarade, bien sûr en même tems que ces attentions-là ne seront point perdues auprès de sa jeune maîtresse. Enfin, les forces sont revenues, les hlessures sont fermées, les douleurs sont entièrement passées; et les intervalles où le peintre est obligé de laisser sécher son tableau, il peut déjà les employer à l'arrosement des fleurs et des légumes. Clémenza l'observait un jour de sa fenêtre, et dit à sa nièce: « Ah ! pour le coup, voilà notre esclave véritablement à son devoir; car je t'avouerai que toutes ces peintures-là ne me font que médiocrement de plaisir; cela n'est bon qu'à satisfaire la petite vanité du bon père et de son couvent; et puis je te dirai en confidence que cette vieille figure qu'il m'a faite ne me flatte pas beaucoup; pourquoi me donner le visage d'une femme de soixante ans, quand il te donne l'air de n'en avoir que dix à douze? — C'est ce qu'il trouve lui-même, dit adroitement la nièce: mais, tenez, ma tante, je dois vous avouer que c'est ma faute. — Comment, ta faute? — Vous savez que je peins aussi. — Encore une dépense de plus! eh bien? — Eh bien, ma tante, je voulais avoir le plaisir de peindre votre visage même, et malheureusement il a eu la complaisance de me laisser faire. — Il a eu tort; il fallait me donner trente ou trente-deux ans tout au plus, puisque Sainte-Anne n'est que la mère de la Vierge, et pas sa grand'mère; c'est que ce harbouilleux-là ne sait pas sa religion. Ah ! s'il m'avait peinte comme j'étais à cet âge-là, nous verrions pour laquelle des deux les fidèles brûleraient le plus de cierges. » Léonora ne manque point de faire part au peintre de la critique, et en une demi-heure, Sainte-Anne est rajeunie à sa grande satisfaction de plus de vingt-cinq ans.

Les jours de Lorenzo se passent ainsi entre la culture et la peinture; mais son étrange situation n'est triste qu'en apparence: la résignation est entre son ame et son malheur: sans cesse occupé de son frère, au fond de sa pensée, il s'occupe d'autant moins de lui; et les malheureux ne vivent que de distractions; mais le vrai contre-poison de son chagrin c'est la vue de sa bienfaitrice qui le ravit à toute heure, et qui prête du charme à sa bizarre destinée. Au reste, c'était peu de l'emploi de jardinier, d'autres offices l'atten-

daient encore auprès de Dona Clémenza ; ceux de lecteur ; d'écrivain et même de confident.

Ne voilà-t-il pas qu'une veille de grande fête , pendant que la belle Sénorite était allée à confesse , on apporte un billet de la part de M. l'alcade de Séville. Un billet ! Moins la vieille était accoutumée à recevoir des billets , plus elle est curieuse de savoir ce qu'il y a dans celui-ci : elle l'ouvre donc. Mais ouvrir ne suffit pas ; il faut lire , et pour lire , il faut l'avoir appris. Or , ce point avait précisément manqué à son éducation , qui , en tout , ne paraissait pas avoir été fort libérale ; enfin , comme la lectrice ordinaire en a peut-être encore pour une grande heure , et que la curiosité n'a jamais le tems d'attendre , le jardinier est appelé , et lit :

« L'Alcade de Séville a l'honneur d'adresser à la Sénora la copie ci-jointe d'une lettre qu'il reçoit à l'instant de Buénos-Aires ; elle est de..... Puis , en retournant la page , Dona Pèdre de Las Palmas :

A ce nom , Lorenzo demeure sans voix. — Je crois , en vérité , que ce garçon-là est fou , dit la vieille ; comme il pâlit , comme il rougit ; ne dirait-on pas que cela le regarde ? — Pardon , Madame , mais..... — Mais , il n'y a pas de mais ; tenez voilà sur cette console de l'eau et du vin , buvez de l'eau , et continuez.

« M. l'Alcade , j'ai l'honneur de prévenir votre seigneurie » qu'il a été expédié de Buénos-Aires le vaisseau la *Santa-* » *Maria de Solazo* , chargé , entr'autres objets de cargai- » son , d'une pacotille de quinze lingots d'or , de soixante » émeraudes et de quelques autres bagatelles que je destine » à mon frère Lorenzo , comme un premier gage de ma ten- » dre amitié , en attendant que je puisse lui en porter de plus » dignes de lui , ou plutôt que je commence à jouir de ma » fortune en recommençant à vivre avec lui pour ne jamais » nous séparer. Je prie donc votre seigneurie de vouloir bien » faire faire , dans toute l'étendue de son district , les re- » cherches nécessaires pour savoir si mon bon frère est enfin » revenu de son voyage , et lui donner avis de l'envoi que je » lui fais. »

- P. S. « Si , par malheur pour moi , mon bon frère ne se » trouvait pas dans le pays , et qu'au bout de trente jours » toutes les recherches eussent été inutiles , la pacotille en » question appartiendrait à la jeune Léonora Lovégas , fille » de mon cousin Lovégas , pour lui servir de dot en cas qu'il » lui plaise de se marier avant mon retour ; si , au contraire ;

» mon cher frère est revenu, comme je l'espère, je le prie  
 » de prendre des renseignements au sujet de notre cousin  
 » que je ne connais que par les éloges que j'en entendais  
 » faire presque encore dans son enfance; j'autorise en même  
 » tems mon bon frère de tirer sur moi toutes les sommes qu'il  
 » jugera nécessaires à l'entretien de notre cousine, et je l'en-  
 » gage à ne rien épargner pour l'établir honorablement.  
 » J'ai l'honneur, Dom Pèdre de Las Palmas. »

Quelqu'effort que fit Lorenzo pour se remettre de son émotion, et pour lire cette lettre d'un ton de voix ordinaire, il aurait été bien facile à toute autre qu'à Clémenza de s'apercevoir qu'il hésitait, qu'il balbutiait, et que son esprit était comme de fait à mille lieues de lui; mais la dame, toute entière à son agitation, avait à peine pris garde à celle de son lecteur. Il parvient enfin à se calmer, et plein de son bonheur, content du présent, tranquille sur l'avenir, il trouve un plaisir secret à continuer son rôle. Jamais personne n'a été aussi véritablement aimé; il l'a vu, e'est tout ce qu'il lui faut, et caché sous le voile de sa misère, il est glorieux de devenir le bienfaiteur de sa bienfaitrice.

« Sais-tu bien, dit la vieille, que ceci peut devenir une grande affaire pour la maison? — Je le pense comme vous, Madame, et la générosité de Dom Pèdre.... — Et que si ce diable de frère que je crains comme l'antéchrist ne vient pas, tout juste, pour me voler la pacotille, cela va me mettre à même de bien entretenir ma nièce qui me rompt la tête de toutes ses demandes; et puis, ce qui me fera plus de plaisir que cela, c'est que je pourrai me payer bien à l'aise de tout ce que je dépense pour son entretien; mais, tiens, je crois que ce serait encore mieux fait de ne pas lui en parler, et je ne suis pas fâchée qu'elle n'ait pas été ici quand la lettre est venue. — Madame, j'ai peur que votre seigneurie ne soit obligée de lui en faire part, car l'envoi s'adresse directement à la Sénorite. — Tu as raison, mais j'espère qu'elle est assez bien élevée pour...., tu m'entends bien...., et après tout ce que j'ai fait pour elle!... — Ah! Madame, il paraît que la Sénorite, votre nièce, a l'âme aussi grande que bonne, et que V. S. n'aura jamais qu'à s'en louer. — Oh! oui, je le crois; aussi, ce n'est pas là ce qui m'inquiète. D'ailleurs, je t'aurai pour m'aider à lui faire entendre raison, n'est-ce pas? et... — Toujours aux ordres de Madame; — tu penses bien que ce serait ton profit, car.... — Sénora, vous verrez, j'espère, que mon zèle n'est pas intéressé. — Non, ce qui me tracasse, c'est ce chien de frère... *Santa Maria*, s'il allait se

retrouver dans les trente jours ! C'est trente jours , n'est-ce pas ? — Oui , Madame. — Trente jours ! c'est bien long ; s'il allait se retrouver , dis donc toi-même , quel malheur ! — Votre seigneurie est si sensible ! — Je reconnaîtrais bien là ma mauvaise étoile , car je n'ai jamais été riche , et j'ai toujours eu envie de l'être. — Pour faire du bien , sans doute ? — Aussi pour en avoir. — Votre seigneurie a cela de commun avec beaucoup de personnes raisonnables comme elle. — Mais , dis donc , crois-tu qu'il se retrouvera ce frère ? — Pas de sitôt , Madame , et j'oserais presque garantir à V. S. que la Sénorite jouira de la pacotille. — C'est-à-dire , en jouira , c'est bientôt dit , il faudra que nous comptions ensemble. — Ces choses-là sont entre vos seigneuries ; il n'appartient pas à votre Criado de s'en mêler. — Je vois que tu es un garçon de bon sens ; aussi je commence à me savoir bon gré de tout ce que j'ai fait pour toi , et même , dès que j'aurai la pacotille , tu peux t'attendre à une bonne creuzade ; car , enfin , il faut bien que tu en ayes ta part. — Quoi qu'il plaise à votre seigneurie de m'accorder , ma reconnaissance égalera toujours sa générosité. — Comment dit-il qu'il s'appelle , ce frère ? — Attendez , Madame , je crois que c'est Alonzo ou Lorenzo , quelque chose comme cela. — Oui , je crois que c'est Lorenzo ; mais , c'est comme toi. — Ah ! Madame , il y a tant de Lorenzo en Espagne. — C'est vrai , un malheureux peut porter le nom de baptême d'un riche. — Cela se voit tous les jours , Madame , les Saints de qui on les emprunte n'y regardent pas de si près. — Mais je t'aime mieux comme te voilà que si tu étais l'autre Lorenzo. Ah ç'a , dis-moi à présent , si ce compagnon-là se présentait , ne pourrions-nous pas trouver quelque moyen de l'écarter ? — C'est à Madame à peser cela dans le secret de sa conscience. — Enfin , le premier venu n'a qu'à venir nous dire qu'il est ce damné de Lorenzo. — Il le peut , Madame ; mais il faudra qu'il nous le prouve. — Et s'il allait le prouver. — Il m'étonnerait beaucoup. — Bon. — Croyez que je ne me rendrais pas facilement ; je ne suis qu'un *criado* , mais je répondrais bien de le confondre. — Non , tu es un homme admirable , dit la vieille hors d'elle-même , Quivira , Quivira , apporte ici la petite bouteille de paille où j'ai mon vin Rancio , et verse-le à ce bon garçon-là , je l'aime de tout mon cœur ; il est vrai qu'il me doit tout , mais je n'y ai pas regret.

Madame a compté les jours , si ce n'est les heures. On est au trentième ; il ne s'est présenté personne , et Dona Clémenza qui désormais ne verra plus que par les yeux de son jardinier , le charge d'écrire en son nom à l'Alcade , une lettre qu'il

portera lui-même pour réclamer la pacotille ; elle lui enjoint en même tems de faire bien observer à l'Alcade que quand l'homme désigné se présenterait une minute après le terme fixé, il n'aurait pas un maravedis à prétendre. Le messenger ne pouvait pas être mieux choisi. L'Alcade ordonne qu'on délivre le paquet, et fait partir un commissaire pour le remettre en main propre à la Sénorite. La jeune personne, à la vue de tant de richesses, pousse un profond soupir, et dit à demi-voix en se retournant vers Lorenzo : « Que ne puis-je en disposer ! — Mademoiselle, dit la vieille, en disposer ! voilà une parole bien hardie ! Non, non, Mademoiselle ; quand vous aurez soldé toutes les dépenses que je fais pour vous jusqu'au dernier maravedis, vous pourrez prétendre à disposer de votre bien ; mais, en attendant, je le garderai s'il vous plait, et je crois remplir en cela l'intention de mon cher cousin ; qu'en pensez-vous, M. le commissaire ? » Le commissaire fait une profonde révérence et se retire. « Et vous, Lorenzo ? — Je ne suis pas encore assez habile en affaires, répond Lorenzo, pour oser me vanter de penser comme la Sénora. — Mais, ma tante, voilà bien des lingots. — Vous appelez cela bien des lingots, dit la tante, il y en a quinze. — Eh bien, ma tante, je ne vous en demande qu'un ; je vous laisse le reste. — Non, j'y perdrais un lingot, cela est-il raisonnable ? Je le demande à Lorenzo ; un lingot ! et pourquoi, et pour qui ? » Léonora baisse ses beaux yeux noirs, et rougit ; jamais elle n'avait été si belle. « Ma tante, reprend-elle avec un charmant embarras, ma bonne tante, vous savez ce que tout le monde dit du tableau de Sainte-Anne ; vous savez que, dans tout le couvent qui est cependant rempli des ouvrages de Morellos, les Pères conviennent tous qu'on n'a jamais rien vu de si beau ; vous savez que le père Grenada, qui est grand connaisseur, en est dans l'extase ; vous savez qu'il attire un concours prodigieux de fidèles. — Vous savez, vous savez, et où prétendez-vous me mener avec toutes vos belles paroles ? Eh bien ! oui, Mademoiselle, je sais tout cela. — Mais ce que vous ne savez pas, ma petite tante, ou ce que vous ne voulez pas savoir, c'est que c'est votre figure qui attire tout ce concours-là. (Ici la tante se rengorge.) En vérité, si j'étais la maîtresse, je ne croirais pas le peintre assez payé d'un de ces lingots. (Ici la tante se renfroigne ; et bientôt la passion dominante remportant une victoire complète sur la vanité : ) Un lingot, dit-elle en grinçant les dents ? savez-vous que c'est la fortune d'un honnête homme ; ( et regardant Lorenzo avec un air de dédain ) un lingot à cet homme

que nous avons ramassé ! Mais pensez donc qu'il n'y a pas de proportion entre un pauvre et un lingot. Oh bien ! oui, faites l'aumône avec des lingots, et on verra bientôt le bout de votre charité ; au lieu qu'avec des maravedis, quand on a ce goût-là, on peut faire durer le plaisir. — Oui, ma tante, et le besoin.....

On pense bien au reste que tout ceci doit finir sinon à l'honneur du moins à la satisfaction de Clémentza; que la nièce n'aura que la nue propriété du trésor, que la tante en gardera la possession, et qu'elle ne trouvera jamais assez de clefs pour l'enfermer. Cependant le bruit se répand aux environs que cette maison, très-pauvre en apparence, renferme un trésor; il en renferme deux, si l'on compte l'argent et les pierreries pour un. Mais nous savons de reste que ce ne sont-là que des misères, des riens qui doivent être regardés comme des zéros, et néanmoins ces zéros-là ne laissent pas d'ajouter à une fille à marier autant de valeur, que de vrais zéros à un nombre. La preuve en est que tous les agréables de l'Andalousie ont depuis quelque tems martel en tête, et rôdent jour et nuit autour de cette demeure, quelques semaines auparavant si solitaire. Ce sont lettres sur lettres, messages sur messages, sérénades sur sérénades... Tant d'empressement ne conviennent point à la tante, encore moins à la nièce, encore moins peut-être au jardinier, et comme des deux parts il lui est expressément enjoint d'écartier les importuns, il faut voir comme il s'en acquitte.

Un jour que les deux maîtresses du logis, accompagnées de la fidèle Quivira, étaient allées à pied malgré une bize assez piquante à l'hermitage d'Alcala, gagner des indulgences, Lorenzo demeuré seul à la garde du logis s'occupait à relever et à palisser quelques pots de jasmins et d'œillets que Léonora prenait plaisir à cultiver de ses belles mains, et que le vent avait renversés. Tout en travaillant, ses dernières conversations avec Léonora se répétaient d'un bout à l'autre dans sa mémoire : ce refus de dire son nom à celle qu'il aimait, à celle dont il se voyait aimé ; ces quatre ans d'épreuve qu'il avait lui-même demandés et ce silence qu'il venait de garder en lisant la lettre de son frère, et l'abandon qu'il avait fait du beau présent ; tout cela lui roulait dans la tête, accompagné de mille petits détails que nos lecteurs trouveraient trop minutieux, mais qui en pareil cas sont d'une si grande importance pour les parties intéressées ! Tout entier à sa rêverie, il lui semblait qu'il y eût en lui deux hommes d'avis différent (comme on dit qu'ils sont en

effet

effet au-dedans de nous), deux hommes qui se parlaient et se répondaient alternativement à peu près en ces termes : « Te voilà donc toujours pauvre, Lorenzo ? — Pauvre, oui, mais content. — Cependant, un mot, et le trésor t'appartenait. — Mais il n'aurait peut-être point appartenu à Léonora. — En attendant, la tante s'en est saisie. — Au moins elle ne le dissipera point, et dans quatre ans Léonora.... oui, oh ! dans quatre ans. — Mais, quatre ans d'attente sont bien longs. — Mais d'ici-là je la verrai tous les jours, et chacun de ces jours-là, même tels qu'ils sont, je les payerais de plus que je ne donne. — Penses-y bien, Lorenzo, les quatre ans n'en seront que plus longs ; et puis, quatre ans de servage sont bien durs. — Moins peut-être que cela ne paraît ; Jacob a servi plus long-tems chez Laban, et Rachel ne valait sûrement pas Léonora. — Mais pourquoi ne pas rapprocher le terme ? Il ne fallait qu'un mot. — Toujours ce mot ! eh bien, délicatesse à part, si je l'avais dit ce mot, il aurait fallu prouver, et où étaient mes preuves ? La tante aurait jeté feu et flammes ; plus de Léonora pour moi d'ici à long-tems. Je vois d'ici Lorenzo traité comme un imposteur, jeté peut-être dans un cachot, et Léonora ?... Oh ! Léonora m'en aurait cru, mais elle n'en serait que plus malheureuse..... Léonora malheureuse !..... Non, non, j'ai suivi mon cœur et il m'a bien conduit ; enfin je ne me repens point. Aujourd'hui même je ne sais pourquoi tout rit à mes pensées, on dirait qu'il n'y a plus pour moi que des roses dans le champ de la vie.....

C'était ainsi que le brave Lorenzo s'entretenait avec lui-même, lorsqu'un aspect inattendu vient tout à coup mettre fin à la conversation. Il voit sortir du plant de châtaigniers, en face du jardin, un brillant hydalgo à cheval, sur un fier andaloux richement harnaché, et à sa suite une troupe de domestiques, bien montés eux-mêmes et bien vêtus. Il était enveloppé d'un grand manteau d'écarlate, dont un pan rejeté avec grâce sur son épaule découvrait une partie de son baudrier, auquel pendait une belle épée, la poignée en était de diamans, et semblait renvoyer tous les rayons du soleil plus vifs qu'elle ne les recevait. Du reste le collet de son justaucorps, relevé et boutonné sur son menton le défendait de la bise, aussi bien qu'un large chapeau enfoncé jusqu'à ses yeux, et dont les ailes débordées d'un plumet blanc comme neige, ombrageaient le reste de son visage.... Lorenzo, frappé d'abord de la bonne mine du cavalier, s'arrête à le considérer ; il le voit qui tourne et

R



retourne en dehors de la Palanquère, regardant de tous les côtés, contraignant l'allure de son beau cheval, faisant de fréquentes pauses, et parlant de tems en tems à son monde, avec l'air et les gestes d'un observateur attentif; mais l'observateur était bien observé, et il n'en fallait en effet pas tant au fidèle confident de la tante ainsi que de la nièce pour lui rappeler sa consigne. Ainsi donc le brave Lorenzo, poussé d'ailleurs par un mouvement de curiosité irrésistible, veut s'assurer de tout par lui-même, et s'avance tranquillement à la rencontre des cavaliers..... « Bon homme, lui dit l'hydalgo, pourriez-vous m'apprendre à qui appartient cette jolie habitation? — Monseigneur, répond le criado, à la Señora Clémenza de las Gamas, ou du moins à la Señorite Léonora de Lovegas, sa nièce. — Êtes-vous à leur service? — Oui, Monseigneur, je m'en fais honneur. — Sont-elles à la maison? — Non, Monseigneur, et quand elles y seraient, elles ne reçoivent personne. — Comment, elles ne recevraient pas même un ami? — Monseigneur, je ne leur connais point d'ami. — Comment, pas un parent? — Monseigneur, je ne leur connais point de parens. — Cependant ne parlent-elles pas quelquefois de deux cousins? — Deux cousins? répète Lorenzo avec un air pensif. — Et oui, qui se sont embarqués. — Embarqués? — Il y a douze ans. — Douze ans! — Mais, mon ami, est-ce à un homme que je parle ou à un écho? — Monseigneur, c'est à un homme qui supplie votre seigneurie d'excuser son embarras. — Et pourquoi trembler en me parlant? dit le cavalier avec douceur; un homme doit-il avoir peur d'un autre homme? — Monseigneur, on peut trembler d'autre chose que de peur. — Allons, allons, remettez-vous, et faites-moi un plaisir. Vous connaissez ce bois que voilà, n'est-ce pas? — Ah! si je le connais! — Savez-vous lire? — Un peu. — Eh bien, venez avec moi à vingt pas d'ici m'expliquer une inscription que je n'ai pas comprise. » Ils arrivent au pied du vieux châtaignier, si remarquable dans l'histoire de Lorenzo, et là, sur une tablette attachée à l'écorce, l'hydalgo lit ces lignes :

*Ici ma vie était finie, ici ma vie a recommencé, grâce à vous, Vierge secourable; et au miracle opéré sur moi par votre vivante image, accordez-moi de pouvoir la contempler jusqu'à ma dernière heure.*

« Ce que vous lisez là, Monseigneur, dit Lorenzo, est un *ex-voto* suspendu ici par un malheureux. — Eh! pourquoi cette image miraculeuse n'est-elle pas aussi suspendue à

Parbre? — Ah! Monseigneur, reprit Lorenzo, en souriant un moment de la méprise, cette image est réellement vivante; c'est une personne dont l'ame est vraiment céleste, mais dont la grace est l'ornement de la terre; c'est la Sénorite Léonora de Lovegas.... — Léonora! voilà qui redouble mon désir de la voir; et qui est celui qu'elle a sauvé? — Monseigneur, vous le voyez devant vous. — Ah! je sens, oui je sens que j'en aime encore plus la Sénorite. » Il relit l'inscription d'un ton plus ému, et fixant attentivement le jardinier. « Ami, lui dit-il, je vous étonne peut-être à mon tour par mon extrême sensibilité, mais tout ce qui part du cœur y va..., et d'ailleurs ceci me rappelle...; tenez, mon cher, » en lui présentant une poignée d'or.... Lorenzo recule et demande en rougissant si Monseigneur n'a point d'autres ordres à lui donner. « Ce serait d'abord, répond le cavalier, d'accepter ce que je vous donne de si bon cœur (encore un signe de refus), et puis de m'aider, si vous en avez le tems, à trouver le sens de ces deux lignes que nous lisons d'ici à cet autre arbre, elles m'intriguent au-delà de ce que je puis vous dire.... *Lorenzo, Lorenzo, l'Océan sera-t-il toujours entre toi et ton cher P.....* Que veut dire cette dernière lettre? elle paraît devoir commencer un mot. — Hélas! oui, Monseigneur, — Et quel est ce mot? Est-ce père? Est-ce pays? Est-ce patron? — Non, Monseigneur, c'est un nom propre. — Un nom propre? — Je n'ai point pu achever de l'écrire, parce qu'alors j'étais trop attendri. — Mon ami, mon ami, je sens que je le suis moi-même. — Ah! un nom qui m'est bien cher, Monseigneur! et que pourtant je ne prononce qu'avec peine. — Ah Dieu! si c'était... — Eh! qui, Monseigneur? — Si c'était... Père. — Votre seigneurie le nomme. — Ah! mon frère, mon frère, s'écrie le cavalier en s'élançant de son cheval dans les bras de Lorenzo, comment ai-je été si long-tems à comprendre ce que mon cœur me disait? »

Un même trouble, un même ravissement, enlève à la fois aux deux frères, l'usage de la parole et même de la raison; car lorsque l'ame est inondée de joie, la pensée est quelque tems à surnager; mais, une fois remis de cette crise délicieuse, la confiance et la curiosité succèdent entr'eux aux caresses. Un quart d'heure leur suffit pour remplir la longue lacune de leur vie, et tresser de nouveau les fils de leur existence. Don Père sait bientôt toute l'histoire de son frère, ses longues infortunes, son naufrage, les vexations des douanes, l'aventure de la Sénora Moréna; son

agonie au pied du châtaignier, la charité de Léonora, le caractère de Clémenza, les bons offices du père Grenada; les raisons de Lorenzo pour taire son nom, le silence qu'il a gardé sur la pacotille, les motifs de ce silence, et sur-tout, le vœu qu'il a fait à la Vierge, de consacrer sa vie au service de Léonora. Un moment a suffi à Don Pèdre pour lire dans les replis du cœur de son frère..... Il y a vu partout le nom de Léonora gravé en traits de feu, et serrant Lorenzo dans ses bras. « Oui, cher frère, dit-il, cher Lorenzo, tu la serviras toujours, mais dès aujourd'hui, ajouta-t-il en passant doucement de l'attendrissement au sourire, dès aujourd'hui, j'espère que tu changeras près d'elle de condition. Où sont-elles? — Près d'Alcala. — Quand reviennent-elles? — A la nuit. — Bon, nous avons la moitié de la journée devant nous, c'est tout ce qu'il nous faut. » Puis se tournant vers ses gens, il prend son crayon, écrit deux lignes, ajoute quelques mots de vive voix qui finissent par, *n'épargnez rien*: et les voilà galoppant sur le chemin de Séville, avec l'empressement qu'on aura toujours pour les ordres d'un millionnaire.

Les deux frères s'acheminent vers la maison sur laquelle Don Pèdre avait déjà confié ses projets à Lorenza, et passant devant la mazure croulante où Dona Clémenza résidait avant de venir gouverner la jeunesse de Léonora. « Est-ce là, dit l'arrivant, que notre tante loge ses chiens? — Est-ce là, dit Lorenzo, comme tu parles du palais de ton frère? — Quoi! c'est-là que tu as tant souffert; pauvre Lorenzo, que je te plains! » Lorsqu'apercevant la Sénorite peinte en madone, brillante à la fois de toute sa beauté et de toute sa compassion. « Ah! dit-il, je cesse de te plaindre. » Delà ils passent à la véritable maison, et se mettent à en ouvrir les contre-vents qui, à l'exception de deux seuls, étaient restés depuis quatre ans hermétiquement fermés: sur ces entrefaites arrive une calèche suivie d'une longue file d'autres voitures et de plusieurs grands chariots chargés de toute espèce de provisions; les uns portaient des cuisiniers, des marmitons, des pâtisseries, des rôtisseurs, des confiseurs, avec de la batterie de cuisine, de la vaisselle, des cristaux et tous les apprêts d'un festin magnifique; les autres chariots sont remplis de charpentiers, de menuisiers, de décorateurs, d'artificiers, d'ouvriers de toute espèce; ils amènent avec eux les préparatifs de la plus belle fête qui aura jamais été donnée en Espagne, même avant l'expulsion des Maures. Lampions, pots à feu, verres de couleurs, lanternes, guir-

landes, lustres, girandoles, devises, transparens, on n'a pas oublié la moindre inutilité. C'est un monde, un train, un tapage, un mouvement dont cette paisible retraite a sûrement vu peu d'exemples, et particulièrement sous le régime austère de la très-modeste dona Clémenza... Laissons-les à l'ouvrage, et puisque don Pedre, ou plutôt don Aboukazem veut bien s'en mêler, soyons sûrs que tout ira bien....

Cependant la nuit est fermée, et nos trois pèlerines, après leurs dévotions finies, sont en chemin, ne sachant que penser d'une lueur inattendue qui rougit au loin toute l'atmosphère. Arrivées jusqu'au-dessus du petit coteau de vignes, en avant du bois de châtaigniers, et d'où l'on commence à découvrir la maison, elles la voient toute en feu. « *Santa maria! Santa Maria!* » crie d'abord Dona Clémenza, aussi peu accoutumée à recevoir des fêtes qu'à en donner, *Santa Maria!* tout est perdu! tout est perdu! Courons, courons, Quivira, c'est ce maudit Lorenzo, c'est lui. Ils n'en font pas d'autres, ces coquins-là; ils entrent chez les honnêtes gens, on les y traite comme des princes, ils voient ce qui s'y passe, ils savent ce qui s'y trouve, ensuite dès qu'on a le dos tourné, ils emportent tout, et brûlent le reste. Ah! les scélérats! ah! ma maison! ah! mes lingots! ah! mes émeraudes! Chien de Lorenzo! et puis faites la charité, voilà ce qui vous en revient. Oh! voilà qui me corrigera bien de ces maudites bonnes œuvres. Courons, courons, répétait-elle toute hors d'haleine; mais vas donc, Quivira, vas donc, vieille bête éreintée. Mais voyez la tortue, je crois qu'elle est du complot et qu'elle va partager avec Lorenzo... et toi aussi, Léonora. — Comment? et moi aussi, ma tante, je suis de moitié avec Lorenzo? dit la nièce en éclatant de rire. » Ce n'était pas qu'elle eût percé le mystère, mais elle voyait aisément qu'il n'y avait dans tout cela rien de tragique. « Mais vas donc; mais cours donc, disait toujours la vieille qui n'en pouvait déjà plus; mais toi, Léonora, qui es jeune, qui as de bonnes jambes, tu devrais déjà y être. — Oh! pour cela non, ma chère tante, quand il s'agirait de tout l'or du Pérou, je ne vous laisserais pas à cette heure-ci dans l'état où je vous vois; prenez courage, nous arriverons ensemble.... La dame et la suivante poursuivaient leur route, tremblantes, palpitantes, essoufflées. Chaque pas cependant détrompe de la première alarme; mais chaque pas, en diminuant la peur, ajoute à la curiosité. « Madame, disait Quivira, qu'on me soutienne à présent qu'il n'y a

pas de sorciers : allez , allez ; nos bons pères capucins ont bien raison quand ils nous conseillent de nous en défier , et ceux-là qui les brûlent font encore mieux. » La plus jeune des trois , quoique la plus raisonnable , n'était cependant guères plus à son aise ; car enfin ce pouvait fort bien être quelque nouveau poursuivant qui voudrait gagner le consentement de la tante ; mais elle connaît sa tante ; ces manières-là ne réussiraient pas auprès d'elle , et puis le bon Lorenzo trouverait toujours quelque moyen de parer le coup ; car elle est bien sûre que c'est l'homme du monde à qui ce projet-là rirait le moins. « Ah ! si not bon père Grenada était tant seulement avec nous , disait Quivira qui n'était rien moins qu'un esprit fort , comme il vous les renverrait d'où ils viennent ! — Eh ! d'où viennent-ils , ma chère ? demande Léonora. — Et pardi , Mademoiselle , de l'enfer , c'est bien clair à voir ; pourvu encore que ces diables-là n'aient pas jeté un sort sur mon beau et bon camarade pour qui j'ai tant prié à l'église , et vous aussi , Mademoiselle.....

Pendant que ces dames donnent ainsi carrière à leur imagination , elles voient venir à elles un cavalier tout brillant d'or , qui s'avance , d'un air noble et assuré , jusqu'à la Palanquière : il commence par les saluer avec une grâce digne du Cid , puis offrant respectueusement la main à Dona Clémenza qui ne savait laquelle des siennes lui donner : « Madame , permettez-vous , dit-il , qu'un parent..... — Ah ? *Santa Maria* ! un parent ! dit-elle en frissonnant moitié de trouble , moitié de crainte. — Permettez-vous , reprend-il , qu'un parent , le chef et le représentant de votre noble famille , vous offre , ainsi qu'à la belle Léonora , une petite fête qui sera bien plus pour lui que pour vous ; si elle peut lui gagner les bonnes grâces de deux parentes qu'il espère ne plus quitter. — Monseigneur et cousin , lui dit la vieille en balbutiant , je ne m'attendais pas.... je suis confuse.... je bénis Dieu , je remercie la Vierge.... je.... je.... Mais remerciez vous-même , Sénorite , en lui abandonnant le bras de son écuyer , car tout ceci s'adresse pour le moins autant à vous qu'à moi. — Nous n'avons jusqu'ici de nouvelles , dit la jeune personne avec modestie , que de notre cousin Don Pédre de las Palmas.... Je crois le reconnaître à la manière dont vous vous annoncez. Souffrez donc , mon cher cousin , que je commence par vous remercier du superbe présent que.... — Ah ! ma cousine , dites un faible tribut. — Ma tante le garde soigneusement pour le rendre.... ( à et

mot de rendre la tante la tire par la manche) pour le rendre, dis-je, à mon cousin Lorenzo, s'il plaisait à la divine Providence de le ramener dans nos contrées. — Non, chère cousine, faisons-en plutôt, vous et moi, hommage à notre bonne tante. — A moi, à moi, n'est-ce pas, dit Cléménza dans le délire du bonheur, et pour M. Lorenzo, on lui en souhaite. — Oh pour Lorenzo, dit le cavalier, il peut s'en passer, il aura toujours la fortune de son frère, et s'il y joint l'amitié de sa cousine.... » En disant ces derniers mots, son visage s'animaît, ses joues se coloraient, ses yeux semblaient jeter des flammes, et toute sa personne prenait une expression qui inquiétait et charmait tout à la fois la bonne et simple demoiselle; mais ce qui l'occupait le plus, c'était cette parfaite conformité de traits, de taille, d'attitude, de manières, avec cet infortuné dont elle avait si charitablement sauvé les jours. — Elle le dit à l'oreille de Dona Cléménza. — Oui, (reprend tout haut la bonne dame, qui craignait que sa nièce n'eût été entendue), autant qu'un pauvre peut ressembler à un riche; mais *Santa Maria purissima!* cette mine assurée, ce maintien noble, cet air délibéré n'appartiennent qu'à certains gens; ma foi il faut convenir que la noblesse, et qui plus est la richesse, font bien valoir un homme. » En causant ainsi l'on avance toujours, et en approchant de la maison, dont une belle décoration en transparent couvrait toute la façade, Léonora voit écrit sur la porte, avec des lampions artistement disposés:

**TEMPLE DE L'HYMEN.**

« Quelle audace! s'écrie Léonora en se dégageant brusquement de la main qui la soutenait. — Eh bien donc! qu'est-ce que vous faites? dit la vieille, et pourquoi n'entrez-vous pas? — Non, ma tante, je n'entrerai point. — Mais vous ne resterez pas ici non plus, reprend Dona Cléménza, qui n'entendait rien à un pareil scrupule, et qui ne savait pas positivement qu'hymen fût synonyme de mariage. — Quoi! dit le cavalier, en reprenant la main de Léonora qui essayait encore de la retirer, vous ne permettriez pas à votre cousin de vous y conduire? — Allons, marchez, Mademoiselle, dit la tante d'un ton d'autorité, est-ce qu'on peut refuser quelque chose à un homme aussi magnifique, à un grand d'Espagne? — Ah! Madama, vous me faites trop d'honneur, dit le cavalier. — Eh bien! un grand du Pérou, ce sont là vraiment ceux de la première classe: encore une fois, marchez, Mademoiselle, et sur-tout, ajoute-t-elle d'un ton plus bas, ne vous avisez pas de parler de cette ressemblance, car il n'y a rien de si malhon-

nète. — Cette ressemblance, dit la jeune personne, en élevant la voix à dessein, est le premier titre de Don Pèdre auprès de moi. Même feuille annonce même fruit. Ainsi, je suppose, quand les traits sont ainsi pareils, que les ames s'en ressentent, et que mon noble cousin doit être aussi délicat, aussi honnête, aussi sensible, et par conséquent aussi réservé que mon cher Lorenzo. — Quoi! charmante cousine, vous refuseriez la plus riche fortune du Pérou? — Je refuserais le Pérou lui-même; j'aimerais mieux labourer la terre avec celui dont je connais l'ame, que régner avec celui dont je ne connais que la fortune; et qu'est-ce que des aïeux, qu'est-ce que des trésors, en comparaison des sentimens et des vertus? » La tante était sur les épines, et ne cessait de lancer sur sa nièce des regards foudroyans. « Votre seigneurie, dit-elle avec embarras, voit bien que c'est une petite personne qui essaye de l'amuser par son badinage? Cette jeunesse aime à rire; mais vous préférez sérieusement un homme comme cela, un homme qui n'a rien, assurément je ne l'ai point élevée dans des sentimens si bas. — Oh! ma tante, répond le cavalier, j'ai lieu de croire que ce ne sont point là vos principes. — Ma tante, reprend Léonora avec humeur, la bassesse n'est point dans le désintéressement. — Mais voyez la petite audacieuse, dit la tante. Allons, Mademoiselle, continuez à vous perdre dans l'esprit de notre bienfaiteur, de notre protecteur, et qui nous fait l'honneur d'être notre cousin... Mais voici bien autre chose, cet homme que sous son habit de bure on avait pris jusque-là pour le très-humble Lorenzo, ne se contient plus, il se jette au col du brillant Hydalgo, et l'embrassant avec transport: « Heureux, mille fois heureux, frère! s'écrie-t-il, le ciel t'a mieux traité que moi, et dans tout le Pérou, tu n'aurais jamais trouvé un trésor comme celui-là. » — Au secours! au secours! crie la vieille toute estomaquée, et frappant de tout son petit reste de forces sur l'habit de son valet... un mendiant, un *Picaro*, oser parler devant le plus riche seigneur de toute l'Espagne! oser le tutoyer! oser l'embrasser! Oh! vraiment la fin du monde approche. Monseigneur et cousin, ordonnez à vos gens de le battre jusqu'à ce qu'on ait fait venir l'Alcade qui n'est qu'à une demi-heure.... — Le voici, madame, dit tout à coup une voix qu'on n'avait point entendue. (C'était l'Alcade lui-même que Don Pèdre avait prié à sa fête, et qui, avec le père Grenada, était resté caché dans la maison, pour se montrer en tems et lieu.) « Le mystère, dit-il à haute voix, va s'éclaircir en présence de toute la noblesse de Séville, qui

s'est rendue ici à l'invitation de Dom Pèdre. Plusieurs d'entre vos seigneuries, continua-t-il en se retournant vers l'assemblée, ont entendu parler autrefois de la parfaite ressemblance des deux jeunes Las Palmas; jamais frères jumeaux n'ont donné lieu à tant de méprises; et la Sénora ainsi que la Sénorite montrent assez en ce moment qu'on peut encore s'y tromper; mais puisqu'enfin mon témoignage devient nécessaire, je dois conter à vos seigneuries une scène dont le révérend père Grenada et moi nous venons d'être témoins, heureux si je puis la rendre comme je l'ai vue. Arrivés des premiers, d'après la recommandation expresse de sa seigneurie, nous trouvons les deux frères occupés de préparer les merveilles qui vous éblouissent. Dom Pèdre, après les premiers complimens, nous engage le Père et moi à passer dans une chambre séparée, et nous demande de vouloir bien permettre que le jardinier y soit admis. Il ferme ensuite la porte au verrou, et après avoir embrassé fraternellement le jardinier à notre grande surprise. — Trop cher Lorenzo, lui dit-il, maintenant que nous voici en présence de deux témoins aussi dignes de toute confiance, j'ai une proposition à te faire. — Hélas! tu n'as qu'à parler, dit Lorenzo, ton frère est ton esclave. — Il faut que nous tâchions d'amuser notre tante et notre cousine. — Eh bien! que ferons-nous? — Ce que nous faisons quelquefois étant enfans pour amuser notre père. Nous changerons entre nous d'habits? — Y penses-tu, dit Lorenzo en rougissant? — Oui, répond Dom Pèdre en l'embrassant de nouveau; j'ai besoin de reposer mes yeux de la peine que tu leur fais dans ces vêtemens-là. — Et faut-il, dit avec attendrissement le noble Dom Lorenzo, affliger ceux de ton frère? — Mais songe donc, réplique Dom Pèdre, que pour moi c'est une mascarade, au lieu que pour toi.... En disant ces mots: au lieu que pour toi, il regardait tendrement son frère et s'essuyait les yeux; et puis, continue-t-il, ne sommes-nous pas en communauté de biens? — C'est toi qui l'exiges, reprend Lorenzo; mais veux-tu entrer aussi en communauté de malheur? — Que ne l'ai-je pu; mais allons, point de scrupule, ajoute Dom Pèdre, j'ai dans la tête que ce soir même, tu auras plus besoin que moi d'un bel habit. — Explique-toi, dit celui-ci. — Laisse-moi faire, dit l'autre, et fie-toi à Dom Pèdre; mais en attendant obéis, parce qu'entre deux vrais frères, le pouvoir appartient à celui qui a voulu le premier... Après cette contestation d'un nouveau genre, ajoute l'Alcade, l'échange des habits s'est fait en présence du Père et de moi, et je puis certifier à vos

seigneuries que c'est bien véritablement Dom Lorenzo qui donne en ce moment la main à sa vertueuse libératrice.

Un silence profond a régné pendant tout le récit de l'Alcade, mais à peine a-t-il fini, que des acclamations et des battemens de mains redoublés lui répondirent à la fois de toutes les fenêtres. La tante, seule, n'osait point prendre part à la joie universelle ; elle sentait au fond du cœur une contrition parfaite d'avoir battu un homme riche, et court en demander l'absolution au père Grenada, en le priant surtout d'employer sa médiation pour que Monseigneur ne lui retire point le superbe don qu'il lui a fait. La brave Quivira de son côté répète à qui veut l'entendre, qu'elle n'y aurait pas été trompée ; « car j'ai bien vu d'abord, disait-elle, que ce beau Monsieur avait tout juste au menton la marque d'une blessure que j'avais pensée au menton de mon camarade, et puis quand cet autre mal vêtu m'a mis une bourse d'or dans la main, si lourde, si lourde, que je ne puis quasi pas la porter, j'ai encore dit : ce n'est pas notre jardinier, c'est quelque sorcier qui aura pris sa figure et qui me donne tout cela pour me fermer la bouche. » Pendant ce premier tumulte, Léonora, pâle de joie, ne voyait plus, n'entendait plus ; elle s'arrêtait ; elle hésitait ; elle frissonnait ; ses genoux se sont dérobés sous elle, celui qu'elle a rendu à la vie la soutient à son tour : elle s'y confie, mais avec quelle langueur ! mais avec quel abandon ! Elle sent une main qui tremble ; elle sent un cœur qui bat ; elle sent pour la première fois des lèvres brûlantes qui ont rencontré ses lèvres sans couleurs... puis tournant vers son Lorenzo des yeux inquiets comme pour s'assurer encore que c'est bien lui, elle se ranime, et franchit gaiement le seuil du TEMPLE DE L'HYMEN.

BOUFFLERS.

~~~~~

L'ÉNEÏDE, traduite en vers, par M^r. J. HYACINTHE GASTON, proviseur du Lycée de Limoges, ancien officier de chasseurs, avec cette épigraphe :

Tu longè sequere, et vestigia semper adora !
Suis de loin, ô ma Muse ! et respecte sa trace !

Seconde édition, avec le texte et des notes ; ouvrage adopté pour les Lycées. — Quatre vol. in-12. A Paris,

chez Léopold Collin , libr. , rue Gilles-Cœur , n° 4.
— 1808.

L'ADOPTION de cet ouvrage pour les Lycées semble devoir imposer silence à la critique ; aussi ne sont-ce que des doutes que je proposerai à M. Gaston. Il falloit du talent et de la persévérance pour réussir dans une entreprise aussi difficile que la traduction de *l'Énéide* ; ni l'un ni l'autre ne lui ont manqué : il pourrait même s'enorgueillir du succès qu'il a obtenu lorsqu'il avait pour rival un poète tel que Delille. Mais si le traducteur immortel des *Géorgiques* n'a pas tout à fait rempli l'attente des connaisseurs en traduisant *l'Énéide*, M. Gaston ne laisse-t-il rien à désirer lorsqu'il la traduit à son tour ? C'est ce que l'on jugera , si l'on prend la peine de lire les observations que je vais lui soumettre.

J'ouvre le premier chant, j'applaudis au traducteur élégant et fidèle , et j'arrive à l'imprécation de Junon. Virgile lui fait dire entre autres choses :

*Ast ego , quæ divûm incedo regina , Jovisque
Et soror et conjure , UNA cum gente , TOT ANNOS ,
Bella gare ! Et quisquam numen Junonis adoret
Præterea , aut supplex aris imponat honorem ?*

M. Gaston traduit ainsi ces quatre vers :

Et moi de Jupiter et la sœur et l'épouse ,
Moi reine de l'Olympe , à ma haine jalouse
Je verrais échapper ces Troyens détestés !
Eh ! qui voudrait encor dans mes solennités
A Junon sans pouvoir offrir de vains hommages ,
Et d'un tribut de fleurs honorer mes images.

Le latin , ce me semble , n'est pas rendu. Virgile se garde bien de faire avouer à Junon qu'elle est tourmentée d'une haine *jalouse* , mots que M. Gaston n'eût peut-être pas mis dans la bouche de la Déesse si le second ne lui avait fourni une rime à *épouse* , il exprime seulement la colère qui la transporte lorsque depuis tant d'années elle est en guerre avec une seule nation. M. Gaston qui , par fois , surmonte avec tant de bonheur les difficultés que lui présente Virgile , devait-il se dispenser de traduire ces expressions significatives que je viens de souligner et que ne remplacent certai-

nement pas celles qu'il leur substitue ? Je me permettrai de lui demander ensuite si *mes solennités* ne sont pas encore des mots ajoutés pour la rime, sans agrément et sans nécessité ; et si ce petit tribut de fleurs que Junon regrette dans le français équivaut au *supplex aris imponat honorem* qui est si élégant, si noble et si poétique dans le latin ?

Je m'élève contre ce tribut de fleurs parce que c'est lui, j'en suis sûr, qui a fait tomber, deux vers plus bas, M. Gaston dans une sorte d'afféterie aussi éloignée de sa manière ordinaire que de celle de Virgile. Celui-ci dit :

*Talia flammato secum dea corde volutans
Nimborum in patriam, loca foeta furentibus austris
Æoliam venit.*

Il y a une énergie poétique très-remarquable dans le premier vers, *Talia*, etc. Ne disparaît-elle pas dans cette traduction :

Elle dit : et son cœur brûle de se venger.

Mais voici une addition émanée du tribut des fleurs qui ne me semble guères en harmonie avec la situation où se trouve Junon et les lieux où sa fureur la conduit. Quels sont ces lieux ? La patrie des orages, le séjour des vents furieux. Virgile ne dit pas comment elle y arrive, M. Gaston répare ainsi cette omission :

Sur l'aile du zéphyr un ouage léger
La porte dans cette île, etc.

Était-il bien nécessaire, sauf la rime encore, de prêter cette *charmante* image à Virgile ? Et Zéphyr ne sera-t-il pas bien effrayé lorsqu'il se trouvera si près des Aquilons, lorsqu'il les entendra, non pas comme le dit M. Gaston,

Murmurer sourdement indignés de leurs fers,

mais, comme le dit Virgile, frémir *MAGNO cum murmure* ?

La description de la tempête invoquée par Junon, excitée par Éole, ne me laisse pas dans la même incertitude que les morceaux précédens sur le mérite et la fidélité du traducteur :

On entend, à ce bruit précurseur des orages,
 Crier les matelots et siffler les cordages.
 Plus de ciel, plus de jour : la nuit fond sur les mers ;
 Dans les airs ténébreux brillent d'affreux éclairs ;
 Et les pôles tonnans et la mer mugissante
 Par-tout aux matelots *offrent* la mort présente.

Je dirai plus : c'est que M. Gaston lutte avec avantage
 contre Virgile lorsqu'il rend ces deux vers :

*Eripiunt subito nubes cœlumque diemque
 Tenerorum ex oculis : ponto nox in culat atra.*

Par celui-ci dont la concision est singulièrement pittoresque :

Plus de ciel, plus de jour : la nuit fond sur les mers.

Je crois seulement que le mot *montrent* eût mieux valu que le mot *offrent*. Ce dernier, dans sa signification propre, ne présage jamais rien de funeste, et par conséquent ne peut s'allier avec l'image terrible de la mort qui menace les matelots. On *montre* l'échafaud à un criminel, et on lui *offre* sa grâce.

Cette tempête se calme à la voix de Neptune qui gourmande les vents. Virgile, après le discours qu'il fait tenir au Dieu de la mer, se contente d'ajouter :

*Sic ait ; et , dicto citius , tumida æquora placat ,
 Collectasque fugat nubes , solemque reducit.*

M. Gaston a cru devoir faire parler Neptune plus longtemps. Il avait apostrophé les vents, il lui fait apostropher le soleil, la mer et les nuages :

Soleil, rends-nous le jour ! Disparaissez, nuages !
 Mer, calme-toi !... La mer rentre dans ses rivages,
 L'aquilon effrayé se dérobe en grondant,
 Et le soleil sourit au pouvoir du trident.

Cette seconde apostrophe était-elle bien nécessaire ? Je ne le pense pas. J'aime mieux la brièveté de Virgile, *sic ait ; et dicto citius*. Je remarquerai, en outre que je préfère la simplicité de ces mots *solemque reducit*, et il fait reparaitre le soleil, à la recherche de cette image au moins hasardée et sur-tout anti-virgilienne :

Et le soleil sourit au pouvoir du trident.

Si par fois M. Gaston alonge Virgile, par fois aussi il

l'abrégé, et ce n'est pas toujours avec raison. Par exemple, Enée ne sauve de toute sa flotte que sept navires seulement :

*Huc septem Æneas collectis navibus omni
Ex munero subit.*

Cette circonstance devait-elle être omise ? Réfugié dans une île, le héros monte sur un rocher pour tâcher de découvrir les vaisseaux qui lui manquent ; il n'en découvre aucun, mais il aperçoit trois cerfs errans sur le rivage et suivis de beaucoup d'autres qui paissent le long des vallées. Il s'arrête, saisit l'arc et les flèches que porte son fidèle Acathe, abat les trois qui marchent à la tête du troupeau, poursuit les autres à travers les bois, et ne les quitte point sans en avoir terrassé sept des plus grands, et en avoir égalé le nombre à celui de ses vaisseaux. Retrouve-t-on ces diverses circonstances dans M. Gaston ? Je le transcris :

Mais le chef des Troyens erre de toutes parts,

Non, il monte seulement sur un rocher, et c'est ce qu'il doit faire. *Conscendit scopulum.*

Et du haut des écueils porte au loin ses regards,
Espérant découvrir sur la mer agitée
Le vaisseau de Capys et du fidèle Anthée.

Il voudrait bien découvrir aussi celui de Caïcus, dont la poupe était chargée d'armes, et de plus ses galères phrygiennes. *Phrygiasque birunes, aut celsis in puppi-
bus arma Caïci.*

Trois cerfs frappent ses yeux, ils s'élancent par bonds,

La maudite contrainte de la rime fait bondir dans le français les pauvres cerfs qui errent dans le latin : *errantes.*

D'autres paissent au loin dans le creux des vallons,
Sept fois il tend son arc, et la flèche rapide
Sept fois atteint les chefs de ce troupeau timide,
Qui de son front superbe abaissant la hauteur
Dans l'épaisseur des bois va cacher sa terreur.

Ces vers sont bien tournés ; mais M. Gaston ne nous ayant pas dit qu'Enée n'avait rassemblé que sept vaisseaux des débris de sa flotte, on ne sait pas pourquoi il

tué précisément sept des animaux qu'il poursuit. Virgile nous le dit : *et numerum cum navibus æquet*. Je passe sur les autres détails oubliés ou altérés par M. Gaston, le lecteur les aura remarqués.

Après avoir regretté des omissions, je vais chicaner encore une addition. Virgile nous peint les Troyens se nourrissant du gibier tué par Enée, réparant ainsi leurs forces; et quand ils sont rassasiés, déplorant la perte de leurs compagnons,

M. Gaston dit :

On épuise les dons de Bacchus, de Cérés,

Et ajoute :

Et déjà les plaisirs ont fait place aux regrets.

Ce vers antithétique est tout de son invention; et je crois qu'il aurait pu s'éviter la peine de le trouver; je crois même qu'il aurait mieux fait de traduire ce vers :

Postquam exempta famies epulis mensæque remotæ.

Ce n'est qu'après que leur faim est apaisée, et que leur repas est fini, que les Troyens déplorent la perte de leurs compagnons, ce qui est naturel.

J'aurais quelques observations pareilles à faire encore sur ce premier chant, mais je ne cite plus que les quatre vers qui terminent l'apparition de Vénus à Enée :

Sur son front tout à coup brille un rayon divin,
L'or de ses blonds cheveux voile son chaste sein,
Sa robe, sur ses pieds en plis d'azur s'abaisse,
Elle marche, et son port révèle une déesse.

Ces vers ont de l'élégance et révèlent un poëte; mais, lorsqu'on lit le latin, on regrette le *rosæd cervicæ*; on regrette :

*Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere.*

Virgile fait exhaler aux cheveux de Vénus une odeur céleste; le traducteur veut que la déesse s'en serve pour voiler son chaste sein. Le chaste sein de Vénus! Diane, à cette épithète, sourira.

Il est aisé de s'apercevoir que plus M. Gaston avançait dans son travail, et plus il se sentait de force, plus

les difficultés s'applanissaient pour lui. En effet, j'arrive au quatrième chant, et je pourrais faire de longues citations où l'on ne trouverait presque rien à reprendre. Mais en louant et ses efforts et son talent, je dois remplir la tâche que je me suis imposée. Je m'arrête donc à ce moment où Enée essaye de prouver à Didon qu'il est forcé de l'abandonner. Je passe sur la paraphrase que M. Gaston fait en six vers, de ce que Virgile dit en trois : *talia dicentem*, etc. Me voici à la réponse de Didon : *nec tibi diva parens*, etc.

Non, tu n'es pas le fils de la tendre Vénus,
 Non, cruel, tu n'es pas du sang de Dardanus.
 Le Caucase glacé te donna la naissance,
 Les tigres d'Hircanie ont nourri ton enfance.
 — Ouvre les yeux, Didon ! a-t-il plaint tes malheurs,
 L'as-tu vu soupirer ? A-t-il versé des pleurs ?
 — Va, Jupiter s'apprête à venger mon outrage.

Comment, avec du goût, avec cette connaissance parfaite que M. Gaston a du beau talent de Virgile, de cette manière sublime dont il fait parler la passion, comment ; dis-je, a-t-il pu défigurer ainsi son modèle, non dans les quatre premiers vers, mais dans les suivans ? Les premières paroles que Didon adresse à Enée sont terribles ; c'est l'explosion d'une indignation qu'elle ne peut plus contenir ; et à peine elle les a proférées, que, par un mouvement admirable dans Virgile, loin de se les reprocher, elle s'en justifie en se retraçant l'insensibilité d'Enée, en prévoyant le sort plus affreux qui l'attendrait si elle gardait quelques ménagemens avec lui.

Nam quid dissimulo? Aut quæ me ad majora reservo?

« Car à quoi bon dissimuler ou attendre de sa part de plus indignes traitemens ? »

Pourquoi M. Gaston ne rend-il pas ce mouvement ? Pourquoi le remplace-t-il par cette froide exclamation ? *Ouvre les yeux, Didon ! Eh ! ses yeux sont ouverts ; ils ne le sont que trop. Pourquoi encore ne pas rendre les vers ci-après :*

*Quæ quibus anteferam? Jam jam nec maxima Juno
 Nec Saturnius hæc oculis pater aspicit œquis.*

Va, Jupiter s'apprête à venger mon outrage.

Ce

Ce vers rend-il ceux de Virgile? Non, sans doute; il forme au contraire un véritable contre-sens. Didon accuse et Junon et Jupiter d'injustice; puisqu'ils permettent qu'Enée l'abandonne; et dans sa situation, elle doit penser et parler ainsi. Ce que lui fait dire M. Gaston est en contradiction ouverte avec tout ce qui précède et tout ce qui suit.

Mais, relever toujours ce qui me paraît faible ou défectueux dans l'ouvrage de M. Gaston, ce serait annoncer l'intention de troubler son succès, intention que je n'ai point, et que sans doute il ne me supposera pas. On m'a dit qu'il avait été l'objet d'éloges outrés et de critiques fort dures. On ne devait lui prodiguer ni les uns ni les autres. Sa traduction est estimable, mais n'est point parfaite; elle a besoin d'être revue sans doute: mais, dût-il la laisser telle qu'elle est, elle lui ferait encore honneur, et lui donnerait une place distinguée parmi les poètes de nos jours.

Je m'étais proposé d'examiner successivement plusieurs chants. Cet examen me mènerait trop loin. Ne laissons pourtant pas le lecteur dans une sorte d'indécision; non, ne lui laissons pas croire que si j'ai loué M. Gaston, ce n'était que pour adoucir l'impression que pourraient faire sur lui mes critiques. Voici un morceau qui prouvera que souvent sa traduction est digne d'éloges, il fait partie des imprécations de Didon.

... Je mourais, mais du moins j'aurais eu quelque joie
A dresser mon bûcher sur les débris de Troie;
A détruire, en un jour, des alliés sans foi,
Et le fils, et le père, et tout son peuple, et moi.

Soleil qui dois rougir d'éclairer le parjure !
Toi, Junon qui ressens notre commune injure !
Pâle divinité, que l'homme avec horreur
Honore dans la nuit par un cri de terreur !
Triple Hécate ! Alec-ton ! Dieux d'Elise mourante !
Exaucez-moi ! s'il faut qu'une main plus puissante
Conduise enfin ce traître au rivage latin,
Et s'il nous faut céder aux arrêts du destin,
Ah ! du moins puisse-t-il, errant de ville en ville,
Survivre à ses amis, sans secours, sans asile,
D'un superbe vainqueur essayer les mépris,

S



De ses bras supplians voir arracher son fils,
Et puisse, avant le tems, rebut de la nature,
Son corps dans un désert languir sans sépulture!
Dieux vengeurs! Acceptez et mon sang et mes vœux.

Je trouverais de même de beaux morceaux à citer dans le sixième chant : j'en prends un, et pour prouver mon impartialité, je ferai de légères observations. Enée va pénétrer dans les enfers :

Le héros est admis dans la barque fragile ;
Sous ce pesant fardeau son écorce débile
Se rompt de toutes parts, et dans ses flancs ouverts
Reçoit les flots fangeux du fleuve des enfers.

Se rompt de toutes parts est trop fort ; s'il en était ainsi, le héros serait obligé de traverser le fleuve à la nage. Virgile dit seulement :

Geruit sub pondereymba

Sutilis.

Mais le fleuve est franchi ; la barque passante
Dépose le héros sur l'algue limboïense ;
La veille incessamment sous un roc ténébreux
Cerberè, affreux gardien de ce séjour affreux,
De qui la triple voix fait retentir l'averne.

Virgile est plus concis et plus énergique :

*Cerberus hæc ingens latratu regna trifurci
Personat, adverso recubans immanis in antro.*

La prêtresse le voit de sa sombrye caverne,
Sortir, dressant ses cris hérissés de serpens,
Elle eut soin d'enivrer de sucs asphodissiens
La farine et le miel que sa main lui présente.

Ce n'est pas tout à fait cela. Le tour de Virgile est plus naturel : la Sybille voyant que Cerbère dresse ses serpens lui jette un gâteau composé de miel et de pavots.

*Cui vates horrere videns, jam colla colubris,
Melle soporatam et medicatis frugibus offam
Objicit.*

De ses gosiers béants la rage impatiente
Engloutit cette proie, et le charme imprévu
Le frappe d'un sommeil à ses yeux inconnu.
Il chancelle ; appuyé sur sa croupe difforme,
Il tombe, et de son corps remplit son antre énorme.

Virgile n'en dit pas tant :

*Ille, fame rabida tria guttura pandens,
Correpiit objectam, atque inmania terga resolvit
Fusus humi, totoque ingens extenditur antra.*
Le héros s'élançant, plein d'audace et d'espoir
S'éloigne de ces bords qu'il ne doit plus revoir.

Ces derniers mots ne sont point exacts et ne rendent point l'*irremeabilis undæ*, le fleuve qu'on ne répassé jamais. Il ne fallait pas appliquer à Enée, vivant, ce que Virgile applique à tous les morts.

Tout à coup il entend gémir sur cette rive
Ces enfans malheureux dont l'ame fugitive
Entr'ouverte un matin à la clarté du ciel,
Vers le soir s'exhala sur le sein maternel.

Une ame entr'ouverte à la clarté du Ciel ! N'est-ce pas un peu hardi ? Virgile dit : *infantum animæ flentes* et j'entends cela.

Près d'eux il aperçoit de nombreuses victimes
Que l'échafaud punit quoiqu'exemptes de crimes.
Mais l'équité préside aux arrêts de Minos.

Ce dernier vers semble être une espèce de correctif de celui qui le précède. C'est prêter à Virgile une intention que, si je ne me trompe, il n'a pas eue.

Nec vero hæc sine sorte datur, sine judice, sedes.

Tout simplement : ces places ne sont point assignées au hazard et sans examen.

En foule rassemblés les pâtres, les héros
Devant son tribunal se rangent en silence ;
Il agite son urne, il dicte leur sentence,
Sa voix atteint le crime et venge la vertu.
Plus loin, sont les mortels dont le cœur abattu,
D'un glaive destructeur arma leur bras impie :
Insensés ! qui loin d'eux ont rejeté la vie !
Ah ! s'ils pouvaient encor reprendre ses travaux
Combien ils béniraient la chaîne de leurs maux !
Vain espoir ! à l'entour de leurs prisons profondes
Le Styx, en nous replis, roule neuf fois ses ondes.

En voilà assez pour prouver, comme je l'ai dit, que la traduction de M. Gaston laisse à désirer ; mais que si elle n'est pas parfaite, elle n'est pas non plus sans

un mérite réel et peu commun. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur les notes qui sont placées à la fin de chaque chant, et j'engage les jeunes gens à les lire, la plupart décèlent un écrivain plein d'érudition et de goût.

VIGÉE.

L'HISTOIRE ou les Aventures de Joseph Andrews et de son ami M. Abraham Adams, ouvrage écrit en anglais par HENRI FIELDING, à l'imitation de *Don Quichotte*, de CERVANTES; et traduit par M. LUNIER. — A Paris, chez Lenormant, impr.-libr., rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.

CETTE traduction doit plaire aux amateurs de la littérature anglaise. Non-seulement M. Lunier paraît posséder à fond cette langue, mais on voit qu'il a étudié les mœurs du pays, qu'il s'est familiarisé avec les expressions proverbiales, et qu'aucune allusion n'a pu lui échapper. Ces dernières connaissances sont sur-tout nécessaires quand on traduit un romancier tel que Fielding. A l'exemple de Cervantes, cet auteur a peint toutes les classes de la société : ses scènes comiques sont souvent puisées dans les travers d'un peuple grossier ; et ses plaisanteries, tantôt fines et délicates, tantôt licencieuses et mordantes, mais toujours piquantes et originales, ont des rapports plus ou moins directs avec des abus et des ridicules qu'il faut connaître pour les bien rendre. C'est donc avec raison qu'on a reproché à Laplace et à l'abbé Desfontaines, premiers traducteurs de *Tom-Jones* et de *Joseph Andrews*, d'avoir négligé l'étude de la langue vulgaire et des mœurs anglaises, et d'avoir souvent affaibli ou dénaturé les peintures de Fielding. Peut-être M. Lunier est-il tombé dans l'excès opposé ; peut-être n'a-t-il pas assez senti que, dans une version de ce genre, l'exactitude devait avoir des bornes. Les principes de traduction d'un roman, tel que ceux de Fielding, ne sont pas les mêmes que ceux qu'on doit suivre en traduisant des chefs-d'œuvre de poésie ou d'éloquence. Rien ne peut, il est vrai, excuser un tra-

ducteur qui, par négligence ou par ignorance de la langue, ne craint pas de mutiler l'original; mais celui qui, après avoir fait une traduction complète de son auteur, se permettrait ensuite des suppressions et des adoucissements, soit pour ménager la délicatesse de ses lecteurs, soit pour leur épargner des peintures trop libres, serait plutôt digne d'éloge que de blâme. J'ai occasion, dans le cours de cet extrait, de montrer que la fidélité scrupuleuse du nouveau traducteur n'est pas toujours conforme aux règles du goût. Cette qualité si louable ne doit pas être portée trop loin : comme toutes celles qui se concilient l'estime des hommes, elle perd de sa valeur si elle tombe dans l'exagération. Il faut qu'une juste mesure préside aux combinaisons d'un travail de ce genre; et la crainte d'être inexact ne doit pas entraîner un traducteur dans les minuties d'une traduction littérale. *In vitium ducit culpæ fuga.*

Les grands succès de Fielding l'avaient habitué à avoir son franc-parler avec le public : il en a abusé quelquefois. On trouve dans ses romans des digressions, des réflexions qui n'ont le plus souvent presque aucun rapport avec le sujet, qui sont amenées d'une manière forcée, et qui, trop développées, retardent ou embarrassent la marche de l'action. Cervantes, le modèle de l'auteur anglais, s'était acquis le même privilège; mais il s'en servait avec plus d'art et de goût : jamais il n'est plus aimable que quand il semble s'éloigner de sa route, pour y rentrer avec autant de grâce que de naturel. Si les digressions de Fielding sont quelquefois déplacées, du moins elles n'excitent jamais l'impatience et l'ennui. Considérées comme morceaux détachés, elles sont piquantes et instructives; elles annoncent des études variées, un talent rare pour la satire enjouée, et sur-tout une grande connaissance des hommes. Ses préfaces sont du même genre : il s'amuse à soutenir des paradoxes littéraires, et toutes les ressources de la dialectique sont employées à cette espèce de jeu. La préface de *Joseph Andrews*, est remarquable sous ce rapport. Fielding avance que le roman peut être comparé au poème épique, et que la seule différence entre ces deux genres est celle qui existe entre la comédie et la tragédie. Tous les

à avantages que la poésie a sur la prose ne l'embarrassent nullement; et les fictions les plus communes lui paraissent de nature à être comparées au merveilleux de l'épopée. Cette opinion que Fielding soutient avec beaucoup d'esprit sera sûrement partagée par ceux qui font des romans. Ne seront-ils pas flattés fort agréablement de se trouver avec leurs petites brochures sur la même ligne qu'Homère et Virgile? Dans ce jeu d'esprit d'autant plus piquant que Fielding y conserve parfaitement son sérieux; on trouve une excellente définition du ridicule dont l'affectation est la source unique et féconde.

Joseph Andrews est très-inférieur à *Tom-Jones*. Dans ce dernier roman, l'auteur a peint deux personnages dont, suivant M. de Laharpe, la conception est un *trait de génie en morale*. « L'un, poursuit ce grand critique, » paraît toujours avoir tort, l'autre toujours avoir raison; et il se trouve à la fin que le premier est un honnête » homme et l'autre un fripon; mais l'un, plein de la » candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet » toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui; » l'autre, toujours maître de lui-même, se sert de ses » vices avec tant d'adresse qu'il sait en même temps » noircir l'innocence et en imposer à la vertu: l'un n'a » que des défauts, il les montre et donne des avantages » sur lui; l'autre a des vices, il les cache et ne fait » le mal qu'avec sûreté. » Dans *Joseph Andrews*, la conception est loin d'être aussi juste et aussi profonde. A cette époque, la *Pamela* de Richardson faisait beaucoup de bruit; tout le monde était enthousiasmé du caractère de l'héroïne, et son histoire avait été mise sur la scène en France et en Italie (1). Fielding imagina de lui donner un frère aussi chaste qu'elle; il l'exposa à des tentations fort dangereuses; mais il eut soin que ces tentations ne vinssent point de l'objet aimé. Il sentit que la résistance de ce jeune homme aurait, dans ce dernier cas, peu de vraisemblance, et que d'ailleurs la personne dont il était épris n'inspirerait aucun intérêt si elle faisait des avances à son amant.

(1) Par la Chaussée, Boissy et Goldoni. Le même sujet a été traité depuis par M. François (de Neuchâteau.)

Toute la vertu de Joseph Andrews se réduit donc à repousser les poursuites de quelques femmes, dont une seule peut avoir quelque chose de séduisant, et à conserver à Fanni une fidélité intacte. Cette vertu ne s'élève pas assez au-dessus des forces humaines, pour fournir le sujet d'un roman intéressant; et il fallait tout le talent de Fielding pour la présenter de manière à captiver les lecteurs. D'ailleurs, le plan de Joseph Andrews ne peut être comparé à celui de Tom-Jones: on sait que ce dernier présente une multitude de situations attachantes, d'aventures imprévues, et que le dénouement est amené avec beaucoup d'art. L'histoire du prétendu frère de Pamela, se borne au contraire à un voyage fort court où il éprouve avec le vicair Adams, dont je vais parler, tous les désagrémens qui suivent la pauvreté et le défaut de prévoyance.

Ce vicair ami et instituteur de Joseph Andrews, est fort original; il est dommage que son caractère soit un peu forcé. Adams jouissant d'un revenu inférieur à celui des portions congrues de nos anciens vicaires de campagne, et chargé en outre d'une femme et de six enfans, n'a aucune inquiétude sur l'avenir; livré à l'étude, possédant les langues anciennes, familier avec les langues modernes, grand admirateur d'Eschyle, et ayant à lui seul un fonds d'érudition, *tel qu'on en trouverait à peine un plus considérable dans tous les membres d'une Université réunis*, il ne montre aucun usage du monde, aucune connaissance des hommes, et s'abandonne à chaque instant aux distractions les plus extraordinaires. Du reste il se distingue par une grande force dans le poignet, et peut lutter sans crainte contre les plus fameux *boxeurs* d'Angleterre; talent, suivant nos mœurs, assez peu convenable à un ecclésiastique.

Cet homme, dont la morale est pleine d'élevation et de pureté, qui intéresse même par ses défauts, est exposé à une mystification dont l'idée paraît être puisée dans *Don Quichotte*, mais qui a bien moins de gaieté. La Duchesse, dans le roman espagnol, en se prêtant à la folie du chevalier de la Manche, ne s'écarte pas jusqu'à un certain point de la plaisanterie permise: l'insensé dont elle s'amuse ne s'aperçoit point qu'on le trompe.

Don Quichotte d'ailleurs trouve chez elle tous les secours dont il a besoin ; on lui donne des fêtes superbes ; et les aventures qu'on lui présente ne lui font courir aucun danger. Il est heureux en voyant ses chimères réalisées ; et les expiégleries qu'on lui fait, loin de l'affliger, lui paraissent une suite nécessaire de la position brillante où il est placé. Au moment où il quitte le château de la Duchesse, on remet à son écuyer une somme d'or qui peut le soutenir long-tems. Comme on le voit, cette plaisanterie n'a rien de cruel ; et le lecteur en suivant les détails, n'éprouve pas ce sentiment de tristesse que fait naître la conduite du gentilhomme anglais envers le bon vicaire Adams. Une troupe de libertins et d'étourdis l'outrage de propos délibéré sans qu'il ait donné lieu à ce traitement par des inconvenances et des distractions : pendant qu'il fait sa prière avant de se mettre à table, on lui tire sa chaise et il tombe à la renverse ; ensuite on répand sur lui une assiette pleine de soupe : le dîner fini, on veut le faire danser ; et, comme il s'y refuse, on attache à sa soutane un pétard dont le bruit imprévu le force à quitter sa place : quelques momens après, on le jette dans une cuve d'eau, etc. Ces tours n'ont rien de comique, et il est probable que Fielding ne les aurait pas fait entrer dans son roman, si le modèle du gentilhomme dont il parle n'eût pas existé en Angleterre. Le titre du chapitre indique assez son intention : il dit que c'est *une mystification ajustée au goût et au tems présents.*

Le jeune élève du vicaire n'a pas plus d'expérience que lui : cependant les excellens principes qu'il a reçus dans son enfance, le préservent des dangers auxquels il est exposé. Ayant inspiré de l'amour à une grande dame dont il est domestique, ce nouveau Joseph oppose la même résistance à la femme de son maître. La passion de Lady Bobi est fort bien peinte ; mais on aurait désiré que le traducteur eût un peu adouci les avances qu'elle fait à ce jeune homme sept jours après la mort de son mari. Joseph, déjà fort embarrassé de résister à sa maîtresse, est assez malheureux pour avoir inspiré la même passion à M^{lle} Slipslop, femme de chambre de Milady. Les poursuites de cette vieille fille sont encore

plus vives que celles de sa maîtresse; et le traducteur, toujours fidèle, n'a pas adouci ce tableau trop dégoûtant pour qu'on puisse en citer quelques traits. « Son » empressement lorsqu'elle est en tête-à-tête avec » Joseph n'est guère moins révoltant. De même qu'un » tigre altéré de sang, qui a couru long-tems sans » trouver une proie sur laquelle il puisse assouvir sa » faim, aperçoit presque sous sa griffe un tendre agneau, » et se prépare à le dévorer; ou de même qu'un bro- » chet vorace, d'une taille énorme, qui voit au travers » de l'élément liquide un rouget, où un gonjon qui ne » peut lui échapper, ouvre une gueule épouvantable pour » l'engloutir; de même M^{lle} Slipslop se préparait à » étouffer dans ses embrassemens amoureux le jeune et » timide Joseph. » Il paraît que la suppression ou du moins l'adoucissement de pareils passages n'aurait pas dû exciter les scrupules du traducteur.

Les scènes dramatiques, qui sont fort nombreuses dans ce roman, en forment la partie la plus piquante et la plus instructive. On y voit la peinture fidelle des mœurs anglaises. Les combats à coups de poing, les disputes d'auberge y reviennent peut-être un peu trop souvent; et l'on pourrait adresser à Fielding le même reproche qui fut fait à Cervantes pour sa première partie de *Don Quichotte*. L'auteur espagnol terminait presque toutes les aventures de son héros par des coups de bâton. Quoique cela fût fort naturel, on y trouva de la monotonie; et Cervantes évita soigneusement ce défaut dans la suite qu'il donna quelques années après, de son roman. Dans Joseph Andrews, les combats, presque aussi fréquens, sont beaucoup moins bien amenés, et ce n'est pas sans étonnement qu'on voit un grave ministre exceller dans ce genre d'exercice. Parmi les scènes comiques, on doit sur-tout distinguer celle du faux brave, celle du vicaire Adams avec le ministre Trulliber, et la conversation de deux hommes de loi, où ils expriment leur sentiment sur la même personne. Je ne citerai que cette dernière.

« Adams, qui avait remarqué une assez belle maison, demanda à qui elle appartenait. L'un de ses deux compagnons n'eut pas plutôt prononcé le nom du

propriétaire, que l'autre l'accompagna d'un torrent d'injures les plus grossières... Aux injures succédèrent les imputations les plus odieuses. Lorsqu'il est à la chasse, dit-il, il n'a pas plus de respect pour un champ de blé qu'il n'en a pour la grande route. Il fait fouler aux pieds de ses chevaux le blé des pauvres fermiers; et lorsque ceux-ci s'avisent de lui faire quelques représentations, il leur répond avec son fouet. Dans toutes les circonstances, il se montre l'ennemi le plus implacable de tous ses voisins. Aucun fermier n'ose avoir un fusil chez lui, lors même qu'il est autorisé par la loi. Dans sa maison, c'est le maître le plus féroce; aucun domestique n'a pu y rester plus d'un an. Dans l'exercice de ses fonctions de juge de paix, il se conduit avec la partialité la plus révoltante : il envoie en prison ou il remet en liberté, suivant son caprice, sans aucun égard pour la vérité ou les dépositions des témoins. Du diable si je cite jamais personne devant lui; j'aimerais cent fois mieux paraître comme accusé devant certains juges, que de me charger de poursuivre une affaire devant son tribunal. Enfin, si j'avais une propriété dans son voisinage, je la vendrais pour la moitié de sa valeur; plutôt que de vivre près de lui.»

Ce voyageur s'étant retiré un moment, son compagnon dit à Adams : « qu'il y avait beaucoup d'exagération dans ce qu'il venait d'entendre; qu'à la vérité, la personne dont il était question avait quelquefois traversé, dans ses parties de chasse, un champ de blé qui n'était pas à lui, mais qu'il avait toujours amplement dédommagé le propriétaire; que bien loin de vexer ses voisins et de leur enlever leurs fusils, il connaissait lui-même plusieurs fermiers qui, non-seulement avaient un fusil, quoiqu'il n'y fussent pas autorisés, mais encore qui s'en servaient pour tuer du gibier; qu'il était un très-bon maître pour ses domestiques, dont plusieurs avaient vieilli à son service; qu'il était le meilleur juge de paix qu'il y eût dans le royaume, et qu'il avait, à sa connaissance, décidé plusieurs affaires délicates qui avaient été soumises à son jugement, et toujours avec un esprit remarquable de sagesse et d'équité; enfin, qu'il était convaincu qu'il y avait des fermiers qui don-

néraient; pour un bien situé dans son voisinage, une année de revenu de plus que pour un autre qui serait dans la dépendance de n'importe quel homme puissant du pays.»

Les deux voyageurs partent; et le bon vicaire, étonné de ce qu'ils ont parlé ainsi, croit qu'il a été question de deux personnes différentes. « Non, non, mon maître, lui dit l'aubergiste, je connais parfaitement celui dont ils viennent de parler, et je les connais eux-mêmes encore mieux. D'abord, quant à ce qu'ils ont dit de son habitude de fouler aux pieds de ses chevaux les champs de blé de ses voisins, je suis sûr que, depuis deux ans, il n'a pas monté à cheval; je n'ai jamais entendu dire que cela lui fût arrivé avant cette époque; mais, pour ce qui est des dédommagemens, je ne le crois pas assez généreux pour cela. Je n'ai jamais entendu dire non plus qu'il ait enlevé le fusil d'aucun fermier: j'en connais plusieurs qui ont des fusils chez eux; mais je ne pense pas qu'ils s'en servent pour tuer du gibier, car personne n'est plus sévère que lui sur l'article de la chasse; et il est capable de les ruiner à jamais s'ils s'en avisaient. L'un de ces messieurs vous a dit qu'il était très-mauvais maître, et l'autre qu'il n'y en avait pas de meilleur. Pour moi, qui connais tous ses domestiques, je ne leur ai jamais entendu dire qu'il fût, ni un bon, ni un mauvais maître. — Bien, bien, dit Adams, et comment se conduit-il, je vous prie, dans ses fonctions de juge de paix? — Sur ma foi, répondit l'aubergiste, je doute qu'il soit encore juge de paix: mais je sais qu'il jugea, il y a très-long-tems, un procès dans lequel ces deux messieurs qui viennent de sortir plaidaient l'un contre l'autre, et je suis sûr qu'il le jugea bien, car j'ai entendu moi-même toute l'affaire. — En faveur duquel décida-t-il, dit Adams? — Je crois que je n'ai pas besoin de répondre à cette question; dit l'aubergiste, d'après la manière opposée dont ils viennent de s'expliquer à son égard. Ce n'est pas à moi à contredire ceux qui me font l'honneur de boire dans ma maison; mais je savais bien que, dans tout ce qu'ils disaient, il n'y avait pas un mot de vrai. — Dieu préserve le monde, dit Adams, d'arriver jusqu'à ce degré de dépravation où

quelqu'un pourra impunément calomnier la réputation de son prochain par des motifs d'affection, ou, ce qui est encore pis, par des motifs de ressentiment ! J'aime mieux croire que c'est un mal entendu, et qu'ils ont voulu parler de deux personnes différentes, car il y a plus d'une maison sur la route.»

Cette scène est d'un excellent ton ; elle montre la foi qu'on doit ajouter à l'opinion des hommes, quand l'intérêt ou la haine ont quelque influence sur leurs jugemens.

Dans ses digressions, Fielding fait souvent des comparaisons très-piquantes ; je n'en citerai qu'une, où, à l'occasion du trouble qui agite une femme alternativement livrée au désir de céder à sa passion et à la honte qui doit suivre sa faiblesse, l'auteur rappelle deux célèbres avocats de Londres qui mettent les juges dans une incertitude à peu près pareille.

« C'est ainsi que j'ai vu au palais de Westminster, l'avocat Bramble à droite et l'avocat Puzzle à gauche, maintenir, lorsqu'ils étaient également payés, l'opinion des juges en suspens, en faisant alternativement pencher la balance. Tantôt c'est Bramble qui jette dans son bassin un argument qui fait monter jusqu'au plancher le bras du côté de Puzzle. Tantôt c'est Bramble qui éprouve le même sort, enlevé par l'argument plus pesant de Puzzle. Ici, Bramble frappe de son côté ; Puzzle riposte : ici, c'est Bramble qui l'emporte ; là, c'est Puzzle qui triomphe ; jusqu'à ce qu'enfin les auditeurs, agités en tous sens, ne savent auquel donner raison : les paris sont égaux pour l'un comme pour l'autre, et les juges et les jurés ne savent comment éclaircir l'affaire ; tant les avocats ont pris soin de l'embrouiller. »

Les morceaux que j'ai cités peuvent donner une idée du style du traducteur ; il est en général naturel et comique, et l'on ne peut blâmer que quelques tournures éloignées du génie de la langue française, tournures qui paraissent tenir à l'exactitude trop scrupuleuse de la version. Ce défaut qui vient d'une bonne qualité portée à l'excès, ne peut être relevé qu'avec la plus grande indulgence ; et la critique doit se garder d'encourager la négligence des traducteurs qui, sous

le prétexte de corriger l'original, y feraient des suppressions et des changemens capables de le dénaturer. Du reste, la traduction fidelle de ce roman qui, après *Tom-Jones*, tient la première place parmi les productions de l'auteur anglais, ne peut manquer d'être accueillie non-seulement par les amateurs de ce genre, mais par ceux qui cherchent à étudier au théâtre et dans le monde, les faiblesses et les travers des hommes.

PETITOT.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, le 24 Juin.* — Il est arrivé ici un bâtiment anglais en parlementaire ; mais on a refusé de recevoir les dépêches dont il était porteur : il lui a été répondu qu'on ne voulait avoir aucune communication avec l'Angleterre. On se flatte toujours que la paix sera bientôt conclue avec la Russie.

— Il continue d'arriver d'Odessa, par la Valachie, une grande quantité de marchandises, principalement du coton ; celles qui sont achetées pour le compte des Français, ne paient en Valachie aucun droit de sortie.

— Il a paru dans l'Archipel quelques bâtimens de guerre anglais qui rendent la navigation dangereuse.

RUSSE. — *Pétersbourg, le 27 Juin.* — Divers avis venus directement de l'armée de Finlande, annoncent que depuis l'arrivée du lieutenant-général Barclay de Tolly, les Suédois craignant d'être tournés sur leur gauche, se sont repliés de nouveau derrière Uléaborg.

— L'on s'attend à recevoir sous peu des nouvelles importantes des opérations maritimes. L'île de Gothland paraît être le point contesté entre l'escadre suédoise et notre flottille.

— S. M. I. vient de décider que les femmes des prêtres seront désormais, aussi bien que leurs maris, exemptes des punitions corporelles. La déclaration s'exprime ainsi : « La femme d'un prêtre qui commet un vol, pour la première fois, et d'un objet au-dessous de 100 roubles, sera con-

damnée à la restitution du double. Si elle vole plus de 100 roubles, ou si c'est une récidive, elle sera envoyée dans les colonies. Si enfin la femme d'un prêtre commet un délit plus grave, elle sera déportée en Sibérie; mais dans tous les cas, elle ne pourra être châtiée dans sa personne.

Du 2 Juillet. — Un ukase de S. M. I., adressé au sénat dirigeant, le 17 juin dernier, contient l'ordre suivant :

« Pour écarter tout mal-entendu, relativement à l'exécution de notre ukase, du 1^{er} avril 1808, qui prohibe toute marchandise de manufactures anglaises, nous voulons qu'en outre tous les produits anglais, de quelque espèce qu'ils soient, qu'ils appartiennent à l'Angleterre proprement dite, ou à ses autres possessions et colonies, soient compris dans ladite prohibition. »

Du 6. — Il vient de paraître ici un règlement fort étendu, relatif à un changement introduit pour les recrues, et qui consiste en ce que les propriétaires des terres, qui doivent les fournir, ne leur donneront plus, comme jusqu'à présent, l'habillement et les vivres nécessaires jusqu'à leur arrivée au dépôt, mais en remettront la valeur en argent dans les caisses du gouvernement.

DANEMARCK. — *Copenhague, le 20 Juillet.* — La nouvelle d'une rupture entre la Suède et l'Angleterre s'est pleinement confirmée. Le roi de Suède est parti pour la Finlande.

— Suivant le rapport de quelques Danois que les Anglais ont échangés, lord Cathcart, ayant jugé impraticable une expédition en Scélande vu le grand nombre de troupes qui défendent ce pays, en a dissuadé le ministère.

— Nos prisonniers en Suède sont en partie nourris de la chair de cheval.

— Plusieurs navires marchands anglais ayant essayé de s'introduire, sous pavillon étranger, dans des ports de la Baltique, y ont été confisqués par ordre des consuls français.

— Nos gazettes contiennent diverses nouvelles de Londres, extraites des papiers anglais du 7 Juillet. La plus importante est celle de la prorogation du parlement britannique. Le roi y a prononcé un discours sur la situation respective de l'Angleterre et de l'Europe.

— Le journal *le Dagen* contient des extraits des journaux anglais du 9 Juillet, qui confirment la nouvelle d'une mésintelligence complète entre les Anglais et les Suédois. Il

paraît que l'ordre du départ est arrivé le 17 Juin. Le général Moore n'a eu qu'à peine le tems d'échapper aux ordres du roi de Suède pour l'arrêter.

SAXE. — *Leipsick, le 24 Juillet.* — Le graveur Abramson a fait, pour le compte du célèbre juif Jacobson, une médaille relative au décret qui accorde aux Juifs la jouissance des droits civils. D'un côté, cette médaille représente les génies du christianisme et du judaïsme qui s'embrassent; de l'autre, on voit la religion juive sous la figure d'une femme qui prie pour le roi et la patrie. Le roi de Saxe a bien voulu accepter l'hommage de cette médaille.

POLOGNE. — *Dantzick, le 5 Juillet.* — La reconstruction des maisons de notre ville, réduites en cendres, lors du bombardement, est encore fort peu avancée : l'inaction du commerce et le défaut d'argent, qui en est la suite, en sont les principales causes. Le pain est toujours fort cher, mais nous espérons que les approches de la moisson vont en faire baisser le prix. Il est remarquable que, vu sa rareté, le seigle est maintenant plus cher que le froment.

— Le 1^{er} Juillet, le Code Napoléon a été introduit parmi nous.

ALLEMAGNE. — *Vienne, le 11 Juillet.* — Aussitôt après l'édit qui a paru pour l'établissement d'une milice nationale, le commerce de cette capitale s'est occupé de la formation d'un corps composé en entier de commerçans, et qui doit s'armer et s'équiper à ses frais. L'Empereur a accueilli cette proposition avec la plus grande bienveillance.

— Les lettres de convocation viennent d'être envoyées aux Etats de Hongrie, pour qu'ils assistent, à Presbourg, au couronnement de S. M. l'Impératrice. Cette cérémonie aura lieu dans les premiers jours de septembre.

Du 12. — D'après des nouvelles certaines, que l'on reçoit de la Gallicie, les troupes autrichiennes qui sont dans cette province, se concentrent du côté de Cracovie.

— Il a été publié, il y a déjà plus d'une semaine, un règlement relatif à l'organisation de la milice nationale. Ce règlement est fort étendu, et contient tous les détails qui doivent être prévus dans l'exécution de cette importante mesure, dont le plan a été tracé par S. A. I. l'Archiduc Charles.

Du 15. — La Gazette de la Cour donne les nouvelles de Turquie suivantes :

« L'armée du grand-visir, continuellement renforcée par des troupes

asiatiques, s'est portée d'Andrinople sur Sophia. Le colonel russe Beklemischew est revenu de Constantinople au quartier-général du prince Prosorowski. L'armée russe, prodigieusement renforcée, occupe divers camps le long du Danube. Les Turcs paraissent avoir beaucoup travaillé à l'approvisionnement et à la réparation de leurs places. Ils ont doublé les garnisons des îles de Lemnos et de Mytilène. »

Du 18. — Les Etats de la Basse-Autriche ont dû se rassembler hier pour délibérer sur la levée de la milice nationale.

Du 19. — On assure que notre cour a envoyé un ministre extraordinaire auprès de la Sublime Porte.

La disette de vivres qui règne dans plusieurs pays, a engagé notre gouvernement à former des magasins de vivres.

BAVIÈRE. — *Augsbourg, le 21 Juillet.* — On travaille depuis quelque tems avec beaucoup d'activité aux changemens à effectuer dans l'ancienne église de Sainte-Catherine, pour en faire à l'avenir notre musée. On y placera entre autres la galerie des tableaux que nous devons à la munificence de notre souverain.

— On s'occupe en ce moment à remplacer tous les militaires bavarois qui ont quitté leurs corps depuis les dernières campagnes. Le tirage au sort a commencé dans toutes les parties de la province bayaroise en Souabe.

— Les commissions réunies à Munich, et composées des jurisconsultes et des hommes d'Etat les plus distingués de la monarchie bayaroise, s'occupent toujours de la révision de nos différens codes, qui deviendront obligatoires à la même époque où notre nouvelle constitution sera mise en activité.

(INTÉRIEUR.)

PARIS. — Le 14 août, veille de la fête de S. M. l'Empereur, les spectacles de Paris seront ouverts gratuitement. Le lendemain 15, il y aura joute sur l'eau, illumination, feu d'artifice, etc. D'après les ordres donnés, le palais impérial des Tuileries sera illuminé; un concert sera exécuté le soir.

— LL. MM. II. et RR. sont arrivées à Auch le 24 Juillet, à onze heures du matin. Le lendemain 25, elles sont arrivées à Toulouse.

— Les aspirans à l'Ecole polytechnique, qui se sont fait enregistrer au secrétariat général de la prefecture, sont prévenus que les examens s'ouvriront le 8 du présent mois d'Août, à 9 heures précises du matin, au Collège de France, place Cambrai.

(N^o CCCLIX.)

(SAMEDI 13 AOUT 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT

D'une traduction nouvelle de l'Énéide, par M. FRANÇOIS BECQUEY.

.....
Mais d'un luxe royal s'embellit le palais ;
D'un superbe festin commencent les apprêts.
Des tapis qu'a brodés une aiguille savante,
Étale sur vingt lits leur pourpre éblouissante.
Sur les tables l'argent brille de toutes parts ;
De toutes parts y brille un or pur où les arts,
Des aïeux de Didon gravant l'antique histoire
De leurs faits, d'âge en âge, ont conservé la gloire.

Cependant le héros, qui brûle de revoir
Iûle, de son sang le seul et doux espoir,
Veut que l'agile Achate aille sur le rivage,
Lui dise cet accueil, et l'amène à Carthage.
Il lui commande encor de choisir pour Didon
Des présens arrachés aux flammes d'Illion ;
D'un manteau chargé d'or l'éclatante parure ;
Un voile où court l'acanthé en légère bordure ;
Ornemens précieux, magnifiques tissus,
Que de Lédâ sa mère Héléne avait reçus,
Et que, prête à former de criminelles chaînes,
Elle avait dans Pergame apportés de Mycènes ;

T

Il lui demanda aussi le sceptre qu'autrefois
 Ilione portait sur le trône des rois ;
 Les perles , de son sein parure accoutumée ;
 Et sa couronne d'or , de diamans semée.
 Achate va remplir ses ordres souverains.

Mais Vénus , dont la nuit redouble les chagrins ,
 Qui redoute une cour au mensonge nourrie ,
 Et de Junon sur-tout l'implacable furie
 S'arme de ruse , et veut que son fils Cupidon ,
 Au lieu du jeune Ascagne , amené vers Didon ,
 Lui porte ces présens , et glisse dans son ame
 Du plus ardent amour la dévorante flamme.

La Déesse l'aborde et lui parle en ces mots :

- « Mon fils , ô toi ! la gloire et l'appui de Paphos !
 » A qui je dois les vœux et l'encens de la terre ,
 » Qui seul impunément peux braver le tonnerre ,
 » Je te viens implorer. Tu sais par quels malheurs
 » De Junon contre Énée éclatent les fureurs.
 » Souvent tu partageas mes trop justes alarmes ;
 » A mes larmes souvent se mêlèrent tes larmes.
 » Un doux accueil l'arrête à la cour de Didon ;
 » Mais je crains un séjour qui le livre à Junon.
 » Certes , dans un moment pour elle si prospère ,
 » Ne s'endormira point sa jalouse colère.
 » Prévenons-la , mon fils ; à la reine en ce jour
 » Inspirons pour Enée un invincible amour.
 » Apprends donc les moyens de seconder ta mère.
 » Pour se rendre à Carthage , où l'appelle son père ,
 » Iûle , en ce moment , choisit sur ses vaisseaux
 » Des présens échappés des flammes et des eaux ,
 » Pour qu'ils ne troublent point mon heureux artifice ,
 » Lui versant un sommeil à nos desseins propice ,
 » Je le transporterai dans mes rians bosquets.
 » Enfant , de cet enfant dont tu connais les traits ,
 » Prends , cette nuit , la forme et les grâces naïves ;
 » Et tandis qu'au milieu de ses joyeux convives ,
 » Didon te recevra dans ses bras caressans ,
 » De tes poisons subtils embrase tous ses sens. »

Cupidon obéit ; ses ailes il dépose

Et part en souriant de sa métamorphose.

La Déesse aussitôt , par un charme puissant ,
 Epanche sur Iûle un baume assoupissant ;
 Mollement sur ses bras l'enlève , et dans Cythère
 Le place sous l'abri d'un bosquet solitaire ,

Où le lis et la rose exhalant leurs odeurs ,
S'inclinent sur sa tête et l'ombragent de fleurs.

Cependant Cupidon , joyeux de son message ,
Sur les pas de son guide avance vers Carthage.

Il arrive : déjà sur un lit fastueux ,

Au premier rang , Didon foule un carreau pompeux.

Déjà le fils d'Anchise et l'élite troyenne ,

Reposant sur la pourpre environnent la reine ,

De serviteurs choisis un diligent essaim ,

Leur offre des tissus formés du plus beau lin ;

Et sur leurs mains répand l'eau pure des fontaines.

Au-dedans , à l'envi , cinquante tyriennes ,

Ordonnent du festin les apprêts somptueux ,

Et des vastes foyers entretiennent les feux.

Cent autres , en beauté comme en grâces pareilles ,

Avec cent Tyriens apportent les corbeilles

Où sont amoncelés les présents de Cérès ,

Et rangent sur la table et les vins et les mets.

L'élite de la cour , par la reine appelée ,

Sur de riches tapis est aussi rassemblée.

Du faux Ascagne on vante et l'air et les présents ,

Son aimable langage et ses traits séduisants ,

Et la riche tunique , et ce voile où l'acanthé ,

Élégamment brodée , en bordure serpente.

Dévouée aux poisons de ce funeste enfant ,

Didon le suit des yeux , s'enflamme en l'admirant ;

Ses charmes tour à tour et ses présents la troublent.

Lui , dans les doux baisers que ses feintes redoublent ,

Long-tems au cou d'Enée il reste suspendu ,

Puis marche vers Didon , qui le cœur éperdu ,

Et des yeux et de l'ame à la fois le dévore ,

Le presse entre ses bras : malheureuse ! elle ignore

Quel redoutable Dieu repose sur son sein.

Mais Cupidon poursuit son funeste dessein ;

Par degrés , de ce cœur à des mânes fidelle ,

Il efface Sychée , et d'une amour nouvelle

Y versant les poisons , détruit sa longue paix.

Aux premiers mets bientôt succèdent d'autres mets ;

Des urnes que l'on penche , à grands flots le vin coule ;

Le bruit confus des voix alors s'élève et roule.

Sous les lambris dorés où , rivaux du soleil ,

Cent lustres de la fête éclairent l'appareil.

De diamans et d'or , magnifique assemblage ,

Une coupe existait, qui par un long usage,
 Depuis le vieux Bélus et les rois ses neveux,
 Fut toujours consacrée aux hommages pieux.
 On l'apporte : d'abord la main de la princesse,
 Le remplit d'un vin pur ; aussitôt le bruit cesse.

« O Jupiter, dit-elle en élevant la voix,
 » De l'hospitalité toi qui dictas les lois,
 » Daigne bénir ce jour et le rendre prospère ;
 » Que pour nos descendans la mémoire en soit chère.
 » Bacchus, Dieu de la joie, et vous aussi, Junon,
 » Protégez les saints nœuds de Troie et de Sidon ;
 » Et vous, ô Tyriens, fêtez ces nœuds propices. »
 De la coupe, à ces mots, elle épand les prémices ;
 L'effleure seulement de sa bouche, et soudain,
 La donne à Bytias d'une pressante main :
 Lui du fumeux breuvage, avidement s'inonde,
 La coupe se remplit et circule à la ronde.
 Jopas à sa voix donne un sublime essor.
 Digne élève d'Atlas, sur une harpe d'or,
 Il chante de la nuit l'inégale courrière,
 Et comment du soleil s'éclipse la lumière ;
 Quel principe a formé l'homme et les animaux,
 La terre, l'onde, l'air, les célestes flambeaux ;
 Donné leur influence aux hyades, à l'ourse ;
 Pourquoi les jours d'hiver, précipitant leur course,
 Les jours d'été si tard s'éteignent dans les mers.
 Chacun avec transport, applaudit ses concerts.

Mais dans les entretiens qu'elle aimait à poursuivre,
 La reine lentement, d'un long amour s'enivre ;
 Et tantôt sur Priam ramène le héros ;
 Tantôt lui fait d'Hector raconter les travaux,
 Des coursiers de Rhésus l'enlèvement funeste,
 Memnon qu'en vain couvrait une armure céleste,
 Et cet Achille enfin, la terreur d'Ilion.
 « Ou bien, daignez plutôt, lui dit encor Didon,
 » Du malheur des Troyens reprendre l'origine,
 » Dire à quel artifice ils ont dû leur ruine,
 » Et depuis sept printems sur la terre et les mers,
 » Quels furent vos dangers, vos courses, vos revers. »

ENIGME.

Je ne crains ni l'eau, ni le feu,
 L'enferme l'un, et l'autre m'environne;
 Vient-on à m'échauffer un peu,
 Je frémis, et bientôt j'écume et je bouillonne.

S.....

LOGOGRIPHE.

Je vis au sein d'un élément,
 Et sur sept pieds, lecteur, je t'offre un aliment.
 En mettant de côté ma tête,
 Je sers d'ornement aux prélats.
 Ma queue à bas, alors je brave la tempête;
 Et la vague sur moi se brise avec fracas.

CHARADE.

De mes deux moitiés la première
 Donne du lait à ma bergère.
 L'ombre que donne ma dernière
 Du hâle préserve son teint;
 Et de mon tout elle sait faire
 Un bouquet qui pare son sein.

S.....

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Rideau*.
 Celui du Logogriphe est *Chapitre* (corps de moines ou de chamor-
 nesses assemblés), et *Chapitre* (division d'un livre).
 Celui de la Charade est *Pas-sage*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

VICTORINE D'OLMOND,

OU LE DOUBLE MARIAGE (1).

Le président d'Olmond avait une fille unique : il était difficile de décider ce que l'on devait le plus aimer en Victorine, de sa figure, de son esprit ou de sa bonté. Privée, dès ses premières années, de la meilleure des mères, son jeune cœur avait, du moins, retenu les sages leçons dont une tendresse éclairée avait su toujours entremêler les jeux de son enfance. Sans cesse était présente à sa mémoire la promesse dictée par la bouche mourante de cette mère chérie : elle avait juré de la remplacer, dans tous ses soins, auprès d'un époux inconsolable. Fidelle à ce serment si doux à remplir, Victorine était l'orgueil et les délices du président d'Olmond.

Elevée sous ses yeux, dans une terre éloignée de la capitale, elle avait atteint sa quinzième année, sans qu'une seule de ses pensées se fût portée au-delà de l'enceinte du parc. Ses livres, ses crayons, sa musique, ses oiseaux remplissaient tous les momens qu'elle ne pouvait consacrer à son père.

Le président, satisfait de la vie paisible dont il jouissait dans sa solitude, semblait lui-même, comme sa fille, y avoir oublié le monde entier, lorsqu'un jour il reçut une lettre qui lui donna matière à de graves réflexions. Le baron de Sézanne, son plus ancien et son meilleur ami, lui demandait un service. Le second de ses fils venait d'achever son éducation à l'École militaire de Paris : nommé officier dans un régiment employé en Amérique, le chevalier de Sézanne ne devait s'embarquer pour rejoindre son corps que dans quelques mois. Le père, redoutant pour son inexpérience le séjour d'une ville si fertile en dangers de tout genre, conjurait le président de lui donner un asyle, jusqu'à ce qu'il vint l'y reprendre pour le conduire à Brest.

« Le baron de Sézanne doit tout attendre de moi, se disait » le président, en se promenant d'un pas lent dans les allées » de son parc. J'aurai pour ses enfans l'affection que je » porte au père ; mais accueillir dans ma retraite un jeune

(1) Le fond de cette histoire est tiré des *Causes célèbres*.

» homme de dix-sept ans ! et, d'après le portrait que m'en
 » fait le père..... ; revoyons sa lettre : — « Oui, mon ami,
 » tout ce que l'on me mande de mon chevalier est trop
 » satisfaisant, trop flatteur, pour que je puisse résister au
 » plaisir de vous en donner ici un léger aperçu, avant que
 » vous soyez à portée d'en juger vous-même. Il paraît qu'il
 » passe déjà pour un des plus jolis cavaliers de son âge ; il
 » a remporté tous les prix de littérature et de sciences ;
 » personne ne manie un cheval ou ne fait des armes avec
 » plus de grâce ; enfin, mon digne ami, je suis persuadé
 » qu'il vous intéressera. » — « J'en suis bien persuadé aussi,
 » reprit le président ; mais suis-je le seul ici qu'il pourrait
 » intéresser ? Si ma Victorine, éblouie par des dehors si pré-
 » venans, séduite par des qualités plus attrayantes encore,
 » allait..... Mais, non : de quoi vais-je m'alarmer ? Victorine
 » est un enfant ; et, d'ailleurs, sûr d'avoir sa première con-
 » fidence, ne serai-je pas toujours le maître de l'arrêter à
 » tems ? »

Après ce monologue, toutes les appréhensions du président se trouvèrent dissipées, et il fut résolu que le chevalier de Sézanne serait reçu, comme un fils, au château d'Olmond.

Il arrive : le président l'accueille cordialement, mais en s'avouant qu'il l'eût embrassé avec plus de plaisir s'il eût été moins bien que son portrait. Victorine rougit, puis fit une profonde révérence. Elle voulait regarder le chevalier, et ses yeux se baissaient sans cesse ; elle voulait lui parler, et sa voix expirait sur ses lèvres. Elle sentit cependant que pour faire les honneurs de la maison au jeune ami de son père, il fallait se résoudre à soutenir ses regards et à lui adresser la parole. Cet acte de courage lui réussit : le jeune homme répondit à toutes ses questions avec une politesse, une mesure dont elle fut encore moins charmée que son père. La conversation s'anima par degrés : Victorine se retira, en se disant tout bas que le chevalier de Sézanne était incomparablement plus aimable et plus spirituel, que toutes les demoiselles des environs qu'elle voyait aux grandes fêtes ; et le chevalier, méditant sur sa journée, avant de s'endormir, réfléchissait qu'il était bien surprenant qu'une jeune personne élevée, pour ainsi dire, au milieu des champs et des bois, réunît tant de charmes à la fois dans ses discours et ses manières.

La réserve du chevalier de Sézanne ne se démentit pas ; Victorine, loin d'avoir conservé quelques traces de sa pré-

mière contrainte, se sentait aussi parfaitement à son aise avec lui que si elle l'eût connu de tout tems. Le président, entièrement rassuré, s'applaudissait de sa complaisance; il ne chercha pas même à se dissimuler que le fils de son vieil ami égayait la monotonie de la vie solitaire, à laquelle il se reprochait quelquefois d'avoir condamné Victorine. Il prenait part à leurs entretiens, à leurs lectures, à leurs promenades. Il proposa un jour d'aller visiter une antique abbaye située à peu de distance du château d'Olmond. En traversant le bois qui entourait le monastère, ils furent avertis par le son des cloches qu'il s'y célébrait quelque solennité. Arrivés à la porte principale, une tourière leur apprit qu'on allait rendre les derniers devoirs à une jeune religieuse, morte la veille. Le président voulait épargner ce spectacle à sa fille; il offrit de la mener à la nouvelle ferme qu'il venait de faire construire; mais Victorine insista pour entrer dans l'abbaye; elle pria même le chevalier d'unir ses instances aux siennes. Le président ne s'opposa plus à leurs desirs: ils pénétrèrent dans l'église.

Les sons plaintifs de l'orgue accompagnaient les chants funèbres de la communauté: Victorine sentit son cœur oppressé; elle serra plus fortement le bras du chevalier de Sézanne. L'éclat de nombreuses lumières attira bientôt leurs yeux vers la grille du chœur: ils approchèrent; ils aperçoivent le cercueil dans lequel, selon l'usage, était étendue, à face découverte, la jeune religieuse, objet de cette triste cérémonie. Le reflet des flambeaux colorait la pâleur de ses joues; ses yeux étaient fermés, ses mains étaient jointes: Victorine la contemplait attentivement. « Voyez, dit-elle » au chevalier, ne dirait-on pas qu'elle prie ou qu'elle dort? » Mourir si jeune, si belle! Non, je ne puis le concevoir. » Il me semble, ajouta-t-elle en baissant la voix, que si » j'étais dans un pareil état, et que quelqu'un que j'aimasse » tendrement vint m'appeler, je me réveillerais à l'instant. » Le chevalier la regarda: il crut voir briller dans ses yeux une exaltation surnaturelle; il lui répondit d'un ton qui trahissait son émotion: « Quelle horrible idée, Mademoi- » selle! Vous au tombeau! Ah! celui.... ceux qui attachent » à votre vie le destin de la leur n'auraient plus d'autres » desirs que d'y être enfermés avec vous! » — Le président les prit tous deux par la main, et les emmena. Ils allèrent s'asseoir dans le bois: ils gardèrent long-tems un profond silence, chacun d'eux livré à des rêveries qui ne sont dépourvues de charme que pour le cœur froid ou l'âme coupable.

Depuis ce jour, Victorine sentit redoubler sa confiance pour le jeune ami de son père ; elle l'entretenait avec abandon de toutes les idées que la lecture ou la réflexion avait fait germer dans son esprit ; elle éprouvait même le besoin d'épancher dans son cœur tous les mouvemens du sien ; mais par un sentiment indéfinissable, elle trouvait qu'il était au-dessus de ses forces d'être aussi franche sur ce point que sur les autres. Un seul mot du chevalier eût suffi pour lui faire révéler un secret dont elle n'était plus maîtresse : il ne le prononçait pas ; sa réserve semblait croître avec son amour.

Cependant, un événement auquel il devait être préparé, quoiqu'il parût l'avoir perdu de vue, vint hâter l'instant où il ne pouvait plus persister à se taire, sans s'exposer à perdre l'objet qui avait développé en lui des sensations inconnues. Le président reçut une lettre du baron qui, en le remerciant des bontés dont il avait comblé son fils, le pria de le faire partir sans délai pour Brest, où une indisposition assez grave le privait de le conduire lui-même. La flotte avait ordre d'appareiller au premier signal ; il n'y avait pas un instant à perdre.

Le chevalier, hors de lui, trouve à peine la force de faire une réponse insignifiante au président ; il feint de monter à sa chambre ; il vole dans un pavillon du jardin, où Victorine était restée devant son piano. Elle ne l'entendit pas revenir ; il entre : elle lève les yeux sur lui. « Chevalier, qu'avez-vous ? que signifie cette pâleur, cet air égaré ? Ciel ! parlez, je suis toute tremblante ! — Ah ! Mademoiselle... une lettre.... Monsieur votre père... que devenir ? — Une lettre ! où est-elle ? — Lisez. — Serait-il vrai ? Vous partez ? Ah ! malheureuse ! — Cruel devoir ! il faut nous séparer, il faut mettre la mer entre vous et moi ! — Non, non ; mon père est trop bon, il n'y consentira pas. — Je pars dans une heure. — Dans une heure ! et moi... ! moi ! grands Dieux ! — Victorine, je ne vivais que pour vous ; Victorine ! ma bien aimée ! » Elle ne l'entendait plus ; elle était tombée entre ses bras, sans force et sans mouvement : le président paraît.

« Monsieur, dit le chevalier, l'état de désespoir où vous nous voyez l'un et l'autre vous explique assez ce que mon amour pour mademoiselle votre fille, et ma confiance en vous, exigeaient que je vous révélasse avant de quitter ces lieux. Voici, croyez-moi, la première fois que j'ai osé faire éclater des sentimens qui n'ont pas encore votre aveu ;

» j'aurais eu la force, n'en doutez point, de garder le silence
 » plus long-tems ; mais vous voyez tout ce que ma situation
 » a d'horrible. Votre Victorine est tout pour moi, et il
 » faut fuir loin d'elle ! — Jeune homme, répondit le pré-
 » sident d'Olmond, je ne pourrais vous faire un crime de
 » vos sentimens sans en accuser mon imprévoyance. Vous
 » aimez Victorine : il faut la mériter. Le devoir vous appelle
 » à d'énormes distances de nous : si le tems et l'éloigne-
 » ment n'influent pas sur votre passion, si votre conduite
 » ne cesse pas d'être digne de votre excellent père, et de
 » l'estime que vous m'avez inspirée, vous n'aurez plus de
 » vœux à former à votre retour. »

Le chevalier arrosait de ses larmes une des mains du président : Victorine, revenue à elle, couvrait l'autre de baisers, qui exprimaient à la fois la part qu'elle avait prise à la déclaration du chevalier, et sa reconnaissance pour la réponse de son père. Le président fait un signe : il n'est que trop bien compris. Le chevalier feint un prétexte pour retourner au château : il jette un dernier regard à Victorine, il s'élançe hors du pavillon ; bientôt il est entraîné rapidement loin de tout ce qu'il aime. Victorine, livrée à la plus violente agitation, les yeux sans cesse tournés vers le château, prêtait peu d'attention à l'image du bonheur à venir sur laquelle son père s'efforçait de fixer son esprit. Le président vit qu'elle ne l'écoutait pas : « Il va revenir, lui dit-il. — Ah ! s'écria-t-elle, s'il ne revenait jamais ! »

Dès qu'elle eut acquis la fatale certitude que son amant était parti sans recevoir ses adieux, elle tomba dans un profond accablement. Elle ne surmonta sa douleur que pour dissiper celle dont son père était saisi lui-même, en la voyant souffrir. Une lettre écrite par le chevalier de Sézanne, au moment où il se rendait à son bord, renouvela ses sermens de tout faire pour mériter Victorine ; trois mois après, une seconde lettre annonça qu'il était arrivé à Boston. Ce fut la dernière : le président lut dans les papiers publics les détails d'une action très-vive, qui avait eu lieu sur les frontières de la Pensylvanie ; le régiment du chevalier de Sézanne, comme celui qui avait le plus contribué à la victoire, était aussi celui qui avait le plus souffert : le nom de l'infortuné jeune homme terminait la liste des officiers tués dans le combat.

Le président d'Olmond le pleura sincèrement : il versa des larmes plus amères, encore, sur sa malheureuse fille ; il connaissait son excessive sensibilité ; il ne prévoyait que trop qu'un coup si cruel devait influer sur le reste de ses jours.

Il la prépara par degrés à le recevoir, en ramenant fréquemment la conversation sur les dangers de tout genre auxquels était exposé un militaire dans une expédition lointaine. Le cœur d'une jeune personne qui aime, pour la première fois, se livre plus facilement encore aux alarmes qu'à l'espérance : Victorine conçut d'affreuses inquiétudes. Elles ne se réalisèrent que trop tôt ; son père avait laissé un papier sur la table du pavillon où elle aimait à s'abandonner à sa mélancolie, elle reconnaît l'écriture du baron de Sézanne, elle lit avidement : plus de doute, plus d'espoir ! le fatal papier échappe de ses mains ; elle jette un cri aigu, elle tombe anéantie ; elle ne recouvra ses sens que dans les bras du président qui lui disait : « Victorine, songe qu'il faut que tu vives pour ton vieux père ! »

Le président imagina qu'un déplacement subit, une vie toute nouvelle, pouvaient seuls faire distraction à une douleur si vive. Dès le lendemain, en conséquence, il quitte la retraite où il comptait finir ses jours, il prend une maison à Paris. Sacrifiant tous ses goûts au nouveau plan que lui a dicté la tendresse paternelle, il attire chez lui une société nombreuse ; il donne à sa fille les maîtres les plus distingués ; il parcourt avec elle les ateliers des artistes, les spectacles ; il la conduit dans les fêtes les plus brillantes : inutiles efforts ! Victorine, dominée par un sentiment unique, suivait docilement son père, mais elle ne semblait ne voir, n'entendre rien de ce qu'il offrait à sa curiosité. Le président gémissait de ne pouvoir obtenir aucun changement dans un état plus pénible pour lui-même, que pour celle qu'il eût voulu en arracher au prix de son existence. Une seule ressource lui restait : il résolut de l'employer.

Parmi les hommes qui composaient sa société habituelle, il n'en était aucun dans lequel il trouvât des qualités susceptibles de distraire Victorine de ses sombres pensées. Mais il avait rencontré, dans le monde, un jeune homme qu'il avait remarqué avec d'autant plus d'intérêt, qu'il était fils d'un de ses anciens confrères. M. de Saint-Alban avait à peine atteint sa trentième année, et il était déjà un des conseillers au parlement les plus considérés. Sa figure, ses manières prévenaient autant en sa faveur que l'esprit et la raison répandus dans ses discours. Le président recherchait sa conversation, il lui fit le reproche obligeant de ne lui avoir pas encore procuré le plaisir de le recevoir dans sa maison, lui qui y avait tant de droits à un accueil particulier.

M. de Saint-Alban, malgré les préventions que le président

avait tenté d'inspirer à Victorine en sa faveur, ne fit pas plus d'impression sur elle, que la foule d'adorateurs que ses charmes et son immense fortune avaient déjà réunis à ses pieds. Le président, prenant enfin pour du calme l'apathie profonde où elle languissait, lui proposa une union qu'il désirait ardemment par tous les motifs réunis. « Hélas ! mon père, ce » n'était pas à M. de Saint-Alban que j'avais juré d'appar- » tenir ! » Ce fut sa seule réponse. Le président réitéra ses instances et ses caresses ; il lui dit que ce mariage ferait son bonheur : Victorine, insensible à tout, hors à la tendresse de son père, le suivit à l'autel : Saint-Alban y reçut sa main.

Devenue madame de Saint-Alban, Victorine, formée dès l'enfance à l'accomplissement scrupuleux de ses devoirs, chercha sincèrement à s'attacher à son époux. Elle devint mère : elle ne pouvait contempler ses enfans, sans éprouver un retour affectueux envers l'auteur de leurs jours. Peu à peu sa noire mélancolie se dissipa : elle éprouvait quelque charme à faire la félicité d'un homme honnête et sensible, que son père chérissait. Peu s'en fallait que, malgré la présence continue d'un souvenir ineffaçable, elle ne trouvât de la douceur dans son état : ce n'était point du bonheur, mais quelque chose qui y ressemblait ; son mari n'était point son amant ; mais c'était un ami, un frère....

Six années s'écoulèrent dans cette vie paisible : elle fut tout-à-coup troublée par un événement affreux pour le cœur de Victorine. Une attaque d'apoplexie laissa à peine au président d'Olmond le tems de faire ses derniers adieux à sa fille. Inconsolable, elle ne pouvait se détacher de ce corps glacé : « Laissez-moi finir-là ! » Disait-elle à Saint-Alban qui s'efforçait doucement de l'arracher à ce déplorable spectacle. A ses regrets amers se joignait une pensée cruelle : la mort d'un amant, d'un père, enlevés si rapidement à son amour, était pour elle le présage assuré d'un coup non moins funeste : elle y voyait écrite la perte de ses enfans.

Frappée de cette idée sinistre, et se consumant dans de douloureux efforts pour ne pas la laisser pénétrer par son époux, Victorine dépérissait rapidement de jour en jour. Les médecins les plus habiles furent appelés par Saint-Alban ; tous leurs secours furent vains : elle s'éteignit sous leurs yeux. Saint-Alban lui amenait ses deux filles : la porte de l'appartement lui est refusée par les médecins. « Je ne la » reverrai donc plus ! s'écrie-t-il ; mes enfans, vous n'avez » plus de mère ; je jure sur vos têtes chéries de ne vivre que » pour vous, de ne jamais remplacer celle que nous ne ces-

» serons de pleurer ensemble ; je jure de porter le deuil jus-
» qu'au jour où j'irai la rejoindre. »

Victime d'un chagrin dévorant, Victorine, en fermant les yeux, ne connaissait pas encore toute l'étendue de son infortune. Elle pleurait la mort du premier objet de son amour : mais n'est-il pas pour une femme sensible un mal plus grand que de gémir sur la tombe de celui qu'elle aime ? n'est-il pas cent fois plus affreux pour elle de savoir qu'il respire, et de se voir enchaînée dans les bras d'un autre ? Telle eût été la situation de M^{me} de Saint-Alban, si la connaissance de la vérité fût parvenue jusqu'à elle.

Le combat dans lequel, selon les nouvelles publiques, le chevalier de Sézanne avait perdu la vie, s'était engagé par la surprise des avant-postes français. Le chevalier y reçut une balle dans la poitrine ; ses soldats le voyant tomber, le crurent tué. Il fut ramassé par les Anglais et envoyé dans l'intérieur des terres, sous la garde de sauvages qui le guérirent. Il chercha plusieurs fois, vainement, à faire passer des lettres à son corps qui s'était porté dans la Caroline, à plus de deux cents lieues de la contrée où il était détenu. Tous ses camarades avaient dû, naturellement, le compter au nombre des morts.

Au bout de quelques mois, méditant sans cesse sur les moyens de rejoindre l'armée française, il profita d'une grande partie de chasse que firent ses gardiens, pour s'enfoncer dans les vastes forêts qui bordent l'Ohio. Guidé par un jeune sauvage dont il s'était fait un ami, il parvint jusqu'à un camp américain, et bientôt se retrouva au milieu de ses compatriotes. Peu de jours après, la paix est proclamée ; le chevalier s'embarque avec son corps pour repasser en France.

Arrivé sur le sol natal, il se met aussitôt en route pour le château de Sézanne. Voulant ménager une douce surprise à des parents chéris qu'il n'a point vus depuis des années, il descend d'abord chez un vieux fermier, ami de son enfance. Mais frappé lui-même de l'étonnement que cause sa présence, il apprend que le bruit de sa mort est répandu dans tout le canton ; que son père n'existe plus, que sa mère est allée habiter Paris. Il hazarde une question sur Victorine d'Olmond ; le fermier lui raconte, sans ménagement, que Victorine, croyant qu'il avait succombé en Amérique, a épousé un M. Saint-Alban, dont elle a déjà deux enfans.

« Qu'ai-je entendu ? s'écrie le chevalier. Ah ! cruel

» homme, tu m'assassines! des chevaux! au nom du ciel, » des chevaux! » Et déjà il vole vers Paris.

Mille projets confus agitaient ses esprits; mais bientôt un seul sentiment y domine; c'est le tendre respect qu'il conserve pour Victorine, dont une funeste erreur justifie l'infidélité apparente; il prononce le serment de s'abstenir de toute démarche, capable de compromettre la tranquillité de celle qui lui est encore plus chère que la vie.

Dès l'approche de la barrière de Paris, il se sentit en proie à une pénible anxiété; ses regards, à la fois curieux et craintifs, examinaient toutes les voitures qui passaient auprès de la sienne; il désirait, il tremblait d'y apercevoir l'objet d'une passion jadis si douce, mais désormais si funeste, puisqu'elle ne peut plus être partagée. Un grand tumulte le tire de ses sombres réflexions; son postillon s'était arrêté; une file de carrosses drapés de noir obstruait le passage. Le chevalier met la tête à la portière, il demande quel est ce convoi funèbre: — C'est celui d'une dame, lui répond-on. — Une dame? Son nom? — Ceux à qui il s'adresse l'ignorent. Il renouvelle ses questions; un vieillard en cheveux blancs sort de la foule: — Ah! monsieur, dit-il, vous voulez savoir qui nous accompagnons au tombeau! Qui ne connaît pas la bienfaitrice de tout ce quartier, la jeune M^{me} de Saint-Alban? — M^{me} de Saint-Alban? femme de monsieur..... — Femme de M. de Saint-Alban, conseiller au parlement. — Frappé de la foudre, le chevalier retombe dans le fond de sa voiture; il n'a plus la force de donner un ordre; mais le postillon, comme s'il l'eût deviné, prend une rue détournée et le conduit à la demeure de la baronne de Sézanne.

La vue d'une mère pouvait seule ranimer l'infortuné jeune homme. Les transports de joie auxquels elle se livra, le plaisir de se sentir dans ses bras, suspendirent un instant le sentiment de ses maux. Elle cherche à détourner sa pensée du fatal spectacle dont il vient d'être témoin: elle le presse de lui faire le récit de sa captivité et de sa délivrance; mais il n'est plus qu'un sujet qui puisse occuper son attention; il recherche avidement les détails les plus douloureux, il semble se complaire à rassembler sur son cœur tout ce qu'il a souffert, depuis le jour où il a connu Victorine, jusqu'à l'instant qui la lui ravit pour jamais. Ses premières douleurs étaient épanchées dans le sein de sa mère, elle avait satisfait à sa triste curiosité; il paraissait plus calme. La baronne saisit ce moment pour le déterminer à prendre quelque repos.

Du repos ? en était-il pour une ame déchirée de tant de traits ? Une voix intérieure semblait lui dire sans cesse : « Tu ne la verras plus ! jamais ! jamais ! » Cette effroyable idée d'une séparation éternelle, ranima tout son désespoir ; mais tout-à-coup une idée vient sourire à sa douleur mortelle.

Dès qu'il voit régner autour de lui une tranquillité profonde, il descend, il sort de la maison sans être aperçu. Il retrouve les chemins qu'il a parcourus le matin, il reconnaît l'endroit fatal où il a rencontré le convoi funèbre, il voit la place où lui a parlé le vieillard, l'église qu'il lui a indiquée. Un homme sortait du cimetière, armé d'une pelle et d'une pioche ; c'est celui qu'il cherchait. Il l'aborde : — Est-ce vous qui êtes chargé des fosses de ce cimetière ? — Oui. — Est-ce vous qui avez creusé celle de M^{me} de Saint-Alban ? — Oui. — Où est-elle ? — Que vous importe ? — Parlons bas : vois-tu cette bourse d'or, elle est à toi, si tu veux me servir. — Que faut-il faire ? — M^{me} de Saint-Alban était tout pour moi dans ce monde : elle est morte sans avoir pu recevoir mes derniers adieux. Je ne veux que la contempler encore une fois. — Savez-vous ce que vous me proposez ? — Le péril est incertain, la récompense est sûre. N'as-tu pas une femme, des enfants ? — Oui, malheureux comme moi ? — Eh bien ! à cet or, ajoute encore celui-ci. — Suivez-moi.

Arrivé dans un angle du cimetière, le fossoyeur s'arrête : — Tenez, dit-il, c'est-là que nous l'avons déposée ce matin ; prenez cette bêche, aidez-moi, et sur-tout ne parlez pas. — Le chevalier saisit l'instrument ; à chaque pelletée de terre qu'il enlevait, il pensait qu'il était plus près de Victorine ; il redouble d'ardeur, et bientôt la bière résonne sous un coup de bêche. Il frissonne, il s'arrête : — Allons, monsieur, lui dit son compagnon, sans vous, je ne puis achever. — Ils réunissent leurs efforts ; le cercueil est amené sur le bord de la fosse ; il est ouvert ; le chevalier tombe à genoux. D'une main tremblante, il écarte le linceuil ; un rayon de la lune vient éclairer cette figure angélique, où malgré sa pâleur, il retrouve les attraits dont il était idolâtre ; il prend une de ses mains, il la couvre de baisers et de larmes ; et soudain, comme par inspiration, il se rappelle la scène de l'abbaye : il se souvient des paroles de Victorine. Aussitôt il se penche vers elle, il approche ses lèvres des siennes, il l'appelle : « Victorine, ma bien-aimée, Victorine ! tiens ta promesse,

» réveille-toi ! Il presse plus fortement la main, le bras dont il s'est emparé..... Tout à coup, il croit sentir le battement d'une artère : — Dieu puissant ! s'écrie-t-il, elle n'est point morte ! — Monsieur, lui dit l'ouvrier tout tremblant, vos cris vont nous perdre ! Silence ! calmez-vous ! laissez-moi m'assurer de la vérité. — Le chevalier se soutenait à peine ; il attendait son arrêt : — Monsieur ! monsieur ! vous ne vous êtes pas trompé ; elle n'est point morte ; mais, au nom du ciel, point de bruit ! — Le chevalier s'élança dans ses bras, il le nomme son sauveur. — Mon ami, tout ce que je possède est à toi ; il faut que tu achèves ton ouvrage ; hâtons-nous d'enlever cette femme hors de ces horribles lieux. — Y pensez-vous ? Sans un ordre de la justice ? — Mais penses-tu toi-même que tu ne peux avertir l'autorité, sans avouer que tu as exhumé cette femme ? Oui, il faut choisir entre la punition qui t'attend et la fortune que je t'offre ; il faut enfin, combler tous mes vœux, ou te résoudre à me tuer sur la place. — Hélas ! monsieur, vous êtes maître de moi ; je vous suis au bout du monde.

En un instant le cercueil est rejeté dans la terre, la fosse comblée, M^{me} de Saint-Alban enveloppée dans le manteau du chevalier, et chargée sur ses épaules. Ses yeux étaient toujours fermés ; le mouvement ne fut pas capable de l'arracher à sa profonde léthargie. Le chevalier regagne heureusement sa demeure avec son précieux fardeau ; il dépose Victorine sur un lit, et court éveiller sa mère. La baronne, non moins alarmée de l'extrême agitation empreinte sur sa figure, que de le voir entrer chez elle au milieu de la nuit, le presse de s'expliquer. Il lui fait un récit fidèle de tout ce qui vient de se passer. La baronne se lève, et vole auprès de Victorine. On lui prodigue les soins les plus empressés, les mieux entendus ; ses paupières s'entr'ouvrent, et se croyant dans un autre monde, elle n'est point surprise d'y voir son amant auprès d'elle. Un habile médecin, attaché dès long-tems à la famille de Sézanne, est promptement appelé. Sa discrétion était à l'épreuve : on lui confie le mystère de cette étonnante aventure ; il répond de la vie de la malade.

Au bout de quelques heures, elle avait entièrement recouvré l'usage de ses sens ; elle veut savoir où elle est, et à sa première parole, c'est la baronne elle-même qui paraît au chevet de son lit. Victorine reconnaît M^{me} de Sézanne, et sa présence ne fait qu'accroître son étonnement ; elle entend de

sa bouche le récit de l'événement extraordinaire qui vient de la tirer du tombeau. « Quoi! c'est lui qui m'a sauvée, disait-elle, en levant au ciel des yeux où sa reconnaissance était peinte, lui, dont moi-même j'avais pleuré la mort! » Au son de cette voix si puissante sur son cœur, le chevalier qui était caché dans un coin de la chambre, ne peut plus se contenir : « Victorine, ma Victorine, s'écria-t-il, vous m'êtes donc rendue, rendue pour jamais! » — La vue de celui qui avait été l'objet de ses premières amours faillit épuiser de nouveau toutes ses forces. « — Ah! chevalier, lui dit-elle, faut-il qu'à l'instant même où vous venez de conserver mes jours, je sois obligée de vous rappeler que je ne m'appartiens plus? un lien sacré.... — Des liens? je n'en connais plus, ils sont tous brisés; vous êtes libre, Victorine, libre comme au moment où votre père me permit d'aspirer à votre main. Quels droits viendrait réclamer aujourd'hui celui qui fut votre époux? N'êtes-vous pas morte pour lui qui vous a fait porter au tombeau? N'êtes-vous pas morte devant la loi même? Vous avez cessé d'exister pour tout autre que pour moi. Oserai-je vous le dire, Victorine? votre vie est à moi, elle m'appartient: ne vous l'aurai-je rendue que pour envier moi-même une place dans la tombe d'où je viens de vous arracher? » L'amour et le scrupule se combattaient dans le cœur de Victorine; elle portait alternativement ses regards, du chevalier sur la baronne; le jeune homme s'aperçut qu'elle hésitait : « — O ma mère! s'écria-t-il, plaidez ma cause, c'est plaider pour ma vie! »

La baronne de Sézanne était une femme d'un mérite reconnu; une longue carrière honorée par toutes les vertus donnait un grand poids à ses paroles. Victorine avait été élevée dans le plus profond respect pour cette ancienne amie de sa famille; la baronne parla peu, mais avec clarté et avec force; elle déclara qu'elle regardait tous les nœuds comme rompus par la mort; elle soutint que Victorine ne pourrait plus se réunir à M. de Saint-Alban lui-même sans un nouveau mariage; qu'elle avait donc la faculté de disposer de sa main en faveur de tout autre homme. Victorine l'écoutait avidement; mais les regards du chevalier, l'expression de toute sa physionomie, ses larmes prêtes à couler, firent plus d'impression encore sur son cœur que la voix de M^{me} de Sézanne. Elle leva ses mains et ses yeux vers le ciel, puis d'un accent pénétré : — « Pardonne-moi, mon Dieu, s'écria-t-elle, pardonne-moi si je m'abuse! » Et se



retournant aussitôt vers la baronne : « O ma respectable amie, » ma mère, lui dit-elle, soyez toujours mon guide ! » Le chevalier, hors de lui, se précipite sur une des mains de Victorine ; il prononça le serment de lui consacrer tous les instans de son existence.

La baronne, après avoir pris part à la joie d'un fils si tendrement chéri, exposa toutes les mesures que lui suggérait sa prudence ; elle n'eut pas de peine à faire comprendre à ses deux enfans (car c'est ainsi qu'elle les appela désormais), que la décence, non moins que leur sûreté, exigeaient qu'ils vécussent loin de Paris et le plus ignorés qu'il serait possible ; elle avait une terre en Provence ; elle leur proposa d'aller y fixer leur séjour. Son offre fut acceptée avec transport ; ils sentaient combien il était important de hâter l'instant du départ. La perspective d'une félicité au-dessus de tout espoir avait opéré en Victorine un rétablissement rapide. En peu de jours elle fut en état de supporter la fatigue d'un long voyage.

Ils arrivent en Provence : le premier soin de la baronne de Sézanne est de procéder au mariage de son fils avec Victorine d'Olmond. Il n'était personne dans cette province éloignée, qui eût connu M^{me} de Saint-Alban : Les deux nouveaux époux y vécurent dans une paix profonde. Victorine disait souvent à Sézanne qu'elle avait recommencé une nouvelle vie ; que tous les instans heureux dont elle jouissait étaient doublement son ouvrage. Sézanne, de son côté, ne cessait de lui répéter qu'il n'avait attaché de prix à son existence, que du jour où il avait été libre de la lui consacrer. Toujours attentif à écarter ce qui pouvait lui déplaire, toujours empressé à prévenir ses desirs, il craignit pour elle la monotonie de leur séjour champêtre : il lui proposa les distractions que pouvait offrir la société des châteaux voisins. « Des distractions ! répondit Victorine ; vous voudriez donc » me distraire de mon bonheur ? » Sézanne voyait, avec une joie inexprimable, que si Victorine était tout pour lui, seul aussi il suffisait à combler tous ses vœux. Il avait fait construire à l'extrémité de ses jardins un pavillon qu'il avait rendu semblable autant que possible à celui du parc d'Olmond. Le piano, les livres ; les dessins de Victorine, tout y était dans le même ordre. C'était toujours là qu'ils venaient terminer leurs promenades, et se livrer à des souvenirs si pleins de charmes pour des cœurs éprouvés par l'infortune. La bonne baronne de Sézanne, témoin jamais importun de ces tendres épanchemens, semblait rajetnir quand elle était assise entre son fils et sa fille ; elle s'était créé la plus douce

des occupations : c'était elle qui présidait à l'éducation de deux petits garçons charmans, qu'elle considérait déjà comme l'espoir de la maison de Sézanne.

Victorine ne pouvait serrer ses enfans dans ses bras, sans songer aux deux filles chéries qui étaient restées au pouvoir de M. de Saint-Alban. « Il les aime, il les rendra heureuses, disait-elle, mais elles oublieront qu'elles ont eu une mère ! » Depuis sept ans elle en était séparée ; le médecin de la baronne de Sézanne, chargé de lui rendre compte de tout ce qui pourrait l'intéresser à Paris, avait mandé que la plus jeune de ces enfans n'avait échappé qu'avec peine à une maladie épidémique très-dangereuse. Victorine, alarmée des périls que pouvait courir l'autre, se sent dominée par un désir insurmontable de les revoir. Sézanne ne peut se défendre d'un mouvement d'effroi, à cette proposition imprudente ; mais était-il en son pouvoir de résister aux prières, aux instances de sa Victorine ? La baronne s'éleva avec énergie contre un projet dont elle fit entrevoir les funestes conséquences : ses avis étaient toujours respectés ; mais ici, elle avait à combattre les caresses et les larmes d'une épouse adorée : le départ pour Paris fut résolu. Ses enfans étaient déjà dans leur voiture, qu'elle leur retraçait encore toutes les précautions qu'ils avaient à prendre ; elle les chargeait d'une lettre, par laquelle elle conjurait son médecin de veiller sur toutes leurs actions, sur tous leurs pas.

Ils descendent chez le docteur : Le premier mot de Victorine est pour demander des nouvelles de ses filles ; elle apprend que leur gouvernante les mène souvent se promener aux Tuileries. Accompagnée de Sézanne, et la figure couverte d'un voile épais, elle parcourait toutes les allées du jardin ; elle s'arrêtait long-temps aux endroits consacrés aux jeux des enfans ; ses yeux avides se portaient sur toutes les jeunes personnes, dont l'âge et la taille pouvaient lui donner l'espérance de découvrir l'objet de ses recherches. Que de fois elle fut sur le point de hasarder d'indiscrètes questions ! Qu'il était pénible pour elle de rentrer le soir dans sa demeure, sans avoir pu satisfaire un désir si légitime et si pressant ! Sézanne seul avait le pouvoir de calmer l'amertume de ses regrets, en lui faisant espérer que la journée suivante serait plus heureuse pour elle, en lui promettant enfin qu'il allait s'occuper d'un expédient plus certain, pour lui procurer la vue de ces enfans si chers à son cœur maternel.

Victorine et son époux avaient passé une journée presque entière dans une vaine attente : la nuit n'était pas éloignée. Victorine se sentait disposée à la mélancolie : « Mon » ami, dit-elle à Sézanne, il me vient une idée en ce moment. Vous savez combien j'aime à me rappeler que c'est » vous qui m'avez rendue à la vie : c'est aujourd'hui l'anniversaire de ce jour d'un éternel souvenir ; quel autre pourrais-je mieux choisir, pour vous prier de me conduire au » lieu où vous me vites renaître entre vos bras, pour recommencer à vous aimer sans obstacle et sans partage ? » Depuis son arrivée, Sézanne éprouvait le même désir ; un excès de délicatesse et de précaution l'avait seul retenu d'en faire part à Victorine. Il craignait d'avoir l'air, à ses yeux, de mettre trop d'affectation à lui retracer tout ce qu'elle lui devait ; il redoutait, enfin, pour elle l'émotion trop violente que pouvait lui causer l'aspect de la tombe, où elle avait été enfermée vivante. Mais aujourd'hui, c'était Victorine elle-même qui le demandait : il fait approcher sa voiture, et bientôt ils descendent devant l'église indiquée. Une petite porte conduisait au cimetière : Sézanne s'avance, guidant Victorine.

Elle ressentait un frémissement involontaire ; elle s'appuyait sur le bras de son époux. Sézanne reconnaît les lieux, il fait quelques pas, mais bientôt il croit se tromper ; à la place si bien gravée dans sa mémoire, il voit un monument funèbre, qui attestait les regrets ou la magnificence de celui qui l'avait fait élever. Le crépuscule lui permet de distinguer le nom de Victorine gravé sur le marbre. « C'est-ici, lui dit-il » d'une voix émue ; arrêtons-nous ! » Il l'entourait de ses bras ; on eût dit qu'il craignait qu'elle ne lui fût ravie une seconde fois.

Victorine avait relevé son voile pour lire l'épithame qui couvrait une des faces du socle ; elle veut passer derrière le monument, pour voir la face opposée : quelle est sa surprise d'apercevoir un homme, à genoux, et vêtu de deuil ! Il était si profondément absorbé dans ses prières ou dans sa douleur, qu'il ne leva la tête qu'au cri de frayeur que Victorine ne put retenir. Cet homme sembla tout à coup pétrifié ; il ouvrait des yeux hagards : — Dieu ! s'écria-t-il enfin, serait-ce son ombre ? Quelle illusion ! — Mon ami, sortons d'ici, dit Victorine en cachant sa tête dans le sein de son époux, au nom du ciel, fuyons ! — Non, vous ne sortirez point, reprit l'inconnu, en la saisissant par le bras. Il faut que je sache si mes yeux ou mon imagination m'ont trompé. — Sézanne L. repousse

avec indignation. — Mais s'élançant avec une sorte de fureur, savez-vous, Monsieur, dit-il à Sézanne, quelle est la femme que vous accompagnez ? — C'est la mienne. — Elle ! à vous ? — Je vous le répète ; mais calmez le délire. où vous êtes, et ne me forcez pas à réprimer un emportement qui m'outrage. — Quoi ! y aurait-il puissance au monde qui pût m'empêcher de réclamer une épouse, lorsque je la retrouve ? — Votre épouse, dites-vous ? — Eh ! pour quelle autre serais-je venu prier sur cette pierre ? Pour quelle autre couleraient les pleurs qui baignent encore mon visage ? — Insensé ! laissez-nous ! — Sézanne prononça ces derniers mots d'une voix moins ferme ; malgré tout son courage, un trouble dont il n'était pas maître s'était emparé de lui. Un trait affreux de lumière avait passé jusque dans son cœur. Victorine ne se soutenait plus. Sézanne l'enlève, et la porte dans la voiture ; l'inconnu voulait y monter avec eux ; il l'écarte avec force, et ordonne au cocher de s'éloigner de toute la vitesse de ses chevaux.

M. de Saint-Alban (car qui ne l'a pas encore reconnu ?) appelle à son secours ; il promet une forte récompense à celui qui pourra suivre la voiture et lui dire où elle se sera arrêtée. Plusieurs hommes s'élancent sur le chemin qu'elle a pris, et au bout d'un certain tems, on lui rapporte qu'après plusieurs détours, deux personnes en sont descendues dans une maison qu'on lui indique exactement. M. de Saint-Alban passe la nuit à faire toutes ses dispositions.

Dès le point du jour, la maison est entourée ; on sait que le médecin loge deux étrangers chez lui ; à la première question qui lui est adressée, Sézanne se présente ; il déclare qu'il est arrivé depuis peu de jours, avec sa femme ; de la province qu'il habite. Mais cette simple réponse ne peut suffire ; M. de Saint-Alban a rendu une plainte formelle, dans laquelle il soutient que la prétendue dame de Sézanne est son épouse légitime. Sézanne affecte de ne voir en lui qu'un homme dont la tête est égarée.

Cependant cette cause singulière est portée devant le parlement ; l'avocat de M. de Sézanne produit des actes formels, une foule de témoignages irrécusables qui attestent que, depuis sept ans, il est connu pour unique époux de la femme qui habite avec lui. L'avocat de M. de Saint-Alban avoue qu'en effet toutes les preuves du décès de M^{me} de Saint-Alban existent ; il ne nie pas même qu'elle a été enterrée publiquement, mais il allègue qu'elle pouvait

n'être pas morte, qu'elle a pu être rendue à la vie par un événement que l'on ignore; enfin, il maintient que les droits de son client sur elle n'ont rien perdu de leur validité. La Cour ordonne que M^{mo} de Sézanne sera entendue elle-même.

Victorine, pour la première fois de sa vie, refusa opiniâtrément de rendre hommage à la vérité; elle soutint son interrogatoire avec une présence d'esprit qui confondit ses juges; elle répondait avec un art merveilleux aux questions les plus subtiles, elle triomphait: mais tout à coup une porte s'ouvre; deux petites filles charmantes se précipitent à ses genoux, en l'appelant leur mère. Victorine pâlit, chancelle... « Ah! cette dernière épreuve est trop forte » pour mon cœur, s'écrie-t-elle; je renierais mes enfans! » mon sang! Non, jamais! Je suis leur mère! » Elle les pressait toutes deux dans ses bras.

Madame de Saint-Alban était reconnue vivante: l'un de ses deux mariages était donc nul; mais lequel de ses époux devait renoncer à jamais à elle? Ici, le procès prit un nouvel aspect: M. de Sézanne représenta que Victorine d'Olmond, déclarée morte par son premier mari lui-même; ne pouvait plus être réclamée par lui; « elle n'appartenait » plus qu'à la tombe où il l'avait descendue, ajouta-t-il, elle ne peut plus appartenir qu'à moi qui l'en ai tirée. M. de Saint-Alban redemanda une mère pour ses enfans; mais pourquoi les miens seraient-ils privés de la leur? » Tout l'auditoire était ému: la plupart des juges eux-mêmes penchaient pour le sauveur de Victorine.

M. de Saint-Alban ne répondit que par un mot: il invoqua la loi formelle et précise qui déclarait les liens du mariage subsistant, pendant toute la durée de la vie des époux. « Ma femme existe, dit-il, elle est devant vous: qui donc peut » me la disputer? » Ce fut la loi qui jugea: tous les cœurs étaient consternés.

Victorine entendit ce terrible arrêt; une noble dignité vint ranimer ses forces. « Puisqu'il ne m'est plus permis de faire » un choix, dit-elle, puisque je ne puis plus disposer de mes » jours en faveur de celui qui me les a conservés, qu'il ne me » soit pas refusé, du moins, de les terminer dans la retraite. » Sa demande lui fut accordée d'une voix unanime. Sa pensée se porta aussitôt vers un lieu que les souvenirs de son enfance lui rendaient cher; elle alla se réfugier dans l'abbaye voisine de la terre d'Olmond. Il fut permis à ses enfans de l'y suivre: elle leur partage également ses soins et ses caresses. Entourée

de ces êtres chéris, elle adresse des vœux ardents au ciel pour que son cœur, délivré de regrets trop amers, puisse enfin se reposer dans l'oubli du monde et de ses hazards cruels.

M. de Sézanne, désespéré, forma le projet d'aller chercher la mort en combattant sous des drapeaux étrangers : il songea à sa mère, et il resta pour pleurer avec elle.

M. de Saint-Alban, déjà usé par de longues douleurs, tomba dans une noire mélancolie. Sa conscience timorée lui reproche son erreur comme un crime : Victorine descendue vivante au tombeau est sans cesse devant ses yeux. ❖

L. DE SEVELINGES.

REVUE DES THÉÂTRES.

THÉÂTRE FRANÇAIS — *Débuts de Mademoiselle EMILIE LEVERT.*

Le 30 juillet, M^{lle} Emilie Levert a débuté sur ce théâtre par le rôle de *Célimène*, dans le *Misanthrope* et par celui de *Roxelane*, dans les *Trois Sultanes*. Elle a joué depuis *Céliante*, dans le *Philosophe Marié*; la *Comtesse*, dans le *Legs*; *Elmire*, dans le *Tartuffe*; *Dorimène*, dans les *Fausse Infidélités*, et *Julie*, dans la *Coquette Corrigée*.

On ne peut nier que cette actrice n'ait pris une route un peu détournée pour arriver au Théâtre Français. On l'a d'abord vue, dans les ballets de l'Opéra, brillante de jeunesse et de fraîcheur, parvenir à se faire remarquer dans cet essaim de beautés qui rappellent souvent les filles de Doris, telles qu'Ovide les a dépeintes :

*Facies non omnibus una,
Nec diversa tamen : qualem decet esse sororum.*

MÉTAM. LIB. II.

Leur figure diffère et pourtant se ressemble ;
Elle sied à des sœurs.

(Trad. de M. de Saintange.)

Et delà vient peut-être que le chansonnier Collé les appelait *nos sœurs* de l'Opéra. M^{lle} Emilie Levert, ayant ensuite passé de la scène lyrique au théâtre Louvois, y fit applaudir assez long-tems la franchise et la finesse de son jeu ; mais on reconnut dès-lors qu'elle ne pouvait trouver que sur la scène française le véritable genre de son talent, les motifs d'une émulation toujours inspirante, et des modèles dignes de perfectionner ses rares dispositions.

Heureusement ou malheureusement, l'emploi des grandes coquettes, celui qui convient le mieux à M^{elle} Levert, était déjà rempli d'une manière fort distinguée. On sait que cinq ou six jeunes rivales ont des droits plus ou moins avoués sur ces rôles brillans, et pourraient être regardées comme la monnaie de M^{elle} Comtat, si l'on ne comptait parmi elles M^{me} Talma, la première dans l'ordre du talent et du tableau. Mais cette actrice, remarquable par un excellent ton, une décence parfaite, une sensibilité pleine de charme, semble préférer le drame, ou du moins la comédie de La Chaussée, genre dans lequel on ne peut lui contester une supériorité frappante. M^{elle} Mézeray, qui se trouve plus directement sur la route de M^{elle} Levert, n'a point rempli toutes les espérances que ses débuts avaient fait naître : il en résulte à son égard une justice un peu rigoureuse, qui succède à une bienveillance longue et méritée ; son talent n'en est pas moins très-agréable ; c'est une fort bonne actrice du second ordre, dans un tems où il y en a si peu du premier. Je ne dirai qu'un mot de M^{elle} Mars, appelée ensuite par la chronologie du théâtre, à jouer aussi les grandes coquettes ; il me paraît impossible, de quelque grace, de quelque finesse qu'elle soit douée, qu'elle prenne ce nouvel emploi, sans se faire vivement regretter dans celui qu'elle quittera. L'art et la nature ne produisent pas, dans le même talent, deux genres de perfection absolument opposés. Pour M^{elle} Bourgoïn, qui après avoir essayé ses forces, l'été dernier, dans le rôle de la Coquette Corrigée, est revenue avec une ardeur nouvelle, à ceux de *Chimène* et d'*Andromaque*, il faut espérer que ses heureuses dispositions finiront par l'emporter sur les leçons qu'on lui donne, et qu'elle aura le bonheur d'échapper à la tragédie. Elle est née pour être amoureuse de comédie, pour être même une soubrette piquante ; l'enflure de la déclamation n'en fera point une héroïne tragique ; et comme elle a besoin de longues études pour être en état de représenter un jour les femmes du grand monde et les coquettes de bonne compagnie, on peut en attendant permettre à M^{elle} Emilie Levert de se présenter pour cet emploi, qui n'est véritablement occupé, dans ce moment, que par M^{elle} Mézeray. D'ailleurs, l'autorité qui veille sur la durée du Théâtre Français et sur l'avenir des acteurs qui en sont l'ornement, fait preuve d'une vigilance éclairée, en leur cherchant d'avance des héritiers et des successeurs. On sait trop que les plus grands co-

médiens ne laissent que des souvenirs ; et quoiqu'un poète ait dit avec raison ,

Nous n'aimons que la gloire absente ;
La mémoire est reconnaissante ,
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Il n'en est pas moins vrai que nous cesserions bientôt d'être justes envers ceux que l'âge éloigne de la scène , si le talent qui les y remplace , ne nous offrait chaque jour un objet de comparaison qui nous rappelle leurs services , en même tems qu'il assure leurs dernières récompenses. Ainsi , l'intérêt général de la comédie , plus puissant que l'amour propre des individus , garantira toujours un accueil favorable aux débutans honorés de la protection du public , et depuis long-tems , personne n'en a reçu des marques plus signalées que M^{elle} Emilie Levert.

Il est rare aussi qu'une débutante réunisse , dans un pareil degré , les qualités qui semblent appartenir à la jeunesse du talent , et celles que donnent ordinairement l'étude et l'expérience ; qu'elle joigne , par exemple , le sentiment des convenances théâtrales , l'usage de la scène , l'art des nuances et des transitions avec la chaleur , l'enjouement , la grâce et la vivacité. Sans doute , les premiers essais de M^{elle} Emilie ne lui sont pas inutiles aujourd'hui : et cependant si l'on observe l'extrême différence des deux répertoires et le ton de la comédie qu'on joue ordinairement au théâtre de Louvois , on s'étonne encore davantage que cette jeune actrice ait pu s'élever si rapidement à des rôles dont ses premières études ne lui donnaient pas même l'idée. Tels sont les rôles de *Célimène* dans le *Misanthrope* , et d'*Elmire* dans le *Tartuffe*. Rien ne prouve mieux qu'elle est appelée par un véritable talent à l'emploi qu'elle a choisi , que d'avoir faibli dans des pièces telles que *les Trois Sultanes* et le *Legs* , et de s'être soutenue dans les chefs-d'œuvre de Molière. Il est vrai qu'elle n'a pas moins réussi dans la *Coquette corrigée* , comédie de fort mauvais ton , où les caractères , les sentimens et les mœurs sont presque toujours faux , et les ridicules souvent exagérés. Dans quelle société , du genre de celle que Lanoue a voulu peindre , a-t-on jamais entendu débiter gravement des leçons d'impudence et de libertinage , telles que le marquis en donne à Julie , quand celle-ci s'avise de prononcer devant lui le mot de *décence* ?

..... Encore ! on n'y peut plus tenir ,
Et ce terme est ignoble à faire évanouir.

Laissez-là pour toujours et le mot et la chose.

Savez-vous bien qu'à tort votre nom en impose ?

Par un début d'éclat vous nous éblouissez ;

Rien ne résiste à l'air dont vous vous annoncez :

« Des cœurs et des esprits voilà la souveraine ;

» Scrupules , préjugés , dit-on , rien ne la gêne. »

Point : ce sont des égards , de la discrétion ,

Uné tante par-tout qui nous donne le ton.

Après six mois d'épreuve on dit *décence* encore.....

Oh ! parbleu , finissez , ou je vous déshonore.

« Il est impossible , observe très-bien M. de Laharpe ,
 » qu'une femme à qui l'on ne peut reprocher jusque-là
 » qu'un peu de coquetterie et de légèreté , travers fort com-
 » mun à son âge , mais qui n'a ni rien dit , ni rien fait qui
 » annonce un caractère gâté , un cœur corrompu ; qui même
 » va tout à l'heure revenir des erreurs de sa jeunesse , et s'en
 » repentir assez pour exciter un moment d'intérêt , entende
 » sans indignation des discours qui sont pour elle le der-
 » nier degré de l'avilissement. Le *Méchant* de Gresset , qui
 » veut corrompre un jeune homme , garde avec lui cent fois
 » plus de mesure que ce marquis n'en garde avec une jeune
 » femme ; et cependant quelle différence devait y mettre
 » celle du sexe , et dans un sens tout contraire ! Mais Gresset
 » connaissait les bienséances du monde , et Lanoue ne l'avait
 » guère vu que dans les coulisses. »

Je ne conteste point la justesse et la vérité de ces observa-
 tions. J'avoue aussi que la *présidente* , présentée dans la *Co-
 quette corrigée* , comme une femme du grand monde et qu'on
 juge même capable de rivaliser un moment avec *Julie* dans
 tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté , ressemble plus à
 l'*Araminte* des *Ménechmes* , à l'une de ces vieilles folles de
 comédie , courant sans cesse après des hommes qui les fuyent
 toujours , qu'à une femme de la société. Mais Lanoue avait
 besoin de cette exagération pour frapper vivement sa co-
 quette , et préparer le dénouement. Malgré les critiques très-
 fondées qu'on a faites de sa Pièce , ce n'est point un ouvrage
 sans mérite. Laharpe lui-même , dont le plus grand tort est
 de donner souvent à la raison le ton de l'humeur et de l'injus-
 tice , reconnaît que le rôle de *Julie* est très-propre à montrer
 le pouvoir de la figure et du talent d'une actrice. Après avoir
 réussi plus que personne dans cette épreuve brillante , après
 avoir paré ce rôle de la coquette , des prestiges les plus sédui-
 sans , M^{lle} Comtat a pris celui de la tante , le meilleur et le
 plus raisonnable de la pièce : je l'ai vu jouer autrefois par

M^{lle} Raucourt, qui savait très-bien déposer la majesté tragique, et ne conserver ici que de l'aisance, du calme et de la dignité; M^{lle} Comtat y joint quelque chose de plus délicat et de plus affectueux : mais s'il est difficile de regretter personne dans les rôles dont elle veut bien se charger, il est impossible de ne pas la regretter elle-même dans tous ceux qu'elle abandonne, et rien ne fait plus d'honneur à M^{lle} Emilie Levert, que d'avoir su la rappeler quelquefois. Si ces légères ressemblances appartiennent à l'imitation, elles prouvent l'excellent goût de la débutante dans le choix de ses modèles; si elles appartiennent à l'instinct, elles promettent un talent trop rare pour n'être pas puissamment encouragé.

Tant d'avantages sont compensés par quelques inconvéniens. M^{lle} Levert a dans la prononciation un défaut naturel qu'elle combat avec une constance opiniâtre, et qui n'a pas encore cédé à ses efforts. Les conseils de l'expérience doivent aussi l'engager à soigner davantage sa diction qui n'est pas toujours également ferme et juste : son intelligence paraît sûre; elle saisit en général très-bien le sens et les intentions d'un rôle; mais l'art de les faire ressortir par une distribution prompte et sage de toutes les parties, a besoin chez elle d'être perfectionné. Cet art est peut-être ce qui produit le plus d'effet au théâtre, ou du moins l'effet le plus sûr et le plus soutenu; il annonce dans un acteur l'heureuse alliance de l'esprit et du jugement, de la nature et de l'étude : on ne peut guère douter que M^{lle} Emilie Levert ne parvienne à l'acquérir. Elle a, dit-on, le goût le plus vif pour le théâtre, une patience que rien n'épuise, un zèle que rien ne décourage; et si, contre l'autorité de l'exemple, elle répond à la bienveillance du public par de nouveaux efforts, on peut hardiment lui promettre des succès aussi peu communs aujourd'hui, que les moyens qu'elle emploie pour les obtenir.

ESMÉNARD.

ESPRIT DE MADAME NECKER, extrait des cinq volumes des *Mélanges* tirés de ses manuscrits, publiés en 1798 et en 1801; par M. B. D. V. — A Paris, chez *Leopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

M. Necker publia en 1798 trois volumes de *Mélanges* extraits des manuscrits de sa femme, et ces trois volumes furent suivis de deux autres qui parurent en 1801.

Ce recueil fut trouvé beaucoup trop considérable ; on fit à l'éditeur le reproche d'avoir moins prouvé son goût que sa tendresse conjugale , en offrant au public , parmi un assez grand nombre de pensées justes ou brillantes , un nombre plus grand encore d'idées fausses ou rebattues , de phrases obscures ou insignifiantes , très-propres à compromettre , sous le rapport de l'esprit et du jugement , la mémoire de l'auteur chéri pour lequel il voulait nous faire partager son admiration et ses regrets. Un nouvel éditeur , dont aucun sentiment personnel ne pouvait sans doute égarer le discernement , vient de réduire les cinq volumes en un seul : c'est déjà faire une cruelle satire de l'ouvrage ; mais s'il arrivait que ce seul volume dût encore être réduit à moitié pour qu'il ne contint que des choses intelligibles , utiles ou piquantes , M. Necker mériterait bien plus de reproches encore qu'on ne lui en a fait , ou bien il faudrait en faire de très-graves au compilateur étranger qui n'aurait pas su mettre tout le bon à profit faute de le distinguer , et aurait employé confusément le bon et le mauvais jusqu'à la concurrence du nombre de pages qu'il se proposait de remplir. Je ne m'établirai point juge de cette question ; je la laisse à décider à ceux qui ayant lu en entier les *Mélanges* de M^{me} Necker et lisant l'extrait qu'on en vient de donner , seront à même de sentir si celui-ci offre le meilleur choix possible de ce que renferment les autres. Je me bornerai à examiner l'extrait en lui-même.

M^{me} Necker , douée d'un esprit très-cultivé , et remplie d'une véritable passion pour les lettres , rassemblait dans son opulente maison , plusieurs des écrivains les plus célèbres de son tems ; Buffon et Thomas figuraient principalement dans cette réunion. M^{me} Necker avait pour tous les deux une admiration profonde , respectueuse et tendre ; elle les mettait au-dessus de tout le reste des hommes ; mais elle admettait entre eux une inégalité qu'elle exprimait ainsi : *Thomas est l'homme de son siècle ; Buffon est l'homme de tous les siècles*. En général , les femmes jugent les auteurs et les livres avec leurs affections plutôt qu'avec leur goût et leurs lumières : l'écrivain qu'elles aiment le mieux , est le meilleur.

leur des écrivains. Cette préférence, souvent injuste en elle-même, entraîne nécessairement des exclusions et des répugnances plus injustes encore. Buffon et même Thomas n'aimaient point Voltaire; par conséquent M^{me} Necker ne l'aime pas non plus; elle juge son caractère et ses ouvrages avec une excessive sévérité, et l'on peut croire que lorsqu'elle proposa la première de lui élever une statue, elle céda moins à un mouvement de véritable enthousiasme pour ce grand homme, qu'au désir de mêler son nom à une chose d'éclat. Elle n'épousait pas seulement les intérêts de rivalité et les sentimens d'aversion de ses deux amis; elle adoptait encore leurs pensées; elle se les appropriait et les commentait en cent façons: elles devenaient la base de sa doctrine en morale ou en littérature. Buffon avait pour système qu'on peut à peu près tout ce qu'on veut fortement, que le génie n'est autre chose qu'une application profonde et persévérante, et que par conséquent il faut sans cesse diriger vers un objet unique toute son attention, toutes les forces de son esprit. Cette maxime qu'il mettait en pratique au point de rester étranger à toutes les choses de littérature qui n'avaient pas un rapport direct avec ses travaux et d'ignorer même en quoi consistaient les premières règles de notre versification, cette maxime est répétée, retournée dans le livre de M^{me} Necker en autant de manières qu'une pensée peut l'être; et les formes ne sont ni assez variées, ni assez piquantes pour déguiser la monotone identité du fond.

M^{me} Necker fait un abus continuel d'images et de comparaisons; elle ne dissimule point sa prédilection pour ce genre d'esprit et de style. Saisir des rapports justes, quoique éloignés, entre deux idées, lui paraît la chose la plus facile et la moins désirable; mais marquer la relation apparente qui existe entre un objet métaphysique et un objet matériel, est pour elle la plus belle opération de l'esprit humain et le véritable secret de l'art d'écrire: en un mot, elle préfère de beaucoup une image nouvelle à une idée neuve, c'est-à-dire rien ou presque rien à quelque chose. Elle avait probablement puisé cet amour du style figuré et métaphorique dans son admiration passionnée pour Tho-

mas, dont le principal vice, comme écrivain, est de transporter avec profusion dans la langue de l'éloquence et de la philosophie, des expressions et des images empruntées à la langue des arts, et à celle des sciences mathématiques et naturelles. Mais, comme il arrive à tous les imitateurs, M^{me} Necker outre beaucoup les défauts de son modèle. Thomas manquait de naturel, mais non pas de clarté; M^{me} Necker est à la fois affectée et obscure. Aurait-elle pu comprendre elle-même, deux jours après l'avoir écrite, cette pensée que je vais transcrire? « Deux puissances reconnues maintiennent » l'équilibre de cet Univers, dont l'une attire sans cesse » vers un centre commun des corps qu'une impulsion » puissante met en mouvement, et qui ont besoin de » ce mouvement pour ne pas se réunir dans une masse » inerte, mais qui cependant s'écarteraient du centre » et renverseraient l'ordre des choses, s'ils n'étaient pas » retenus par cette force toujours puissante, quoique » son action ne soit pas toujours apparente. Un des » avantages de cette vue générale est de pouvoir ré- » former nos plans imparfaits par les plans parfaits que » nous avons devant les yeux; et, sans aller plus loin, » cette comparaison fournirait des réflexions bien utiles » aux corps constituans. » Qu'est-ce que Voltaire aurait dit de ce style, lui qui appelait du galithomas le style physico-métaphysique de l'ami de M^{me} Necker? Elle a nombre de pensées de cette obscurité-là : beaucoup aussi sont fort claires et le sont trop; cela arrive souvent aux gens en qui l'obscurité ne vient pas de la profondeur, mais de la difficulté d'être clair ou de l'envie de ne pas l'être. Pour parler figurément, comme M^{me} Necker, ce sont des ruisseaux dont on ne voit pas le fond, parce qu'on en a troublé l'eau; dès qu'elle est reposée, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de quoi se baigner le bout des pieds.

M^{me} Necker s'est donné la peine d'écrire cette phrase: « Une légère contrariété dérange la tête d'un homme » de génie, comme un grain de sable tourmente sa » machine et la détruit enfin. » Elle n'avait donc pas lu, ou bien elle avait oublié ce que Pascal a dit si énergiquement du *petit grain de sable qui se mit dans*

l'urètre de Cromwel. Elle avait donc oublié que ce profond penseur avait dit aussi en parlant du *plus grand homme du monde* : « Ne vous étonnez pas s'il ne » raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonnie » à ses oreilles ; c'en est assez pour le rendre incapable » de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la » vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, » et trouble cette puissante intelligence qui gouverne » les villes et les royaumes. » Ce n'est point assez pour M^{me} Necker de répéter, en les affaiblissant, des pensées consacrées et devenues proverbiales ; elle répète aussi les siennes, comme pour les dédommager de ce qu'elles ne feront point la même fortune. Mais ce reproche s'adresse beaucoup moins à elle qui était bien la maîtresse d'écrire plusieurs fois une même chose sur des manuscrits qu'elle ne destinait point à l'impression, qu'à ses éditeurs et particulièrement au second dont l'attention portant sur un objet de bien moindre étendue, ne devait pas laisser passer des répétitions qui n'ont point échappé à celle de son lecteur. S'il veut se convaincre de ce que j'avance, qu'il rapproche entr'elles, par exemple, les pages 109 et 176 ; 162 et 180 ; et il s'apercevra qu'elles contiennent les mêmes pensées, sans la plus légère différence d'expressions. Il a divisé son recueil en *pensées et traits, pensées et souvenirs, et fragmens de correspondance* : cette division est inutile et chimérique ; du moins quant aux deux premières parties, puisqu'elles contiennent des choses de nature absolument semblable, et quelquefois les mêmes choses. Enfin, je reprocherai au nouvel éditeur de n'avoir pas même pris la peine de composer l'avertissement qui précède l'ouvrage, et de l'avoir tiré presque entier d'un article sur la première partie des *Mélanges* de M^{me} Necker qui fut inséré dans la *Décade*, page 81 du 1^{er} trimestre de l'an VII. Il voit que je circonscris les faits et que je ne l'accuse point vaguement. J'ajouterai, aux dépens de qui de droit, que le livre est fort mal imprimé. On y lit cette phrase ainsi orthographiée : « M. de *Salincourt* disait en voyant » brûler sa bibliothèque : je n'aurais guères profité de » mes livres, si je ne *savait* pas les perdre. » Cette dernière faute n'est que de typographie, elle ne tire point à

mas, dont le principal vice, comme écrivain, est de transporter avec profusion dans la langue de l'éloquence et de la philosophie, des expressions et des images empruntées à la langue des arts, et à celle des sciences mathématiques et naturelles. Mais, comme il arrive à tous les imitateurs, M^{me} Necker outre beaucoup les défauts de son modèle. Thomas manquait de naturel, mais non pas de clarté; M^{me} Necker est à la fois affectée et obscure. Aurait-elle pu comprendre elle-même, deux jours après l'avoir écrite, cette pensée que je vais transcrire? « Deux puissances reconnues maintiennent » l'équilibre de cet Univers, dont l'une attire sans cesse » vers un centre commun des corps qu'une impulsion » puissante met en mouvement, et qui ont besoin de » ce mouvement pour ne pas se réunir dans une masse » inerte, mais qui cependant s'écarteraient du centre » et renverseraient l'ordre des choses, s'ils n'étaient pas » retenus par cette force toujours puissante, quoique » son action ne soit pas toujours apparente. Un des » avantages de cette vue générale est de pouvoir ré- » former nos plans imparfaits par les plans parfaits que » nous avons devant les yeux; et, sans aller plus loin, » cette comparaison fournirait des réflexions bien utiles » aux corps constituans. » Qu'est-ce que Voltaire aurait dit de ce style, lui qui appelait du galithomas le style physico-métaphysique de l'ami de M^{me} Necker? Elle a nombre de pensées de cette obscurité-là : beaucoup aussi sont fort claires et le sont trop; cela arrive souvent aux gens en qui l'obscurité ne vient pas de la profondeur, mais de la difficulté d'être clair ou de l'envie de ne pas l'être. Pour parler figurément, comme M^{me} Necker, ce sont des ruisseaux dont on ne voit pas le fond, parce qu'on en a troublé l'eau; dès qu'elle est reposée, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de quoi se baigner le bout des pieds.

M^{me} Necker s'est donné la peine d'écrire cette phrase: « Une légère contrariété dérange la tête d'un homme » de génie, comme un grain de sable tourmente sa » machine et la détruit enfin. » Elle n'avait donc pas lu, ou bien elle avait oublié ce que Pascal a dit si énergiquement du *petit grain de sable qui se mit dans*

l'urètre de Cromwel. Elle avait donc oublié que ce profond penseur avait dit aussi en parlant du *plus grand homme du monde* : « Ne vous étonnez pas s'il ne » raisonne pas bien à présent ; une mouche bourdonne » à ses oreilles ; c'en est assez pour le rendre incapable » de bon conseil. Si vous voulez qu'il puisse trouver la » vérité, chassez cet animal qui tient sa raison en échec, » et trouble cette puissante intelligence qui gouverne » les villes et les royaumes. » Ce n'est point assez pour M^{me} Necker de répéter, en les affaiblissant, des pensées consacrées et devenues proverbiales ; elle répète aussi les siennes, comme pour les dédommager de ce qu'elles ne feront point la même fortune. Mais ce reproche s'adresse beaucoup moins à elle qui était bien la maîtresse d'écrire plusieurs fois une même chose sur des manuscrits qu'elle ne destinait point à l'impression, qu'à ses éditeurs et particulièrement au second dont l'attention portant sur un objet de bien moindre étendue, ne devait pas laisser passer des répétitions qui n'ont point échappé à celle de son lecteur. S'il veut se convaincre de ce que j'avance, qu'il rapproche entr'elles, par exemple, les pages 109 et 176 ; 162 et 180 ; et il s'apercevra qu'elles contiennent les mêmes pensées, sans la plus légère différence d'expressions. Il a divisé son recueil en *pensées et traits, pensées et souvenirs, et fragmens de correspondance* : cette division est inutile et chimérique ; du moins quant aux deux premières parties, puisqu'elles contiennent des choses de nature absolument semblable, et quelquefois les mêmes choses. Enfin, je reprocherai au nouvel éditeur de n'avoir pas même pris la peine de composer l'avertissement qui précède l'ouvrage, et de l'avoir tiré presque entier d'un article sur la première partie des *Mélanges* de M^{me} Necker qui fut inséré dans la *Décade*, page 81 du 1^{er} trimestre de l'an VII. Il voit que je circonscie les faits et que je ne l'accuse point vaguement. J'ajouterai, aux dépens de qui de droit, que le livre est fort mal imprimé. On y lit cette phrase ainsi orthographiée : « M. de *Salincourt* disait en voyant » brûler sa bibliothèque : je n'aurais guères profité de » mes livres, si je ne *savait* pas les perdre. » Cette dernière faute n'est que de typographie, elle ne tire point à

conséquence; la première peut induire en erreur sur un fait. Ce n'est point M. de Salincourt, mais bien M. de Valincourt, ami de Racine et de Boileau, chargé après leur mort de continuer l'histoire du roi, qui vit brûler en 1726 sa maison de Saint-Cloud, et tint le propos que rapporte M^{me} Necker. Sans doute on doit des encouragemens au jeune libraire dont l'activité et la confiance semblent seules aujourd'hui imprimer quelque mouvement au commerce de la librairie; mais il est tems de l'engager sérieusement, pour l'intérêt de tous et principalement pour le sien, à mieux choisir désormais ses ouvrages et ses éditeurs. Le scandale des éditions mal faites est à son comble, et le public instruit en est justement révolté.

Je reviens à M^{me} Necker. Quels que fussent les défauts de son esprit et de son style, il n'est point rare de rencontrer dans ses Mélanges des pensées remarquables par la justesse, la profondeur et le véritable éclat : on y trouve aussi des mots piquans échappés à l'imagination ou fournis par la mémoire des hommes d'esprit dont elle vivait entourée. Je demande la permission de citer ici quelques-unes de ces pensées et de ces mots :

« Les systèmes ne sont pas dangereux pour les bons
 » esprits : c'est un fleuret dont ils s'amuse dans la
 » chambre, et qu'ils changent contre une véritable épée
 » au milieu du combat. — La vertu la plus pure doit être
 » quelquefois victime sur la terre, comme on préférerait
 » les animaux sans tache pour les immoler sur l'autel. —
 » Il faut garder son énergie pour les opinions essentielles.
 » — Marmontel, étant en Hollande, y parlait beaucoup
 » de tolérance. Pourquoi insistez-vous tant, lui dit-on, sur
 » la tolérance, dans un moment où tout le monde est
 » tolérant? *C'est*, répliqua-t-il, *qu'il faut travailler aux*
 » *digues, quand les eaux sont basses.* — Quand Thomas
 » eut peint les malheurs qui environnent la gloire, on
 » lui écrivait : vous nous envoyez à la gloire comme à
 » l'échafaud. — L'argent est un sujet d'inquiétude pour
 » certaines gens; mais c'est en intervertir l'usage : car
 » l'emploi le plus utile qu'on en puisse faire, après
 » celui de la bienfaisance, est de nous garantir des
 » agitations de la vie. Il ne faut donc pas qu'il en soit
 » l'effet,

» l'effet, mais le remède.—M. Dubucq disait que l'amour
 » est un état de guerre; c'est pour cela que tous les
 » termes en sont militaires: *vaincu, vainqueur, chaîne*
 » *conquête*, etc. — On racontait à M. Borda, que
 » fameux Struensée avait avoué, dans son interroga-
 » toire, ses liaisons avec la reine de Danemarck. *Un*
 » *Français*, dit M. Borda, *l'aurait dit à tout le monde*
 » *et ne l'aurait avoué à personne*. — M. Dubucq vantait
 » beaucoup l'esprit d'un homme avec qui il venait de
 » s'entretenir pour la première fois. On lui prouva que
 » c'était un sot. *Ce n'est pas ma faute*, dit-il, *s'il n'a*
 » *de provisions que pour un jour*. — Le cardinal de
 » Fleury refusait une place à un jeune homme, et disait
 » à son père: Soyez tranquille, si vous lui manquez, je
 » le protégerai. *En ce cas*, répondit-il, *je le recom-*
 » *mande à votre Éternité.* »

A tout prendre, le volume vaut la peine d'être lu;
 mais je crois qu'il pourrait être meilleur, et je suis sûr
 qu'il pourrait être mieux fait. AUGER.



HISTOIRE des guerres civiles de la République romaine,
 traduite du texte grec d'APPIEN, d'Alexandrie; par
 J. J. COMBES-DAUNOUS, ex-législateur, et membre
 de quelques Sociétés littéraires. — Trois vol. in-8°.
 — A Paris, chez *Lenormant*, impr.-libr., rue des
 Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17; et à la
 Librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-
 Augustins, n° 15.

LES événemens que la traduction de cette Histoire
 nous rappellent, ont tellement assiégé notre mémoire,
 pendant le cours de l'éducation première que nous avons
 reçue de nos maîtres, et de la seconde que chacun de
 nous s'est donnée à lui-même, ils sont une si grande
 partie de nos études et de nos réflexions, que c'est main-
 tenant pour nous une matière épuisée, et une espèce
 de lieu commun. Mais les Romains ne se lassaient pas
 de les lire. Ils les dévoraient dans Salluste, Tite-Live,
 les Commentaires de César, Patérculus; ils étaient flats

tés que Plutarque, Appien, Dion-Cassius les fissent revivre dans la langue de ces Grecs dont ils avaient conquis jusqu'à la littérature. Ce n'est pas qu'Appien, fort supérieur à Dion-Cassius, soit de la force de Plutarque et des autres historiens que nous venons de citer : son style a peu d'éloquence et de mouvement. Il est diffus, traînant : mais il a de la méthode et de la clarté. Il y a dans l'ouvrage d'Appien une lacune qui s'étend depuis les proscriptions des triumvirs jusques à la bataille d'Actium. M. Combes-Dannous, son traducteur, s'est servi de Plutarque pour la remplir, et a mis à contribution la Vie d'Antoine de ce célèbre biographe. Appien n'est pas toujours d'accord sur les faits et leurs conséquences avec Paterculus et Tite-Live ; et c'est un désavantage pour lui, parce que ces deux historiens étant plus près du tems où les événemens qu'ils retracent se sont passés, ont dû moins les altérer qu'un auteur grec qui d'ailleurs écrivait avec les préjugés de sa nation ; mais quand il se trouve en contradiction avec César, dans ses Commentaires sur la guerre civile, et avec Cicéron, dans ses Lettres, le désavantage est bien plus grand ; car il est impossible que l'on n'accorde pas plus de créance à César et à Cicéron qui ont été acteurs dans ces scènes fameuses, qu'à Appien qui les raconte deux cents ans après, et qui, vivant sous Adrien, a quelque intérêt à en pallier l'atrocité, pour ne pas déplaire à un des successeurs d'Octave. M. Combes relève plusieurs de ces contradictions avec assez d'impartialité : mais il y en a beaucoup qu'il passe sous silence. Les notes où il se livre à cette discussion, sont savantes et instructives. Quant à sa traduction, nous la croyons fidelle. Nous aurions seulement désiré qu'il eût donné à son style plus de couleur et d'élégance, et que dans une narration de faits qui sont presque toujours d'un ordre élevé, il ne se fût pas permis des expressions basses et des locutions populaires et proverbiales, comme, par exemple, *il fallait en découpre*, lorsqu'il s'agit d'annoncer une bataille dont le sort pouvait être décisif et pour les vainqueurs et pour les vaincus. Il faut toujours mettre de la dignité dans son style, si l'on veut être lu avec intérêt. Cela était d'autant plus facile à M. Combes, que

quand la matière le comporte, et que son auteur paraît mieux sentir l'importance de ce qu'il écrit (ce qui d'ailleurs n'arrive pas souvent à Appien), le traducteur soigne alors davantage sa diction. Nous allons en donner la preuve par deux morceaux que nous croyons devoir faire plaisir au lecteur. Le premier est une préparation à la bataille de Pharsale. Dans cette espèce d'exorde, Appien, qui paraît alors plus éloquent qu'à lui n'appartient, a l'air de promener ses yeux et sa pensée sur les deux armées et de Pompée et de César, et de lire sur le front et dans les regards des soldats des deux partis les accablantes réflexions dont leur ame est la proie. Écoutons Appien; c'est-à-dire son traducteur :

« Lorsque tout fut prêt des deux côtés, on resta
 » long-tems immobile et dans un profond silence. On
 » hésitait, on craignait encore; on se regardait récipro-
 » quement, ne sachant qui commencerait la charge.
 » Des sentimens de commisération entrèrent dans le
 » cœur du plus grand nombre; car on n'avait jamais
 » vu des troupes romaines si nombreuses partageant le
 » même danger. On déplora l'usage que tant de braves
 » allaient faire de leur valeur, sur-tout en réfléchissant
 » que c'étaient des Romains qui allaient combattre
 » contre des Romains. A l'approche du moment criti-
 » que, l'ambition, qui avait jusqu'alors enflammé,
 » aveuglé toutes les ames; s'éteignit et fit place à la ter-
 » reur. Le bon sens imposa silence à la vaine passion de
 » la gloire; il mesura le danger, il en approfondit la
 » cause. On ne vit que deux citoyens qui disputaient
 » entr'eux à qui aurait la première place, qui, pour
 » cela, s'exposaient à perdre eux-mêmes la vie, à ne
 » pouvoir plus rester, après leur défaite, même dans le
 » rang des derniers citoyens, et qui compromettaient en
 » même tems un très-grand nombre de gens de bien
 » pour leur querelle. On se rappelait qu'ils avaient été
 » autrefois amis, alliés par des relations domestiques;
 » que c'était par un commerce réciproque de bons
 » offices, qu'ils avaient étendu leur crédit et agrandi
 » leur influence; tandis que, dans ce moment, ils
 » avaient le glaive tiré l'un contre l'autre, entraînant

» dans la même impiété, dans le même sacrilège, les
 » deux armées qu'ils commandaient, dont les soldats
 » appartenant à la même nation, à la même cité, à la
 » même tribu, à la même famille, et dont même quel-
 » ques-uns étaient frères; car cette circonstance ne man-
 » qua point à l'horreur de cette bataille. Il était dans
 » l'ordre qu'un combat qu'allaient se livrer deux armées si
 » nombreuses de la même nation, fût signalé par des évé-
 » nemens inouis. En y songeant l'un et l'autre, les deux
 » chefs se sentirent émus d'un repentir qui alors ne pou-
 » vait plus rien produire; et chacun d'eux, en réfléchissant
 » que les résultats de cette journée allaient le rendre le
 » premier ou le dernier des mortels, rougissait d'avoir
 » engagé la querelle. On prétend qu'ils s'attendrirent,
 » l'un et l'autre jusqu'à répandre des larmes. »

L'éloquence de ce morceau ne consiste pas dans le choix des expressions et dans l'entraînante rapidité des mouvemens oratoires. Ici tout est calme, réfléchi : c'est l'éloquence de la pensée, c'est celle de l'histoire, du moins telle que l'écrivent les anciens; car il s'en faut qu'on trouve beaucoup de pages de cette force dans les historiens modernes qui ne fixent notre attention que par l'importance des faits qu'ils racontent, et ne cherchent jamais à la captiver, en nous mettant dans la confiance de leurs sentimens et de leurs réflexions.

Le second morceau que nous allons transcrire, est d'un tout autre genre. C'est un de ces discours que les anciens mettent dans la bouche des personnages dans les momens les plus intéressans des scènes historiques, soit que ces personnages (ce qui est difficile à croire) aient réellement prononcé ces discours, soit que l'historien parle pour eux. Les triumvirs, à ce que raconte Appien, peu contents de proscrire les hommes et de s'emparer de leurs biens, voulurent aussi *taxer* les femmes, et les faire contribuer aux besoins de la guerre; et de quelle guerre encore? de celle qui les privait de leurs pères, de leurs frères, de leurs époux, s'égorgeant les uns les autres. Quatorze cents de ces dames romaines les plus distinguées par leur fortune, furent soumises à une cottisation arbitrairement ordonnée. Elles jugèrent convenable d'implorer le secours des femmes

qui appartenaien^t aux familles des triumvirs. Elles furent accueillies par la soeur d'Octave et la mère d'Antoine ; mais Fulvie, sa femme, leur fit ignominieusement fermer sa porte, injure qui les souleva d'indignation. Elles se rendirent au Forum, et fendant la presse du peuple, écartant les gardes, elles vinrent se placer auprès de la tribune aux harangues. Hortensia, fille de l'orateur consul, Hortensius, et qui sans doute avait hérité de l'éloquence de ce digne rival de Cicéron, avait été choisie pour porter la parole. Nous passerons la première partie de son discours qui est un peu vague, et nous ne citerons que la seconde.

« Pourquoi voulez-vous nous mettre à contribution, »
 » lorsque nous ne participons ni aux magistratures, ni »
 » aux honneurs, ni aux commandemens de province, »
 » ni à ces fonctions quelconques du gouvernement que »
 » vous disputez entre vous au prix de tant de calamités ? »
 » parce que vous avez, dites-vous, à faire la guerre ? Et »
 » quels ont été les tems où la République n'a pas eu des »
 » ennemis à combattre ? Et à l'occasion de quelle guerre »
 » les femmes ont-elles été mises à contribution, elles, »
 » que leur sexe sépare des hommes sous les rapports »
 » politiques ? Une fois seulement nos mères, s'élevant »
 » au-dessus d'elles-mêmes, contribuèrent aux besoins »
 » publics, lorsque réduits à l'extrémité par les Cartha- »
 » ginois, vous courûtes les plus grands dangers pour »
 » tous les pays de votre domination, et pour Rome, »
 » même ; mais elles n'offrirent alors qu'une contribu- »
 » tion spontanéc et volontaire ; mais ce ne fut ni aux »
 » dépens de leurs terres, ni aux dépens de leurs do- »
 » maines, ni aux dépens de leurs dots, ni aux dépens »
 » de leurs maisons, toutes choses sans lesquelles les »
 » femmes de condition libre ne sauraient subsister. Ce »
 » ne fut qu'aux dépens de leurs ornemens domestiques, »
 » sans appréciation préalable, sans avoir à craindre ni »
 » délateurs, ni accusateurs, sans avoir à redouter ni »
 » contrainte, ni violence ; ce ne fut que d'après l'im- »
 » pulsion de leur bon plaisir. Or, avez-vous aujourd'hui »
 » de quoi vous alarmer sur le compte de l'Empire »
 » romain ou de la patrie ? Ayez à combattre ou les »
 » Gaulois ou les Parthes, et vous verrez que dans l'inté-

» rêt du salut commun, nous ne le céderons point à nos
 » mères. Mais aux dieux ne plaise que, pour une guerre
 » civile, nous nous mettions à contribution, que nous
 » vous fournissions aucuns secours lorsque vous allez
 » vous faire la guerre les uns aux autres ! nous n'en
 » avons fourni aucun à César ni à Pompée ; Marius
 » ne nous en imposa pas la nécessité ; Cinna ne songea
 » pas à nous y contraindre, ni même Sylla qui fut le
 » tyran de sa patrie, tandis que vous prétendez n'avoir
 » pour but que d'y rétablir le bon ordre. » Appien
 ajoute que les triumvirs donnèrent aux licteurs l'ordre
 d'éloigner ces femmes de la tribune et de les chasser ;
 qu'il s'éleva alors un grand tumulte ; que les licteurs
 n'osèrent pas exécuter l'ordre des triumvirs, et que ces
 derniers se levèrent et ajournèrent le peuple au lende-
 main. Ce fait, qui n'est rapporté que par Appien, est
 remarquable. On aime à voir des monstres trembler de-
 vant un sexe qui n'a de force que sa faiblesse, et la
 fille d'Hortensius faire pour un moment triompher la
 cause de ses illustres clientes dans ce même Forum où
 son père avait disputé et quelquefois ravi à Cicéron la
 palme de l'éloquence. M.

*INSTRUCTION sur les moyens de suppléer le sucre dans
 les principaux usages qu'on en fait pour la médecine
 et l'économie domestique ; par M. PARMENTIER, mem-
 bre de la Légion d'Honneur et de l'Institut de France.
 — Brochure in-8° de 96 pages. — Chez Méquignon
 aîné, libraire, rue de l'École de Médecine.*

QUELQUES étrangers prétendent qu'il n'y a point
 d'esprit public en France. Si par esprit public, ils en-
 tendent cet égoïsme national qui donne une préférence
 exclusive à tout ce qui est du pays ; cet entêtement mer-
 cantile qui attache plus de prix aux grossiers produits
 indigènes, qu'aux plus utiles productions exotiques ;
 cet orgueil aveugle qui s'astreint aux privations par
 mépris pour l'industrie étrangère ; cette morgue inhos-
 pitalière repoussant tout ce qui n'est pas né dans le

même climat ; cette sotte prévention traitant de barbares les hommes lettrés qui parlent une autre langue ; la France assurément est dépourvue d'esprit public. Mais si l'on doit entendre par ce mot le civisme inné, cette opinion générale qui commande les plus grands efforts, pour soutenir l'honneur du nom français, cet amour inépuisable et ce courage opiniâtre secondant les vues du chef habile qui règle les destinées de l'Europe, cette confiance inaltérable, universelle, absolue, consentant aux plus nombreux sacrifices pour assurer la paix et la prospérité, la France possède le véritable esprit public.

C'est cet esprit libéral qui inspire le génie des savans et les rend cosmopolites, dans la seule intention d'enrichir leur patrie du fruit de leurs recherches ; mais lorsqu'une puissance ennemie refuse l'échange de lumières et de bienfaits qu'ils lui offrent, ce même esprit public leur ouvre de nouvelles sources et force la nature à livrer à l'industrie agricole ou manufacturière les trésors qu'elle n'avait offerts jusqu'alors que dans les contrées lointaines. Tel est le but où tendent maintenant les naturalistes, les physiciens et les chimistes français. Les uns veulent acclimater le coton ou multiplier les végétaux textiles ; d'autres essayent à suppléer le thé, le café, la cochenille, l'indigo ; ceux-ci veulent retirer le sucre de la pomme ou du raisin. Nous affranchir du tribut honteux que nous avons payé long-tems à la cupidité insulaire, est le vœu qu'ils forment tous, et la considération générale qui récompense leurs travaux, est la preuve la plus sûre de l'existence de l'esprit public.

Depuis trente ans, M. Parmentier avait annoncé la possibilité d'extraire de plusieurs racines, de plusieurs fruits et sur-tout du raisin, une matière sucrée propre à remplacer la cassonade ; mais la facilité avec laquelle nous retirions des colonies le sucre de canne préférable à tout autre, lui fit ajouter peu d'importance à ce supplément indigène. Depuis ce tems M. Achard, chimiste de Berlin, prouva que la betterave (*beta-vulgaris*) pouvait fournir une grande quantité de sucre. On répéta en France les expériences de Prusse ; elles ne donnèrent

pas un résultat satisfaisant. On fit d'heureux essais sur les érables, les carottes; et M. Parmentier lui-même obtint du sucre cristallisé de la tige du maïs: mais toutes ces tentatives parurent plus curieuses qu'utiles et l'on aurait cessé sans doute de s'occuper de semblables recherches, si le commerce des îles n'avait point reçu d'entraves. Dès que l'on eut la crainte de ne pouvoir tirer d'Amérique ou du Levant une quantité de sucre égale aux besoins du Continent; on interrogea de nouveau les savans. M. Pully, chimiste italien, naturalisé français, et M. Proust, chimiste français, naturalisé espagnol, appelèrent l'attention publique sur la matière sucrée du raisin et publièrent à ce sujet des notices intéressantes. Le *Journal de physique* nous apprend que M. Proust avait fait à Madrid de la cassonade de raisin d'une saveur sucrée franche et analogue à celle de l'*arundo saccharifera*. Ce succès excita l'émulation des Français. M. Cadet-de-Vaux indiqua les moyens d'obtenir de la pomme un sirop fort utile dans les usages domestiques, et M. Parmentier reprit ses anciens travaux sur la matière sucrée des végétaux. Il s'appliqua sur-tout au raisin et rédigea l'instruction que nous analysons en ce moment. Ce savant philanthrope ne se borna pas au simple exposé du procédé par lequel on retire le sucre du raisin du Midi, il entre dans le détail de toutes les préparations qui peuvent conserver au moût sa propriété sucrée dans les provinces méridionales et dans le nord. Il présente la meilleure manière de préparer le rob et le sirop des raisins nouveaux ou secs; il enseigne une excellente méthode pour faire la conserve de raisin ou raisiné et vin cuit; enfin, il fait connaître toutes les applications utiles que peuvent recevoir ces préparations, soit pour améliorer les vins de crû médiocre, soit pour remplacer le sucre cristallisé dans la médecine et dans les usages domestiques.

L'époque à laquelle paraît l'instruction que nous donne M. Parmentier, est on ne peut plus favorable: les vignes sont partout chargées de raisin, partout on éprouve le besoin de suppléer le sucre, et l'active prévoyance de S. Ex. le Ministre de l'intérieur, n'a laissé aucun département dans l'ignorance des moyens que

la science offre à l'économie. Il n'existe donc plus d'obstacles, si ce n'est cette routine indolente qui résiste à toute innovation lors même que son utilité est évidente. Espérons que la confiance due aux conseils d'un savant dont tous les travaux ont pour objet le bien public, triomphera de cette force d'inertie, enrichira le commerce d'une nouvelle branche lucrative, et prouvera aux ennemis de la France qu'elle peut se suffire à elle-même en trouvant sur son sol, un superflu que l'habitude a rendu nécessaire. C. L. CADET.

VARIÉTÉS.

NÉCROLOGIE. — La mort vient d'enlever aux arts M. François-Marie Neveu, professeur de dessin à l'École polytechnique.

Il naquit à Paris le 8 décembre 1756; il y est décédé le 7 août 1808.

Il fit les meilleures études au collège de Mazarin. Aucun des arts qui parlent à l'imagination ne lui fut étranger; mais la peinture fut celui qui le captiva le plus. Le talent qu'il avait acquis dans cette partie, et sur-tout son élocution vive et facile, le firent distinguer de bonne heure parmi ceux qui couraient la même carrière, et lui méritèrent des places honorables. Dès l'âge de vingt-huit ans, il fut employé par le gouvernement, soit à la Bibliothèque royale, dans la partie du dessin, soit à la commission des travaux publics, en qualité de secrétaire-général, soit comme commissaire en Allemagne, pour y recueillir les ouvrages relatifs à son art, et même les ouvrages relatifs à la littérature à laquelle il consacrait le tems qu'il déroba à la peinture.

Il acquit dans cette mission des connaissances minéralogiques fort étendues, et y fit des observations qu'il avait le projet de mettre au jour.

Nommé professeur de dessin à l'École polytechnique au moment de sa fondation, il y a fait preuve du plus grand talent, par la manière claire et brillante dont il enseignait, par les principes qu'il y professait, et par les leçons insérées dans les journaux de l'École.

La jalousie n'eut aucune prise sur son ame. Ses rivaux ne reçurent jamais de plus grands ni de plus sincères éloges que de lui.

Ses ouvrages annoncent qu'il joignait une grande facilité à une conception vive. Ses paysages sont remarquables par la fraîcheur du coloris, et la vérité des lointains. Ses études sont pittoresques et ses dessins originaux ; en général toutes ses productions portent l'empreinte de la sensibilité.

Ses qualités et ses talens lui attirèrent beaucoup d'amis, parmi lesquels il s'honorait de compter le ministre d'Etat directeur-général de l'Ecole polytechnique, et le président du Corps-Législatif, ainsi que des savans distingués.

Les dernières années de sa vie ont coulé rapidement dans une union douce et calme qui Parracha aux sociétés bruyantes dont il faisait le charme dans sa jeunesse.

Sa vie entière fut celle d'un homme de bien, religieux sans excès, bon parent, bon ami : ses derniers momens ont été ceux d'un tendre époux et d'un excellent père.

La mort l'a séparé d'une femme aimable et de deux enfans, auxquels il ne laisse pour héritage que son nom et les services qu'il a rendus au gouvernement.

Voici le discours que M. de Vernon, colonel du génie, directeur des études de l'Ecole polytechnique, a prononcé le jour des funérailles de M. Neveu :

« MESSIEURS, tel guerrier, au champ d'honneur, calcule les effets terribles qui amènent la destruction des hommes avec le sang-froid et la tranquillité d'ame qui caractérisent le vrai courage, et ne peut cependant approcher la tombe de son ami sans verser des larmes.

» Eh ! Messieurs, c'est la position où nous nous trouvons aujourd'hui. En jetant les yeux sur cette honorable Assemblée, je ne vois que des savans affligés, des guerriers émus, et une nombreuse jeunesse plongée dans la consternation.

» Je me représente les profonds regrets du Gouverneur de l'Ecole impériale polytechnique..... Je quitte, il y a quelques instans, une veuve inconsolable.

» François-Marie Neveu fut choisi, lors de la fondation de l'Ecole impériale polytechnique, pour y être premier instituteur dans les arts du dessin.

» Sa réputation, ses talens motivèrent et justifiaient ce choix ; plusieurs de ses discours, plusieurs de ses leçons écrites ornent le Journal de l'Ecole et prouvent l'étendue et la justesse de ses vues. On n'oubliera jamais à l'Ecole celui qui sut y créer cette partie de l'enseignement ; on n'oubliera pas la facilité et la grâce de son élocution, son excellente méthode de démontrer, son zèle pour les progrès des élèves.

» Le premier talent d'un instituteur est de faire aimer la science ou l'art qu'il professe ; le second, inséparable du premier peut-être, est de se faire aimer lui-même : Qui jamais les posséda mieux que François-Marie Neveu ! Il a rempli pendant douze ans ces fonctions honorables ;

respecté, aimé des élèves; estimé, chéri des chefs de l'École, de ses collègues, et plus particulièrement de ses collaborateurs dont il s'était fait autant d'amis.

» Sincèrement et profondément religieux, sans faiblesse, il pensait que la croyance en des vérités incompréhensibles était faite pour agrandir l'imagination; ses talens étaient vivifiés par son ame ardente, élevée; ses mœurs étaient douces et simples; il fit le bonheur d'une épouse qui a la douleur de lui survivre; il était cher à ses amis..... Faut-il que cet excellent homme succombe à 50 ans sous une cruelle maladie, dont les lents progrès l'ont consumé insensiblement!

» Hélas! j'ai été le témoin habituel de ses longues souffrances; il les supportait patiemment, et souvent les dissimulait pour nous rassurer. Maintenant il ne souffre plus, et les douleurs sont pour nous.

» J'aurais désiré que ce dernier tribut, pour être plus digne de celui auquel il s'adresse, lui fût payé par une autre bouche que la mienne: à défaut d'éloquence je lui offre des pleurs et la douleur d'un ami. Conservons et honorons sa mémoire; c'est celle d'un homme à grands talens et d'un homme de bien. Heureux qui peut en laisser une semblable!...»

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

TURQUIE. — *Constantinople, le 28 Juin.* — M. de la Tour-Maubourg, actuellement chargé d'affaires de France près la Sublime-Porte, a reçu, le 17 de ce mois, de sa cour, un courier extraordinaire, qui lui apportait la nouvelle des nouveaux changemens arrivés en Espagne; il a été de suite en donner la communication officielle au divan.

— M. le marquis d'Almenara, envoyé espagnol près la Sublime-Porte, fait ses préparatifs de départ.

RUSSIE. — *Pétersbourg, le 8 Juillet.* — On a pris des mesures si efficaces pour garantir les ports de Cronstadt et d'Archangel de toute attaque de la part des Anglais, que l'Empereur a cru devoir en témoigner sa satisfaction aux directeurs des travaux d'une manière distinguée.

— Les Anglais se montrent quelquefois devant Revel, mais c'est à quoi se borne toute leur entreprise. Non-seulement cette ville n'a point essuyé un bombardement, comme le disent les gazettes allemandes, mais elle n'en a jamais craint.

DANEMARCK. — *Copenhague, le 26 Juillet.* — Les auteurs et signataires de la capitulation de Copenhague, qui fut conclue l'année dernière avec les Anglais, ont été traduits devant un conseil de guerre, ainsi qu'on l'a déjà dit. Ce grand procès sera incessamment jugé. Le procureur du roi a remis un acte d'accusation contre les généraux Peymann, Bielefeld et Gedde. Ces deux derniers ont été aussitôt renfermés dans la citadelle. Le général-major Waltersdorff est consigné chez lui, et le lieutenant-colonel Vrigt est arrêté.

ALLEMAGNE. — *Vienne, le 27 Juillet.* — L'ordre de ne plus admettre de bâtimens américains dans nos ports a été expédié par la chancellerie d'Etat et transmis aux autorités supérieures des districts maritimes par voie extraordinaire. Il est expressément enjoint aux commandans de ne point les admettre, lors même que les capitaines prouveraient que le chargement des bâtimens a été fait dans un port ami ou neutre. On veut par-là prévenir toute espèce de fraude. La défense relative à l'admission des bâtimens anglais a été en même tems renouvelée, et sera exécutée avec la plus grande rigueur. L'ordonnance portant prohibition absolue de marchandises anglaises, de quelque pays qu'elles viennent, paraîtra sous peu. On assure de plus que l'entrée de nos ports va être également défendue aux pavillons siciliens, maltais, suédois et sardes, ces pays étant alliés de l'Angleterre.

ANGLETERRE. — *Londres, le 13 Juillet.* — Le commodore américain Barron, commandant du *Chesapeake*, lors de la fameuse rencontre avec notre vaisseau le *Léopard*, a été démis du service par un conseil de guerre américain, pour cinq ans, pour n'avoir pas pris sur son vaisseau les mesures de défense nécessaires.

— La flotte de retour de la Jamaïque est arrivée à Portsmouth, sous le convoi de la frégate *l'Aréthuse*.

— Le bruit court que le dey d'Alger a déclaré la guerre aux Etats-Unis d'Amérique.

— L'amiral Gardner croise actuellement devant le Texel, et l'amiral Gambier devant Brest.

— Une flotte de la Chine, de 8 vaisseaux, est arrivée à Plymouth, sous le convoi de *l'Alban*.

— Les ministres s'assemblent fréquemment à Piccadilly, chez le duc de Portland.

— Les lettres de la Jamaïque portent que le prix du blé s'y est élevé dans une proportion effrayante : heureusement

les autres comestibles, au lieu d'augmenter dans la même proportion, ont sensiblement diminué.

— Le parlement britannique a été prorogé le 4 par une commission royale.

— Dans le premier trimestre de 1807 les exportations d'Angleterre se sont élevées à 6,100,000 liv. st. Dans le premier trimestre de cette année, elles n'ont été que de 4,900,000 liv. st.

Du 15. — M. Adair, notre dernier ministre à Vienne, est parti pour Malte à bord de la frégate *l'Hypérior*. Le chargé d'affaires ottoman Sedki-Effendi est parti à bord de la même frégate. Ce départ annonce qu'il n'y a plus aucun espoir d'accommodement avec la Porte-Ottomane; mais le ministère, pour calmer les inquiétudes du public, fait répandre le bruit que M. Adair doit se présenter devant les Dardanelles pour faire des propositions à la Sublime Porte; si tel est le but de son voyage, nous craignons bien qu'il ne renouvelle la farce ridicule qui fut jouée il y a quinze mois par sir Arthur Paget, et qui nous a couverts de honte aux yeux de toute l'Europe.

ROYAUME DE WESTPHALIE. — *Cassel, le 29 Juillet.* — Le chapitre de l'abbaye de Levern, département du Weser, avait, après la mort de M^{me} de Munichhausen, son abbesse, élu M^{me} la baronne de Hagen pour lui succéder. Cette démarche étant contraire à la teneur du décret du 5 février dernier, S. M. a annulé la nomination, et il a été expressément défendu au chapitre de lui donner aucune suite, ou de procéder à une nouvelle élection, sous peine de suppression entière du chapitre.

Du 30. Un décret royal porte ce qui suit :

Douze mille conscrits sont appelés pour l'année 1808, savoir : neuf mille pour l'armée active, et trois mille pour la réserve; ils seront répartis entre les départemens, conformément aux tableaux annexés au présent décret.

Cette levée sera prise parmi les jeunes gens qui sont nés depuis le 1^{er} janvier 1783 jusqu'au 31 décembre 1787.

ROYAUME DE NAPLES. — *Naples, le 30 Juillet.* — Le fils de Cimarosa, jeune homme âgé de 19 ans, a fait entendre, ces jours derniers, à l'église de la Piété, une musique de sa composition pleine de verve et de choses nouvelles : elle a été couverte d'applaudissemens. Le célèbre Paësiello, qui était présent, a embrassé le jeune auteur avec transport, et lui a adressé ces mots : *Marchez avec gloire sur les traces de votre père, et surpassez-le, s'il est possible.*

Du 1^{er} Août. — Hier le conseil d'Etat s'est assemblé extraordinairement pour entendre la lecture de pièces dont voici un extrait :

Napoléon, par la grâce de Dieu, Empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la confédération du Rhin ;

Le trône de Naples et de Sicile étant vacant par l'avènement de notre cher et bien-aimé frère Joseph-Napoléon au trône d'Espagne et des Indes,

Nous avons statué et statuons les dispositions suivantes pour être exécutées comme faisant partie du statut constitutionnel, donné à Bayonne le 20 juin de la présente année.

Art. 1^{er}. Notre cher et bien-aimé beau-frère le prince Joachim-Napoléon, grand-duc de Berg et de Clèves, est roi de Naples et de Sicile, à dater du 1^{er} août 1808.

2. La couronne de Naples et de Sicile est héréditaire dans la descendance directe, naturelle et légitime dudit prince Joachim-Napoléon, de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, et à l'exclusion perpétuelle des femmes et de leur descendance.

3. Dans le cas néanmoins où notre chère et bien-aimée sœur la princesse Caroline survivrait à son époux, elle montera sur le trône.

4. Après la mort de notre cher et bien-aimé beau-frère Joachim-Napoléon, et de notre chère et bien-aimée sœur la princesse Caroline, et à défaut de descendance masculine, naturelle et légitime dudit prince Joachim-Napoléon, la couronne de Naples et de Sicile sera dévolue à nous et à nos héritiers et descendants mâles, naturels et légitimes ou adoptifs. (Et ainsi de suite dans les Maisons du roi d'Espagne, du roi de Hollande et du roi de Westphalie.)

Et dans le cas où le dernier roi n'aurait pas d'enfans mâles, à celui qu'il aura désigné par son testament, soit parmi ses parens les plus proches, soit parmi ceux qu'il jugera les plus dignes de gouverner les Deux-Sicules.

5. Le prince Joachim-Napoléon, devenu roi des Deux-Sicules, conservera la dignité de grand-amiral de France, laquelle restera attachée à la couronne, tant que l'ordre de succession établi par le présent statut subsistera.

Le présent statut constitutionnel sera enregistré aux archives du conseil d'Etat, transcrit sur les registres des cours et tribunaux du royaume, publié et affiché dans les lieux et selon les formes usitées.

Donné en notre palais impérial et royal de Bayonne, le 15 juillet 1808.
Signé, NAPOLEON.

Par l'Empereur,

Le ministre secrétaire d'Etat,

Certifié conforme,

Le ministre secrétaire d'Etat,

Signé, H. B. MARET.

F. RICCIARDI.

DÉCRET ROYAL.

Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles,

Oùï le rapport de notre ministre des affaires étrangères, avons décrété et décrétons ce qui suit :

Le titre que nous prenons en montant sur le trône des Deux-Siciles, est le suivant :

Joachim-Napoléon, par la grâce de Dieu, et par la constitution de l'Etat, roi des Deux-Siciles, grand-amiral de l'Empire, etc.

Donné à Bayonne, le 20 juillet 1808.

Signé, JOACHIM-NAPOLÉON.

(INTÉRIEUR.)

Dijon, le 4 Août. — Les travaux du canal de la Côte-d'Or, suspendus en 1790, et repris avec quelque suite en l'an X, ont été, depuis, continués sans interruption jusqu'à ce jour. La partie la plus avancée et presque terminée, est celle qui se trouve entre Dijon et la Saône; l'autre, c'est-à-dire celle qui va de Dijon à l'Yonne, n'a encore que très-peu d'ouvrages faits. Maintenant ces travaux reprennent une nouvelle activité vers l'embouchure dans l'Yonne, et l'on sait que les ouvrages d'art vont commencer entre Dijon et la Cude. Depuis l'an X, il a été assigné 819,198 fr. pour les travaux de la partie qui est entre Dijon et la Saône, et la loi du 16 septembre 1807 a assigné de nouveaux fonds pour terminer le canal dans toute son étendue. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur la carte pour se convaincre de l'importance de cet ouvrage.

PARIS. — Dans toutes les villes que l'Empereur visite pendant son voyage, son passage est marqué par quelques bienfaits. S. M. a rendu à Bayonne un décret le 12 juillet pour faire exécuter dans plusieurs villes des travaux, dont l'utilité égalera la magnificence.

— Par ordonnance de police, la chasse sera ouverte le 1^{er} septembre prochain, dans le ressort de la préfecture de police. Il est défendu de chasser avant cette époque, même sous prétexte de tirer des hirondelles le long des rivières. Il est également défendu de chasser dans les vignes avant que les vendanges soient entièrement terminées.

— L'Empereur était à Rochefort le 6 de ce mois. S. M. a visité le port et tous les établissemens militaires et maritimes de cette ville. Le retour à Paris de LL. MM. II. paraît très-prochain.

— L'ambassadeur de Perse, qui excite la curiosité générale, est indisposé depuis deux jours, mais il n'y a rien de sérieux

dans sa maladie; chacun se loue de l'aménité des personnes qui composent la légation; le neveu de l'ambassadeur particulièrement, est un homme aimable, instruit, et montre un grand attachement pour les Français.

— Le poème des *Trois Règnes de la Nature*, par M. Dedeille, paraîtra le 16 de ce mois. On publiera à la même époque la nouvelle traduction de *Sallusté*, par M. Dureau de la Malle.

ANNONCES.

Traité de la Navigation; par J. B. E. du Bourguet, ancien officier de la marine, et professeur de première et seconde classes de mathématiques au Lycée impérial; ouvrage approuvé par l'Institut de France, et mis à la portée de tous les navigateurs. — Un vol. grand in-4°; de plus de 500 pages, avec tables et figures, et dans lequel la partie typographique a été très-soignée. — Prix, 22 fr., et 26 fr. franc de port. — A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Jacques, n° 121; Fain, impr.-libr., rue Saint-Hyacinthe-Saint-Michel, n° 25; et les principaux libraires.

Nota. MM. les Souscripteurs sont prévenus qu'ils pourront faire retirer leurs exemplaires à dater du 16 Août, jour de la mise en vente.

Carte de la Finlande, gravée par Tardieu l'aîné, et dressée pour les *Annales des Voyages, de la Géographie et de l'Histoire*, de M. Malte-Brun; par M. P. Lapie, capitaine-ingénieur-géographe; sur une feuille de grand-raisin vélin, coloriée avec soin. — Prix, 2 fr., prise à Paris, et 2 fr. 50 cent., roulée, franche de port par la poste. — A Paris, chez F. Buisson, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 10; et chez Ch. Picquet, géographe, graveur de S. M. l'Empereur, quai Malaquais, n° 15.

Nouveau Dictionnaire grammatical, ouvrage dans lequel on trouve la solution des difficultés que présente notre langue dans son orthographe, sa prononciation et sa syntaxe; par C. P. Chapsal. — Un vol. in-8°, broc. — Prix, 5 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. — A Paris, chez H. Nicolle, à la Librairie stéréotype, rue des Petits-Angustins, n° 15.

ERRATA du N° 368.

Page 269, lig. 10. *Tenerorum ex oculis : ponto nox in culat atra;*

Lisez : *Teucrorum ex oculis : ponto nox incubat atra.*

Page 270, lig. 26. *Birunes*, lisez : *Biremes.*

(N^o CCCLXX.)

(SAMEDI 20 AOUT 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

LE TESTAMENT DE L'AMOUR.

ALLÉGORIE.

VULCAIN des bosquets de Paphos
Avait enlevé Dîbnée,
Et dans les forges de Lemnos
La retenait emprisonnée.
Du plus fort le droit rigoureux
Triompha de sa résistance :
Un beau jour Vulcain fut heureux,
Et l'Hymén reçut la naissance.
L'Amour l'apprend : quel déplaisir !
Un froid mortel vient le saisir.
Le mal croît ; pour ses jours on tremble.
Ah ! dit Vénus, il en mourra :
Je l'ai prévu, ces enfans-là
Ne pourront jamais vivre ensemble.

Quand il est en santé l'Amour
A l'avenir ne songe guères ;
Au moment de perdre le jour
Il veut mettre ordre à ses affaires.
Aussitôt on voit accourir
Le garde-note de Cythère.
Quel Dieu pourra le secourir ?

C'en est fait, l'Amour va mourir !
Il a fait venir un notaire.

Près de succomber à ses maux,
L'Amour, entr'ouvrant sa paupière,
D'une voix mourante en ces mots
Dicte sa volonté dernière :

« Par le présent acte arrêté,
» Consent, revu, constaté,
» Le tout dans la forme ordinaire,
» J'établis la fidélité
» Ma principale légataire,
» Et je nomme la Volupté
» Exécuteur testamentaire.
» Je lègue au Plaisir mon berceau,
» Mon patrimoine à l'Espérance,
» Mes ailes à la Jouissance,
» A la Discorde mon flambeau,
» A la Justice mon bandeau,
» Et mes armes à l'Innocence ;
» Enfin, pour contenter les vœux
» Que je forme encor sur la terre,
» Je demande que le Mystère
» Dans le fond d'un désert amoureux
» Cache ma tombe solitaire ;
» Que sur ce triste monument
» On grave pour tout ornement
» Ces mots en style lapidaire :
» *Ci-gît du monde le soutien,*
» *Le fléau, l'espoir ou l'enfer,*
» *Le plus grand mal, le plus grand bien ;*
» *Un ange, un monstre, un dieu ; tout, rien.*
» *Ci-gît l'Amour.... Adieu la vie!!!* »

Il dit, et ferme ses beaux yeux.
Le soleil pâlit dans les cieux ;
Un voile épais couvre la terre ;
Le désespoir est dans Cythère,
Et du monde attristé les Dieux
Partagent la douleur amère ;
Enfin, dans les bras de sa mère,
Qui voudrait avec lui mourir,
L'Amour en accusant son frère,
Exhale son dernier soupir.
Dans des lieux stériles, agrestes,
Comme il l'a prescrit en mourant,

Sur les bords glacés d'un torrent
 On dépose ses tristes restes :
 Là les Jeux, les Grâces en deuil
 De pleurs arrosant son cercueil,
 Attendaient la troisième aurore.
 Elle naît ; spectacle enchanteur !
 Ce n'est plus ce séjour d'horreur,
 Ce désert que le ciel abhorre ;
 C'est un vallon chéri de Flore,
 Où la rose, qui vient d'éclorre,
 Exhale ses douces odeurs,
 Où la nature se décore
 De fruits, de feuillage et de fleurs :
 Tout croît, tout s'unit, tout fermente,
 Tout s'embrase de feux nouveaux,
 Et jusque dans le sein des eaux
 Circule une sève brûlante.
 Bientôt dans ce riant séjour
 Le plus doux miracle s'achève :
 Un mirte fleurit et s'élève
 Sur cette tombe où fut l'Amour :
 Sous son ombrage solitaire
 Baphnis et la jeune Glycère
 Se livrent à d'aimables jeux ;
 Dans l'innocence de leurs yeux
 Une ardeur plus vive, plus tendre,
 De son charme vient les surprendre,
 Et tout à coup au milieu d'eux
 Un long soupir se fait entendre.
 Quel enfant paraît à leurs yeux ?
 C'est lui !... qui pourrait s'y méprendre !...
 C'est l'Amour : plus brillant, plus beau,
 Il sort de la nuit du tombeau :
 Telle on voit l'oiseau d'Arabie
 Au sein d'un bûcher parfumé
 Puiser une nouvelle vie
 Dans les feux qui l'ont consumé.

M. DE JOUY.

LE BIBLIOTHÉCAIRE.

ÉPIGRAMME.

On nomme bibliothécaire
 Dams aussi vain qu'ignorant ;

Y 2

MERCURE DE FRANCE,

Dans cet emploi que peut-il faire ?
 Demandait partout un plaisant :
 Quoi ! dit en secouant la nuque ,
 Certain vieillard très-étonné ,
 Eh ! n'est-ce pas par un eunuque
 Que le sérail est gouverné ?

L. B. (de Brest.)

ENIGME.

Traduction d'une Enigme grecque, insérée au Recueil des Enigmes publiées par Cléobuline, fille de Cléobule, l'un des sept sages de la Grèce, l'an 660 avant J. C.

Je suis mère de douze enfans,
 Et chacun d'eux en a soixante :
 Trente d'entre eux sont enfans blancs,
 Sont enfans noirs les autres trente.
 Vivant et mourant tour à tour,
 Alors que l'un fuit l'autre accourt.

S.

LOGOGRIPHE.

MON tout avec sa tête
 Contient mon tout, quand il n'a plus sa tête.

CHARADE.

Air : Femmes qui voulez éprouver :

Au peuple qu'on nomme Anglican
 Mon premier est très-nécessaire ;
 Et si mon second n'est ardent
 Mon premier ne saurait se faire.
 Mon tout offre à plus d'un vaurien
 De ses défauts l'utile image,
 Il en rit, mais se garde bien
 De s'en corriger davantage.

L. B. (de Brest.)

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Pot-au-feu*.

Celui du Logogripe est *Brochet*, dans lequel on trouve *broche*, *roche* et *rochet*.

Les mots renfermés dans le Logogripe du samedi 6 de ce mois sont : *Pie* (le pape), *pie* (oiseau), *rat*, *chape*, *pire*, *rats*, *rape*, *chat*, *trape*, *ire*, *pâtre*, et *char*.

Celui de la Charade du dernier numéro est *Chèvre-feuille*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

*EXTRAIT d'un Voyage inédit, en Italie, en Grèce
et à Constantinople.*

(N. B. Il a paru deux ou trois fragmens de cet ouvrage dans le *Mercure de France* et dans les notes du poëme de la *Navigation*.)

.....

EN allant de *Rovigo* à *Padoue*, on passe l'Adige, qui, près de son embouchure, forme une grande et belle rivière. Je me souvins avec plaisir de l'avoir vue, près de sa source, dans les Alpes tyroliennes, ruisseau bruyant et limpide, serpentant au milieu des rochers et des bois; ici c'est un fleuve paisible qui parcourt une plaine féconde, d'un cours égal et majestueux. Gresset comparé la carrière de la vie à la marche inconstante des ruisseaux : tout le monde connaît ces vers charmans de la *Chartreuse* :

En promenant vos rêveries
Dans le silence des prairies,
Vous voyez un faible rameau,
Qui, par les jeux du vague Éole,
Élevé de quelque arbrisseau,
Quitte sa tige, tombe et vole
Sur la surface d'un ruisseau.
Là, par une invincible pente,
Forcé d'errer et de changer,
Il flotte au gré de l'onde errante
Et d'un mouvement étranger;
Souvent il paraît, il surnage

Souvent il est au fond des eaux ;
 Il rencontré sur son passage
 Tous les jours des pays nouveaux ,
 Tantôt un fertile rivage
 Bordé de côteaux fortunés ,
 Tantôt une rive sauvage
 Et des déserts abandonnés.
 Parmi ces erreurs continues
 Il fuit, il vogue, jusqu'au jour
 Qui l'ensevelit à son tour
 Au sein de ces mers inconnues
 Où tout s'abîme sans retour.

Cette peinture, pleine de philosophie et de sentiment, s'offre bien souvent à la pensée du voyageur ; et soit qu'il se compare au *faible rameau*, soit que l'orgueil lui persuade un moment qu'il ressemble davantage à la rivière sur laquelle il surnage, il prévoit le contraste douloureux qui l'attend à la fin de sa carrière, entre une vieillesse pesante et débile, et l'impétuosité majestueuse du fleuve qui touche au terme de sa course. — Après avoir passé l'Adige, on dina à *Montecelsi*, et l'on arrive de bonne heure à Padoue.

Cette ville est grande, assez bien bâtie, et peuplée d'environ quarante mille habitans. Il y a quelques églises remarquables, telles que la cathédrale, dont la sacristie possède plusieurs tableaux de prix : *Il Santo*, temple consacré à saint Antoine de Padoue, qui est ici, comme saint Janvier à Naples, *le Saint* par excellence. La ville, où son culte est le plus révérend, semble être devenue sa véritable patrie, et peu de gens savent que saint Antoine de Padoue était né à Lisbonne. Sur la place qui précède son église, on voit la statue équestre, en bronze, de Gattamelata, général des Vénitiens, ouvrage du Donatello, dont Vasari fait un éloge ridiculement exagéré. L'église de saint Antoine est gothique, mais elle est remarquable par sa richesse, et sur-tout par les statues et les peintures qu'elle renferme. — Sainte Justine, qu'on trouve un peu plus loin, est une abbaye de Bénédictins, très-célèbre en Italie : les dévots y vont chercher le corps de saint Luc, et les artistes un très-beau tableau de Paul Véronèse, qui malheureusement a beaucoup souffert.

En sortant de cette église, on s'arrête sur une grande place, nommée *Prato della valle*, dont la décoration singulière appelle les regards et les souvenirs. C'est un double rang de statues, de grandeur naturelle, séparé des rues voi-

sines par un canal d'environ dix pieds de large, rempli d'eaux courantes, qui forme une espèce d'île où la promenade n'est pas sans plaisir pour l'esprit et pour la mémoire. Ces statues ont été récemment élevées, aux frais de l'Université, de la ville et de quelques familles particulières, à des citoyens de Padoue, et à des étrangers illustres qui avaient étudié dans cette ville. A l'une des principales entrées, on voit quatre doges de Venise, *Justiniani*, *Memo*, *Contarini* et *Mocenigo*; à l'entrée opposée à celle-ci, sont les papes Alexandre VIII (*Ottoboni*), Clément XIII (*Razonnico*), tous deux Vénitiens, Eugène IV et Paul II. Parmi les hommes célèbres dont les statues forment les deux rangs circulaires, on remarque Thraséas et Tite-Live, à qui Padoue s'honore d'avoir donné le jour; Pétrarque; ce poète des grâces et du sentiment, qui passa dans cette ville les dernières années de sa vie; Galilée, le plus célèbre des philosophes qui ont illustré son Université; le Tasse et l'Arioste, que son académie des *Ricovrati* eut la gloire de posséder, et dont les ouvrages ont immortalisé la langue moderne de l'Italie.

Les statues de *Morosini*, le *Péloponésiaque*, et celle de *J. Contarini*, qui prit sur les Turcs la ville de Spalatro, rappellent deux des plus illustres capitaines que la république de Venise ait produits. On oublie, en les voyant, une foule de procureurs, de chevaliers, de graves professeurs, dont les services ont laissé des souvenirs chers aux habitans de Padoue, mais dont la réputation me paraît restée fermée dans l'enceinte de leur ville. Les étrangers verront avec plus d'intérêt les monumens élevés à Jean Sobieski et à Etienne Battori, rois de Pologne, par Stanislas-Auguste, le dernier successeur de ces deux héros; prince encore plus malheureux qu'imprudent, que l'ambition d'une maîtresse impérieuse fit tomber du trône où son amour l'avait fait asseoir, et qui, dépouillé de la couronne des Jagellons, consentit à vivre et à mourir à Pétersbourg, dans les antichambres du palais des czars. Une autre statue du *Prato della Valle*, devant laquelle on s'arrête avec respect, est celle de Gustave-Adolphe, érigée à sa mémoire par Gustave III, monarque plein d'esprit et de courage, qui se crut un moment permis d'aspirer à la gloire du souverain qu'il avait choisi pour modèle, et dont la fin plus tragique ne fut ni moins imprévue, ni moins prématurée.

Le duc-de Gloucester, frère du roi d'Angleterre, a fait aussi placer, dans le *Prato della Valle*, la statue d'Azon 1^{er},

que les princes de la maison d'Est et de Brunswiék retournassent pour le premier de leurs aïeux. — Celle de François Salviati, peintre fameux, est due à la munificence du cardinal Salviati, qui n'a pas cru les talens indignes d'être alliés à la pourpre romaine : enfin la statue du pape Paul II a été faite aux dépens de Pie VI, à qui sans doute quelque ami de la religion et des beaux-arts s'empressera d'élever un jour, dans la même enceinte, un semblable monument.

M. de Lalande, dont le *Voyage en Italie* est remarquable par une exactitude quelquefois minutieuse, n'a rien dit des statues qui décorent le *Prato della Valle* : je ne connais aucun voyageur moderne qui en ait parlé ; j'ignore pourquoi : il est vrai que ces statues n'ont rien de remarquable du côté de l'art ; le dessin et l'exécution en sont également médiocres : mais l'intention qui a décoré cette promenade n'en est pas moins digne d'éloges : la place, telle qu'elle est, forme une espèce de galerie historique qui intéresse l'admirateur des talens et de la vertu : si quelques-unes de ces statues sont élevées par l'orgueil, presque toutes du moins rappellent des hommes qui eurent des droits à l'estime ; et dans ce cas même, la dette de la reconnaissance publique est acquittée par la vanité des partienliers.

De Padoue à Venise on compte 25 milles ; on en fait une partie en bateau, sur la Brenta, ou en voiture, sur ses bords : quelque manière qu'on préfère, on jouit d'un spectacle charmant. Les deux rives de la Brenta sont ornées de jolis villages, de riches cultures et de palais superbes. Ceux de *Michieli* et des *Giovanelli* m'ont paru les plus beaux, après celui de *Pisani*, dont les jardins immenses et les bâtimens somptueux égalent la pompe et la richesse de plusieurs maisons royales. On raconte que l'empereur Joseph II, visitant cette habitation magnifique, ne put s'empêcher de dire qu'elle ne convenait qu'à un souverain. — *Che siamo noi?* (que sommes-nous?) lui répondit le propriétaire, l'un des hommes les plus éclairés et des membres les plus illustres de l'ancienne aristocratie vénitienne. — Tout ce pays est extrêmement peuplé ; et dans certaines saisons de l'année, la Brenta couverte de pétoles élégantes, et ses rivages enchantés, présentent un tableau dont il est difficile de se faire une juste idée. A *Fusina*, on quitte la Brenta pour entrer dans les lagunes, et dans moins de deux heures, on arrive à Venise.

Venise est, comme la Hollande ; un exemple frappant de ce que peuvent l'industrie, le commerce et la liberté. Une

ville superbe s'est élevée sur un amas d'écueils infertiles, placés dans des lagunes, à l'extrémité d'une mer orageuse et resserrée, où la navigation, coupée par un grand nombre d'îles et de bas-fonds, et souvent contrariée par les vents les plus impétueux. Ses habitans passèrent de la pêche aux conquêtes : une partie de l'Italie reçut leurs lois, tandis que leurs vaisseaux allaient asservir Constantinople et la Grèce. Venise devint le marché de toutes les nations, elle fut l'entrepôt de l'Europe et de l'Asie, le point de réunion entre les peuples de l'Orient, du Nord et du Midi.

Cette puissance extraordinaire, élevée par la politique et la navigation, alarma dans le quinzième siècle, les états voisins et des souverains éloignés. Au lieu d'imiter une république commerçante et guerrière, dans les moyens qu'elle employait pour assurer sa grandeur, ils se réunirent pour la détruire. On vit un pape, un empereur, un roi de France, et quelques princes obscurs, combinant des desseins secrètement opposés et des intérêts évidemment contraires, conjurer ensemble la perte de quelques nobles marchands que leur opulence avait énorgueillis. On connaît les suites de cette coalition. Venise perdit en Italie plusieurs places importantes ; mais elle acquit la gloire d'avoir su conserver la plus grande partie de ses provinces, malgré les efforts de tant d'ennemis.

Il était réservé à la navigation, qui avait créé la grandeur de Venise, d'en arrêter les progrès et d'en préparer la décadence. La découverte de l'Amérique, et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance ruinèrent un édifice que la ligue de Cambrai avait à peine ébranlé. Les papes les plus adroits, les monarques les plus puissans, les armées les plus nombreuses ne portèrent aux Vénitiens que des atteintes légères. Christophe Colomb et Vasco-de-Gama leur firent des blessures que le tems n'a jamais pu fermer.

Depuis le jour où l'audace de ces deux navigateurs ouvrit au commerce des routes inconnues, jusqu'à l'époque récente où Venise passa sous la domination autrichienne, chaque année avait diminué ses forces, sa richesse et sa considération politique ; les belles possessions qu'elle avait autrefois arrachées à la faiblesse des empereurs de Constantinople, étaient tombées sous le joug ottoman. Elle avait perdu successivement la Romagne, la Pouille, Ferrare, Bologne, Crémone et Mantoue. Réduite en Italie à quelques provinces d'une médiocre étendue, au littoral

de la Dalmatie, et à ses îles dans la mer Ionienne, elle a vu former à ses côtés et presque à ses portes, sur des rivages qui furent soumis à ses lois, des ports qui attirèrent tout le commerce de la mer Adriatique. La souveraineté qu'elle se vantait encore d'exercer dans ce golfe orageux, resté chimérique de sa puissance et de sa gloire, était sur le point de lui échapper sans retour. La variété des productions, les franchises, les avantages de tout genre, conduisaient déjà les navigateurs à Trieste, à Ancône, même à Goro; rien ne les appelait plus à Venise, d'où les prohibitions, les vents et les côtes semblaient les éloigner. Cette république qui avait couvert la Méditerranée et l'Archipel de ses flottes, n'avait, en 1795, qu'environ quatre cent cinquante navires marchands sous son pavillon; et le bourg de Raguse en avait plus de deux cents sous le sien. Il faut espérer que réunie au nouveau royaume d'Italie, et pour ainsi dire, associée aux destinées de la France, elle reprendra bientôt son ancienne place, sinon parmi les puissances politiques, du moins parmi les villes les plus riches, les plus actives et les plus florissantes de l'Europe.

Dans son état actuel, Venise offre encore aux voyageurs un assez grand nombre de monumens dignes de sa grandeur passée, indépendamment du coup-d'œil singulier que présentent ses canaux, ses ponts, ses églises, ses dômes, ses édifices pompeux, qui semblent sortir du fond des eaux. Il y a des villes plus belles que Venise; il n'y en a point d'aussi étonnantes: on voit bien des canaux dans celles de la Flandre et de la Hollande; mais ces canaux, bordés de grands arbres, offrent de chaque côté, des rues alignées, propres, spacieuses, ornées de maisons d'une élégante et modeste simplicité, tandis qu'à Venise, ce sont les canaux mêmes qui forment les grandes rues; ils viennent baigner les murs des maisons, et ces maisons sont, en général, noires, irrégulières, d'une architecture gothique et bizarre, qui fait ressortir davantage un petit nombre de palais aussi riches qu'imposans, ouvrages de Palladio, de Scamozzi, de San Sovino. Le goût et la magnificence qui les décorent, forment le plus singulier contraste avec ces mazures enfumées, qu'on croirait échappées à un incendie récent, quoique plongées dans des canaux sales et tortueux. Celui qu'on appella le grand canal, offre seul un aspect vraiment pittoresque et toujours animé. Il est orné des plus beaux édifices, et revêtu d'un quai fort commode dans les environs

du pont de *Rialto*. Le quai des Esclavons (*riva degli Schiavoni*), qui règne tout le long du port, est encore plus magnifique ; la promenade y est charmante par la richesse du point de vue et du site ; malheureusement le rez-de-chaussée de toutes les maisons y est occupé par de sales et misérables boutiques, d'où s'exhale, en tout tems, une odeur infecte. Il n'y a point d'autres quais à Venise, si ce n'est celui qui borde le *Canareggio*, celui d'un nouveau quartier qu'on bâtit vis-à-vis l'île Murano, derrière le conservatoire des *Mendicanti*, et le quai qui règne le long de l'île de la *Giudeca*.

La place Saint-Marc, si fameuse dans les romans et dans les voyages (deux sortes d'ouvrages qui ont entr'eux beaucoup de ressemblance), est d'une grandeur médiocre et d'une exacte régularité. C'est un carré long, pavé de larges dalles de pierre, orné d'arcades et de portiques qui règnent dans toute sa longueur. Les *Procuraties* vieilles, et les *Procuraties* neuves, bâtimens d'une hauteur égale et d'une parfaite uniformité, quoique d'un style d'architecture très-différent, occupent trois côtés de la place, et se réunissent à l'église de Saint-Géminien ; vis-à-vis de cette église, à l'autre extrémité de la place, s'élève l'église ducal de Saint-Marc, devant laquelle on voyait autrefois les étendards de la république et le lion ailé du saint protecteur qu'elle avait choisi. A côté de l'église, est l'ancien palais du doge, vaste édifice gothique où résidait un prince esclave de sa dignité, chargé toute sa vie du poids d'une représentation sans agrément, et d'une grandeur sans autorité. C'est dans ce vieux palais, enrichi des chefs-d'œuvre du Titien, du Véronèse, du Tintoret, et de tous les peintres de l'école vénitienne, que s'assemblaient le sénat et le grand conseil ; c'est-là que veillait le fantôme effrayant de l'inquisition d'état, et qu'on allait contempler quatre fois par an, dans quelques vaines cérémonies, l'antique magnificence et la majesté toujours un peu sombre de la république.

L'église de Saint-Marc est un vieux édifice du plus mauvais goût ; mais la beauté de sa situation, la richesse de son trésor, peut-être aussi cette bizarrerie de la renommée qui donne quelquefois de l'éclat aux choses qui en méritent le moins, lui ont conservé une espèce de célébrité. J'avais entendu parler souvent de cette église, dans un pays où la religion emprunte ordinairement tous les prestiges des arts pour décorer les édifices sacrés. Je fus donc surpris

de ne trouver dans celui-ci, ni monumens d'architecture, ni mausolées, ni statues, ni tableaux. Des mosaïques tapissent les voûtes, les coupoles, les niches, les murailles, même le pavé; mais dans tous ces ouvrages, la richesse de la matière égale à peine l'étonnante grossièreté de l'exécution. En un mot, il n'y avait de vraiment digne d'attention dans l'église de Saint-Marc, que ce qui lui était absolument étranger; je parle des quatre chevaux de Lysippe, placés sur le portail, qui après avoir décoré, dans l'ancienne Rome, les arcs de triomphe d'Auguste; de Trajan et de Domitien, sont venus orner celui que la reconnaissance élève à la Victoire, sur le Carousel de Paris. Constantin les avait transportés dans la ville à laquelle il donna son nom, et les avait placés dans l'hippodrome avec le char du Soleil. En 1206, les Vénitiens, conduits par le doge Dandolo, alors aveugle et âgé de quatre-vingts ans, s'emparèrent de Constantinople; l'audace brillante des Français, avait décidé le succès de l'entreprise; mais nos braves aïeux n'attachaient encore aucun prix aux monumens des arts, et les chevaux de Lysippe tombèrent dans le partage des Vénitiens. Il a fallu près de six cents ans pour qu'un peuple belliqueux et sensible à tous les genres de gloire, reconquit ces trophées qui attestent son ancienne valeur. Mais depuis long-tems il était assez éclairé pour en connaître le prix..... etc., etc., etc. ESMÉNARD.

MÉMOIRES de la Classe des Sciences mathématiques et physiques de l'Institut de France. — Second semestre de 1807.

LES grandes collections académiques ne sont pas seulement utiles pour constater et conserver les découvertes nouvelles. Depositaires des vérités et des erreurs de chaque siècle, elles offrent avec la sincérité de l'histoire le tableau des progrès de l'esprit humain. On y voit le développement de la pensée s'opérer par degrés chez une nation toute entière comme le développement de l'intelligence dans un individu; mais la carrière de ce dernier est bornée par la nature: son génie s'affaiblit avec le temps, au lieu que l'esprit humain, parvenu dans sa force, ne connaît point de vieillesse et ne revient plus à l'enfance.

Pour sentir la vérité de ces réflexions, et reconnaître par soi-même cette marche progressive des lumières, si digne d'être observée, il suffit d'ouvrir les premiers volumes des *Mémoires de l'Académie des Sciences*, de cette Académie qui a si puissamment contribué à l'avancement des connaissances humaines, en France et dans toute l'Europe. On y trouve à la vérité de belles découvertes d'astronomie, amenées par l'invention encore récente des lunettes et des horloges à pendule; mais les sciences physiques sont dans l'enfance; la chimie n'existe point; car on ne saurait nommer ainsi quelques décompositions sans but et sans résultat. Cependant ces essais se perfectionnent; on devient plus scrupuleux sur les faits, plus difficile sur les explications, on remarque une infinité de circonstances auxquelles on n'avait d'abord aucun égard et qui donnent souvent la clef des phénomènes. Ainsi vous voyez la science se former, et en suivant l'ordre des tems vous arrivez enfin à la chimie moderne, exacte, scrupuleuse, observatrice, et à l'invention de cette brillante théorie qui, fondée sur les découvertes des chimistes de tous les pays, a cependant pris naissance au sein de l'Académie des Sciences.

On doit remarquer ici que le commerce des géomètres avec les physiciens et les chimistes eut une grande influence sur ces progrès. De grandes découvertes s'étaient faites dans la théorie du système du monde. On en calculait tous les phénomènes, et l'on cherchait à vérifier les calculs par des observations exactes ou par des expériences précises. On envoyait à l'équateur et au pôle des observateurs chargés de mesurer la figure de la terre, d'observer les réfractions et toutes les circonstances physiques qui importaient à l'astronomie. On découvrait par ces voyages la variation de la pesanteur terrestre, et on en calculait les lois. Cette comparaison continuelle du calcul et des expériences faisait discuter ces dernières, et le même esprit de critique et d'examen s'étendant bientôt à tous les objets dont s'occupait l'Académie, y introduisit la précision et l'exactitude.

Cette influence mutuelle des sciences les unes sur les

autres est le moyen le plus sûr de développer leur véritable philosophie; et c'est là un des principaux avantages des Sociétés savantes. Personne n'a mieux montré cette vérité que M. Laplace dans son exposition du système du monde. « La nature, dit ce savant célèbre, » est tellement variée dans ses productions et dans » ses phénomènes, elle est si difficile à pénétrer dans » ses causes, que pour la connaître et la forcer à » nous dévoiler ses lois, il faut qu'un grand nombre » d'hommes réunissent leurs lumières et leurs efforts. » Cette réunion est sur-tout nécessaire quand les sciences » en s'étendant se touchent et se demandent de mutuels » secours. Alors le physicien a recours au géomètre » pour s'élever aux causes générales des phénomènes » qu'il observe, et le géomètre à son tour interroge le » physicien pour rendre ses recherches utiles en les » appliquant à l'expérience, et pour se frayer par ces » applications mêmes de nouvelles routes dans l'analyse. Mais le principal avantage des Sociétés savantes, » est l'esprit philosophique qui doit s'y introduire, et » de là se répandre dans toute une nation et sur tous » les objets. Le savant isolé peut se livrer sans crainte » à l'esprit de système; il n'entend que de loin la contradiction. Mais dans une Société savante, le choc » des opinions systématiques finit bientôt par les détruire, et le désir de se convaincre mutuellement » établit entre les membres la convention de n'admettre que les résultats de l'observation et du calcul. Aussi l'expérience a prouvé que depuis l'origine » de ces établissemens la vraie philosophie s'est généralement répandue. En donnant l'exemple de tout » soumettre à l'examen d'une raison sévère, ils ont » fait disparaître les préjugés qui avaient régné trop long-tems dans les sciences, et que les meilleurs esprits des siècles précédens avaient partagés. Leur utile » influence sur l'opinion a dissipé des erreurs accueillies de nos jours avec un enthousiasme qui, dans d'autres » tems, les auraient perpétuées. Enfin c'est dans leur » sein, ou par leurs encouragemens, que se sont formées ces grandes théories que leur généralité met » au-dessus de la portée du vulgaire, et qui se répan-

» dant par de nombreuses applications sur la nature et
» sur les arts, sont d'inépuisables sources de lumières
» et de jouissances. »

La classe de l'Institut qui a succédé à l'Académie des sciences a hérité de son esprit et de ses principes, en même tems qu'elle a recouvré plusieurs de ses membres les plus célèbres. Aujourd'hui plus que jamais, on exige de l'exactitude dans les expériences, et de la réserve dans les explications. C'est sur-tout dans cet esprit et sous le point de vue de la méthode qu'il faut examiner les ouvrages de science, et c'est ainsi que nous allons rendre compte du volume de l'Institut que nous annonçons, en nous bornant aux recherches de mathématiques ou de physique qui y sont renfermées.

On y trouve d'abord un Mémoire de M. Bouvard sur la construction des nouvelles tables de Jupiter et de Saturne, calculées suivant la nouvelle division du jour et de la circonférence du cercle.

On sait que les mouvemens des corps célestes s'exécutent d'après les lois de l'attraction universelle. En partant de ce principe, les géomètres ont trouvé des méthodes pour calculer les mouvemens des planètes et des satellites. Leurs formules réduites en nombres et disposées dans un ordre facile à consulter, forment ce que l'on appelle des *tables astronomiques*, au moyen desquelles on peut connaître avec la plus grande exactitude, et pour une époque quelconque, la position de ces astres dans le ciel.

Mais la formation de ces tables ne se réduit cependant pas à un simple calcul numérique. L'astronome qui veut les construire doit préalablement déterminer certains élémens qui entrent dans le calcul du géomètre, comme des données fondamentales. Telles sont la distance moyenne de la planète au soleil, la durée de sa révolution, la position de son orbite, et généralement ce que l'on nomme les élémens du mouvement elliptique. Pour cela, il faut recourir aux observations, les discuter, c'est-à-dire, examiner les circonstances dans lesquelles elles sont faites, peser le talent des observateurs, la bonté de leurs instrumens, choisir enfin les meilleures, et les combiner ensemble de la manière

la plus favorable à la détermination de chaque élément. Cet examen, pour être bien fait, demande beaucoup de soin, de critique, et une grande connaissance des moyens pratiques de l'astronomie. A ces premières données, il faut en joindre d'autres qui sont les masses des planètes étrangères à celles que l'on considère, et qui, par leur force attractive, modifient ses mouvemens. Tous ces résultats étant trouvés, on les introduit dans les formules, on les réduit en nombres, et on obtient ainsi des tables de la planète que l'on a considérée. Mais tout n'est pas fait encore, et l'on n'est qu'à la moitié du travail. En calculant les élémens elliptiques, on est obligé de considérer chacun d'eux à part pour le déduire des observations qui sont les plus propres à le donner, et on regarde les autres comme connus, ou l'on fait sur leur valeur les suppositions les plus probables. Il suit de là que les tables fondées sur ces premiers résultats, ne peuvent être considérées que comme une approximation. Il faut s'en servir pour calculer de nouveau les élémens elliptiques que l'on considère alors simultanément, et que l'on corrige tous ensemble au moyen d'équations de conditions que l'on établit entre les erreurs dont ils sont susceptibles. On détermine par le même procédé les corrections qu'il faut faire aux masses des planètes perturbatrices qui ne sont pas toutes également bien connues. Avec tous ces résultats corrigés on reprend une seconde fois le calcul des formules, et on obtient enfin des tables astronomiques exactes.

Les premières tables de Jupiter et de Saturne, publiées par Halley, en Angleterre, ont été pendant longtemps les seules que les astronomes possédassent. Cependant elles n'avaient pas tardé à devenir défectueuses, car en 1760 les erreurs des tables de Jupiter surpassaient onze minutes, et celles de Saturne s'élevaient jusqu'à vingt-deux minutes de degrés. En vain Lalande, à qui l'astronomie doit beaucoup de travaux utiles, essaya de corriger ces erreurs, et donna de nouvelles tables de ces deux planètes, il ne fut pas plus heureux que Halley, et il ne pouvait pas l'être, car la cause de cette imperfection des tables était beaucoup plus profonde qu'on ne l'avait pensé; elle tenait à l'action réciproque de ces deux planètes

planètes qui produisait, dans leurs mouvemens, de grandes inégalités, dont on ne soupçonnait pas même l'existence. C'est ce que M. Laplace fit connaître dans les Mémoires de l'Académie pour 1784. Il démontra l'existence et la cause de ces grandes inégalités, assigna leur étendue et leur période qui est de plusieurs siècles. Enfin il fit voir que les erreurs des tables de Halley, corrigées d'après cette théorie, disparaissent presque entièrement. Ces découvertes engagèrent M. Delambre à calculer de nouvelles tables de Jupiter et de Saturne. Ces tables faites avec le talent et l'exactitude que l'on connaît à cet habile astronome, étaient incomparablement meilleures que celles de Halley, car leurs plus grandes erreurs surpassent rarement trente secondes; mais depuis cette époque, les observations s'étant multipliées, et la théorie ayant encore été plus approfondie, il est devenu possible de donner aux tables une nouvelle perfection; c'est ce qui a engagé M. Bouvard à calculer ces dernières, et il les a construites suivant la division décimale du cercle et du jour, d'après l'invitation du bureau des longitudes de France, afin d'introduire parmi les astronomes l'emploi de ce système qui est si avantageux pour les calculs.

Les nouvelles tables de M. Bouvard sont si exactes que leurs plus grandes erreurs sont à peine de douze secondes, encore s'élèvent-elles bien rarement à cette limite. Cette précision sera très-utile pour perfectionner la mesure des longitudes qui se fonde le plus souvent sur les éclipses des satellites de Jupiter. Sous ce point de vue les nouvelles tables de cette planète rendront un important service à la géographie et à la navigation.

Le Mémoire suivant, qui est de M. Biot, a pour objet de déterminer l'influence de l'humidité et de la chaleur dans les réfractions.

Les rayons lumineux que les astres nous envoient ne parviennent à nos yeux qu'après avoir traversé l'atmosphère qui, en vertu de l'inégale densité de ses couches, les courbe et les infléchit vers la terre. Ce phénomène que l'on nomme réfraction change le lieu apparent des astres et les fait voir plus élevés qu'ils ne le sont réellement. Il importe donc aux astronomes de le bien con-

Z

maître et d'en avoir la mesure exacte; aussi ont-ils fait beaucoup d'efforts pour l'obtenir, et ils y sont heureusement parvenus; mais ils n'ont pu déduire de leurs observations que des résultats relatifs à l'état moyen de l'atmosphère. Il importait de savoir si le mélange des vapeurs aqueuses et les variations de la chaleur altèrent l'action de l'air sur la lumière, ou si leur influence se borne à changer sa densité. Déjà M. Laplace avait rendu ce dernier résultat probable relativement à la vapeur aqueuse, par une induction très-ingénieuse, en montrant, d'après une expérience de Newton, que la force réfringente de l'eau en vapeur doit être, à force élastique égale, très-peu différente de celle de l'air. M. Biot a confirmé cette induction par des expériences directes en observant la réfraction de la lumière à travers un prisme creux dans lequel il avait introduit de l'air sec, tandis que l'air extérieur était porté artificiellement au plus haut degré de chaleur et d'humidité qui puisse jamais se rencontrer dans les observations astronomiques.

Ces mêmes expériences ont donné pour le pouvoir réfringent de l'air une valeur si peu différente de celle que M. Delambre a trouvée par les observations astronomiques, qu'il importe peu d'employer l'une ou l'autre dans les recherches d'astronomie. Ainsi ce travail a servi à prouver deux vérités utiles : la première, que les variations de la température n'altèrent point l'action de l'air sur la lumière; la seconde, que pour une même hauteur du baromètre, l'air humide réfracte la lumière sensiblement comme l'air sec, de sorte que les astronomes peuvent se dispenser d'avoir égard à l'indication de l'hygromètre. M. Biot avait prouvé d'ailleurs dans un autre Mémoire que la force réfringente de l'air est proportionnelle à sa densité. Au moyen de ces résultats, les tables de réfractions deviennent indépendantes de tout empirisme; elles sont entièrement fondées sur des données exactes, tirées de l'expérience et assujetties à des calculs rigoureux; ce qui est le véritable but auquel on doit s'efforcer d'amener toutes les parties de la physique mathématique.

Après ce mémoire on en trouve deux de M. le comte de Rumford. Le premier renferme des expériences

sur l'adhérence des molécules de l'eau entr'elles. Tout le monde sait qu'une aiguille que l'on pose doucement sur la surface de l'eau, dans le sens de sa longueur, reste sur cette surface et ne tombe pas au fond de l'eau, quoiqu'elle soit spécifiquement plus pesante que ce fluide. Le même effet a lieu avec beaucoup d'autres corps, même avec des globules de mercure, et des poussières métalliques. M. Laplace, dans sa Théorie mathématique de l'action capillaire, a prouvé par le calcul que tous ces phénomènes sont dus à l'air qui, adhérant à tous ces petits corps, forme autour d'eux une enveloppe qu'ils n'abandonnent que difficilement; de sorte qu'en les posant sur l'eau ils dépriment seulement autour d'eux la surface de ce fluide; et font naître par cette dépression même, la force qui les soutient. M. le comte de Rumford considère la chose autrement. Il suppose que l'adhésion des molécules de l'eau entr'elles, produit à la surface de ce fluide, comme une sorte de pellicule qui résiste au passage des corps et qu'ils doivent percer avant que de pénétrer dans l'intérieur. L'objection que nous avons rapportée d'abord, ne lui a sans doute pas échappé, et il a cru la détruire en répétant les mêmes expériences avec des liquides superposés les uns aux autres; par exemple, avec de l'eau et de l'éther. Ce dernier étant plus léger que l'eau, nage au-dessus d'elle, et ne s'y mêle pas sensiblement. On y laisse tomber un globule de mercure qui traverse l'éther et s'arrête à la surface de l'eau. Un second globule produit un effet semblable, jusqu'à ce que le poids des globules devenant trop fort, ils tombent tous dans l'intérieur de l'eau, ce que M. de Rumford attribue à la rupture de la pellicule ou de l'espèce de sac par lequel il les suppose soutenus et enveloppés. Mais on peut lui répondre que ces globules en traversant l'éther n'abandonnent pas l'air qui adhère à leur surface; et que s'ils l'abandonnent, ils se couvrent d'une nouvelle couche d'éther et qu'ainsi enveloppés, ils se trouvent encore à l'abri du contact de l'eau, ce qui les fait s'arrêter et flotter à la surface de ce fluide. On peut lui répondre que tous ces phénomènes tiennent aux lois de l'action capillaire, développée d'une manière si ri-

goureuse, par M. Laplace, au moyen du calcul; qu'ils s'expliquent parfaitement, d'après cette théorie, en ayant égard au changement de figure que l'impression de ces petits corps produit sur la surface de l'eau, lorsqu'ils y arrivent enveloppés d'air ou de quelque autre liquide qui ne s'y mêle pas instantanément; car la forme de la surface est réellement ce qui détermine le poids que la colonne d'eau peut supporter sans se rompre, et la cause n'en est point dans la viscosité de l'eau.

Partir comme l'a fait M. Laplace des premières lois générales de l'attraction moléculaire, pour calculer les attractions que les corps exercent à leur surface, selon la figure qui les termine; déduire de ce calcul la hauteur où doivent s'élever les différens fluides dans les mêmes tubes, ou le même fluide dans des tubes de différens diamètres; donner la mesure de toutes ces hauteurs, et l'explication calculée de tous les phénomènes capillaires, dans leurs moindres détails; rattacher à ces phénomènes tous ceux qui dépendent de la même cause, et qui en paraissent les plus éloignés; enfin, comparer numériquement les valeurs données par le calcul, aux résultats des expériences les plus exactes et montrer leur accord surprenant, voilà une théorie mathématique.

Imaginer, comme le fait M. le comte de Rumford, l'existence d'une force étrangère à toutes les autres actions de la nature, et que le calcul ne peut ni saisir, ni démontrer; faire produire à cette cause des phénomènes qui s'expliquent très-simplement d'une autre manière; vouloir ensuite en faire dépendre des faits qu'elle n'explique que vaguement dans leur ensemble, et nullement dans leur détail, tandis que le calcul fondé sur les lois ordinaires de la nature, en donne la quantité et la mesure précise.

Le second Mémoire de M. de Rumford a pour objet de montrer la lenteur avec laquelle se fait le mélange de différens liquides lorsqu'ils sont superposés. L'auteur a rendu ce phénomène sensible, en jetant dans l'intérieur deux liquides de petits corps plus légers que l'un et plus lourds que l'autre, de sorte qu'ils se tenaient d'abord

au milieu d'eux, et qu'ils indiquaient ensuite par leur ascension graduelle, la progression selon laquelle le mélange se faisait. Ces recherches sont fort curieuses, et il est à désirer que l'auteur, qui se montre toujours extrêmement ingénieux dans les expériences, continue celles-ci comme il en a annoncé l'intention.

Après ce Mémoire, viennent diverses expériences d'artillerie par M. Guyton de Morveau; elles ont surtout pour objet la force de la poudre, le tems nécessaire à son inflammation, selon son degré de grossièreté ou de finesse, et enfin la manière dont ses effets se modifient pour la même pièce d'artillerie, selon les dimensions du boulet. M. Guyton trouve, par ses expériences, que la poudre grossière s'enflamme plus promptement que la fine. Il trouve que cet intervalle qu'on laisse pour la facilité de la manœuvre entre le boulet et la pièce, et que l'on nomme le *vent* en termes d'artillerie, diminue considérablement les effets. Mais, ce qui est fort singulier, la suppression de cet intervalle par un boulet trop juste, rend cette perte plus grande encore; probablement par le frottement qui se produit alors entre le boulet et l'ame de la pièce, formés tous deux de métaux très-durs. En enveloppant le boulet d'une bague de plomb, et l'enfonçant à force pour imiter ce qui a lieu dans les carabines à balle forcée, M. Guyton a trouvé que ces inconvéniens disparaissaient; mais cette construction qui aurait de l'avantage pour l'intensité des effets ne s'accorderait pas avec la rapidité de la manœuvre que l'artillerie nécessite.

Je n'entreprendrai point de parler de plusieurs Mémoires d'anatomie et de physiologie de M. Portal et de M. Sabatier, non plus que d'un Mémoire de botanique de M. Ventenat, que nous venons d'avoir le malheur de perdre; ces objets intéressans me sont trop étrangers pour que je puisse en rendre compte, et je passe à un Mémoire de chimie de MM. Fourcroy et Vauquelin.

Les substances végétales paraissent presque toujours composées d'un petit nombre d'élémens à peu près semblables, combinées dans des proportions souvent peu différentes entr'elles. Cependant, quand on réfléchit à l'infinie variété des plantes, on est forcé de penser que

des proportions presque semblables d'hydrogène, d'oxygène et de carbone peuvent, par leur combinaison, donner des substances très-diverses dans leurs caractères extérieurs et dans leurs propriétés. Sous ce point de vue, la chimie végétale est comme la chimie animale, du plus grand intérêt, et en effet elles ont déjà toutes deux fait connaître un nombre considérable de produits dont les propriétés sont aussi curieuses que distinctes, et que l'on n'aurait probablement pas découverts directement. MM. Fourcroy et Vauquelin, qui ont fait, dans cette partie de la chimie, des travaux si nombreux, suivent avec ardeur ces recherches utiles. Le suc de l'oignon, qu'ils ont analysé, leur a présenté, entr'autres principes, de l'acide phosphorique libre, une huile volatile, âcre et odorante, du soufre et beaucoup de matière sucrée. C'est le soufre qui noircit les vaisseaux d'argent dans lesquels on a laissé l'oignon séjourner, et qui donne l'odeur infecte que ce bulbe produit en se pourrissant. C'est cette huile âcre et volatile qui irrite les yeux et y excite cette douleur cuisante qui est connue de tout le monde. Lorsque cette huile a été chassée par la chaleur, c'est la matière sucrée qui donne aux oignons la saveur agréable qui les fait employer dans les mets. Enfin, l'acide phosphorique libre pouvant dissoudre le phosphate de chaux, a dû être quelquefois utile contre les calculs composés de cette substance, ce qui aura donné lieu à l'opinion générale de l'utilité du suc d'oignon contre la maladie de la pierre. Mais malheureusement tous les calculs ne sont pas composés de phosphate de chaux, et ceux qui sont formés d'acide urique et d'oxalate de chaux resteront inattaquables par ce principe. On voit, par cet exemple, qu'il n'y a rien de petit dans les sciences, et que les recherches qui portent sur les objets les plus simples peuvent quelquefois conduire aux résultats les plus importants pour la société.

À la suite des Mémoires, on trouve les comptes rendus des travaux de la classe pour l'année 1806, par ses deux secrétaires perpétuels, MM. Delambre et Cuvier. Le volume est terminé par des notices historiques sur Lalande et Broussinnet. Ces deux mor-

essais, dont le premier est de M. Delambre, et le second de M. Cuvier, sont écrits avec le talent qu'on leur connaît, et les applaudissemens que le public leur a donnés nous dispensent d'en faire l'éloge. BIOR.

SARINIA REVERS, ou le Danger d'aimer ; par M^{lle} TRISS SOPHIE LEE, auteur de *Masihide*, ou le *Sou-terrain*, etc., traduit de l'anglais par M^{me} de S****.
— A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n^o 5. — 1808.

Nous sommes dans l'usage de nous attribuer en littérature une grande supériorité sur les autres nations modernes, et cette prétention, toute orgueilleuse qu'elle puisse paraître, est sans doute fondée à plusieurs égards : mais dans le roman il est difficile de ne pas reconnaître les Anglais pour nos maîtres. Nous pourrions, il est vrai, à leur *Clarisse*, à leur *Tom-John* opposer *Gilblas* : mais ce n'est point comme roman, c'est plutôt comme ouvrage de morale que cet excellent livre est un chef-d'œuvre. La fiction n'y produit pas cet intérêt entraînant que l'on veut trouver ordinairement dans les compositions romanesques ; on n'en dévore pas la lecture ; on ne tourne pas rapidement les pages pour courir plus vite au dénouement : on le lit posément. Quand on l'a lu, on peut le recommencer, et y trouver même plus de plaisir que la première fois. Ce n'est pas trop là l'effet que produisent sur les amateurs les plus décidés les romans proprement dits.

Il serait sans doute intéressant de trouver dans les mœurs privées des Anglais la cause de leur prédilection pour les romans, et des succès qu'ont obtenus dans ce genre d'écrire le grand nombre de leurs auteurs qui s'y sont exercés. Sans prétendre entrer dans cette recherche aussi difficile que curieuse, on peut observer qu'il règne chez ce peuple, même dans les classes les plus élevées de la société, un goût pour la vie domestique que l'amour des plaisirs et le relâchement des mœurs n'ont pas encore altéré jusqu'ici. Les liens qui

unissent entr'eux les divers membres de la famille y sont plus forts et plus resserrés que chez nous. Dans le choix de ses liaisons, on y consulte davantage les rapports de goût, d'occupations, de principes, et toutes les convenances morales. On n'y voit point entre les deux sexes ces rapprochemens continuels et cette aimable familiarité qui produit dans les sociétés de nos grandes villes tant d'agrément et de grâces, et malheureusement aussi tant de chûtes et de corruption. Chez un tel peuple les passions, moins divisées, doivent jeter des racines plus profondes, et offrir à l'observateur des développemens plus pathétiques et plus touchans: Sa vue resserrée dans un horizon plus borné, ne sera point attirée et distraite par cette foule de caractères opposés, qui dans nos cercles bruyans se succèdent sans cesse et s'effacent les uns les autres. Ainsi ayant sous les yeux moins d'objets de comparaison, il offrira rarement dans ses ouvrages ces grands résultats qui caractérisent d'un seul trait l'homme tout entier; mais il étudiera à loisir, jusque dans les moindres nuances, les personnages peu nombreux qu'il aura devant les yeux. Voilà sans doute la source de ces petits détails de mœurs, pleins de naturel et de vérité, qui ont tant de charmes sous la plume des romanciers anglais, quoiqu'ils en fassent abus trop souvent.

On pense bien que je ne prétends pas appliquer cette apologie à ces lugubres compositions qui eurent tant de vogue il y a quelques années. Ce n'est point en mettant aux prises des personnages froidement atroces, ni en serrant le cœur par une terreur pénible, ni en mêlant à des époques historiques des fictions invraisemblables et forcées, que les romans peuvent mériter quelquefois d'occuper les loisirs des gens de goût. C'est par des combinaisons naturelles, par des peintures vraies des mœurs et de la société, par des développemens de passions et de caractères simples et intéressans. Or, sans parler des chefs-d'œuvre de Richardson et de Fielding qui doivent être mis à part comme ouvrages de génie, on trouve chez les Anglais beaucoup de romans qui offrent dans un degré remarquable ce mérite aussi rare qu'il paraît facile : le roman que nous annonçons doit en

augmenter le nombre. Il présente, il est vrai, peu d'originalité, soit dans les incidens, soit dans les caractères; mais l'adresse avec laquelle la fable est conduite, l'agrément des détails, l'élégance et la facilité du style suffisent pour en rendre la lecture très-attachante. Savinia Rivers, ainsi que le titre l'annonce, en est l'héroïne; et il est presque inutile d'ajouter qu'elle est pourvue à la fois de toutes les vertus, de tous les talens et de toutes les grâces. Fille d'un simple ministre, qui lui a donné une éducation fort au-dessus de sa condition et de sa fortune, elle se trouve à dix-neuf ans orpheline, et sans autre ressources que celles qu'elle peut tirer de ses talens. Elle saisit donc avec empressement l'offre qui lui est faite par lady Westbary de se charger de l'éducation de ses deux jeunes filles. Malheureusement cette lady, peu faite pour apprécier les belles qualités de Savinia, a un mari qui, plus clairvoyant qu'elle, ne tarde pas à les distinguer. Peu satisfait de la conduite d'une femme qu'un goût effréné pour l'éclat et la dissipation ont depuis long-tems éloignée de lui, son cœur tourmenté du besoin d'aimer, ne peut voir la belle institutrice sans la plus vive émotion, et il se sent entraîné vers elle par un attrait semblable à celui qu'elle éprouve elle-même, et dont elle s'efforce en vain de triompher. La peinture de cette passion réciproque combattue par tous les sentimens de l'honneur et du devoir, forment tout le sujet des deux premiers volumes. Cette situation est loin d'être nouvelle. On la retrouve dans une foule de comédies, de drames, de tragédies, de romans. Mais comme elle montre aux prises les sentimens les plus puissans sur le cœur humain, on peut dire qu'elle offre une source inépuisable d'intérêt. Aussi en répand-elle beaucoup dans cet ouvrage, ce qui n'empêchera pas les romanciers à venir de s'en emparer à leur tour, et même d'en tirer encore des effets nouveaux.

Après divers incidens qui découlent naturellement de cette première donnée et qui mettent à de nombreuses épreuves la vertu et la constance des deux amans, lady Westbary meurt, et avec elle s'évanouit la barrière insurmontable qui les séparait; aucun obstacle étranger ne s'oppose plus à leur bonheur, et le roman

pourrait finir en cet endroit, si l'auteur n'avait jugé à propos de leur préparer encore de nouvelles traverses. Le frère de lord Westbury dont Savinia a rejeté les vœux et une lady Killarney, que ce lord a quittée pour elle, unissent leurs ressentimens. Ils mettent en œuvre les plus odieuses perfidies ; ils noircissent tour-à-tour les deux amans, et à force de calomnies, ils parviennent ainsi à les tenir séparés, mais sans pouvoir détruire dans aucun des deux cet amour si tendre qui les offense. Cette combinaison n'est guère plus neuve que la première ; mais elle est peut-être encore plus touchante et plus féconde. On a observé avec raison que de toutes les positions malheureuses dans lesquelles deux amans puissent se trouver, la plus déchirante est celle où ils se placent eux-mêmes par d'injustes soupçons, et où ils ont perdu cette confiance dans l'objet aimé qui peut consoler de tous les maux. C'est une combinaison de ce genre qui donne un intérêt si pathétique aux tragédies de Tancrède et de Zaïra : il est fâcheux qu'une pareille situation ne puisse jamais être fondée que sur un mal entendu, qu'un seul mot éclaircirait, mot que les personnages paraissent souvent prêts à se dire, mais que le poète leur défend soigneusement de prononcer. Dans le roman qui nous occupe, Savinia est obligée d'écrire à lord Westbury ; il semblerait naturel qu'elle lui adressât quelques mots de reproches dont l'effet infaillible serait de faire soupçonner à cet amant désespéré, qu'il a été calomnié auprès d'elle. Sa réponse amènerait naturellement une explication, et tout irait bientôt le mieux du monde. Mais ce n'est pas-là le compte de miss Sophie Lee, et elle refuse impitoyablement au lecteur, cette explication si désirée jusqu'à ce que ses cinq volumes soient bien complets. Alors tout s'éclaircit facilement, les méfiances réciproques se pardonnent et les deux amans sont unis ; mais les longues souffrances de Savinia, ont épuisé ses forces. Le bonheur même ne peut la rendre à la vie, et elle meurt en donnant un fils à son époux. L'auteur en terminant ainsi son roman, a songé sans doute au dénouement de Clarisse, le chef-d'œuvre de toutes les compositions romanesques,

si du moins on en juge par les pleurs qu'il fait répandre ; mais j'avoue que cette imitation ne me paraît pas heureuse. L'héroïne de Richardson a été la victime de la plus profonde perversité. Elle est déshonorée aux yeux des hommes ; la mort est un bienfait pour elle. Son inaltérable douceur, sa touchante résignation, ou plutôt sa joie céleste, en voyant approcher la fin de ses souffrances, pénètrent et consolent à la fois, l'âme du lecteur et lui font verser les plus douces larmes ; mais Savinia est dans une position toute différente. Rien ne prépare ni ne motive une mort si prématurée ; elle n'est souillée par aucune faute même involontaire ; ce dénouement ne tient donc en rien à la nature du sujet, et l'on voit trop que l'auteur ne l'a choisi qu'afin de laisser une vive impression dans l'âme du lecteur. Miss Sophie Lee pourrait peut-être répondre qu'elle a voulu remplir son second titre, *le Danger d'aimer*, mais comme la mort de son héroïne n'est la suite d'aucune faute à laquelle son amour l'ait entraînée, elle n'a prouvé en effet que le danger d'avoir une constitution trop délicate. Au reste, il est presque inutile de remarquer que ce second titre annonce une intention morale qui, comme toutes celles qu'affichent la plupart des romans, ne peut avoir aucun effet. Ce n'est pas en peignant l'amour sous les traits les plus vifs et les plus touchans, qu'on réussira à le faire craindre. Cette dangereuse passion a tant d'attraits pour les âmes sensibles, qu'elles ne craignent point de s'exposer à tous les malheurs dont elle est souvent la source, pourvu qu'elles puissent saisir quelques momens de la félicité qu'elle promet. C'est à peu près ainsi que dans les hommes nés pour la guerre, la vive peinture des dangers d'une bataille, ne fait que redoubler l'impatience de les braver.

J'ai cherché, dans cette analyse rapide, à faire connaître le sujet de cette nouvelle production de miss Sophie Lee, sans lui ôter d'avance, pour le lecteur, cet intérêt de curiosité avec lequel un roman perd toujours la plus grande partie de sa valeur. Il ne me reste plus qu'à faire connaître le style du traducteur. Pour cela, je transcrirai une partie de la lettre tau-

chante que Savinia écrit à son époux, pour lui être remise après sa mort.

« Mille symptômes internes de dépérissement et d'anéantissement, me rappellent sans cesse, mon Edward chéri, un danger que mes amis s'efforcent de me déguiser. J'ai cru prudent de les tromper, en leur donnant la satisfaction de croire qu'ils me trompaient moi-même; mais j'ai toujours considéré comme le premier de mes devoirs, de fortifier mon esprit contre ce moment terrible, où la nature défaillante a besoin de trouver un soutien dans des souvenirs d'innocence, et s'élève ou s'abat, suivant le témoignage de sa conscience..... »

» Je sais que tout le monde réproouve comme fastueuses et inutiles *de semblables transmissions de nos idées* aux approches de la mort; mais l'usage de notre raison doit-il nous être interdit tandis qu'il nous appartient encore, et que notre volonté ne pourrait en prolonger la durée d'une seule heure? De fidèles amis se séparent-ils, même pour peu de jours, sans s'adresser un tendre adieu? Comment pourrais-je garder le silence avant d'entreprendre le long voyage qui va me séparer de vous? J'ai toujours senti qu'il me serait impossible de vous faire connaître de vive voix plusieurs choses sur lesquelles nous ne pourrions nous entendre; et, quoique ce dernier témoignage de mon amour doive d'abord ajouter à votre affliction, il deviendra par la suite un motif de consolation pour vous. Il vous sera doux de penser qu'à cette heure imposante et cruelle, mon esprit soumis conservait quelque sérénité.

» Recevez donc, mon maître, mon ami, mon amant, mon mari (ah! où trouverai-je un nom assez expressif pour soulager la plénitude de mon cœur), recevez les derniers, les premiers remerciemens de cette femme que vous avez choisie pour compagne, et qui, par vous, a joui de tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre. Mon Edward, lisez souvent cette expression de ma reconnaissance, et que la certitude d'avoir mérité dans toute son étendue, cette sincère, cette ardente reconnaissance, change en une douce jouissance

les sentimens douloureux que vous fera éprouver momentanément ce témoignage de ma juste tendresse.

» L'espoir de devenir mère ne m'a point été ravi, et un pressentiment me dit que mon enfant me survivra : le ciel ne voudra pas vous enlever votre Savinia toute entière. Que ce nouveau lien vous fasse chérir la vie ! Je transmets à cet enfant inconnu tous mes droits à votre affection. Songez, mon Edward, que vous serez tout pour lui ; gardez-vous de lui enlever son dernier appui. Si je vous donnais un fils, il deviendrait l'objet de vos soins immédiats, et mes ferventes prières auraient été accueillies ; mais si je dois vous rendre le père d'une troisième fille, unissez-la dans votre cœur à celles que vous possédez déjà, et rappelez-vous qu'elles ont toutes droit à la surveillance la plus vigilante de votre part. Vous en retirerez le fruit dans cet attachement dont elles se pénétreront pour vous, dans ces prévenances journalières que la gratitude inspire plus encore que la nature et qui versent un baume salutaire sur les plaies profondes de l'âme....

» Mistriss Forrester qui, ainsi que sa famille, a dans mon affection un titre assuré à vos égards, aura, je n'en doute pas, la bonté de veiller sur votre intérieur aussi long-tems que vous le désirerez, aussi long-tems que vous n'aurez pas donné à une autre épouse le droit d'y commander. Loin de moi la crainte d'être jamais bannie de votre souvenir ; mais fidelle à mon cœur, mon Edward ne doit pas l'être à mes cendres : non, mon bien-aimé, ne réprimez pas vos affections ; que jusqu'au dernier moment de l'existence le feu du sentiment vivifie votre âme ! Faites le bonheur d'un nouvel objet, et ne pensez pas qu'en mourant, votre Savinia forme un vœu contraire. J'ai la parfaite certitude que celle qui méritera d'être appelée par vous à me remplacer, possédera tous les droits à l'estime ; mais, ô mon Dieu ! elle ne me remplacera pas, car elle n'aimera jamais comme je vous aime.

» Adieu, mon Edward ! un sens d'un charme inexprimable est compris dans ce mot.... Adieu ! Que tous vos jours soient heureux comme les miens l'ont été par vous, jusqu'à ce que, comblé de gloire et d'années,

vous cessiez de porter un nom sanctifié par vos vertus, et que vous montiez dans ce séjour où les justes sont unis aux pieds de l'éternel, par un lien dont les nœuds du mariage sont ici-bas l'emblème. C'est là que Savinia attendra son Edward.»

On peut juger par ce morceau que j'ai abrégé à regret, que cet ouvrage, où l'on reconnaît souvent la touche délicate et sensible d'une femme, a trouvé dans une femme aussi, M^{me} de S****, un traducteur habile qui a su se pénétrer des pensées de l'auteur, et la faire parler dans notre langue avec autant de naturel que de grâce.

GAUDEFROY.

MARIE DE BRABANT, reine de France, roman historique, par F. P. A. MAUGENET.

Et quò fata trahunt, virtus secùra sequitur.

LUCAN.

Paris, chez *Léopold Collin*, libraire, rue Gilles-Cœur, n^o 4.

PHILIPPE III, fils de saint Louis, avait trois fils de sa première femme Isabelle d'Arragon. L'un d'eux, Louis, âgé de onze ou douze ans, mourut presque subitement. Philippe de la Brosse, chirurgien et barbier de saint Louis, devenu favori et grand chambellan de Philippe III, essaya de persuader à son maître que le jeune prince était mort empoisonné, et que l'auteur du crime était la nouvelle reine Marie de Brabant, princesse d'une grande beauté, de beaucoup d'esprit et de prudence, dont le crédit menaçait le sien auprès du roi. Il eut recours pour cet effet à deux ou trois imposteurs qui se vantaient d'avoir commerce avec Dieu, et d'en obtenir la révélation des choses les plus cachées. Mais ces misérables craignant pour eux les conséquences d'une affaire si grave, n'osèrent charger la reine. Peu de temps après, la Brosse fut convaincu d'avoir des intelligences avec les ennemis de l'Etat. L'innocence de la reine fut bientôt reconnue, et son indigne accusateur expia par le plus vil supplice les crimes qu'il avait

commis et ceux qu'il aient voulu commettre. Tel est le trait d'histoire dont M. Maugenet s'est emparé pour en faire ce qu'on appelle un roman historique. Le genre admis, on ne peut qu'applaudir au choix du sujet qui est d'un intérêt puissant. Y a-t-il en effet rien de plus propre à exciter l'indignation et la pitié, que le spectacle d'une reine aimable et vertueuse dont l'honneur, la liberté et peut-être la vie sont attaqués par les menées d'un vil scélérat qui, parvenu des classes inférieures de la société aux premières dignités de l'État, abuse des bienfaits et de la faiblesse de son maître, pour porter le désespoir dans son cœur, l'infamie et la désolation dans sa famille? Mais, j'ai regret de le dire, M. Maugenet me semble avoir défigurée cette aventure terrible et touchante par plusieurs incidens qui ne sont conformes ni au caractère réel ou convenu des personnages, ni à la situation, ni à l'époque où ils sont placés: ce qu'il y a de plus fâcheux encore, c'est qu'ils sont inutiles et quelquefois ridicules. Le la Brosse de l'histoire était un personnage méprisable et odieux; mais beaucoup de manège et d'adresse sans doute expliquaient, sans le justifier, son étonnante fortune. Dans le roman, il est bien vil et exécrable, mais il manque de prudence et d'habileté. Il en résulte que le roi, dupe des plus grossiers artifices, excite plus de dédain par son aveugle faiblesse, que d'intérêt par son malheur. L'auteur a fait de la Brosse un scélérat théoricien, qui étale complaisamment aux yeux d'un favori son système de perversité, mais dont les actions ne répondent point à une spéculation si profonde. Il se contente d'enlever le jeune prince et de l'enfermer dans un des navaux de Notre-Dame: il devait savoir qu'*assassiner est le plus sûr*, et comme on l'a dit avec une férocité plus recherchée, *qu'il n'y a que les morts qui ne vieillissent pas*. Mais l'auteur avait besoin que le jeune Louis revint, aussi bien que le scélérat subalterne qui avait été chargé de le faire disparaître; et voilà pourquoi la Brosse n'a pas fait mourir l'un, et n'a donné à l'autre qu'un poison assez lent pour qu'il fût encore en état de déclarer, à la fin du roman, l'innocence de la reine et le crime de la Brosse. Ni la vérité, ni

la vraisemblance ne s'accorde ordinairement de toutes ces considérations dramatiques ou romanesques : l'art est de les concilier. La Brosse est aussi un esprit fort qui ne croit ni à Dieu ni au diable, et qui affronte hardiment l'épreuve d'un combat singulier, parce qu'il est convaincu que la divinité ne se mêle point de ces affaires-là. C'est méconnaître l'esprit du tems et pécher contre le costume. Rien n'était plus rare alors qu'un incrédule, et les scélérats qui ne l'étaient pas autant, savaient très-bien allier le crime et la dévotion. D'ailleurs pourquoi la Brosse, malgré les instances de son roi, veut-il commettre aux hazards d'un duel, sa vie et sa fortune pour laquelle il a tout sacrifié ? Ce duel est dans l'histoire : ce fut le duc de Brabant, frère de la reine qui le proposa, et il ne fut point accepté. Il fallait que quelque misérable spadassin, aux gages de la Brosse, soutint l'accusation contre le duc et remportât sur lui l'avantage, pour prolonger et compliquer la situation ; mais la Brosse ne devait point s'exposer ou bien il fallait qu'il pérît : on souffre de voir un prince souverain, un guerrier, un frère justement furieux, succomber sous un infâme traître qui n'avait manié d'autres armes que le rasoir et la lancette, et être redevable de la vie à sa fausse générosité. Ce duc de Brabant vient *incognito* à la Cour de Philippe qui veut lui faire la guerre ; cette démarche peu convenable et périlleuse par la haine mortelle que lui porte le favori, il la fait pour juger par lui-même du caractère du roi, comme si le rôle d'ambassadeur, qu'il prend, devait lui procurer des communications bien intimes et bien fréquentes avec le monarque ; enfin il se présente sous le nom du comte de Namur, amant aimé de la reine avant son mariage, tout exprès apparemment pour fournir des armes contre elle à la Brosse et confirmer les soupçons jaloux du roi. M. Maugenet prête à la Brosse le désir et même le dessein de fomenter la haine qui existe entre les rois de France et d'Angleterre, de les perdre l'un par l'autre, et de réunir un jour leurs deux couronnes sur sa tête. Ce projet qui entre, on ne sait pourquoi, dans ses motifs pour accepter le combat, ce projet n'est pas celui d'un scélérat



lérat ambitieux, c'est celui d'un fou. Mais, en général, les personnages du roman ne sont pas fort raisonnables. Florestan, gouverneur du palais et Isaure fille d'honneur de la reine, tous deux dans les intérêts de cette princesse et persuadés de son innocence, refusent de lui apprendre par quels odieux soupçons jetés sur elle sa présence inspire l'horreur à tout ce qui l'environne. « Vous vous taisez, cruels ! leur dit la reine. O mystère épouvantable ! dit Isaure en sortant. O reine infortunée ! dit le gouverneur en suivant Isaure. » Voilà, il en faut convenir, une singulière preuve de zèle et de dévouement que ces serviteurs donnent à leur reine ! Florestan n'est pas plus heureux quand il se montre, que lorsqu'il s'enfuit. Il imagine de jouer le rôle d'un hermite de Chantilly, imposteur que la Brosse a suborné pour dénoncer Marie ; il s'affuble d'une chevelure et d'une barbe fausses, et en cet équipage, il paraît devant le roi à qui il déclare que la reine est innocente. La Brosse qui est présent et ne trouve point son compte à ce discours, s'approche de l'hermite, le regarde et reconnaît sur le champ Florestan qui ne s'était sûrement pas bien *grimé*. Cette comédie est ridicule ; elle tourne à la confusion de Florestan, au détriment de la reine et à l'avantage de son accusateur ; cela ne pouvait pas être autrement.

Le style de l'ouvrage n'est pas plus exempt de défaut, que la contexture et les situations. L'auteur ignore que l'inversion répugne invinciblement à la prose, et que de toutes les formes poétiques, c'est peut-être la seule qu'il soit impossible d'y transporter. Il y a beaucoup de phrases comme celle que je vais citer : « Oui, » d'un tel bonheur je me fais un bonheur, et toujours » au frère de mes enfans je servirai de mère. » Ses constructions sont quelquefois inexactes et incomplètes. « Soit, dit-il, que Philippe, trompé comme tant d'autres par les merveilles qu'on lui raconte de l'hermite » de Gentilly, soit que, persuadé par le favori, il » veuille par toutes sortes de voies, connaître la vérité » sur ce terrible événement, il a résolu, etc. » Le premier membre de phrase commençant par *soit que*, exigeait un verbe. M. Maugenet qui a pris la phrase

dans le P. Daniel, en substituant seulement l'hermite de Gentilly à la béguine de Nivelles, aurait bien dû la copier toute entière. Daniel a dit : « Soit que le roi, » trompé comme plusieurs autres, par les merveilles » qu'on lui racontait de la béguine, la crût une grande » sainte, soit que persuadé, etc. » M. Maugenet dit ailleurs de cet hermite, qu'il se mêlait de *découvrir pour de l'or et des prétendues révélations*, ce que l'on tient de plus secret. On ne sait ce que c'est que *découvrir pour des prétendues révélations*. Cela n'est ni français, ni clair. Daniel a dit : *par de prétendues révélations*, et il fallait encore ici dire tout à fait comme Daniel. Tout ceci n'annonce pas un écrivain suffisamment instruit et exercé. Il est cependant juste de reconnaître qu'en plusieurs passages sa diction ne manque pas de correction, de naturel, d'élégance et de douceur : quelques pensées nobles ou fortes y sont dignement exprimées.

Les notes qui forment la moitié du second tome, raffinent sur l'art aujourd'hui si perfectionné de grossir inutilement des volumes. A propos du duel de la Brosse et du duc de Brabant, on nous raconte l'histoire du chien d'Aubry de Montdidier et de chevalier Macaire. A propos de l'hermite de Gentilly, on nous décrit ce village, ses antiquités, ses environs, Bicêtre et son fameux puits; delà le couvent des Chartreux, autrefois le palais de Vauvert, et enfin la rivière de Bièvre, depuis sa source jusqu'à son embouchure. De tout cela, pas une ligne n'est de l'auteur, qui sans doute n'a mis fin à ses notes, que lorsqu'il a été las de copier.

Derrière ces notes, se cachent modestement quelques poésies. Ce sont des fragmens de poème épique, de drame héroïque et de comédie, des épîtres, des romances et des madrigaux. Il y a dans les pièces fugitives, de l'esprit, de la grâce et beaucoup de facilité. Toutes ces qualités me semblent réunies dans le *Destin d'une Rose, Histoire véritable*. C'est une rose qui se livre successivement aux caresses du zéphyr, d'un papillon, d'une abeille et d'un frelon :

Un frelon, pour combler ses maux,

La trouve encore assez jolie.

Fixé sur son sein expirant ,
Rempli d'une brutale ivresse ,
Il jouit sans délicatesse ;
Avec fureur il la caresse ,
Et ce lieu , jadis si charmant ,
Est profané par la tendresse
D'un être affreux et dégoûtant ,
Dont les plaisirs sont une offense ,
Qui triomphe avec indécence ,
Et croit aimer en insultant.

La pauvre rose meurt dans l'abandon et le mépris, sans qu'un seul de ses nombreux amans donne un regret à sa fin déplorable. M. Maugenet me paraît appelé à composer des romances; il y met du sentiment, de la délicatesse et ce qu'il y faut de poésie. J'ai regret de ne pouvoir citer celle qui commence ainsi :

Oiseau charmant, doux colibri,
Fleur vivante, mais fugitive, etc.

AUGER.

DICTIONNAIRE raisonné des Onomatopées françaises,
par CHARLES NODIER, adopté par la Commission
d'Instruction publique, pour les bibliothèques des
Lycées. Paris, Demonville, imprimeur-libraire, rue
Christine, n° 2.

— LE Président de Brosse, dans son *Traité de la formation mécanique des langues*, établit que les premiers mots de toutes les langues ont été des onomatopées, c'est-à-dire, des imitations du bruit des objets, et qu'ensuite on a étendu ce mode de désignation aux choses qui ne rendent aucun son, en saisissant une certaine analogie entre l'effet que les êtres bruyans produisent sur l'ouïe, et celui que les êtres muets produisent sur la vue, l'odorat, le goût et le toucher. Ce système n'est pas moins solide qu'ingénieux. En effet, il est impossible d'imaginer que les premiers nomenclateurs aient imposé aux choses, des noms composés de syllabes arbitraires et dénuées de tout rapport avec

A a 2

les choses elles-mêmes. L'emploi de ces syllabes insignifiantes n'aurait pu avoir lieu qu'au moyen d'une convention antérieure, qui elle-même eût exigé une langue déjà formée et propre aux abstractions métaphysiques : or c'est ce qui n'a pu exister. Il est donc constant qu'on n'a d'abord désigné les choses absentes, que par l'imitation. Tandis que le geste représentait aux yeux celles qui sont en mouvement, la voix peignait à l'oreille celles qui produisent du bruit. Les animaux composent en grande partie cette dernière classe d'êtres ; et l'on voit que, dans presque toutes les langues, leurs noms et les verbes dont l'objet est d'exprimer le cri qui leur est propre, sont formés du son même que ce cri fait entendre. Comment ensuite a-t-on imaginé de désigner par des sons les choses qui n'en produisent aucun ? Par quelles combinaisons de rapports secrets entre des sensations toutes différentes, est-on parvenu à affecter l'oreille d'une manière analogue à l'impression que les yeux, le nez, le palais ou la main reçoivent des objets ? Voilà ce qu'il est beaucoup plus difficile d'expliquer, aujourd'hui que nos idiômes sont si éloignés de leur simplicité primitive. Mais on y trouve encore assez de traces de cette espèce d'onomatopée réfléchie, pour qu'on doive adopter une opinion dont le seul raisonnement suffirait pour démontrer la vérité. Il demeure certain, incontestable, que les langues parlées ont eu pour base l'onomatopée ou imitation des sons ; de même que les langues écrites ont commencé par l'hiéroglyphie ou imitation des formes. Cette dernière a entièrement disparu : l'autre subsiste encore, et chaque jour, pour ainsi dire, elle enfante de nouvelles dénominations, principalement dans la bouche du peuple et des enfans.

M. Nodier qui, si je m'en souviens bien, a publié, il y a quelques années, un petit volume de poésies sous le titre d'*Essais d'un jeune Barde*, M. Nodier, livré maintenant à des travaux plus sérieux, nous apprend dans la préface de son Dictionnaire, qu'il avait eu dessein de composer un grand ouvrage sur les onomatopées de toutes les langues, suivies jusque dans leurs dernières dérivations, mais qu'ensuite il a cru devoir

se borner à une énumération raisonnée des onomatopées françaises, sauf à faire quelque jour une application plus complète de sa théorie sur cet objet, si le public accueille son essai. Cet essai donne une opinion favorable des lumières et de la sagacité de M. Nodier, et je lui crois tout le courage nécessaire pour mettre à fin la grande entreprise qu'il avait d'abord projetée. Mais j'ose lui conseiller de bien examiner auparavant si les résultats utiles seront en proportion avec tout ce qu'un pareil ouvrage exige de recherches, de méditations, de fatigue et de tems. Le savoir et sur-tout la constance dans le travail sont devenus des facultés trop rares, pour qu'on ne regrette pas de les voir absorbées par un objet sans utilité, lorsque tant d'autres d'une importance réelle en réclament vainement l'application. On se complait dans ses recherches; on s'en exagère le mérite et le succès: M. Nodier, je le crains, se sera laissé prendre à ce piège. Sans doute il a fait preuve d'un esprit d'analyse et d'une pénétration peu commune, en découvrant le son radical de plusieurs mots fondés sur une onomatopée que la plupart ne soupçonnaient pas; mais, je le lui demande à lui-même, quand il n'aurait pas fort souvent donné dans les explications subtiles et hasardées, tant reprochées aux autres étymologistes, quel profit véritable voudrait-il qu'on retirât de son livre? L'étymologie, proprement dite, celle qui nous apprend de quels mots d'autres mots sont composés ou dérivés, a du moins cet avantage, que s'occupant des signes de la pensée, et non pas seulement des sons, elle fournit à l'esprit une pâture plus substantielle et un exercice plus digne de lui, celui d'examiner par quelles associations de termes, par quels changemens de forme, ou par quelles déviations de sens les expressions sont arrivées à l'état où nous les voyons aujourd'hui. L'étymologie qui recherche dans l'onomatopée l'origine première des mots, est loin d'avoir cet intérêt. Elle nous montre que tel mot est formé de syllabes ou de lettres propres à donner à l'oreille une sensation qui rappelle la chose elle-même à l'esprit; voilà tout, absolument tout. Il y a donc déjà une grande différence entre les deux genres d'étymo-

logies considérés en eux-mêmes, et elle est toute au désavantage du dernier; mais cette différence est bien plus grande encore dans l'application. La véritable étymologie affermit l'esprit dans la science des véritables significations, tout en indiquant les altérations qu'elles ont subies, et l'on en écrit avec une plus grande propriété d'expressions. De quelle utilité l'autre étymologie peut-elle être pour l'art d'écrire? Les mots sur lesquels elle s'exerce, sont presque tous nécessairement des mots physiques, dont la signification simple est toujours restée la même, et n'a pas besoin d'être déterminée autrement que par l'usage. Outre cette signification, ils ont un son qui a plus ou moins d'analogie avec elle : si ce son est encore distinct, l'oreille s'en aperçoit sans peine; s'il ne l'est pas, il mérite peu qu'on s'en occupe. Du reste, pour savoir exactement quel bruit dans son origine un mot a voulu exprimer, les écrivains et principalement les poètes en mettront-ils plus d'harmonie imitative dans leur style? Si les mots qui peignent sont les mots nécessaires, il faudra bien qu'ils les emploient : s'ils ne le sont pas, ils sauront bien les employer de préférence, sans qu'on les leur indique alphabétiquement, comme on a fait pour les rimes. D'ailleurs, c'est bien moins dans les mots eux-mêmes que dans leur assortiment, leur combinaison et leur place, que les poètes vont chercher des ressources pour imiter par les sons; or, le Dictionnaire des onomatopées n'apprend ni ne peut apprendre à disposer les mots d'une manière pittoresque. AUGER.

VARIÉTÉS.

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE. — Reprise des *Mystères d'Isis*.

La reprise de ce chef-d'œuvre de musique a laissé beaucoup à désirer aux amateurs. Le journaliste étranger à toute cabale se trouve bien embarrassé lorsqu'il doit rendre compte d'une pareille représentation. S'il dit ce qu'il a vu, ce qu'il a éprouvé, il ne peut manquer de déplaire à ceux que sa conscience l'oblige à critiquer : d'un autre côté, s'il cède à des considérations personnelles et qu'il taise la vérité,

ses lecteurs ont le droit de lui reprocher son extrême indulgence, d'autant plus reprehensible que dans ce cas elle peut nuire aux progrès de l'art.

L'opéra des *Mystères d'Isis* est si connu qu'il serait superflu de prouver de nouveau son mérite musical ou de reproduire l'analyse du poème : nous ne parlerons que de la distribution des rôles et de l'effet de la représentation. Je voudrais bien ne pas affliger Lainez, qui remplissait le rôle d'*Isménor* ; mais pourquoi ses amis ne l'avertissent-ils pas qu'il n'est plus d'âge à jouer et chanter le rôle d'un prince aussi jeune ?

M^{lle} Maillard représentait *Myrrhène*. Cette actrice a sans doute rendu autrefois de grands services à l'Opéra, mais a-t-elle conservé assez de fraîcheur et d'étendue de voix pour chanter la musique de Mozart ?

J'ai été bien étonné lorsqu'au lever du rideau je me suis aperçu que Dufrêne jouait le rôle de *Zarastro* : ce rôle, le plus important de l'ouvrage, a été créé par Chéron, et j'espérais qu'il serait confié à Dérivis, son double et maintenant son digne successeur. Dufrêne peut être un acteur fort utile, mais le rôle de *Zarastro* est bien au-dessus de ses moyens. Lays et M^{lle} Armand seuls ont bien chanté. Malheureusement les morceaux les plus brillans de l'ouvrage sont placés dans les rôles de *Zarastro*, d'*Isménor*, de *Pamina* et de *Myrrhène*, et les acteurs qui en étaient chargés ont fait tant de *prudentes* coupures, que le public peut se vanter d'avoir entendu à peu près la moitié de l'ouvrage. Il n'est pas glorieux pour l'Académie impériale de musique, qui passe pour le premier théâtre de l'Europe, qu'un opéra de Mozart y soit en général plus mal chanté que dans une ville d'Allemagne du second ordre.

La danse est toujours la partie brillante et sans reproche des représentations de l'Opéra. A cette reprise, mesdames Gardel, Chevigni, Bigottini et Rivière, MM. Branchu, Beaulieu et Albert ont mérité des applaudissemens : nous invitons cependant M^{lle} Gaillet à se donner la peine de danser tout à fait les pas qui lui sont confiés, et à ne pas se contenter de les indiquer. M. Mérante, qui faisait plaisir sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, ne me paraît pas bien placé à l'Opéra :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation de *la Chaumière Moscovite*.

Le czar Ivan, caché sous de pauvres habits, demande

l'hospitalité à la porte de plusieurs maisons d'un village voisin de Moscou ; il est partout refusé : *Pétrowitz* seul l'accueille dans sa pauvre chaumière. *Ivan* lui fait espérer qu'un homme riche et puissant, qu'il connaît à Moscou, voudra bien être le parrain du nouveau né, et *Pétrowitz* lui promet de l'attendre une heure après le lever du soleil pour la cérémonie du baptême. Ils s'étendent tous deux sur une natte, et le bon paysan s'endort. Le jour va paraître, *Ivan* profite du sommeil de son hôte pour retourner à Moscou. Au point du jour, *Rigoraff*, percepteur du pays, vient saisir chez *Pétrowitz* qui doit et ne peut payer deux années de taille ; mais dans ce moment le czar paraît suivi de ses gardes, et *Pétrowitz* reconnaît l'empereur dans le pauvre voyageur à qui il a donné l'hospitalité. On sent bien qu'*Ivan* chasse *Rigoraff*, et comble de biens la famille du bon *Pétrowitz*.

Cet ouvrage, qui est tiré d'un conte de M^{me} de Genlis, est d'un intérêt doux et touchant : il a été justement applaudi, et le parterre a fait répéter plusieurs jolis couplets.

Ce vaudeville est de M. Joseph Pain, accoutumé à avoir des succès à ce théâtre, et d'un jeune homme qui a désiré garder l'anonyme.

Théâtre de l'Impératrice. — On donna la semaine dernière à ce théâtre, le *Frondeur*, comédie en cinq actes et en vers, de M. Maugenet, auteur qui débute dans la carrière dramatique : elle n'eut point de succès ; mais à la troisième représentation elle a été fort applaudie : des mains amies ont débarrassé cet ouvrage de quelques longueurs et d'un bon nombre d'expressions hasardées : telle qu'elle est aujourd'hui cette comédie sera vue avec plaisir : elle est jouée avec un ensemble très-satisfaisant.

Les débuts se succèdent à ce théâtre : c'est en présentant au public de la capitale plusieurs sujets dans chaque emploi, que l'administration du Théâtre de l'Impératrice parviendra à former une troupe digne peut-être de rivaliser, un jour, celle du Théâtre français.

M. *Faure*, qui vient d'y débiter dans l'emploi des valets, mérite d'être distingué ; il a de l'intelligence et de l'habitude de la scène : sa manière se ressent un peu de celle de la province, et son débit n'est pas toujours assez net ; malgré ces légers défauts, il a fait preuve de talent dans le rôle de Figaro, dans la comédie des *Deux Figaros* de M. Martelly, et le public lui a témoigné d'une manière non équivoque que ses efforts pour lui plaire avaient atteint leur but.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg, le 19 Juillet.* — La gazette de la cour publie le rescrit impérial suivant, adressé au chambellan actuel, M. Alopeus.

« Voulant récompenser vos services et le zèle actif que vous avez montré dans votre mission à Stockholm ; voulant aussi vous témoigner notre satisfaction particulière de la fermeté de caractère que vous avez déployée dans l'arrestation que vous avez subie par un ordre du roi de Suède, contraire au droit des gens, je vous nomme chevalier de l'Ordre de Sainte-Anne de la première classe, et je vous en envoie la décoration. »

Votre très-affectionné,

ALEXANDRE.

Du 20. — Depuis que l'introduction des marchandises anglaises est totalement prohibée en Russie, nos manufactures commencent à s'élever. Au lieu du drap anglais qui se vend actuellement quinze roubles l'*arschin*, on en peut avoir de très-bon de fabrique russe pour cinq roubles et demi. Il en est de même de nos fabriques de coton.

— Tout promet une récolte très-abondante en Russie.

— Les nouvelles que nous recevons de la Finlande, marquent que notre armée y a remporté de nouveaux avantages. On doit encore envoyer de nouvelles troupes dans cette province.

Nous avons, depuis quelque tems, beaucoup de nos soldats qui sont de retour de la France où ils étaient prisonniers. Ces soldats sont tous bien portans, de bonne mine et très-bien vêtus. Un grand nombre d'entr'eux parlent français.

Nous sommes ici aussi tranquilles qu'en pleine paix, et nous n'entendons presque point parler de la guerre. Le prix des denrées coloniales est la seule chose qui pourrait nous y faire penser. Le sucre coûte un rouble 45 à 50 copeks la livre ; le café deux roubles 25 à 30 copeks, et les autres marchandises coloniales en proportion. Cependant les comestibles ont considérablement baissé de prix ; nous attendons, de l'intérieur de l'Empire, une grande provision de grains destinés à être exportés.

— Notre flotte a mis à la voile de Cronstadt, sous le commandement de l'amiral Chanikow. Elle est composée de neuf vaisseaux de ligne, onze frégates, et beaucoup d'au-

tres bâtimens plus petits. On ne connaît pas encore sa destination.

Quelques régimens russes se rendent encore en Finlande.

— On lit l'annonce suivante dans la *Gazette de Pétersbourg* :

« Le général-major de Blankennagel établit, comme on sait, en 1802, une fabrique de sucre de betterave dans le gouvernement de Tula. Le gouvernement, après s'être assuré de la bonne organisation et de l'utilité de cette fabrique, accorda des secours à M. le général-major. Il obtint un emprunt en argent, et il lui fut permis de vendre annuellement mille mesures de la liqueur spiritueuse qu'il tirait du résidu des betteraves. Au moyen de ces encouragemens, M. de Blankennagel a porté sa fabrique à un tel degré de perfection, qu'elle peut livrer aujourd'hui, par des procédés très-simples, une quantité considérable de sucre brut, et que le sucre raffiné qui en sort ne le cède ni en beauté, ni en qualité à aucune autre espèce de sucre. L'analyse chimique a démontré ces avantages de la fabrique de M. Blankennagel. Le ministre de l'intérieur en donne avis au public, invite à suivre cet exemple, et promet les mêmes secours de la part du gouvernement; savoir : des avances d'argent, des terres de la couronne, et la permission de distiller des eaux-de-vie du résidu des betteraves. »

DANEMARCK. — *Elseneur, le 10 Juillet.* — Un parlementaire anglais s'est présenté hier devant ce port pour remettre une trentaine de marins échangés, et nous avons appris par cette voie la confirmation de la grande nouvelle du départ de toute la flotte anglaise stationnée devant Gothenbourg. Elle est partie le 1^{er} du courant, et le 3, elle a été vue dans la mer du Nord, faisant route vers l'Angleterre. Nos marins, mis à terre par le parlementaire anglais, s'accordent à dire que le colonel Murray, à son arrivée en Angleterre dont il venait de faire le voyage pour la seconde fois, a eu avec le roi de Suède un long entretien, à la suite duquel le roi l'a fait retenir aux arrêts pendant deux jours; que relâché ensuite, ce colonel s'est rendu auprès de l'amiral Saumarez, et qu'aussitôt l'ordre du retour a été donné à toutes les forces anglaises de terre et de mer; que longtemps avant le départ, des rixes sanglantes ont eu lieu entre les individus des deux nations; que la populace suédoise poursuivait à coups de pierres les Anglais qui retournaient à bord. Tout-fois l'amiral anglais n'a mis à la voile qu'après avoir pris le soin de vendre les vivres capturés qu'il avait à terre, il a mis ces subsistances à un taux si élevé, que les Suédois lui ont payé le tonneau de seigle jusqu'à 24 riksd.

Il paraît que la cause principale de ces dissensions est la prétention élevée par les Anglais d'occuper les forteresses de Marstrang, d'Afsborg et le port de Gothenbourg, comme garantie; ce à quoi le roi de Suède se serait constamment refusé.

On dit que les Anglais ont déclaré au roi de Suède qu'ils ne pourraient à la longue le soutenir contre les forces réunies de la Russie, de la France et du Danemarck, et qu'en conséquence ils ne s'opposeraient pas à ce qu'il s'arrangeât avec ces puissances.

En attendant, ils l'abandonnent.

Copenhague, le 26 Juillet. — D'après un ordre de S. M., tout vaisseau de l'Etat qui passe devant une batterie danoise doit se légitimer. Le bâtiment qui refuserait de se soumettre à cette formalité, y sera contraint par le feu des batteries, et il sera tenu de payer la valeur des coups de canon qui auront été tirés sur lui.

Du 2 Août. — S. M. la reine de Danemarck, qui est toujours à Kiel, donne pour la reconstruction de notre marine la moitié de la somme qui lui est assignée annuellement, c'est-à-dire douze mille écus. La princesse sa fille donne deux mille écus.

— Hier, la générale fut battue dans cette ville, à deux heures après minuit. En un moment toutes les troupes furent sous les armes. S. M. parut au milieu d'elles, et eut la satisfaction de voir avec quel zèle chacun s'était rendu à son poste. Ce signal n'avait été donné que pour éprouver le soldat.

ALLEMAGNE. — *Vienne, le 30 Juillet.* — On s'occupe beaucoup en Hongrie de la réunion prochaine de la diète. Partout on nomme des députés, et l'on rédige des instructions, afin qu'ils ne puissent agir que conformément à leurs mandats.

— L'organisation de la garde nationale étant achevée dans les provinces allemandes des Etats autrichiens, les exercices vont commencer.

— On assure, mais d'une manière vague, il est vrai, qu'une partie du cordon autrichien sur les frontières de la Turquie a reçu ordre de s'éloigner de la frontière et de se rapprocher de l'intérieur de la Hongrie.

Du 31. — On a publié une proclamation par laquelle on annonce que l'inscription pour la milice nationale dans la Basse-Autriche, est terminée. Les officiers sont, en

grande partie, d'anciens militaires. L'uniforme est pour les soldats habit court, vert foncé, revers rouge, pantalon de même couleur, guêtres, etc. Le premier bataillon sera complètement habillé dans huit jours.

Du 1^{er} Août. — M. le comte de Wurmser est parti pour Cracovie, afin d'y organiser les bataillons de réserve, de concert avec le général Bellegarde.

— Notre ci-devant ambassadeur à Pétersbourg, le général comte de Meerfeldt, est arrivé le 13 juillet à Lemberg, où il fixera sa résidence. Les nouvelles de la Servie sont très-incertaines. Czerni-Georges y a toujours une grande influence.

— La Gazette de la Cour donne les nouvelles de Turquie suivantes :

« La grande flotte du capitain-pacha reçut, le 17 juin, l'ordre de mettre à la voile sous trois jours ; on s'est occupé sur-le-champ de compléter son armement avec une activité extraordinaire. On croit que cet ordre a été provoqué par l'apparition d'une escadre anglaise dans l'Archipel. Le capitain a mis en mer, le 27, avec onze vaisseaux de ligne, sept frégates et cinq autres bâtimens armés. L'armée du grand-visir en Bulgarie et en Romélie a reçu de nombreux renforts. Mustapha-Bairactar s'est réconcilié complètement avec le ministre, et se trouve à son quartier-général d'Andrinople. Le major Berevitz y est envoyé par le prince Prosorowsky, général en chef de l'armée russe. Cette armée ne fait aucun mouvement ; mais la Servie et même la Bosnie sont en proie à de violens troubles. L'Egypte paraît assez calme ; les beys n'ont pas rompu les arrangemens qu'ils ont pris envers Mehmed-Aly, kaïmakan de la Porte ottomane. On craindrait plutôt en Egypte que les Anglais ne tentassent quelque coup sur Alexandrie. Les symptômes de peste qui avaient éclaté à Smyrne, et qui pouvaient en écarter l'affluence plus grande que jamais des négocians étrangers, ont entièrement disparu. »

Francfort, le 4 Août. — S. A. R. le grand-duc de Darmstadt a, par un édit du 1^{er} de ce mois, ordonné que le Code Napoléon fit partie de l'instruction publique dans toutes les Universités de ses Etats, et que tous les membres des tribunaux cherchassent à se pénétrer de l'esprit de ce Code, attendu que son intention était de l'introduire dans ses Etats.

BAVIÈRE. — *Munich, le 28 Juillet.* — Comme, d'après la constitution, toutes les parties du royaume de Bavière doivent être mises sur le même pied, la conscription va être établie dans le Tyrol.

ROYAUME D'ITALIE. — *Milan, le 4 Août.* — Un décret de

S. M. l'Empereur et Roi, daté de Bayonne, le 17, porte qu'il sera fabriqué dans le royaume d'Italie, une monnaie de 10 centimes au titre de 200/1000^e de fin et du poids de deux deniers.

Du 8. — S. A. I. le prince vice-roi est arrivé hier au palais de Monza, de retour du voyage qu'il a fait dans les départemens nouvellement réunis. L'esprit public est excellent dans ces départemens; le peuple est par-tout pénétré des sentimens de reconnaissance et de fidélité pour son nouveau souverain. S. A. I. n'a pas été moins satisfaite de l'esprit qui règne dans les anciens départemens du royaume, qu'elle a parcourus. Elle a eu par-tout sujet d'applaudir au zèle des administrations et à la conduite louable des habitans.

ROYAUME DE HOLLANDE. — *Amsterdam, le 8 Août.* — L'eau qui couvrait, depuis la dernière inondation, une partie des terres de Tergoes (l'une des îles de la Zélande), baisse de manière qu'une grande étendue de terrain est rendue de nouveau à l'agriculture et aux habitations.

— La gazette royale a publié les nouvelles suivantes de l'île de Java :

« *La Psyché* a pris, le 30 août de l'année dernière, la corvette de guerre *le Scipion*, commandée par le commandant M. Carrega. La frégate ennemie, infiniment supérieure à notre corvette, l'avait forcée de faire côte près de Samarang. Le combat a duré une heure. Le commandant hollandais a été grièvement blessé. Peu avant le combat, on avait transporté à terre une somme considérable qui se trouvait à bord du vaisseau hollandais. Les officiers ont été relâchés sur leur parole d'honneur; l'équipage a aussi été renvoyé. Le premier lieutenant, Baggelaar, commandant une galère du pays, fut poursuivi par une frégate ennemie, et forcé d'échouer son bâtiment. N'ayant pas répondu au feu de l'ennemi, celui-ci envoya deux chaloupes armées pour en prendre possession; mais le lieutenant Baggelaar les reçut si chèrement, que l'une de ces chaloupes fut obligée de se rendre, et l'autre prit la fuite. Ce brave officier a conservé ainsi son bâtiment. Le meilleur esprit règne parmi les troupes qui sont à l'île de Java. Batavia est amplement approvisionné: on y a même pu céder, sur la demande du général Decaen, une grande quantité de riz pour l'Isle-de-France. La récolte du café devient chaque année plus abondante, et la plus grande tranquillité règne dans l'île. Le gouverneur-général, le maréchal Daendels, est arrivé, le 1^{er} janvier, à Batavia. »

SUISSE. — *Berne, le 6 Août.* — Dans sa vingt-quatrième séance, la diète helvétique a entendu le rapport de sa commission sur les établissemens d'agriculture d'Hofwyl. Dans

les cinq jours que les commissaires y ont passé, ils ont pu rassembler un grand nombre de données, de faits et d'observations; mais ils n'ont pas été en état d'énoncer une opinion décisive sur un objet aussi important qui a déjà donné lieu à des discussions assez vives, et sur lequel le jugement du public peut dépendre beaucoup du témoignage qu'ils en rendraient; ils veulent attendre, avant de prononcer, le second examen qu'ils doivent faire sur les lieux cet automne. Cependant ce qu'ils ont déjà vu suffit pour leur persuader que l'établissement d'Hofwyl est un point central d'expériences d'agriculture, d'où les lumières se répandront dans toute la Suisse, et qui deviendra une excellente école pour les jeunes agriculteurs; que cet établissement n'a point encore acquis toute la perfection dont il est susceptible; mais que des progrès constans se font remarquer dans les vues du fondateur, dont les qualités personnelles inspirent la plus haute estime; enfin qu'il est extrêmement à désirer que le gouvernement soutienne cet établissement. D'après ces considérations, la commission a proposé les mesures suivantes: Que M. Fellemborg fût remercié au nom du landammann et de la diète de ses utiles travaux, et assuré de leurs concours à les faire prospérer; que les gouvernemens cantonnans fussent invités à accorder à l'établissement d'Hofwyl, pour un certain nombre d'années, un privilège exclusif pour la fabrication des instrumens aratoires nouvellement inventés ou perfectionnés, enfin que le landammann fût invité à témoigner aux cantons d'Haute-rive, canton de Fribourg, et de Kreuzlingen en Turgovie, que la diète approuvée les mesures qu'ils ont prises pour mettre à profit les découvertes d'Hofwyl. Ces propositions ont été acceptées à l'unanimité.

ANGLETERRE. — Londres, le 15 Juillet. — Quelques jours avant la prorogation du parlement, le comité des finances a proposé la suppression de presque toutes les places connues sous le nom de *sinecures*. « En effet, dit un de nos journaux, quand on voit la famille Grenville posséder des *sinecures* pour 40,000 liv. st. par an, peut-on s'empêcher d'un mouvement d'indignation? Il faut payer généreusement les hommes qui travaillent pour le public; mais il est scandaleux de voir qu'on paie des gens pour ne rien faire. »

— Une proclamation de l'amirauté, insérée dans la Gazette de la Cour, annonce un changement dans la manière de distribuer aux marins leurs parts de prises. Jusqu'à présent le commandans en chef recevaient les trois-huitièmes. Désormais ils n'auront que deux-huitièmes. On distribuera parmi

les officiers et l'équipage le huitième restant. Cette mesure n'a produit que peu de sensation parmi les matelots, attendu que les prises deviennent de jour en jour plus rares.

(INTÉRIEUR.)

PARIS. — LL. MM. II. et RR. sont arrivées le 14 août à quatre heures après-midi, au palais de Saint-Cloud.

Le même jour à cinq heures tous les théâtres de la capitale ont été ouverts gratuitement, conformément au programme arrêté par S. Exc. le ministre de l'intérieur, pour la célébration de la fête anniversaire de S. M. l'Empereur et Roi : cette célébration a été annoncée à six heures du soir par de nombreuses décharges d'artillerie.

Le soir, du même jour, il y a eu dans les jardins du Sénat une fête charmante, favorisée par le plus beau temps. Ce jour avait été choisi par le Sénat, ordonnateur de la fête en célébration de l'anniversaire de S. M., afin de ne distraire en rien l'attention et le concours du public des spectacles et des jeux préparés pour aujourd'hui, conformément au programme arrêté par M. le conseiller d'Etat, préfet de la Seine, et publié par ordre de S. Exc. le ministre de l'intérieur.

La façade du palais du Sénat du côté de la rue de Tournon, et celle du jardin étaient également illuminées de manière à bien marquer, par des cordons de feux, les lignes de l'architecture du palais. Une foule immense de spectateurs, parmi lesquels on remarquait un très-grand nombre de femmes élégamment parées, remplissait le jardin et se pressait sur-tout autour du parterre, au milieu duquel un orchestre nombreux avait été établi. Des jeux de toutes sortes, des exercices et autres spectacles de curiosités étaient disposés, et ont occupé la soirée jusqu'au moment où un feu d'artifice magnifique a été tiré.

Le Théâtre de l'Impératrice avait également disposé sur la belle façade de l'Odéon, une décoration ingénieuse dans son allégorie, et une illumination très-brillante.

Dans les autres parties de Paris, plusieurs édifices particuliers avaient été également illuminés, au moment où les salves d'artillerie avaient annoncé la fête, et leurs habitans avaient ainsi voulu prévenir le moment de l'illumination générale qui a lieu ce soir.

Le 15 août, jour de S. Napoléon, S. M. l'Empereur et Roi a reçu au palais de Saint-Cloud, dans son cabinet, les princes et princesses de la famille impériale et les princes de

l'Empire. Les ministres, les grands-officiers de l'Empire, les dames et officiers de la maison impériale et des maisons des princes ont été admis ensuite à lui présenter leurs hommages.

A dix heures, S. M. a reçu successivement, dans le salon du Trône, les félicitations du Sénat, du Conseil-d'Etat, de la cour de Cassation, de la cour des Comptes, du clergé de Paris, de la cour d'Appel, de la cour de Justice criminelle, des autorités civiles et militaires de Paris et du Consistoire.

Ces corps ont été conduits et présentés avec les formes ordinaires.

A onze heures et demie, S. Exc. le baron de Dreyer, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Danemarck, a présenté à S. M. l'Empereur et Roi de nouvelles lettres de créance.

Ensuite le corps diplomatique a été conduit à l'audience de S. M. par les maîtres et aides des cérémonies, et introduit par S. Exc. le grand-maître des cérémonies de la manière accoutumée.

Après cette audience, LL. MM. ont entendu la messe qui a été suivie d'un *Te Deum*.

Après la messe, il y a eu grande audience dans la galerie.

Dès le matin du 15, des salves d'artillerie avaient proclamé la solennité : le programme de la fête a été exécuté dans toutes ses parties, favorisé par un tems doux et serein : les jeux préparés aux Champs-Elysées avaient attiré un concours nombreux de prétendants et de spectateurs : ceux sur la rivière présentaient un coup-d'œil magnifique : le beau bassin entre le Pont-Royal et celui de la Concorde, la terrasse des Tuileries, les quais, les ponts étaient couverts d'une foule innombrable devant laquelle ont été exécutés les joutes et les jeux annoncés : les vainqueurs ont reçu les prix au milieu des applaudissemens.

A huit heures, un feu d'artifice magnifique a été tiré au point-rond des Champs-Elysées : la ville entière était illuminée.

— Parmi les illuminations du 15 de ce mois on a remarqué avec plaisir celle de M. l'ambassadeur extraordinaire de Perse. Elle était d'un genre tout à fait asiatique et d'un effet brillant. Le chiffre de S. M. l'empereur et les armes du sopher paraissaient entrelacés avec art.

S. Exc. a fait tirer chez elle, dans la même soirée, un beau feu d'artifice. Des chants guerriers, exécutés par les musiciens persans de l'ambassade, ont terminé cette fête orientale.

(N^o CCCLXXI.)

(SAMEDI 27 AOUT 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FRAGMENT DES TROIS RÉGNES DE LA NATURE,

Poème nouveau de M. JACQUES DELILLE.

CHANT DE L'AIR.

QUAND la nature et l'art leur laissent un cours libre,
L'air est, ainsi que l'onde, ami de l'équilibre.
Est-il rompu ? Soudain, des nuages errans
Les flottantes vapeurs s'épanchent en torrens,
Ou leur sein se déchire et lance sur la terre
Les flèches de l'éclair et les traits du tonnerre.
D'autres fois, conduisant la tempête et la nuit,
Les vents impétueux accourent à grand bruit,
Et, rival effréné des tempêtes de l'onde,
Dans l'Océan des airs l'affreux orage gronde;
Souvent aussi d'Éole, enfant audacieux,
Du pied rasant la terre, et le front dans les cieux,
Le terrible ouragan mugit, part et s'élance,
La ruine le suit et l'effroi le devance ;
Il détruit les hameaux, déracine les bois,
Le rocher vainement se défend par son poids ;
Le fer cède en éclats, l'eau s'enfuit à sa source,
L'œil suit avec effroi la trace de sa course :
Des révolutions, tel l'aïge désastreux
Va semant la terreur sur son passage affreux ;

Bb

Mœurs, lois, trônes, autels, tout tombe : et d'un long âge
 L'ouragan politique anéantit l'ouvrage.
 Ainsi, de l'air troublé les tourbillons mouvans
 Livrent au loin la terre au ravage des vents.
 Eh! qui ne sait comment leurs fougueuses haleines
 Des déserts africains tourmentent les arènes,
 Enterrent en grondant les kiosques, les hameaux,
 La riche caravane et ses nombreux chameaux ;
 Que dis-je ? quelquefois sur une armée entière
 L'affreux orage roule une mer de poussière,
 La nature se venge, et dans d'affreux déserts,
 Abîme ces guerriers, l'effroi de l'Univers.
 C'est toi que j'en atteste, ô malheureux Cambyse !
 Rapide conquérant de l'Égypte soumise,
 Déjà des Lybiens tu menaçais les Dieux.
 Plus nombreux que les flots, tes essais belliqueux
 De trente nations présentaient le mélange ;
 Les uns avaient quitté les rivages du Gange,
 D'autres ceux de l'Indus ; et le fer et l'airain
 Réfléchissaient les feux du soleil africain.
 Aux lueurs de l'éclair, aux éclats de la foudre,
 Tout à coup sont partis des nuages de poudre,
 L'air gronde, le jour fuit, de ce nouveau combat
 Le courage étonné vainement se débat.
 Tel qu'un coursier fougueux sous un maître intrépide,
 L'ouragan autour d'eux tourne d'un vol rapide,
 Les enveloppe tous de ses noirs tourbillons :
 D'abord serrés entre eux, leurs épais bataillons
 Bravent et la tempête et l'arène mouvante.
 Bientôt courent partout le trouble et l'épouvante :
 Tous aux vents en courroux errent abandonnés,
 Le courage est vaincu, les rangs désordonnés ;
 Tous ces peuples divers qu'un même lieu rassemble,
 S'agitant, se poussant, s'entre-choquant ensemble,
 Sur des monceaux de dards, de boucliers brisés
 L'un sur l'autre abattus, l'un par l'autre écrasés
 Dans la profonde horreur de la nuit ténébreuse
 Présentent, sans combattre, une mêlée affreuse.
 Un même effroi saisit l'homme et les animaux,
 Les chameaux renversés roulent sur les chameaux ;
 Cavalier et coursier l'un sur l'autre succombe ;
 Lui-même avec ses tours l'énorme éléphant tombe ;
 Comme une vaste mer, le souffle impétueux
 Écartant, ramenant ses flots tumultueux,
 Fouette d'un sable ardent leur brûlante paupière,

Ferme leur bouche à l'air, leurs yeux à la lumière ;
 Tous s'enfoncent vivans dans ces vastes tombeaux,
 Et l'orage en triomphe emporte leurs drapeaux.
 Parmi ces noirs amas qui sur eux s'amoncèlent,
 L'un l'autre vainement ces malheureux s'appellent :
 Leurs cris meurent dans l'air, le trouble croît, les vents
 Redoublent leurs fureurs, le sable des torrens.
 Si l'effroyable assaut laisse un moment de trêve,
 La foule renversée en tremblant se relève
 Et pose sur l'arène un pied mal affermi.
 Bientôt l'air plus fougueux de colère a frémi ;
 Il tourmente, il enlève, il rejette la terre,
 Mêlé à des flots de poudre une grêle de pierre :
 Le vent pousse le vent, les flots suivent les flots,
 La lutte est sans espoir, l'ouragan sans repos.
 Il vole, il frappe l'air d'une aile infatigable,
 Pousse, entasse sur eux des montagnes de sable.
 A peine on voit sortir des sommets d'étendards,
 Des bras sans mouvement, et des pointes de dards.
 De moment en moment l'orage qui s'anime
 Sur eux ouvre, referme et rouvre encor l'abîme.
 Tour à tour le jour fuit et se montre à leurs yeux ;
 Par d'effroyables cris tous lui font leurs adieux ;
 Enfin ce grand débris, luttant contre la tombe,
 Par un dernier effort se soulève et retombe.
 Alors de longs soupirs s'entendent un moment,
 D'un peuple enaevé vaste gémissément.
 La nuit vient, le jour meurt, et la terre en silence
 N'offre qu'un calme affreux et qu'un désert immense.
 Malheureux ! c'en est fait ; non, vous ne boirez plus
 Ou les ondes du Gange, ou les flots de l'Indus ;
 En vain vous espériez revoir votre famille,
 Et reprendre en vos mains l'innocente faucille.
 Vous-mêmes moissonnés mourez sous d'autres cieux :
 Aujourd'hui même encor vos ossemens poudreux
 Frappent le voyageur ; et dans son trouble extrême,
 De son propre danger l'épouvantent lui-même.

LE SONGE DE LUCI.

ROMANCE.

L'ASTRE des nuits épanchait sa lumière,
 Sur les forêts et les monts d'alentour,

B b 2

Lorsque Luci versant des pleurs d'amour,
 Sentit enfin se fermer sa paupière.
 Du bien-aimé qui lui promit sa foi,
 Elle suivit en songe le navire ;
 Mais tout à coup une voix vint lui dire :
 O ma Luci ! ne pleure plus sur moi.

A ces accens, à cette voix mourante,
 Jetant près d'elle un regard incertain,
 Elle aperçut le malheureux Elvin
 Qui lui tendait une main défaillante.
 Luci ! dit-il : hélas ! bien loin de toi,
 Pâle et glacé, je repose sans vie ;
 Je dors au sein d'une mer ennemie :
 O ma Luci ! ne pleure plus sur moi.

Durant la nuit, une tempête affreuse
 Nous a poussés vers de funestes bords,
 Et mon vaisseau, malgré tous nos efforts,
 A disparu sous la vague orageuse.
 Du sort jaloux prêt à subir la loi,
 Je t'ai donné ma dernière pensée :
 Mais aujourd'hui la tempête est passée,
 O ma Luci ! ne pleure plus sur moi.

Tu me suivras un jour, sur ce rivage,
 D'où les chagrins sont à jamais bannis ;
 Là, par l'amour tous les deux réunis,
 Nous goûterons un bonheur sans nuage.
 Le doux fantôme alors, avec effroi,
 S'évanouit aux lueurs de l'aurore,
 Mais en fuyant, il murmurait encore :
 O ma Luci ! ne pleure plus sur moi.

S. E. GÉRAUD.

ENIGME.

Quoiqu'on me compare au mystère
 De la Très-Sainte-Trinité,
 L'incompréhensibilité
 N'est pourtant pas mon caractère,
 Lecteur, et ta sagacité
 A deviner qui je puis être,
 Prouve la possibilité
 De m'expliquer et me connaître.

Je ne suis qu'un et toutefois
 Je ne suis qu'un et je suis trois.
 Mon premier moi brûle et ses feux
 A mon second sont dangereux.
 Mon second constamment anime
 Mon premier dont il est victime,
 Avec eux confondant son sort,
 Mon troisième cause la mort
 Des deux premiers, puis il expire.
 Mon destin peut-il être pire !
 Dès que tous trois sont disparus,
 A mon tour je n'existe plus.

S.....

LOGOGRIPE.

Je suis un animal peu connu dans la France,
 Sur sept pieds je m'élève, et me fais voir au jour,
 Otez ma tête et je suis le séjour
 Qu'habitent ma bergère et l'aimable innocence.

CHARADE.

CHEZ une femme mon premier
 Est un titre que l'on honore;
 Et chez un homme mon dernier
 Est synonyme de pécore.
 Deux acabit de mon entier
 Plait fort au goût du frugivore.

S.....

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Énigme du dernier Numéro est *l'Année*.
 Celui du Logogriphe est *Seau*, dans lequel on trouve *eau*.
 Celui de la Charade est *Théâtre*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

DU GÉNIE DES PEUPLES ANCIENS, ou *Tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, depuis les premiers tems connus jusqu'au commencement de l'ère chrétienne*; par M^{me} V. DE C*****. — Quatre vol. in-8°. — Prix, brochés, 24 fr., et 30 fr. franc de port. — A Paris, chez *Maradan*, libraire, rue des Grands-Augustins, vis-à-vis celle du Pont-de-Lodi, n° 9.

EST-CE bien par hasard ou d'après des conventions immémoriales que la plupart des idiômes connus n'attribuent le genre masculin à presque aucun des êtres moraux, et qu'ils nous montrent le monde comme un vaste tableau mouvant, dont les fils invisibles seraient tous entre des mains de femmes? Il suffit en effet de jeter les yeux sur le premier dictionnaire venu pour s'assurer qu'entre tous les termes abstraits, entre tous les mots destinés à désigner des choses immatérielles, sur dix ou douze il s'en trouve à peine un qui ne soit pas féminin. La sensibilité, l'intelligence, l'imagination, sont de cette catégorie; il en est ainsi des idées, des pensées, des paroles, des affections, des passions: enfin cela s'étend jusque sur ce qui paraît au premier coup-d'œil le moins convenir au beau sexe, comme la réflexion, la méditation, la raison et même la sagesse. Ne dirait-on point que ce sont seulement des femmes qui ont fait tous ces arrangemens-là, mettant de leur côté les qualités et les vertus, et nous laissant malignement les défauts et les vices, et que nos arrière-grands-pères, de qui nous les tenons, les tenaient de leurs arrière-grands-mères?

Il se peut aussi que lorsqu'on a commencé à démêler l'âme d'avec le corps, on ait regardé l'un comme le frère et l'autre comme la sœur, à cause de sa légèreté, et que par une conséquence naturelle tout ce qui paraissait appartenir à celle-ci on l'ait supposé du même sexe. Voilà peut-être pourquoi l'amour, par exemple,

qui avant d'être parfaitement épuré, comme de nos jours, semblait ~~tenir~~ plus près à ce frère grossier qu'à cette sœur délicate, est resté masculin, tandis que l'amitié est partout du même genre que celle à qui elle est fière d'appartenir.

Mais où cette intention primitive est encore plus marquée, c'est dans la Mythologie; on y voit comme dans nos temples beaucoup plus de femmes que d'hommes; car indépendamment des plus grandes dames de l'Olympe, vous y trouverez une foule de Divinités de tout rang, exerçant toute sorte d'emplois, depuis les Grâces jusqu'aux Parques, et qui pis est jusqu'aux Furies. Il n'y a pas une fontaine, pas une montagne, pas une forêt, pas un arbre qui n'ait sa patronne, et presque rien de tout cela n'a de patron. Ce serait donc bien à tort que nos petits maîtres français se vanteraient de leur galanterie; croyez-moi, les bons vieux patriarches qui ont présidé aux premières conventions du langage étaient bien autrement galans; ils ont adjugé la partie gracieuse toute entière au beau sexe, comme ne pouvant pas être en de plus dignes mains, et si des fonctions plus difficiles ont été réservées à des êtres plus robustes, c'est sans doute parce qu'on savait que les Déesses n'en régneraient pas moins sur les Dieux, et qu'on supposait que c'était là-haut comme ici, où la grâce finit toujours par subjuguier la force. Le département de la pensée entre autres leur a été confié presque sans restriction; et la féconde Mnémosyne n'a pas eu, que je sache, un enfant mâle. Je ne sais si les choses en allaient mieux ou plus mal, mais

Nos pères, plus méchans que n'étaient nos aïeux,

ont essayé de changer tout cela. Il y avait bien, je crois, un peu de faveur pour ces dames dans les premières dispositions, mais on a mis de la violence dans celles qui ont suivi. Les hommes ont voulu s'attribuer exclusivement ce qui paraît devoir rester indivis entre les deux moitiés du genre humain, et l'on a cru pouvoir faire de la science un majorat qui passerait toujours de mâle en mâle, sans se souvenir qu'il faut laisser la pensée à qui pense, la parole à qui parle, et la plume à qui écrit.

A voir cet abus de la force physique , on serait tenté de croire , ou que nos devanciers ont écouté je ne sais quel esprit de corps qui conseille toujours mal , ou bien que les beaux esprits mâles vis-à-vis des beaux esprits femelles ont pu avoir jadis quelque désavantage bien marqué dont ils leur gardaient rancune. On rougissait peut-être de la victoire de Corinne sur Pindare , on prévoyait peut-être les triomphes de quelqu'autre Corinne sur ses contemporains , et c'est peut-être pour cela que nous nous sommes prévalus d'une grossière supériorité pour écarter une concurrence inquiétante. C'est pour cela que , pendant bien des siècles , nous avons obligé les femmes à s'en tenir au babil , à la gentillesse , à la médisance , à la coquetterie , au soin de leur ménage , au soin encore plus intéressant de leur parure , et aux connaissances nécessaires pour avancer l'éducation des enfans , jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans. On s'est néanmoins adouci depuis , on leur a permis et même recommandé d'acquérir , si elles le pouvaient , quelques petits talens sans conséquence , tels que la musique , la danse , le dessin , et même un peu de déclamation : comme si elles avaient bien besoin d'apprendre à jouer la comédie ! Ce premier pas une fois fait , il a fallu par une suite nécessaire les autoriser à donner quelque culture à leur esprit , afin de pouvoir de tems en tems prendre une petite part à nos conversations ; nous avons même quelquefois applaudi à de petites productions qui ne leur coûtaient aucun travail , qui ne supposaient aucune étude , et qui récréaient nos esprits comme les fleurs des champs récréent notre vue. Eh bien , il faut que ces essais , quoique bien légers et bien rares , aient causé des alarmes à tout le collège de lettrés , car on a tâché d'engager ces dames à s'en tenir là ; on leur a fait entendre que plus serait trop ; nous avons mis l'opinion dans nos intérêts , et nous avons fini par leur défendre poliment de chasser sur nos plaisirs.

Au reste , en dépit de nos lois saliques , le moment approche où l'empire des lettres pourrait bien tomber en quenouille : nous avons usé d'indulgence tant qu'il n'a été question que de jolis vers , de petits contes de Fées , de nouvelles galantes , de romans agréables , et

autres bagatelles; nous croyant bien sûrs que la partie savante nous resterait, fondés sur l'idée que nous avions de nos aimables émules, les croyant aussi frivoles qu'elles se montraient légères, et prenant la délicatesse pour de la faiblesse.

Mais voilà toutes les limites franchies, voilà toutes nos mesures déjouées; je crois voir les plus jolis oiseaux de nos bocages atteindre les aigles dans les airs, et j'en distingue un entre autres qui naguères prenait plaisir à voltiger parmi les fleurs dont il semblait augmenter le nombre; vous auriez dit qu'il ne se lèverait jamais qu'à la hauteur des roses et des lis; mais à notre grande surprise il plane maintenant au plus haut des airs, et de là son regard, à qui rien n'échappe, se promène sur tout ce que la nature, l'art et le tems ont produit de plus admirable.

Quittons les comparaisons, et nommons M^{me} Victorine de Chatenay, qui, à la faveur de tout ce que l'esprit et le savoir peuvent se prêter entr'eux de clarté, n'entreprend pas moins que de tracer à nos yeux la marche du génie dans tous les tems et tous les pays où il a porté son flambeau. Elle le suivra depuis ses premiers élans jusqu'au milieu de sa course, signalant ses directions diverses, ses progrès, ses déviations, ses fausses routes, ses retours, tenant compte des obstacles, des facilités, des secours, des entraves qu'il aura pu rencontrer sous les différentes lois qui ont régi les hommes; ne perdant pas de vue un détail qui puisse concourir à son plan, et montrant partout les causes derrière les effets, pour servir en tems et lieu, et mériter, s'il se peut, autant de reconnaissance que d'applaudissemens.

Ce précieux tableau du génie des peuples anciens peut et doit être regardé comme une première moitié d'une histoire universelle, offerte sous un nouveau point de vue plus utile et plus intéressant que tous les autres grands travaux de ce genre. En effet, la plupart de ces compilations historiques ne nous présentent que révolutions, guerres, conquêtes, destructions; il semble lire un recueil de bulletins des différentes maladies des nations, et particulièrement de ces fièvres chaudes auxquelles le genre humain a de tout tems été si sujet;

leçons utiles, sans doute, mais qui attristent l'homme en l'instruisant, au lieu que dans ces nouvelles observations, les faits historiques ne nous sont presque jamais montrés que comme accessoires ; l'auteur ne nous en parle que pour fixer les époques, établir les circonstances, indiquer les causes qui ont dû influencer sur l'activité ou le ralentissement des travaux de l'esprit, ainsi que sur les traces qu'il a laissées dans l'espace et la durée. Ceci est donc, à proprement parler, l'histoire de la pensée écrite par elle-même, et accompagnée d'une carte de son vol. Que ceux qui pourraient être également effrayés et de l'étendue d'un long ouvrage, et de la sécheresse d'une courte analyse, que ceux-là, dis-je, se rassurent : une sage distribution, un ordre indiqué par la chose même, soumettent un vaste horizon à un rapide coup-d'œil ; entre tant de générations entassées, pour ainsi dire ; dans une même enceinte, pas un personnage digne d'attention qu'on ne reconnaisse distinctement ; pas un historien, pas un prophète, pas un philosophe ; pas un poète ; pas un orateur, pas un législateur qu'on ne soit sûr de retrouver. Là comparaitront tous ceux que les lettres, les sciences, les arts ont consacrés, tous ceux qui ont acquis quelque droit à la reconnaissance humaine.

Quique sui memores alios fecere merendo.

Ceux enfin qui ont survécu à eux-mêmes, et qui avaient reçu entre les élémens de leur être assez de substance céleste pour surnager sur l'abîme des tems..... Chacun arrivera suivant son rang d'ancienneté, prêt à déposer un tribut prélevé sur tout ce qu'il a de plus précieux dans son trésor ; et celle qui rassemble tant de richesses prouvera qu'elle était plus en état que personne d'en faire l'estimation.

Ainsi donc ces quatre tomes, qui ne paraîtront volumineux qu'avant de les avoir lus, exposeront successivement neuf époques depuis les premiers tems du monde connu jusqu'à l'ère chrétienne ; depuis Moïse ou même Job, à qui notre auteur accorde l'ancienneté sur Moïse, jusqu'à Ovide ; et dans cet immense intervalle, on verra l'arbre de la science soumis à la diversité des

climats, et souvent aux intempéries des siècles, croître ou du moins se soutenir par sa propre vigueur; tantôt paré, tantôt dépouillé de son luxe; mais conservant toujours sa sève, étendant ses rameaux sur les nations diverses; et variant son feuillage, ses fleurs et ses fruits, suivant les différentes expositions.

Pour mieux faire connaître la manière dont ce vaste plan a été rempli, il suffira d'ouvrir le livre au hasard, et c'est ce que nous allons faire, avec un peu plus de conscience qu'on n'en met d'ordinaire après une pareille annonce.

Liv. I, chap. II du livre de Job.

« Je considère avec respect (c'est M^{me} Victorine qui parle) l'un des livres les plus anciens, et j'étudie avec vénération les maximes consacrées il y a près de quatre mille ans. Il est beau de s'assurer que la pure morale et la religion n'ont point d'âge. On se croit de niveau avec les siècles, quand on voit briller sur sa tête le char des sept étoiles, cet astre du matin que Job admirait aux mêmes places; les palmes, les vignes, les pampres qui se développaient autour de lui n'ont pas cessé de renaître tous les ans, la rosée bien-faisante les rafraîchit encore, etc. » Ce début religieux, noble et touchant, annonce au lecteur la satisfaction qui l'attend à chaque page; il est suivi d'une analyse de Job qui pourrait servir de modèle à toutes les nôtres; vous diriez un extrait, plutôt à la façon des chimistes, qu'à celle des écrivains, car c'est tout l'esprit de la chose. « Les anciens (dit notre auteur, qui semble avoir lu dans leur ame au travers de leurs livres), les anciens exprimaient sans ménagement le cri de leur cœur. La franchise de leurs leçons, leur longueur même, tout dispose notre ame à s'agrandir en s'en pénétrant, et l'on éprouve, quand on les étudie, cet effet imposant d'une matinée silencieuse au milieu d'un pays sauvage. »

La plupart des livres hébreux, jusqu'à Salomon, sont analysés comme celui de Job, avec un art qui ne laisse rien à désirer; ce qui n'est pas inexplicable est expliqué; les beautés sont mises dans leur jour; les

plans, si difficiles à reconnaître quand par hasard il y en a dans ces divines poésies, sont mis à découvert; on a le fil de tout, on est frappé de ce qui frappe l'auteur, on s'étonne souvent de ne l'avoir pas été plutôt, et l'on se dit plus d'une fois qu'on allait faire les mêmes observations, mais.... c'est après les avoir lues.

Nos lecteurs pensent bien que le plus beau fleuron de la couronne d'Israël, le plus savant, le plus poétique, le plus sage, et peut-être aussi le plus gai des rois, celui qui dans ses brillans loisirs a peint la femme forte et composé le Cantique des Cantiques, on pense bien, dis-je, que Salomon ne sera point oublié. Mais l'analyse des ouvrages philosophiques, didactiques, érotiques de ce juif si différent du reste des Juifs, annonce dans l'écrivain qui en rend compte, un esprit exercé à la juste admiration et à la juste critique; un esprit que l'enthousiasme ne rend point aveugle, et que les connaissances ne rendent point difficile. M^{me} Victorine sait bien que toutes les pensées ne se tiennent pas de bien près dans les ouvrages de Salomon, non plus que dans ceux du roi son père; elle sait que le fil rompt souvent, que souvent il se replie sur lui-même, que les mêmes idées reparaissent plusieurs fois sous les mêmes formes, et que la plupart de ces pièces ne soutiendraient pas la sévérité de nos Aristarques modernes; mais voici comme elle excuse ce qu'elle n'entreprend point de justifier :

« J'aime, je l'avoue, jusqu'à ces redites, jusqu'à ces » longueurs qui supposent tant de loisir. Les idées nais- » sent une à une. Le cœur jouit en les voyant éclore. » Tels ces jeunes boutons qu'un tiède zéphyr entr'ouvre » feuille à feuille et qui s'épanouissent peu à peu, selon » les influences graduées de la saison. »

Nous avons annoncé que nous ouvririons le livre au hasard, et le hasard nous fait tomber en ce moment sur le chapitre d'Homère. Voyons si notre auteur entend aussi bien le grec que l'hébreu :

« Le sentiment de grandeur qui respire dans cet » ouvrage (l'Iliade) élève et confond le lecteur : on » demeure frappé comme à l'entrée de ces édifices im- » menses, si hors de proportion avec l'homme qui les a

» faits..... Il faut avoir profondément senti pour avoir
 » inventé le vingt-quatrième chant de l'Iliade; les alar-
 » mes d'Hécube; l'auguste libation qu'offre le vieux
 » Priam en partant pour aller implorer Achille et re-
 » demander le corps d'Hector, le messenger des Dieux qui
 » pendant le chemin le rassure et l'encourage, l'état
 » d'Achille dans sa tente où ses officiers l'entourent,
 » où ses amis sont les seuls qui l'approchent; les discours
 » de Priam, les réponses d'Achille, l'effroi qu'Achille
 » conçoit un moment de lui-même, les consolations
 » qu'il donne, le repas après lequel le vieillard et le
 » héros s'admirent tous les deux, le sommeil que goûte
 » Priam près de la tente du vainqueur.... Tout inspire
 » l'admiration, et peut-être l'attendrissement. » Lire
 » ainsi un poète, c'est l'être aussi.

» Le poème charmant de l'Odyssée, continue le plus
 » aimable des scolastes, porte un tout autre caractère;
 » l'Iliade peint de grands effets, elle peint les passions
 » dans un développement absolu; tout dans l'Iliade est
 » foule, action, magnificence; tout se réduit à un seul
 » instant, l'Asie est le théâtre, et l'Olympe donne les
 » acteurs.

» Dans l'Odyssée, Ulysse seul et sans secours est un
 » homme qui erre de rivage en rivage: les longueurs de
 » son exil, témoignage frappant de l'isolement des na-
 » tions, laisse au poète assez de latitude pour amener
 » selon son gré ses fictions et ses histoires.

» Tout annonce dans l'Odyssée combien le monde
 » était encore peu peuplé, combien les arts utiles, qui
 » font l'aisance de la vie, étaient encore peu connus,
 » sur-tout dans les contrées éloignées de l'Asie.»

- Sur quelque sujet que notre auteur fixe notre atten-
 tion, on voit toujours, et même dans ce que nous con-
 naissons le mieux, quelque chose qui nous avait échappé.
 C'est ce qui arrive quand on se promène dans une ga-
 lerie de tableaux avec un peintre.

- En marchant toujours comme nous avons commencé,
 c'est-à-dire à la bonne aventure, nous rencontrons Zo-
 roastre et Confucius, et tous deux parlent, sinon comme
 ils l'ont fait, du moins aussi bien qu'ils l'ont jamais pu
 faire. Zoroastre et son école remplissent l'esprit de l'in-

nombrable foule des différens êtres intermédiaires entre l'homme et le grand Etre; c'est à la fois une mythologie et une liturgie intarissables qui, en ravissant tranquillement l'imagination, captivent la pensée. Confucius, moins poète, n'en est que plus philosophe, et M^{me} de Chatenay paraît se complaire à nous le montrer dans la plénitude de sa sagesse et de sa bonté. On peut juger de l'une et de l'autre par une réponse du sage Chinois qu'on lit avec tant d'édification dans notre livre, et qui serait si bonne à répéter à quelques saints modernes. Quel est l'homme pieux? lui demandait-on, celui qui aime les autres.

« Hérodote (c'est celui qui se présente) parle avec » justesse de ce qu'il sait et n'intéresse guères moins sur » ce qu'il ignore. Il écrit d'un style simple et harmonieux; » ses livres ont été le premier ouvrage suivi qui n'ait » pas été mis en vers. Chacun de ses livres fut couronné du nom d'une Muse..... C'est par ces noms flatteurs qu'on les désigne encore de nos jours, et l'acclamation d'Olympie se répète encore dans nos bouches. » Thucydide était présent quand Hérodote fit sa lecture, » et enflammé d'émulation, il sentit qu'il devait écrire. » Nous sommes heureux que M^{me} Victorine ait senti une pareille émulation, et nous espérons qu'elle la fera naître. Mais qui louera, qui peindra ou plutôt qui nous montrera jamais comme elle ces illustres morts, les orateurs, les philosophes, les poètes qu'elle évoque chacun à leur tour? Un exemple suffit; « Pindare, en notre » siècle et traduit dans notre langue, est un astre dans » les nuages. » Ne croirait-on pas cette image empruntée de celui qu'elle représente?

Devenons plus sobres de citations, et sur tout de réflexions, de peur qu'on ne trouve l'extrait aussi long que le livre paraîtra court. Contentons-nous seulement de répéter à nos lecteurs, d'après une agréable expérience, qu'ils trouveront partout le même charme et le même intérêt. Dans quelque place que vous perciez un palmier, il en sortira toujours une douce liqueur.

M^{me} Victorine s'est un peu trop étendue peut-être, et sûrement bien à contre-cœur sur les crimes, les intrigues, les fureurs, les prodiges sanglans qui ont épou-

avanté le monde pendant la terrible agonie de la république romaine. Ce n'est pas que cette partie du quatrième tome ne soit écrite d'un style qu'on voudrait prêter à tout ce qu'on lit ; mais le tableau n'est point pour la place , et ferait ailleurs plus d'effet. L'intérêt même que cette peinture animée nous inspire ; ne laisse pas que de nuire à celui de tout l'ouvrage , et coupe un fil que le lecteur aimerait tant à retenir et à prolonger. On suivait avec plaisir les vestiges lumineux du génie ; on les quitte malgré soi pour voir les crimes , les haines , les plus hideuses passions dans leur essor le plus effrayant ; on avait pris la douce habitude d'une sorte de société avec les plus beaux et les plus nobles esprits de tous les siècles et de tous les peuples , et l'on se trouve au milieu d'une foule de scélérats , de brigands , de bourreaux , entre lesquels cependant il faut malgré soi admirer César , et même l'aimer. Au reste , les orateurs comme les alcions ne se montrent jamais autant que dans les tempêtes , et il ne fallait peut-être pas moins qu'un Marius , un Sylla , un Catilina , un Verrès , un Clodius , un Antoine , un Octave même , pour annoncer un Cicéron.

C'est ce grand homme sur-tout que notre auteur s'attache à nous peindre d'une manière digne du sujet ; nous voyons le zélé citoyen , l'habile politique , l'orateur irrésistible , le philosophe profond , l'ami fidèle , l'homme sage , l'homme utile , l'homme aimable dans toutes les fluctuations , dans toutes les crises , dans tous les changemens de scène de sa vie orageuse. M^{me} Victorine lui devait cette distinction ; et rien n'entraît mieux dans le plan de l'ouvrage que beaucoup de détails , tous intéressans , sur un génie qui , à la poésie près , montre à lui seul jusqu'où peuvent s'étendre les développemens de l'esprit humain.

« Cicéron (dit M^{me} Victorine) a porté les talens naturels aussi loin qu'il appartenait à un mortel de le faire : il y a joint tout ce que l'étude pouvait y ajouter. » Un rang élevé dans l'Etat en favorisa l'importance , et des momens orageux et terribles en multiplièrent les applications.

» Une clarté , une logique parfaite font l'ame de ses

» excellens discours ; simple comme la nature , dont les
 » productions sont toutes chargées de fruits , Cicéron
 » est riche comme elle ; il n'épargne et ne prodigue
 » rien. »

S'il pouvait exister dans le siècle où nous sommes un esprit assez étranger à toute espèce d'instruction pour savoir à peine le nom de Cicéron , et qui ne le connût que par les citations et les jugemens de M^{me} Victorine , il en prendrait une idée plus juste que s'il avait consumé ses jeunes années à l'entendre expliquer par tous les pédans du ci-devant pays latin : la langue de Cicéron n'est ni dans les glossaires , ni dans les commentaires , elle est toute dans le sentiment , dans l'intelligence , dans l'érudition , dans le goût de ses lecteurs , et voilà pourquoi M^{me} Victorine l'interprète si bien.

S'il se trouvait en ce moment parmi nous un homme dont le talent , comme chez l'orateur latin , eût toujours été en harmonie avec la vertu , un homme instruit dès sa jeunesse par la piété filiale à éclairer l'esprit , à charmer l'oreille , à attendrir le cœur dans la défense constante de la plus noble , de la plus touchante cause , un homme dont la voix sonore eût tonné depuis au milieu des orages populaires , et les eût plus d'une fois conjurés (1) ; et si cet homme , plus qu'estimable , consacrait aujourd'hui ses sages loisirs à faire retentir , s'il se pouvait , dans notre langue les mémorables paroles du premier des latins !.... Certes , c'était à lui qu'il convenait de l'entreprendre. Il l'a fait , il nous a confié son dessein , il nous a même laissé voir une partie de son travail ; et si l'amitié ne se défiait pas de ses jugemens , nous oserions prédire , qu'alors , alors seulement , la France verra Cicéron brillant de toute sa gloire.

Revenons à notre objet. On nous accusera de prévention peut-être , mais nous en appelons au livre lui-même , pour nous justifier ; on verra mieux que nous ne pourrions le prouver , que notre aimable auteur sait donner à la foule d'objets qu'il présente , la place , la forme , et la couleur qui convient à chacun , que toujours instructive et toujours élégante , ou elle

(1) Nous croyons reconnaître M. de Lally. (Note des Editeurs.)

AOÛT 1808.

dit des choses qu'on ne savait pas, ou que si elle dit les choses qu'on sait, elle les dit mieux qu'on ne les savait, et que chaque page de son livre promet autant de profit que de plaisir.

Il y a presque toujours une différence marquée entre les jugemens des hommes et ceux des femmes, c'est que les premiers jugent des hommes d'après les choses, et que les autres jugent des choses d'après les hommes, et c'est sous ces deux points de vue réunis que M^{me} Victorine considère les ouvrages et les auteurs. On ne citera pas un classique dont elle ne connaisse tout ce que la postérité en pourra connaître. Elle a tout lu, tout discuté, et du caractère, des mœurs, des aventures de chacun d'eux, de leurs positions dans la société, des circonstances particulières où ils ont pu se trouver, elle tire souvent des moyens de terminer les ennuyeuses disputes des commentateurs. L'histoire est pour elle un dictionnaire qui ne lui laisse pas faire de contre-sens.

Lire avec fruit, écrire avec goût, citer avec choix, recueillir avec soin, comparer avec art, disposer avec ordre, embrasser un grand ensemble, observer les moindres détails, tirer de la lumière de tout, en répandre sur tout, instruire, intéresser, charmer, et, ce qui étonnera le plus, donner, à la fleur bien visible de ses ans, un ouvrage qui pour l'érudition toute seule aurait occupé toute la vie d'un savant..... Tels sont les témoignages que la malveillance même essaierait en vain de refuser à M^{me} Victorine de Chatenay.

Nous avons cependant quelquefois cru entrevoir ce que la jalousie (et M^{me} Victorine en mérite beaucoup) ce que la jalousie, dis-je, plutôt que la critique aura pris soin de recueillir, et sur-tout de chercher dans tout le cours du livre, pour se consoler du plaisir qu'il doit faire à tous ses lecteurs. Mais en bonne foi reprocherons-nous à M^{me} Victorine quelques phrases un peu recherchées, sur-tout lorsque la délicatesse des pensées ne pourrait souvent pas être rendue dans un langage plus ordinaire. L'accuserons-nous de trop de luxe? C'est un grand défaut aux yeux de beaucoup d'écrivains qui ne sont pas comme elle assez riches pour le soutenir. Le luxe déplaît sur-tout aux pauvres. On voit claire-

C c



ment; diront ses tristes censeurs, qu'elle cherche toujours à plaire; soit, mais on voit encore plus clairement qu'elle plaît toujours. Voulez-vous lui interdire quelques ornemens qui pourraient à toute rigueur être superflus, mais qui sont toujours agréables? et doit-on faire à la beauté un crime de la parure?

BOUFFLERS.

GLOSSAIRE DE LA LANGUE ROMANE, rédigé d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et d'après ce qui a été imprimé de plus complet en ce genre; contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI, XII, XIII, XIV, XV et XVI^e siècles, avec de nombreux exemples puisés dans les mêmes sources; et précédé d'un Discours sur l'origine, les progrès et les variations de la langue française. Ouvrage utile à ceux qui voudront consulter ou connaître les écrits des premiers auteurs français. Dédié à S. M. JOSEPH NAPOLÉON, roi de Naples et de Sicile; par J. B. B. ROQUEFORT. A Paris, chez B. Warée oncle, quai des Augustins, n^o 15. De l'imprimerie de Crapélet. Deux forts volumes in-8^o.

ON reproche aux Français trop d'indifférence pour leur ancienne langue: cette indifférence qui tient à celle qu'ils ont en général pour les langues étrangères, car cette langue l'est devenue pour eux, peut venir aussi de deux autres causes. D'abord la langue romane est non-seulement difficile, mais grossière, sans règles fixes, livrée aux caprices des écrivains qui la maniaient au gré de leur imagination dérégulée et de leur ignorance; c'est même dans cette irrégularité, dans cette mobilité de formes, de terminaisons et de constructions de mots que consiste sa plus grande difficulté. Ensuite cette difficulté vaincue ne procure souvent d'autre avantage que d'entendre des ouvrages plus imparfaits et plus grossiers encore pour la plupart que le langage dans lequel ils sont écrits, de longues histoires en mauvaises rimes, des contes sans autre sel que des ordures, un style lâche, diffus, et dont le seul mérite est dans une naïveté peu

méritoire, puisqu'elle est presque toujours forcée, et qu'elle naît de l'impuissance d'être autre chose que naïf.

Que cherche-t-on ordinairement en étudiant une langue, lorsque ce n'est pas par des raisons d'utilité ou de nécessité qu'on l'apprend ? On cherche des combinaisons nouvelles d'idées, des pensées, des images nouvelles, des fictions, des inventions ou créations du génie, qui perdraient trop à passer dans une autre langue, et qui augmentent la masse des jouissances de l'imagination et de l'esprit. Assurément on a beau feuilleter les manuscrits et le peu d'éditions que nous avons de nos écrivains des XI, XII et XIII^e siècles; on est bien sûr de n'y rien trouver de tout cela.

Quel intérêt nous reste-t-il donc de connaître ce vieux langage de nos pères ? Un intérêt purement littéraire et philologique : celui que doit inspirer à des gens instruits la recherche des origines et des vicissitudes d'une langue devenue l'une des plus belles, et la plus répandue sans exception de toutes les langues modernes. Or, le nombre des esprits curieux de cette sorte d'instruction est toujours assez petit, même dans une nation et dans un siècle où l'instruction en général est devenue commune. L'esprit national, ou si l'on veut l'amour des choses qui honorent notre pays ne peut y entrer que pour peu ; car il est certain que rien de ce qui remonte plus haut que Commines en prose, et Marot en vers, n'est fait pour flatter notre amour-propre.

Je ne parle point des auteurs plus modernes, qui sont cependant anciens à notre égard, et dont nous appelons *vieux* le langage; tels que Rabelais, Amiot et Montaigne. Ceux-là sont vraiment de grands écrivains, qu'il est honteux à un Français d'ignorer, et qui, nourris de l'étude des auteurs grecs et latins, ont donné un tel caractère à notre langue qu'une grande partie de ce qu'elle a d'excellent nous vient d'eux ; et qu'une partie de ce qui a vieilli en eux est à regretter pour nous. Je parle de ces écrivains primitifs qui bégayaient une langue incertaine, variable, informe et encore barbare. Quelques prosateurs, et sur-tout quelques historiens, mériteraient pourtant d'être connus, et vaudraient la peine d'être expliqués et publiés. Ville-

Hardouin et Joinville autorisent à penser que la publication de Mémoires, de chroniques ou de morceaux d'histoire, écrits par des hommes de leur tems ou même d'un tems antérieur, serait pour nous une bonne acquisition. Quant aux poètes, on l'a déjà fait pour quelques-uns. Nous avons le roman de la Rose, qui n'est à la vérité que du XIV^e siècle; nous avons un recueil de fabliaux et quelques autres anciennes pièces données par Barbazan; nous avons même une suite de poètes depuis Villon, Martial de Paris, Crestin, Cocquillart, etc. Soyons de bonne foi, après les avoir lus par curiosité, qui est-ce qui peut relire ces poésies aussi peu intéressantes par les sujets que par le style, et ces fabliaux, presque toujours écrits sans force, sans vivacité, sans art, bornés, comme je l'ai dit, pour tout mérite à cette naïveté qui vient plutôt de l'enfance de la langue que du tour d'esprit de l'écrivain, et si différente de la naïveté que l'on aime dans les bons morceaux de Marot?

Cependant, quelque borné que soit le nombre des personnes qu'une activité, une curiosité naturelle d'esprit, ou quelques motifs particuliers engagent à rechercher et à lire les auteurs qui ont écrit dans les premiers âges de la poésie française, on a toujours pensé qu'une collection bien faite de leurs meilleurs ouvrages, et un bon glossaire de leur langue tiendraient essentiellement leur place dans notre littérature, devraient être dans toutes nos bibliothèques, et seraient sur-tout nécessaires à tous les gens de lettres français, curieux, comme ils doivent l'être, de connaître non-seulement dans son état présent, mais dans tous ses degrés de formation et de perfectionnement et dans toutes les révolutions qu'elle a subies, cette langue dont il leur est permis d'être fiers aujourd'hui, et qui ne paraît plus avoir d'autre révolution à éprouver que la corruption et la décadence.

Le *Glossaire de la langue romane* que vient de publier M. Roquefort est donc un véritable service qu'il rend aux lettres, et nous devons lui en tenir d'autant plus de compte que l'entreprise était plus difficile, et qu'elle exigeait plus de recherches fastidieuses et pén-

blés. D'autres l'avaient tentée avant lui. Mais ni le *Trésor de recherches et antiquités gauloises et françaises* de Borel, publié en 1655, ni le *Dictionnaire du vieux langage*, donné par Lacombe plus d'un siècle après (1766), ni le *Dictionnaire Roman, Wallon et Trudésque* du bénédictin Don Jean François, imprimé en 1777, ne remplissaient l'idée qu'on peut se former d'un pareil *Glossaire*; ces auteurs n'avaient point sur-tout assez fouillé dans la mine si féconde, si riche, mais si difficile à exploiter de nos vieux manuscrits.

Barbazan l'avait fait plus qu'aucun d'eux. Il avait composé, sous le titre de *Nouveau Trésor de Borel*, un Dictionnaire beaucoup plus ample de l'ancien langage, en deux volumes in-folio. Dès 1756, tems où il publia ses *Fabliaux et Contes des vieux poètes français*, l'ouvrage était terminé et déposé chez un libraire. Mais le grand travail de M. de Sainte-Palaye faisait alors beaucoup de bruit. La publication prochaine de son *Glossaire* était annoncée. Barbazan retira le sien, et l'on ne sait ce qu'il est devenu après sa mort. Le *Glossaire* de Sainte-Palaye et les pièces qui tiennent à cette partie volumineuse de son immense travail, sont déposés à la Bibliothèque impériale. Le laborieux M. Mouchet, que la Bibliothèque a récemment perdu, avait entrepris de le terminer entièrement et d'en reprendre l'impression, que la Révolution avait interrompue. M. Roquefort a conçu le sien sur un plan moins vaste mais suffisamment étendu pour conduire à l'intelligence de tous nos anciens auteurs; il s'est entouré de toutes les lumières, a puisé dans toutes les sources, et a mis à contribution les conseils de plusieurs savans qui ont fait une étude particulière de nos antiquités. Il y a donc tout à présumer en faveur de son ouvrage. Il a cependant la modestie de ne le donner que comme une sorte d'essai, et d'invoquer les observations des gens de lettres sur cette première édition, pour qu'il puisse le corriger et le perfectionner dans une seconde. Je voudrais pour ma part l'aider dans cette vue si louable, et lui présenter ici quelques réflexions qui ne lui fussent pas inutiles. Il a, outre les connaissances acquises, tout ce qui est fait pour intéresser, la jeunesse, la modestie, l'application et le zèle.

On s'est beaucoup occupé depuis quelque tems des antiquités celtiques, et l'on a poussé peut-être un peu loin le système qui trouve dans la langue des anciens Celtes l'origine de la plupart des langues modernes. M. Roquefort se déclare ouvertement contre ce système, et répondant à un excès par un autre, il paraît, dans sa préface, révoquer même en doute qu'il y ait eu une langue celtique. Il l'appelle nettement une *prétendue langue*. « La raison et l'histoire, dit-il, se refusent également à croire que ce soit du jargon de Quimper-Correnin que toutes les langues tirent leur origine.... Les amateurs de cette chimère disent que cette *prétendue langue* se retrouve dans la Bretagne et dans la principauté de Galles. Ignorent-ils donc les révolutions qu'ont éprouvées ces deux pays? ignorent-ils? etc..»

Les partisans du système celtique n'ignorent vraisemblablement rien de tout cela; mais que M. Roquefort leur permette de lui demander à leur tour si avant ces révolutions, quelque anciennes qu'elles soient, on ne parlait pas dans ces deux pays une langue quelconque, et s'il n'est pas naturel de penser que le fond des deux langues populaires étant encore aujourd'hui le même (car ce n'est pas une prétention ni une supposition, c'est un fait), ce fond est nécessairement un reste de cette très-ancienne langue, antérieure aux révolutions connues des deux pays. Voici un autre fait incontestable. La langue bretonne que nos savans Bretons croient être l'ancienne langue celtique, n'est point un jargon, un dialecte, un patois dérivé et altéré d'une autre langue; c'est une langue toute particulière, originale, et indépendante. Elle est simple, bornée, et si l'on veut même barbare; n'est-ce pas une raison de plus pour la croire antérieure dans le pays à la langue latine et à celles des autres peuples qui ont conquis la Bretagne? Son existence actuelle n'est-elle pas une preuve vivante et parlante de son indomptable ténacité? A ne compter que depuis la réunion de ce pays à la France, trois siècles se sont écoulés depuis que la Bretagne est toute française, régie par les lois, administrée par les autorités françaises. La langue s'est étendue, elle a emprunté du français ce qui était nécessaire aux besoins usuels,

mais le fond en est resté le même ; on la parle toujours dans toute la Basse-Bretagne ; le peuple des campagnes la parle seule ; et la plus grande partie de ses mots ne ressemble pas plus au français et au latin que le mot *bara*, qui veut dire en breton du *pain*, ne ressemble à *pain* et à *panis* (1).

N'est-il pas plus que vraisemblable qu'elle résista de même au latin, et ensuite aux langues des Normands, et des Anglo-Saxons ? Si elle en diffère essentiellement, et cela est prouvé, elle leur est donc antérieure, car comment et à quelle époque se serait-elle formée, au milieu des conquérans de la Bretagne, avec le caractère étrange et indépendant qu'elle conserve ? Si elle est antérieure, quelle autre langue peut-elle être que ce gaulois ou ce celtique, qui était le langage commun des Gaules avant la conquête des Romains ? Les Romains détruisirent autant qu'ils purent et les monumens, et les usages, et la religion, et la langue des Gaulois ; mais à cette extrémité péninsulaire de la Gaule, de malheureux Gaulois, plus entêtés que les autres, comme ils ont encore la réputation de l'être, ne purent-ils pas sauver au moins leur langue du naufrage de leurs anciennes institutions ?

La ressemblance qui existe entre le bas-breton et la langue du pays de Galles ne prouve rien, ni pour ni contre, attendu les fréquentes communications et les migrations et émigrations qu'il y eut entre les deux pays ; mais voici une autre ressemblance qui fait autrement réfléchir, c'est celle du bas-breton avec la langue basque, du moins pour une infinité de mots qui se trouvent dans les deux langues, et s'y trouvent exclusivement à toutes les autres. Sans doute aussi à cette extrémité des Gaules, près de la mer et au pied de hautes montagnes, des peuplades entières gardèrent plus long-tems leur langue ; et le caractère actuel de ces

(1) Un étymologiste bien décidé dirait peut-être que *ba* est évidemment le même que *pa*, et qu'en changeant *nis* en *ra*, *bara* vient très-clairement de *panis*. On a écrit et l'on écrit encore très-sérieusement de ces choses-là ; mais je n'ai jamais pu mettre à les entendre le sérieux qu'on met à les dire.

peuples autorise encore à le croire. Mais les points de contact qu'ils eurent fréquemment avec les Arabes d'Espagne, et ensuite avec les Espagnols modifièrent chez eux cette langue bien plus qu'elle n'a pu être modifiée chez ces Bretons circonvenus par la mer, que l'on n'abordait que pour leur faire la guerre, peu disposés à se laisser rien enseigner par leurs ennemis, vainqueurs ou vaincus, et repoussant, même du côté des Gaules, comme ils le font encore aujourd'hui, et la langue, et presque tous les progrès de la civilisation.

Il me paraît que ce sont-là des questions de philologie qui méritent l'attention des meilleurs esprits, et qu'on ne doit pas traiter légèrement. Sans doute, si vous demandez séchement, et sans aucune explication, s'il est vraisemblable que toutes les langues tirent leur origine du jargon de Quimper Coëntin, on pourra vous répondre que *la raison et l'histoire se refusent également à le croire*; mais ce n'est pas ainsi que la question doit être posée. La langue bretonne se parle seule parmi le peuple dans toute la Basse-Bretagne, ou si l'on veut dans ce triangle irrégulier que forment l'Orient d'un côté, Saint-Brieuc de l'autre, et Brest en pointe : elle a les propriétés que j'ai dites ; elle donne lieu aux réflexions que je n'ai qu'indiquées ; qu'on examine la question sous ce point de vue ; M. Roquefort, qui ne paraît pas l'avoir envisagée ainsi, avouera lui-même qu'elle en vaut la peine beaucoup plus qu'il ne l'avait cru.

S'il pousse plus loin ses recherches, il pourra reconnaître que l'on n'a rien gagné avec cette maudite langue celtique en établissant, comme cela est très-vrai, que le latin est la source la plus commune de l'ancien roman, du français, de l'italien, de l'espagnol et des autres langues modernes, car de doctes antiquaires voient dans le latin même une dérivation de l'ancien celtique. Et voici en abrégé comment le savant D. Peloutier, dans son *Histoire des Celtes*, et Bullet dans les *Mémoires sur la langue celtique*, qui précèdent son Dictionnaire de cette langue (2), établissent cette dérivation.

(2) Trois vol. in-folio. Besançon, 1754. Bullet était professeur

Lorsqu'à une époque prodigieusement reculée, les anciens Celtes, ou Celto-Scythes, dont la langue, si elle n'est pas primitive dans un sens absolu, l'est au moins relativement à presque toutes les langues connues, se furent répandus d'une part dans l'Asie Occidentale, et de l'autre en Europe, ils s'étendirent dans cette dernière partie, les uns au Nord, les autres le long du Danube. La postérité de ceux-ci remontant ce fleuve, arriva ensuite aux bords du Rhin, le franchit et remplit de ses populations nombreuses tout l'intervalle qui s'étend des Alpes aux Pyrénées et aux deux mers. Partout la langue des Celtes se mêlant avec les idiômes indigènes, forma des combinaisons où elle domina sensiblement; et même, dans des cantons qu'ils avaient trouvés déserts, ou dont ils avaient fait disparaître les habitans, le celtique se conserva dans sa pureté originelle.

Quelques siècles après, la population toujours croissante de ces Celtes ou Gaulois les força de passer et les Pyrénées et les Alpes. En Italie, après avoir occupé d'abord tout ce qui est au pied des montagnes, ils s'étendirent de proche en proche, dans l'Insubrie, dans l'Ombrie, dans le pays des Sabins, des Etrusques, des Osques, etc. Dans ce même tems, des Grecs abordaient à l'extrémité orientale de l'Italie. Ils y formaient des colonies et des établissemens. Ils quittèrent bientôt les bords de la mer, et s'avancant toujours, ils rencontrèrent enfin les Celtes, qui de leur côté continuaient aussi de s'avancer.

Après quelques guerres sans doute, car tel a toujours

royal et doyen de la Faculté de théologie de l'Université de Besançon, de l'Académie des belles-lettres, sciences et arts de la même ville. Ses étymologies sont souvent forcées et vagues, comme le lui reproche M. Boquefort; mais il y aurait de l'injustice à ne pas reconnaître que souvent aussi elles sont évidentes et naturelles; que son Dictionnaire est le fruit d'un immense travail, auquel aucun amour-propre national ne l'engageait, puisque, pour me servir d'une expression de mon pays, il n'avait pas l'honneur d'être Breton; qu'enfin ses Mémoires supposent de fortes études, d'immenses recherches et un esprit de discussion et de critique qui rendent la confiance plus excusable peut-être quand elle adopte ses résultats, que quand elle les rejette trop généralement.

été l'abord de deux peuples qui se rencontrent, ils se réunirent dans l'ancien *Latium*, et n'y formèrent plus qu'une société qui prit le nom de peuple latin. Les langues des deux nations se mêlèrent, se combinèrent avec celles des habitans primitifs : et n'oublions pas de remarquer que dans cet amalgame le Celtique avait un grand avantage. Le Grec, qui n'était pas encore, à beaucoup près, la langue d'Homère et de Platon, devait de son côté la naissance à un mélange de marchands Phéniciens, d'aventuriers de Phrygie, de Macédoine, d'Illyrie, et de ces anciens Celto-Scythes qui, tandis que leurs compatriotes se précipitaient en Europe, s'étaient jetés sur l'Asie occidentale, d'où ils étaient ensuite descendus jusqu'au pays qui fut la Grèce. Il y avait donc déjà du celtique altéré dans la langue grecque, qui se combinait de nouveau avec le celtique.

C'est de cette combinaison multiple que naquit cette langue latine, qui grossière dans l'origine, mais polie et perfectionnée par le tems, devint enfin la langue des Terence, des Cicéron, des Horace et des Virgile. C'est cette même langue latine qui, après le plus beau règne, terminé par un long et triste déclin, s'amalgama encore une fois en Italie dans le moyen âge, avec le celtique, source commune des dialectes barbares des Goths, des Lombards, des Francs et des Germains, pour devenir peu de tems après la langue de Dante, de Pétrarque et de Bocace. C'est elle enfin qui dans les Gaules, se fondit avec les langues, celtiques d'origine, de ces mêmes barbares, et forma par des combinaisons et des altérations successives cette langue romane à qui il a fallu bien des siècles pour devenir la langue des Corneille, des Despréaux, des Racine et des Voltaire.

Ainsi partout dans les langues européennes on retrouve ce celtique que l'on voudrait fuir. C'est-là certes bien autre chose que le jargon de Quimper-Coréentin. Qu'ensuite on parle encore et à Quimper-Coréentin et dans toute la Basse-Bretagne, et dans le pays de Galles, et en partie dans le pays basque, une langue que l'on dit être l'ancien celtique, c'est une seconde question, mais qui en amène nécessairement une troisième. Quelle serait cette langue, originale et différente de toutes les

autres, évidemment plus ancienne que le latin même, si elle n'était pas la langue celtique, que l'on parlait dans les Gaules, ou au moins dans une grande partie des Gaules, avant la conquête des Romains ?

Mais c'est trop nous arrêter à la Préface de M. Roquefort, et même à quelques mots de sa Préface. Passons à son ouvrage même; et bornons-nous à recommander la lecture du Discours préliminaire, dans lequel l'auteur a su renfermer avec beaucoup de précision et de clarté le tableau des révolutions que la littérature et le langage éprouvèrent dans les Gaules depuis qu'elles furent conquises par Jules-César; de la naissance et des progrès de la langue romane, dont les premiers monumens remontent jusqu'au neuvième siècle; enfin des degrés presqu'insensibles par lesquels cette langue cessa d'être le Roman, pour devenir le Français.

GINGUENÉ.

(*La fin à un prochain numéro.*)

L'ENÉIDE, traduite en vers français, par FRANÇOIS BECQUEY. Première partie, contenant les quatre premiers livres. Paris, à la librairie stéréotype, chez *H. Nicolle*, rue des Petits-Augustins, n° 15.

CETTE nouvelle traduction de Virgile a déjà fait une sensation honorable. Des journaux en ont parlé avec éloge; les gens du monde s'en sont occupés, autant qu'ils peuvent s'occuper de vers et sur-tout de traductions; parmi les gens de lettres des discussions se sont élevées, où l'on balançait les avantages et les inconvéniens du système suivi par l'auteur, et où l'on réglait, chacun d'après son goût, le rang que l'ouvrage doit occuper parmi ceux du même genre, mais où tout le monde s'accordait à reconnaître une manière nouvelle, des efforts souvent heureux et en tout un mérite fort distingué. Une telle production ne saurait être examinée avec trop de soin.

Il n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, de déterminer les qualités que doit avoir une bonne traduction en vers. D'abord, les préceptes, en pareille matière, ont

nécessairement quelque chose de vague et d'indécis. Ensuite les traducteurs-poètes ont suivi des routes différentes qu'ils s'étaient tracées d'avance ou qu'ils avaient prises par instinct. Quelques-uns ont réussi presque au même degré : éloignés tous de cette perfection absolue qu'il est plus aisé de concevoir que de définir et d'atteindre, ils ont à peu près compensé réciproquement leurs défauts et leurs qualités. Celui-ci, en qui l'on blâmait justement la diffusion et l'inexactitude, se vantait de son élégance, de sa facilité et de son éclat; celui-là à qui l'on reprochait avec raison un peu de roideur et de sécheresse, tirait avantage de sa concision, de sa force et de sa fidélité. Chaque traducteur établissait sa théorie d'après son ouvrage, et chaque système avait ses partisans que lui donnaient trop souvent des considérations tout-à-fait étrangères à la justice et à la vérité. Tous semblaient s'accorder en ce point, que le traducteur en vers doit écrire absolument comme l'auteur original écrirait dans la langue de son interprète. Mais quelle serait en français la manière de Virgile, par exemple? Nouvelle source de dissentimens. Virgile, dit l'un, serait brillant, nombreux et abondant comme moi. Il aurait, dit l'autre, ma précision, mon nerf et mon audace. C'est à ne jamais s'entendre, à ne jamais finir.

La paraphrase est généralement désapprouvée; mais cela tient à ce que personne ne croit en faire usage. Celui qui noie dans un déluge de mots sans force les beautés concises et énergiques de son modèle, allègue la nécessité de tout rendre et l'impossibilité de rendre plus brièvement. Malheureusement l'exemple de ceux qui étant plus précis que lui, c'est-à-dire comptant moins de vers, ont fait supporter à leur original tous les frais de cette réduction, semble trop souvent prendre soin de le justifier.

Cependant, au milieu de ces opinions et de ces procédés contraires, un système paraît avoir prévalu, c'est celui des équivalens et des compensations. Il consiste beaucoup moins à traduire les expressions et même les tours d'un auteur, qu'à reproduire, de manière à faire la même impression, ses sentimens, ses pensées, ses images et ses mouvemens. De plus, comme il est

reconnu que telle figure, telle idée même ; gracieuse ou noble en latin , aurait en français les défauts contraires , et qu'il n'est pas toujours possible d'y suppléer par une figure ou une idée analogue , il conseille l'entier sacrifice de ce qu'on ne peut ni exprimer , ni remplacer heureusement , sous la condition qu'ailleurs on prêtera à son original de quoi balancer la perte qu'on lui a fait éprouver. Ce qu'il permet pour les idées , il le prescrit pour le style ; ainsi , n'exigeant pas qu'on soit simultanément avec son auteur , précis ou nombreux , simple ou brillant , gracieux ou énergique , il veut qu'on le soit où il ne l'est pas , qu'on le soit plus que lui partout où il est possible de le surpasser , et qu'ainsi l'égalité se trouve rétablie. Enfin , comme l'a dit M. Delille qui a le premier rédigé en système ce mode de traduction et en a fait l'application la plus heureuse dans les *Géorgiques* : « Quiconque se charge de traduire , contracte une dette ; il faut , pour l'acquitter , qu'il paye , non avec la même monnaie , mais la même somme. » Ce système a de grands dangers : il veut tout un poète , et s'il en est qui , pouvant se signaler par des compositions originales , veulent bien employer leur talent à importer dans notre langue les richesses d'une autre , n'y a-t-il pas à craindre que s'abandonnant à leur génie , sacrifiant à leur goût et abusant de leur facilité , ils ne travestissent ingénieusement un auteur , au lieu de le traduire , que laissant au vulgaire des traducteurs ce respect religieux qu'il faut prouver par trop d'efforts , ils ne retranchent ou n'ajoutent , ne resserrent ou n'amplifient , moins suivant le besoin que selon leur caprice ou leur commodité , et qu'enfin ils ne considèrent leur modèle que comme un canevas , où , pourvu qu'ils suivent à peu près le dessin des figures , il leur est permis de broder avec des couleurs de leur choix et d'ajuster des ornemens de leur goût ? Si par hasard ce modèle est Virgile , Virgile dont les sentimens si vrais , les pensées si naturelles , les images si justes , sont toujours rendus dans la forme et dans la mesure qui leur convient , le plus fameux poète , en le traduisant ainsi , aura-t-il fait autre chose que de dépenser beaucoup d'esprit et de talent pour défigurer un chef-d'œuvre ?

M. Becquey a pris une route tout opposée ; et il est véritablement le premier qui l'ait ouverte. Comparée à la sienne, la plus fidelle des traductions passerait pour une imitation libre. Il semble n'avoir pas cru qu'une idée, une tournure, une expression de Virgile pût être remplacée par une autre ; à plus forte raison, s'est-il bien interdit d'en retrancher aucune ; mais ce qu'il aurait regardé comme le comble de l'audace et du sacrilège, c'eût été d'en ajouter une seule. Enfin il a voulu, comme il le dit dans sa préface, reproduire Virgile en vers avec autant d'exactitude que le pourraient faire les traducteurs en prose les plus fidèles. A cet égard il a complètement réussi ; mais cette exactitude souvent littérale est-elle une véritable fidélité ? La pensée de Virgile est rendue ; sa forme, son attitude et, pour ainsi dire, sa dimension ont été conservées ; mais la poésie dont elle est pénétrée et revêtue, a-t-elle passé dans les vers du traducteur ? Le mot français qui correspond le plus exactement avec le mot latin, n'a pas toujours son énergie ; son extension ; sa noblesse ou son élégance : un équivalent ou une périphrase n'auraient-ils pas été quelquefois préférables ? Enfin, le traducteur, avec toute son exactitude, a-t-il réellement traduit tout Virgile, c'est-à-dire, la force, l'éclat, la grâce, le charme et l'harmonie de ces vers immortels qui enchantent l'imagination, l'âme, l'esprit et l'oreille ? M. Becquey pourrait répondre à toutes ces questions, qu'on est bien exigeant envers lui, qu'il n'a point prétendu à tant de perfection ni de gloire, et que sans vouloir condamner, ni railler ceux qui ont adopté d'autres systèmes, il n'aspire qu'à l'honneur de n'avoir pas entièrement échoué dans celui dont il est le créateur. Mais qu'il y prenne garde, les novateurs sont suspects et presque toujours jugés avec rigueur : surtout lorsqu'un peu de faveur publique s'attache à leurs essais. Qui conque fait autrement que les autres, prend l'engagement de faire mieux. Je le prévient donc que je vais examiner son ouvrage avec sévérité, ne fût-ce que pour fixer, de manière ou d'autre, les doutes de ceux qui ne conçoivent pas qu'on puisse traduire Virgile en vers avec l'exactitude de la prose et l'élégance de la

poésie. Si cet examen me conduisait à prouver que la fidélité de M. Bécquey est quelquefois prosaïque ou forcée, il faudrait nécessairement que ce fût la faute de son système ou la sienne : alors ce serait à lui de décider la question, soit en apportant quelque modification à sa méthode, soit en conciliant plus heureusement ses principes et ses obligations.

Je vais commencer par quelques observations de détail. Ce qui choque le plus dans l'ouvrage de M. Bécquey, ce sont les inversions forcées et insolites. En voici quelques exemples :

Mais d'un luxe royal s'embellit le palais.

Certes, dans un moment pour elle si prospère,
Ne s'endormira point sa jalouse colère.

Cupidon obéit ; ses ailes il dépose, etc.

Ces vers et quelques autres du même genre peuvent être facilement changés. Plusieurs renferment des impropriétés de termes qu'il est également bon de faire disparaître. Enée dit :

Réveillé, du palais j'atteins bientôt la *voûte*.

Voûte dénature le sens du vers; *faîte* était le mot nécessaire. On ne dit pas bien non plus *la chair que l'on sépare*, pour *la chair que l'on divise*, que *l'on partage*. Deux fois le traducteur rend *pulcherrima Didon*, par *la superbe Didon* : *superbe* ne s'emploie que familièrement dans le sens de *très-beau* ; dans le style noble, il est l'équivalent de *fier*. Je doute que *fumeux breuvage* rende bien *spumantem pateram*. N'en déplaise à quelques poètes modernes, *fumeux* n'est pas la même chose que *fumant* ou *écumant* ; il ne se dit que d'un vin qui envoie des fumées à la tête, comme dans ce vers de Boileau : *D'un auvergnat fumeux*, etc. Je crois qu'on n'approuvera pas davantage l'expression *ranger les monts cérauniens*, qui appartient à la marine et nullement à la poésie. Le portrait de Polyphème, d'ailleurs fort beau, est terminé par ce vers où l'image est renversée aux dépens de la justesse et de l'effet :

Et son flanc élevé touche à peine les ondes. :

L'idée de *toucher à peine*, entraîne l'idée d'efforts faits pour atteindre. Polyphème est dans l'eau. Ce ne sont point ses flancs qui cherchent à toucher les flots : ils le pourraient sans peine, pour peu que le cyclope fléchît les genoux ; ce sont les flots qui, pour ainsi dire, tâchent de s'élever jusqu'à ses flancs et qui ne peuvent y parvenir. *Necdum fluctus latera ardua tinxit*. Aux cris de Polyphème, tous ses effroyables frères accourent sur le rivage, et y forment une réunion, un groupe que Virgile appelle *concilium horrendum*, horrible assemblée. M. Becquey traduit : *Conseil horrible !* C'est un contre-sens manifeste. *Concilium* ne signifie point là une réunion de gens convoqués pour délibérer, ce que nous appelons un *conseil* ; il est employé dans son acception pure et simple d'*assemblée*. C'est le seul exemple que j'aie remarqué d'un latinisme aussi malheureux, et il y avait à craindre qu'il ne s'en trouvât beaucoup dans une traduction souvent fidèle jusqu'à la littéralité. Les règles de notre langue n'y sont pas moins respectées que son caractère. Je blâmerai seulement l'auteur d'avoir dit : *Tâche à rompre des nœuds*, et *tâche à déraciner*. Il y a également peu de chose à redire à la versification qui, aux inversions près, dont j'ai déjà parlé, est généralement bien travaillée et satisfaisante pour l'oreille. J'avoue toutefois que je n'aime point ce vers :

Majestueusement domine sur sa cour.

Laharpe se moque, avec raison, des hémistiches-adverbes ou adverbes-hémistiches dont Roucher a rempli son poème des *Mois* ; mais Roucher allait bien plus loin que M. Becquey ; car, pour plus d'effet, il plaçait ces interminables adverbes, non pas au commencement, mais à la fin du vers ; ainsi il a dit :

Ce grand roi s'avancait *majestueusement*.

On fait grand bruit des plagiats, sur-tout les auteurs volés ou qui prétendent l'être. Voltaire lisait, je ne sais plus quel ouvrage devant Racine fils : Celui-ci qui entendit passer un de ses vers, se plaignit du vol à plusieurs reprises ; la lecture en était interrompue. Voisenon dit à Voltaire : *Eh ! mon Dieu, rendez-lui son vers, qu'il*

qu'il s'en aille et nous laisse tranquilles. On en pourrait souvent dire autant de ces gens qui revendiquent sans cesse des vers dans les ouvrages d'autrui : ils ne sont pas si fâchés qu'ils en ont l'air, et c'est presque une bonne fortune pour eux que d'être volés. Au reste, les véritables plagiateurs, plus rares qu'on ne dit en fait de poèmes originaux, le sont encore bien davantage lorsqu'il s'agit de traductions. Une même idée à rendre, la même tournure à suivre, souvent les mêmes mots à employer, tout cela amène nécessairement d'assez fréquentes rencontres dans le cours d'un long poème. Ainsi ces vers de M. Becquey qui se trouvent aussi dans la traduction de M. Delille :

De l'autre (main), du palais ils saisissent le faite.

Plus grande que jamais ne la virent mes yeux.

Et même cet autre vers qui appartient également à M. Gaston :

Je redoute les Grecs jusque dans leurs présens.

Ces vers, dis-je, ont été, ou du moins ont pu être répétés fortuitement par le nouveau traducteur. Mais en voici deux qui paraissent avoir été empruntés, à moins d'un hazard auquel on croira difficilement ; il s'agit de Vénus :

Sa robe mollement jusqu'à ses pieds s'abaisse,

Elle marche, et son port révèle une déesse.

Ces deux vers, à quelque changement près dans le premier qui n'est pas le plus remarquable, ont paru d'abord dans la traduction de M. Gaston. On les a lus ensuite dans celle de M. Delille, qui, s'il ne fallait s'en rapporter qu'à l'époque de la publication, les aurait pris à M. Gaston. M. Becquey les prend à son tour, et mon avis est qu'il a bien fait : de ce moment, ils appartiennent éternellement à quiconque traduira Virgile. C'est une preuve de bon esprit plutôt que d'impuissance, de s'en être servi, et c'est de plus un hommage à celui qui a rendu le premier d'une manière désespérante pour ses rivaux, le *Et vera incessu patuit dea*.

Je passe à quelques observations un peu plus importantes. Il m'a semblé qu'en plusieurs endroits, le vers



de Virgile était faussement ou incomplètement rendu par M. Becquey. Sinon est arrêté par les Troyens, on l'interroge sur l'objet de sa démarche, sur son pays, son état; on veut savoir enfin quelle confiance on peut prendre en lui : *Quæ sit fiducia capto*. M. Becquey traduit ainsi ce dernier hémistiche :

Et, pour croire un captif, quels seront nos garans.

Capto n'est ici qu'une manière de désigner Sinon, et la situation où il se trouve. Ce n'est pas parce qu'il est *captif* qu'il inspire plus de défiance, et qu'on exige de lui des éclaircissemens plus satisfaisans; c'est parce qu'on s'est défié de lui qu'on l'a arrêté, et maintenant on veut qu'il s'explique. Pour être captif, il n'aura ni plus ni moins de peine à se faire croire. L'envie de tout exprimer a trompé ici le traducteur.

L'exactitude a donc ses écueils, même pour le sens. En voici peut-être un autre exemple; M. Becquey termine de cette manière le récit de la mort de Laocoon :

Les horribles dragons, d'une suite rapide,
Cherchent l'abri sacré de l'immortelle égide.

Virgile dit *effugiunt, ils s'ensuient*; et le traducteur ajoute encore à sa pensée en mettant *suite rapide*. J'oserais croire qu'en latin *effugere* ne comporte pas nécessairement l'idée de précipitation; d'ailleurs le mot *lapsu, en glissant*, modifie un peu l'expression. C'est ainsi du moins que quelques modernes l'ont entendu. Malfilâtre qui a fort heureusement imité le beau récit de Virgile, dit :

..... Alors les énormes reptiles

Tranquillement rentrent dans leurs asyles.

Et, après Malfilâtre, M. Delille, obligé à plus de fidélité comme traducteur, dit que *l'un et l'autre reptile*

Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

J'avoue que cette retraite tranquille me paraît beaucoup mieux convenir qu'une *suite rapide*, à deux serpens qui servent le courroux d'une divinité, et que doit rassurer sur leur salut la terreur profonde qu'ils inspirent.

Les Troyens ayant fait entrer le cheval de bois dans leurs murs, se livrent aux transports de la joie : ces malheureux dont ce doit être le dernier jour, se portent en foule aux temples de leurs Dieux, et les ornent de feuillages comme aux jours de fête.

*Nos delubra Deum miseri, quibus ultimus esset
Ille dies, festâ velamus frondè per urbem.*

Nous, qu'éclairait le jour pour la dernière fois,
Malheureux, à l'autel enrichi de guirlandes,
En foule nous portons de pieuses offrandes.

Je ne sens point dans cette traduction cet air de fête qui respire dans l'original, et qui contraste d'une manière si terrible et si touchante avec les malheurs qui vont fondre sur Troye. *A l'autel ne rend point delubra Deum, per urbem : tous les temples de la ville ; festâ frondè* dit bien autre chose que *guirlandes* et *pieuses offrandes*.

Troye est à feu et à sang : ses rues sont couvertes de cadavres : *Plurimaque per vias sternuntur inertia passim corpora*,

Tout est jonché des morts qu'a moissonnés la guerre.

dit M. Becquey. *Guerre* suppose résistance : ici il n'y en a point ; ce sont des malheureux surpris sans défense au milieu de leur sommeil et égorgés par milliers. Le mot *guerre* affaiblit nécessairement l'horreur de ce tableau.

Une magicienne à qui Didon a demandé un philtre, pour tromper sa sœur sur le dessein qu'elle a de se donner la mort, rassemble tous les ingrédients qui doivent entrer dans la composition de ce breuvage : au nombre est cette caroncule qui se trouve sur le front des poulains naissans, et qu'on leur enlevait, de peur que la mère ne la dévorât, et ne voulût plus ensuite souffrir ni nourrir son petit.

*Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus
Et matri præreptus amor.*

C'est ce que M. Becquey exprime par ces trois vers :

Enfin mêle à ces sucs le philtre qu'on enlève

Sur le front du coursier dès qu'il a vu le jour ;
Perte qui lui ravit le maternel amour.

Je n'examine point ces vers sous le rapport de la construction ni de l'élégance, mais seulement sous le rapport du sens. Ils sont tout à fait en contradiction avec le préjugé populaire que Virgile a consacré. Si on enlevait cette excroissance de chair aux poulains pour que leur mère les aimât, en la leur enlevant, on ne leur *ravissait point le maternel amour*.

Mais toutes ces remarques et quelques autres encore que je pourrais faire dans le même genre, ne sont nullement caractéristiques. Toute autre traduction que celle de M. Becquey en fournirait de semblables, et en beaucoup plus grand nombre peut-être. Il est tems de faire connaître cet ouvrage par ce qui le distingue véritablement, et il n'y a pour cela d'autre moyen que d'en citer quelques passages d'une certaine étendue. Je prends la tempête du premier livre.

Comme il parlait, l'Eurus que l'Aquilon seconde,
Frappe de front la voile, aux cieux élève l'onde :
La rame alors se brise, et la nef du héros
Tourne, et livre le flanc à la fureur des eaux.
L'onde en monts soulevée, ou creusée en abîmes,
Tient les uns suspendus sur ses liquides cimes,
Aux autres laisse voir, entre les flots ouverts,
L'arène et le limon bouillonnant sous les mers.
Le terrible Notus, de son souffle rapide,
Emporte trois vaisseaux sur un écueil perfide,
Qui s'étend au niveau de l'azur écumeux,
Et, sous le nom d'Autel, dès long-tems est fameux.
Tout à coup par l'Eurus (spectacle déplorable !)
Trois autres sont jetés sur un long banc de sable,
Dont le rempart mouvant se replie autour d'eux.

Aux yeux du chef troyen, tombant comme des cieux,
Sur la nef où d'Oronte est la fidèle troupe,
Une montagne humide ensevelit sa poupe ;
Loin du timon, soudain, le pilote emporté,
Dans la profonde mer roule précipité ;
Trois fois enveloppant le vaisseau qui tournoie
Le flot se creuse en gouffre et dévore sa proie.
On voit, au gré des eaux, flottant de toutes parts,
Des trésors, des débris confusément épars,

Et quelques bras luttant sur cet abîme immense.
 Du vaisseau d'Aléthès, vieillard plein de vaillances,
 De ceux où commandaient Ilionée, Abas,
 Et l'intrépide Achate et le prudent Gyas,
 Avec soin la carène en vain fut affermie;
 Ils sont vaincus, leur flanc reçoit l'onde ennemie.

Ce morceau a trente vers ; il en a vingt-deux dans Virgile : le caractère des deux langues et des deux versifications ne permet pas une moindre différence. Toutes les idées, toutes les expressions sont rendues, le texte en fait foi ; et, pour le dire en passant, M. Becquey a, de toute manière, fort bien fait de le placer en face de sa traduction : s'il sert quelquefois d'excuse à des hardiesses qu'on serait tenté de trouver trop fortes ou à des détails qui pourraient sembler peu dignes de la poésie, plus souvent il fait éclater l'heureuse fidélité de ces passages où le français, comme un voile transparent, laisse apercevoir, sans altération, toutes les formes, toutes les couleurs de l'original. J'ose donc inviter nos lecteurs, pour leur propre plaisir, à comparer avec le texte, tout ce que je leur ferai connaître de la traduction de M. Becquey. Qu'ils soumettent à cette épreuve le morceau de la tempête, et ils conviendront sans doute que les huit premiers vers sont à la fois frappans d'exactitude et brillans de poésie. Le traducteur ne s'est pas tiré aussi heureusement de ce détail géographique par lequel Virgile nous apprend que les rochers à fleur d'eau sur lesquels trois des vaisseaux d'Enée furent poussés par le Notus, étaient appelés du nom d'*Autels* par les peuples d'Italie ; il a négligé, je ne sais pourquoi, cette belle apposition qui en orne la simplicité : *Dorsum immane mari summo*. Mais il s'est promptement relevé, et l'*aggere cingit arenæ*, me paraît parfaitement rendu par ce vers :

Doat le rompart mouvant se replie autour d'eux.

On aura pu remarquer comme une expression reprehensible celle du vers suivant, *tombant comme des cieux*, appliquée à cette énorme montagne d'eau qui fond sur le vaisseau d'Oronte : elle manque de noblesse ; elle rappelle trop cette locution proverbiale : *tomber du*

ciel, tomber des nues; mais ce défaut réel est bien racheté par les deux vers qui terminent la période :

Trois fois enveloppant le vaisseau qui tournoie,
Le flot se creuse en gouffre et dévore sa proie.

Soyons justes, les vers de Virgile ne sont pas supérieurs à ceux-ci.

Aut illam ter fluctus ibidem

Torquet-agent circum et rapidus vorat æquore vortex.

Le flot se creuse en gouffre n'est pas dans le latin, et serait digne d'y être ajouté. Le reste de la description est traité avec beaucoup de soin et de talent. La poésie latine, plus hardie que la nôtre dans ses métaphores, avait représenté les vaisseaux et les vagues dans un état de véritable hostilité; celles-ci sont *ennemies*, ceux-là sont *vaincus*: *Vicit hiems.... Accipiunt inimicum imbrem*. Le traducteur, fortement appuyé sur Virgile, a fait une heureuse violence à la timidité de notre langue poétique, et il a dit des vaisseaux :

Ils sont vaincus, leur flanc reçoit l'onde ennemie.

On a pu juger la manière de M. Becquey dans la partie descriptive du poème : on va voir ce qu'elle est dans la partie dramatique. Je choisis le fameux discours de Lidon à Enée : *Nec tibi Diva parens, etc.*

Non, tu n'es point le sang des Dieux ni des héros.

Au milieu des flammes, le Caucase sauvage,

De ses plus durs rochers te forma dans sa rage ;

Et par une tigresse, en naissant, adopté,

Barbare ! tu suças toute sa cruauté.

A quoi bon, après tout, m'abaisserais-je à feindre ?

Et quels affronts plus grands aurais-je encore à craindre ?

Mes pleurs l'ont-ils touché ? L'ai-je vu s'attendrir ?

Ai-je pu de son cœur arracher un soupir ?

Donne-t-il une larme à sa plaintive amante ?

Essuya-t-on jamais injure plus sanglante ?

Et l'auguste Junon le peut voir sans horreur !

Et du maître des Dieux dort le foudre vengeur !

Sur quelle foi compter ? Triste rébut de l'onde,

Il apporte en ces lieux sa misère profonde :

Je l'accueille ; arrachant ses Troyens à la mort,

Je sauve ses vaisseaux échoués sur ce bord ;

Je meurs ! avec lui je partage mon trône.

Et voilà (tout mon sang dans mes veines bouillonne) !
 Et voilà qu'Apollon, voilà que les destins
 Lui prescrivent de fuir aux rivages latins !
 Que le grand Jupiter, lui dictant le parjure,
 Pour ce lâche départ a député Mercure !
 Comme si de tels soins pouvaient toucher les Dieux !
 Je pe te retiens plus : pars, va, loin de ces lieux,
 A la merci des vents ; cherche ton Ausonie.
 Ah ! si la trahison par les Dieux est punie,
 Brisé contre un écueil, tout sanglant, et cent fois
 Notamment en vain Didon d'une mourante voix,
 Traître, tu subiras les vengeances célestes ;
 Absent, je te suivrai par des clartés funestes ;
 Et quand me couvriront les ombres du trépas,
 Partout, spectre effrayant, j'assiégerai tes pas.
 Oui, tu seras puni : je le saurai, barbare,
 Le bruit m'en parviendra jusqu'au fond du Ténare.

J'en appelle encore un fois au texte : il a vingt-quatre vers, et le français en a trente-quatre. Le plus célèbre devancier, de M. Bécquey en a cinquante-six, c'est-à-dire deux fois et au-delà plus que Virgile. On ne juge point d'une traduction, je le sais, par une règle d'arithmétique, et il serait triste d'avoir à en compter les vers pour lui trouver quelque mérite. Mais la précision qui n'étrangle point les idées de l'original, qui n'appauvrit point la richesse de son expression, qui ne substitue point la dureté, la sécheresse et la roideur, à la douceur, à la mollesse et à l'élégante facilité du style, cette précision est un avantage incontestable, et c'est celle-là qui brille dans le morceau que je viens de citer. Il serait facile d'y faire apercevoir quelques légères imperfections de détail ; mais l'ensemble en est beau, et produit tout son effet. Les mouvemens du style et la coupe des vers, fidèlement calqués sur le texte, sont reproduits avec une liberté tout à fait originale. Je n'en veux que ces vers pour preuve :

Triste rebut de l'onde,

Il apporte en ces lieux sa misère profonde ;
 Je l'accueille, etc.

Comparez ce passage avec le latin.

*Ejectum littore, egentem
 Excepi, et regni demens in parte locavi ;*

Amissam classem, socios à morte reduxi.

Heu ! furis incensa feror ! Nunc augur Apollo,

Nunc Lyciæ sortes, nunc et Jove, etc.

Vous retrouverez tout Virgile dans son traducteur : l'épigraphe de beaucoup d'autres pourrait être : *Quantùm mutatus ab illo !* M. Becquey mérite souvent qu'on lui applique ce vers de son modèle :

Sic oculos, sic illi manus, sic ora ferebat.

J'avais noté beaucoup d'autres passages, également propres, je crois, à faire partager à nos lecteurs la haute estime que j'ai pour le talent de M. Becquey ; mais il faut se borner : la fin de cet article sera la fin même de l'ouvrage, c'est-à-dire, les derniers vers du IV^e livre.

La puissante Junon, sensible aux longues peines
De cette ame luttant sous le poids de ses chaînes,
Pour fuir ses tourmens et délier ses nœuds,
Frère d'elle envoie fris de la voûte des cieux.
Comme, au livre du sort, sa fin n'est point tracée,
Que, par le désespoir l'heure en fut avancée,
Le cheveu qu'attendait le monarque infernal,
N'est pas encor tombé sous le ciseau fatal.
Éclatans de rosée, et les ailes empreintes
D'or, de pourpre et d'azur, et de ces riches teintes
Que du soleil lointain lui prêtent les rayons,
Iris franchit des airs les vastes régions,
Et sur Didon s'arrête : « Au Dieu du noir rivage,
Du tribut qu'il attend je dois porter l'hommage,
Dit-elle, et t'affranchir des liens de ton corps. »
Saisissant le cheveu, sa main le coupe. Alors
La chaleur se dissipe, et, soudain exhalée,
L'ame au souffle des vents, dans les airs s'est mêlée.

Pour louer dignement ces trois derniers vers où s'unissent tant de fidélité, d'élégance et de charme, je ne connais qu'un moyen, c'est de citer Virgile :

Sic ait, et dextrâ crinem secat : omnis et una

Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

AUGER.

HISTOIRE DE FRANCE, commencée par VELLY, continuée par VILLARET, et ensuite par GARNIER, jusqu'au milieu du seizième siècle, seconde partie; depuis la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI; par ANTOINE FANTIN DÉSODOARDS; dynastie capétienne, branche des Valois. — Trois volumes in-8°. — A Paris, chez l'auteur, cul-de-sac Sainte-Marine, en la Cité, n° 4, et chez *Fantin*, libraire, quai des Grands-Augustins, n° 55. — 1808.

AVANT que M. Désodoards eût entrepris d'écrire l'histoire de France depuis les premières années du règne de Henri II, jusqu'à la fin du dernier siècle, trois auteurs avaient commencé et continué successivement l'histoire de nos premiers monarques jusqu'au milieu du seizième siècle. Le premier (Velly) concis dans ses idées, précis dans son style, avait en général puisé dans les bonnes sources, et quoiqu'il eût été jésuite, n'était pas trop imbu des opinions ultramontaines. On ne pouvait guères lui reprocher que de nous avoir donné un roman pour une histoire, lorsqu'il nous avait retracé les règnes des quatre prétendus prédécesseurs de Clovis. Avant lui le Président Hénaut avait prouvé jusqu'à l'évidence que l'existence de Pharamond, de Clodion, de Mérovée, de Chilpéric, n'était rien moins que certaine; et Velly aurait dû adopter cette opinion, qui est actuellement celle de tous les bons esprits. Villaret qui succéda à Velly, lui est bien inférieur, sur-tout pour le style qui est lâche, diffus, souvent ampoulé, et quelquefois bas et trivial. Garnier, qui le remplaça, et qui valait mieux que lui, n'est pourtant pas exempt d'une sorte d'emphase. Il est un peu rhéteur, ce qu'un historien ne doit jamais être, et il vise trop à accumuler volume sur volume. On sera peut-être surpris que nous n'ayons nommé ni Mézeray, ni le Père Daniel, parmi les auteurs qui ont écrit l'histoire de France: en voici la raison; c'est que leurs ouvrages,

quelque recommandables qu'ils puissent être d'ailleurs, celui de Mézray sur-tout qui se distingue par son austère hardiesse, n'offrent point un corps complet d'histoire comme celui que M. Desodoards continue; et que, dans Daniel, les *petites actions* et les *petites paroles* du Père Cotton et du Père Joseph, confesseurs de Henri IV et de Louis XIII, y tiennent beaucoup plus de place que les hauts faits et les dits mémorables du premier de ces deux rois. Parmi les écrivains qui, sans faire un corps complet d'histoire de France, se sont bornés à discuter quelque point important de cette histoire, on doit citer avec honneur M. Gaillard, qui a très-bien démêlé et expliqué l'origine et les causes de la rivalité de la France et de l'Angleterre. Mais revenons à M. Desodoards. L'époque, dont, pour le moment, il nous donne l'histoire, c'est-à-dire les règnes de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV sont féconds en grands crimes, et en grandes vertus; On aime à voir les derniers efforts de cette antique chevalerie, qui reproduisant jusques sous Henri II les fetes et les tournois, dont nos aïeux avaient été si fort idolâtres, inspiraient à un grand monarque l'envie de rompre une lance avec un de ses sujets, le comte de Montgommery; et on regrette que ce trait de bravoure lui ait coûté la vie. On voit avec horreur une reine, voluptueuse à la fois et superstitieuse, s'essayer, par la courtes tutelle qu'elle exerça sur le faible François III son fils, à cette tutelle plus longue et plus désastreuse dont elle prolongea les atrocités jusques sous Charles IX et sous Henri III. On est quelquefois comblé des forfaits que firent commettre, à ces époques malheureusement trop fameuses, le fanatisme et l'ambition; par des actions héroïques et des traits de vertu qui feraient honneur aux plus beaux tems. A l'astucieuse ambition des deux ducs de Guise et des deux cardinaux de Lorraine, et au fanatisme également funeste des Catholiques et des Protestans, on aime à opposer le grand caractère de l'amiral de Coligny, de Pibrac, du Président de Thou, d'Achille de Harlay, sur-tout de cet immortel chancelier de l'Hôpital

qui fut près d'être enveloppé dans le massacre de la Saint-Barthelmy. et qui, en parlant de cet attentat impolitique, dont il voulait effacer l'époque des fastes de la France, disait avec Silius Italicus,

*Excidat illa dies popo, nec postera credent
Sæcula.*

Et lorsqu'à tant d'attentats, de fautes et d'imprudences, on voit enfin, dans la personne de Henri IV, succéder la vertu, du moins celle des grands rois, la bravoure, la clémence, la générosité; lorsqu'on espère que la France va respirer; on se trouve replongé dans le désespoir, par l'assassinat et la mort de ce grand prince, dont l'heureuse influence allait changer les destinées de l'Europe. Certes une pareille époque est digne des pièces de l'histoire. Mais si dans les tableaux que M. Desocheards reproduit sous nos yeux, on remarque le talent de composition, et une heureuse disposition du sujet, malheureusement la couleur lui manque, ou celle qu'il emploie, n'est adaptée ni aux faits qu'il nous retrace, ni aux personnages qu'il fait agir. Son style n'a presque jamais la noble simplicité de l'histoire. Voyez si cette simplicité se retrouve dans ce portrait de Catherine de Médicis. « Catherine fut conduite en France sur une galère » dorée. On lisait sur des banderôles de pourpre, cette » devise convenable à la descendante du restaurateur des » arts et des sciences en Europe : *J'apporte la lumière et la » sérénité.* La beauté de Catherine prêtait un nouvel éclat » aux fêtes données à l'occasion de son mariage. On la » comparait à la blonde Vénus sortant de l'onde. Son air » tantôt majestueux, tantôt caressant, attirait tous les re- » gardés, tous les hommages. Avec un goût exquis, elle in- » ventait chaque jour une parure nouvelle. Son sein obéissait » sans effort au corps de baleine qui le pressait et qui en » dessinait les contours. Les femmes de la cour, voulant » imiter son exemple, amincirent leur taille aux dépens de » leur estomac. De nouvelles modes s'introduisirent pour » les robes et pour la coiffure : Catherine embellissait tous » les ajustemens. Le dauphin, son époux, et la cour entière

» en étaient idolâtres. *Elle chantait agréablement*, elle
 » figurait dans les ballets avec avantage : on l'eût prise pour
 » Diane dans les forêts, pour Euterpe dans un concert,
 » pour Therpsycore dans un bal. Plusieurs his-
 » toriens l'accusent d'avoir formé une réunion des plus
 » belles femmes de la cour, qu'elle appelait son troupeau.
 » Les historiens se sont trompés. Catherine conserva seule-
 » ment ce charmant troupeau dont François I^{er} avait été
 » l'heureux berger. » Il faut avouer que ce style n'est celui
 ni de l'austère Mézeray, ni du sage de Thou. N'est-il pas
 un peu étrange de voir Catherine de Médicis transformée en
 bergère du Lignon ? Quelle bergère que celle qui ordonna
 la Saint-Barthélemy ! Ce n'est pas que M. Désodoards dissimule
 ses crimes, disons mieux, ses atrocités : malgré la
 peinture plus que mignarde qu'il nous fait de ses charmes
 et de ses grâces, il retrace ses forfaits politiques en bon
 français, c'est-à-dire, de manière à en inspirer et à en
 perpétuer l'horreur. Mais nous nous étonnerons qu'il s'efforce
 d'atténuer les soupçons qui poursuivent la mémoire de Marie
 de Médicis et du duc d'Épernon, au sujet de l'assassinat de
 Henri IV. Sans doute il n'existe aucune preuve matérielle
 qu'ils en aient été ou les complices ou les instigateurs : mais
 les présomptions contre tous les deux sont nombreuses et
 fortes. Le duc d'Épernon est accusé d'une manière formelle
 par Sainte-Foix, écrivain judicieux et véridique : et quant à
 Marie de Médicis, n'y eût-il contre elle que la peinture que
 nous fait Sully de la joie qui régnait dans les petits appar-
 temens du Louvre au moment des obsèques de Henri, et
 ces terribles mots du président Hénaut : « Marie de Médi-
 » cis, princesse dont la fin fut digne de pitié, et qui ne fut
 » peut-être pas assez surprise, ni assez affligée de la mort
 » funeste d'un de nos plus grands rois, en ajoutant dans un
 » autre endroit, *surprise, on m'entend.* » N'y eût-il contre
 cette reine que ces présomptions qui nous paraissent acca-
 blantes, nous croyons que c'en était assez pour qu'un his-
 torien, qui doit être impartial, les discutât, au lieu de tran-
 cher sans examen. M. Désodoards aurait mieux fait d'entrer

franchement dans cette discussion, que d'exagérer quelques légers torts de Henri : La postérité, qui ne se rappelle que ce qui est grand, en consacrant sa mémoire, en a déjà perdu le souvenir.

M.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique.* — Un tuteur, deux pupilles, deux amans, et un valet niais, tels sont les personnages qui composent le nouvel opéra. Le tuteur voudrait unir Julie à Verseuil, jeune officier, mais il ignore que depuis huit jours Julie est engagée à d'Orville par un hymen secret. Qui pourrait savoir mauvais gré à ce bon tuteur de n'être pas mieux instruit, et de vouloir marier une femme qui l'est déjà ? on sait qu'à l'Opéra-Comique les pères et les tuteurs ne sont au courant de ce qui se passe chez eux et sous leurs yeux, que lorsqu'au dénouement les deux amans ont besoin d'un consentement qu'ils se gardent jamais de refuser.

Julie introduit son mari chez elle au moyen d'une échelle de soie ; un jour en sortant de chez sa femme, d'Orville rencontre son ami Verseuil qui va rendre visite au tuteur ; reconnaissance, explication ; Verseuil confie à d'Orville qu'il vient pour épouser Julie : il lui propose de le présenter au tuteur ; d'Orville y consent ; ces deux amis arrivent, et comme il paraît que ce château n'est pas fort étendu, on les introduit dans la chambre à coucher de Julie : cela s'appelle recevoir son monde sans cérémonie. D'Orville assure Verseuil qu'il ne plaira pas à Julie ; celui-ci, pour le convaincre du contraire, lui propose de se cacher pour écouter l'entretien qu'il doit avoir avec elle. Julie voudrait que Verseuil épousât sa sœur cadette, elle le reçoit donc très-bien, ce qui redouble la jalousie de d'Orville.

A minuit, Julie s'apprête à recevoir son mari ; quoique seule, elle raconte tout haut la manière dont se font leurs entrevues. Thomas, le valet niais qui a entendu le monologue, court en instruire la sœur de Julie, et Verseuil à qui il persuade que ce rendez-vous est pour lui ; la petite sœur, assez curieuse, se cache dans la chambre de Julie, apparemment pour apprendre comment les choses se passent en pareil cas ; Thomas se cache aussi sous une table ; d'Orville arrive, mais à peine a-t-il escaladé la fé-

nêtre, que l'on entend frapper à la jalousie, c'est Verseuil qui vient aux rendez-vous; d'Orville se cache également; Verseuil expose le motif de sa visite: un nouveau bruit le force lui-même à se cacher, c'est le tuteur qui monte à son tour par l'échelle de soie, et comme il y a assez long-tems que l'on abuse de la patience du public, et que tous ces personnages se trouvent réunis, le tuteur procède au dénouement en découvrant, les unes après les autres toutes les cachettes. Julie continue son mariage avec d'Orville, Verseuil commence le sien avec la petite sœur, et le public se retire assez mécontent d'être venu pour voir ce qu'il avait déjà vu si souvent.

Je ne veux pas relever toutes les invraisemblances de cet ouvrage; je me contenterai de remarquer qu'il faut bien peu connaître le monde pour supposer qu'un valet ose se cacher la nuit dans la chambre à coucher de sa maîtresse pour y épier ce qui s'y passe.

Les paroles sont de M. Planard; la musique est de M. Gaveaux. Les personnes qui ont un peu de mémoire musicale y ont retrouvé quelques motifs connus, cependant on a justement applaudi un fort joli duo entre Verseuil et la sœur: les accompagnemens sont vifs, légers et harmonieux. B.

Voici la lettre écrite par S. A. E. le prince Primat, à M. Jullien, sous-inspecteur aux revues, auteur de *l'Essai sur l'emploi du tems*, dont il a été rendu compte, dans le numéro du *Mercure* du 18 juin.

« Monsieur, votre excellent ouvrage sur l'emploi du tems est un bienfait pour l'humanité; je le fais traduire en allemand. Il sera l'objet des lectures journalières dans les Lycées de mon pays. Accablé d'un travail immense, il est rare et beau, comme vous le faites, de trouver les momens d'exposer avec une élégance énergique des vérités si généralement utiles. »

Je suis avec les sentimens les plus distingués,

Votre bien dévoué.

Signé, CHARLES, prince Primat.

Aschaff. 9 juin 1808.

L'Essai sur l'emploi du tems n'a pas été moins bien accueilli en France par M. le grand-maître de l'Université impériale, qui a écrit à l'auteur qu'il le regardait comme un présent utile fait à l'instruction et à la jeunesse, et par M. le Conseiller-d'Etat, directeur-général de l'instruction publique, qui l'a adopté pour faire partie des livres des

finés à composer les Bibliothèques des Lycées, et pour être donnés en prix aux élèves (1).

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

AFRIQUE. — *Alger, le 18 Juillet.* — On vient d'apprendre que les troupes de cette régence ont été complètement battues par celles de la régence de Tunis, et qu'en conséquence de cette déroute, il a été ouvert sur-le-champ des négociations de paix entre les deux puissances belligérantes. Tout annonce qu'elle sera conclue incessamment. Les Algériens sont très-mécontents de cette guerre. Déjà le dey est gardé à vue depuis plusieurs jours dans son palais. Le peuple et les troupes ont voulu le forcer à faire la paix, en s'assurant de sa personne.

Dans ces circonstances, les consuls étrangers ont ordonné aux sujets de leurs puissances respectives de paraître en public le moins possible, et il a été rigoureusement défendu à ceux qui étaient à bord des vaisseaux, de descendre à terre.

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *New-York, le 1^{er} Juin.* — M. Jefferson va quitter sa place de président. Le secrétaire d'état, M. Madison, est sur les rangs pour la présidence, et M. Clinton pour la vice-présidence. Ils sont appuyés par le parti démocratique contre M. Monroe et le général Pinckney, qui doivent l'être à leur tour par les fédéralistes.

SERVIE. — *Belgrade, le 26 Juillet.* — Le 23 de ce mois, le commandant de la forteresse, M. Laden, reçut la nouvelle que les Turcs avaient cherché à enlever les redoutes de Malina. Pendant une journée entière, ils firent les plus grands efforts pour s'emparer de cette position, mais ils furent repoussés sur tous les points. On évalue leur perte à 300 hommes, et celle des Serviens à 100. On parle aussi d'une affaire qui a eu lieu près de Nissa, et où les Turcs ont obtenu un avantage signalé : un grand nombre de têtes de révoltés ont été, dit-on, envoyées à Constantinople.

(1) *L'Essai général d'éducation*, du même auteur, dont *l'Essai sur l'emploi du tems*, ou *l'Art d'employer le tems*, forme la seconde partie, vient d'être mis en vente, chez M. Firmin Didot, rue Thionville, n° 10. — In-4°, avec 22 tableaux analytiques du plan d'éducation pratique. Prix, 13 fr. 50 cent.

Amal-Bey a reçu l'ordre de se rendre à **Andrinople**. Depuis ce dernier combat, la tranquillité paraît entièrement rétablie des deux côtés.

— Constantinople vient d'être le théâtre d'une nouvelle révolution, et la Turquie a changé de maître. **Mustapha-Baraictar**, pacha de **Ruschuk**, qui commandait les forces ottomanes sur le Danube, est l'auteur de ce changement inattendu. Déjà on savait qu'avec une partie de son armée, il s'était rendu subitement à **Andrinople** auprès du grand-visir avec lequel il était brouillé, et qu'il l'avait déterminé à marcher avec lui vers Constantinople. On l'avait vu établir son camp près des murs de cette place. Il disait qu'il n'était venu que pour connaître son nouveau souverain et lui rendre hommage. Mais déjà le commandant des forteresses du Bosphore qui avait contribué à l'élévation du sultan **Mustapha**, avait été assailli par des gens inconnus et mis à mort. Le janissaire **Aga** avait été déposé, et remplacé par un homme sans caractère; **Mustapha-Baraictar** avait déposé le muphti et les ulémas de son parti : en cela il paraissait servir les intérêts du sultan **Mustapha**, que ce muphti avait tenu jusqu'à présent dans sa dépendance. Un nouveau muphti avait été nommé. **Sultan-Mustapha** témoignait la plus grande confiance à **Mustapha-Baraictar**. Mais le 28 Juillet, on vit ce pacha entrer dans Constantinople à la tête de 8000 hommes, assembler le muphti, les ulémas, les ministres, prononcer la déposition du sultan **Mustapha** en lui demandant **Selim**. Sur le refus de le livrer, il monte à cheval, à la tête de ses ministres et de ses troupes, et marche vers le sérail. Le sérail se ferme; bientôt il s'ouvre, mais pour livrer le cadavre de **Sélim** égorgé à ceux qui l'avaient demandé. **Mustapha-Baraictar** prodigue à ce corps unanime le témoignage de son regret et de son dévouement. **Sultan-Mustapha** est déposé, et son frère puîné **Mahmout**, cousin de **Sélim**, est proclamé Grand-Seigneur. Le vendredi suivant, il s'est rendu, selon l'usage, à la mosquée, aux acclamations publiques. Le grand-visir a été déposé, les ministres ont été confirmés dans leurs places. **Mustapha-Baraictar** n'a pas voulu être grand-visir; il est chargé d'en faire le choix. Quatre amis du **Sultan-Mustapha** et entr'autres, son grand-écuyer, ont eu la tête tranchée. Dix autres sont menacés d'avoir le même sort.

(I N T É R I E U R).

PARIS. — Le 21, M. le Conseiller-d'Etat préfet du département de la Seine, et le corps municipal de Paris ont donné une très-belle fête pour la célébration de la S^t.-Napoléon, et l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur et Roi.

(N^o CCCLXXII.)

(SAMEDI 3 SEPTEMBRE 1808)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

FIN DU POÈME DES TROIS RÉGNES DE LA NATURE,

PAR JACQUES DELILLE.

(DE L'HOMME.)

TELS sont les animaux ; mais tel n'est point leur maître.
Sujets, abaissez-vous, votre roi va paraître.
Lui seul de la raison suit le divin flambeau,
Sait distinguer le bon, sait admirer le beau ;
Lui seul dans l'Univers sait, par un art suprême,
Se séparer de lui pour s'observer lui-même ;
Aux spectacles pompeux dont ses yeux sont témoins,
S'unit par ses pensers comme par ses besoins,
Par la réflexion accroit sa jouissance ;
Il connaît sa faiblesse, et voilà sa puissance.
L'être que Dieu fit ne dut inventer les arts,
Il file ses habits, il bâtit des remparts ;
Lui seul au vêtement sait unir la parure,
Joint les besoins du luxe à ceux de la nature,
L'exercice au loisir, le loisir aux travaux.
De ses nouveaux besoins sont nés des arts nouveaux ;
Mais ces arts bienfaisans que l'instinct fit éclore,
Dans leur obscurs berceau semblaient languir encore :
Enfin, avec des sons et des signes divers,
Le langage parut et changea l'Univers,

E e

Et de la brute à l'homme agrandit la distance.
 Non que des animaux la parfaite éloquence
 N'ait ses propres accens et ses expressions,
 Signes de ses besoins et de ses passions :
 Même son ne rend pas leur joie et leur tristesse ;
 Ils ont leur cri de rage et leur cri de tendresse.
 Combien d'accens divers du coq, roi de nos cours,
 Expriment les desirs, les haines, les amours !
 Tantôt, sollicitant la poule rigoureuse,
 Il attendit l'accent de sa voix langoureuse ;
 Tantôt, aigre et criard, parle en maître irrité,
 Prend le ton caressant de la paternité,
 Provoque à haute voix ses émules de gloire ;
 Il somme mon réveil, il chante sa victoire,
 Et l'air répète au loin ses éclats triomphans.
 La poule qui partage un ver à ses enfans
 N'a pas le même cri que la poule éperdue
 Dont l'horrible faucon vient de frapper la vue.
 Mais ces accens si sûrs, cette foule de tons,
 Qui dit tout par les mots, qui rend tout par les sons,
 Des objets différens distingue la nuance,
 Marque ici leur contraste, et là leur ressemblance,
 Peint tantôt fortement, tantôt avec douceur,
 Les mouvemens divers de l'esprit et du cœur,
 Calme les passions ou réveille leurs flammes,
 Echange nos pensers, fait commercer nos âmes ;
 L'organe humain lui seul sait les articuler ;
 D'autres s'exprimeront, l'homme seul sait parler.
 C'est peu, son art divin fixe le mot qui vole,
 Fait vivre la pensée, et grave la parole ;
 Mille fois reproduite elle vole en tous lieux,
 Au défaut de l'oreille elle instruit par les yeux.
 Delà des arts sacrés l'immortel héritage ;
 Un âge s'enrichit des pensers d'un autre âge,
 Le tems instruit le tems ; médiateurs heureux,
 Les signes vont unir tous les peuples entr'eux,
 Par eux les nations s'entendent, se répondent,
 En un trésor commun leurs trésors se confondent ;
 Ainsi naît la richesse et la variété ;
 Et tandis que l'instinct, à sa place arrêté,
 Des cités du Castor, du palais de l'Abeille,
 Jamais n'a su changer l'uniforme merveille,
 L'homme sait varier les chefs-d'œuvres de l'art,
 Mettre à profit l'étude et même le hazard ;

Sa main saisit du feu la semence féconde,
 Le feu dompta le fer, le fer dompta le monde.
 L'homme lit dans les cieux, il navigue dans l'air,
 Il gouverne la foudre, il maîtrise la mer,
 Emprisonne les vents, enchaîne la tempête,
 Et roi par la naissance, il l'est par la conquête.
 Que dis-je? de lui-même admirable vainqueur,
 Ainsi que la nature il subjugué son cœur,
 L'animal, sans vertu gardant son innocence,
 N'a point de l'avenir la noble conscience;
 L'instinct fait sa bonté, la crainte ses remords;
 L'homme seul sent le prix de ses nobles efforts,
 Sait choisir ce qu'il hait, éviter ce qu'il aime,
 Puiser l'amour d'autrui dans l'amour de lui-même.
 Lui seul pour être libre il se donne des lois,
 S'abstient par volupté, se captive par choix.
 Dieu, cette consolante et terrible pensée,
 Il l'apporte en naissant dans son âme tracée;
 Il l'appelle au secours de son cœur abattu,
 Sait mettre un frein au crime, un prix à la vertu,
 Et seul de l'avenir perçant la nuit profonde,
 Prévoit, désire, espère et craint un autre monde.

Mais c'est la mort sur-tout, dont les touchans tableaux
 Placent l'homme au-dessus de tous les animaux:
 Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
 Paraît la dignité de la nature humaine.
 Dans leur stupide oubli les animaux mourans
 Jettent vers le passé des yeux indifférens;
 Savent-ils s'ils ont eu des enfans, des ancêtres,
 S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
 Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux:
 L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
 Pour lui, loin d'une vie en orage féconde,
 Quand ce monde finit commence un autre monde;
 Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
 Part le premier rayon de l'immortalité;
 Son âme se ranime, et dans sa conscience
 Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
 De loin il entrevoit le séjour du repos,
 De ses parens en pleurs il entend des sanglots;
 Il voit après sa mort leur troupe désolée
 D'un long rang de douleurs border son mausolée.
 Au sortir d'une vie, où de maux et de biens,
 La fortune a mêlé le tissu ses liens,

Il reprend fil à fil cette trame si chère
 Dont la mort va couper la chaîne passagère;
 Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
 La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
 Ainsi sur les confins de la nuit sépulcrale,
 L'affreuse mort au fond de la coupe fatale,
 Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel :
 Il touche encor la terre en montant vers le ciel,
 Sur sa couche de mort, il vit pour sa famille,
 Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
 Prend son plus jeune enfant, qui sans prévoir son sort,
 Essaie encor la vie et joue avec la mort.
 Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
 Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres;
 Laisse à tous en mourant le faible à secourir,
 L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir;
 De ses vieux serviteurs récompense le zèle;
 Jouit des pleurs touchans de l'amitié fidèle,
 Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don,
 De ses ennemis même emporte le pardon;
 Et dans l'embrassement d'une épouse chérie,
 Délie et ne rompt par les doux nœuds de la vie.

 SUR LE PORTRAIT D'UNE PRUDE.

LA belle dont voici l'image,
 Sut joindre jusqu'à son trépas,
 La gloire de passer pour sage,
 Au plaisir de ne l'être pas.

GÉRAUD.

 ENIGME.

Je suis, ami lecteur, en français, en latin;
 Un mot qui toujours est du genre masculin;
 Chez le peuple latin, par ma forme arrondie,
 D'une femme, je suis le plus bel ornement.
 En devenant français, quel triste changement!
 Je figure aujourd'hui dans la géométrie,
 Ce nom jadis si doux, ces gracieux contours,
 Dessinés mollement, par les mains des Astoues,

N'offrent qu'un terme abstrait d'une science aride
 Pour qui n'est point épris d'Archimède ou d'Euclide.

~~~~~  
 LOGOGRIPHE.

MONTÉ sur mes sept pieds, va me chercher, lecteur.  
 Je suis fort, je suis laid, mais je ne fais pas peur;  
 On cite avec raison ma grande complaisance.  
 On trouve en moi beaucoup de patience;  
 Supportant aisément la soif et les chaleurs.  
 Je suis d'un grand secours pour certains voyageurs.

Veux-tu décomposer mon être  
 Et mettre ma tête à l'écart,  
 Tu trouveras un lieu champêtre  
 Où nature paraît sans art;  
 Des élémens le plus perfide,  
 Je fais voir le nom de l'enfant  
 Qui, d'après l'Ancien-Testament,  
 Fut maudit d'un père rigide.

~~~~~  
 CHARADE.

LES ans peuvent, lecteur, te rendre mon premier;
 Mon second quelquefois dévaste ton grenier;
 Et quand l'astre du jour termine sa carrière,
 Mon tout sort aussitôt de son triste repaire.

*Mots de l'ÉNIGME, du LOGOGRIPHE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *le Cierge*, ou *la Chandelle allumés*.

Celui du Logogriphe est *Château*, dans lequel on trouve *haméau*, *eau*.

Celui de la Charade est *Reine-claude*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

ΙΕΟΚΡΑΤΟΥΣ ΛΟΓΟΙ, etc., *Harangues et Lettres d'ISOCRATE avec les anciennes scholies*, auxquelles on a ajouté des remarques et un discours sur l'enseignement de la langue grecque ; composant les tomes I et II, d'une Bibliothèque grecque qui s'imprime et se publie aux frais des frères ZOSIMA, en faveur des Grecs qui veulent étudier la langue grecque. — Deux vol. in-8°. — Prix, 21 fr. — A Paris, de l'imprimerie de *Firmin Didot*. — 1808.

Nous regretterions de n'avoir pas parlé plutôt de cette édition soignée d'un des plus illustres orateurs grecs, qui a paru depuis près d'un an, si le moment présent ne nous paraissait pas extrêmement favorable pour la recommander à l'attention des amis des lettres. L'époque où l'on s'attend à voir donner une forme désormais invariable à l'instruction publique en France, et où l'on va rétablir sur une base à la fois plus solide et plus étendue l'enseignement et la culture des langues anciennes, nous paraît tout à fait propre à intéresser en faveur d'un ouvrage dont l'objet spécial est de perfectionner et d'améliorer cet enseignement et cette culture. On ne saurait se dissimuler que, depuis plus de quinze ans, nous sommes tombés, sous ce rapport, dans une sorte d'infériorité humiliante relativement aux autres nations de l'Europe civilisée : et s'il n'est pas moins glorieux de l'emporter sur ses voisins par la supériorité des lumières que par celle des armes, nous devons désirer avec ardeur que ces études qui ont contribué à former autrefois tant d'écrivains célèbres, dont les ouvrages assurent à notre langue et à notre littérature une durée immortelle, reprennent enfin la faveur et l'éclat dont elles ont joui parmi nous dans les siècles précédents.

L'ouvrage que nous annonçons mérite d'autant plus de fixer l'attention à cet égard, et dans l'état actuel

de nos connaissances, qu'il est plutôt propre à former les jeunes maîtres, et à perfectionner ceux qui ont déjà fait quelque progrès dans l'étude du grec, que destiné à être mis entre les mains des écoliers. Des deux volumes qui le composent, le premier contient, 1° un essai sur l'enseignement de la langue grecque, et une dissertation sur Isocrate et sur ses écrits, en grec moderne. 2° Le texte entier des ouvrages qui nous restent d'Isocrate. 3° Enfin huit à neuf pages d'anciennes scholies sur cet orateur, partie peu considérable et d'un assez médiocre intérêt, mais que l'éditeur a cru devoir ajouter pour rendre son édition tout à fait complète. Le second volume comprend le commentaire de l'éditeur, qui a jugé convenable de l'écrire en grec à la manière d'Eustathe et des anciens scholiastes, comme étant destiné spécialement aux Grecs ses compatriotes. Il y a joint les index nécessaires, et les témoignages des anciens écrivains sur Isocrate et sur ses ouvrages, particulièrement ce qui s'en trouve dans Denys d'Halicarnasse.

Sans doute Isocrate n'est, ni par la nature des sujets qu'il a traités, ni par le mérite et la variété des images et des pensées, un des écrivains de l'antiquité dont la lecture offre le plus d'intérêt. Notre illustre Fénelon, dans ses dialogues sur l'éloquence, en parle même avec assez peu d'estime, et le place infiniment au-dessous des orateurs du premier ordre tels qu'étaient Démosthène et Cicéron. Cependant ce grand maître de l'éloquence romaine était pénétré d'estime et d'admiration pour les écrits d'Isocrate, et dans plusieurs endroits de son traité de l'orateur il lui prodigue les plus grands éloges; Quintilien, qui avait aussi médité profondément sur l'art oratoire, ne s'en montre pas moins admirateur. Il en faut dire autant de Denys d'Halicarnasse, qui, dans ses écrits sur la rhétorique, a examiné fort en détail les discours d'Isocrate, auquel il donne également beaucoup de louanges. Mais ces trois écrivains s'accordent aussi sur les défauts qu'on peut légitimement reprocher à cet illustre orateur : ils blâment en lui une affectation continuelle à balancer et à opposer entr'eux les membres de ses périodes, un soin

minutieux à rechercher des désinences semblables , à éviter le concours des sons qui pouvaient rompre l'harmonie de sa phrase , ce qui la rend monotone à force de régularité ; en un mot , une attention si scrupuleuse sur le choix et l'arrangement des paroles , que la vigueur ou la chaleur des pensées des sentimens est trop souvent comme étouffée , sous cet amas d'ornemens recherchés dont il s'attache à les revêtir.

Il pouvait donc être utile de rechercher jusqu'à quel point ces défauts d'Isocrate sont réels ; d'en faire connaître la cause , et de déterminer le degré d'utilité qu'on peut néanmoins retirer de la lecture de ses écrits , et c'est ce que le savant et judicieux éditeur nous paraît avoir fait avec beaucoup de succès dans le discours qui sert d'introduction au texte de son auteur. Ce discours où l'on trouve des réflexions pleines de justesse sur la rhétorique et sur l'art de l'enseigner , un précis très-intéressant et très-instructif sur la vie d'Isocrate et sur les éditions que l'on a données à différentes époques des écrits de cet orateur , nous offre tous les documens nécessaires pour fixer avec autant de certitude qu'on peut le faire l'opinion que nous devons nous former du genre de talent et du mérite des ouvrages d'Isocrate.

Une circonstance à laquelle ses détracteurs paraissent n'avoir pas fait assez d'attention , c'est que l'éloquence n'était pas encore formée à Athènes avant qu'Isocrate en eût fait son étude spéciale , et , pour ainsi dire , sa profession. Sans doute auparavant il y avait eu des citoyens qui possédèrent à un très-haut degré le talent de la parole ; c'était en grande partie à ce talent que Solon , Pisistrate , et sur-tout Périclès , avaient dû l'empire presque absolu qu'ils avaient exercé sur les esprits et sur les volontés des Athéniens. Mais il n'en est pas moins vrai que la rhétorique , ou l'éloquence , considérée comme un art particulier qui a ses règles et ses principes , ne fut connue chez les Grecs qu'à l'époque des sophistes , c'est-à-dire , vers le milieu du cinquième siècle avant l'ère chrétienne , dans la jeunesse d'Isocrate. C'est alors que Gorgias de Léontium , Prodicus de Léos , Hippias d'Elée , et plusieurs autres hommes doués de talens plus ou moins distingués , s'ap-

pliquèrent à l'étude de l'art de la parole, dont ils cultivèrent les différentes branches; les uns s'attachaient à donner à leurs périodes du nombre et de l'harmonie, les autres, à rechercher des figures propres à émouvoir les passions des auditeurs; mais il est aisé de sentir, par cela même, que ces différentes parties étant l'objet d'une recherche et d'une attention particulière, les productions où leurs auteurs en faisaient usage devaient porter l'empreinte d'une affectation aussi contraire au but de la véritable éloquence qu'aux lois du bon goût. On ne doit pourtant pas confondre avec les recherches futiles, dont nous venons de parler, les efforts que fit Prodicus de Céos pour déterminer avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors les divers sens dont un même mot est susceptible. Ce genre de recherches qui a fait la gloire d'un de nos plus célèbres grammairiens (l'abbé Girard) contribue essentiellement à la propriété de l'expression, l'une des plus précieuses qualités du style.

Ce fut à l'école de ces premiers créateurs de l'art oratoire que se forma Isocrate. Il eut particulièrement pour maître ce Gorgias dont l'éloquence excita parmi les Athéniens un tel enthousiasme, qu'ils lui accordèrent d'un consentement unanime tout ce qu'il leur demandait pour les Léontins, ses compatriotes, qui l'avaient député. Sans doute, comme l'observe avec raison Diodore de Sicile en racontant ce fait, les Athéniens, lorsque leur goût se fut perfectionné, auraient fait peu de cas de ces figures recherchées et prodiguées à l'excès, dont la nouveauté les séduisit alors, et toute cette pompe d'expression employée sans mesure et sans jugement ne leur aurait paru que ridicule; mais c'étaient-là les premiers essais d'un art qui dans la suite devint tout puissant sur ce peuple doué d'une imagination si vive et d'une si heureuse organisation, et le triomphe qu'obtint alors Gorgias ne nous permet pas de douter qu'il ne fût lui-même doué d'un talent peu commun, auquel la culture avait dû nécessairement ajouter une sorte d'éclat et de mérite réel.

Quoi qu'il en soit, Isocrate eut incontestablement celui d'appliquer l'éloquence à des sujets plus dignes d'inté-

resser des hommes raisonnables, et de les traiter avec infiniment plus de sagesse et de goût que ne l'avaient fait ses maîtres et ses devanciers. C'est le témoignage que Platon, qui affecta toujours de faire assez peu de cas de la rhétorique, semble s'être plu à lui rendre. « Je lui trouve » pour l'éloquence, fait-il dire à Socrate, un naturel » plus heureux qu'à Lysias, des sentimens plus nobles » et plus élevés, enfin il y a dans ses pensées un fond » de philosophie qui peut un jour l'élever à quelque » chose de grand et de sublime. » En effet, Isocrate, quoique son excessive timidité l'eût toujours empêché de se produire en public, et d'y réciter lui-même ses harangues, paraît avoir eu beaucoup de fermeté de caractère, et cette sorte de courage à la fois la plus rare et la plus honorable, qui consiste à braver le crime tout puissant, et à manifester, même au péril de sa vie, une opinion généreuse et conforme à la justice. Il en donna des preuves signalées dans deux circonstances également remarquables. La première, lorsqu'il osa seul se joindre à Socrate pour prendre la défense de Thémamène que les trente tyrans condamnèrent injustement; la seconde, lorsqu'après la mort du plus sage des Athéniens, il ne craignit pas de porter publiquement le deuil de Socrate, reprochant ainsi aux juges et aux infâmes calomnieurs d'un grand homme, leur lâcheté et leur conduite ignominieuse.

S'il faut convenir, au reste, qu'Isocrate ne parvint point à cette sublime hauteur de talent que Platon semblait avoir présagée, du moins ne saurait-on nier qu'il perfectionna singulièrement et le style et les idées; que dans tous ses écrits les sentimens les plus nobles et les plus généreux sont revêtus d'expressions également justes et heureuses, et qu'il a peut-être plus qu'aucun autre écrivain l'art d'employer toujours le terme propre, et la phrase la plus correcte et la plus claire: ses défauts, que je n'ai point prétendu dissimuler, sont donc évidemment ceux de l'époque où il a vécu et des circonstances personnelles qui ont influé sur son talent; mais ses qualités, et il en a beaucoup de très-précieuses, lui appartiennent exclusivement: aussi a-t-il eu, au jugement des critiques les plus éclairés, cette gloire sin-

gulière que les plus illustres orateurs qui sont venus après lui, sans en excepter Démosthène lui-même, ont été ses disciples ou ses élèves; et Cicéron, qui semble avoir modelé, en quelque sorte, ses phrases et ses périodes sur celles d'Isocrate, lui rend le témoignage honorable que c'est de son école que sortit la foule des princes de l'éloquence grecque; comme autrefois l'élite des héros de l'armée des Grecs était sortie du cheval de Troie.

Telle est donc l'idée exacte et fondée sur les documens les plus authentiques que M. Coray nous donne, dans son discours préliminaire, du genre de mérite de l'auteur dont il nous offre une édition complète et traitée avec un extrême soin. L'écrivain qui fut universellement reconnu pour réunir à l'intérêt des pensées morales et philosophiques le double mérite d'une rare justesse et d'une singulière correction dans l'expression, lui a paru le plus propre à être mis dans les mains de la jeunesse qui se livre à l'étude du grec; et c'est par cette raison qu'il y a joint un commentaire que nous ne craignons pas de mettre fort au-dessus de tout ce qui a été fait en ce genre depuis fort long-tems, en France, si nous en exceptons le travail du même savant sur Héliodore et sur Théophraste. Toutes les difficultés du texte y sont signalées et éclaircies, sans tout ce vain luxe d'érudition qui, prodigué hors de propos, est plus propre à fatiguer l'esprit qu'à l'éclairer. Mais M. Coray, qui assurément est aussi riche, et beaucoup plus riche en ce genre qu'un grand nombre de commentateurs, s'est sagement borné à ne faire de remarques que celles qui pouvaient servir directement à la parfaite intelligence de son auteur; et la partie de son commentaire qui a pour objet la critique du texte, est encore traitée de manière que la plupart du tems il y a une instruction réelle et importante à puiser dans les discussions auxquelles cette critique donne lieu, et dans l'exposition des motifs qui le déterminent à adopter ou à rejeter telle ou telle leçon. Au reste, indépendamment des éditions antérieures à la sienne, et dont les plus remarquables sont celle de Wolf, imprimée en 1570; celle de l'abbé Auger, en 1782; et celle de M. Lange, professeur de philosophie dans l'Université de Hall, en Saxe, qu'il

a suivie plus particulièrement, M. Coray s'est servi, pour constituer son texte, d'un précieux manuscrit du onzième siècle, fruit des victoires des Français en Italie.

Ce savant a donc rendu un service réel aux lettres et à ceux qui les cultivent par le soin qu'il a donné à ces restes précieux de l'éloquence antique, et on ne doit pas moins de reconnaissance et d'estime à ceux des généreux compatriotes de l'éditeur, qui, dans la vue de ranimer dans leur pays le goût des sciences et l'amour du beau et du bon dans tous les genres, consacrent à l'impression des meilleurs ouvrages grecs une partie de l'honorable opulence qu'ils doivent à leurs travaux et à leur industrie. MM. les frères Zosima, riches négocians grecs, ont invité M. Coray à entreprendre la publication d'une collection des écrivains grecs les plus recommandables; le premier volume de cette intéressante collection a paru il y a deux ans, il contient les histoires diverses d'Élien, avec les fragmens d'Héraclide de Pont, et de Nicolas de Damas, et de plus un discours préliminaire de l'éditeur plein de recherches curieuses sur la grammaire grecque et de sages réflexions sur les réformes et les améliorations dont l'enseignement de cette langue est susceptible; l'édition d'Isocrate, dont nous venons de rendre compte, compose les volumes II et III de cette collection; et sera incessamment suivie des vies des hommes illustres de Plutarque, dont le texte sera épuré et corrigé avec le même soin par M. Coray.

Quoi qu'en puissent dire les détracteurs de la nation grecque et les ennemis de toute idée grande et libérale, une pareille entreprise ne saurait que faire le plus grand honneur à ceux qui s'y sont voués, quand même elle ne serait pas couronnée par tout le succès que la réunion des circonstances les plus extraordinaires et les plus favorables semble lui promettre.

En effet, jugeons ce peuple, non sur les relations frivoles et mensongères du voyageur allemand Bartholdy (1), ou sur les sarcasmes injustes de l'érudite

(1) Voyage fait en Grèce dans les années 1803 et 1804; il en a paru une traduction française il y a environ six mois.

Villoison (2), mais sur les faits qui sont à notre connaissance : tout semble lui présager une régénération qu'il appelle de tous ses vœux, à laquelle il conspire de tous ses efforts; et cette heureuse révolution sera d'autant plus sûre et d'autant plus durable qu'on paraît désirer la devoir uniquement au progrès des lumières et de la raison.

Le clergé grec est déjà même assez éclairé sur ses vrais intérêts pour sentir que sa dignité et sa fortune seront plus solidement fondées, sur la supériorité des connaissances et sur le bien qu'il pourra opérer, en les propageant et les protégeant; qu'elles ne l'étaient autrefois sur l'aveugle et stupide ignorance du peuple. Le patriarche de Constantinople, par une circulaire datée du 20 septembre de l'année dernière, a manifesté tout l'intérêt dont il est animé pour les établissemens d'instruction qui existent dans la Grèce, et a invité à les multiplier autant qu'il serait possible. Le professeur du gymnase de Constantinople a été dernièrement promu à la dignité d'archevêque de Philadelphie. Beaucoup d'ecclésiastiques distingués par leurs lumières professent les sciences et les lettres dans les différens gymnases; par exemple, dans celui de Cydonie, petite ville du continent vis-à-vis de Lesbos, à Chio, etc. Ces établissemens se sont fort multipliés depuis un certain tems; la seule ville de Jannina, en Epire, en a deux; je ne parle pas des collèges où l'on enseigne la littérature grecque, et qui sont répandus en plus grand nombre encore sur le continent et dans les îles. Il se fait, des principales villes de l'Europe, pour toutes ces écoles de fréquens envois de livres, d'instrumens de mathématiques et de physique; les professeurs, dont plusieurs

(2) On s'est plu à citer dans quelques journaux des fragmens du voyage de M. Villoison, trouvés, dit-on, dans ses manuscrits, et on a affecté de donner une grande importance au jugement défavorable qu'il paraît avoir porté de la nation grecque. Mais on sait très-bien qu'il est possible qu'un homme d'une érudition prodigieuse et d'une vaste mémoire, soit absolument incapable de juger et d'apprécier l'esprit et le caractère d'un peuple; et en vérité, tous ceux qui ont connu M. Villoison sont fort surpris d'entendre citer son opinion en ce genre comme une autorité d'un grand poids.

sont prêtres, comme je l'ai dit, entretiennent pour cet objet des correspondances suivies à Vienne, à Venise et à Paris. Beaucoup de jeunes gens, la plupart destinés à l'état ecclésiastique, ou déjà membres du clergé, sont répandus en Italie, en Allemagne et en France, où ils se livrent à l'étude des sciences (3); ils traduisent les meilleurs ouvrages européens qui sont imprimés, et envoyés en Grèce aux frais des négocians de ce pays, dont les plus riches semblent rivaliser de zèle avec les membres éclairés du clergé pour favoriser la propagation des connaissances utiles, et le progrès de la civilisation dans leur patrie. On peut citer, en ce genre, la munificence de MM. Zosima, qui font distribuer gratuitement douze exemplaires de la bibliothèque grecque qui s'imprime à leurs frais, à tous les collèges et gymnases de leur pays, et qui ont donné des ordres pour que tous leurs compatriotes connus pour cultiver les lettres et les sciences, dans les différens pays de l'Europe en reçussent, aussi gratuitement, chacun un exemplaire, ou pussent le réclamer.

J'ai cru que ces faits, qui sont très-positifs, étaient essentiels à faire connaître, pour détruire les idées fausses que les lecteurs français auraient pu prendre de la nation grecque et de son état actuel dans la relation de M. Bartholdy, et dans les journaux qui se sont faits les échos de cet écrivain allemand. J'ai cru sur-tout que c'était une justice due à l'excellent esprit dont un grand nombre des membres du clergé grec paraissent animés. Parce qu'il a plu à un moine imbécille du Mont Athos de déclamer, dans un pamphlet (4) absurde, contre

(3) Il y a en ce moment à Paris un prêtre grec, et un jeune diacre de la même nation, qui y sont venus l'un et l'autre pour cet objet intéressant, et tous deux avec la permission du patriarche de Constantinople.

(4) Qui s'attendrait à trouver des calembourgs dans un ouvrage de cette espèce, et fait par un tel auteur? Il y en a pourtant un dont nous croyons devoir réjouir ceux de nos écrivains qui marchent sur les traces de frère Nathanael de Néocésarée, (c'est le nom du moine grec dont nous parlons.) Il prétend que ceux de ses compatriotes qui montrent tant de zèle et d'ardeur pour les arts et les sciences de l'Europe civilisée

tout ce qui se fait de bon et d'utile dans sa nation, et de damner de son autorité privée tous ceux de ses compatriotes qui voyagent en Europe pour s'instruire, M. Bartholdy, qui était sur les lieux, n'aurait pas dû prendre ce ridicule écrit pour l'expression des sentimens du clergé grec, en général, malgré tous les faits contraires sur lesquels il ne tenait qu'à lui d'ouvrir les yeux; il n'aurait pas dû sur-tout se livrer à un esprit de dénigrement et de satire injurieuse, qui est au moins très-injuste et très-indécente quand elle s'adresse à un peuple tout entier. Le voyageur anglais Eton a su éviter cet excès blâmable, il a parlé de la nation grecque, qu'il a beaucoup mieux observée que ne l'a fait M. Bartholdy, avec une estime et des égards remarquables. Enfin M. Castelan, qui a visité aussi la Grèce dans ces derniers tems, et qui paraît doué des qualités les plus estimables dans un voyageur, l'esprit d'observation, et l'impartialité, s'est plu à rendre justice au caractère des habitans de cette contrée, à laquelle se rattachent tant de souvenirs intéressans; il en parle souvent avec éloge, et toujours avec décence.

Cette digression, au reste, ne paraîtra pas sans doute trop étrangère au sujet qui m'a fait prendre la plume, et j'espère que les amis de la justice et de la vérité me la pardonneront volontiers. En effet, en faisant connaître un excellent livre que nous devons au zèle éclairé des négocians grecs pour le bien de leur patrie et aux travaux d'un savant grec; fixé parmi nous, il était juste de réclamer contre l'injurieuse partialité avec laquelle la nation grecque est traitée dans un ouvrage récemment traduit en français, et dans quelques journaux où cet ouvrage a été vanté avec aussi peu de jugement que de convenance. THUROT.

ne sont pas des *philosophes* (amis de la science), mais des *philozophes* (amis des ténèbres.) On voit que l'application est tout à fait heureuse, et que frère Nathanael raisonne aussi bien que le font tous ceux de son parti.

HISTOIRE DE LA GRÈCE, traduite de plusieurs auteurs anglais, revue et corrigée par J. J. LEULIETTE; suivie d'un Tableau de la littérature et des arts chez les Grecs, depuis HOMÈRE jusqu'au règne de JULIEN, par l'Editeur. Deux vol. in-8° d'environ 1200 pages. — A Paris, chez la V^e Moutardier, quai des Augustins, n° 25.

(SECOND EXTRAIT. (1).)

L'HISTOIRE de la Grèce, depuis l'avènement au trône d'Alexandre le Grand, jusqu'à son entière soumission au pouvoir des Romains, peut se diviser en deux grands périodes (2). Le premier se termine à l'époque où les Romains commencèrent à se mêler des

(1) Voyez le numéro 344, du 20 février 1808, page 364.

(2) « Quoique dans le Dictionnaire de l'Académie, le mot *période* soit féminin, même quand il est employé comme mesure de tems, cependant l'usage, plus fort que les Dictionnaires, a fait *période* masculin dans cette acception. Ce mot n'est féminin que lorsqu'il signifie *phrase*. On dit une belle *période* et un *période* de tems : on en excepte la *période julienne*, qui est un mot consacré. »

(Laharpe. *Cours de littérature*, tome 14, page 230, Observations sur l'histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain, traduite de l'anglais de M. Gibbon.)

Cet article sur Gibbon est un de ceux que M. de Laharpe avait écrits pour les journaux, et qu'on a insérés assez mal à propos dans un *Cours de littérature*. Depuis l'époque où parut cet article, l'Académie s'est servie du masculin en prenant le mot *période* dans l'acception qu'il doit avoir ici. Peut-être n'eût-il pas été inutile d'observer que le genre de ce mot ayant changé, par trait de tems, comme celui d'une foule d'autres, on lui avait cependant conservé son ancien genre dans quelques expressions qui reviennent très-souvent chez les historiens, et que pour cela on a considérées comme des *phrases faites*, telles non-seulement que la *période julienne*, mais la *période attique*, et quelques autres qui toutes expriment un espace de tems connu, déterminé, et ne sont, à vrai dire, que des *noms propres*.

Je place ici cette petite note, parce que des écrivains très-estimables tombent encore tous les jours dans la faute, au moins très-légère, que Laharpe avait reprochée au traducteur de Gibbon.

affaires

affaires de la Grèce , et comprend un espace d'environ cent vingt-quatre ans. Alexandre n'y paraît qu'un moment , et semble le remplir tout entier : tous les évènements qu'il renferme se rattachent aux conquêtes de ce prince. Sa vie est connue de tous les hommes qui lisent ; mais elle l'est , en général , par les récits de Quinte-Curce , romancier historique , qui se plaît à charger sa narration de fables et de prodiges ; et que pour des raisons de toute espèce , on ne devrait point , selon moi , mettre entre les mains des jeunes gens , dans le tems de leurs premières études. Arrien est beaucoup plus sage ; il fait souvent preuve de discernement , et n'écrit que sur des Mémoires authentiques : mais il montre trop de penchant à voiler les fautes inexcusables , et les coupables excès d'un grand prince. Plutarque va plus loin ; toute sa *vie d'Alexandre* est écrite avec un enthousiasme qui trahit le désir patriotique d'élever le héros de la Grèce au-dessus de tous les héros. Il y a dans l'*Esprit des Loix* un chapitre admirable intitulé *Alexandre*. Ce sont peut-être les plus belles pages sorties de la plume de Montesquieu : si ce chapitre n'est pas complet , ce n'est point parce qu'il est très-court ; ce serait même en quelque sorte une vie entière du roi de Macédoine , si le blâme y était aussi bien que l'éloge ; mais Montesquieu n'a fait qu'un panégyrique (3).

Le docteur Gast est plus impartial : il paie un tribut d'éloges mérité au grand génie d'Alexandre ; mais il dénonce avec une justice rigoureuse ses vices et ses crimes nombreux. Peut-être même il ne loue point assez , il ne fait pas connaître dans toute leur étendue les brillantes qualités de cet homme extraordinaire , dont on ne se fera qu'une idée très-imparfaite si l'on ne considère en lui que le capitaine habile , et l'heureux conquérant. Mais on peut dire qu'en général l'auteur anglais apprécie les desseins et la conduite d'Alexandre

(3) Ceux qui voudraient étudier d'une manière particulière la vie d'Alexandre , et se rendre un compte exact de ses conquêtes , peuvent consulter avec beaucoup de fruit le savant travail de M. de Sainte-Croix sur les historiens de ce prince.



avec beaucoup plus de justesse que la plupart des historiens; et que dans cette partie de son ouvrage, il montre un jugement très-sain, et un fort bon esprit de critique.

A dater de la mort d'Alexandre, jusqu'à cet instant d'éclat dont a brillé la république d'Achaïe, cette histoire n'offre plus qu'une suite non interrompue de massacres, de perfidies, de meurtres, d'empoisonnemens, d'atrocités de toute espèce. Cette uniformité de malheurs et de crimes commence par révolter le lecteur, et finit par l'assoupir.

Parmi tant de sanglantes révolutions, la Grèce perdit tout ce qu'il lui restait d'hommes illustres et de citoyens vertueux. Phocion lui-même fut mis à mort par les ingrats Athéniens; devenus les plus lâches des esclaves depuis que la voix de Démosthènes ne les rappelait plus à l'honneur et à la liberté.

L'on a porté de ce grand homme dont le patriotisme égalait l'éloquence des jugemens si divers, et sa mémoire a été quelquefois si indignement outragée, qu'il ne me paraît point inutile de tracer avec rapidité un tableau de sa vie politique. D'ailleurs, quelques lignes consacrées à Démosthènes peuvent-elles sembler déplacées dans un journal littéraire?

Démosthènes parut à une époque où sa république était déjà corrompue: mais par l'élévation de son ame il eût mérité d'être le contemporain des Miltiades et des Aristides. Il ne pouvait oublier les jours de gloire de sa patrie; il voulait ranimer les vertus et le patriotisme qui les avaient enfantés. Quand Philippe menace d'envahir la Grèce, il arme ses concitoyens contre Philippe: et quand Philippe est vainqueur, il le combat encore de son éloquence. Les présens n'avaient pu le corrompre; les périls ne peuvent l'abattre. Il avait fui sur le champ de bataille; il se montre inébranlable à la tribune: Philippe (tel fut son aveu), redoute plus son éloquence que les troupes qu'elle avait armées contre lui; et, maître de la Grèce entière, il se plaint de n'avoir pu triompher de Démosthènes.

Les succès prodigieux d'Alexandre affligent l'orateur, sans l'ébranler. Il voit que les intérêts de la Grèce sont

changés : si l'empire de Darius est assujéti, c'en est fait pour jamais de l'indépendance d'Athènes. Il éclaire ses concitoyens sur leur situation présente, avec toute la circonspection que lui paraissent exiger les vieilles semences de haine que nourrissent au fond du cœur ces ennemis du nom persan.

Antipater, commis alors au gouvernement de la Macédoine, cherchait depuis long-tems tous les moyens de le perdre; le hasard lui en offrit l'occasion. Le traître Harpalus s'étant approprié les trésors qu'Alexandre avait confiés à sa garde, vint solliciter dans Athènes un asyle qui lui fut refusé. Démosthènes, ennemi de toutes les espèces de trahison, fut le premier qui s'éleva contre la protection demandée par cet indigne ministre. Mais tous les orateurs de ce tems-là n'étaient pas des Démosthènes : plusieurs furent achetés au prix qu'ils mirent eux-mêmes à leur conscience.

« Démosthènes, dit Plutarque, était présent lorsque Harpalus fit débarquer ses trésors : une coupe d'or d'une grande valeur et d'un travail admirable parut flatter ses regards. Harpalus, qui remarqua son admiration, lui mit la coupe dans la main, afin qu'il pût juger de sa pesanteur. Démosthènes demanda ce qu'elle pouvait valoir. Pour vous, répondit le macédonien, elle vaudra vingt talens : et il la fit porter, en y ajoutant les vingt talens, dans la maison de l'orateur. On en prit occasion d'accuser Démosthènes; il devait parler, dit-on, contre Harpalus : mais la coupe d'or lui ayant fait voir l'affaire sous un autre point de vue, il s'en excusa, prétextant, ajoute-t-on, une indisposition subite.

Telle est l'accusation flétrissante, mais grossière et ridicule, que divers écrivains ont renouvelée contre la mémoire de Démosthènes. L'historien anglais n'a-t-il pas raison d'observer qu'une action de cette nature annoncerait un manque de délicatesse, un mépris de l'opinion publique, dont on ne saurait accuser un homme tel que Démosthènes, qui avait un grand caractère à soutenir; et que la conduite d'un si habile politique aurait été plus circonspecte, s'il avait voulu se vendre à Harpalus. Les récits de Plutarque sont tous en faveur de cet illustre accusé : et Pausanias rapporte que le pria-

principal domestique d'Harpalus, mis à la torture par Philoxène, ennemi personnel de l'orateur athénien, rendit un témoignage si éclatant à l'innocence de ce grand homme, que Philoxène lui-même fut contraint de l'avouer.

Son innocence ne put le défendre : Athènes était alors remplie de traîtres vendus à Antipater. Le gouverneur macédonien épiait, comme je l'ai observé, le moment de perdre un ennemi si redoutable ; et c'était le perdre avec beaucoup de fruit que de le décréditer dans l'esprit de ses concitoyens. C'était frapper avec lui la cause qu'il avait défendue ; c'était souiller, avec sa gloire, les principes qu'il avait proclamés. Démosthènes fut condamné à l'amende et à l'exil.

Mais l'exil fut court, et le rappel fut un triomphe. Il prouverait seul l'innocence de Démosthènes : la Grèce était alors en guerre avec Antipater. « Lorsque Démosthène fut proche du Pyrée, le corps entier des citoyens, est-il dit dans cette Histoire, même les prêtres et les magistrats, allèrent au-devant de lui pour le complimenter sur son retour. Il resta toujours soumis à l'amende, les lois d'Athènes ne permettant pas qu'on fit de grâce sur cet objet, mais on trouva moyen de l'indemniser. On lui donna le soin de préparer et d'orner le temple de Jupiter conservateur, avec cinquante talens d'appointement, somme à laquelle l'amende se montait. »

Dans les villes qui se trouvaient sur le passage de Démosthènes à son retour, il avait plaidé la cause de la liberté avec tant d'éloquence que toutes s'étaient déclarées en faveur de la cause commune, et liées d'intérêts avec sa patrie. Les troupes confédérées commencèrent la guerre avec succès : elles finirent par être taillées en pièces. Athènes se soumit aux volontés d'Antipater ; la première victime exigée par le tyran fut Démosthènes, qui, comme on sait, se donna la mort.

C'est alors qu'on put voir clairement combien il avait eu de part à tout ce qu'Athènes avait tenté de grand, à tout ce qu'elle avait encore déployé de patriotisme et d'énergie. Ces restes d'une ancienne vertu avaient expiré avec lui. Il n'était plus d'Athéniens dans Athènes.

Tous, par crainte ou par corruption, se précipitaient à l'envi sous le joug étranger. Les descendans des Thémistocles et des Trasibules, toujours prêts à changer de maîtres, égaraient, au gré de la fortune, leurs hommages de tyrans en tyrans: et, parmi tant de révolutions soudaines, tandis que les successeurs d'Alexandre se disputaient son empire en le détruisant; eux, esclaves inconstans mais soumis, ils attendaient, l'encensoir à la main, le vainqueur du jour, qui remplaçait sur leurs autels le vainqueur de la veille, pour faire place à son tour au vainqueur du lendemain. L'adulation la plus vile inspirait l'éloquence vénale de leurs orateurs; elle dictait les oracles de leurs prêtres, et les décrets de leur Sénat. La victoire inscrivait les Princes sur le rituel de leurs Dieux; et les adorations prodiguées au vainqueur expiaient les adorations qu'on avait prodiguées au vaincu (4).

Tel était l'état d'abjection, de profond avilissement, où les principales villes de la Grèce se trouvaient alors réduites. Cependant la république d'Achaïe subsistait encore. Elle s'éleva bientôt à un degré de puissance et de splendeur qui paraîtrait inconcevable, si l'on n'en trouvait la cause dans l'avilissement même des autres Etats et dans d'autres circonstances étrangères, non moins que dans la sagesse de ses premières institutions, et dans le caractère héroïque de quelques-uns de ses magistrats. Les cités les plus célèbres, des républiques, et même des tyrans, s'empressèrent d'entrer dans la confédération achéenne. Ce qu'elle exécuta de grand sous la conduite des Aratus et des Philopémens, montre ce dont les Grecs étaient encore capables, lorsqu'ils avaient à leur tête des héros qui leur retraçaient les vertus et le dévouement de leurs ancêtres: et la république d'Achaïe aurait sans doute long-tems défendu l'indépendance de la Grèce, si tous ses peuples eussent été assez éclairés sur leurs intérêts pour voir dans cette république leur dernier rempart contre les dominations étrangères, et assez amis de la commune patrie pour

(4) Voyez dans les historiens grecs les honneurs plus que divins rendus dans Athènes à Démétrius Poliorcète, etc., etc.

y demeurer constamment attachés. Mais l'esprit de rivalité, les divisions, qui avaient autrefois perdu leurs ancêtres, se ranimèrent bientôt avec plus de violence, et perdirent la Grèce une seconde fois. Les guerres impolitiques d'Athènes contre Sparte, de Sparte contre les Thébains, l'avaient livrée sans défense à l'ambition des rois de Macédoine : les guerres plus impolitiques encore des Etoliens contre les Achéens, des Achéens contre les Spartiates, la livrèrent alors sans retour à l'ambition des Romains. Ces républicains tyranniques l'accablèrent de plus de maux que tous ces rois dont elle avait fait des Dieux.

Du moment que les Romains se trouvèrent mêlés dans les affaires de la Grèce, sa servitude fut assurée à jamais. Les rois de Macédoine, exposés eux-mêmes aux plus violentes révolutions, et toujours en guerre contre des ennemis redoutables, ne pouvaient agir contre les Grecs avec cette unité de vues, cette continuité d'efforts, qui seules affermissent et perpétuent les succès. D'ailleurs, un roi venait quelquefois à mourir durant le cours de ses conquêtes ; souvent un rival le détrônait ; presque toujours son successeur avait d'autres intérêts, et une politique différente : mais le Sénat romain ne mourait point ; et sa politique était éternelle comme lui. Tandis que tous les États de la Grèce variaient sans cesse dans leurs desseins et changeaient avec une égale imprudence et d'alliés et d'ennemis, lui, toujours constant dans ses projets, et poursuivant sans relâche le plan qu'il s'était tracé, abaissait les uns comme ennemis, tyrannisait les autres comme alliés ; et, les détruisant tour à tour par ses protections et par ses vengeances, il établissait sa domination, moins par la terreur de ses armes que par l'astuce des intrigues et le mensonge des négociations.

C'est ici la partie de l'histoire la plus honteuse pour les Romains. Jamais on ne commit sous le masque plus de crimes et de noirceurs. La violation des sermens, l'interprétation perfide des traités, les révoltes domestiques, les trahisons à main armée (5), tout fut égale-

(5) Qu'on se rappelle entre autres les deux mille lances de Flaminius, qui firent déclarer l'assemblée de Thèbes en faveur des Romains, etc., etc.

ment mis en usage, et tout fut couronné par le succès. Il ne manquait pour compléter l'asservissement entier de la Grèce, que de proclamer sa liberté. C'était livrer chacun des Etats à une indépendance apparente qui détruisait jusqu'à l'espoir de sa liberté de tous; c'était ruiner des forces divisées; c'était abandonner aux factions, et au délire d'une folle joie, cette populace imbécille qui s'imaginait être libre parce que ses orateurs le lui disaient; parce qu'elle entendait le bruit des assemblées populaires; parce qu'elle usait encore du droit de suffrage, lorsqu'en effet il n'y avait plus de magistrats à élire.

Flaminius *proclama* donc la *liberté de la Grèce*, aux jeux Isthmiques d'abord, ensuite aux jeux Néméens. L'ivresse insensée des Grecs, leur confiance en un ennemi perfide est tout à fait inconcevable. Ce qui le paraît bien davantage, c'est que non-seulement Tite-Live, mais Plutarque, mais Polybe qui, en qualité de principal magistrat d'Achaïe, avait été lui-même victime de la perfidie des Romains, aient tous également approuvé, ou du moins peint de couleurs favorables, cet événement dont les suites ne pouvaient plus avoir rien d'obscur pour eux. Cela s'explique; Rome était alors toute puissante: et le sage Polybe lui-même, qui y avait été long-tems en exil, conservait des relations très-étroites avec plusieurs de ses principaux sénateurs. Mais quiconque n'a pas été comme Polybe, le prisonnier de Rome, et l'ami de Scipion, ne peut s'empêcher de voir dans cette liberté d'un jour, la cause d'une éternelle servitude. Quant aux atrocités qui se mêlèrent à tant de perfidies, ou qui en furent les suites naturelles, il suffit pour s'en former une juste idée de jeter un coup-d'œil sur la conduite des Romains après la conquête du royaume de Macédoine.

« On nomma dix commissaires pour régler, conjointement avec le consul, l'administration de la Macédoine, dont les principaux articles avaient été dictés par le sénat. En conséquence, ce royaume eut une nouvelle forme de gouvernement. Tout le pays fut partagé en quatre districts; les habitans de chacun ne devaient avoir aucune liaison les uns avec les autres,

ni contracter aucun mariage, pas même échanger aucune de leurs possessions; ils devaient faire des corps absolument séparés, ne commerçant nulle part, ni ne permettant à personne de commercer chez eux. L'importation et l'exportation des sels, lors même qu'ils en avaient la plus grande abondance, leur étaient interdites, ou du moins étaient soumises à des formes dictées par les Romains, leurs nouveaux maîtres. Ils n'avaient l'usage des armes que dans les *endroits* exposés aux incursions des Barbares qui les entouraient. Ils pouvaient exploiter leurs mines de cuivre et de fer, mais on leur défendit, sous des peines sévères, de travailler à celles d'or et d'argent, de peur probablement que si ces malheureux acquéraient quelques richesses, ils ne tâchassent de recouvrer une partie de leur première grandeur. Ils étaient exclus de tous les emplois qui tenaient à *l'administration du gouvernement*, on leur laissait seulement quelques charges peu importantes dans les affaires civiles, et qui furent accordées à plusieurs officiers municipaux choisis annuellement parmi le peuple macédonien; tandis que tous les nobles du royaume, tous ceux qui avaient eu quelque commandement dans les flottes ou dans les armées, tous les gouverneurs des villes, tous les officiers attachés au roi; en un mot, tous ceux qui jouissaient d'un certain rang, par leur naissance, par leurs possessions, par leur fortune, ou par toute autre circonstance qui les élevait au-dessus du vulgaire, eurent ordre, sous peine de mort, de quitter leur patrie avec tous leurs enfans au-dessus de l'âge de quinze ans, et de se transporter en Italie.»

Les historiens ne sont point d'accord sur le produit des spoliations dont ce malheureux pays fut le théâtre; mais on en peut juger d'après un fait appuyé sur l'autorité de Cicéron et de Plutarque. Tous deux affirment que les richesses versées par Paul-Émile dans le trésor public, après la guerre de Macédoine, firent cesser toute espèce d'impôts durant un espace de cent vingt-cinq ans.

Les Romains avaient tout dévasté en Macédoine; ils firent plus en Épire: tous les citoyens de ce royaume

devinrent esclaves en un jour. Les Epirotes avaient suivi le parti de Persée : mais ils s'étaient soumis ensuite au vainqueur ; et les principaux auteurs de leur alliance avec la Macédoine avaient ou péri par le fer, ou été remis aux Romains.

« Le consul, est-il dit dans cette histoire, ordonna que les garnisons romaines fussent retirées sur le champ de l'Epire, et que tout le pays fût rétabli dans la jouissance de sa liberté ; mais il se fit suivre par dix des principaux habitans de chaque ville, auxquels il donna ordre de rassembler *tout l'or et l'argent* qui se trouveraient dans les maisons et dans les temples, pour être livrés, à un jour nommé, aux personnes dont il aurait fait choix ; ce qui fut ponctuellement exécuté. Les malheureux Epirotes, dans une parfaite sécurité, se flattaient que cette immense contribution serait au moins le seul châtiment qu'on leur ferait subir. Mais ils ne connaissaient point l'atrocité de la politique romaine. Des corps de soldats furent envoyés dans leurs villes sous différens prétextes ; on prit des mesures pour qu'ils arrivassent tous environ dans le même tems, et *ils eurent ordre qu'au même jour et à la même heure ils fissent captifs* tous les habitans qui étaient nés dans le pays, *que les murailles de leurs villes fussent démolies, et qu'ils les dépouillassent de tout ce qu'ils possédaient encore, l'or et l'argent ayant été apporté auparavant par ordre du consul.* A un signal convenu, cent cinquante mille personnes, sans être entendues, sans être accusées d'aucun crime, furent au même instant réduites en esclavage, leurs demeures livrées au pillage, et leurs villes, au nombre de soixante-dix, totalement détruites. »

Raleigh, dans son *Histoire du Monde*, dit : « Je ne le croirais pas, si quelque écrivain avait avancé le contraire. » Mais il faut bien le croire avec Raleigh, puisque tous les écrivains l'ont confirmé. Un pareil attentat rappelle, et justifie le mot terrible que Tacite met dans la bouche de Galgacus contre les Romains : *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* Après ce mot de Tacite, il ne reste rien à dire.

Je ne suis point injuste envers ce peuple-roi, qui, à

plusieurs égards, aurait mérité de l'être, s'il l'avait moins ambitionné : mais qu'on a trop loué peut-être ; car c'est aussi pour les peuples que la louange est l'attribut de la royauté. Je respecte profondément les vertus patriotiques dont on trouve de si beaux exemples dans les premiers siècles de son histoire. Aucun peuple n'a déployé plus d'énergie et de vigueur, cette première vertu de l'âme, lorsqu'elle est jointe à l'humanité. Mais l'humanité fut trop souvent étouffée par le patriotisme ou par l'ambition romaine ; trop souvent les peuples anciens ont méconnu ou violé ses droits.

Rome s'enorgueillit en vain de ses conquêtes ; les Français ont, depuis quinze ans, le droit de les moins admirer ; ses exploits ont été surpassés. Ses cruautés n'ont pu l'être ; même par les barbares qui détruisirent son empire. Ces libérateurs du monde, qui devinrent aussi ses tyrans, étaient grossiers et sauvages sans doute ; mais il est bien plus aisé de les outrager que de les connaître : et un Alboin, un Théodoric, ne pourraient-ils pas nous dire :

Barbarus hinc ego sum, quia non intelligor illis?

J'espère démontrer un jour que ces peuples que nous appelons *Barbares*, et qui sont nos pères (6), auraient été jugés avec moins de sévérité, si ce n'étaient pas les Romains qui nous eussent transmis leur histoire.

Mais revenons à celle de la Grèce, dont la servitude et les malheurs s'accroissaient de jour en jour. Non-seulement ses principales villes, telles qu'Athènes et Corinthe, furent prises et saccagées dans les guerres qu'elle eut encore à soutenir contre les Romains ; mais enveloppée dans les destinées de Rome, et troublée pour des intérêts qui n'étaient pas les siens, elle devint souvent le théâtre des discordes sanglantes, des combats de César et de Pompée, de Brutus et de Marc-Antoine, de Marc-Antoine et d'Auguste : trois fois ces chefs ambi-

(6) Début de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, par le comte du Buat ; ouvrage que nous devons aux soins d'un homme de lettres, auquel la littérature et la philologie ont de nombreuses obligations.

tièux combattirent en Grèce pour l'empire du Monde, dans les champs de Pharsale, de Philippe et sur les côtes d'Actium.

Sous le gouvernement des empereurs, la Grèce retrouva plus de calme; mais ce calme fut celui de l'anéantissement. Elle avait perdu pour toujours son existence nationale: son génie, ses vertus, et les beaux jours de sa gloire, n'étaient plus qu'un souvenir. Il est à remarquer cependant que sa liberté fut encore une fois proclamée; elle le fut par Néron. Plutarque semblerait louer cette action si *généreuse*; mais il a soin de rapprocher la liberté promise à la Grèce par Néron, de la liberté proclamée par Flaminius. Plutarque, selon mon sens, rend justice à l'un et à l'autre.

L'histoire de la Grèce dans ses dernières époques devient extrêmement compliquée: elle se lie à l'histoire de l'Asie, à celle de l'Égypte, et enfin à l'histoire de l'Empire romain, c'est-à-dire, du Monde. En retraçant des événemens si divers, et qui se passent en des lieux si éloignés, le docteur Gast a cru devoir diviser sa narration en chapitres, dont un est consacré aux affaires d'Asie, un autre aux affaires de Macédoine, et ainsi de suite. Ces divisions l'ont entraîné dans des répétitions nombreuses: il prodigue à chaque instant ces formules fatigantes: *Comme nous l'avons dit plus haut; ainsi qu'on l'a déjà vu, etc.* et ces formules, ces répétitions, ne l'empêchent pas toujours de tomber dans quelque obscurité. Mais il faut convenir aussi que l'histoire des successeurs d'Alexandre, par exemple, est dans plusieurs de ses parties tellement confuse et mêlée, qu'il est bien difficile à l'historien d'être partout également clair, précis et méthodique.

M. Gast se montre, en général, très-judicieux dans la critique des faits; ses réflexions me paraissent sages et bien placées (7). Il apprécie sur-tout avec beaucoup

(7) Il faut en excepter toutefois une longue digression sur l'empereur Julien, et sur l'abjuration qu'il fit du christianisme. Tout ce morceau, je l'avoue, me paraît aussi peu *sage* que *déplacé*. Le traducteur l'avoue comme moi. J'ajouterai que toute la fin du chapitre sur les empereurs, à quelques endroits près, est plutôt un sommaire de l'his-

de justesse l'insidieuse politique des Romains ; mais , dans cette partie de l'histoire , la plupart de ses observations ne semblent être qu'un bon commentaire des aperçus lumineux et profonds , des traits de génie de ce Montesquieu , dont on peut dire sans exagération ce qu'il a dit lui-même si heureusement de Tacite , qu'il *abrégeait tout , parce qu'il voyait tout.*

Il me semble que cette *Histoire* ne devait point être réunie à celle de Goldsmith. Celle-ci n'est qu'un abrégé , fait pour être mis entre les mains des jeunes gens , selon l'intention de l'abréviateur ; l'autre est une compilation assez complète pour être étudiée avec fruit , par ceux qui cherchent l'histoire de l'antiquité dans les compilations modernes. Il en résulte une disproportion choquante entre les diverses parties de ce qu'on a réuni comme ne devant faire qu'un même ouvrage. D'ailleurs on trouve quelquefois chez M. Gast des répétitions de Goldsmith ; et c'était bien assez de celles qu'il fait de lui-même.

L'éditeur , M. Leuliette , nous apprend que *cette traduction est l'ouvrage d'une dame qui appartenait à l'une des plus grandes familles de l'ancienne monarchie , et qui , au milieu des troubles de la France , trouvait dans l'étude ces consolations que les âmes supérieures sont seules capables de goûter.* Plusieurs femmes distinguées par leur naissance se sont vues , à la même époque , forcées de chercher dans l'étude plus que des consolations. Il en est qui se sont condamnées à un travail assujettissant et pénible par des motifs plus généreux que ceux d'un intérêt personnel. Cette résolution courageuse , loin de mériter la raillerie , qu'on ne leur a cependant pas épargnée , me paraît digne des plus grands éloges.

Mais quelques dispositions favorables que j'aye apportées à l'examen de cette traduction , je ne puis m'empêcher d'avouer qu'elle contient beaucoup d'*anglicismes* , et même des fautes nombreuses qui ne tiennent

toix byzantine qu'une suite de l'histoire de la Grèce. Pour ce qui regarde l'empereur Julien , je renvoie les lecteurs au chapitre qui porte son nom dans l'*Essai sur les Eloges*.

point à une imitation trop servile des tournures et des formes de l'original. Il faut savoir gré toutefois au traducteur des efforts qu'il a faits pour transporter dans notre langue un ouvrage très-estimable. Si cet ouvrage est accueilli avec faveur, il s'apercevra sans doute lui-même des fautes qui lui sont échappées; et, ne considérant ce premier travail que comme une ébauche, il y consacra de nouveaux momens. Nous avons des traductions de ce genre dans notre langue qu'il serait très-utile d'étudier lorsqu'on veut entreprendre un semblable travail, et qui me paraissent dignes d'être proposées pour modèles, autant par l'élégance que par la propriété des tours et le choix des expressions.

Quelques notes du traducteur, rejetées au bas des pages, annoncent du goût, un bon esprit, et le mérite rare parmi les traducteurs de savoir connaître et avouer les fautes de l'original : raison de plus pour l'engager à revoir sa traduction avec sévérité, à y donner de nouveaux soins qui ne doivent pas être infructueux.

Le Tableau de la littérature et des arts chez les Grecs, depuis Homère jusqu'à l'empereur Julien, par l'éditeur de cette traduction, me semble, malgré des défauts de plus d'un genre, y ajouter un nouveau prix. Des aperçus généralement justes, et quelques rapprochemens ingénieux entre la littérature des Grecs et les littératures modernes, montrent à la fois dans son auteur, des connaissances variées, et le talent de les mettre en œuvre d'une manière intéressante et utile.

VICT. FAB.

LES FLEURS; Idylles morales, suivies de poésies diverses; par E. CONSTANT-DUBOS, professeur au Lycée impérial A Paris, chez Léopold Collin, rue Gilles-Cœur. Un vol. in-8°. Prix, 3 fr. 50 cent, et 4 fr. franc de port.

Les Fleurs ! ce titre prévient en faveur de l'ouvrage. Les Fleurs ! combien ce mot réveille d'idées riantes, de sensations-douces, de tableaux suaves ! « La Fleur,

dit un de nos plus éloquens prosateurs (1), est la fille du matin, le charme du printems, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poètes. Elle passe vite comme l'homme; mais elle rend doucement ses feuilles à la terre. On conserve l'essence de ses odeurs; ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les Anciens, elle couronnait la coupe du banquet et les cheveux blancs du sage : les premiers chrétiens en couvraient les martyrs et l'autel des catacombes : aujourd'hui même encore, nous en parons nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de rose. Il y a des nations, où elle est l'interprète des sentimens : livre charmant, qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne garde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur !»

Un sujet aussi aimable ne doit jamais vieillir. Même après Anacréon, il plaît encore dans les chants de Ropin; et les vers que les fleurs ont inspirés parmi nous à MM. de Fontanes et Parny, conserveront toujours l'éclat et la fraîcheur des roses.

Séduit par le charme innocent des fleurs, un nouveau chantre de leurs attraits leur consacre aujourd'hui un nouvel hommage. Ce n'est pas seulement leurs grâces, leur variété, leurs parfums, qu'il célèbre dans ses rimes faciles : l'ami de Flore veut encore être celui des mœurs; et sous la plume de notre aimable *Anthophile*, l'éloge de chaque fleur offre, dans une idylle élégante, une leçon utile auprès d'une image agréable.

Chacun instruit à sa manière; celle qui plaît est la meilleure. Pour faire aimer la vertu, la naïve Deshoulières eut recours à ses Moutons; et la morale a plus d'un prédicateur éloquent, chez les loups mêmes de notre bon La Fontaine. Ingénieux disciple de ces précepteurs sans férule, M. Constant-Dubos a choisi pour son portique ou son lycée, les rians parterres de la nature. Philosophe ami des grâces, peu lui importe Aristote ou Platon : tout bosquet est son Académie; et

(1) M. de Chateaubriand.

s'il est tant soit peu *péripatéticien*, c'est quand il nous promène parmi ses fleurs.

- Quoi de plus indulgent que ses leçons, de plus aimable que ses emblèmes? Prêche-t-il la sagesse à la beauté naissante? Il songe au Bouton de rose; et le charme des images sert de passe-port au sermon:

« Voyez-vous sa corolle humide
S'épanouir aux traits du jour?
Tel s'ouvre aux rayons de l'amour
Le cœur d'une vierge timide.

Faut-il qu'un précoce larcin
A périr en naissant l'expose!
Bouton d'innocence et de rose
Ont hélas! le même destin.

Quand sur sa tige maternelle,
La rose commence à s'ouvrir
Le papillon et le zéphir
Viennent voltiger autour d'elle.

S'il arrive qu'avant le tems
Une indiscrete main la cueille,
Pâle, inodore, elle s'effeuille
Et perd ses volages amans.

Ainsi quelquefois l'imprudence
Flétrit l'objet de nos désirs.
Ainsi trop souvent nos plaisirs
Coûtent des pleurs à l'innocence

Toi dont l'incarnat enchanteur
Offre une fleur à peine éclosé;
Jeune Eglé, veux-tu de la rose
Conserver long-tems la fraîcheur?

Songe qu'à cette fleur si tendre
La nature sut attacher
Une feuille pour la cacher,
Une épine pour la défendre. » (*Idyl. I.*)

Près du bouton de rose j'aperçois la Violette, odorante avant-courrière du printemps, célébrée comme la rose par les poètes de tous les âges, et comme elle chérie des bergères. Son nom recommande la grâce et la modestie :

« Aimable fille du printemps,
Timide amante des bocages,

MERCURE DE FRANCE,

Ton doux parfum flatte mes sens,
Et tu sembles fuir mes hommages.

Comme le bienfaiteur discret,
Dont la main secourt l'indigence ;
Tu me présentes le bienfait,
Et tu fuis la reconnaissance.

Sans faste, sans admirateurs,
Tu vis obscure, abandonnée ;
Et l'œil encor cherche ta fleur,
Quand l'odorat l'a devinée. » (*Idyl. II.*)

Voici, penché sur le bord d'un ruisseau, le Narcisse amant de lui-même : il sèche et meurt en s'admirant dans l'onde. Ainsi l'amour-propre est l'écueil de l'amour-propre. Fuyons ses perfides caresses :

« Oh ! si les Narcisses nouveaux
Pouvaient, dans le cristal des eaux,
De leur ame entrevoir l'image ;
Epouvantés de leur laideur,
Moins d'amour que de douleur
Ils mourraient sur le rivage. » (*Idyl. XIII.*)

A cette tige élancée, à ce calice étincelant d'incarnat, et d'azur et d'albâtre, j'ai reconnu l'aimable Billet. Humble et frêle naguère, il implorait un support : mais l'art est venu pour lui au secours de la nature : la fleur, rampante hier, s'élève aujourd'hui parée d'un triple diadème ; et devant elle, l'orgueil du lys s'est abaissé. Vous à qui sourit la fortune, protégez le jeune talent ; que serait-il sans la culture ?

« Voyez-vous ce champêtre asile ?
Là, peut-être un nouveau Virgile
Pour éclore attend vos secours ;
Peut-être un nouveau Démosthène
Par vous de l'éloquente Athènes
Va me rappeler les beaux jours.

Cultivez la plante orpheline,
Qui s'offre à vos soins bienfaisans ;
Sans doute le ciel la destine
A couronner vos cheveux blancs.
Vous verrez son jeune calice
Aux rayons d'un soleil propice

Bientôt

Bientôt déployer ses attraits,
 Et même encor dans la vieillesse,
 Vous jouirez avec ivresse
 De sa gloire et de vos bienfaits. » (*Idyl. IX.*)



Mais quelle est cette fleur superbe, qui, fière de ses riches couleurs, domine au loin toutes les fleurs d'alentour, et semble la reine du parterre. C'est la fille de l'Orient, c'est l'altière Impériale. Sa taille majestueuse ressemble au sceptre des rois; sur son auguste front, resplendit une couronne d'or; et les gouttes limpides et brillantes qui s'échappent de son sein, se balancent mollement sur ses feuilles légères, comme autant de perles liquides. Honneur à toi, noble symbole des monarques! rangées en cercle autour de la tige élevée, les autres fleurs se plaisent à composer ta cour, et, s'inclinant avec respect, te saluent leur souveraine:

« Mais au sein de ta cour, toujours simple et discrète,
 Envers la fleur des champs aujourd'hui la sujette
 Garde-toi d'affecter de superbes mépris.
 Fille du même sol, tu passeras comme elle;
 Les vents d'automne, d'un coup d'aile,
 Un jour avec les siens confondront tes débris.

Me trompé-je?... Je crois, au pied de ta colonne,
 Voir des larmes tombes!... Auguste fleur, pardonne:
 Des larmes!... En est-il au faite des grandeurs?
 Des souverains du monde image trop fidèle,
 Par toi leur secret se révèle:
 Hélas! leurs yeux aussi recèlent donc des pleurs!

Quand leur peuple, ébloui d'une apparence vaine,
 Leur envie un bonheur qu'ils connaissent à peine,
 Les chagrins avec eux sont assis sous le dais.
 De la mort à leur tour ils sont les tributaires:
 Apprenez, ô mortels vulgaires,
 A souffrir sans gurmure, à mourir sans regrets. »

Ainsi, dans la forme des fleurs, comme dans leurs habitudes et leurs instincts, l'auteur sait puiser des leçons utiles à tous les âges, à tous les rangs. Afin de jeter quelques ombres dans les tableaux, et de diversifier les préceptes, il fait des unes l'emblème des vertus, et des autres le symbole des vices; et variant avec art

l'objet, le ton, le style, et jusqu'au rythme de chaque sujet, il présente toujours la morale ornée des agrémens de la poésie.

Ce que M. Constant Dubos a fait pour les fleurs, il se propose de le faire aussi pour les arbres; et ce nouveau travail est déjà commencé. Parcourez le jardin de notre poète : entre la Rose, image fugitive du plaisir, et l'Immortelle, durable image de l'amitié, s'élève l'arbre mélancolique, favori de la douleur. Amans infortunés, vous trouvez dans le Saule le confident de vos soupirs :

« Son feuillage, toujours cher à la rêverie,
Offre un réduit propice aux mortels malheureux ;
Il aime à les couvrir de sa mélancolie ;
On dirait qu'il pleure avec eux.

Les oiseaux, recueillis sous sa pâle verdure,
De son tranquille abri n'osent troubler la paix ;
Le ruisseau qui l'arrose adoucit son murmure,
Et semble exprimer des regrets.

Oh! que j'aime à le voir, vers l'onde rembrunie,
Incliner mollement ses flexibles rameaux ;
Comme, en cheveux épars, on nous peint l'élégie
Soupirant auprès des tombeaux !

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage.
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs :
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret feuillage,
Accueille et voile nos douleurs.

O toi que du plaisir la voix flatteuse engage,
Cédeux amant, jouis de ton bonheur d'un jour :
Le Myrthe en ce moment, te prête son ombrage ;
Demain le saule aura son tour. » (*Idyl. III.*)

La teinte de ces vers est celle du sujet. On ne peut rendre la mélancolie plus aimable, et donner plus de grâce à la tristesse.

L'auteur, à la suite de ses Idylles, a placé des notes, où les détails moins propres à la poésie sont exposés avec une précision qui n'exclut pas l'élégance. Il a pensé, non sans raison, que l'analyse botanique des divers sujets qu'il a traités aurait le double avantage de jeter

quelque variété dans son recueil, et, peut-être, d'inspirer aux jeunes personnes le goût d'une étude intéressante.

Attentif à sauver jusque dans des notes l'aridité de la science, il a soin de rapporter, après les développemens qu'elle exige, les plus jolis vers des modernes qui se sont plu comme lui à célébrer les fleurs. Tantôt sa prose facile reproduit dans une traduction élégante les grâces latines de Rapin et de Cowley, de Politien et de Sautel; tantôt courtisan des Muses françaises, il dérobe innocemment, pour orner son parterre, les fleurs éparses de nos poètes les plus aimables. Fontanes et Delille, Boissolin et Parny; Le Brun, Ducis, Arnault; Saint-Ange, de Guerle et Castel; Hoffmann, Roger, Millevoye: tous ces noms, auxquels sourit le Dieu du goût, sont rappelés avec éloge dans le recueil de M. Constant Dubos; et quelquefois ils y figurent au bas d'un récit agréable ou d'une fiction ingénieuse.

Nous ne dirons qu'un mot des poésies diverses qui terminent le volume. L'auteur modeste les donne pour des essais de sa jeunesse: mais en lisant la romance de la Piété filiale, l'idylle du Ruisseau, et les stances sur la Mélancolie, on sent qu'il est des talens de tout âge comme des fleurs de toute saison. D. G.

VARIÉTÉS.

SPECTACLES. — *Théâtre de l'Impératrice.* — Première représentation de *la Forêt de Nicobar*, opéra en un acte, de Trento. Débuts de MM. Brida et Ranfagna.

Une première représentation et deux débuts, en voilà plus qu'il ne faut pour attirer la foule: aussi la salle de l'Odéon était-elle remplie d'une brillante et nombreuse société.

On est convenu depuis long-tems de ne plus donner l'analyse des poèmes italiens, et l'on a sagement fait d'y renoncer: *La Forêt de Nicobar* offre à peu près les mêmes situations que l'opéra de *la Caverne*, mais avec les invraisemblances et les folies que l'on trouve dans presque tous les opéras bouffons italiens.

La musique est de Trento : c'est le premier ouvrage de ce compositeur que l'on représente à Paris. Trento est connu en Italie par sa manière supérieure de jouer de la guitare ; il a fait pour cet instrument beaucoup d'airs détachés, mais il ne note jamais que le chant, et laisse à un autre musicien le soin de faire les accompagnemens ; on dit cependant que ceux de la *Forêt de Nicobar* sont de lui ; quoi qu'il en soit, la musique de ce nouvel opéra a fait généralement plaisir ; on a sur-tout applaudi un beau duo entre M^{me} Barilli et M. Brida, un grand air parfaitement chanté par ce dernier, un quatuor d'un bel effet, et un morceau exécuté par M^{me} Barilli, avec tout le charme et toute la pureté de son talent.

M. Brida, l'un des débutans, est destiné à remplacer Bianchi : sa voix est une véritable haute-contre très-étendue ; elle a cela de particulier, qu'elle est plus forte et plus claire dans les tons hauts, c'est-à-dire que M. Brida donne les notes élevées de pleine poitrine, chose devenue fort rare dans ce pays, où les chanteurs trouvent plus aisé de chanter avec la voix de tête ; et, par ce moyen, tel d'entr'eux qui pourrait à peine solfier un air écrit pour un tenore, défigure hardiment les partitions des hautes-contres. La méthode de M. Brida est sage ; cette simplicité d'exécution a un peu surpris les spectateurs, mais elle n'a étonné que ceux qui croyaient que les Italiens indistinctement sont dans l'habitude de surcharger la musique d'ornemens qui lui sont trop souvent étrangers. Le débutant me paraît formé à l'école de *Marchési* : il a été applaudi, mais il méritait de l'être beaucoup plus. Nous l'engageons, quoi qu'on puisse lui dire, à persévérer dans son excellente méthode. L'acquisition de ce chanteur est précieuse pour la troupe italienne à qui il manquait un tenore.

M. Ranfagna a une basse-taille peu étendue ; il a joué avec succès le rôle d'un valet poltron et niais : son masque est comique ; et ses bouffonneries, sans être trop multipliées, ont beaucoup amusé les spectateurs.

Il est impossible de rendre compte d'une représentation aux bouffons, sans parler de l'orchestre et sans lui donner les éloges que méritent son ensemble et sa précision.

B.

LA veille de la fête de l'Empereur, on a coulé la statue en bronze qui doit couronner la colonne d'Austerlitz. La fonte

s'en est faite à St.-Laurent, dans les ateliers de M. Delaunay, en présence de M. Denon, directeur-général des Musées; et des architectes de la colonne. C'est la première statue de l'Empereur que l'on ait coulée. L'opération a réussi au-delà de toute espérance; il ne se trouve dans tout le bronze qu'un très-petit trou dans la draperie, tout le reste est venu parfaitement pur. Cette figure, qui a 10 pieds de proportion, a été fondue d'après le modèle exécutée par M. Chaudet, membre de l'institut et l'un de nos premiers sculpteurs. Elle pèse environ quatre milliers. L'artiste a représenté l'Empereur appuyé sur son épée et tenant d'une main une boucle surmontée de la Victoire.

Comme on avait mis dix milliers de matière en fusion, on a coulé le même jour quatre bas-reliefs du fût de la colonne: ainsi ce monument va bientôt s'achever; les travaux sont maintenant en pleine activité; on a déjà commencé à poser les parties lisses et les cimaises du soubassement; le soubassement lui-même sera sous peu de jours revêtu des bas-reliefs qui doivent le décorer.



L'Académie d'Amiens propose pour le concours de l'année prochaine les deux questions suivantes :

« Donner la description des voies romaines, vulgairement appelées *Chaussée de Brunéhaut*, qui traversent la Picardie, et particulièrement de celle qu'Agrippa fit construire depuis Lyon jusqu'à Boulogne, et qui passe par Soissons, Noyon, Amiens, etc.; indiquer leurs anciennes directions, les changemens qui y ont été faits, leur proximité ou leur éloignement de quelques-uns des camps connus dans cette province sous le nom de *Camps de César*: leur largeur et leur épaisseur; si elles sont formées de différens lits de pierre, de caillou, de sable, d'arène, etc., les comparer avec nos routes modernes sous le rapport de la solidité, des construction et d'entretien.

» Déterminer l'influence du commerce et des manufactures sur l'agriculture et réciproquement de celle-ci sur celles-là dans le département de la Somme; en faire connaître les avantages ou les inconvéniens sous leurs rapports mutuels, et indiquer par les moyens les plus simples ce qu'on pourrait faire pour leur prospérité réciproque. »

Les concurrens sont invités à consulter des développemens que M. Besville donna l'année dernière sur cette question importante, dans la feuille de M. Caron l'aîné, sous la date du 29 août 1807, et dans celle de M. Maisnel fils.

L'Académie propose pour sujet d'un troisième prix, l'éloge de M. Louis-Gabriel de la Motte d'Orléans, évêque d'Amiens.

Les mémoires seront adressés, franc de port, au secrétaire-perpétuel, avant le 1^{er} juillet 1809. Un billet cacheté contiendra le nom de l'auteur, avec la devise mise en tête du mémoire.

Le prix sera une médaille d'or.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ANGLETERRE. — *Londres, le 8 Août.* — Nous avons reçu des journaux français jusqu'au 27 juillet, et des journaux hollandais jusqu'au 1^{er} du courant. Ils annoncent le départ de Napoléon, de Bayonne, le 21 juillet. Il s'est rendu à Pau ; mais on ne forme que des conjectures sur la route qu'il doit tenir ensuite. On parle de Nantes et de Brest ; mais tout ce qu'on dit à ce sujet n'a probablement pour objet que de cacher sa véritable destination, et il est vraisemblable qu'il se rend du côté du Rhin.

Des corps nombreux de troupes françaises sont déjà rassemblés à Strasbourg, et dans les environs, et des ordres ont été donnés pour la formation d'une armée de réserve (1). Si ces préparatifs n'indiquent pas des hostilités prochaines, ils sont du moins une preuve des soupçons que Napoléon a conçus sur les desseins de l'Autriche, qui, tôt ou tard, doivent amener une rupture. Tandis que Kellermann prépare une armée sur la rive droite du Rhin, toutes les troupes françaises qui se trouvent dans le Frioul vénitien ont reçu ordre de former un camp dans les environs d'Udine. Il est probable qu'on augmentera cette armée de toutes les forces disponibles des royaumes d'Italie et de Naples, si, dans l'état d'agitation où se trouve ce pays (2),

(1) Il est vrai que 40 mille hommes de la dernière conscription se rendent en Allemagne pour renforcer les cadres de la Grande-Armée, et remplacer le double de vieilles troupes qui en sont retirées pour l'Espagne ; ainsi la Grande-Armée sera plutôt diminuée qu'augmentée, par l'effet de cette mesure qui n'indique donc aucun projet hostile.

(2) Jamais le royaume de Naples n'a été plus tranquille. Depuis cent ans, il n'y a jamais eu moins d'assassinats et de brigandages ; les galériens que des frégates anglaises y ont débarqués, ont été pris par les gardes du pays, et livrés à la justice. La présence de l'armée anglaise en Sicile ne s'y fait point sentir ; elle est retranchée dans Syracuse et Messine ; l'expérience prouvera si elle saura défendre la Sicile.

et malgré la présence d'une armée anglaise assez considérable en Sicile ; Bonaparte veut se hasarder à diminuer les forces dans ces contrées. Il est cependant d'un intérêt si grand pour lui d'attaquer l'Autriche de ce côté, qui est véritablement le plus faible, qu'il est probable qu'il y fera passer la plus grande partie de ses forces (3). Ces présages d'une rupture prochaine entre la France et l'Autriche, sont fortifiés par des bruits qui ont été répandus hier, en conséquence du rapport fait par un individu qui est parti de Hollande mardi dernier, et est arrivé à Londres samedi soir, 6 du courant. Il annonce que l'ambassadeur d'Autriche en Hollande avait demandé ses passe-ports, et était parti pour Vienne ; que l'ambassadeur d'Autriche à Paris était rappelé ; que le général Andréossy avait quitté Vienne, et que les troupes françaises affluaient de toutes parts vers les frontières de l'Autriche et de la Bohême (4).

Nous regardons comme extrêmement probable une rupture entre ces deux puissances. L'Autriche s'occupe, depuis quelque tems, à recruter son armée, et à la mettre sur le pied le plus respectable. On peut regarder comme certain que Napoléon est résolu à ne jamais le permettre. L'Autriche avait sans doute le désir d'éviter une rupture jusqu'au moment où elle aurait porté son armée à sa plus grande force ; mais Napoléon étant déterminé depuis long-tems à détruire cette puissance, l'on croit généralement que son intention était de déclarer la guerre à l'Autriche, une fois les affaires d'Espagne terminées, ne s'attendant pas à trouver dans ce pays autant de résistance. Il paraît néanmoins qu'il ne s'est pas départi de son plan, et qu'il se croit assez fort pour tenir tête en même tems à l'Espagne et à l'Autriche (5).

(3) Quelle ineptie !

(4) Bruits d'agiotage. Le comte de Metternich est à Paris, et qui mieux est, y est très-bien vu. Le général Andréossy est à Vienne. Les troupes françaises sont dans leurs cantonnemens, et à plus de cent lieues de l'Autriche proprement dite.

(5) Il est plaisant de mettre en doute si la France et ses alliés peuvent à la fois faire la guerre à l'Autriche et à l'Espagne, lorsque, sans alliés, elle a vaincu quatre coalitions dix fois plus redoutables. N'importe, les Anglais verraient avec plaisir l'Autriche faire la guerre, dans le même esprit qu'ils ont excité la coalition de la Prusse, quoiqu'ils prévisent bien ce qui arriverait à la Prusse. Mais ils vivent au jour le jour ; une guerre qui ne durerait que six mois, serait toujours autant de gagné pour eux ; ils ne songent pas au résultat qui ne pourrait qu'empêcher leur position.

Ce mouvement soudain de Napoléon doit sans doute nous engager à ménager nos propres ressources; mais nous devons fournir aux ennemis de Napoléon de l'argent et des munitions tant qu'ils en auront besoin (6).

(6) L'Angleterre connaît l'étroite union qui existe entre la France et la Russie; elle sait que ces deux grandes puissances sont résolues à réunir leurs forces, et à reconnaître pour ennemi tout ami de l'Angleterre; elle sait que la paix ne sera pas troublée en Allemagne; et elle ne conserve aucun espoir raisonnable de succès définitifs, en fomentant des troubles et des désordres en Espagne; elle sait que c'est du sang et des victimes inutiles: mais cet encens lui est agréable; les déchirements du continent sont ses délices. Elle sait bien aussi qu'avant que l'année soit résolue, il n'y aura pas un seul village d'Espagne insurgé, pas un Anglais sur cette terre. Mais qu'importe à l'Angleterre? elle ne connaît ni honte ni remords. Ses armées se rembarqueront et abandonneront ses dupes; elle traitera les insurgés d'Espagne comme elle a traité le roi de Suède. Elle a mis les armes à la main à ce souverain, l'a flatté d'un secours puissant: 20 ou 30,000 hommes devaient le secourir contre le Danemarck et contre la Russie; mais les promesses sont faciles. Le général Moore et 5000 hommes sont arrivés et sont restés deux mois mouillés sur la côte de Suède, pendant que la Finlande était conquise, et que les Suédois étaient chassés de la Norvège. Il y a peu de semaines, nous cherchions comment l'Angleterre pourrait se tirer avec honneur de cette lutte folle du Nord. Si elle débarque une armée, disions-nous, cette armée sera prise pendant l'hiver; nous ne pouvions nous attendre, quelque mauvaise opinion que nous eussions de la bonne foi britannique, que cette perfide puissance abandonnerait à Suède à son malheureux sort, et sortirait de là en donnant de nouvelles preuves de ce que les alliés de l'Angleterre ont à attendre d'elle; trahison et abandon. Les insurgés espagnols seront trahis et abandonnés de même, lorsque l'Aigle français couvrira de ses ailes toutes les Espagnes.

L'ineptie, le défaut de courage, d'esprit, ont fait essayer quelques échecs à nos armes; ils seront promptement réparés, et alors les Anglais se précipiteront sur leurs vaisseaux; ils abandonneront leurs alliés, et, comme à Quiberon, tireront sur les malheureux qu'ils auront laissés sur le rivage.

Quant à l'Autriche, la paix sera maintenue sur le continent, parce que l'Angleterre y est sans influence. Le mépris et la haine qu'elle inspire sont communs à toutes les grandes puissances; toutes ont été ses victimes. M. Adair a été chassé de Vienne le jour où M. de Staremberg est revenu de Londres.

Les armemens faits par l'Angleterre sous pavillon américain, qu'es-

Une lettre d'Amsterdam, en date du 28 juillet, annonce l'arrivée à Vienne d'un ministre anglais que l'on suppose être M. Alair. On dit qu'il a reçu un accueil flatteur du

cortaient à Trieste des frégates anglaises, ont été repoussés et proscrits par un dernier édit de l'empereur François II. La bonne intelligence n'a pas cessé de régner entre l'Autriche et la France.

Les agens obscurs que l'Angleterre solde, et qui se cachent dans cette foule d'escrocs que poursuit la police de tous les gouvernemens de l'Europe, ont dit à Vienne que la France allait faire la guerre à l'Autriche, et à Paris, que l'Autriche levait de nouvelles armées pour attaquer la France. Les oisifs, avides de nouvelles et d'émotions, ont pu, sur ces obscures rumeurs supposer des marches, des contre-marches, et bâtir des plans de campagne aussi frivoles qu'eux; mais les deux cabinets n'ont pas cessé d'être dans les relations les plus amicales.

Dans l'entrevue que l'empereur Napoléon a eue avec l'empereur François II en Moravie, l'empereur François lui promit qu'il ne lui ferait plus la guerre. Ce prince a prouvé qu'il tenait sa parole. Il est curieux de voir que tandis que le cabinet d'Autriche assure et déclare qu'il est bien avec la France, que la France publie les mêmes assurances, il est curieux, disons-nous, de voir que cette faction brouillonne qui se nourrit d'agiotage, de calomnies, de libelles, continue à jeter l'inquiétude parmi les hommes paisibles.

Les affaires d'Espagne sont irrévocablement fixées. Elles sont recon nues par les grandes puissances du continent. Si l'on a été déçu dans l'espoir de conduire ces peuples dans un meilleur ordre de choses sans troubles, sans désordres, sans guerre, c'est une victoire qu'a obtenue le génie du mal sur l'esprit du bien. Du reste et en définitif, cela ne sera funeste qu'à l'Angleterre et à ses partisans. Ces vérités sont évidentes, et il n'y a pas un homme de sens à Londres qui n'en soit pénétré. Que penser de la politique et de la raison d'un cabinet qui, ayant excité la Suède contre la Russie, espérait la soutenir avec une expédition de 5000 hommes?

Tant qu'il s'agira de calomnier, de séduire, de suborner, l'Angleterre aura l'avantage dans ce genre de guerre; mais lorsqu'elle verra l'Aigle le suivre de l'œil, le léopard sentira fuir sous ses pas la terre ferme, et ne trouvera de refuge que sur ses flottes et dans l'élément des tempêtes.

La paix est le vœu de l'Univers. Les événemens qui ont changé la face du Monde depuis la rupture de la paix d'Amiens, c'est à la rupture de cette paix qu'il faut les attribuer; les événemens si défavorables à l'Angleterre qui se sont passés depuis la mort de Fox, c'est à sa mort, et à la rupture des négociations qu'il faut les attribuer; les changemens

comte Stadion, et qu'il a eu plusieurs conférences avec ce ministre et avec l'ambassadeur de Russie, le prince Karakin (7).

Le gouvernement a reçu des dépêches de l'Inde, en date du 15 mars. Elles annoncent qu'il a éclaté une nouvelle guerre entre les Seiks, et qu'on avait en conséquence rassemblé des forces considérables sur les rives de l'Attock. Un de ces corps avait été taillé en pièces par le parti opposé, en tentant de pénétrer à Lahor. Tout le pays, du côté de l'Ouest, est soulevé, et l'on a jugé nécessaire de diriger, de Candahar sur Moustan, des renforts considérables (8).

Du 13 Août. — Le brick canonnier l'*Encounter*, qui a fait voile de la rade de Lisbonne le 3 du courant, vient d'arriver à Plimouth. Il rapporte que Junot était sorti du fort de Saint-Julien avec 18,000 hommes, sans qu'on sût pour quel objet. Il paraît néanmoins que ses amis, les Russes, avaient débarqué la principale partie de leurs équipages, et défendaient les forts et les batteries des côtes.

On mande de Bombay, en date du 21 février : « On dit que le roi de Perse a cédé Gombroom aux Français (9), et

survenus en Europe depuis la paix de Tilsitt, c'est au refus d'accepter la médiation de la Russie qu'il faut les attribuer : ce qui arrivera encore sur le continent de contraire à la grandeur et à l'intérêt de l'Angleterre, si la paix n'a pas lieu, il faudra l'attribuer à cette obstination folle, à cette politique aveugle et furibonde qui malgré l'union de grandes puissances, met toujours son avenir dans les rêves d'une division impossible, et du renouvellement de coalitions qui ne peuvent exister que contre elle. C'est bien ici le lieu d'appliquer cette maxime de Cicéron, que le parti le plus politique est celui qui est le plus conforme à la justice. La continuation de la paix d'Amiens eût laissé l'Europe dans le même état. La paix que voulait Fox eût empêché la ruine de la Prusse et l'occupation des villes du Nord. L'acceptation de la médiation offerte par la Russie eût empêché les affaires de la Baltique et d'Espagne. Et si la paix n'a pas lieu dans l'année, qui peut prédire les événemens contraires à l'intérêt de l'Angleterre qui se seront passés d'ici à un an ?

(7) Quelle pauvreté ! aucun ambassadeur anglais n'est sur le continent. Et y en aurait-il un, il ne serait pas chez le prince Kourakin qui ne reçoit pas les ennemis de son maître.

(8) Nous sommes instruits par la voie de terre, que les affaires des Anglais dans les Indes vont très-mal, et que l'arrivée de la moindre division européenne y produirait un entier soulèvement.

(9) *Gombroom, Gomrom* ou *Bender-Abassi* (port d'Abas), est

qu'une escadre est partie d'ici pour intercepter l'armement français qui doit en prendre possession. Nous apprenons pareillement qu'un général français et 300 partisans étaient arrivés à Théran (10), dans le dessein de pénétrer dans l'Inde.»

AUTRICHE. — *Vienne, le 17 Août.* — La première nouvelle de la révolution qui a eu lieu à Constantinople est arrivée ici, dans la nuit du 12 au 13 de ce mois, par un courrier extraordinaire chargé des dépêches du général en chef russe prince de Prorowsky pour le prince Kurakin, ambassadeur de Russie près de notre cour. Le second et le troisième courrier arrivèrent, le 13 à midi, directement de Constantinople, l'un avec des dépêches de M. Latour-Maubourg, chargé d'affaires de France près la Porte, pour l'ambassadeur de France, M. le général Andréossi; l'autre avec celles de M. de Sturmer, notre envoyé à Constantinople, pour notre chancellerie d'Etat. Ces courriers étaient en outre porteurs de beaucoup de lettres particulières, qui sont loin de s'accorder sur toutes les circonstances de cet événement; ils ont fait une telle diligence, qu'ils n'ont mis que douze jours pour venir de Constantinople à Vienne.

Voici sur cette révolution quelques nouveaux détails qu'on donne pour authentiques :

« Depuis quelques tems il y avait eu fréquemment des troubles à Constantinople; mais on les apaisait aussitôt en mettant à la mort les principaux auteurs connus de ces désordres; de sorte que ces événemens ne produisaient dans le public aucun effet. A la fin Kawlak-Oglou, chef prin-

une ville maritime, située à l'entrée du golfe Persique. Après la chute d'Ormuz, elle devint l'entrepôt des richesses de l'Inde et de la Perse. Les Français, les Anglais, les Hollandais y avaient des comptoirs, et partageaient les avantages de sa situation. Les Anglais, devenus depuis les dominateurs et les tyrans des mers de l'Asie ont forcé le commerce à suivre des routes nouvelles. Partout où leur cupidité n'a pu s'en emparer exclusivement, leur jalousie a tenté de le détruire. Le bruit de la cession de Gomrom à la France, n'est que le vœu des nations de l'Inde, qui, depuis long-tems, appellent des libérateurs.

(10) *Théran* ou *Tahiran*, ville considérable dans l'Irac-Agéri. Le souverain actuel de la Perse y fait sa résidence, et depuis qu'elle est le siège du gouvernement, on s'accoutume à la regarder comme la capitale du royaume, quoique Espahan, Tauris et Schiraz, soient des villes beaucoup plus considérables.

cipal de la révolution opérée contre Sélim, fut surpris et assassiné dans le fort où il commandait, ce qui commença à faire soupçonner que ces troubles étaient relatifs à la déposition de ce sultan. A la même époque, plusieurs des principaux fonctionnaires de l'empire, réunis à Andrinople, quartier-général du grand-visir, délibérèrent sur les moyens les plus convenables pour affermir la tranquillité dans l'intérieur, et sur les principes politiques à adopter dans la situation actuelle des affaires. Le grand-visir et Mustapha-Bairactar assistèrent à ces délibérations et les dirigèrent en partie. Tous deux prévinrent le sultan Mustapha qu'il y avait à Constantinople une faction qui voulait le détrôner et rétablir Sélim; ils lui offrirent en conséquence de se rendre eux-mêmes avec quelques troupes à Constantinople, pour réprimer les efforts de ce parti. Le sultan accepta ces offres avec la plus grande satisfaction, et autorisa par-là les mouvemens du grand-visir et du pacha de Rudstuck. Le premier se mit donc en marche avec 20,000 hommes, et Mustapha-Bairactar avec 18,000. Arrivé dans le voisinage de Constantinople, le grand-visir s'arrêta, et Bairactar entrant dans la capitale, marcha sur le sérail. Le capitain-pacha et un grand nombre de janissaires se réunirent à lui; ses forces augmentèrent à vue d'œil. Mustapha-Bairactar cerna le sérail et demanda Sélim, menaçant, en cas de refus, de donner l'assaut et de prendre le sérail de vive force. Bientôt on lui jeta le corps de ce prince par dessus le mur extérieur. On a su depuis qu'au moment où le sultan Mustapha reconnut qu'il s'était trompé en comptant sur Mustapha-Bairactar, il fit étouffer Sélim d'une manière très-douleurse, mais qui était usitée depuis longtemps en turquie. Lorsque les troupes reconnurent le corps qu'on leur jettait pour celui de Sélim, le capitain-pacha et plusieurs autres chefs parurent perdre entièrement courage; mais le pacha de Rudstuck les ranima en leur criant *que rien n'était encore perdu*, et en faisant proclamer aussitôt que le sultan Mustapha était incapable de gouverner, et que Mahomet, son jeune frère, était déclaré grand-seigneur. Le changement dans le gouvernement fut annoncé au peuple par des décharges d'artillerie, et au même instant Mustapha-Bairactar réalisa ses menaces; on planta des échelles contre les murs du sérail; on y enfonça les portes et après d'assez grands efforts on parvint à se rendre maître des cours intérieures. Mustapha-Bairactar qui marchait lui-même à la tête des assaillans, entra dans l'appartement du grand-seigneur le sabre à la main, sauva la vie à Mahomet, que le sultan était sur le point de massacrer et qu'il avait déjà blessé. Le sultan Mus-

tapha, obligé de céder, signa une renonciation au trône et fut ensuite enfermé. »

On ajoute que Mustapha-Bairactar s'est lui-même nommé grand-visir et que le grand-visir a été nommé commandant de la forteresse d'Ismail. Bairactar a ensuite fait proclamer que la Porte avait des ennemis; qu'elle était obligée de faire la guerre, et qu'il fallait redoubler sur le champ tous les préparatifs.

Des avis particuliers assurent que le grand-visir, en s'approchant avec son corps d'armée de la capitale, avait donné avis au sultan Mustapha de la conspiration, et lui avait promis de le sauver; mais que Mustapha-Bairactar découvrit à tems sa trahison, et qu'il l'a fait décapiter. D'après d'autres avis le sultan Mustapha aurait également péri.

Tous ceux qui connaissent Mustapha-Bairactar le désignent comme un homme audacieux, actif et prudent. Il gouverne maintenant la Turquie sous le nom du jeune Mahomet.

(INTÉRIEUR.)

PARIS, 2 Septembre. — Dimanche dernier, M. le général de brigade d'Oraison, MM. les colonels Dommanget, Sparre, Méda; Casteix et d'Haugéranville, et M. Dupont-Delporte, auditeur au Conseil-d'Etat, nommé préfet du département de l'Arriège, ont eu l'honneur d'être présentés à S. M. l'Empereur et Roi.

Le dimanche précédent, S. M. assistant à la messe dans la chapelle des Tuileries, avait reçu immédiatement après l'Evangile, le serment de M. François-Aimable de Voisins, vicaire-général de la grande-aumônerie, nommé à l'évêché de Saint-Flour, et de M. Gabriel-Raymond-Ferdinand de Beausset, nommé à l'évêché de Vannes.

Lundi 29, S. M. a chassé au tir dans la forêt de Saint-Germain, et a déjeuné au pavillon de la Muette. Le prince Guillaume de Prusse, M. le comte Tolstoy, ambassadeur de Russie, MM. les maréchaux Masséna, Lefebvre et Lannes ont eu l'honneur d'accompagner S. M.

— M. le maréchal Victor, duc de Belluno, et M. le sénateur Rœderer, ministre des finances du royaume de Naples, sont arrivés à Paris.

— Les messagers, embarqués sur le navire américain, *le Hope*, qui est entré dans le port du Havre le 19 du mois dernier, ont assuré que le gouvernement des États-Unis venait de faire remettre son *ultimatum* à la cour de Londres;

les Américains réclament, dit-on, avec beaucoup d'énergie, l'indépendance de leur pavillon, et la liberté des mers; on ajoute aussi qu'ils sont résolus de déclarer la guerre à S. M. Britannique, si elle refuse de souscrire à ces conditions.

— Les journaux d'Allemagne et d'Italie, comme ceux de l'intérieur de la France, sont remplis de détails touchans sur la manière dont on a célébré partout l'anniversaire de la naissance de S. M. l'Empereur. A Hambourg, comme à Naples, à Francfort, comme à Florence, les princes, les peuples, les armées, ont réuni leurs hommages et leurs vœux pour le héros qui, souvent forcé de vaincre, n'a jamais cherché dans la victoire que les moyens de rendre la paix à l'Europe.

— La réponse que le *Moniteur* a faite aux déclamations des journaux anglais (1), dissipe tous les nuages qu'on avait élevés sur les dispositions pacifiques de l'Autriche, et confond les espérances cruelles d'un cabinet qui ne rêve que le déchirement et la ruine du continent. Il semble que la conduite du gouvernement britannique devrait avoir épuisé la surprise et l'indignation. Mais qui peut se défendre d'un nouvel étonnement, quand on le voit encore offrir, avec une insultante sécurité, son alliance et ses secours à ceux qui en ont été si souvent les victimes! On dit que des Espagnols ont prêté l'oreille à ses perfides promesses: des malheurs inévitables les auront bientôt détrompés. On dit que des villages, quelques villes mêmes sont insurgés, et que des corps isolés de l'armée française ont essuyé quelques revers. Ces villages, ces villes seront soumis, et les Anglais avec des troupes sans expérience, sous des généraux sans renommée, ne seront pas plus heureux en Espagne contre le génie de Napoléon et les vainqueurs de l'Europe, qu'ils ne le furent au commencement du dernier siècle, dans la vieillesse de Louis XIV, avec des armées qui avaient gagné les batailles de Blenheim et de Ramilies.

Le sort de la monarchie espagnole est fixé; son nouveau souverain est reconnu par toutes les puissances du continent. Désormais leur système politique serait incomplet; il n'opposerait qu'une impuissante barrière au despotisme de la marine anglaise, si cette riche péninsule qui embrasse toutes les Espagnes n'était irrévocablement liée à la France par un nouveau *pacte de famille*. On sait bien

(1) Voyez ci-devant l'article *Londres*.

que, de tout tems l'Angleterre a voulu rompre cette union intime, nécessaire à la liberté des mers et à l'indépendance des nations commerçantes ; mais ses efforts ont échoué même aux jours de sa plus grande force, et ces jours, dont le souvenir irrite l'impuissance actuelle de ses ministres, ne peuvent plus revenir. Une expérience terrible a fait voir à tous les princes du continent ce qu'ils doivent attendre du gouvernement britannique ; et les résultats de l'alliance anglaise, opposés à ceux de la protection de la France, forment un tableau qui peut épargner aux politiques beaucoup de fautes et de malheurs. Nous nous bornons à réunir ici quelques traits de ce tableau.

L'*Autriche*, après une lutte honorable et sanglante, avait acquis, par le traité de Campo-Formio, toutes les provinces vénitiennes à l'orient de l'Adige, l'Istrie, la Dalmatie et les Bouches du Cattaro. — Elle consentit à s'unir de nouveau avec l'Angleterre, et cette alliance lui coûta l'Etat de Venise, le littoral de l'Istrie, la Dalmatie, l'Albanie, le Tyrol, et trois millions d'habitans.

La *Pruisse*, alliée de la France, avait acquis successivement presque tout le cercle de Westphalie, le pays d'Hannovre et le quart de la Pologne. — Sa population était d'environ 10 millions d'âmes. — Elle s'allie avec l'Angleterre, et perd, dans une campagne, la moitié de son territoire et de sa population. — La maison de *Bragance* avait conservé, malgré sa faiblesse, toutes ses possessions en Europe et en Amérique. — Elle s'obstine à rester sous le joug de l'alliance anglaise ; le Portugal change de maîtres, et ses princes sont forcés d'aller chercher un asyle au Brésil.

La *Suède*, unie à la France par d'anciennes liaisons et par le génie de ses habitans, est précipitée par son roi dans l'alliance de l'Angleterre. Deux ans sont à peine écoulés, et la Suède, en perdant la Poméranie et la Finlande, a déjà perdu le tiers de sa population et de ses ressources.

Une branche de la maison de Bourbon, établie à *Naples*, conservait, sous la protection de la France, deux royaumes sans ennemis, riches par la nature et par leur situation,

peuplés d'environ six millions d'habitans. — Elle s'est ralliée avec l'Angleterre ; il ne lui reste plus que la possession mal assurée de la Sicile.

Le roi de Sardaigne et l'électeur de *Hesse-Cassel*, longtemps protégés par la France, consentent à vendre leurs troupes et leur pays aux passions du cabinet britannique. Le premier est aujourd'hui exilé, avec le titre de roi, dans une île indigente et sauvage ; le second erre en Europe, sans Etats, et pour ainsi dire sans patrie.

Tels sont les résultats bien connus de l'alliance de l'Angleterre. Veut-on apprécier ceux de la protection française ? Qu'on interroge les princes de la Confédération du Rhin. Les maisons de Bavière, de Saxe, de Wurtemberg, de Bade, de Darmstadt et de Nassau, depuis quelques années, ont vu presque doubler leur puissance et la population de leurs Etats.

R.

ANNONCES.

Paris et ses Monumens, ou *Collection des édifices publics et particuliers*, les plus remarquables de cette capitale, dans son état actuel, et des chefs-d'œuvre des arts qui les décorent, mesurés, dessinés et gravés par *Baltard*, architecte ; avec des descriptions et notices historiques, par *Amaury-Duval*. Ouvrage publié par souscription, format grand in-folio.

Dédié et présenté à Sa Majesté l'Empereur et Roi. — Vingt-quatrième livraison ; — troisième du château de *Fontainebleau*, contenant le plan général de ce palais, une vue de la porte Dauphine, servant d'entrée à la cour principale, deux autres feuilles présentant une partie du plafond de la galerie de Diane. — Les deux feuilles de texte qui l'accompagnent sont ornées d'une belle vignette ; elles contiennent l'histoire de Fontainebleau depuis son origine jusqu'à François I^{er} inclusivement. — Nous rendrons compte de cet ouvrage dans un prochain numéro.

Prix de chaque livraison, 16 fr. papier colombier ; 20 fr. papier grand aigle ; 32 fr. papier vélin satiné.

On souscrit à Paris, chez l'auteur-éditeur, rue du Bac, n^o 100, et chez les principaux libraires.

Barthèle, ou *Encore une victime de la jalousie*, avec cette épigraphe :

Quid femina possit :

Deux vol. in-12, par M. Duronceray, avocat, membre de plusieurs sociétés littéraires, correspondant de celle de Rouen. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port. Paris, chez Chaumerot, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n^o 88.

(N° CCCLXXIII.)

(SAMEDI 10 SEPTEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

ALINE. — ÉLÉGIE.

Clotilde veuve et pauvre avait pour tout trésor,
Quelques brebis, une chaumière,
Et de faibles agneaux, qui de leur mère encor
Avaient suivi les pas dans la saison dernière ;
Mais elle avait plus que de l'or ;
Clotilde était heureuse mère.
Aline partageait ses rustiques travaux,
Elle soignait, aimait, caressait ses agneaux,
Les conduisait gaiement sur l'herbe tendre et fine,
Et pour eux seuls Faimable Aliné
Cherchait l'ombrage et les ruisseaux.
A son retour de la prairie,
Aline au milieu du troupeau
Faisait jaillir un lait nouveau,
Amassé dans les flancs de sa brebis chérie ;
Et ce breuvage heureux que ses soins caressans
Rendaient encor plus salulaire,
Joyeuse elle venait l'apporter à sa mère.
Par l'hiver arrêtés, tristes et languissans
Quand ses agneaux paissaient autour de la chaumière,
Aline allait chercher dans le sein des forêts,
La feuille par les vents chassée,
Ses mains y ramassaient la branche délaissée,
Et bientôt vers sa mère au travers des guérets,

H h

Elle accourait dans sa retraite
 Où déjà Clotilde inquiète,
 Les yeux tournés sur le hameau,
 De lin pour son Aline entourait un fuseau.
 Dans sa cabane enfin d'une lampe éclairée,
 Aline chante, file et charme la soirée ;
 Pour sa mère elle apprête un champêtre repas.
 Elle arrange, elle anime, embellit la chaumière,
 Et prépare la couche où dormira sa mère.
 Aline ignore ses appas,
 Et le pouvoir heureux d'une beauté touchante :
 Séduits par sa grâce innocente,
 Tous les bergers suivent ses pas ;
 Hélas ! c'est vainement. Aline ne croit pas
 Qu'on puisse jamais sur la terre
 A d'autre qu'à sa mère abandonner son cœur,
 Ni qu'il soit un autre bonheur,
 Que de vivre auprès de sa mère.
 Mais l'implacable hiver, les sinistres frimats,
 Les vents impétueux, les aveugles tempêtes,
 Long-tems suspendus sur nos têtes,
 Mugissent sur la terre et tombent en éclats :
 Pourtant il faut porter à la ville voisine,
 Des œufs, un lait durci que de ses mains Aline,
 Dans un ozier flexible, a long-tems préparé ;
 Il les faut échanger contre un pain nécessaire,
 Qui va bientôt, hélas ! manquer dans la chaumière.
 Le soleil reparait, et le ciel épuré
 D'un jour plus doux semble éclairé ;
 Clotilde part enfin, Aline suit sa mère.
 Elles vont rapporter le froment salutaire.
 Clotilde presse son retour,
 Et déjà d'un œil triste a mesuré le jour.
 Hâte-vous ; le soleil achève sa carrière,
 L'épouvante et la nuit vont régner sur la terre ;
 Le nord a déchaîné tous ses fougueux enfans ;
 Dans l'air avec fureur leur haleine glacée
 Reporte les frimats et la neige amassée ;
 On n'entend plus bientôt que le bruit des torrens ;
 Tout fuit, tout meurt, tout cède à l'hiver en furie ;
 De la terre effrayée il a chassé la vie,
 Et seul, bravant ses traits, sous un ciel menaçant,
 L'oiseau sinistre plane et jette un cri perçant.
 Aline tremble et pleure, et dévorant ses larmes,
 A sa mère elle veut dérober ses alarmes.

Sur la neige endurcie elle prévient ses pas,
 La presse, la soutient, l'échauffe dans ses bras.
 Vains efforts! par le froid saisie,
 Clotilde, hélas! s'arrête, elle tombe affaiblie.
 Fuis, Aline, dit-elle, ah! retourne au hameau,
 Ma fille!..... et dans son sein sa voix reste oppressée.
 Aline la soulève et l'emporte glacée;
 Mais bientôt sur ce cher et funeste fardeau,
 Elle tombe, et ses cris font retentir la plaine.
 Par des traits plus aigus, plus durs, plus rigoureux;
 Le froid redouble encor son atteinte inhumaine;
 La neige, épaississant ses flocons nébuleux,
 De tourbillons glacés emplit l'air ténébreux;
 Plus de jour, plus de cieux, elle a comblé l'espace;
 Et du chemin, qu'au soir, en revenant des champs,
 Le pâtre fatigué cherche et suit à pas lents,
 Ses flots amoncelés ont effacé la trace.

Aline.... O! trop funeste sort!

Le front déjà couvert des ombres de la mort,

Elle succombe frémissante,

Et renaît sur le sein de sa mère expirante.

Sa voix l'appelle avec des cris.

L'excès de sa douleur ranimant ses esprits,
 Malgré le ciel, les vents, le froid, la nuit obscure,
 A sa mère attachée, Aline entre ses bras,
 L'emporte et tombe encor, et pour sa mère, hélas!
 Implore en vain les Dieux et toute la nature.

Trop inutiles vœux! Clotilde n'entend plus:

Et consumant sa vie en efforts superflus,

Aline se dépouille, Aline palpitant

Arrache de ses bras la laine obéissante.

Elle rompt tous les nœuds qui captivent son sein,

Et de ses vêtemens enveloppant sa mère,

Aline, hélas! Aline en vain,

Croit réchauffer ce sein, cette tête si chère,

Ce cœur qu'elle animait du plus doux sentiment,

Et dont le dernier mouvement

Semble chercher sa main et répondre à ses larmes.

Dans ce funeste lieu qu'ignore la pitié,

Pour elle-même sans alarmes,

Aline n'a gardé qu'un voile sur ses charmes;

Excepté la pudeur elle a tout oublié.

Mais l'astre de la nuit perce enfin les ténèbres,

Et trop sûre de son malheur,

Elle laisse échapper ces vêtements funèbres.
 Son front pâlit, et sur son cœur,
 Que déjà le trépas dévore,
 Tenant encor sa mère, et de sa mère encore
 Pressant la main glacée, Aline vers les cieux,
 Lève un triste regard et ferme enfin les yeux :
 Heureuse, hélas ! en sa misère,
 Quand sa mère n'est plus, de perdre la lumière !
 A peine on voit de l'aube un rayon matinal,
 Qu'un berger du hameau sur ce chemin fatal,
 Trouve Aline étendue, et Clotilde entourée
 Des habits que la veille Aline embellissait.
 Cette main qu'en mourant Aline encor pressait,
 Cette main sur son sein, sur son cœur demeurée,
 Par sa main semble encor serrée.
 La mort a respecté ce douloureux tableau,
 Et ne séparant point des dépouilles si chères,
 Le pasteur révérend de ces pauvres chaumières
 A voulu les unir dans le même tombeau.
 Les bergers attristés brisant leur chalumeau,
 Les mères, les vieillards et les jeunes bergères,
 Les yeux noyés de pleurs, et le cœur plein de deuil,
 De Clotilde et d'Aline ont suivi le cercueil.
 Tous les jours, au milieu de sa jeune famille,
 En pleurant sur leur sort, chaque mère à sa fille
 Les cite encor dans le hameau.
 Aline, ange charmant, dors auprès de ta mère :
 Tu n'as perdu que la lumière,
 Et ton amour existe au-delà du tombeau.

 FRAGMENT D'UN POÈME SUR LES RUINES.

JE te fuis, ô Paris ! à tes jeux attachans,
 A tes nombreux palais, à tes vastes portiques,
 A ton luxe, à ta pompe, à tes beautés magiques,
 Mon cœur préfère encor l'heureux exil des champs.
 Mais j'évite avec soin, lorsque je fuis la ville,
 De ces parcs si vantés la richesse inutile,
 J'évite Trianon, et Versailles et Marly,
 Qu'en aucun sens jamais le compas n'abandonne,
 Où l'arbre façonné ne croît plus qu'à demi ;
 Mon œil ne peut souffrir leur beauté monotone.
 Je demande un désert, où la nature en paix
 Travaillant sans efforts, et produisant sans frais,

Etale librement sa pompeuse verdure,
 Et confie au hasard le soin de sa parure.
 Sur-tout loin des cités, mes regards sont jaloux
 De joindre quelquefois à ces riches images,
 Ces augustes débris, vieux témoins des vieux âges,
 Qui des tems reculés parvenus jusqu'à nous,
 De nous jusqu'à leur tems, reportent la pensée.
 De ces vieux monumens la splendeur effacée,
 Leurs murs abandonnés, tristes, silencieux,
 Qu'un jour faible et douteux dispute à peine à l'ombre
 S'environnent pour moi d'un deuil religieux ;
 Et versent dans son ame une volupté sombre.
 Alors, de souvenirs mon esprit oppressé,
 Des hauts faits, des grands noms réveillant la mémoire,
 Recule dans le tems, et rempli du passé,
 Déroule devapt lui les pages de l'histoire.

Là, ces restes fameux des plus hardis travaux,
 Ces débris menaçans, ces pompeuses ruines,
 Qui du tems, d'âge en âge, ont émoussé la faux,
 Me rappellent encor ces enfans des Sabines,
 Vils esclaves chez eux, mais rois dans l'Univers,
 Qui le glaive à la main, du creux des sept collines,
 Portèrent en tous lieux les beaux-arts et les fers.
 D'abord loin des hameaux, cachés dans les montagnes,
 Ou sur les bords du Tibre, errans et vagabonds ;
 Quand la faim les pressait, fondant sur les campagnes,
 De Cérès éplorée ils ravissaient les dons.
 Bientôt le manipule (1) a flotté sur leurs têtes :
 Ils s'arment, de brigands ils deviennent guerriers,
 Leurs crimes plus brillans se parent de lauriers,
 Leur audace est vertu, leurs vols sont des conquêtes.
 La victoire avec eux vole de tout côté :
 Au pied du Capitole, ils fondent leur cité ;
 Le Tibre voit leurs murs emprisonner son onde ;
 Et déjà de son nom Rome étoune le monde.

F. MAROIS.

ENIGME.

TANTOT grande, tantôt petite,
 Je prends, selon l'occasion,

(1) première enseigne des Romains.

MERCURE DE FRANCE,

S'en en croire plus de mérite,
 Plus ou moins d'élévation ;
 Bâtarde quelquefois, jamais illégitime :
 En certain lieu je suis sublime ;
 Je prétends aux premiers honneurs ;
 Avec les Rois, avec les Empereurs
 Je vais de pair ; et, selon l'occurrence,
 Je traite comme on sait de puissance à puissance,
 Par l'intervention de mes ambassadeurs.

S.....

 LOGOGRIPHE.

UN poète souvent qui se croit très-habile
 Me méprise, et je suis à ses yeux trop facile ;
 Insensé métromane, il déclame en tout lieu,
 Il lit très-rarement Jean-Jacques, Montesquieu ;
 Et c'est là cependant où son esprit s'égare.
 Je suis tantôt si vile, et tantôt si bizarre,
 Que c'est avec regret qu'il ose me chercher,
 Quoique dans chaque rue on puisse me trouver.
 Il est immense, Ami, le cercle que j'embrasse !
 Il est plus d'un auteur que par fois j'embarrasse ;
 Mais pour tout dire enfin, un esprit éclairé
 Et le cœur toujours juste, et le goût épuré,
 Voilà les qualités qu'il faut pour me connaître.
 On doit en l'art d'écrire être un habile maître.
 Pour me faire fleurir il fallait un Buffon,
 Il fallait un Bossuet, ou bien un Fénelon.
 Dans un riant parterre on peut me voir éclore ;
 Marchant sur quatre pieds, de l'empire de Flore
 On me nomme la reine ; et l'amant matinal
 Brûle de me fixer sur un sein virginal.

 CHARADE.

DANS mon premier, lecteur, un amant en délire
 Avec Lise se plaît à fôlâtrer et rire ;
 Ou plutôt le berger, en quittant le hameau,
 Dès l'aurore y conduit son docile troupeau ;
 Exempt de tout souci, loin du fracas des villes,
 Il suit de mon dernier les leçons fort utiles,

Et sans cesse fuyant la route de l'erreur,
 C'est de lui qu'il apprend à goûter le bonheur.
 Vous admirez parfois l'homme chantant merveille,
 Qui fait ce qu'on a fait et le jour et la veille,
 Eh bien ! cet homme-là fait très-mal mon entier :
 Ah ! sachez mépriser ce perfide sorcier.

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Sinus* (sein), et le mot français, *Sinus* (d'un angle).

Celui du Logogripe est *Chameau*, dans lequel on trouve *hameau*, *eau* et *Cham*.

Celui de la Charade est *Chauve-souris*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

EXTRAIT des recherches récemment faites, en Angleterre et en France, sur la décomposition des alcalis.

IL n'y a pas long-tems que la chimie passait encore pour un art occulte connu d'un petit nombre d'adeptes, qui fondaient sur ses secrets des promesses mensongères ou de vaines illusions. Mais depuis, l'instruction étant devenue plus générale, et la science s'étant enrichie d'une multitude de découvertes aussi importantes qu'extraordinaires, tout le monde a voulu en connaître, au moins d'une manière superficielle, l'objet et les résultats; et ainsi la curiosité commune a dissipé le préjugé que l'on avait contre cette belle science. En effet il n'en est aucune qui soit plus propre à nous frapper par ses résultats surprenans et ses singulières métamorphoses; et s'il n'est pas nécessaire à tout le monde d'en sonder les profondeurs, du moins il est toujours intéressant d'en connaître les principaux phénomènes, sur-tout quand leur découverte présente l'attrait de la nouveauté. C'est ce qui m'a fait espérer que l'on verrait avec plaisir, un extrait succinct des curieuses expériences que les chimistes viennent de faire sur les alcalis.

Le premier principe de ces découvertes est dû à M. Dawy, jeune chimiste anglais, d'un talent extraordinaire, qui depuis

quelques années a déjà fait faire à la chimie plusieurs autres pas importants. M. Dawy essayait la décomposition de diverses substances par l'action de la colonne électrique de Volta, que l'on a improprement appelée l'appareil galvanique. On sait en effet que cet admirable instrument décompose les combinaisons les plus intimes, au moyen des deux électricités contraires qu'il possède à ses deux pôles, et dont les forces opposées étant appliquées aux molécules des corps, tendent avec la plus grande énergie à désunir leurs élémens. M. Dawy exposa à cette action des petits fragmens de potasse et de soude, deux des corps que les chimistes ont nommés alcalis, et dont ils n'ont pu jusqu'à présent opérer la décomposition par aucun procédé. Aussitôt il se produisit le phénomène le plus surprenant. La soude et la potasse s'échauffèrent à un haut degré, coulèrent comme un liquide, ou plutôt se transformèrent en gouttes d'une substance nouvelle, susceptible de s'enflammer par le seul contact de l'air brûlant avec rapidité quand on la jetait dans l'eau, mais qui, recueillie et conservée dans l'huile de naphte, présentait un aspect brillant, métallique, en un mot avait tout à fait l'air d'un véritable métal. La substance donnée par la potasse était solide à une basse température : elle prenait l'apparence du mercure à 16 degrés du thermomètre centigrade : elle était complètement liquide à 38 : la soude perdait sa cohésion à 50 degrés et devenait entièrement liquide à 77. La pesanteur spécifique de la première, celle de l'eau étant à 10, était à peu près 6, et celle de la seconde 9.

Ces phénomènes se produisirent constamment au pôle négatif de la pile, à celui qui a la propriété de repousser l'oxygène. M. Dawy en conclut que les métaux de la potasse et de la soude n'étaient que la potasse et la soude elles-mêmes privées d'oxygène, et que les alcalis dans l'état ordinaire où nous les avons sont des véritables oxides métalliques, dont la colonne électrique désunit les élémens. D'après cette théorie, on expliquait pourquoi les nouveaux métaux, projetés dans l'eau, en dégageaient de l'hydrogène. On attribuait cet effet à l'attraction de ces métaux pour l'oxygène, ils l'enlevaient à l'eau, reformaient de l'alcali et rendaient libre l'hydrogène, ce second principe dont l'eau est composée.

Lorsque cette belle expérience fut connue en France, elle excita vivement l'intérêt et la curiosité de nos chimistes, MM. Gay-Lussac et Thénard s'empressèrent de le répéter.

Ils la trouvèrent exacte ; mais en suivant l'idée de M. Dawy , ils imaginèrent de se procurer les nouvelles substances par le secours de la chimie , en élevant les deux alcalis à une haute température , et leur offrant dans cet état un corps qui , ayant beaucoup d'affinité avec l'oxygène , leur enleva ce principe. Le fer leur parut très-propre à produire cet effet , car c'est ainsi qu'il agit dans la fameuse expérience de la décomposition de l'eau , lorsqu'étant lui-même échauffé jusqu'à rougir , on fait passer de la vapeur aqueuse sur sa surface. Il désunit les deux principes dont cette vapeur est formée , absorbe l'oxygène , et laisse l'hydrogène libre. MM. Gay-Lussac et Thénard tentèrent une expérience absolument analogue. Ils firent passer de l'alcali en vapeurs sur de la limaille de fer rouge contenue dans un canon de fusil ; l'effet répondit à leur attente : ils virent le nouveau métal couler en abondance par l'extrémité inférieure du canon.

Ce résultat était sur-tout précieux parce qu'il donnait le moyen d'obtenir les nouveaux métaux en assez grande quantité pour pouvoir les bien étudier et déterminer exactement leurs propriétés.

Cette belle expérience de MM. Thénard et Gay-Lussac était , comme on vient de le voir , une suite naturelle de la théorie de M. Dawy. Le résultat avait pu se prévoir d'avance , et il la confirmait parfaitement. Qui n'aurait cru , d'après un pareil accord , que cette théorie était exacte ? Mais pour être assuré de la vérité dans les sciences , il ne suffit pas de satisfaire à un certain nombre de phénomènes et de les représenter d'une manière générale , il faut montrer que la cause qu'on leur suppose est la seule capable de les produire , ou s'il est impossible d'obtenir une preuve aussi complète , il faut multiplier tellement les phénomènes et les applications de la théorie que la probabilité de cette dernière devienne infiniment grande.

Le premier genre de démonstration était impraticable dans ces expériences. Il aurait fallu combiner un poids connu du nouveau métal avec un poids connu d'oxygène , et obtenir pour résultat un poids d'alcali égal à l'une des deux substances employées. C'est ainsi que l'on a procédé relativement à la composition de l'eau , et c'est ainsi que l'on en a eu la preuve irrécusable. Mais ici la haute température à laquelle il faut élever les alcalis , et la nature des appareils rendait la chose impossible. Il fallait donc recourir à la seconde méthode , rechercher avec soin les propriétés de ces nouveaux métaux , observer leur action sur les autres

substances, en un mot multiplier les phénomènes, et voir s'ils étaient d'accord avec la première idée que l'on avait eue.

C'est ce que MM. Gay-Lussac et Thénard ont fait, et ils ont été conduits à une infinite d'expériences curieuses et de résultats nouveaux, tels qu'on peut les attendre d'un réactif entièrement nouveau lui-même, doué de propriétés très-énrgiques et manié par des chimistes aussi habiles que ceux que nous venons de nommer. Dans le cours de ces expériences, ils examinèrent l'action de leurs métaux sur le gaz ammoniac, qui d'après une belle découverte de M. Berthollet, est formé de gaz hydrogène et de gaz azote. Le métal et l'ammoniaque se combinèrent, formèrent un produit solide d'un aspect particulier, et en même tems il resta sous la cloche où se faisait l'expérience, une quantité d'hydrogène à peu près égale aux deux cinquièmes du volume du gaz employé. D'où pouvait venir cet hydrogène? Il était évident, d'après la théorie supposée, qu'il devait avoir été donné par l'ammoniaque, et son azote combiné avec le métal avait dû donner la substance nouvellement obtenue; mais en vérifiant cette conséquence on la trouva fausse. La nouvelle combinaison étant exposée à la chaleur se décomposait. Elle rendait, à la vérité, outre le métal, un produit aciforme; mais ce produit n'était point de l'azote, c'était de l'ammoniaque pure et sans mélange d'aucun gaz étranger. Ainsi l'ammoniaque n'avait pas été décomposée dans la première expérience, comme on l'avait cru d'abord. Ce qui confirmait ce résultat, c'est qu'en reprenant l'ammoniaque dégagée par la chaleur de sa combinaison avec le métal, et y introduisant une nouvelle quantité de métal, on en retirait encore de l'hydrogène comme la première fois, et la nouvelle combinaison solide qui se reproduisait rendait encore de l'ammoniaque. On pouvait ainsi par des essais successifs développer, au moyen d'une quantité d'ammoniaque donnée, une quantité d'hydrogène indéfinie. Cet hydrogène ne provenait donc pas de l'ammoniaque comme on l'avait cru d'abord, mais du métal; par conséquent celui-ci n'était pas de l'alcali moins de l'oxygène, mais de l'alcali plus de l'hydrogène.

D'après cela on doit aussi expliquer d'une autre manière le dégagement de l'hydrogène qui a lieu lorsqu'on projette les métaux alcalins dans l'eau, ou dans une substance quelconque fluide qui contient de l'eau. L'eau n'est point décomposée dans cette expérience; c'est la combinaison de

L'alcali avec l'hydrogène qui se défait. L'alcali qui a été privé d'eau par la chaleur, en est devenu très-avide ; partout où il la rencontre, il s'en empare en abandonnant l'hydrogène avec lequel il était combiné.

Dela il résulte que les alcalis ne sont pas encore décomposés. Mais MM. Dawy., Thénard et Gay-Lussac n'en ont pas moins fait une découverte très-importante, en trouvant une combinaison douée de propriétés si nouvelles, si énergiques, et qui offre à la chimie un réactif si puissant et si sûr pour reconnaître la présence de l'eau. Cette faculté est déjà devenue entre les mains de MM. Thénard et Gay-Lussac la source de plusieurs autres découvertes. Enfin, c'est un résultat très-curieux que de voir un corps composé d'alcali et de gaz prendre un aspect parfaitement métallique et tous les caractères extérieurs des métaux, à la pesanteur près qui est moindre que dans les métaux ordinaires. Quelques-uns de ceux que nous avons regardés jusqu'ici comme des corps simples et comme des métaux véritables seraient-ils donc aussi composés ? Et si l'aspect métallique seul ne suffit plus pour caractériser les métaux, quelle est donc la cause qui le leur donne, et par quelle autre propriété pourra-t-on les distinguer désormais des autres corps ? Voilà des questions qui appartiennent à la chimie la plus profonde, mais dont l'énoncé est bien capable de faire réfléchir les personnes qui aiment à remonter aux principes des choses, et qui, habituées à observer la nature, connaissent le plaisir que l'on goûte à méditer sur ses lois.

BIOT.

LES QUATRE SAISONS DU PARNASSE, ou *Choix de poésies légères*, avec des mélanges littéraires et des notices sur les ouvrages nouveaux et sur les nouvelles pièces de théâtre ; par M. FAYOLLE. — *Été*. 1808. quatrième année. Paris, chez *Mondelet*, éditeur, rue du Battoir, n° 20.

LES mélanges bien composés sont une lecture fort agréable. On peut les lire de suite sans ennui, parce que la variété et le peu d'étendue des morceaux alimentent la curiosité sans la rassasier jamais : on peut les quitter sans contrariété, parce que chaque morceau

est un tout, indépendant de ce qui précède et de ce qui suit; c'est la lecture de tous les lieux et de toutes les heures. Parmi les recueils de ce genre qui méritent d'avoir du succès, on a depuis long-tems distingué *les Quatre Saisons du Parnasse*. Elles sont les archives où la poésie légère vient déposer ses plus aimables bagatelles, et où la haute poésie vient consigner d'avance ses engagements avec le public, en lui offrant quelques morceaux d'élite, détachés de ses grandes compositions. Si les fragmens qui nous sont présentés cette fois, ne sont pas des gages trompeurs, si les effets doivent suivre de si brillantes promesses, nos richesses littéraires s'accroîtront quelque jour de plusieurs poèmes importans. MM. Fayolle et de la Tresne nous donneront chacun une traduction de l'*Enéide*; M. Aignan nous en donnera une de l'*Iliade*, et de plus il publiera un poème sur les insectes qui n'aura pas moins de quatre chants. Aux fragmens qui nous donnent de l'espoir, il s'en joint quelquefois qui nous donnent des regrets: tel est un fragment de ce poème sur la musique que Marmontel a laissé inachevé, et qui aurait été sans doute une de ses meilleures productions. Ce fragment est fort joli; j'en citerai la fin. Trigaud (c'est-à-dire l'abbé Arnaud, partisan de la musique de Gluck, et antagoniste de Marmontel qui tenait pour Piccini), Trigaud prétend qu'en musique il faut crier; il persuade à ses disciples que la Tournelle est le lieu où il faut consulter la nature *sur l'énergie et la beauté du son*, et il les détermine à l'y suivre.

Il dit, se lève, et sans plus de délais,
 Suivi des siens, il marchait au Palais.
 Sur son passage, un nombreux auditoire
 Environnait l'opérateur toscan,
 Qui, sur le pont, théâtre de sa gloire,
 Les deux bras nus, armé d'un pélican,
 Allait d'un rustre ébranler la mâchoire.
 Bon ! dit Trigaud; sans aller plus avant,
 Je trouve ici le tragique en plein vent.
 Écoutez bien comme il faut que l'on chante;
 Ici, messieurs, la nature est sans fard;
 Vous allez voir qu'elle en est plus touchante,

Et que les cris sont le comble de l'art.
 Sur les tréteaux, la victime tremblante,
 Le front couvert d'une froide pâleur,
 Les yeux au ciel et la bouche béante,
 En frémissant attendait la douleur.
 Au ratelier le pélican s'attache ;
 Le manant crie, et la dent se détache.
 Vous l'entendez cet accent douloureux,
 Disait Trigaud ; voilà du pathétique,
 Voilà le chant, le vrai chant dramatique ;
 Et c'est ainsi qu'un héros malheureux
 Doit soupirer et se plaindre en musique.
 Sur les esprits sa harangue opéra,
 Et l'art des cris pour un tems prospéra.

Quelques gluckistes, encore chauds de cette ridicule querelle où l'on se prodiguait les injures et quelquefois les coups en l'honneur de l'harmonie germanique ou de la mélodie italienne, pourront être scandalisés de la citation ; mais tous les autres, je crois, trouveront que la plaisanterie y est fort bonne, et les vers supérieurement tournés.

Je m'accuse d'avoir appris, pour la première fois, en lisant ce volume, que M^{me} des Roches était une poëtesse fort distinguée, et je désire en convaincre ceux qui, comme moi, l'auraient ignoré jusqu'ici. Le recueil est embelli de deux de ses pièces. L'une est une idylle intitulée *la jeune Mère*, sujet parfaitement analogue au talent d'une femme, et d'une femme qui jouit peut-être des douceurs et des tourmens de la maternité. Tout ce morceau, d'une mélancolie aimable et touchante, est bien composé, et écrit de ce style à la fois facile et pur qui décèle une plume exercée. Zulima est devenue mère ; au lever du soleil elle se rend sur un mont solitaire, pour s'entretenir avec la divinité, et la remercier de son bonheur : elle lui adresse un hymne rempli des plus tendres vœux pour son fils. Cependant son époux l'a suivie ; il l'entend, il se jette dans ses bras, et il y dépose ce fils, le fruit et le gage de leur amour.

Zulima se récrie..... Elle presse à la fois
 L'époux qui la chérit et l'enfant qu'elle adore ;
 Elle voudrait parler encore,
 Et le bonheur éteint sa voix.

L'autre morceau du même auteur, plus remarquable encore peut-être du côté du talent, est celui qui a pour titre *Agatha ou la Confession*. C'est une jeune fille qui va s'accuser d'avoir été un peu trop émue à l'aspect d'un beau jeune homme : son confesseur, par des discours pleins de douceur et de piété, rétablit le calme dans son cœur. Des détails gracieux, touchans et toujours poétiques embellissent à l'envi ce sujet si simple qui ne pouvait être fécondé que par une belle âme et un beau talent. Je vais essayer d'en donner une idée en transcrivant le portrait du pasteur.

Sous les regards de la divinité,
 Priant au pied du tabernacle auguste
 Par qui ce lieu s'emplit de majesté,
 Est un vieillard : ses traits de l'homme juste
 Ont la noblesse et la sérénité.
 Vers le séjour où le bonheur l'appelle
 Un doux espoir élève tous ses vœux,
 Et des humains son charitable zèle
 Vient recueillir les pénitens aveux.
 A l'implorer il voit que l'on s'apprête ;
 Devant l'autel il incline sa tête,
 Au Dieu qu'il sert demande avec ardeur
 De lui transmettre en secret sa parole,
 De lui donner, par un pouvoir vainqueur,
 L'accent qui frappe et l'accent qui console.
 Il dit, revêt un léger ornement,
 Sur l'humble siège il se place en silence ;
 D'un air confus Agatha qui s'avance
 A ses genoux vient tomber doucement.
 Il va prêter une oreille attentive ;
 Et cependant de la beauté naïve,
 Dont il attend les pénibles secrets,
 Un fin tissu lui cache les attraits.

Je ne crains point d'abuser de la citation et de fatiguer le lecteur, en lui faisant connaître encore un passage, celui de l'absolution. Le prêtre dit :

Je vais sur vous, prononçant le pardon,
 Verser les biens que la foi nous dispense.
 La néophyte, en un doux abandon,
 Des biens promis sent déjà l'influence.

Le saint vieillard , ô moment solennel !
 Etend les mains ; lentement il profère
 Des mots sacrés dont le touchant mystère
 Ouvre à ses yeux les demeures du ciel ;
 Sans tache , ainsi qu'aux jours de son enfance ,
 Lui rend soudain la robe d'innocence ,
 Et la bénit au nom de l'Eternel.
 D'un Dieu prodigue en ses grâces secrètes
 Agatha semble épuiser les faveurs ,
 Sa voix s'éteint sur ses lèvres muettes ,
 Et son visage est embellie pleurs.
 Mais le tems fuit , et rompt la rêverie
 Qui tient son cœur doucement égaré ;
 Elle se lève heureuse et recueillie ,
 Et quitte enfin le temple révééré.

Je reviens un instant sur mes pas , pour dire quelques mots des fragmens de l'*Enéide*, par MM. Fayolle, et de la Tresne. Celui-ci ne manque point de talent, il tourne bien les vers et quelquefois rend heureusement l'original ; mais il me semble que l'autre lui est supérieur. Tous deux ont traduit le passage du sixième livre où Virgile expose le système de Pythagore. Les vers de M. Fayolle ont la précision et l'élégante propriété de termes qui conviennent à un morceau purement didactique, et la poésie de l'expression y déguise souvent l'aridité du sujet. M. de la Tresne n'a pas ces avantages au même degré. Voici le debut de M. Fayolle :

Le ciel , la mer , la terre et les flambeaux du monde
 Nourrissent dans leur sein une flamme féconde ,
 Qui de chaque partie *animant* les ressorts ,
Ame de l'Univers , se mêle à ce grand corps.

Je reprendrai dans ces vers le trop grand rapprochement des mots *ame* et *animant*, qui forment une sorte de consonnance peu agréable, et de plus une battologie réelle : dire que l'ame anime, c'est dire à peu près que l'ame est une ame. La fin du morceau me paraît irréprochable.

Après mille ans entiers , un Dieu rassemble enfin
 Sur les bords du Léthé cet innombrable essaim ;
 Et tous , avec l'oubli de leur forme première ,
 Y boivent le désir de revoir la lumière.

J'indiquerai comme des morceaux distingués chacun dans leur genre, une ode de M. Gaston sur les honneurs décernés au Tasse par le roi de Naples; une ode de M. de Chénedollé, intitulée *Michel-Ange* ou *la Renaissance des arts*, dont le fond emprunté au poëme de la peinture de l'abbé de Marsy, est développé par une imagination plus riche; une élégie dans le goût ancien par André Chénier; *le Guide nocturne*, ode anacréontique de Le Brun, et deux ou trois petites pièces fugitives de M. Millevoye. La plus mauvaise pièce du recueil sans contredit est celle qui le commence : son titre, *l'Été*, lui a valu cet honneur; le volume étant le tribut poétique de cette saison, elle en est, pour ainsi dire, l'annonce et le frontispice. Le magasin de M. Fayolle est rempli d'excellentes choses; mais son enseignement est de la main d'un barbouilleur. Voici l'harmonieux début de cette pièce de *l'Été* :

La saison par qui l'an commence,
Retire à la terre ses dons.
L'Été d'un pied poudreux s'avance,
Le front couronné d'épis blonds.

L'Essai sur l'astronomie de M. de Fontanes, ce bel ouvrage d'un talent élevé comme le sujet, termine et couronne dignement les *Mélanges* de poésies.

Ceux de prose ne sont ni moins riches, ni moins variés. Leur plus bel ornement est le morceau sur la tragédie de *Prométhée* par Eschyle, que M. Legouvé a inséré dans ce journal, il y a plusieurs mois. Ce morceau où le père des tragiques grecs est jugé par l'un de nos premiers tragiques vivans, offre le rare assemblage du talent d'analyse et du talent poétique: il rappelle ces excellentes dissertations littéraires où Voltaire enchâssait dans sa prose facile et spirituelle, de brillantes imitations en vers des poètes de l'Angleterre et de l'Italie. Il faut citer encore une notice sur Rivarol par l'éditeur du recueil, et un morceau sur Young, par M. de Châteaubriand.

Je répète et crois avoir prouvé que les *Quatre Saisons du Parnasse* sont un recueil fort bien fait, très-supérieur à toutes ces rapsodies périodiques dont on nous inonde

5
0
497
SEPTEMBRE 1808.

inonde à chaque renouvellement d'année, et digne d'occuper une place dans la bibliothèque de ceux qui aiment encore la bonne prose et les bons vers.

AUGER.

~~~~~

**GLOSSAIRE DE LA LANGUE ROMANE**, rédigé d'après les manuscrits de la Bibliothèque impériale, et d'après ce qui a été imprimé de plus complet en ce genre; contenant l'étymologie et la signification des mots usités dans les XI, XII, XIII, XIV, XV et XVI<sup>e</sup> siècles, avec de nombreux exemples puisés dans les mêmes sources; et précédé d'un Discours sur l'origine, les progrès et les variations de la langue française. Ouvrage utile à ceux qui voudront consulter ou connaître les écrits des premiers auteurs français. Dédié à S. M. JOSEPH NAPOLÉON, roi de Naples et de Sicile; par J. B. B. ROQUEFORT. — A Paris, chez B. Warée oncle, quai des Augustins, n<sup>o</sup> 13. De l'imprimerie de *Crapelet*. — Deux forts vol. in-8<sup>o</sup>.

(FIN DE L'EXTRAIT).

L'UN des genres d'ouvrages dont il est le plus difficile de donner l'idée dans un extrait, est sans contredit celui-ci. Les articles isolés d'un Glossaire sont peu susceptibles d'analyse: il est difficile de saisir dans leur série et leur ensemble la méthode et le système de l'auteur, et dans l'exécution, ce qui approche ou s'éloigne le plus du point de perfection qu'il a dû se proposer d'atteindre. Il n'y a point ici de règles tracées dont on puisse réclamer l'observation, et souvent l'éloge ou le blâme peuvent se réduire en apparence à énoncer que le critique approuve ou n'approuve pas, que l'on ait fait ainsi, sans que, dans ce dernier cas, il y ait de points fixes qui puissent servir à décider entre l'auteur et lui.

On peut cependant regarder comme des règles pour la composition des vocabulaires en général certaines conditions à remplir, telles que la justesse des définitions, la concision, la clarté des explications, le bon choix des exemples, etc.; et pour la composition d'un

Glossaire particulier tel que celui-ci, la nécessité d'y mettre tous les anciens mots de la langue qui peuvent se rencontrer dans des écrivains des premiers siècles, et aussi celle de n'y employer aucun des mots qui sont restés dans la langue actuelle, et que les Dictionnaires communs de cette langue contiennent et expliquent encore aujourd'hui. Il n'y faudrait pas non plus admettre des mots étrangers, quoiqu'ils puissent se trouver accidentellement dans de vieux livres ou manuscrits français, ni de simples corruptions du langage, soit par la seule orthographe, soit par des terminaisons ou des inflexions usitées dans des provinces, mais qui ne faisaient pas plus réellement alors partie de la langue romane qu'ils ne le font aujourd'hui de la langue française, quoique la plupart se soient conservées dans ces mêmes provinces. Sans cela ce Glossaire deviendrait celui des jargons et des patois, au lieu d'être purement celui de la langue.

En examinant sous ce rapport une partie de la lettre A dans le Glossaire de M. Roquefort, j'ai noté quelques mots qui me paraissent fournir matière à observation.

ACCENSER : affermer, donner à cens. ACCENSEUR : celui qui prenait ou donnait une terre à louage. ACCENSISMES : nous primes à cens, à fermage.

Il est clair qu'il faudrait dans l'explication du premier de ces trois mots : *Affermer, donner, ou recevoir à cens, à louage, à fermage*, pour que cette explication s'accordât entièrement avec celle des deux mots suivans. Dans l'explication du second mot, il faudrait, par la même raison, répéter les mêmes mots *à cens, à louage, etc.* Quant au troisième, il était inutile. C'est une simple corruption, un mot populaire qui l'est encore dans beaucoup d'endroits parmi le peuple des campagnes. Nous *allimes*, et même *j'allimes*, ou *j'allismes*, pour *nous arrivimes* : quand nous *arrivimes*, et quand *j'arrivimes*, pour quand nous *arrivâmes*, etc. C'est ainsi que l'on fait même encore parler les paysans au théâtre, dans des pièces imprimées : mais ce n'est pas une raison pour employer ces tems corrompus, et sur-tout la première personne du pluriel de ces tems, dans un Dictionnaire de la langue.

**ACCENTONES**, *accendonos* : ceux qui animaient les gladiateurs dans l'arène.

Comme depuis la naissance de la langue romane il n'y eut point dans la Gaule de combats de gladiateurs, ce mot latin ne paraît pas avoir dû être naturalisé en France, à moins que ce ne soit dans quelque vieille traduction, par l'impuissance de rendre, et peut-être même d'entendre avec précision ce mot. Ici, la citation du texte était bien nécessaire. Elle serait en général d'une grande utilité dans la plupart des articles. L'auteur n'avait pas d'abord reconnu cette utilité : dans presque toute sa lettre A, il y a peu de citations ; mais il l'a sentie ensuite, et dans les lettres suivantes, elles sont à peu près aussi fréquentes et aussi étendues qu'elles pouvaient l'être.

**ACCESSOIRE** : Accessoire, grand danger, incident, conjoncture, etc.

Qu'*accessoire* ait eu autrefois ces significations détournées, toujours a-t-il dû être écrit ainsi, *accessoire*. *Accessouare* n'a pu jamais être qu'une corruption admise dans telle ou telle province, une faute d'orthographe ; faite dans tel ou tel manuscrit qu'on a pu avoir sous les yeux, mais qui ne tire point à conséquence : ou bien, il faudrait mettre aussi tous les noms en *oire*, que d'autres mauvais copistes peuvent avoir écrit *ouare*. Cela n'a jamais dû être dans la langue.

**ACOSSELH** : Secrètement, en silence, tout bas. Voyez *Conseiller*.

Cette terminaison n'a jamais été française ni romane. Au mot **CONSEILLER**, auquel l'article renvoie, on lit pour explication : raconter à voix basse, parler à l'oreille, ... consulter, aider, etc. Immédiatement après, on trouve le mot **CONSELT** : aide, conseille ; ce qui fait penser que c'est *acossett* et non *acosselh* qu'il faudrait mettre au premier mot. Un *t* mal fait peut avoir été facilement pris pour un *h* dans les manuscrits.

**ACQ** : Acquit, quittance. *Acq* n'est-il pas une simple abréviation du premier de ces deux mots ?

**ACTÉONISER**, faire cornard. Ce mot plaisant et poétique, dont on peut trouver l'explication un peu crue, n'a pu être dans la langue, que ce qu'il y sera encore

quand on voudra. C'est un verbe tiré d'un nom, comme le *tartuffier* de Molière, etc.

**ADOBADO** : ajusté, paré. Cette terminaison est du roman provençal, et non du roman français ; de la langue d'oc et non de la langue d'oïl. Or c'est encore une distinction bien nécessaire, dans un Glossaire destiné à expliquer les anciens auteurs français, et non les Troubadours provençaux.

**ADOBAR**, qui est le verbe de cet adjectif, est expliqué par *satisfaire*, *accorder*, *payer*, *armer un chevalier*. Cette dernière signification est la seule qui rentre dans le sens donné au premier de ces deux mots : il y fallait ajouter au moins *ajuster*, *parer*. Mais le verbe a, comme l'adjectif, une terminaison italienne, espagnole, provençale, et non française.

**ALEGRARSI** : se réjouir, être gai : c'est de l'italien tout pur ; comme **ALIAS**, autrefois, ci-devant, est de pur latin. Le vieux poète Cretin a dit en parlant de lui même :

Le gros Dubois, *Alias* dit Cretin,

comme on le dirait encore, sans que cela fût plus français alors que cela ne le serait aujourd'hui.

**ALIBI** et **ALIBIFOREIN**, sont aussi restés dans la langue commune, et se disent aujourd'hui comme ils se disaient alors.

**ALTITONANT**, le Dieu du tonnerre, est un mot poétiquement tiré du latin, que rien n'empêcherait d'employer encore, et qui n'est pas à proprement parler de l'ancienne langue, ou il n'a peut-être été dit qu'une seule fois.

**AMADOR**, **AMAR**, et **AMBACIATOR**, sont des mots espagnols, provençaux, languedociens, mais non de l'ancien français.

**ANALECTEUR**, faiseur d'analectes, est plutôt un mot scientifique qu'un vieux mot ; de même qu'**ANORMAL**, irrégulier, contraire aux règles ; **ANTHONOMASIE**, l'emploi d'un nom propre pour un nom commun, et *vice versa*, qui diffère si peu de notre mot *antonomase*, qu'on ne peut mettre cette différence que sur le compte de l'orthographe.

Si je voulais relever dans cette même lettre A tous les mots qui sont restés dans le français moderne, et qui par conséquent ne devaient pas se trouver dans un Glossaire de l'ancien français, je citerais *accoupler*, *accouter*, *accoutumance*, quoiqu'un peu vieilli, *accueillir*, *acerbe*, *acéteuse*, *ackre*, ou *acre* de terre, *admirable*, *afféager*, *affrioler*, *affublement*, *agace*, ou *agasse*, pie (*l'agasse eut peur*, dit La Fontaine), *agreste*, *ahurter*, *obstiner*, *contrarié*, *alaiter*, *alégrement*, *allèchement*, *allécher*, *allodial* et *allodialité*, *ambages*, *amende*, *amphore*, *ancombre* et *ancombrer*, qui ne sont que mal écrits, pour *encombre*, *encombrer*, etc., etc.

Plusieurs de ces mots ont à la vérité perdu quelques-unes des significations qu'on leur donne ici dans leurs articles, mais la plupart leur sont restées, et c'était, si je ne me trompe, une raison suffisante pour les écarter de ce Glossaire; ou bien il aurait fallu marquer avec soin ces nuances, ce qui eût augmenté le travail et le volume, mais ce qui, en alongeant un peu ces articles, leur eût donné une netteté et une précision qui leur manquent.

Après cette épreuve faite sur la première lettre, si je parcours les deux volumes à l'aventure ou, comme on dit, à l'ouverture du livre, je ne m'arrête sur presque aucune page que je n'y trouve des mots de même espèce, et auxquels je donnerais la même exclusion; tels que *cartulaire*, espèce d'archives ou papier terrier des églises; *encre*, pour *ancre* de vaisseau, qui n'est qu'une faute de copiste; *esglantier*, pour *églantier* (ce qui ne valait pas la peine d'un article, ou il en faudrait faire un pour chacun des mots auxquels l'usage a seulement ôté quelque lettre); *explorateur*, terme poétique par lequel on cherche encore à ennoblir un métier très-vil, mais très-lucratif; *forain* étranger, qui n'est pas du lieu; *gautle*, perche, et *gauler*, abattre avec une perche; *gaupe*, femme de mauvais ton et de mauvaise vie; *gonfalon*, bannière, enseigne, et *gonfalonnier*; *huche*, coffre à mettre le pain; *impétration* d'un bénéfice, *impollu*, propre, pur, sans tache (mot immortalisé par le ridicule dans ce malheureux vers de la *Théodore* de Corneille :

A l'époux sans macule une épouse impollue.)

*jalage*, droit sur le vin; *jaçon*, bâton pour aligner; *lippe*, pour lèvres, *lippée* (franche lippée); *messéance*, indécence, chose qui blesse l'usage; *measure*, pour modération, sagesse; *nonchalant*, *nonnain*, *ormille*, plan d'ormes; *pamoison*, *pâme*, défaillance (il ne fallait mettre que *pâme*, car *pamoison* n'a pas vieilli); *pelice* ou *pelisse*, *porcher*, *referendaire*, *sabouler*, *serrer* (enfermer sous clef), *service*, *surgir* (au port); *taquiner*, *taquinement*, *tricher*, *tricherie*; *vagissement* d'un enfant, etc., etc.

Si tous ces mots étaient de la langue romane, assurément ils sont aussi de la langue française, et il n'y a pas beaucoup plus de raison de les mettre dans ce Glossaire qu'il n'y en aurait, par exemple, d'y mettre les mots *riche*, *chiche* et *charrue*, qui se trouvent dans les trois premiers vers du premier fabliau de Barbazan (1). Notez bien que tous ces mots sont pris au hasard dans les deux volumes, et qu'en lisant de suite chacune des lettres de l'alphabet, on y trouverait à proportion autant de mots de cette espèce que j'en ai relevé dans la lettre A.

S'il y a donc un défaut dans cet ouvrage, c'est surtout cette sorte de surabondance ou de superfluité, défaut bien plus facile à corriger que ne serait le vice contraire. L'auteur me paraît avoir rempli toutes les autres conditions requises dans un pareil travail. Il a pris grand soin de marquer à chaque mot les variations que ce mot a subies dans son orthographe et dans ses significations. Il choisit bien ses exemples, et puise ses citations dans des sources, ou peu connues, ou même jusqu'à présent entièrement inconnues du public. En expliquant d'anciens mots, il explique aussi, dans l'occasion, d'anciens usages. Enfin il redresse, avec justesse, les erreurs où étaient tombés les auteurs qui l'avaient précédé dans la carrière, et les articles de ce genre sont quelquefois assaisonnés d'une petite dose de malignité critique, qui rompt la monotonie, et remédie aux inconvénients de l'uniformité. En voici un exemple :

(1) *Le vilain mire*, d'où Molière a tiré le sujet du *Médecin malgré lui*; *mire* signifie en roman chirurgien, médecin.

• **BACHELER**, *Bachelard*, *Bachelier*, *Bachelor* : jeune homme qui n'est pas parvenu au degré qu'il désire, qui n'est point formé, qui n'est point encore parvenu à l'âge viril, mineur qui ne jouit pas de ses biens, gentilhomme qui n'étant pas chevalier, aspire à l'être; apprentif, soit dans les armes, les sciences, les arts ou tel métier que ce soit, aspirant, étudiant, homme dont l'éducation n'est pas formée; en basse latinité *Baccalarius*; en Picardie, *Bachelor*; en Dauphiné, *Bachelart*; en ancien Provençal, *Bacelâjhe*.

Je vous di que maint *Bachelor*,  
 Maint chevalier, mainte pucelle,  
 Maint borjois, mainte damoiselle,  
 Venaient laiens (2) à grand tas.

*Le dict. du Lyon.*

Barbazan (3) pense que le mot latin *Baccalia*, arbrisseau qui porte fruit, a bien pu donner naissance à notre mot *bachelier*. « En effet, dit-il, un jeune apprentif est un jeune arbrisseau qui a déjà porté du fruit; mais qui n'est pas venu encore au point où il aspire. Le latin *bacca* signifie toutes sortes de graines et même d'arbrisseaux; que sont autre chose les jeunes gens, les étudiants, si non de jeunes plantes qui ne sont point encore formées? » Au reste, continue M. Roquefort, de toutes les étymologies que j'ai trouvées, celle-ci m'a paru la plus satisfaisante. Celle de Ragueau d'après Cujas, est ridicule; celles de Ménage et de Ducange ne satisferont personne, non plus que celles de Favyn, de Monet: Borel dérive ce mot de *bacutus*, et peu après de *baccalaurus*: il est toujours en suspens, tantôt d'un avis, tantôt d'un autre. On pourrait relativement à ses étymologies, lui appliquer ces vers:

Il va du blanc au noir;

Il condanne au matin ses sentimens du soir. »

(2) *Laiens* est le même que *Laians*, et *Léans*; dedans, là-dedans. Il est ici de trois syllabes.

(3) C'est par erreur ou plutôt par oubli qu'on a dit dans le premier Extrait qu'on ne sait ce qu'est devenu le Glossaire manuscrit de Barbazan après sa mort. Il est à la Bibliothèque de l' Arsenal.

Il serait impossible, on le voit bien, que tous les articles fussent ainsi traités; Mais on en trouve plusieurs de ce genre, qui joignent l'agrément à l'utilité. Ne dissimulons cependant pas que ce trait contre Borel n'est pas d'une justesse parfaite. Cet auteur, dans son article *bachelier*, rapporte d'abord les opinions des autres et notamment de Fauchet, sur l'étymologie de ce mot; puis il ajoute: « Mais j'estime qu'il vient plus vraisemblablement de *baccæ lauri*, à cause du rameau de laurier qu'on leur donnait, comme on fait encore à ceux qui passent maîtres-ès-arts, après leur philosophie. » J'avoue que je préfère cette étymologie à celle de Barbazan. Bachelier a été prissurement du latin *baccalaureus*, évidemment formé des deux mots *bacca* et *laurus*. Appliqué d'abord aux étudiants qui recevaient la branche de laurier, il s'est étendu ensuite aux jeunes gens de leur âge, et du noviciat des connaissances humaines à celui de tous les arts et de toutes les professions.

Borel est plus justement critiqué dans l'article *besan*, et cet article contient des observations curieuses sur l'origine de ce mot et la valeur de cette monnaie.

« BESAN, *Besant*, *Bezant*: monnaie d'or ainsi nommée de ce qu'elle commença d'avoir cours dans la ville de Bysance. Borel et Ragueau ont écrit qu'il valait cinquante livres tournois, et que la rançon du roi S. Louis fut payée en cette monnaie. Le sire de Joinville en a effectivement parlé, mais il lui assigne une valeur bien différente, car selon lui le *besan* ne valait que dix sols. « Et lors le conseil s'en vint parler au soudan, et rapportèrent au roy que se la roine vouloit paier dix cent mil *besans* d'or, qui valoient cinq cent mille livres, que il délivreroit le roy. » *Joinv. Hist. de S. Louis*. Si le *besant* avait valu cinquante livres, la rançon du roi serait donc montée à cinquante millions; et c'était alors une somme si exorbitante qu'il est permis de douter que la France eût pu la fournir. Voyez la vingtième dissertation de Ducaugé sur l'histoire de S. Louis, p. 257..... On voit par les écrits du treizième siècle, que le plus beau cheval n'était estimé que de quarante à cinquante livres; à

moins que le mot *besant* étant venu d'outre mer on n'eut donné son nom en France, à une monnaie de plus grande valeur que celle frappée. (Il faudrait que celle qui avait été frappée) à Bysance : enfin, dans plusieurs titres d'abonnement de fief, le *besant* est apprécié vingt sols, et dans d'autres dix sols. Aussi Ducauge (*Hist. de S. Louis*, p. 259), dit-il que le marc d'argent valait huit *besans*, ou quatre livres (quatre-vingt sols) en argent. Au sacre de nos rois, on en présentait treize à la messe, et on les nommait *bysantins*. »

Cette discussion est d'une bonne critique. Il reste cependant toujours des obscurités et des incertitudes sur la valeur précise du *besant* d'or. Car s'il ne valait que dix sols, il devait être d'une petitesse extrême. Nos anciens demi-louis de 12 livres et nos petites pièces de 10 fr. peuvent en donner une idée. Que serait-ce qu'une monnaie d'or qui ne serait que la vingt-quatrième partie des uns et la vingtième des autres ?

« Le mot *besant*, ajoute l'auteur en finissant son article, a été formé du nom de la ville de Bysance, aujourd'hui Constantinople, *Byzantium*, comme les paris de Paris, les tournois de Tours, les picles de Poitiers, les carols de Charles, etc. L'étymologie de Borel, *bes* et *as*, deux *as*, ressemble à celle que M. Grandval, dans son poème de *Cartouche*, fait donner par son héros au mot argot : *Argot*, dit Cartouche, vient du grec *argos*. »

Des articles encore plus étendus que ceux-là, sont de véritables dissertations où M. Ruqnefort examine des questions d'antiquité, réfute des erreurs, ou éclaircit des doutes, et tire le plus souvent ses solutions de nos plus anciens manuscrits. Je pourrais surtout citer les deux articles *Graal* et *Saint-Graal*, qui se suivent et s'expliquent l'un l'autre. Leur longueur seule m'en empêche et j'y renvoie le lecteur ; mais ce ne sera point encore sans observer que l'auteur y montre toujours trop de prévention contre Borel, et qu'en expliquant beaucoup mieux que lui ce que c'est que ce *Saint-Graal*, il n'a pas raison en-

tière dans la critique qu'il fait de son explication. Par exemple, il lui reproche d'avoir appelé le sang de J. C. (qui fut, dit-on, reçu dans ce *graal* ou vase), tantôt sang *réal*, royal, et tantôt sang *agréable*. Il est certain que si Borel eut ainsi employé cette dernière épithète, il aurait dit une chose fort ridicule; mais il dit, *le sang agréable aux hommes, en ce qu'ils en lavent leurs péchés*, ce qui est très-différent.

J'ajouterai que M. Roquefort établit fort bien que *graal* signifiait en général un vase, un grand plat ou plutôt un grand bassin creux, que le beau vase d'émeraude qu'on nomme le *Saint-Graal*, sur lequel nous avons une savante dissertation de M. Millin, est celui dans lequel on dit que Saint-Jean d'Armathie reçut le sang de J. C. et qui fut apporté à Gênes après la conquête de Jérusalem par les croisés; mais qu'en voulant mieux expliquer que Borel, deux anciens passages, il paraît s'être trompé lui-même,

« Et por ce l'appelon nos *graal* qu'il agrée as prodes hommes. En cest vessel gist le sang de J. C. » *Roman manuscrit de Merlin*: ce qui signifie, dit notre auteur, et nous appelons ce vaisseau, ce vase, parce qu'il plaît ainsi aux gens sensés, le *saint-graal*, parce qu'il renferme le sang de J. C. — Il me semble que le texte dit bien clairement: nous l'appelons *graal* parce qu'il *agréé* aux gens sensés. Le point qui suit arrête là le sens, et le texte ajoute, comme un fait, qu'en ce vaisseau est le sang de J. C. Cette espèce de jeu entre *graal* et le mot *agréé* est réellement le sens du manuscrit: mais il prouve seulement que l'auteur du manuscrit s'est trompé et qu'il ignorait lui-même l'étymologie du mot *graal*, sans qu'il soit nécessaire d'expliquer forcément ce qu'il a dit, et sans que la manière dont M. Roquefort a expliqué ces mots *graal* et *saint-graal* soit moins juste.

De même dans le second passage, le roman dit: « Et comment le clameron nos qui tant nos grée, cil qui li voudront clamer, ne mette non à nos esciens, le clameront le *graal* qui tant agrée: et quant cil l'oyent, si dient, bien doit avoir non cist vesseaux *graaux*. » Ce qui ne veut dire autre chose, selon M. Roquefort, sinon

qu'il leur plaît de nommer ce vase, ce vaisseau, *saint graal* (*sanctam crateram*) et cela parce qu'il renfermait le sang de J. C., que ce vase, ce *graal* leur plaît beaucoup, et qu'il mérite d'être nommé saint. — *Qui tant nos grée et qui tant agrée*, se rapportent évidemment dans cette phrase du roman au vase même et signifient bien ce qu'ils semblent signifier, et M. Roquefort n'a nullement besoin de donner au texte l'entorse qu'il lui donne pour avoir parfaitement raison dans tout le reste de son article.

Ces observations ne doivent lui prouver que l'attention avec laquelle j'ai lu son ouvrage et l'intérêt que doit inspirer à tout homme studieux de notre langue l'entreprise qu'il a eu le courage de former; il l'a conduite dès le premier pas à un point qui ne paraît plus exiger que peu d'efforts pour l'élever jusqu'au degré de perfection où ces sortes de productions peuvent atteindre. Je finirai cet extrait en l'invitant très-fortement à revoir son travail entier avec une nouvelle application et un nouveau courage. Il aura peu à y ajouter, si ce n'est quelques mots qui peuvent encore avoir échappé à ses premières recherches, et quelques citations d'anciens textes, sur-tout au commencement: les rectifications ou corrections seront peu considérables; quant aux suppressions, elles seroient, à mon avis, plus nombreuses. Je lui en ai dit les raisons: c'est à lui de les peser, avec ce désir de bien faire dont il paraît animé, et cet esprit juste et éclairé qui lui donne tous les moyens d'y parvenir.

Le premier de ces deux volumes est orné d'une jolie gravure représentant un chevalier assis, et une jeune dame debout, lui faisant une lecture qu'il écoute avec intérêt. Les costumes, l'architecture et tous les accessoires rappellent les siècles dont le Glossaire est destiné à expliquer le langage. L'édition de cet ouvrage est très-soignée, comme le sont toutes celles qui sortent des presses de M. Crapelet, et la correction du texte est sans reproche; genre d'éloge que l'on donne avec d'autant plus de plaisir qu'on voit paraître aujourd'hui moins d'ouvrages qui le méritent.

GINGUENÉ.

*DISCOURS prononcé par M. VIGÉE, le jour de la distribution des prix de l'institution polytechnique. — De l'imprimerie de Jean Gratiot, rue Saint-Jacques, n° 41.*

DANS ce Discours, M. Vigée, qui joint le goût de la bonne littérature à un talent poétique très-varié, développe avec clarté et intérêt cette vérité, *qu'il est nécessaire de faire un sage emploi du tems.* Dans toute autre circonstance, et devant tout autre auditoire le développement de cette vérité, incontestable mais connue, eût peut-être paru inutile ; mais lorsque l'on parle à de jeunes élèves, il faut bien leur rappeler les vérités premières, et les élémens même de la morale pratique. Voulant être sur-tout compris, on n'est pas le maître devant eux de dominer et de généraliser ses idées, comme devant des auditeurs instruits, et qui se trouvent au niveau de la pensée de l'orateur. Ce genre de sacrifice, car c'en est un, n'est pas si facile qu'on le pense. Horace l'avait dit avant nous : *difficile est proprie communia dicere.* L'orateur, qui, dans ce cas, n'a rien de nouveau à nous apprendre, parce que ce qui est neuf pour la jeunesse ne l'est pas pour l'âge mûr, ne peut alors captiver l'attention du lecteur, que par une manière de s'exprimer qui lui appartienne au moins, puisque le fond n'est pas à lui. Il n'a pas même, devant cette jeunesse qui l'écoute, l'avantage de pouvoir déployer toutes les richesses et toutes les ressources de sa langue. Il craint que ce luxe de l'éloquence auquel leurs oreilles ne sont pas encore accoutumées, ne soit pour eux qu'un vain son, qu'un étiquetis de mots qui les détourne de *la chose.* Que lui reste-t-il donc ? la méthode, la clarté, une sorte d'élégance qui n'exclut pas la simplicité, et sur-tout cette onction affectueuse qui lui fait des amis de ceux qui l'entendent, et qui leur prouve qu'il est lui-même persuadé de ce dont il veut les convaincre. Il nous semble que dans ce Discours, M. Vigée a ce genre de mérite ; il n'éblouit point, il définit avec justesse, il discute

avec précision, il émeut doucement l'ame, il persuade enfin. Il remplit donc son but, car c'était là sa tâche. Veut-il peindre à cette jeunesse si mobile par elle-même le tems dont rien ne peut retarder la fuite, voyez comme il s'exprime ? « Le tems ! oseriez-vous » calculer sa brièveté ? voyez comme il s'écoule dans » ces heures fugitives où le délasement succède au » travail ; où les jeux se partagent et se disputent vos » loisirs. Que dis-je ? si l'étude a pour vous des charmes, comme il s'écoule dans les momens consacrés » à votre instruction ! Le tems ! Non, le nuage que » chasse devant lui un vent impétueux ne passe point » avec plus de vitesse, et le torrent qui jaillit d'un » roc inaccessible, tombe, se précipite et roule avec » moins de rapidité, et lorsque le tems fuit à si grands » pas, lorsqu'il n'est point d'obstacle qui puisse le retarder ; point de bras qui puisse le retenir, spectateurs indolens de sa course accélérée, vous abandonneriez à une molle nonchalance, à une coupable oisiveté, à une dissipation funeste des instans qui se succèdent sans retour, qui, une fois perdus, ne se recouvrent jamais ? S'il en était ainsi, hâtez-vous, jeunes élèves, vous le pouvez encore, hâtez-vous de réparer des torts dont, à présent, vous ne prévoyez pas les conséquences, mais qui, un jour, seraient pour vous une source inépuisable de regrets. »

Certainement ce morceau ne frappe notre ame d'aucune idée nouvelle : ce mérite n'y aurait point été à sa place, et l'auteur ne devait pas le rechercher ; mais les pensées en sont justes, et le style qui a du mouvement et la chaleur propre au sujet, lui donne le degré d'intérêt dont il était susceptible.

Voici un autre morceau, où l'expression est plus riche, et où l'auteur semble s'élever au-dessus de la simplicité dont il s'est fait une règle ; mais sans sortir cependant du ton convenable au sujet qu'il traite. « On parle de richesse ; la véritable richesse ; c'est » le tems. Oui, le tems est le trésor de tous les âges » et de toutes les conditions. C'est celui de l'enfant » qui, pâlisant sur des livres, enrichit peu à peu sa » mémoire, et facilite ainsi le développement de son

» intelligence; celui du jeune homme qui est assez  
 » avancé pour sentir que plus il a appris, et plus il  
 » lui reste à apprendre; celui de l'homme fait que  
 » tourmente un noble désir de tenir par ses talens;  
 » un rang honorable dans la société; celui du vieil-  
 » lard qui, en garde contre la mort, ne veut pas  
 » qu'elle le surprenne au milieu de ses projets, de ses  
 » vœux ou de ses espérances. C'est celui du laboureur  
 » qui trempe de ses sueurs le sillon qui doit le nour-  
 » rir; celui de l'artisan qui, éveillé avant le jour,  
 » n'interrompt qu'avec la nuit ses pénibles et profitables  
 » travaux; celui de l'artiste qui, dans quelque car-  
 » rière qu'il parcourt, se propose toujours pour but  
 » le suffrage de son siècle et les hommages de la pos-  
 » térité; celui du savant qui, dans ses recherches  
 » laborieuses, dans ses calculs profonds ou dans ses  
 » expériences hardies, est sans cesse occupé de hâter  
 » le progrès des lumières ou d'augmenter la masse des  
 » connaissances; celui de l'amant des lettres qui ne  
 » rêvant que la gloire, attache son nom à un ouvrage,  
 » et espère que cet ouvrage sauvera son nom d'un  
 » éternel oubli. Le tems, comme je n'ai pas craint de  
 » l'avancer, est donc la véritable richesse dont l'homme  
 » est doté en naissant; je dirai plus, c'est la seule  
 » réelle, peut-être, puisqu'elle ne dépend point du  
 » caprice du hazard; que, tant qu'il vit, elle ne peut  
 » jamais lui échapper, et que, lorsqu'elle lui est ra-  
 » vie, c'est qu'il est arrivé au terme de ses desirs et  
 » de ses besoins. » Ce morceau, qui ne sort pas du  
 genre tempéré, est néanmoins brillant. La figure dont  
 l'orateur se sert, est l'énumération (car pourquoi  
 donner des noms grecs à ce qui peut être dit plus  
 clairement en français?) Elle est d'autant mieux  
 placée ici, que l'Auteur, par cette figure très-adroi-  
 tement employée, semble rallier autour de l'étude, et  
 rappeler à un bon emploi du tems, tous les âges, et  
 tous les états de la vie humaine. On voit que M. Vi-  
 gée connaît les secrets du style, et qu'il est du petit  
 nombre des écrivains qui ne sont pas moins familia-  
 risés avec la bonne prose qu'avec une poésie élégante  
 et délicate. Nous en avons pu relever quelques expres-

sions qui nous ont paru n'être ni assez justes, ni assez choisies; mais elles sont en très-petit nombre; et l'auteur a trop de goût pour ne pas les apercevoir lui-même en relisant son ouvrage. Nous nous arrêtons donc ici, pour prouver à M. Vigée, que nous avons profité à son école, et que nous voulons ménager son tems, le nôtre, et celui de nos lecteurs. N.

## VARIÉTÉS.

### THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Suite des débuts de Mademoiselle ÉMILIE LEVERT :  
débuts de Mademoiselle FLORINE BAZIRE.*

Les débuts, ou plutôt les succès de M<sup>lle</sup> Emilie Levert, ont un éclat si soutenu; l'affluence qu'elle attire, dans la saison la moins favorable aux spectacles, est un témoignage si marqué de la faveur publique; les suffrages nombreux qu'elle réunit portent un tel caractère de désintéressement et de franchise, qu'on ne peut guères révoquer en doute l'admission prochaine de cette jeune actrice au Théâtre Français. Elle paraît successivement, dans les rôles les plus opposés, à côté des talens les plus remarquables; elle n'éclipse personne; mais elle prend une place distinguée dans les réunions les plus parfaites que le théâtre puisse offrir. On l'avait vue, dans la *Coquette corrigée*, passer rapidement de l'étourderie, de la légèreté, de l'impertinence même, à la décence, à la modestie, à la sensibilité. On vient de la voir, dans la *Femme jalouse*, exprimer, avec la même énergie, l'emportement d'une passion effrénée, et l'accablement, la douleur profonde que ses excès laissent après eux dans un cœur honnête et détrompé. Cette double épreuve, dans des ouvrages qui doivent presque tout au talent des acteurs, a été pour M<sup>lle</sup> Levert un double triomphe. Elle a d'ailleurs montré, dans tous les rôles qu'elle a joués, une intelligence également vive et sûre, un heureux mélange de vigueur et de grâce, de finesse et de naturel. En joignant à des avantages si rares un amour passionné pour son art, des études constantes, une docilité peu commune pour les avis de la critique, M<sup>lle</sup> Levert doit, en peu d'années, s'élever au premier rang, et ne conserver que des traces légères des défauts qu'on peut

encore lui reprocher. Mais ces défauts sont assez graves pour qu'une bienveillance sévère l'en avertisse fréquemment. En général, quoiqu'elle saisisse et qu'elle rende, avec beaucoup de vérité, les principaux traits du caractère qu'elle représente, sa diction trompe quelquefois son intelligence : elle ne la soutient pas toujours avec une égale fermeté ; dans ce qu'on appelle au théâtre un grand couplet, souvent elle abandonne les derniers vers, de manière à beaucoup affaiblir l'effet qu'elle a produit dans les vers précédents. Le défaut de sa prononciation cède lentement à un travail opiniâtre, mais il n'a point encore entièrement disparu. Enfin ce n'est point assez pour M<sup>lle</sup> Levert que l'usage de la scène, la confiance et la sécurité lui donnent aujourd'hui plus d'aisance, il faut encore qu'elle mette dans certains rôles un peu plus de noblesse et de dignité. Ses premières habitudes dramatiques ne l'avaient point préparée à saisir le ton de la haute comédie ; le moment est venu pour elle de l'acquiescer, et de le concilier avec la vivacité ; le naturel et la franchise, qui forment le caractère particulier de son talent.

Les succès de M<sup>lle</sup> Florine Bazire sont plus contestés dans l'opinion que ceux de M<sup>lle</sup> Levert, quoiqu'ils ne le soient pas davantage au parterre. Cette jeune personne a débuté dans un emploi que M<sup>lle</sup> Duchesnois remplirait seule, si ses forces égalaient son zèle et son talent, mais qui, par le nombre, l'importance et la difficulté des rôles qu'il embrasse, exigeait au moins la réunion de M<sup>lle</sup> Georges et de M<sup>lle</sup> Duchesnois. L'absence de la première laisse donc une place vacante, et la carrière est ouverte aux prétentions et aux espérances. M<sup>lle</sup> Maillard s'est d'abord présentée pour la remplir : élève d'un grand acteur, fière d'une force prématurée, quelquefois étonnante et souvent digne d'être applaudie, même dans ses écarts ; mais inégale, gauche, et d'un *physique*, (pour parler le langage des coulisses) qui soutient mal la majesté de la tragédie, elle a terminé ses débuts sans avoir entièrement fixé l'opinion des connaisseurs. M<sup>lle</sup> Florine lui succède dans cette lice périlleuse : elle y porte une figure noble et régulière, une diction sage, de l'intelligence, de la mesure, de la raison. La manière dont elle a joué *Camille* dans les *Horaces*, annonce qu'elle ne manque point de vigueur ; cependant on lui reproche de ne pas donner aux passions tragiques une expression assez forte et de ne pas les peindre sur son visage : sans doute il faut qu'elle anime davantage sa figure et ses mouvements.

Mais



Mais sans compter qu'il y a dans les premiers débuts un fond de timidité qui trahit souvent les meilleures intentions ; et qui ne permet pas de rendre comme on sent, ne sommes-nous pas un peu gâtés par l'exagération de quelques acteurs, qui le sont, à leur tour, par les applaudissemens frénétiques du public ? Je sais que les vives émotions de l'ame altèrent la voix la plus douce et troublent l'harmonie de la plus touchante figure. Mais ne peut-on les peindre que par des cris et des contorsions ? Il me semble qu'au théâtre, la douleur, le désespoir, et même les passions féroces, comme la haine et la vengeance, doivent conserver de la noblesse et de la grandeur. Les Euménides étaient belles sous le pinceau des anciens ; et c'est ainsi, je crois, que dans l'optique de la scène doivent paraître les traits d'un acteur, lors même qu'il veut exprimer les plus violentes passions. Au reste, je ne prétends pas que M<sup>lle</sup> Florine Bazire doive à des réflexions semblables l'empire qu'elle a conservé sur elle-même, dans les passages les plus entraînants des rôles qu'elle a joués. Je voudrais aussi que dans *Phèdre*, dans *Hermione*, dans *Aménaïde*, elle eut montré plus de chaleur et plus d'abandon. Elle a besoin de conseil, d'étude, de travail ; mais elle a des avantages qu'on peut méconnaître et qui favoriseront beaucoup ses heureuses dispositions ; de la grace, de la beauté, de l'intelligence, une très-bonne diction, une taille qui porte bien le manteau de Melpomène, et dix-huit ans.

Quel doit être le terme de ces débuts ? qui doit en être le juge ? quel en sera le résultat ? Telles sont les questions que la curiosité, l'amour-propre, l'intérêt personnel, et même celui de l'art dramatique, font discuter tous les jours. Sur la première, un ancien usage et peut être aussi le règlement, répond que trois débuts dans trois rôles différens, suffisent aux épreuves ; mais M<sup>lle</sup> Levert en a déjà joué dix, et le caissier de la comédie soutient, à la treizième représentation, que des débuts semblables doivent durer toute l'année. Sur la seconde question, le public qui ne doute de rien et ne se pique pas de modestie, prétend qu'à lui seul appartient le droit de juger ce qu'on lui présente, en vertu d'une magistrature qu'il achète à la porte du théâtre. Ses arrêts sont respectés tant que la toile est levée ; mais ceux qui sont les plus soumis devant lui, se vengent ordinairement de ses hauteurs en rentrant dans les coulisses, et le jugement du par-

terre est souvent cassé dans les foyers. Quel sera donc le résultat des débuts ? C'est la troisième question qui se présente, et pour la résoudre, il faut nécessairement recourir à l'autorité protectrice qui veille sur le premier théâtre de l'Europe : elle est heureusement confiée à un homme, que les talens aimeraient à choisir pour guide, s'ils ne l'avaient pas pour juge, et qui joint à l'esprit le plus aimable, au goût le plus éclairé, la bienveillance la plus polie pour toute espèce de mérite. Nul doute que sa décision ne soit conforme aux intérêts de l'art dramatique, à ceux du Théâtre Français et au vœu du public impartial.

ESMÉNARD.

## NOUVELLES POLITIQUES.

PARIS, 8 Septembre. — *Relation des événemens d'Espagne.*

LES hommes éclairés, partisans des idées libérales, et désireux de voir leur pays régi par une constitution qui garantisse les droits de la nation, sont très-nombreux en Espagne.

Ce royaume renferme aussi beaucoup de personnes qui ont accompagné de leurs vœux les différentes scènes de la révolution en France.

Le tiers du territoire est possédé par le clergé séculier : les moines, presque tous sans aucune instruction, et fanatiques au plus haut degré, exercent une puissante influence sur les classes inférieures du peuple, qui vivent dans une ignorance plus entière en Espagne que partout ailleurs, et qui, sous une telle direction, n'ont fait de progrès depuis plus d'un siècle, que dans le goût des pratiques superstitieuses et de l'oisiveté.

Les événemens successifs de l'Escurial et d'Aranjuez, qui frappèrent d'une atteinte profonde le respect dû au trône, la convocation d'une Junte à Bayonne, pour discuter les bases d'une constitution ; les événemens extraordinaires et imprévus du 2 mai à Madrid ; toutes ces circonstances mirent en jeu les passions, et portèrent au plus haut point d'exaltation les craintes et les espérances.

La faction anglaise ne pouvait manquer de chercher à mettre à profit cette situation des choses. Elle fut toujours très-active et très-puissante dans les ports. Son influence se fit même sentir, dans tous les tems, à Madrid. Elle avait acquis plus de force par les circonstances générales du continent, et par les sacrifices que ces circonstances exigeaient du commerce espagnol. Toutes les intrigues tendirent donc à faire naître la pensée d'abandonner l'alliance de la France pour se mettre en relation avec l'Angleterre, et ce vœu secret eut une part assez considérable dans les événemens d'Aranjuez et dans ceux qui suivirent.

La majeure partie des propriétaires et des hommes éclairés qui constituent, soit la noblesse, soit le haut clergé, était animée d'un bon esprit et des meilleurs sentimens. Mais le parti de l'inquisition et celui des moines, agités par les agens nombreux que l'Angleterre entretenait en Espagne, profitèrent de l'ignorance et de l'aveuglement du peuple, l'abu-

èrent par de fausses rumeurs, mirent les armes à la main des prolétaires, et la sédition éclata à la fin de mai, dans le moment où tous les arrangements relatifs à l'Espagne étaient consommés, et où la Junta se réunissait à Bayonne, et commençait ses opérations.

Des miracles furent solennellement proclamés à Saragosse, à Valladolid, à Valence, à Séville, etc. Ces jongleries, qui ne sont propres qu'à déshonorer la religion et qui seraient impuissantes sur les autres peuples du continent, ont eu sur les habitans de l'Espagne les plus grands effets. Sur les côtes, un parti nombreux, connu par sa haine pour la France et que l'on excitait à faire cause commune avec l'Angleterre pour obtenir la liberté de son commerce, encouragea les passions du peuple et feignit de partager ses erreurs superstitieuses. Les plus funestes désordres résultèrent de ses dispositions; ils éclatèrent presque en même tems dans les provinces méridionales, dans les provinces de Navarre et d'Aragon, en Estramadure, dans les Castilles et dans les provinces de Léon, des Asturies et de Galice.

Ils commencèrent le 27 mai dans les provinces méridionales. Don Miquel de Saavedra, conseiller-d'Etat, était capitaine-général du royaume de Valence. Il voulut s'opposer aux desseins des insurgés. Sa vie étant menacée, il se réfugia à Requena. Les insurgés informés du lieu de sa retraite, s'y portèrent en foule, se saisirent de sa personne, le ramenèrent à Valence, et le massacrèrent près de l'hôtel du comte de Cerebellon, qui paraissait jouir de leur confiance, et dont les efforts furent inutiles pour le sauver. La tête de don Miquel de Saavedra fut mise au bout d'une pique, promenée dans toutes les rues, et ensuite placée au haut d'une pyramide, sur la place de Santo-Domingo. Le marquis d'Arneva était destiné au même sort; mais il parvint à échapper aux insurgés.

Dans les premiers momens de l'insurrection de Valence, les insurgés avaient exigé que tous les Français domiciliés dans le royaume fussent conduits à la citadelle, et leurs biens confisqués. Quelques jours après ils traînèrent en prison l'équipage d'un bâtiment français, qui, poursuivi par une frégate anglaise, s'était réfugié sur la côte espagnole. Le 14 juin, dans un nouvel accès de fureur, ils s'emparèrent de ces prisonniers et les égorgèrent. Le 17 juin, les membres de la Junta qui, sous peine de la vie, avaient été forcés de prendre part à ce complot, dénoncèrent par un acte solennel et vouèrent à l'exécration générale l'instigateur de ces atrocités. Celui que la Junta désigna pour tel, fut un nommé Balthazar Calbo, ministre des autels et membre du chapitre de San-Isidoro de Madrid.

A Cuenca, le corrégidor et l'intendant furent chargés de chaînes et emmenés par les paysans attroupés, qui, avant de partir, pillèrent les maisons et maltraitèrent cruellement les familles de ces deux respectables magistrats.

A Carthagène, le peuple mit à mort le gouverneur qui avait long-tems joui de la considération générale.

A Grenade, le 30 mai, le générale Truxillo, gouverneur de Malaga, arriva dans cette ville. Il fut assassiné par le peuple, son corps fut traîné dans les rues, coupé en morceaux et ensuite brûlé.

A Algésiras, le 2 Juin, le consul de France fut jeté en prison. Le peuple mutiné demanda sa tête, et la fermeté des gens de bien s'opposa à ce nouveau crime.

A Saint-Lucar de Barameda, le 4 juin, le gouverneur de la ville, général distingué par son rang et son mérite, fut massacré par le peuple.

A Jaen, les paysans forcèrent les habitans d'abandonner leurs maisons et leurs propriétés, massacrèrent le corrégidor et pillèrent la ville. Séville, ayant levé l'étendard de la révolte, forma une Junta d'insur-

rection ; et une partie des soldats du camp de Saint-Roch et de Cadix , attirés par la forte paie que promettaient les insurgés , déserta et se réunit à eux. Pour premier essai de leur puissance, ils massacrèrent le comte d'Aquila, l'un des hommes les plus considérés de Séville ; un capitaine de contrebandiers fut nommé chef, et les insurgés, composés de moines, de déserteurs, de contrebandiers, marchèrent en armes pour défendre l'entrée de Cordoue.

A Cadix, le 27 et le 28 mai, le peuple se souleva contre le lieutenant-général Solano, marquis del Soccoro, qui était capitaine-général de la province et gouverneur de la ville, homme jusqu'alors généralement adoré. Les insurgés enlevèrent des armes dans les casernes, et un canon sur le rempart, attaquèrent l'hôtel du gouverneur, parvinrent à se saisir de sa personne, et le massacrèrent de la manière la plus atroce.

A la Caroline, le corrégidor voulant s'opposer aux désordres, fut décapité par le peuple.

Des événemens non moins affreux se passaient dans les provinces de Navarre, d'Arragon et de Catalogne.

A Saragosse, les paysans fusillèrent le colonel espagnol du régiment du Roi, dragons ; et 35 autres officiers de leur parti, contre lesquels ils se révoltèrent, furent saisis par eux et mis à mort avec les circonstances les plus cruelles.

La même haine pour toute espèce d'autorité et pour tous les hommes revêtus du pouvoir et de la considération publique, produisit des effets non moins atroces en Estramadure et dans les Castilles.

A Badajoz, le 30 mai au matin, la sédition se manifesta et fut en un instant à son comble. L'hôtel du gouverneur, comte de la Torre del Freno, fut assailli. Les insurgés demandèrent qu'on les enrôlât et qu'on leur donnât des armes. Le gouverneur parut sur son balcon pour les exhorter à rentrer dans l'ordre. L'évêque était à côté de lui. Les furieux ne voulurent rien entendre. Ils forcèrent la garde du palais, montèrent à l'appartement du gouverneur, l'en arrachèrent, et le traînèrent jusqu'à la porte des Palmes, où il le massacrèrent à coups de bâton et à coups de couteau ; il portèrent son corps nu et sanglant sous les yeux de sa femme, et mirent le palais au pillage.

A Valladolid, le 5 juin, le général don Miquel Ceballos, commandant du génie à Ségovie, fut conduit en vertu d'un ordre du général Cuesta dans les cachots de Carbonero. Les insurgés l'enlevèrent de sa prison, le mirent en pièces sur le Campo-Grande, en présence même de sa femme et de ses enfans, portèrent sa tête au bout d'une pique, et se partagèrent ses membres, qui furent traînés en triomphe dans toutes les rues.

A Talavera, le 5 juin, le corrégidor voulut réprimer les mutins ; ils demandèrent sa tête, et ce fut au courage de quelques hommes de bien qu'il dut le bonheur de se sauver et d'échapper à la mort.

Les provinces de Léon et des Asturies étaient dans le même tems en proie à des scènes aussi sanglantes.

A la Corogne, le 29 mai, le général Filangieri voulut employer la persuasion pour ramener les paysans attroupés. Il allait être tué d'un coup de fusil, lorsqu'un officier d'artillerie se plaça au-devant de lui et lui sauva la vie. Le lendemain 30, les insurgés s'emparèrent du palais du gouverneur, qui s'était réfugié au couvent de Santo-Domingo, et le palais fut saccagé.

Au Ferrol, le 22 juin, la maison du lieutenant-général de marine Obregon fut pillée. Cet officier, trouvé dans les fabriques d'Isquiendo, fut jeté dans les cachots de Saint-Antoine.

Dans le royaume de Léon, à la date du 22 juin, les paysans s'étaient

portés en foule dans plusieurs villes, bourgs et villages, et avaient fait tomber les têtes des principaux citoyens. On annonçait que le gouverneur de la Corogne, le corégidor de Léon et le comte de Castro Fuorte, colonel des milices de Valto, remis entre les mains du général Cuesta, allaient être livrés au bourreau.

De tous côtés, les hommes qui, par leurs dignités, leur rang, leurs vertus, leur fortune, étaient en possession de la considération publique, payaient de leur tête leur résistance courageuse à l'oppression et leur dévouement à la patrie. Des comités d'insurrection s'emparaient des caisses, s'organisaient et faisaient peser sur les hommes de bien la plus cruelle terreur.

Les ministres, les membres de la Junte de Madrid et de la Commission du gouvernement, employaient tous les moyens de conciliation; mais leurs efforts étaient inutiles, et ne pouvaient ramener à l'obéissance des hommes ignorans et fanatisés, que la superstition et la ruse égaraient, et qui se livraient avec fureur à l'amour du pouvoir et à l'atrait du pillage.

Cette effervescence était le résultat inévitable de l'état d'incertitude, de souffrance et de malaise dans lequel un mauvais gouvernement avait jeté la nation espagnole. Elle avait été préparée, excitée par les intrigues et la corruption de l'Angleterre, et par le désordre des idées publiques, qui était né lui-même de la faiblesse de ceux qui gouvernaient, de la divergence des opinions politiques et des partis qui s'étaient formés contre l'autorité suprême. Il fallut avoir recours aux armes, pour réprimer les excès et en imposer aux malveillans.

Le maréchal Bessières fit le premier marché différens détachemens sur Logronno, Sarragosse, Ségovie, Valladolid et Saint-Ander. Ces colonnes, toutes peu nombreuses, obtinrent partout les plus grands succès, sans éprouver aucune perte notable.

La ville de Logronno s'était mise en insurrection; elle avait pris pour chef un tailleur de pierres reconnu pour un des plus mauvais sujets du canton. Le général Verdier eut ordre de se mettre en marche avec deux bataillons. Il investit la ville, le 6 juin, mit en déroute les insurgés; leur prit six mauvaises pièces de canon qu'ils avaient déterrées, fit punir les plus séditeux, et remit à la tête de la ville les principaux citoyens qui avaient été jetés en prison. Il entra ensuite à Vittoria.

Le général Frère avait marché sur Ségovie, où des mouvemens s'étaient aussi manifestés; il était à un quart de lieue de cette ville, le 7 juin, lorsqu'il envoya un parlementaire aux magistrats, pour les inviter à faire rentrer les insurgés dans le devoir. Leur nombre était de 5000 hommes avec 30 pièces d'artillerie enlevées dans le parc de Ségovie. Ils ne laissèrent point avancer le parlementaire, et l'accueillirent à coups de canon. Le général ordonna aussitôt l'attaque; la place fut emportée de vive force; beaucoup d'insurgés périrent dans le combat. Un grand nombre fut fait prisonnier, et l'on s'empara de tous leurs canons.

La ville, délivrée du rassemblement insurgé et rendue à elle-même, fit sa soumission.

Le général Lasalle marcha de Burgos sur Torquemada, où se trouvaient 6000 insurgés, qu'il fit attaquer le 7 par 500 chasseurs à cheval. Ces insurgés furent dissipés, en laissant 1200 hommes sur le champ de bataille. Le petit village de Torquemada fut incendié.

Le général Lasalle marcha le 8 sur Palencia. A son approche, une députation, présidée par l'évêque, vint offrir la soumission de la ville, qui entra aussitôt dans le devoir.

Le général Lasalle avait employé le 9 et le 10 à désarmer la ville et la province de Palencia. Le 12, il se dirigea sur Duennas, où il fit sa jonction avec le général Merle, et d'où il continua sa marche sur Valladolid. Cette ville avait levé l'étendard de l'insurrection, et le général Cuesta, capitaine-général, s'était mis à la tête des mécontents. Il avait pris position à Cabezon avec 7000 insurgés et 6 pièces de canon.

Après avoir reconnu la position occupée par les insurgés, le général Lasalle les fit attaquer au pas de charge, par le général Sabatier, tandis que le général Merle faisait ses dispositions pour leur couper la retraite sur Valladolid. Le feu ne dura qu'une demi-heure. Les insurgés, complètement battus, se dispersèrent de toutes parts, laissant sur le champ de bataille leurs canons, 4000 fusils et environ 1000 morts.

L'évêque de Valladolid, avec les principaux curés de la ville, vint au-devant du général Lasalle, demandant le pardon pour la cité et pour ses habitans. La division française entra à Valladolid au milieu d'une multitude qui avait mérité un châtement sévère, et qui voyait avec admiration la clémence et la générosité des Français. La ville et la province ont été désarmées. Dix membres du corps municipal de Palencia, de Ségovie et de Valladolid, furent députés auprès de S. M. C. à Bayonne, pour solliciter sa clémence et lui offrir l'hommage de la fidélité de leurs concitoyens.

L'évêque de Saint-Ander ayant excité ses diocésains à l'insurrection, et s'étant livré lui-même à tous les excès, le général Merle se dirigea vers les montagnes de Saint-Ander, où se portait également le général Ducos.

Le 21, à trois heures du matin, il attaqua les insurgés avant Lantuenno; il les chassa de toutes leurs positions, et leur prit deux pièces de canon de 18, qu'ils n'avaient eu le temps de tirer que deux fois à mitraille, et dont personne n'avait été atteint. La perte des insurgés a été considérable.

Le général Ducos était arrivé le 20 à Soncillo. Il y avait attaqué les insurgés et les avait poussés vigoureusement pendant plus d'une lieue.

Le 21, il les avait également attaqués et mis en déroute dans le passage de la Venta de l'Escudo, qui était défendu par quatre pièces de canon et 3000 hommes. Le 22, il était à quatre lieues de Saint-Ander. Le 23, le général Merle et le général Ducos sont entrés à Saint-Ander, l'un par le chemin de Torre de la Véga; l'autre, par celui de l'Escudo. Après l'arrivée des troupes françaises, on a vu, de toutes parts, les paysans rentrer dans leurs maisons, et les habitans de Saint-Ander revenir dans la ville.

La ville de Saint-Ander s'étant soumise, prêta solennellement serment de fidélité à S. M. C., comme l'avaient fait Ségovie, Palencia et Valladolid.

Ainsi en peu de jours les troupes aux ordres du maréchal Bessières avaient pris 30 pièces de canon et 50,000 fusils, et avaient désarmé Palencia, Valladolid et le pays de la Montagne; ce qui maintint la tranquillité dans la Navarre, dans le Guipuscoa, l'Alava et la Biscaye.

Pendant les premières opérations du maréchal Bessières, des troubles s'étaient aussi manifestés à l'extrémité méridionale de la Navarre et en Arragon.

Le général Lefebvre des Nouettes partit de Pampelune à la tête de

3000 hommes, que composaient en grande partie les lanciers polonais et le premier régiment de la Vistule.

Il se dirigea sur Tudela, où il y avait un rassemblement de 3 à 4000 hommes venus de Sarragosse. Il les attaqua et les dispersa le 9 juin. Il s'empara de six pièces de canon et fit justice des chefs de l'insurrection.

Il fit rétablir le pont de l'Ebre qui avait été brûlé, et, à la tête des lanciers polonais, il marcha sur Mallen, où un nouveau secours envoyé aux insurgés par la ville de Sarragosse, avait pris position.

Il y arriva le 13, et l'attaque commença aussitôt. Une seule charge des lanciers polonais suffit pour culbuter les insurgés qui prirent la fuite en abandonnant les cinq pièces de canon qu'ils avaient avec eux.

Les choses se passèrent de même, le 14, à Alagon. Les insurgés y avaient trois à quatre mille hommes. Ils furent mis en déroute et perdirent leurs canons.

Ils n'opposèrent pas plus de résistance, le 16, dans les champs d'oliviers et dans les faubourgs de Sarragosse.

Les combats d'Épila et de Monte-Torrero, des 23 et 27, eurent de semblables résultats.

Dans ces différentes expéditions, les insurgés ont eu deux ou trois mille hommes tués et beaucoup de blessés. On leur a fait un grand nombre de prisonniers, et on leur a pris tous leurs canons, c'est-à-dire, une trentaine de pièces. Notre perte a été légère; elle s'est élevée à 20 ou 30 hommes tués, et à 60 ou 80 blessés.

Le général Verdier joignit le général Lefebvre devant Sarragosse, et commença à investir la place.

Le 2 juillet, après avoir fait jouer quelques obusiers, il fit attaquer et enlever le couvent de Saint-Joseph, qui couvrait une partie de l'enceinte de la ville de Sarragosse.

Du 2 au 13 juillet, les dispositions furent faites pour resserrer toujours davantage les insurgés, et pour rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'un pont de radeaux sur l'Ebre.

Le 11, le passage de la rivière avait été effectué de vive force, et des troupes s'étaient établies sur la rive gauche pour favoriser la construction du pont, qui fut terminé le 12, à midi. Pendant ce tems, divers corps d'insurgés s'étaient rassemblés dans la campagne pour gêner les communications. Ils furent battus à Almunia, à Catalayud, et à Tauste, sur la route de Tudela; ils perdirent, dans ces affaires partielles beaucoup d'hommes et de munitions.

Les troupes qui occupaient la rive gauche du fleuve devant Sarragosse, éprouvèrent aussi plusieurs attaques de la part de détachemens sortis de la ville: les insurgés furent toujours repoussés avec grande perte, la baïonnette dans les reins, et ils perdirent dans ces différens combats, et notamment à Jouslival, beaucoup de monde et plusieurs pièces de 8.

Le blocus de la place, où s'étaient jetés les divers partis d'insurgés, qui avaient fait des efforts inutiles pour tenir la campagne, se trouva alors entièrement terminé.

Le général Duhesme commandait en Catalogne, et son quartier-général était à Barcelonne. Des rassemblemens se formèrent aussi dans quelques parties de son commandement.

Les premiers symptômes d'insurrection s'étaient manifestés dans les villes de Manrese et de Tarragone. Sur les invitations qui leur avaient été faites, elles promirent de se soumettre. Cette promesse ne s'effectuant

point, le général Swartz occupa Manresa, et le général Chabran, Tarragone.

Le général Swartz eut ordre de se diriger par la route de Lerida, et de fouiller le Montserat, où on était informé qu'il y avait des rassemblemens. Le 6 juin, il rencontra les insurgés à Bruck; les força et leur tua beaucoup de monde. Il eut de semblables succès à Esparguera, à Martorell et à Molinos del Ré.

D'autres rassemblemens de paysans insurgés s'étaient fortifiés avec du canon sur la rivière de Lobrega; ils s'étaient emparés de l'artillerie qui se trouvait sur les côtes. Le général Duhesme les fit attaquer. Ils furent forcés partout du 8 au 10 juin, et leur artillerie leur fut prise. Cette expédition se termina sans aucune perte de notre côté, et avec beaucoup de perte de la part des insurgés.

De nouveaux rassemblemens descendus des montagnes avaient coupé le chemin de Montgat et de Moncada, et avaient occupé le petit château de Montgat, où ils s'étaient retranchés. Ils furent attaqués le 17, et dissipés presque aussitôt. Le château de Montgat fut emporté d'assaut; les insurgés perdirent beaucoup de monde, leurs drapeaux et vingt pièces de canon de tous calibres.

Le général Lecchi, poursuivant les fuyards, arriva dans la ville de Mattaro qui avait été mise en défense et barricadée. Il l'attaqua avec la même rapidité, s'en empara et prit dix pièces de canon en batterie.

Le général Duhesme dirigea la même colonne sur les défilés de Saint-Paul; il les attaqua le 19, et sans que les troupes eussent presque besoin de s'arrêter, il les força et prit dix pièces de canon.

Après ces différentes affaires, qui avaient pour objet d'assurer ses communications, le général Duhesme rentra à Barcelonne. Il n'avait eu que cent hommes tués ou blessés. La perte des insurgés était extrêmement considérable.

Pendant ces opérations, une nouvelle ligne d'insurgés s'était formée derrière le Lobrega, grossi par la fonte des neiges et par les pluies qui tombaient depuis plusieurs jours dans les montagnes. Ils avaient à Molinos del Ré, une batterie de trois pièces de canon qui balayaient le pont de pierres coupé dans plusieurs endroits; tous les gués étaient retranchés jusqu'à l'embouchure du fleuve; la droite des insurgés s'appuyait à la mer; deux pièces de campagne attelées se promenaient derrière la ligne.

Le 30 juin au matin, les troupes se mirent en marche pour attaquer les insurgés. Le général Goullus et le général de brigade Bessières se portèrent à l'embouchure de la rivière, forcèrent le passage et remontèrent la rive droite en prenant à revers toutes les positions des insurgés, qui ne résistèrent point, et éprouvèrent une perte considérable. En même tems la division du général Lecchi attaquait le pont de Molinos del Ré, s'en emparait et enlevait le trois pièces de canon qui défendaient le passage. Les débris du rassemblement, battus de tous côtés, se retirèrent sur Martorell, qui était leur point de ralliement. Le général Lecchi les suivit, l'épée dans les reins, les dispersa et occupa la position. On ne peut calculer leur perte en hommes. On a ramassé, sur le champ de bataille, 4000 fusils, et l'on a pris tout ce qui restait de canons aux insurgés.

Du côté de Figuières, des rassemblemens de paysans s'étaient formés pour intercepter les communications de cette ville. Le général de division Reille s'y porta de Bellegarde, le 5 juillet. Après avoir battu et dissipé les insurgés, il ravitailla la place et renforça la garnison.

Pendant que les événemens dont on vient de faire le récit se passaient dans la Biscaye, la Navarre, l'Arragon et la Catalogne, l'insurrection ayant éclaté dans le royaume de Valence, le maréchal Moncey se mit en mouvement avec son corps d'armée.

Le 21 juin, il rencontra les insurgés retranchés sur les belles positions qui environnent le village de Pesquera, et défendant, avec quatre pièces de canon, le pont sur la rivière de Cabriel et l'entrée du défilé. Le pont et le défilé furent forcés; les insurgés perdirent leurs canons, 500 suisses et gardes espagnols passèrent dans nos rangs.

Les insurgés, ralliés à leur principale armée, se retirèrent à Las Cabrerias, en avant de Siete Annas, où ils se retranchèrent dans une position qu'ils regardaient comme inexpugnable.

Le 24, le maréchal Moncey les aperçut, occupant en effet une position très-escarpée et très-difficile à emporter. Attaqués avec la plus grande impétuosité, ils furent chassés de mamelon en mamelon, perdirent successivement toutes leurs positions, s'enfuirent en désordre et abandonnèrent leurs canons au nombre de douze pièces, leurs munitions et presque tous leurs bagages.

L'armée continua sa marche sur Valence, où une junte insurrectionnelle s'était formée. Elle rencontra les insurgés à une lieue et demie de cette ville. Ils s'étaient retranchés derrière le canal, et défendaient avec du canon le pont de la grande route qui est située au village de Quarte, lequel avait été coupé. L'artillerie prit aussitôt position. Les troupes marchèrent en colonne sur plusieurs points, et en moins d'une heure, les lignes furent forcées, le pont fut rétabli, le village de Quarte enlevé, cinq pièces de canon prises et les insurgés entièrement dispersés.

Le lendemain 28, dès la pointe du jour, le maréchal Moncey se porta sur Valence. Les environs de cette ville sont coupés par une grande quantité de canaux, et couverts de jardins et de maisons; les faubourgs se prolongent jusqu'aux portes. Le maréchal Moncey ordonna l'attaque: l'impétuosité française franchit tous les obstacles; les faubourgs furent enlevés et jonchés de morts. Vingt pièces de canon furent prises; mais les remparts, couverts par des fossés pleins d'eau, étaient à l'abri d'un coup de main. Le maréchal posa son camp, attendant l'arrivée de quelques pièces de grosse artillerie.

Quelques jours après, il fut informé qu'une division de 5 à 6000 insurgés voulait tenir la campagne. Il marcha sur elle et se porta sur la rive droite du Xucar. Les hauteurs sont aussitôt attaquées et enlevées; les insurgés sont dispersés; ils perdent plusieurs pièces de canon, et sont menés battant jusqu'au col d'Almanza.

Le 3, ils furent forcés dans ce défilé; un grand nombre y trouva la mort. Nos troupes occupèrent Almanza, où le maréchal Moncey reçut l'ordre de position à Saint-Clément. Il avait rassemblé la grosse artillerie nécessaire pour attaquer Valence; et il était au moment de marcher sur cette place, lorsque les événemens de l'Andalousie en décidèrent autrement.

Dans ces divers mouvemens, où le maréchal Moncey a livré six combats, il a tué beaucoup de monde à l'ennemi, a pris cinquante pièces d'artillerie et trois drapeaux. Sa perte a été de deux cents tués et cinq cents blessés.

Pendant ces différentes opérations, le peuple de Cuença s'était porté aux plus grands excès contre un officier et plusieurs soldats français. Le général de brigade Caulaincourt eut ordre de se mettre en marche et d'aller le punir. Il partit de Taramon le 1<sup>er</sup> juillet, et arriva le 3, à

quatre heures du soir, à Cuença. Les insurgés paraissaient vouloir défendre les approches de la ville; ils étaient au nombre de 3 à 4000 hommes avec deux pièces de canon. Le général Caulaincourt les fit attaquer sur le champ; ils perdirent leur artillerie, furent mis tellement en déroute qu'ils ne pensèrent plus à défendre la ville, et se jetèrent de tous côtés dans les montagnes, laissant leurs armes et sept à huit cents hommes tués ou blessés. La ville, que tous les habitans avaient abandonnée à l'approche des Français, fut livrée au pillage.

Le général Dupont, parti de Madrid à la fin de mai, s'était porté sur l'Andalousie. Dans les premiers jours de juin il avait passé la Sierra-Morena, et s'était dirigé sur le Guadalquivir. Arrivé à Andujar, il avait appris qu'une junte insurrectionnelle s'était formée à Séville, soulevait les provinces de Cordoue, de Grenade, de Séville, et une partie de celle de Jaen, et qu'un rassemblement nombreux devait s'être formé aux environs de Cordoue: il se mit aussitôt en mouvement. Le 6 Juin il avait occupé Montoro, Carpio et Bugalene, sans avoir rencontré les insurgés; mais il fut alors informé, par une reconnaissance dirigée sur Alcolea, à peu de distance de Cordoue, qu'ils étaient en force sur ce point, et qu'ils paraissaient vouloir disputer le passage du Guadalquivir.

Le point d'Alcolea est très-long et d'un difficile accès; il était défendu par une tête de pont, par des batteries disposées sur une éminence, et par de l'infanterie qui faisait d'une rive à l'autre un feu de mousqueterie très-vif. La première attaque fut faite le 7 à la pointe du jour. On s'aperçut que le pont n'était pas coupé, et l'attaque de ses retranchemens, dont les fossés étaient très-profonds, fut aussitôt ordonnée. La tête de pont, le pont et le village d'Alcolea furent emportés en très-peu d'instans. Les insurgés s'enfuirent dans le plus grand désordre, abandonnant leurs pièces et un grand nombre d'hommes tués et blessés.

Tout ce qui avait échappé au combat d'Alcolea se retira sur Cordoue, sans oser tenir le camp que les insurgés avaient en avant de la ville, et on y trouva des armes de forme bizarre et inusitée, des piques et des fusils anglais.

Ce corps d'armée étant arrivé devant Cordoue, le général fit demander le corrigidor, et envoya le prieur d'un couvent pour inviter à ne point faire de résistance, et à accepter la clémence qui était offerte. Ces mesures ayant été inutiles, et les insurgés, qui étaient au nombre de 15,000 hommes de levées insurrectionnelles et de 2000 hommes de troupes réglées, faisant feu de toutes parts, le canon battit en brèche, les portes furent enfoncées et la ville fut enlevée de vive force.

Le succès de cette journée a été complet; l'ennemi a perdu beaucoup de monde, et le calme a été rétabli dans la ville.

Le 19, le capitaine Baste fut envoyé, avec une colonne de 900 hommes d'infanterie, 100 hommes de cavalerie et de l'artillerie, pour faire des vivres à Jaen. Il se fit précéder par deux parlementaires sur lesquels les insurgés tirèrent. Le lendemain, à six heures du matin, il attaqua le camp retranché, le château fort et la ville. L'attaque fut vive, toutes les positions furent emportées. Les insurgés perdirent 200 hommes tués et 500 blessés. La colonne n'eut que cinq hommes blessés.

Cependant deux divisions de contrebandiers, formant à peu près 3000 hommes, s'étaient portées sur la Sierra-Morena, et interceptaient les communications avec Madrid. Le duc de Rovigo, qui avait pris le commandement après le départ du grand-duc de Berg, fit marcher le général Vedel, avec sa division, et la division Gobert.

Le général Vedel arriva le 26 juin aux défilés de Penna-Pennor. Voir l'ennemi, l'attaquer, le mettre en déroute, ce fut l'affaire d'un instant.

Les insurgés perdirent 600 hommes, leur artillerie et leurs munitions de guerre et de bouche. Nous eûmes deux hommes tués et dix blessés. La jonction du général Vedel avec le général Dupont fut ainsi opérée.

Le général Dupont plaça le général Vedel à Baylen, et le général Gobert à la Caroline.

Il occupa avec sa première division Andujar, sur le Guadalkivir où il fit une tête de pont. Une autre tête de pont fut construite au village de Manjibar sur la route de Jaen à Baylen.

Il était important de tenir le poste de Jaen, puisque ce poste étant plus près de la ligne de communication qu'Andujar, cette dernière position cessait d'être tenable du moment où Jaen était occupé par l'ennemi. Le général de brigade Cassagne fut envoyé à Jaen. Il eut dans les premiers jours de juillet plusieurs combats d'avant-garde où il fut toujours victorieux.

La situation du général Dupont, qui avait d'abord donné de l'inquiétude, ne devait plus en causer aucune, puisqu'il était renforcé, et qu'il pouvait dans une journée mettre les défilés de la Sierra-Morena entre l'ennemi et lui. Il avait plus de forces qu'il n'en fallait, sinon pour soumettre la province, du moins pour être à l'abri de tout événement.

Telle était la situation des choses vers le 20 juillet, époque de l'entrée du roi d'Espagne. Partout les insurgés avaient été dissipés, désarmés, soumis ou contenus. Ils n'avaient opposé nulle part une résistance de quelque considération.

Les opérations du siège de Saragosse étaient poursuivies avec activité. L'artillerie nécessaire y était arrivée de Bayonne et de Pampelune. Les insurgés avaient fait le 23 juillet une sortie sur les troupes qui occupaient la rive gauche de l'Ebre. Le 30, un rassemblement dont le 3<sup>e</sup> bataillon des volontaires d'Arragon formait le noyau, s'était avancé pour tenter de s'introduire dans la place et de la secourir. Les insurgés, dans toutes leurs tentatives avaient été constamment repoussés avec une grande perte, forcés, culbutés et poursuivis l'épée dans les reins.

Le 4 août, à la pointe du jour, une brèche ayant été reconnue praticable, l'assaut fut donné. La porte de San Ignacio et celle des Carmes furent enlevées. Après des combats opiniâtres qui durèrent pendant plusieurs jours, quatorze couvens qui avaient été retranchés, les trois quarts de la ville, l'arsenal et tous les magasins se trouvèrent occupés. Les habitans paisibles qui, encouragés par les progrès des Français, arboraient le drapeau blanc ou venaient en parlementaires pour proposer de se soumettre, étaient massacrés par les insurgés; à la tête desquels on voyait des moines devenus capitaines, colonels. Un grand nombre de ces misérables a péri, et la malheureuse ville de Saragosse a été presque détruite par les sapes, les bombes et les incendies.

Cependant toute l'armée de ligne espagnole de Galice et d'Andalousie avait pris part à l'insurrection. Les troupes de ligne qui s'étaient trouvées à Madrid, à Saint-Sébastien, à Barcelone, etc., avaient déserté pour rejoindre les insurgés. Les Français étant entrés en amis dans l'Espagne, et agissant de concert avec les ministres, les conseils et les principaux citoyens n'avaient pas voulu désarmer les troupes espagnoles, et avaient persisté trop long-tems à ne se porter à aucun acte hostile. L'expérience a prouvé combien cette générosité était funeste.

On fut bientôt informé qu'un corps de 35,000 hommes avec 40 pièces d'artillerie attelées, était réuni à Benavente; qu'il avait avec lui des commissaires et des officiers anglais, et tous les prisonniers espagnols qui s'étaient trouvés en Angleterre, que le gouvernement avait renvoyés en Espagne, et que l'on reconnaissait à l'uniforme rouge qu'ils avaient reçu à Londres.

Cette armée prit sa direction comme si elle eût voulu se porter sur Burgos. Le maréchal Bessières marcha à sa rencontre avec les divisions d'infanterie des généraux Mouton et Merle, et avec la division de cavalerie du général Lasalle, formant ensemble 12,00 hommes.

Le 14, à la pointe du jour, il rencontra l'ennemi, occupant une étendue immense de terrain sur les hauteurs de Medina-del-Riosecco. Aussitôt que la position de l'ennemi fut reconnue le maréchal prit la résolution d'attaquer par sa gauche. Le général Darmagnac, à la tête de sa brigade, s'est trouvé le premier engagé. Dans le même moment, l'attaque a été générale. Le général de division Mouton s'est emparé à la baïonnette de la ville de Medina-del-Riosecco. Les généraux Lasalle, Ducos et Sabatier enlevèrent leur camp au cri de *vive l'Empereur!* Toutes les positions furent emportées. L'ennemi fut enfoncé et culbuté à la baïonnette. Toute l'artillerie, montant à 40 pièces de canon, a été prise, et l'armée insurgée espagnole, mise dans une déroute complète. Six mille hommes ont été fait prisonniers. Plus de dix mille sont restés sur le champ de bataille. Les bagages et les munitions sont tombés en notre pouvoir. Un grand nombre d'officiers supérieurs a été tué. Les 10<sup>e</sup> et 22<sup>e</sup> de chasseurs, et en général toutes les troupes se sont couvertes de gloire. Le colonel Piéton, du 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs, officier du plus grand mérite, a été tué. Le général Darmagnac a été légèrement blessé, ainsi que le major commandant le 13<sup>e</sup> régiment provisoire. L'adjutant commandant Guilleminet, chef d'état-major du maréchal Bessières, a montré beaucoup de talent et d'activité. Le maréchal n'a eu que 300 hommes tués ou blessés.

L'ennemi, dans sa déroute, s'enfuit jusqu'à Benavente, où il ne s'arrêta qu'un moment, et d'où il se porta sur Labenara, Astorga et Léon. Il a laissé à Villa-Pardo 5 milliers de poudre et 100,000 cartouches d'infanterie. Le colonel anglais, qui était à l'armée en qualité de commissaire, s'était retiré, avant la bataille, sur Lugo.

Le maréchal Bessières, poursuivant l'ennemi arriva, le 19 à Benavente, où il trouva 10,000 fusils, 26 milliers de poudre et 200,000 cartouches, que les insurgés avaient abandonnés dans la rapidité de leur fuite. Il reçut une lettre de soumission des habitans de Zamora, et le lendemain 20, il entra dans cette ville, d'où il se dirigea sur Majorga, où il était informé que le général Cuesta, qui avait passé à Léon avec 500 chevaux seulement avait ordonné aux fuyards de se réunir.

Arrivé à Majorga, une députation de Léon lui fut présentée; le général Cuesta avait abandonné cette ville en y laissant 12,000 fusils neufs, beaucoup de pistolets, de sabres, de munitions, et 5 pièces de canon.

Le 26, le maréchal Bessières entra à Léon. L'évêque était venu à deux lieues au-devant de lui, et les magistrats avaient reçu l'armée hors des portes, protestant de la soumission des habitans, et sollicitant pour la ville et pour la province l'indulgence et la protection du vainqueur.

Par cette victoire importante, les provinces de Léon, de Palencia, de Valladolid, de Zamora et de Salamanque, se trouvaient soumises et désarmées, et les communications étaient assurées avec le Portugal.

Tous ces succès, joints à l'arrivée du roi à Madrid, faisaient présager une heureuse et prompte issue aux affaires d'Espagne, lorsque le général Dupont, après une série d'événemens que nous ne pouvons décrire, puisqu'ils doivent être l'objet de recherches, de rapports et d'interrogations, fit la triple faute de laisser couper sa communication avec Madrid; ce qui est pis encore, de se laisser séparer des deux tiers de ses forces restées à six lieues de sa communication; et enfin de se battre, le 19 juillet avec le tiers de son monde, dans une position désavantageuse, après une marche forcée de nuit, et sans avoir eu le tems de prendre du repos.

Il y a peu d'exemples d'une conduite aussi contraire à tous les principes de la guerre: Ce général, qui n'a pas su diriger son armée, a ensuite montré dans les négociations encore moins de courage civil et d'habileté. Comme Sabinus Titurius, il a été entraîné à sa perte par un esprit de vertige, et il s'est laissé tromper par les ruses et les insinuations d'un autre Ambiorix; mais, plus heureux que les nôtres, les soldats romains mourent tous les armes à la main.

Cette nouvelle inattendue, plus importante encore par l'audace qu'elle devait donner aux insurgés, les avis que l'on recevait que de nombreux débarquemens d'Anglais menaçaient les côtes de la Galice, et la chaleur accablante de la saison qui contrariait la rapidité des mouvemens que les circonstances auraient exigés, déterminèrent le roi à concentrer ses troupes, et à les placer dans un pays moins ardent que les plaines de la Nouvelle-Castille, et dont la position pût offrir en même-tems un air plus doux et des eaux plus salubres.

Le roi quitta Madrid le 1<sup>er</sup> août, et toute l'armée rentra dans des quartiers de rafraîchissement.

Le 20 août, les insurgés n'étaient point encore entrés à Madrid; ils paraissaient livrés au désordre et à la division.

Le 22, le roi était à Burgos, et les partis envoyés à 15 et 20 lieues n'avaient eu connaissance de l'ennemi dans aucune direction.

Tous les hommes d'un sens droit voient avec douleur l'Angleterre obtenir le triste succès d'établir au milieu des Espagnols une guerre civile dont l'issue ne saurait être douteuse. Mais que peuvent les lumières et la raison de la classe intermédiaire, sur un peuple ignorant, en proie à toute la séduction du fanatisme, des illusions populaires et de la corruption étrangère!

Le général Duhesme est rentré à Barcelone pour réunir son corps et contenir cette ville importante dont il occupe tous les forts.

La croisière anglaise étant parvenue à jeter quelques agens à Bilbao, le peuple de cette ville avait été assez insensé pour se porter à une insurrection à laquelle les négocians et les hommes honnêtes n'avaient pris aucune part. Le général Merlin a marché sur cette place avec deux escadrons et deux régimens d'infanterie; il a enlevé deux couvens de vive force, a désarmé les insurgés et a rétabli le gouvernement de la province. La perte des insurgés a été de 500 hommes. Nous avons eu 3 hommes tués et 22 blessés.

Tel est le récit exact des événemens de la campagne d'Espagne. Il n'y a pas eu un combat, pas une seule action où le courage des troupes ne se soit signalé avec avantage.

Si le général Dupont avait tenu ses troupes réunies, il aurait sans effort culbuté les insurgés; puisque leur armée n'était composée que de trois divisions formant à peine 20,000 hommes.

Les rassemblemens des insurgés méritent à peine de compter dans cette guerre: ils se défendent derrière un mur, une maison, mais ils ne tiennent jamais en pleine campagne, et un escadron ou un bataillon suffit pour en disperser plusieurs milliers. La principale armée des insurgés était celle que le maréchal Bessières a détruite à Medina-de-Rio-Secco.

Tout ce que les papiers anglais ont publié sur les affaires d'Espagne est faux et absurde. L'Angleterre sait fort bien à quoi s'en tenir à cet égard; elle sait aussi ce qu'elle peut espérer de tous ses efforts: son but est d'agiter les Espagnes pour se saisir ensuite de quelques possessions à sa convenance.

Le 5 de ce mois, le sénat s'est assemblé extraordinairement sous la présidence de S. A. S. le prince archichancelier. LL. AA. SS. les princes archi-trésorier, vice-grand-électeur et vice-cométable de l'Empire, étaient présents à la séance.

Deux rapports de S. Exc. le ministre des relations extérieures à S. M. l'Empereur et Roi, ont été présentés au sénat. Le premier, daté de Bayonne, le 24 avril dernier, présente le tableau de la situation politique de l'Espagne et de la décadence de cette monarchie, si intimement liée au sort de la France.

« Dans son état actuel, dit le ministre, l'Espagne mal gouvernée sert mal ou plutôt ne sert point la cause commune contre l'Angleterre. Sa marine est négligée; à peine compte-t-on quelques vaisseaux dans ses ports, et ils sont dans le plus mauvais état; les magasins manquent d'approvisionnement; les ouvriers et les matelots ne sont pas payés; il ne se fait, dans ses ports, ni radoub, ni construction, ni armemens. Il règne dans l'administration le plus horrible désordre; toutes les ressources de la monarchie sont dilapidées; l'Etat, chargé d'une dette énorme, est sans crédit; les produits de la vente des biens du clergé, destinés à diminuer cette dette, ont une autre destination; enfin; dans la pénurie de ses moyens, l'Espagne, en abandonnant sa marine, s'occupe cependant de l'augmentation de ses troupes de terre. De si grands maux ne peuvent être guéris que par de grands changemens. »

Dans le second rapport, en date du 1<sup>er</sup> septembre, le ministre des relations extérieures expose à S. M. l'état actuel de l'Espagne, déchirée par une guerre civile qu'excitent dans ses provinces, les intrigues corruptrices de l'Angleterre. Il joint à ce tableau celui du reste de l'Europe, où le cabinet de Londres ne conserve d'autre allié que la Suède, qu'il trahit et qu'il abandonne avec sa perfidie accoutumée, et qui a déjà perdu ses plus importantes provinces.

A ces deux rapports étaient joints les actes officiels par lesquels le roi Charles IV, et le prince des Asturies D. Ferdinand, ont renoncé solennellement au trône de toutes les Espagnes.

Le sénat a reçu ensuite communication d'un rapport du ministre de la guerre à S. M. I. sur la situation des armées françaises. Il résulte des dispositions que ce rapport présente, que sans affaiblir les autres armées, celle d'Espagne sera portée à 200,000 hommes.

« En sorte, dit le ministre de la guerre, que lorsque la conscription

» de 1810 viendra à être levée, V. M. aura accru ses armées d'Allemagne, du Nord et de l'Italie de plus de 80,000 hommes.

» Et quand pour éviter la crise où l'a entraîné une politique aussi fautive que passionnée, le gouvernement anglais s'agitant de toutes parts, ne craint pas de réunir aux ressources qu'il tire de ses vastes finances et de ses nombreuses flottes, toutes les armes de l'intrigue, de la corruption et de l'imposture, qu'y aurait-il d'extraordinaire que l'immense population de la France offrit le spectacle d'un million d'hommes armés, prêts à punir l'Angleterre et tous ceux qu'elle avait séduits, et présentant partout cette masse de forces pour couvrir du même bouclier l'honneur et la sûreté de la France?

» Quel autre résultat, Sire, devra-t-on attendre d'armées si nombreuses, et d'une position si formidable, si ce n'est le prompt rétablissement du calme en Espagne, celui de la paix maritime, et cette tranquillité générale, l'objet des vœux constants de V. M.? Beaucoup de sang aura été épargné, parce que beaucoup d'hommes auront été prêts à en répandre; un bonheur permanent préparé par les combinaisons de votre puissant génie sera l'effet, Sire, des nouvelles preuves d'amour et de dévouement que vous donneront vos peuples, et de la noble contenance de cette nation que V. M. a désignée sous le nom de Grande à la postérité.»

A ces différens rapports était joint le message suivant :

*Message de S. M. l'Empereur et Roi.*

« Sénateurs, mon ministre des relations extérieures mettra sous vos yeux les différens traités relatifs à l'Espagne, et les constitutions acceptées par la junte espagnole.

» Mon ministre de la guerre vous fera connaître les besoins et la situation de mes armées dans les différentes parties du monde.

» Je suis résolu à pousser les affaires d'Espagne avec la plus grande activité, et à détruire les armées que l'Angleterre a débarquées dans ce pays.

» La sécurité future de mes peuples, la prospérité du commerce, et la paix maritime sont également attachées à ces importantes opérations.

» Mon alliance avec l'Empereur de Russie ne laisse à l'Angleterre aucun espoir dans ses projets. Je crois à la paix du continent; mais je ne veux ni ne dois dépendre des faux calculs et des erreurs des autres cours, et puisque mes voisins augmentent leurs armées, il est de mon devoir d'augmenter les miennes.

» L'empire de Constantinople est en proie aux plus affreux bouleversemens; le sultan Sélim, le meilleur empereur qu'ait eu depuis

long-tems les Ottomans, vient de mourir de la main de ses propres neveux. Cette catastrophe m'a été sensible.

» J'impose avec confiance de nouveaux sacrifices à mes peuples, ils sont nécessaires pour leur en épargner de plus considérables, et pour nous conduire au grand résultat de la paix générale qui doit seul être regardé comme le moment du repos.

» Français, je n'ai dans mes projets qu'un but, votre bonheur et la sécurité de vos enfans; et si je vous connais bien, vous vous hâterez de répondre au nouvel appel qu'exige l'intérêt de la patrie. Vous m'avez dit si souvent que vous m'aimiez ! Je reconnaitrai la vérité de vos sentimens à l'empressement que vous mettrez à seconder des projets si intimement liés à vos plus chers intérêts, à l'honneur de l'Empire et à ma gloire.

Donné en notre palais impérial de Saint-Cloud, le 4 Septembre 1808.

Signé, NAPOLÉON.

## ANNONCES.

*Traité expérimental, analytique et pratique de la poussée des terres et des murs de revêtement, contenant*

I. L'exposition et la discussion des expériences anciennes et nouvelles sur la poussée des terres.

II. L'exposition et la discussion des diverses théories sur la poussée des terres.

III. La comparaison des nouvelles expériences de la théorie de M. Coulomb généralisée, et applications de cette théorie.

IV. Traité pratique sur la poussée des terres et des murs de revêtement; par M. Mayniel, chef de bataillon au Corps impérial du génie, sous-directeur des fortifications. — Un vol. in-4°. — Prix, 16 fr., et 18 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, au Dépôt des fortifications, rue Saint-Dominique, n° 63; et chez D. Colas, impr.-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26, faubourg St.-Germain.

*Voyage à l'Isle d'Elbe, suivi d'une Notice sur les autres isles de la mer Tyrrhénienne; par Arsenne Thiébaud de Bernéaud, secrétaire d'élite de la Classe de littérature, histoire et antiquités de l'Académie italienne, membre de plusieurs Sociétés littéraires et savantes, etc. — Un vol. in-8°. — Prix, 4 fr. 50 cent., et 5 fr. 50 cent. franc de port. A Paris, chez D. Colas, imprimeur-libraire, rue du Vieux-Colombier, n° 26; et Lemormant, libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n° 17.*

(N° CCCLXXIV.)

(SAMEDI 17 SEPTEMBRE 1808.)

---

# MERCURE DE FRANCE.

---



POËSIE.

~~~~~

LA NASCITA DI GIOVE.

Dicitæ coeli regem pavere sub antro.

Virg. Georg. lib. IV.

QUANDO nella fatale isola nacque
Il Nume eletto ad innalzar Natura,
Stuol di Niasfe guerriere il prese in cura,
Nereo vaticinando uscì de l'acque.

Sorgi ad empir del cielo i bei destini,
Sorgi, ei dicea, ben augurato figlio:
Tu salirai per possa e per consiglio
In su la cima degli onor divini.

Del regnar le virtù, l'arti di guerra
Splender per te di nuova luce io veggio;

TRADUCTION.

LA NAISSANCE DE JUPITER. — ODE.

LORSQUE dans l'île marquée par le destin naquit le Dieu choisi pour relever la Nature, un choeur de Nymphes guerrières prit son enfance sous sa garde; et, prédisant son avenir, Nérée sortit du sein des eaux.

Lève-toi pour accomplir les destinées célestes, lève-toi, ô enfant, né sous de si beaux auspices! Tu monteras par la sagesse et par la puissance au faite des honneurs divins.

Les vertus des rois, l'art des héros, je les vois briller par toi d'une

L 1

E Saturno e i Titani uscir di seggio ,
E fulminati i figli de la terra.

L' api, ond' or te bambino un popol vago
D' ambrosia allatta e di celeste umore ,
Per te fieno levate in grande onore ,
Saran del miglior regno esempio e imago.

L' augel , ch' or sovra te vigil si libra ,
Ti recherà la vindice saetta ,
Che vola ovunque il tuo desir l' affretta ,
Che , se tu nol concedi , altri non vibra.

Già i regni acqueti, onde signor ti festi ,
Già li dividi co' fratelli , intero
Il supremo serbando eterno impero ,
Padre e Re de' mortali e de' celesti.

Padre a Minerva , di città custode ,
E sposo a Temi , di virtù altrice ,
Sotto l' ombra di tue leggi felice
Pace alfin e riposo il mondo gode.

Sacrifica ogni gente al Dio che adora ;
Liberi i culti son , puri i costumi ;
Ma ogni gente fra i Lari e i patrij Numi
Il sommo Nume tuo mesce ed onora.

Veggio come d' Agenore la figlia
Per mar commosso in lieto porto adduci ,

splendeur nouvelle : je vois Saturne et les Titans précipités de leur trône ,
et les fils de la terre foudroyés.

Ces abeilles , nation agile , qui allaitent aujourd'hui ton enfance
d'ambrosie et de liqueur céleste , recevront de toi un grand lustre : elles
seront l'exemple et l'emblème du meilleur des gouvernemens.

L'aigle qui maintenant plane et veille sur toi , t'apportera la foudre
vengeresse , la foudre qui vole partout où ton desir la précipite , et que ,
sans l'aveu de Jupiter , nul des immortels ne peut lancer.

Déjà sont calmes et soumis les royaumes dont tu te rendis maître ;
déjà tu les partages avec tes frères : mais la suprématie de l'empire
éternel te reste ; et tu demeures , au-dessus d'eux , le père et le roi des
dieux et des hommes.

Père de Minerve , protectrice des cités , époux de Thémis , nourrice
des vertus , enfin la bienfaisante paix met à l'ombre de tes lois le monde
heureux et tranquille.

Chaque nation sacrifie à la Divinité qu'elle adore ; les cultes sont
libres et les mœurs pures : mais parmi ses lares et ses dieux citoyens ,
chaque nation place et honore la divinité prédominante.

A travers une mer agitée , je te vois conduire la fille d'Agénor dans

Ove tergendo le sue belle luci
Formi prole d' eroi che a te somiglia.

Nereo a dirne seguia l' alte virtudi,
Ma per timor che non ne giunga il suono
Del geloso Saturno al vecchio trono,
Le Ninfe percotean l' aste e gli scudi.

A. BUTTURA.

un port favorable, où, essuyant ses beaux yeux, tu produis une race de héros, images de leur père.

Nérée continuait de prédire tant de vertus et de grandeur : mais, craignant que le son de ses paroles ne parvint jusqu'au trône jaloux du vieux Saturne, les Nymphes agitèrent leurs lances et en frappèrent leurs boucliers.

LE SOPHI ET LE DERSIS.

APOLOGUE.

UN Dervis voyageait dans l'Empire persan.
En arrivant un jour sous les murs d'Ispahan,
Semblable à Don Quichotte, en sa folle manie,
Du monarque il prend le palais
Pour l'un de ces hôtels, que le faste d'Asie
Aux voyageurs tient ouverts à grands frais (1).
Il traverse les cours, la grande galerie,
Plusieurs appartemens ; enfin le pèlerin,
Comme à l'auberge, en choisit un, s'arrange,
Y pose sa valise et s'en fait un coussin,
S'appêtant à dormir jusques au lendemain.
Après avoir bien ri de sa méprise étrange
Les gardes allaient le chasser,
Quand le Sophi soudain vint à passer :
« D'où te vient cette effronterie,
» Lui dit le prince avec sévérité ?
» Crois-tu que mon palais soit une hôtellerie ?
— » Sire, pardon de ma témérité !
» Elle vous paraîtra, je l'espère, moins grande,
» Si vous me permettez une seule demande.
» Avant qu'en ce séjour vint votre Majesté,
» Quels en furent les premiers maîtres ?
— » Eh mais, répond le roi, mes pères, mes ancêtres.

(1) On les nomme *caravanserais* ou *caravanserais*.

— » Après elle , par qui doit-il être habité ?
 — » Par le Prince mon fils ; par sa postérité.
 — » Eh bien , Seigneur , dites-moi , je vous prie ,
 » Un lieu qui d'habitans est sujet à changer ,
 » Où l'on ne s'établit que pour en déloger ,
 » N'est-il pas une hôtellerie ? »

Frappé de ce langage à sa cour étranger ,
 Le Monarque approuva sa franchise hardie.

KERIVALANT.

ENIGME.

SUR douze pieds égaux , noblement je m'a ancé :

Plus librement je chemine sur dix.

Avec neuf , si je boîte en cadence ,

D'aller sur huit je m'applaudis ;

Alors j'ai des grâces , je danse.

Avec sept , quand je m'élançe ,

Mes mouvemens sont précis.

J'ai certaine élégance

Quand je marche avec six.

Sur cinq je balance

Mes pas raccourcis ;

Je cours sur quatre

Prêt à m'abattre ;

Quelquefois

Avec trois

Je suis presté ;

Mais sur deux

Si je veux

Sembler léste ;

Fereste

Effort !

Je reste

Mort.

Un abonné.

LOGOGRIPHE.

Je suis une jeune personne
 Tout-à-fait piquante et mignonne.

D'Arouet je reçus jadis
 Mainte épître en vers fort jolis ;
 Et Demoustier daigna naguère
 M'écrire en style épistolaire
 L'histoire des Dieux anciens
 Auxquels immolaient les païens.
 Mon nom , lecteur , se décompose :
 Un neotar , extrait de la rose ,
 Vient d'abord s'offrir à tes yeux ,
 Qu'appréhendent les soins d'une mouche
 Et qu'amour pompe sur ma bouche
 Par un baiser voluptueux ;
 Puis une note de musique ;
 Un nombre immense qui t'explique
 La foule des adorateurs
 Dont mes charmes ont pris les cœurs ;
 Ce que laisse au fond de la tonne
 De la treille le jus divin ;
 Une substance dans le pain
 Que toujours la croûte environne.
 Heureux qui me reconnaîtra !
 Bien plus heureux qui me plaira !

M. C**.

~~~~~

CHARADE.

Mon premier , de mépris est un signe certain.  
 Et mon second , une étendue  
 Qui sert à toiser un terrain.  
 On trouve mon tout dans la rue  
 Pour nous abrégér le chemin.

M.

---

*Mots de l'ÉNIGME , du LOGOGRIPE et de la CHARADE  
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Porte* (fermeture), et  
*Porte* (la cour de l'Empire turc.)

Celui du Logogriphe est *Prose*, dans lequel on trouve *Rose*.

Celui de la Charade est *Pré-sage*.

## LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

*DE L'AMOUR, considéré dans les lois réelles et dans les formes sociales de l'union des Sexes ;* par P. DE SENANCOUR, avec cette épigraphe :

Etudie l'homme et non les hommes. PYTHAGORE.

Un vol. in-8°. — Prix, 5 fr., et 6 fr. franc de port.  
Chez *Capelle et Renand*, libr., rue J. J. Rousseau.

ON a tant et tant parlé sur l'amour, qu'il semble qu'il ne reste plus rien à dire; il n'y a pas un point de vue sous lequel il n'ait été examiné. Chacun se le peint à sa manière. Pour les uns, c'est un Dieu, pour d'autres, un papillon : comme papillon, il ne mérite pas qu'on s'en occupe; comme Dieu, il est hors de notre portée. Quelques prières qu'on lui ait adressées, il n'en a pas fait verser moins de larmes; quelques imprécations qu'on ait lancées contre lui, il n'en a pas répandu moins de biens. Et comment aurait-il le tems de nous écouter? Son emploi dont on rit est plus sérieux qu'on ne pense; c'est sur lui que tout roule ici bas. Laissons donc faire le continuateur du monde, le second créateur des êtres, le factotum de la nature. Que la jeunesse le serve, que la poésie le chante, que la prudence, s'il se peut, le dirige, mais que la philosophie ne l'analyse point. Analyser l'amour! Cette seule idée révolte l'imagination; il semble voir d'impitoyables anatomistes se préparer à faire la dissection d'un bel enfant plein de vie, de grâce et de joie, qui leur souriait peut-être à eux-mêmes l'instant d'auparavant, et qu'ils verront mourir misérablement dans l'opération. Mais rassurons-nous, il ne sera pas mort pour tout le monde; l'enfant ailé saura se dégager des mains de ses ennemis, et porter en tous lieux, comme auparavant, le ceste de Vénus et la boîte de Pandore.

Les poètes et les peintres ont essayé à l'envi de parer ce bel enfant de tout ce que leur art pouvait lui prêter de charmes, comme s'il ne les avait pas tous, ou pour

mieux dire, comme s'il n'était pas le charme en personne. Je crois cependant que de tous les peuples, ce sont les Egyptiens qui l'ont présenté sous l'emblème le plus ingénieux. C'est encore, ce sera toujours sous la figure d'un enfant, à cela près d'une longue barbe qui n'est pas tout à fait à l'air de son visage, mais qui le caractérise mieux qu'elle ne lui sied, et qui montre un enfant de toute antiquité. On peut donner à ces traits enfantins et à cette longue barbe l'interprétation qu'on voudra ; dire si l'on veut que l'amour naissant ne tarde pas à vieillir ; ou bien qu'en ramenant l'homme vers l'enfance, il le précipite en même tems vers la vieillesse ; ou bien qu'enfant et vieillard, sans intervalle, il ne peut que bégayer ou radoter, mais jamais raisonner ; ou bien encore que l'amour paraît toujours nouveau quoiqu'il soit vieux comme le tems ; ou bien enfin qu'aux grâces enfantines il joint la maturité de la vieillesse, que c'est un enfant barbu qui en sait plus que tous les barbons de l'aréopage, et que personne n'est en droit de le régenter.

C'est je crois par cette barbe-là que M. de Senancour prend cet enfant-là, car il le regarde (avec grande raison) comme le premier des législateurs, et s'élève contre l'audace des législateurs subalternes qui ont osé le contrarier. Il attaque à la fois presque toutes les premières institutions qui, dans les divers compartimens du globe, sont en vigueur depuis l'origine du monde ; il les regarde comme autant de rêves sortis du cerveau creux des premiers rédacteurs des conventions sociales ; il suppose que ce sont de vieux chefs de familles qui ont été chargés de cette besogne-là dans les tems reculés, où apparemment l'on écoutait encore la vieillesse ; il pense que ces tristes sénateurs, affranchis par l'âge de la domination de l'amour, avaient depuis long-tems oublié tous ses bienfaits, qu'ils lui ont fait des crimes de ses petites malices, et que soit par rancune, soit par orgueil, ils ont combattu la nature dans ce qu'elle a de plus doux, en dictant des lois à celui qui en donne à l'Univers.

Le dessin de l'ouvrage roule presque en totalité sur ce dilemme aussi charmant qu'embarrassant du *Pastor Fido* :

S'el peccar e si dolce  
 E'l non peccar si necessario ; o troppo  
 Imperfetta natura ,  
 Che repngni a la legge !  
 O troppo dura lege ,  
 Che la natura offendi !

M. de Senancour convient qu'il fallait chercher des moyens de diriger la nature vers le but de la société , mais il n'approuve point ceux qu'on a choisis ; il prétend que la nature méritait bien d'être consultée dans cette grande affaire , et qui la touche de si près ; il voudrait que les lois fussent exécutable pour être exécutées ; il pense que la nature violentée reprend ses droits de manière ou d'autres.

*Naturam expellas furca tamen usque recurret.*

Enfin il s'élève contre cette foule de dispositions si tristement gênantes , et si gaîment éludées , où l'on dirait que rien n'a été fait tout de bon , et qu'on n'a songé qu'à l'apparence , aux dépens de la réalité ; ensorte qu'elles n'ont produit que des hypocrites , au lieu d'honnêtes gens.

Il semble , en effet , qu'il y aurait beaucoup de bonnes choses à faire si l'on était à recommencer ; mais est-on bien sûr qu'elles fussent beaucoup meilleures que celles que nous voyons , et M. de Senancour ne ressemble-t-il pas à ce roi astronome qui blâmait le créateur de ne l'avoir pas consulté sur le plan de l'Univers ?

Notre auteur sent bien lui-même qu'il arrive au monde quelque milliers d'années trop tard pour faire passer ses projets de lois ; mais comme il ne faut jamais perdre l'espérance du bien qu'on médite , il entrevoit que d'ici à vingt ou trente siècles , il peut arriver telle révolution dans le globe , qui obligerait à tout remettre à neuf ; et alors l'édifice de la société étant absolument à bas , on pourrait procéder à le rebâtir sur de nouveaux devis ; et alors s'il restait , comme il faut l'espérer , quelques pages seulement du livre , et quelqu'un en état de les lire , l'ouvrage de M. de Senancour aurait une utilité majeure à laquelle , à moins de cela , notre auteur n'oserait prétendre.

Néanmoins en attendant cette bonne occasion, qui pourrait même encore tarder, il est possible de recueillir en passant quelque fruit de l'ouvrage de M. de Senancour. Il nous découvre de tems en tems l'amour sous des rapports que jusqu'ici peu d'esprits y avaient observés, il en donne une idée plus noble, plus grande, mieux liée aux intérêts combinés de la grande société, des familles particulières et de chaque individu. On voit partout dans l'auteur une ardente passion pour le plus grand bien. C'est un premier mérite vis-à-vis de tout le monde, et comment serait-on ingrat envers une bienveillance universelle, qui, fut-elle sans effet direct, est toujours de si bon exemple, et s'exprime d'une manière si pénétrante, si communicative? On applaudit à cette franchise, à cette probité ennemie de tout détour, de tout subterfuge, à ce désir sincère de voir une morale simple et vraie en harmonie avec des lois sages et douces, dans la ferme persuasion que cette harmonie peut seule élever l'homme à toute la dignité et à tout le bonheur dont il est susceptible. Nous prenons plaisir à rendre ce témoignage à M. de Senancour, et nous en aurions encore plus, si dans tout ce qu'il écrit de bon, il avait toujours eu devant les yeux cet adage, de je ne sais quel philosophe, *ne quid nimis*.

M. de Senancour nous a paru, au moins à la lecture de son livre, être à la fois poète et philosophe; ce sont assurément deux belles avances pour écrire sur quelque sujet que ce puisse être; mais en les enviant, nous sommes doublement fondés à répéter de tems en tems le même refrain, *ne quid nimis*. En effet, la poésie et la philosophie ont cela de commun, que toutes les deux transportent l'esprit hors de sa sphère, avec cette différence que l'une lui fait regarder les choses de trop haut, l'autre de trop près: la lunette de l'une a trop d'iris, la loupe de l'autre grossit trop les détails; tandis que la raison commune à tous tant que nous sommes, est une glace toute unie, plus ou moins transparente, qui nous montre les choses précisément dans le point de vue que la nature paraît avoir indiqué.

Craignons donc également l'impétueux enthousiasme

et la froide analyse, car c'est sûrement le moyen de se tromper deux fois, et voilà justement ce qui arrive au sujet de l'amour; tant qu'on le voit des yeux poétiques de la jeunesse, c'est le plus charmant des dieux; puis, quand on se croit détrompé par l'expérience, et qu'on l'examine de l'œil chagrin de l'âge, c'est le pire des monstres. L'illusion est le palais d'Armide, on y habite la moitié de la vie entre les ris, les jeux, les nymphes, les sylphes, les sirènes, dont une jeune imagination prend soin de le peupler... Mais tôt ou tard je ne sais quelle magique lumière vient à luire, on voit soudain le palais s'effondrer, et l'on ne se trouve plus que parmi des bêtes immondes ou venimeuses qui se traînent entre ses ruines. C'est-là ce qui arrive au sujet de l'amour à la plupart des hommes qui ont voulu raffiner d'abord, et réfléchir après; leur vie se partage en deux rêves,.... heureux du moins si l'on s'en tenait au premier!

M. de Senancour trouve à redire aux premières institutions sociales, dont néanmoins il faut bien s'accommoder, puisque tout pose là-dessus, et qu'en regardant la société comme un édifice, il serait toujours dangereux d'en mettre les fondemens à découvert; il aurait peut-être mieux fait de s'en tenir à combattre cette force mystérieuse des usages du beau monde, cette ligue générale et secrète qui, sur tout ce qui tient aux lois relatives à l'amour, ne cesse de déjouer les sages mesures de nos aïeux; elle établit l'abus en coutume, la coutume en autorité, et tour-à-tour invoquant l'instinct de la nature brute ou les derniers raffinemens de la politesse, elle s'érige en une sorte de législation contraire à la véritable, qui en fait avorter les fruits. Je veux parler de cette galanterie si aimable au premier aperçu, qui règne plus ou moins à découvert, ici sous une forme, là sous une autre, chez toutes les nations policées. Elle sait se couvrir à des égards trop sévères du voile de la grâce et de l'élégance; et à l'aide d'un badinage auquel il est convenu de se prêter, elle semble donner à tous les hommes le droit d'aspirer à toutes les femmes, et à toutes les femmes le droit de choisir entre tous les hommes. M. de Senancour s'élève contre elle en digne

philosophe ; mais il en exagère peut-être les inconvéniens, et beaucoup de très-honnêtes gens parmi ses lecteurs diront d'une commune voix, qui prouve trop ne prouve rien. Est-il bien sûr, en effet, que la galanterie accoutume les hommes à badiner avec les lois, à les compter pour peu de chose, à rire de la régularité, et à refuser tous les hommages dus à la vertu ? Est-il bien sûr en même tems que ces légères infractions, dont je n'ai garde de me faire l'apologiste, étouffent nos scrupules sur d'autres articles, et favorise toute espèce de désordres.

Néanmoins qui le croirait, c'est encore aux aïeux de nos aïeux, c'est à ces vieilles honnes gens, à ces hommes simples comme l'âge d'or, que M. de Senancour s'en prend de tous les dangers de la galanterie ; il pense que ces lois imprévoyantes établies dans l'enfance de la société, auront donné lieu à ce muet soulèvement de la société adulte contre des réglemens impraticables ; et il paraît ne voir dans la licence que la réaction de l'austérité : il voudrait donc pour tout arranger, faire à chacun sa part, et autant il affecte de sévérité contre la galanterie proprement dite, cette vaine parodie de l'amour, autant il se montre indulgent pour les tendres faiblesses du cœur, ainsi que pour l'entraînement irrésistible des sens ; parce qu'alors il croit reconnaître le véritable vœu, le cri même de la nature ; et qu'il serait tenté d'y compatir, au point de lui donner force de loi, ou du moins de lui accorder bien facilement toute espèce de dispense : condescendance d'autant plus pardonnable, qu'elle paraît plutôt inspirée par une douce compassion que par un blâmable intérêt.

Nous prévoyons cependant que plus d'une voix s'élèvera (sur-tout depuis que la rigidité est aussi à la mode) contre une doctrine aussi humaine ; quant à nous, le rôle de rigoriste nous siérait mal ; nous ne nous permettrons donc pas de peser les paroles de M. de Senancour au poids du sanctuaire, nous n'examinerons pas s'il n'entre point dans quelques détails sur lesquels il serait plus à propos de laisser tomber le double manteau de Sem et Japhet ; nous entreprendrons seulement de dé-

fendre contre lui ces respectables patriarches, dont les noms étaient déjà perdus pour les premiers siècles où la mémoire des hommes puisse remonter, mais dont la sagesse nous dirige encore du mieux qu'elle peut au milieu de toutes nos folies. Ces hommes avaient lu l'avenir de l'homme au fond du cœur humain, ils avaient prévu l'inondation de maux qui devaient découler des passions, et d'avance ils ont construit des canaux pour les diriger, des digues pour les contenir. Plus près que nous de la nature, ils l'ont consultée sur les intérêts de la future société dont cette même nature était pour ainsi dire enceinte, et qu'elle devait tôt ou tard mettre au jour; et la nature les a éclairés comme une mère le ferait sur ce qui conviendrait le mieux à sa fille.

Entre les différentes institutions primordiales qu'un accord unanime de tant de générations aime à conserver sur presque toute la surface de notre globe, la plus propre à y maintenir le peu de paix, le peu de bon ordre, le peu d'aise qui puisse y régner, c'est le mariage que nous voyons universellement adopté comme un sacrement de toutes les religions. M. de Senancour respecte trop tout ce qu'il doit respecter, pour attaquer le mariage de front; mais trop frappé dans quelques points de beaucoup d'inconvéniens apparents, il ne l'est point assez de tous les biens qui en résultent constamment pour le genre humain, et il y désirerait des changemens dont je doute qu'on se trouvât aussi bien (quand même ils seraient possibles) que de laisser les choses comme elles sont depuis si long-tems. N'importe, il soutient courageusement son opinion, mais par un malheur heureusement attaché à la plupart des mauvaises causes, notre auteur, contre sa coutume, ne fait que répéter les objections et les plaintes qu'on a coutume de faire et d'entendre contre ce noeud si nécessaire pour contenir le faisceau de la société. En voici à peu près le résumé.

L'homme est trop variable, trop capricieux de sa nature pour s'accommoder d'un engagement qui doit durer toute la vie, et soutenir la gageure du mariage. On se marie d'ordinaire trop jeune pour savoir ce qu'on

fait, et l'on signe un contrat comme une recrue signe un engagement.

De quinze à vingt-cinq ans, si l'on choisit par soi-même, on est presque sûr d'un mauvais choix; si vos parens choisissent pour vous, savent-ils ce qui vous convient? Le meilleur habit nous gêne s'il n'est à notre taille, et comment prendre la mesure des caractères?

Les mariages d'inclination réussissent rarement parce qu'on n'a point assez donné au calcul; les mariages de raison, d'un autre côté, tournent souvent mal, parce qu'on n'a point assez consulté l'inclination.

Souvent on se marie sans s'être jamais connus, et l'on se promet amour de part et d'autre, comme si l'amour était aux ordres de la volonté; et l'on se jure entre soi d'être à jamais fidèle comme si au-dedans de nous l'homme à venir était aux ordres de l'homme présent.

Quand même *les futurs conjoints* seraient tous les deux dans une ivresse égale (ce qui est rare), quand ils seraient assurés d'un printemps perpétuel (ce qui est impossible), il suffit de savoir ce que c'est que le caprice et l'ennui, pour apprécier leur serment de fidélité. Que sera-ce donc quand ils verront disparaître ce qui les avait d'abord charmés, et que le tems ne cessera de les ternir aux yeux l'un de l'autre? les désirs ne seront encore éteints que pour ceux à qui, en conscience, ils devraient s'adresser, et des deux parts ces désirs chercheront d'autres objets;... Et puis, si les soucis semblables aux brouillards d'automne viennent assombrir le milieu de la vie?... Si les infirmités, l'apathie, l'affaïssement, triste cortège de la vieillesse?... si un mécontentement vague, une humeur fâcheuse, un dégoût universel, ces rides de l'ame, viennent prendre la place de l'activité, de la sérénité, de la joie, de la candeur, qui embellissaient encore les belles années?...

On serait tenté de croire qu'en voilà plus qu'il n'en faut pour détourner hommes et femmes de cette espèce d'emphythéose d'amour qui convient si peu au plus enfant des enfans. Eh bien! nous allons essayer de répondre à tout cela, et de prouver à M. de Senancour lui-même que ce lien effrayant qui lui paraît garotter le

genre humain, que ce lien, dis-je, ne cause que des incommodités bien légères en comparaison des maux dont il préserve; et que c'est à lui que nous devons directement ou indirectement les sentimens, les affections, les espérances, les jouissances même qui nous attachent le plus à la vie.

Commençons par jeter un coup d'œil sur le vaste ensemble de la multitude humaine; car c'est pour elle que les premiers instituteurs ont travaillé. M. de Senancour n'y pense point assez, il en parle même quelquefois avec un dédain qui ne convient pas à un philosophe; il paraît s'occuper exclusivement des intérêts, et presque des fantaisies d'une classe de gens, que des manières plus élégantes, un esprit plus cultivé, une sensibilité plus raffinée, distinguent de la foule; mais de telles gens peuvent dès-lors être regardés, ainsi qu'eux-mêmes se regardent, comme des exceptions à la règle, et ce n'est point aux exceptions que l'œil du législateur doit s'arrêter. Ces personnages si merveilleux ont rêvé un tout autre amour que celui du vulgaire; un amour raffiné, alambiqué, quintescencié, sublimé, qui ne ressemble pas plus à l'amour primitif, que l'esprit-de-vin au raisin. Laissons ces hommes accuser le mariage, et se débattre dans des nœuds qu'ils sauront très-bien relâcher au besoin; encore une fois nos augustes patriarches n'ont point dû s'occuper de cette espèce-là, je ne sais même s'ils auront pu la prévoir; mais ils ont travaillé pour les hommes en général; et non pour ces messieurs; ils se sont occupés de la société entière, et non de la compagnie choisie. Ils ont médité sur les intérêts, sur les besoins *de ces misérables à face humaine* (M. de Senancour doit avoir du remord de cette expression), ils ont désiré que ces pauvres gens vécussent dans leurs humbles foyers le moins malheureux qu'il serait possible, que leur enfance fût soignée, que leur jeunesse fût dirigée, que leur âge mûr fût utile, que leur vieillesse fût servie... et après de mûres délibérations, ils ont imaginé cette espèce de bail à vie, qu'ils ont rendu le plus difficile à résilier qu'il se pourrait, et dont les heureuses conséquences devaient de

proche en proche amener l'organisation des familles, des cités et des nations.

Les hommes, dira-t-on, ont bien changé de ce qu'ils étaient à cette époque; ils changent, et ils changeront encore. Oui, les hommes....., mais l'homme.... était le même, et il le sera toujours. Il y avait dès-lors de grandes diversités dans les caractères, dans les inclinations, dans les humeurs, auxquelles il fallait s'accommoder; il y avait des passions de tout genre qu'il fallait contenir; il y avait des désirs, des besoins auxquels il fallait pourvoir. Nos pères s'attendaient bien à la pétulance des jeunes garçons, à la coquetterie des jeunes filles, à l'incompatibilité de certaines humeurs, au despotisme d'un sexe, à l'indocilité de l'autre, au libertinage de quelques maris, à la fragilité de quelques femmes, aux fureurs, aux aversions, aux querelles, aux guerres intestines de plus d'un ménage, etc., etc.; mais ils ont vu en même tems que toutes ces imperfections de détail attachées à notre nature étaient un mal nécessaire dans toutes les suppositions possibles, et qu'elles ne pouvaient pas entrer en ligne de compte dans un plan qui tendait à lier fortement toutes les assises de l'édifice social.

Beaucoup d'entre nous savent à peu près aussi bien que M. de Senancour que le mariage n'est pas de nécessité première pour avoir des enfans; mais sans nous arrêter ici à d'autres considérations, on ne sait que trop quel est d'ordinaire le sort de ces enfans de rencontre. Je veux encore qu'il y ait dans les constitutions politiques des dispositions générales pour leur assurer un état, je n'en suis pas moins inquiet de leurs premières années, et je crois voir beaucoup de ces innocentes créatures qui n'auraient eu à proprement parler ni père ni mère; car le père aurait bientôt oublié son enfant pour passer à d'autres mères, et souvent même il ne l'aurait pas connu. Quant à la mère, elle aurait, si l'on veut, été dès le premier instant liée à son enfant par tout ce que la nature a pu inventer de plus tendre; mais elle n'aurait pas tardé à lui donner un beau-père moins attentif, et quand le zèle maternel serait venu à se refroidir, il n'y aurait eu là personne pour

le ranimer. Dans les années du besoin et de l'impuissance, ces pauvres petits êtres isolés auraient donc été recommandés pour la plupart à la surveillance publique, et, si l'on veut, à la protection de l'Etat, qui pourrait à toute force leur donner du lait et de la bouillie, mais point de caresses, ce premier assaisonnement des simples mets de l'enfance. Dans l'âge de l'enseignement, ils auraient pu trouver des maîtresses et des maîtres, mais pas une mère qui les eût initiés à la tendresse, pas un père pour leur donner des leçons d'amitié, et qu'est-ce qu'un enfant; qu'est-ce qu'un adolescent qui ne sent pas qu'il y a dans le monde deux êtres puissans en comparaison de lui qui le préfèrent à tout ? *cui non risere parentes...* Il en résulterait des âmes féroces qui, semblables aux hommes produits par les dents du serpent de Cadmus, et n'ayant comme eux rien à aimer, vivraient dans un état de guerre, et s'extermineraient entre eux jusqu'au dernier. N'est-ce donc point à ces premiers législateurs, si vivement accusés, que nous devons l'affection paternelle, la tendresse maternelle, la piété filiale, la rassurante union des rejetons de la même famille... enfin le développement de tant de sentimens délicieux qui, sans les prétendus entraves du mariage, seraient à peine connus du cœur humain ?

On voit de mauvais ménages sans doute ; mais notre partie adverse en voit plus qu'il n'y en a, et les voit plus malheureux qu'ils ne sont. Sans être Ulysse, à beaucoup près, nous avons été à portée d'observer *mores hominum multorum et urbes*, et nous pouvons assurer qu'il y a, somme totale, plus d'assez bons ménages que de mauvais. Ce n'est point pour la volupté, ce n'est point pour le divertissement qu'on se marie, c'est pour pouvoir s'en passer. Parcourez pour vous en convaincre toutes les classes de la société, et arrêtez-vous d'abord aux moins distinguées, c'est-à-dire à la majorité de la population de notre planète : sous ces toits modestes on ne se doute pas qu'il y ait de la métaphysique à faire sur l'amour ; la femme trouve tous les jours dans son mari un homme habituellement ennuyé des ses occupations et de ses travaux, qui n'a de bon dans toute sa journée que les heures qu'ils passe auprès d'elle ; le mari trouve



trouve dans sa femme une personne qui s'est ennuyé sans lui, ou du moins qui le lui dit (ce qui est toujours flatteur), une personne qui veille à tous ses besoins, à tous ses intérêts, qui apprête ses repas, qui entretient ses vêtemens et ses meubles, qui range sa maison, qui élève ses enfans, qui le soigne lorsqu'il est malade, qui le distrait lorsqu'il est triste, qui l'adoucit lorsqu'il est irrité, qui cherche à l'amuser par son babil, qui s'ingénie pour lui donner de tems en tems quelque mets plus à son goût, qui dans les occasions se pare à sa façon pour lui plaire, enfin qui dépend de lui, qui s'occupe de lui, qui lui fait sa cour; et moins on est grand, plus cela fait plaisir. Depuis les états moyens jusqu'aux derniers rangs de la société, c'est-à-dire dans toutes les familles que le travail soutient, la beauté, les grâces, l'esprit sont comptés pour peu de chose; une femme douce, active, ménagère, entendue, un homme laborieux, économe, tranquille, voilà ce qu'on cherche, et quand on croit l'avoir trouvé, on commence par s'épouser, et puis l'on s'aime. Les distractions, les infidélités dont on croit que le beau monde ne saurait se passer, chez ces gens-ci sont rares et passagères, on a autre chose à penser; et quoi qu'il arrive, on en revient toujours à sa femme, on en revient toujours à son mari: voilà la vie, le reste est un rêve.

Parlons à présent des autres classes d'hommes, et particulièrement de ceux en qui l'éducation, la fortune, l'orgueil, le désœuvrement ont éveillé, ont raffiné des sentimens et des désirs plus difficiles à contenter: ces gens soi-disant délicats se trouvent moins bien du mariage que les *misérables à face humaine* dont nous venons de parler; la vanité les entraîne vers l'élégance, l'élégance redouble la vanité; la vanité devenue encore plus vaine ne se paye de rien de solide, et le cœur ainsi tourmenté par l'imagination conçoit mille désirs vagues que le mariage à lui seul ne saurait satisfaire. La galanterie, à laquelle *un homme comme il faut* ne saurait se refuser; la coquetterie, à laquelle *une femme comme il faut* se refuse encore moins, les mènent tous deux la plupart du tems plus loin l'un de l'autre qu'ils ne s'y attendaient. Delà ces froideurs conjugales, ces

ennuis, ces humeurs, ces soupçons, et qui sait?... Au reste, sur ce chapitre on en dit toujours plus qu'il n'y en a, et tout fût-il vrai, le mariage restera si l'on veut paralysé quelque tems, mais tôt ou tard il recouvrera son action. En effet dans tout état de cause, ou l'on n'aura pas d'enfans, et l'on en souhaitera, ou l'on en aura, et l'on s'en occupera : cette convergence d'intérêts, ce rendez-vous commun de pensées, donnera lieu tôt ou tard à quelques rapprochemens entre les personnes. Aimer le même objet, excepté pour des rivaux et sur-tout pour des rivales, est un acheminement à s'aimer. Je vais plus loin, j'ose avancer que même en mettant les choses au pis, en établissant des doutes aussi fondés que l'on voudra sur la légitimité de ces mêmes enfans, tout ne sera pas encore perdu. En pareil cas, l'homme qui aimerait le moins sa femme, la femme qui aimerait le moins son mari ; l'homme qui croirait avoir recueilli le plus de preuves fâcheuses, la femme qui aurait mis le plus d'apparences contre elle, penseraient encore chacun de leur côté à cette même famille, et finiraient tôt ou tard par se réunir ; le tems arrangerait tout : le mari aimerait à se persuader contre sa propre conviction, la femme saurait le confirmer dans sa persuasion : fions-nous-en là-dessus à l'amour propre de l'un et à l'adresse de l'autre.

L'inégalité trop évidente qui paraît se rencontrer entre deux esprits, paraît à M. de Senancour un obstacle invincible au bonheur de deux personnes destinées, ou pour mieux dire obligées à passer leur vie ensemble ; et l'on peut juger de l'importance qu'il y attache par la force de ses expressions, qui sous d'autres rapports méritent d'être citées :

« Ce ne serait qu'une injustice, dit-il, si nos institutions faisaient les hommes moins dissemblables ; c'est un délire quand les uns, tout intelligence, semblent n'avoir reçu un corps que pour porter leur ame ; et que les autres, tout matière, n'ont une ame que pour remuer leur corps. »

Cette association si effrayante pour M. de Senancour, ce supplice de Mezence, se réalise en effet tous les jours dans le monde ; mais il ne paraît point qu'il en aille

plus mal. C'est la convenance qu'il faut en pareille affaire, et non la parité. Si les chevaux avaient autant d'esprit que les hommes, qui est-ce qui voudrait servir dans la cavalerie? Au contraire, une pareille disproportion entre deux époux assure quelquefois la bonne intelligence. La bêtise qui s'ignore toujours elle-même se trouve fort bien avec l'esprit; tandis que l'esprit est de sa nature indulgent pour l'infériorité, *parcere sub-jectis*. Il y a plus, c'est qu'il pourrait bien en jouir, et que souvent il s'accommoderait mieux de son contraire que de son semblable.

Cependant on vieillit, et M. de Senancour ne conçoit pas qu'entre époux on se pardonne l'un à l'autre de vieillir. Sans doute c'est un grand tort; mais de tous ceux, d'une femme sur-tout, c'est le plus involontaire. La vieillesse est un lot dont tout le monde se plaint, et que personne ne refuse: il faut en passer par-là sous peine de la vie. N'importe, M. de Senancour, qui voudrait d'une part qu'on pût rompre le mariage à la première fantaisie, pense de l'autre que quand cette fantaisie-là ne serait pas venue plus tôt, elle doit venir infailliblement à la première annonce visible des outrages du tems. C'est vouloir couper un arbre à la première feuille tombante, sans égard pour ses fruits. Eh quoi! les charmes toujours croissans de l'esprit, les liens toujours resserrés d'une douce habitude, des attentions toujours plus délicates, une tendresse inquiète et modeste, toujours plus empressée de se prouver, toujours plus ingénieuse à s'exprimer, ne dédommageraient pas M. de Senancour? Nous ne discuterons pas avec lui sur ses goûts, mais nous le plaindrons en pensant qu'il existe telle femme dont il ne se fait pas l'idée. Au reste, comme nous ne parlons ici que pour tout le monde, nous ne nous arrêterons pas à une de ces exceptions trop rare et trop aisée peut-être à deviner en lisant cet article, et nous essayerons de prouver que la dernière saison de la vie en général est peut-être celle de toutes sur qui cette sage institution répand le plus de bienfaits: ces bienfaits, si vous voulez, ne sont que des consolations, mais à cet âge on en a plus besoin que de plaisirs.

Représentez-vous deux êtres à peu près assortis comme dans la plupart des mariages, on a soin de le faire pour l'âge, la fortune, le rang... quand même on n'aurait pris que faiblement, comme il n'arrive que trop, les convenances morales en considération, représentez-vous-les, dis-je, ayant couru sous les mêmes bannières plus de la moitié de la carrière de la vie; ils auront été nécessairement jusqu'à un certain point, en communauté de biens et de maux, de joie et de chagrin, de craintes et d'espérances... Ils auront eu, comme tant d'autres, dans la longue durée d'une société plus ou moins agréable, plus ou moins intime, des froideurs et des rapprochemens, des soupçons et des explications, des orages et des jours sereins... Je ne force rien dans mes suppositions, et je pense qu'il suffira aux deux personnes dont nous parlons, d'avoir seulement pu se supporter pour ne pouvoir plus se quitter. Croyez-vous que d'une des deux parts on jette un regard dédaigneux sur la triste empreinte de la main du tems? hélas! l'on en serait trop tôt puni par un retour sur soi-même. Non, ou ils cherchent à se voir l'un l'autre comme ils étaient, ou ils s'attristent en se voyant comme ils sont; mais pendant que leurs regards s'attachent malgré eux sur ces traces affligeantes et tous les jours plus profondes, une inquiétude et une mélancolie communicatives deviennent entre eux de nouveaux liens. Souvent des idées plus noires encore s'empareront tout à coup des deux époux à la fois; ils craindront de se les confier; mais chacun les lira sur l'autre visage, et tâchera de rappeler les restes de son ancienne gaiété pour les dissiper. Devenus peu à peu étrangers à tout, ils finiront par ne se trouver bien qu'ensemble; l'isolement augmentera tous les jours, et le besoin réciproque avec lui; mais au moins au lieu d'être entourés d'héritiers avides et toujours soupçonnés d'impatience, chacun verra une moitié de lui-même vivante de la vie de l'autre; la faiblesse, les infirmités, la diminution progressive des facultés physiques et morales, les pertes journalières des parens, des amis, de tout ce qu'on connaissait, de tout ce qu'on aimait... Le tems enfin (car il se compose de tout cela) le tems qui leur arrache tout, les pousse toujours plus

fort l'un vers l'autre; ils se serrent comme des voyageurs dépouillés par des brigands, et se traînent ainsi vers le terme où chacun tremble d'arriver le dernier.

Après avoir combattu la pensée dominante du livre de M. de Senancour, nous pourrions nous permettre quelques observations sur le plan de l'ouvrage. On s'étonne d'y chercher vainement l'ensemble et l'harmonie qu'on désire, en général, dans toutes les compositions de l'esprit; car l'esprit humain, à l'image de l'esprit créateur dont il émane, doit aspirer à présenter dans chacune de ses œuvres l'idée d'un être comme vivant, dont toutes les parties se tiennent, s'adaptent, se correspondent, se servent entre elles, et concourent diversement au même but. C'est ce qu'on aurait droit d'attendre d'un esprit aussi élevé, aussi fécond que celui de notre auteur. Mais deux fortes raisons s'y opposent, et il nous en prévient lui-même. 1°. Ce livre n'est qu'une partie d'un grand ouvrage qu'il n'est pas encore tems de faire paraître. 2°. Cette partie même n'est point entière, des motifs de prudence et de décence l'ont engagé quelquefois (et auraient pu même l'engager plus souvent) à la morceler. C'est donc un démembrement démembré lui-même, et qui n'est susceptible d'harmonie sous aucun rapport. Si vous coupez un morceau de peinture au milieu d'un tableau de prix, et que dans ce morceau même vous promeniez encore çà et là votre ciseau avant de l'exposer, la peinture aura nécessairement perdu tout son effet, mais on pourra néanmoins, comme ici, juger qu'elle est d'un maître.

J'en donnerai pour exemple quelques traits d'un chapitre sur les premières annonces de l'amour; on croit lire une idylle qui aurait ajouté à la gloire de Sapho.

*De l'effet moral et du sentiment de l'amour.*

« Lorsque la rencontre du beau commence à éveiller en nous le sentiment des harmonies possibles, nous sommes au printemps de la vie, nos misères sont encore inconnues, nous n'avons pas pénétré les secrets de notre néant, nous ignorons les variétés de la joie, et l'amertume des besoins: encore enfans, nous imaginons quel-

que bonheur; encore trompés, nous croyons que l'existence a un but humain; entraînés par une lumière dont tout semble annoncer les longs progrès, séduits par les couleurs douces de l'espérance, nous ne savons pas dans quelles ténèbres nous abandonnera ce crépuscule sans aurore; le prestige s'introduit facilement dans un cœur qui n'a pas gémi; ce charme embellit les heures dont il semble même agrandir la durée future; il anime ces désirs que le mélange des douleurs n'a pas flétris, que l'expérience n'a pas éteints. Les convenances aperçues dans les êtres réels font entrevoir les convenances mystérieuses de la beauté idéale. Les sites solitaires sont admirés : on trouve quelque chose de sublime dans cette simplicité sauvage, qui, s'éloignant des choses habituelles, paraît convenir à l'immensité des rapports inconnus et désirés d'une situation nouvelle. On voit alors, comme on ne les verra plus, une belle heure de mars, une nuit d'été, une rose dans l'ombre ou le muguet sous les hêtres, une eau que la lune éclaire entre les pins, dont le mouvement des airs fait résonner le feuillage inflexible. L'âme demande avec avidité de quel espoir elle est remplie, et l'attente des voluptés qu'elle ne discerne pas, étend sur tous les objets une nuance secrète et gracieuse. L'espérance qui n'a pas encore enfanté le plaisir, est comme une beauté vierge dont on a seulement senti les grâces célestes, on ne l'a vue qu'en songe; elle passait dans les nues, et depuis elle semble partout présente, parce qu'on la cherche partout : elle est dans le souffle des airs; elle embellit les formes, les couleurs, les attitudes; elle semble errer dans les bois, dans les nuages; elle glisse avec les ombres sous les branches agitées et dans les eaux tranquilles, etc.»

Tout le chapitre est du même style, et suffirait pour attacher à la lecture de ce livre tout homme capable de sentir ces délicieuses émotions, ou seulement de s'en ressouvenir; on y trouvera beaucoup de passages écrits avec autant de charme, d'autres le sont avec une force et une énergie qui vous entraînent autant que la grâce des premiers a pu vous attirer. Quelquefois cependant on est frappé de transitions un peu trop brusques, d'ex-

pressions un peu trop emphatiques, d'un ton un peu trop magistral, sur-tout dans le dix-neuvième siècle, qui prétend bien n'être pas celui des écoliers. Enfin on pourrait de tems en tems reprocher à notre auteur une certaine affectation, tantôt de s'élever à des hauteurs, tantôt de descendre à des profondeurs où souvent on ne peut pas le suivre; ce n'est pas qu'on ne voie toujours la lumière, mais de trop loin pour en recevoir de la clarté.

BOUFFLERS.

---

*CARACTÈRE des personnages les plus marquans dans les différentes Cours de l'Europe; suivi de considérations philosophiques, morales et littéraires; extrait des Œuvres de FRÉDÉRIC-LE-GRAND, pour faire suite aux Mémoires historiques ou critiques sur la civilisation des différentes nations de l'Europe aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. — A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n<sup>o</sup> 4.*

CE livre, comme le titre l'annonce, est composé de deux ouvrages distincts: dans le premier, l'éditeur a rassemblé les portraits et les caractères des personnages célèbres que Frédéric II avait tracés dans ses *Mémoires de Brandebourg*. Dans le second, il a réuni les pensées philosophiques, morales et littéraires de ce prince: le choix des pensées philosophiques paraît fait avec un esprit de sagesse et de modération; l'éditeur ne dissimule pas le danger des principes qu'avait adoptés Frédéric. Cependant il se flatte de n'avoir extrait des Œuvres du roi de Prusse que ce qu'elles présentent de judicieux et d'instructif. En lui accordant ce point, ne peut-on pas observer que ces pensées sont en général rebattues, et que ce qu'elles ont de juste se trouve partout. La même réflexion peut s'appliquer aux pensées morales. Quant aux considérations littéraires, elles excitent plus d'intérêt: on aime à voir ce que Frédéric pensait des écrivains de de son tems: quoique formé aux lettres par M. de Voltaire, il avait un esprit indépendant qui l'empêchait de partager toutes ses opinions. Je reviendrai sur cet objet.

Mais ce qui piquera le plus la curiosité des lecteurs, c'est le premier ouvrage où ils s'attendent à trouver des anecdotes intéressantes. L'éditeur a fait en sorte que leur attente ne fût pas trompée. Frédéric, qui voyait tout en grand, ne s'était attaché qu'à peindre les princes : il ne s'était occupé ni des ministres, ni des subalternes, ni des intrigues de cour. Heureusement pour l'éditeur, il a trouvé dans les mémoires du baron de Scelnitz tout ce qu'il pouvait désirer sous ce rapport. C'était un personnage fort singulier que ce baron. Après avoir été page de Frédéric-I<sup>er</sup> et avoir passé quelques années à la Cour de France, sous le régent, il était retourné en Prusse où il avait été fait chambellan et ensuite grand-maître des cérémonies. Son goût pour le jeu et pour la dépense le mettait sans cesse dans la plus grande détresse ; et lui-même se classait parmi *les barons les plus gueux de l'Allemagne*. Frédéric-Guillaume I<sup>er</sup>, qui aimait son enjouement et son esprit, réparait quelquefois ses pertes, après lui avoir fait les remontrances les plus dures ; mais il ne trouva pas les mêmes ressources dans Frédéric II. Celui-ci l'accablait d'éloges ; et ne lui donnait aucun secours. Aussi, comme on peut le voir dans les Mémoires de M. Thiébaud, le baron était souvent contraint par la nécessité à des démarches humiliantes. Sa misère n'étouffait point sa gaieté naturelle : il plaisantait sur tout, et racontait avec beaucoup de grâce les anecdotes de la cour et de la ville. Fixé à la cour, et doué d'un esprit observateur, il charmait son ennui en écrivant tous les petits faits dont il était témoin. Ses Mémoires excitaient déjà une vive curiosité sous le règne de Frédéric II : ils parurent sous son successeur qui en confia la censure à un professeur de Berlin. C'est-là que l'éditeur a trouvé un riche supplément d'anecdotes qu'il a placé avec assez d'ordre à la suite des portraits tracés par Frédéric. Le lecteur y apprendra plusieurs particularités peu connues sur les Cours d'Allemagne.

Je reviens, comme je l'ai annoncé, aux considérations littéraires dont la discussion peut être plus intéressante et plus utile que l'examen de quelques anecdotes. Frédéric voyait avec peine cette multitude d'écrivains qui,

dans l'illusion de leur amour-propre, se consacrent aux lettres sans avoir les talens nécessaires. « La déman-  
» geaison d'écrire, dit-il, est devenue en Europe une  
» maladie épidémique. Une chose ne mérite d'être écrite  
» qu'autant qu'elle mérite d'être retenue. Tout homme  
» qui écrit doit respecter le public et observer de cer-  
» taines bienséances pour qu'une liberté permise ne dé-  
» génère pas en égoïsme effronté. Que de livres inutiles  
» ou pernicious ! »

Il passe en revue quelques auteurs français, donne les plus grands éloges à Rollin, juge fort bien Gresset, et parle ainsi de Racine :

« Racine a, sur M. de Voltaire, l'avantage d'avoir,  
» dans la texture de ses pièces, quelque chose de  
» plus naturel, de plus vraisemblable. Il règne dans sa  
» versification une élégance continue, une mollesse,  
» un *fluide* dont aucun poète n'a pu approcher depuis. »

Un de ses jugemens littéraires les plus remarquables est celui qu'il porte sur la *Henriade* : je le citerai, quoi-  
qu'il soit d'une certaine étendue, et j'y joindrai quel-  
ques observations :

« Virgile, en mourant, peu satisfait de l'*Enéide* qu'il  
» n'avait pu autant perfectionner qu'il l'aurait désiré,  
» voulut la brûler. La longue vie dont jouit M. de Vol-  
» taire lui permit de limer et de corriger son poème de  
» la Ligue, et de le porter à la perfection à laquelle il  
» est parvenu aujourd'hui sous le nom de *Henriade*.

« Des envieux lui reprochèrent que son poème n'était  
» qu'une imitation de l'*Enéide* ; il faut convenir qu'il  
» y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais  
» ce ne sont pas des copies serviles. Si Virgile dépeint  
» la destruction de Troie, Voltaire étale les horreurs  
» de la Saint-Barthelemy. Aux amours de Didon et  
» d'Enée, on compare les amours de Henri IV et de  
» la belle Gabrielle d'Estrées. A la descente d'Enée aux  
» enfers, où Anchise lui découvre la postérité qui doit  
» naître de lui, l'on oppose le songe de Henri IV, et  
» l'avenir que Saint-Louis lui dévoile.

« Si j'osais hasarder mon sentiment, j'adjugerais  
» l'avantage de deux de ces chants au français ; savoir,  
» ceux de la Saint-Barthelemy et du songe de Henri IV.

» Il n'y a que les amours de Didon où il paraît que  
 » Virgile l'emporte sur Voltaire, parce que l'auteur  
 » parle au cœur et l'intéresse, et que l'auteur français  
 » n'emploie que des allégories.

» Mais si l'on veut examiner ces deux poèmes de  
 » bonne foi, sans préjugés pour les anciens et pour les  
 » modernes, on conviendra que beaucoup de détails  
 » de l'*Énéide* ne seraient pas tolérés de nos jours et  
 » dans les ouvrages de nos contemporains, comme par  
 » exemple, les honneurs funèbres qu'Enée rend à son  
 » père Anchise, la fable des Harpies, la prophétie qu'el-  
 » les font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger  
 » leurs assiettes, prophétie qui s'accomplit; la truie  
 » avec ses neuf petits qui désigne le lieu d'établissement  
 » où Enée doit trouver la fin de ses travaux; ses vais-  
 » seaux changés en Nymphes; un cerf tué par Ascagne  
 » qui occasionne la guerre des Troyens et des Rutules;  
 » la haine que les dieux mettent dans le cœur d'Amate  
 » et de Lavinie contre cet Enée que Lavinie épouse à  
 » la fin.

» Si Virgile était né citoyen de Paris, il n'aurait pu  
 » rien faire d'approchant du combat de Turenne dans  
 » la *Henriade*; il y a dans cette description un feu  
 » qui m'enlève; le poète était présent à ce combat; il  
 » avait vu de ses yeux, et écrit sur ses tablettes chaque  
 » coup d'épée porté, reçu, paré, etc.

» Un homme sans passion préférera la *Henriade* à  
 » l'*Illiad*e d'Homère. Henri IV n'est point un héros  
 » fabuleux; Gabrielle d'Estrées vaut bien la princesse  
 » Nausicaa. L'*Illiad*e nous peint les mœurs des Cana-  
 » diens; Voltaire fait de ses personnages de vrais héros,  
 » et son poème serait parfait, s'il avait su intéresser  
 » davantage pour Henri IV, en l'exposant à de plus  
 » grands dangers.»

Si l'on s'en rapporte à ce jugement, il faudra s'élever  
 contre les décisions des plus célèbres critiques, et même  
 contre celles de M. de Voltaire (1), que son goût pour  
 Virgile rendit quelquefois injuste envers Homère, et

---

(1) « Il y a, dit M. de Voltaire, plus d'art et des beautés plus tou-  
 chantes dans la description que fait Virgile de la prise de Troie que

qui jamais ne se flatta de l'avoir emporté sur le poète latin. Cette considération me décide à discuter les différentes raisons sur lesquelles ce jugement est appuyé. Loin de moi l'idée de rabaisser le meilleur poème épique que la France possède : lorsque j'ai eu occasion d'en parler, j'en ai fait sentir les beautés. Mais une admiration aveugle nuirait plus à la réputation de cet ouvrage qu'elle ne lui serait utile. En immolant Virgile à M. de Voltaire, on se tromperait sur la victime; et le poète français, au lieu d'obtenir l'apothéose, serait véritablement sacrifié à celui sur la ruine duquel on aurait voulu l'élever.

Pendant sa longue carrière, M. de Voltaire n'employa point son tems à corriger *la Henriade*; l'extrême mobilité de son imagination l'entraîna, comme on sait, à composer une multitude d'ouvrages de différens genres. Il réforma seulement plusieurs vers de ce poème dans les premières éditions; avant l'âge de quarante ans, il avait cessé d'y travailler. Le plan et les conceptions sont absolument les mêmes que lorsqu'il fit paraître cet ouvrage sous le nom de poème de la Ligue.

Ce fut mal à propos qu'on reprocha à M. de Voltaire d'avoir imité l'*Enéide*, il faudrait en dire autant du Tasse à l'égard de l'*Illiade*. Le récit de la Saint-Barthélemy n'a des rapports avec le second livre de l'*Enéide* que, parce que dans les deux poèmes, le héros raconte des événemens dont il a été témoin, et auxquels il a pris une grande part. Cette conception qui est toute naturelle, et qui n'exige aucun effort de génie, peut être employée par tous les poètes, sans qu'on soit en droit de les accuser d'être imitateurs. Les récits étant absolument différens, il n'y a point d'imitation. M. de Voltaire aurait plutôt dû être comparé à Lucain, quoiqu'il lui soit supérieur sous plusieurs rapports, parce que tous les deux ont peint des discordes civiles récentes, et parce que n'ayant pas placé leurs sujets dans les tems qu'on appelle *héroïques*, ils n'ont pu se servir

---

» dans toute l'*Illiade* d'Homère..... Homère a fait Virgile, dit-on.  
 » Si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage. » (*Essai sur la poésie épique.*)

avec succès des ressources du merveilleux. Les mêmes observations doivent se faire relativement à l'épisode de Gabrielle d'Estrées et au songe de Saint-Louis qu'on a voulu comparer aux amours de Didon et à la descente d'Enée aux enfers.

M. de Voltaire est loin de l'emporter sur Virgile dans le récit du second chant de *la Henriade* : son sujet est, à la vérité, beaucoup moins heureux. Virgile peint la destruction de la capitale de l'Asie contre laquelle l'Europe semblait être déchaînée : image grande et terrible que le Tasse a si heureusement adaptée à un sujet tout différent. Cet admirable épisode commence par le discours de Sinon et par la peinture si célèbre du malheur de Laocoon. On frémit sur l'aveuglement des Troyens qui célèbrent comme un jour de fête la veille de leur ruine. Hector apparaît en songe à Enée : quel est le réveil de ce héros, lorsque du haut du palais de son père, il voit le désastre de sa patrie, et l'incendie qui éclaire le port de Sigée ! Ses premières tentatives contre les Grecs donnent quelque faible espérance ; et l'attention augmente quand on voit se joindre à lui Corèbe, le malheureux amant de Cassandre. Mais bientôt cet amour même qui répand tant d'intérêt sur ces combats nocturnes cause la ruine des derniers défenseurs de Troie. Enée, resté seul, cherche à entrer dans le palais de Priam ; mais de toutes parts les Grecs l'assiègent : la manière dont il y pénètre mêle quelque douceur à cette situation horrible ; c'est par une porte secrète : Andromaque, dans sa prospérité, avait coutume d'y passer pour se rendre auprès de Priam et d'Hécubé, et pour porter le jeune Astranax à son aïeul. Les Grecs, après avoir forcé le palais, s'y précipitent en foule : Hécube ses filles et Priam sont réfugiés auprès d'un autel domestique : un fils périt aux yeux de son père ; et ce malheureux vieillard est immolé presque dans les bras de son épouse. C'est-là qu'on voit des malheurs inouis, et que l'attendrissement est porté au dernier degré. Aucun poème épique ne présente une suite d'événemens aussi tragiques et aussi touchans : les passions y sont peintes avec une énergie qui ne s'éloigne jamais de la nature ; les descriptions sont aussi frappantes que va-

ricés; et plus on examine ce morceau, plus on y découvre une richesse inépuisable de détails poétiques qui semblent naître du sujet.

Si l'on veut absolument comparer le second livre de l'*Enéide* avec le second chant de la *Henriade*, le parallèle ne sera pas à l'avantage du poète français. Ce dernier, il est vrai, a tiré de son sujet tout le parti possible; mais ne remarque-t-on pas dans les détails de son plan je ne sais quelle maigreur qui en affaiblit la beauté. Obligé de remonter très-haut, le poète peint d'une manière abrégée les causes de la catastrophe qui se prépare; et son laconisme est plus dans le genre de l'histoire que dans le genre poétique. Le tableau des horreurs de la Saint-Barthelemy a de la force; mais il n'inspire que la terreur. Aucune image tendre ne repose l'âme du lecteur, et l'on y cherche en vain ces digressions touchantes qui répandent tant de charme sur les peintures de Virgile. Henri IV ne joue qu'un rôle passif dans cette affreuse tragédie, tandis qu'Enée fait les derniers efforts pour soutenir les Troyens. La mort de Coligni est très-belle; mais le stoïcisme du héros ne fait naître que l'admiration, sentiment qui aurait pu se joindre à l'attendrissement, si le poète avait voulu s'étendre un peu sur la mort de Teliigni et de sa jeune épouse qui composaient la famille de l'amiral. Qu'on rapproche cette mort de celle de Priam, de ce malheureux père qui veut en vain venger son fils, que l'on compare l'invasion du palais de ce monarque avec l'invasion de la maison de Coligni, Pyrrhus qui immole Priam, avec Besme qui assassine l'Amiral, et l'on ne pourra s'empêcher de convenir que le second livre de l'*Enéide* est très-supérieur au second chant de la *Henriade*.

Dans le songe de Henri IV, M. de Voltaire n'a véritablement imité que le célèbre passage de Marcellus: il applique au duc de Bourgogne ce que Virgile avait dit du fils d'Octavie: cette imitation est heureuse, mais il serait difficile de prouver que les vers de M. de Voltaire égalent en beauté ceux du poète latin. Tout le reste de l'épisode ne peut rappeler que bien faiblement le sixième livre de l'*Enéide*. Vainement y chercherait-on cette

richesse de merveilleux, ces peintures terribles, ces teintes douces et mélancoliques qui ont fait l'admiration de toutes les classes de lecteurs. M. de Voltaire n'avait pas les mêmes ressources, il est vrai : l'espèce de merveilleux dont il pouvait faire usage était très-borné; c'était un vice du sujet. Toutes ces raisons sont excellentes pour le justifier aux yeux des critiques trop sévères, mais elles ne suffisent pas pour le mettre au-dessus de Virgile.

Les détails qu'on blâme dans l'*Enéide* ne réussiraient probablement pas de nos jours, si on les mettait dans un poème. Rien de plus vrai. Mais ce n'est pas sous ce point de vue qu'on doit les considérer. Un poème épique national doit être fondé sur les anciennes traditions du peuple; le poète est en quelque sorte forcé de les employer : leur antiquité leur donne une sorte de noblesse, prévient toute espèce de ridicule, et s'il parvient à les embellir, il a parfaitement atteint son but. Or la fable des Harpies, la laie avec ses petits, les vaisseaux changés en Nymphes étaient de ces vieilles traditions dont Virgile ne pouvait se dispenser de se servir : nous les jugerons toujours mal, si nous les examinons d'après les idées modernes (2).

Il est très-probable que Virgile citoyen de Paris eût fait *quelque chose d'approchant du combat de Turenne dans la Henriade*. Sans doute cette peinture est très-

(2) M. de Voltaire répond lui-même à cette critique. « Virgile, dit-il, » rassemble dans son poème tous les différens matériaux qui étaient » épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans » Denys d'Halicarnasse. Cet historien trace exactement le cours de la » navigation d'Enée; il n'oublie ni la fable des Harpies, ni les prédic- » tions de Celeno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que les Troyens ont » mangé leurs assiettes, etc.; pour la métamorphose des vaisseaux » d'Enée en Nymphes, Denys d'Halicarnasse n'en parle point, mais » Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une » ancienne tradition : *Prisca fides facta, sed fama perennis*. Il » semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu se » l'excuser à lui-même en se rappelant la croyance publique. Si on » considérait dans cette vue plusieurs endroits de Virgile qui choquent » au premier coup-d'œil, on serait moins prompt à le condamner. » (*Essai sur la poésie épique.*)

belle : il règne dans ce combat une chaleur, une vivacité auxquelles la langue française peut difficilement atteindre; et l'unique tache que des connaisseurs sévères peuvent y remarquer, c'est que les deux combattans ne sont pas suffisamment caractérisés. Mais Virgile a prouvé qu'il pouvait peindre d'une manière encore plus poétique un combat singulier. Celui d'Enée et de Turnus rappelle les-tableaux d'Homère; le merveilleux s'y joint très-naturellement; les deux héros font des efforts extraordinaires, et une circonstance dramatique met Virgile bien au-dessus du poète français. Enée vainqueur est prêt à donner la vie à Turnus; la vue seule du baudrier de son cher Pallas le rend impitoyable.

On finit par préférer la *Henriade* à l'*Illiade*: on s'appuie sur ce que Henri IV n'est pas un héros fabuleux, et sur ce que Gabrielle vaut bien Nausicaa. Cette opinion singulière rappelle le sentiment de M. de Buffon qui, jugeant la poésie épique, non d'après les beautés qui lui sont propres, mais d'après des vues d'utilité et des rapprochemens historiques que les poètes n'ont jamais consultés, cherchait. « quelle comparaison il peut » y avoir entre le bon et le grand Henri et le petit » Ulysse ou le fier Agamemnon, entre nos potentats et » ces rois de village, dont toutes les forces feraient à » peine un détachement de nos armées. Quelle différence, ajoute-t-il, dans l'art même! N'est-il pas plus » aisé de monter l'imagination des hommes que d'élever » leur raison? de leur montrer des mannequins gigantesques de héros fabuleux, que de leur présenter des » portraits ressemblans de vrais hommes, vraiment » grands. » M. de Buffon avait cela de commun avec Pascal, qu'il jugeait la poésie sans l'avoir cultivée, et sans s'être livré à une étude particulière de cette belle partie de la littérature, ce qui faisait dire à M. de Voltaire que l'auteur des *Provinciales* *parlait de ce qu'il n'entendait pas*. Il est singulier que cette erreur soit échappée aux deux hommes qui ont donné le plus d'éclat à la prose française.

Frédéric II n'a pas toujours la même indulgence pour M. de Voltaire : voici le jugement qu'il porte sur *Tan-*

*crède.* « J'ai lu *Tancrede*, dit-il. Il y a dans cette nouvelle tragédie de Voltaire des situations attendrissantes dont il a tiré parti; mais je ne me déclarerai certainement pas partisan de ses vers croisés. Je ne sais quel effet ils produisent à la déclamation. A la lecture ils me paraissent prosaïques, et dans quelques endroits du style d'opéra. Cette pièce n'est pas bonne en général. L'exposition est embrouillée. On y remarque beaucoup d'événemens inutiles, des caractères mal développés et mal annoncés, *peu de vers sententieux dignes d'être retenus*, et dans plus d'un endroit un manque de vraisemblance qui choque et révolte le lecteur. Je crois que si Voltaire vit encore quelque tems, il mettra toute son Histoire universelle en madrigaux et en épigrammes. Mais quoiqu'il y ait du radotage dans la pièce, c'est le radotage d'un grand homme. Il faut être juste en rendant à son talent l'hommage qui lui est dû. » Il est singulier que dans cette critique, d'ailleurs très-sévère, Frédéric reproche au poète de n'avoir pas prodigué les vers sententieux: puisqu'il sentait le mérite de Racine, il aurait dû être convaincu que, dans une tragédie, toute maxime qui n'est pas en sentiment et qui n'est point parfaitement conforme à la situation et au caractère du personnage, pèche contre la vraisemblance et doit être condamnée quelque brillante qu'elle soit.

Les deux ouvrages que je viens d'annoncer peuvent être curieux pour ceux qui n'ont pas les Œuvres du roi de Prusse. Ils présentent les défauts qu'on trouve ordinairement dans ces sortes de recueils. En puisant dans divers ouvrages ce que l'auteur a dit sur le même sujet, l'éditeur ne peut lier les raisonnemens de manière à ce qu'ils soient toujours conformes aux règles de la logique, et laissent des idées nettes dans l'esprit du lecteur. Quelquefois même on découvre des contradictions frappantes. Cependant il paraît par l'arrangement des matières, et par les notes dont quelques-unes sont instructives, que l'éditeur a mis à ce travail tout le soin qu'on pouvait exiger.

P.

VARIÉTÉS.

## VARIÉTÉS.

*RAPPORT (1) fait à la Classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut de France, dans sa séance du 10 Juin 1808.*

Vous avez chargé une commission composée de MM. Lévêque, Daunou et Ginguené, auxquels M. Rayneval, correspondant, a été invité à s'adjoindre, d'examiner un manuscrit en 2 vol. in-4<sup>o</sup>, tiré des archives des relations extérieures, intitulé : *Histoire de l'anarchie de Pologne* ; de le conférer avec l'ouvrage imprimé de Rulhières qui porte le même titre, et de vous faire un rapport qui puisse servir de réponse à la lettre que S. Exc. le Ministre de l'intérieur vous a écrite à ce sujet par ordre de S. M. l'Empereur et Roi. La commission s'est réunie trois fois : entre chacune de ses séances, elle s'est procuré toutes les lumières qu'on pouvait tirer tant des bureaux des relations extérieures, que de toutes les personnes qui paraissaient en pouvoir donner sur cet objet. Elle a examiné attentivement le manuscrit, l'a comparé avec le livre imprimé, et avec d'autres manuscrits du même ouvrage. Elle croit pouvoir vous présenter comme certains, les résultats suivans.

Le manuscrit ne porte point la date de 1764 : on a seulement écrit sur le dos de la reliure : *Pologne, de . . . . . à 1764* ; suscription qui ne signifie autre chose, sinon que la partie de l'Histoire de Pologne contenue dans ces deux volumes, s'étend (comme elle s'étend en effet) depuis une date qu'on n'a pas fixée, jusqu'à l'année 1764.

Ce qui a fait croire que l'ouvrage était attribué au Père Maubert, capucin, ce sont les mots, par Maubert, écrits au titre du premier volume, et suivis du mot *ex-capucin*, qui est au crayon et d'une autre main. Les mots, par Maubert, sont aussi d'une autre écriture que le corps de ce manuscrit. Ils ont été visiblement ajoutés après coup, et l'on s'est assuré qu'ils sont de la main de M. de la Peyronie, mort depuis peu de tems, connu dans les lettres par sa traduction du Voyage de Pallas, et qui était attaché aux archives de ce ministère. Tout ce qu'ils prouvent, c'est que ce M. de la Peyronie ne sachant de qui pouvait être ce manuscrit, mais sachant que Maubert avait été employé comme agent secret par les Affaires étrangères, peut-être même en Pologne, aura conjecturé qu'il avait pu rédiger cette histoire et aura écrit

(1) Nous insérons ici d'autant plus volontiers ce Rapport, qu'il a été défigurés par des fautes graves dans tous les journaux. Nous l'imprimons sur une copie corrigée par le Rapporteur.

sur le manuscrit le nom de cet ex-capucin, sans y joindre cette qualité, qu'un autre homme à conjectures aura ensuite ajoutée au crayon.

Chacun des deux volumes du manuscrit porte sur les deux faces de sa couverture l'inscription et l'empreinte de la République française, mais seulement plaquée et non gravée sur la couverture même, sur laquelle au contraire sont gravées en or et en très-grand nombre deux L croisées et des fleurs de lys, qui attestent que le manuscrit fut relié et déposé avant la Révolution, ou du moins avant la première année républicaine. C'est tout ce qu'on peut dire sur l'époque de ce dépôt. Il ne reste dans les bureaux, aucun enregistrement, ni aucune trace qui puisse servir de renseignement à cet égard.

Après ces observations préliminaires sur le matériel du manuscrit, auxquelles on peut ajouter qu'il est écrit sur du papier de France et de la main d'un copiste français, votre commission passe aux questions proposées par le Ministre de l'intérieur.

S. Exc. désire qu'on examine, 1<sup>o</sup> s'il reste quelques traces authentiques des travaux attribués au père Maubert; 2<sup>o</sup> si le manuscrit en question peut avoir été son ouvrage; 3<sup>o</sup> s'il est prouvé d'une manière certaine qu'il soit sorti de ses mains dans l'état où il est aujourd'hui.

Sur la première question, l'on ne peut répondre que négativement. Il ne reste en effet aux Relations extérieures aucune trace quelconque des travaux de Maubert, ni des correspondances qu'il a pu entretenir pendant ses missions secrètes. Les traces publiques de ses travaux sont le Testament d'Albéroni et d'autres mauvais livres sur lesquels il suffit de jeter les yeux pour reconnaître que leur auteur n'a jamais pu l'être du manuscrit qui nous occupe.

Ceci sert donc aussi de réponse à la deuxième question. Non sans doute, ce manuscrit ne peut avoir été l'ouvrage de Maubert, cela est prouvé moralement par la différence des styles. Cela l'est encore physiquement. Cet aventurier, après avoir été plus de dix ans chez l'étranger où il vivait d'industrie et de libelles, mourut à Altona en 1767. Or, l'histoire contenue dans le manuscrit, s'étend jusqu'en 1764. Comment presque à l'instant même où l'on n'en connaissait bien encore ni les causes ni les ressorts, et loin de tous les secours qu'il eût pu tirer de la France, aurait-il rassemblé les matériaux, formé et exécuté le plan de cette histoire? Comment l'aurait-il si bien écrite, lui qui écrivait si mal? Comment, exilé ou banni, l'aurait-il fait passer et copier en France, (car elle est écrite, comme nous l'avons dit, d'une main et sur du papier de fabrique française) le tout, sans qu'il restât ni à Altona ni en France de traces de cette composition, de cette copie ni de cet envoi? Ajoutons encore: comment lui qui vivait de ses ouvrages, en ayant fait un si supérieur à tous les autres, ne l'aurait-il pas vendu et n'en aurait-il pas su tirer des moyens de fortune?

Ceci répond donc encore à la troisième question, et prouve d'une

manière qu'on peut appeler certaine, que jamais ce manuscrit n'a pu sortir ni de la plume ni des mains d'un tel auteur.

Le Ministre de l'intérieur vous engage ensuite à faire une comparaison exacte du manuscrit avec l'ouvrage attribué à Rulhières, et à rechercher enfin quels pourraient être les secours que ce dernier aurait pu puiser dans les travaux du père Maubert, dans le cas où l'identité des deux ouvrages ne serait pas reconnue. »

Le résultat de la comparaison attentive que votre commission a faite du manuscrit avec l'ouvrage imprimé est que, quoiqu'il y ait de grandes différences entre l'un et l'autre, tous deux sont sortis de la même main. Le manuscrit est sans aucun doute le premier jet de l'ouvrage que l'auteur retoucha ensuite à plusieurs reprises, qu'il augmenta sur-tout considérablement, mais qui conserva jusqu'à la fin cette unité de style qui prouve l'identité d'auteur.

Rulhières avait séjourné en Russie et en Suède pendant les années 1763 et 1764. Il avait presque été témoin des événemens par lesquels se termine le manuscrit qui ne s'étend que jusqu'à cette dernière année. De retour en France en 1765, il écrivit d'abord ses *Anecdotes sur la Révolution de Russie*. Il entreprit ensuite d'écrire l'*Histoire de l'anarchie de Pologne*, et ne commença qu'en 1768 l'exécution de ce dessein. Tous les dépôts des affaires étrangères lui furent ouverts; tous les renseignemens qu'il pouvait désirer lui furent donnés, et ce même M. de Rayneval, aujourd'hui l'un de nos correspondans que vous avez adjoint à votre commission, alors premier commis des affaires étrangères et qui avait été sur les lieux mêmes employé aux négociations les plus actives relativement à la Pologne, fournit à Rulhières son ami, la meilleure partie de ces renseignemens.

Il est plus que probable que lorsque cet écrivain distingué eut conduit la rédaction de cet ouvrage jusqu'à la fin du 6<sup>e</sup> livre, c'est-à-dire en 1764, époque de l'élection de Poniatousky, il fit copier cette partie, et la présenta au ministre comme une preuve de l'usage qu'il avait fait des secours qui lui avaient été accordés. Ce ne serait même pas trop donner à la conjecture, que d'avancer que ce fut en conséquence de ce premier travail, et pour l'encourager à suivre une entreprise si bien commencée; qu'il lui fut donné en 1771, une pension de 6000 liv. à titre d'*écrivain politique*; cette idée cadre parfaitement, et avec le tems où il s'était mis au travail (1768), et avec celui qui s'écoula jusqu'à l'époque de sa pension: Il ne lui fallut certainement pas moins de trois ans pour réunir, débrouiller et ordonner ses matériaux, et pour conduire à ce point son Histoire. S'il jouit de cette pension jusqu'à sa mort, jusqu'à sa mort aussi il fut occupé de ce grand ouvrage qu'il a laissé imparfait. En avançant dans sa composition, il revint plusieurs fois sur les six premiers livres. Il y ajoutait à mesure, soit des faits nouvellement découverts, soit de nouveaux développemens des anciens faits, et sur-tout des por-

traits et des caractères ; mais dans toutes ces versions son style est tellement le même qu'il est impossible de s'y méprendre.

Enfin un dernier trait qui paraît bien décisif, c'est que M. de Rayneval possède deux manuscrits de cette Histoire ; qu'il les tenait de l'auteur lui-même ; que le premier de ces deux manuscrits est littéralement conforme à celui qui a donné lieu à toutes ces discussions, et que le second déjà considérablement augmenté, ne l'est point encore autant qu'il était celui qui a servi pour l'impression. On voit par tous ces détails que Rulhières ne fit que ce que fait tout écrivain qui veut produire un bon ouvrage ; qu'il ne cessa point de retoucher les premières parties du sien, tout en travaillant aux parties suivantes ; qu'enfin il n'a pu rien devoir aux prétendus travaux d'un capucin Maubert, travaux étrangers à ce manuscrit, et dont, si l'on en excepte des livres qui suffiraient seuls pour décider la question, il nous a été impossible de retrouver aucune trace.

L'inscription du nom de ce Maubert a été conjecturale, arbitraire, étrangère et postérieure à la copie du manuscrit ; et quoique ce soit le seul fondement des doutes qui se sont élevés, elle est sans caractère, et ne prouve absolument rien contre des probabilités qui vont jusqu'à la démonstration.

*Signés au registre, LÈVESQUE, DAUNOU ;  
GINGUENÉ, rapporteur.*

## NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE. — *Washington-City, 17 Juillet.*  
— Plus l'époque de l'élection du président de la république américaine approche, plus les suffrages des villes et des provinces semblent se réunir en faveur de M. Maddisson, secrétaire d'Etat au département des affaires étrangères. Personne ne paraît plus capable de conduire et d'affermir le gouvernement dans les principes du président actuel, dont M. Maddisson a été constamment le ministre et l'ami. La vice-présidence est toujours destinée, dans l'opinion publique, au général Clinton, gouverneur de l'Etat de New-Yorck.

En célébrant ici l'anniversaire de la trente-deuxième année de l'indépendance américaine, on a fixé les yeux de la nation sur les progrès qu'ont fait, depuis cette époque glorieuse, la population, le commerce, l'agriculture, et

toutes les branches de la prospérité publique. Voici quelques traits de ce tableau.

» En 1776, la population des Etats-Unis n'excédait pas deux millions d'ames (1), elle se monte aujourd'hui à six millions.

» Environ quarante millions d'acres de terres ont été défrichés et cultivés dans le même espace de tems; et le prix des terres a augmenté de deux à six dollars par acre, estimation moyenne.

» Il y avait environ 500 mille maisons d'habitation; il y en a aujourd'hui près d'un million et demi.

» Le nombre des chevaux, alors d'un demi-million, est augmenté de près d'un million et demi, et celui des bêtes à corne d'un million, au-delà de trois millions.

» Il y avait six ponts de péages; il y en a quarante-huit. Il n'y avait pas trente collèges ou académies, on en compte soixante-dix-neuf.

» La milice ne comprenait pas cinq cent mille hommes; elle en comprend près de deux millions, dont le quart est toujours en activité.

» Nos vaisseaux de guerre ont augmenté de zéro à plus de cent; et nos vaisseaux marchands dans les années dernières couvraient toutes les mers du monde.

» Les importations des marchandises américaines étaient de 11 millions de piastres; elles montent aujourd'hui à plus de 100 millions; et les exportations d'environ 2 millions sont montées à plus de 100 millions.

» Il n'y avait point de revenu public; il est de 16 millions de dollars, et cela sans une seule taxe antérieure aux sept dernières années. Une dette énorme a été acquittée, et un grand capital reste dans le trésor, destiné à faire de grands travaux d'une utilité publique.

» Le numéraire métallique, évalué précédemment à environ 10 millions, est porté à 20 millions de dollars.

» Le capital de la banque, ci-devant de 2 millions, est de 50 millions.

» Quels raisonnemens peut-on opposer à ces faits? »

**RUSSIE. — Pétersbourg, le 20 Août.** — La fête de S. M. l'Empereur Napoléon a été célébrée dans cette capitale par

---

(1) Les Américains les plus instruits, et ceux qui étaient en mission dans les différentes cours de l'Europe pour en obtenir des secours contre les Anglais, portaient, à cette époque, la population de leur pays à trois millions d'ames.

S. Exc. M. le duc de Vicence , ambassadeur de France , de la manière la plus brillante.

Le 14 , veille de cette fête , l'ambassadeur français avait été invité , par l'Empereur Alexandre , à assister aux manœuvres de l'artillerie , qui devait être exercée au tir du polygone , et il avait eu l'honneur d'y être conduit dans la voiture de S. M. , et d'y être en tête-à-tête avec elle.

Le 15 , à neuf heures du matin , l'Empereur Alexandre envoya son aide-de-camp-général de service féliciter l'ambassadeur français sur la fête de l'Empereur Napoléon. Le même jour S. Exc. donna un dîner de 80 couverts ; où assistèrent les princes de Saxe-Weimar et d'Oldenbourg , les grands de la cour et de l'Empire , et tous les membres du corps diplomatique. A dîner , M. le comte de Romanzoff , ministre des affaires étrangères , proposa de porter la santé de l'Empereur Napoléon , en ajoutant que l'Empereur son maître l'en avait personnellement chargé : il se leva , et tout le monde porta ce toast d'un bout. Peu après , l'ambassadeur de France porta de la même manière la santé de l'Empereur Alexandre.

Le soir , le palais de France fut magnifiquement illuminé. L'Empereur passa lui-même et s'arrêta devant l'hôtel de l'ambassadeur , à son retour de Pawlowski. Toute la ville vint voir l'illumination , et le concours des voitures et des gens de pied ne finit qu'après minuit.

ALLEMAGNE. — *Hambourg , le 3 Septembre.* — La défection d'une partie des troupes , commandées par le marquis de la Romana , et la perfidie de ce général , d'autant plus honteuse qu'elle est sans exemple dans l'histoire des armées espagnoles , ont donné lieu à différentes mesures de précaution. Nous avons vu arriver ici un corps de 200 cavaliers espagnols qui ont été désarmés. Il paraît qu'on va faire repasser dans le Holstein les 3000 soldats de cette nation qui sont détenus dans la citadelle de Copenhague. On assure qu'ils seront conduits à Wesel et à Magdebourg.

Le général Kindeland , qui , dans cette circonstance pénible , a résisté aux insinuations et aux ordres de son général , pour demeurer fidèle à son pays et à son serment , vient d'adresser une proclamation aux troupes espagnoles qui servent sous ses ordres.

« Soldats , leur dit-il , je suis resté au poste de l'honneur , et je vous y rappelle. Vous me connaissez et vous savez que je vous aime. Je suis un vieux soldat , j'ai toujours servi avec vous ; écoutez ma voix ; je n'ai d'autre intérêt que la gloire de l'Espagne et votre bonheur. Rendez-

vous à Flensburg, où vous trouverez le prince de Ponte-Corvo, qui donnera à tous ceux qui le désirent la permission de retourner en Espagne. C'est de cette manière que vous pourrez avec honneur rentrer au sein de vos familles. »

De son côté, M. le maréchal, prince de Ponte-Corvo, a adressé aux mêmes troupes une proclamation énergique, où l'on remarque les passages suivans :

« Soldats espagnols, un homme qui vantait ses principes d'honneur et de loyauté, un homme qui avait su gagner votre confiance, a fini par commettre une trahison inouïe même parmi les Barbares. Le maquis de la Romana a fait un trafic infâme de vos personnes et de vos propriétés; il vous a vendus comme des bêtes de somme à l'ennemi de votre gloire, de votre patrie, de votre honneur et de votre religion. Le misérable il n'a épargné aucun mensonge pour vous tromper sur l'état de votre patrie ! Il savait bien que ceux d'entre vous qui le suivraient ne reverraient jamais leur pays, ni les objets de leur plus tendre affection; il savait qu'il avait offert de vous conduire dans le Canada ou dans l'Inde pour gémir à jamais sous le joug des Anglais.

» Soldats, restez dans vos cantonnemens; rejetez avec horreur tout ordre qui ne serait point émané du général Kindeland ou de moi. Je vous prends sous ma protection; et j'offre à tous ceux qui le désirent de les renvoyer au sein de leur famille. »

— L'anniversaire de S. M. le Roi de Hollande a été célébrée ici et à Altona, le 1<sup>er</sup> septembre, avec autant d'allégresse que de solennité. Les officiers des troupes hollandaises, en garnison dans les deux villes, ont donné dans les jardins de M. Rainville une fête magnifique à laquelle assistaient M. le prince de Ponte-Corvo et les ministres de France et de Hollande. Demain (4 septembre) le 9<sup>e</sup> régiment de ligne hollandais quitte cette résidence, et il arrive aujourd'hui à Altona un régiment de chasseurs à cheval, qui doit passer l'Elbe demain.

*Vienne, 1<sup>er</sup> Septembre.* — Quoiqu'on soit généralement persuadé que la cour donne une attention sérieuse aux affaires de la Turquie, on n'a rien appris sur la suite des événemens qui ont élevé le sultan Mamhoud sur le trône ottoman. Dans les premiers jours de cette révolution; Mustapha Baraictar, devenu maître des affaires, avait, dit-on, proclamé la guerre contre les Serviens, guerre de religion. Cependant depuis cette époque, il ne s'est rien passé de nouveau dans cette province où les gazettiers de Hongrie livrent seuls de grandes batailles pour l'amusement journalier de leurs lecteurs.

LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice viennent de partir pour Presbourg.

Il a été fait plusieurs promotions dans l'armée autrichienne; la ville de Commora, en Hongrie, va devenir une forteresse du premier rang; les travaux sont poussés avec activité sous la direction du feld-maréchal-lieutenant, comte de Châtelier. Mais rien n'indique des sujets de mécontentement et de guerre entre notre cour et les puissances voisines. On parle même de défendre pour toujours, dans les Etats héréditaires, la circulation des feuilles publiques qui ont répandu ces fausses nouvelles.

Avant le départ de la cour pour la Hongrie, M. le comte Odonnel, nouveau ministre des finances, a pris le portefeuille de ce département; et M. le comte d'Altham, grand-maitre de la maison de l'Impératrice, a reçu l'ordre de la toison d'or.

(INTÉRIEUR.)

*Baïonne, 8 Septembre.* — On écrit de Vittoria que les Anglais ayant réussi à soulever la ville de Bilbao, et à y introduire par la rivière des armes et des munitions de toute espèce l'insurrection se trouva réunir environ 4000 hommes. S. M. donna ordre au général Merlin, l'un de ses aides-de-camp, de dissiper ses rebelles, et d'y employer le 43<sup>e</sup> et le 51<sup>e</sup> régiment, avec le 26<sup>e</sup> des chasseurs à cheval. Cette colonne se mit en marche de Vittoria, le 14 août; le 16 elle rencontra les insurgés à une lieue de Bilbao. Ils s'étaient retranchés sur des hauteurs qui dominant le chemin, et témoignaient vouloir défendre le défilé; mais à la première attaque ils abandonnèrent leur poste et s'enfuirent vers la ville, laissant derrière eux leur artillerie. Ils se défendirent en tirant de dedans les maisons; mais le général Merlin, les cernant de tous côtés, pénétra dans l'intérieur et se rendit maître de tous les postes. Il ne restait plus que le couvent de Saint-François, que défendaient toujours ceux qui s'y étaient retranchés; il fut emporté à la baïonnette. Les chefs de la rébellion, qui pour la plupart étaient des moines, en ont aussi été les victimes. Le général Merlin a établi une junte d'administration formée des citoyens les plus honnêtes; elle a rétabli le bon ordre, et toute la Biscaye jouit de la plus parfaite tranquillité.

Il n'en est pas de même de Madrid et des provinces méridionales de l'Espagne, où les agens nombreux de l'Angleterre ont conduit les peuples, par l'insurrection et par la révolte, à la plus déplorable anarchie. Le Conseil de

Castille, qui s'est formé à Madrid après le départ du roi Joseph-Napoléon, est sans crédit et sans pouvoir. La populace se livre à toute sorte d'excès, et ne reconnaît aucun frein ni aucune autorité. Les bourgeois montent la garde; mais ils ne sont pas assez nombreux pour contenir une multitude qui a secoué toute espèce de joug, et qui ne songe qu'à profiter du désordre. Aucun des généraux qui commandent les insurgés, n'avait encore paru à Madrid le 23 août, quoiqu'on y eut annoncé pendant quelque tems l'arrivée prochaine du général Castanos.

La junte de Séville prétend toujours être la seule autorité supérieure; elle refuse de reconnaître le Conseil de Castille: ainsi la même anarchie règne parmi les autorités que parmi la populace. Dans les provinces, même confusion, même licence: tout le monde veut commander, personne ne veut obéir. Depuis Madrid jusqu'à Burgos, il n'y a point de corps d'insurgés; il s'y trouve seulement quelques bandes éparses de 4 à 5000 paysans armés, et beaucoup de brigands qui volent et assassinent sur les routes, sans distinction d'amis ni d'ennemis. Des étrangers ont été massacrés sous le prétexte qu'ils étaient Français, quoique dans le fait, ils fussent Allemands ou Italiens. Il faut néanmoins dire que les généraux et tous ceux qui ont quelqu'influence, montrent les plus grands égards pour les Français; ils ont même fait respecter leurs propriétés, leurs marchandises, et notamment des cotons expédiés du Portugal pour le compte des négocians français.

A la même date (23 août), S. Exc. M. le général Junot, duc d'Abrantès, commandant en chef l'armée du Portugal, avait son quartier-général à Mafra, magnifique couvent, bâti par le roi Jean V, avec un palais pour la résidence de la famille royale. Les troupes françaises occupaient Lisbonne et les forts qui défendent l'entrée du Tage. L'escadre russe, composée de 12 vaisseaux de ligne, était mouillée dans le port, et la meilleure intelligence régnait entre les Français et leurs alliés pour la défense du Portugal contre l'ennemi commun.

PARIS, 16 *Septembre*. — Dimanche dernier (11 septembre) M. le duc de Monteleone-Pignatelli, ambassadeur de S. M. le roi de Naples, a présenté à S. M. l'Empereur et Roi ses lettres de créance. M. l'ambassadeur a été conduit de son hôtel au palais des Tuileries par un maître et un aide des cérémonies, avec trois voitures de la cour attelées chacune de six chevaux; il a été conduit à l'audience et intro-

duit dans le cabinet de S. M. par S. Exc. le grand-maître des cérémonies, et présenté par S. A. S. le prince vice-grand-électeur, faisant les fonctions d'archi-chancelier d'Etat.

L'audience finie, S. Exc. a été reconduite à son hôtel avec les mêmes cérémonies qui avaient été observées en se rendant au palais.

S. Exc. M. le baron de Brockausen, a été introduit ensuite avec les formes accoutumées, et a présenté à S. M. ses lettres de créance en qualité de ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Prusse.

Après ces audiences, S. M. a reçu le corps diplomatique, qui a été conduit, introduit et présenté de la manière accoutumée.

Ont été présentés à cette audience :

Par S. Exc. M. le comte de Tolstoy, ambassadeur de S. M. l'Empereur de Russie : le prince Wolkouski, général-major et aide-de-camp-général de S. M. l'Empereur de Russie ; M. de Saracinsky, officiers aux gardes ; M. de Maiouroff, lieutenant-colonel.

Par S. Exc. M. le duc de Monteleone, ambassadeur de S. M. le roi des Deux-Siciles : M. Questiaux, secrétaire d'ambassade ; M. le chevalier Cataneo ; M. le duc de Montedragone, ambassadeur de S. M. le roi des Deux-Siciles, près S. M. l'Empereur de Russie.

Par S. Exc. M. le comte de Metternich, ambassadeur de S. M. l'Empereur d'Autriche : M. le chevalier de Wacquant, général-major ; M. Vincent Gretzel de Graenzenstein ; M. Tobie Gretzel de Graenzenstein.

Par S. Exc. M. le baron de Dreyer, ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Danemarck : M. le comte de Holk, officier de la garde de S. M. le roi de Danemarck.

— Le Sénat s'est assemblé extraordinairement, le samedi 10 septembre, sous la présidence de S. A. S. le prince archi-chancelier. — Le lendemain, une députation nombreuse de ce corps s'est rendue à Saint-Cloud, et a été admise à l'audience de S. M.

— Les troupes arrivées de la Grande-Armée, les 9 et 10 de ce mois, ont été réunies le 12 au Champ-de-Mars, où la Garde-Impériale leur a donné un repas splendide. Ces troupes se sont remises en route les jours suivans. Tous les corps qui arrivent des frontières de la Prusse et de la Pologne, et qui entrent en France par différentes routes, prennent ensuite celles de Bordeaux et de Bayonne.

— On écrit de Strasbourg qu'on va rétablir la garde d'honneur dans cette ville pour faire le service près la personne de S. M. l'Empereur et Roi.

— On assure que six maréchaux d'Empire, au nombre desquels sont MM. les maréchaux Ney, Lannes et Lefebvre, se rendent à l'armée d'Espagne. On dit aussi que M. le général Sebastiani va prendre le commandement d'une division dans la même armée.

La lettre suivante a été trouvée dans les papiers d'un assesseur prussien, nommé Koppe, arrêté et conduit à Spandaw, par les ordres de M. le maréchal Soult. Cette lettre, publiée d'abord dans le *Moniteur*, l'a été le lendemain dans le *Journal de l'Empire*, avec des notes que nous mettons également sous les yeux de nos lecteurs. C'est une pièce qui peut, un jour, servir à l'histoire. La lettre est attribuée à M. de Stein, ministre principal de S. M. prussienne. Elle est adressée à M. le prince de Payn-Wittgenstein, à Dobberan, petite ville du Mecklembourg sur la Baltique, où les bains de mer rassemblent dans la saison un grand nombre d'étrangers.

Kœnigsberg, 16 Août 1808.

« Par la lettre officielle que M. de Koppe aura l'honneur de remettre à V. A., elle apprendra tout ce qui a rapport à nos affaires de France; je ne me permettrai pas quelques observations sur notre état et notre position en général.

» D'après le conseil des comtes de G. et W., on a donné itérativement des ordres au prince G<sup>o</sup>. de proposer une alliance et un corps de troupes auxiliaires (1) et de demander une diminution ou un délai pour les contributions; on a voulu que le prince s'éloignât d'une manière décente dans le cas où l'Empereur partirait pour de nouvelles entreprises. Si dans les circonstances actuelles, où nous pourrions être utiles à l'Empereur, S. M. n'accepte pas nos propositions, elle prouve que son dessein est de nous anéantir, et alors il faut nous attendre à tout.

» L'exaspération augmente tous les jours en Allemagne;

(1) Notez bien que M. de Stein rapporte ici des propositions réelles, c'est-à-dire, la proposition d'une alliance avec la France et d'un corps auxiliaire. Ce corps ne pourrait être employé que contre la Russie et l'Autriche; et c'est sûrement contre l'Autriche qu'il devrait l'être. Ca

il faut la nourrir, et chercher à travailler les hommes (2). Je voudrais bien qu'on pût entretenir les liaisons dans la Hesse et dans la Westphalie, et qu'on se préparât à de certains événemens; qu'on cherchât à maintenir des rapports avec des hommes d'énergie, et bien intentionnés, et que l'on pût mettre ces gens-là en contact avec d'autres. Dans le cas où V. A. pourrait me donner des renseignemens à cet égard, je la prie de vouloir bien me renvoyer M. Koppe ou un autre homme de confiance.

» Les affaires de l'Espagne font une impression très-vive; elles prouvent ce que depuis long-tems on aurait dû entrevoir. Il serait très-utile d'en répandre les nouvelles d'une manière prudente (3).

n'est pas la France qui demande ce corps auxiliaire : cette demande ne pouvait pas entrer dans une tête saine; c'est la Prusse qui propose un corps auxiliaire contre l'Autriche, et cependant l'Autriche ne lui a rien fait.

M. de Stein suppose, à la vérité, que l'Empereur n'acceptera pas de pareilles offres, et il en tire la conséquence que son dessein est d'anéantir la Prusse. M. de Stein devait, en effet, penser que l'Empereur ne pouvait accueillir de pareilles offres de la part de la Prusse, parce qu'il connaît les ministres prussiens, et qu'il a assez agi et traité avec la Prusse pour savoir quel cas on doit faire des engagements qui sont contractés par elle. Nous n'entendons ici porter aucune atteinte à l'opinion qu'on doit avoir des sentimens personnels du roi de Prusse; mais nous ne pouvons dissimuler que tant que ce prince sera environné de ces anciens ministres, son cabinet n'inspirera pas de confiance. Il l'avait conduit à tromper tout le monde, et la lettre de M. de Stein prouve qu'ils sont encore dans les mêmes principes.

(2) Quoi, M. de Stein ! est-ce là un des effets de votre alliance ? Vous voulez *nourrir l'exaspération, et chercher à travailler les hommes* ! Vous voulez soulever la Hesse et la Westphalie, et être l'allié de la France ! Il faut avouer que votre alliance et votre amitié se manifestent par des bienfaits. Vit-on jamais, l'un à côté de l'autre, deux paragraphes qui décèlent plus d'ignorance et de mauvaise foi ! La Hesse et la Westphalie sont tranquilles : elles préparent les bases qui doivent fonder une nation. Elles ont fait une faute en laissant leurs citoyens prendre du service en Prusse ; mais elle sera réparée. Et vous, M. de Stein, ou vous viendrez rendre compte de vos abominables projets devant les tribunaux de Westphalie, ou vos immenses biens seront confisqués, et alors la fourbe démasquée aura au moins sa punition.

(3) Qu'entendez-vous par-là ? Craignez-vous d'effrayer l'Allemagne en lui montrant l'abîme dans lequel vous voulez la précipiter ? Vous lui

» On considère ici la guerre avec l'Autriche comme inévitable. Cette lutte décidera du sort de l'Europe, et par conséquent du notre (4). Quel est le succès que V. A. en attend ? Les projets que l'on avait au printems de 1807, pourraient aujourd'hui se réaliser (5). Où est actuellement M. Meuring ?

souhaitez les malheurs de l'Espagne ; vous lui préparez l'affreux spectacle des magistrats déchirés sur les places publiques, des villes incendiées, et de toutes les horreurs de la guerre étrangère et de la guerre civile. Vous êtes un mauvais citoyen. L'Allemagne, qui va vous connaître, vous tiendra compte de vos bons sentimens pour elle.

(4) M. de Stein, vous êtes aussi mauvais politique que mauvais citoyen. La guerre avec l'Autriche n'aura pas lieu ; le contingent que vous voulez nous offrir pour la faire, ne sera pas à même de déployer sa bravoure.

(5) Quoi, M. de Stein ! vous voulez conclure une alliance avec la France, lui offrir un contingent ! Voilà ce que contient le premier paragraphe de votre lettre. Par le second paragraphe, vous annoncez que vous voulez mettre l'Allemagne en insurrection, soulever la Hesse et la Westphalie, et nous devons dire qu'en effet votre alliance est une alliance fort singulière. Mais au troisième paragraphe, vous énoncez un autre système : vous voulez renouveler les projets que l'on avait faits au printems de 1807. Mais, M. de Stein, l'Autriche n'aura pas plus que la France confiance en vos promesses, et ne voudra pas de votre contingent. Vit-on jamais un pareil délire ?

Voilà cependant la morale de certains ministres et ce qui met tant d'incertitude dans les affaires de leur maître. Puissent enfin les princes s'environner d'hommes dignes d'eux, et dont les premiers principes de politique soient la probité et la franchise ! Puissent-ils rejeter de leur diplomatie ces restrictions mentales, ces traités éventuels qui engagent et n'engagent pas ; et alors seulement, ils retrouveront la grandeur de leurs pères !

Prussiens, lisez cette lettre ; ce sont de semblables ministres qui vous ont fait perdre l'opinion et l'estime de l'Europe. Allemands, lisez cette lettre, et voyez les malheurs que l'on souhaite à votre patrie. Westphaliens, lisez cette lettre, et convenez de la nécessité de ne pas souffrir qu'aucun de vos concitoyens puisse demeurer à un service étranger, sans renoncer parmi vous à ses droits d'hérédité et à ses biens.

Et vous, Français, vous Germains de la Confédération, lisez aussi cette lettre, et voyez combien la modération, la générosité sont hors de saison avec des hommes profondément pervers. Notre sureté ne repose que sur notre organisation, notre nombre et notre énergie. Combien de puissances anéanties par nous ont été relevées de nos propres mains ! Nous avons droit à une éternelle reconnaissance, et nous

» Le comte de Vinc..... vous fera bientôt une visite, et il y restera quelque tems.

» L'électeur court, dans les circonstances actuelles, grand risque de se perdre lui-même avec ses propriétés; il devrait cependant chercher à mettre l'une et l'autre de ces choses à l'abri. Je crains beaucoup qu'il ne soit à la fin la victime de son irrésolution et de son avidité.

» M. de Jacobi n'est pas encore arrivé; on l'attend aujourd'hui. Son voyage a été long et difficile.

» On s'est enfin décidé à nommer Ancillon pour instituteur du prince Royal. L'exécution demandera encore du tems; mais c'est toujours un pas: ce qui est beaucoup pour notre irrésolution.

» Ce n'est pas bien que la de H... ait abandonné sa première idée; la société d'une telle dame, éprouvée par l'expérience et des malheurs, aurait été d'une très-grande utilité à la R.... Il faut que les finances de la maison soient dans un très-mauvais état; car on ne me paie pas les 13,000 fl. que l'on me doit pour la terre que j'ai vendue, il y a quelques années: je voudrais bien que cet argent me rentrât; car on n'en a besoin par le tems qui court, et il faut que je m'arrange d'après mes revenus.

J'apprends qu'une partie de vos amis quitte le Holstein.

Le général Blucher est très-faible; on a dû lui envoyer à Colberg le général Bulow pour son assistance.

Je suis, etc.

De votre altesse, etc.

Signé STEIN.

Deux jours après que ces notes ont paru dans le *Journal de l'Empire*, le *Moniteur* a publié l'article suivant :

« Un traité signé le 8 de ce mois, entre M. de Champaigny, ministre des relations extérieures, et S. A. R. le prince Guillaume de Prusse, a terminé tous les différends qui existaient entre la France et la Prusse: »

n'avons obligé et sauvé que des ingrats. Ces hommes pervers qui trahissent l'honneur et les intérêts de leur maître et de leur patrie, sont heureusement sans courage, sans talens, sans moyens, et sans aucun sentiment de ce qui est grand, de ce qui est juste; ils changent de projets dix fois dans un jour, et le moindre vent qui agite l'air disperse tous les feuillets de leur politique.

Le samedi suivant (10 septembre) le Sénat s'étant de nouveau rassemblé, sous la présidence de S. A. S. le prince archi-chancelier, a adopté unanimement le sénatus-consulte ci-joint, et a décrété que l'adresse suivante serait présentée par le Sénat en corps à S. M. l'Empereur et Roi, comme un nouvel hommage du dévouement du Sénat et du Peuple français.

« SIRE, le Sénat a entendu avec une émotion profonde, le message de V. M. I. et R.

» Il a reçu avec une vive et respectueuse reconnaissance, la communication que V. M. a bien voulu lui faire des différens traités relatifs à l'Espagne, des constitutions acceptées par la Junte espagnole, et du rapport fait à V. M. sur la situation de vos armées dans les diverses parties du Monde.

» Il a adopté à l'unanimité le sénatus-consulte que Votre Majesté Impériale et Royale lui a fait présenter : et cent soixante mille braves vont être associés à la gloire immortelle de vos nombreuses et si redoutables armées.

» Vous croyez à la paix du Continent, Sire, mais vous ne voulez pas dépendre des erreurs et des faux calculs des cours étrangères ; vous voulez défendre des traités solennels librement consentis ; maintenir des constitutions librement discutées, acceptées et jurées par une Junte nationale ; briser la hache d'une anarchie féroce, qui, couvrant l'Espagne de sang et de deuil, menace nos frontières ; délivrer les véritables Espagnols du joug honteux qui les accable ; leur assurer le bonheur d'être gouvernés par un frère de V. M. ; détruire les phalanges anglaises qui ont réuni leurs armes aux poignards de la terreur ; venger le sang français, lâchement répandu ; garantir la sécurité de la France et la tranquillité de nos neveux ; rétablir et perfectionner l'ouvrage de Louis XIV ; accomplir le vœu des plus illustres de vos prédécesseurs et particulièrement de celui qui aime le plus la France ; déployer votre immense puissance pour diminuer les calamités de la guerre et pour forcer plutôt l'ennemi du Continent à cette paix maritime et générale, seul but de vos projets, et seul moment du repos et de la véritable prospérité de notre patrie.

» La volonté du Peuple français, Sire, est la même que celle de Votre Majesté.

» La guerre d'Espagne est politique, elle est juste, elle est nécessaire.

» Les Français pénétrés pour le Héros qu'ils admirent, de cet amour qu'ils viennent de vous exprimer avec un si grand et si juste enthousiasme partout où ils ont eu le bonheur de vous voir, vont répondre avec ardeur à la voix de V. M. ; et rien ne pourra ébranler la résolution du Sénat et du Peuple, de secourir V. M. I. et R. dans tout ce qu'elle

croira devoir entreprendre pour garantir les plus grands intérêts de l'Empire.

» Que Y. M. I. et R. daigne agréer le nouvel hommage de notre respect, de notre dévouement, de notre fidélité. »

*Les président et secrétaires,*

*Signé, CAMBACÉRÈS, archi-chancelier de l'Empire, président.*

*G. GARNIER et J. HÉDOUVILLE, secrétaires.*

Vue et scellé:

*Le chancelier du Sénat, Signé, comte LAPLACE.*

~~~~~

SÉNATUS-CONSULTE DU 10 SEPTEMBRE 1808.

Tit. I^{er}. — *Appel sur les Classes des années 1806, 1807, 1808 et 1809.*

Art. I^{er}. Il est mis à la disposition du gouvernement 80,000 conscrits, qui seront inscrits ainsi qu'il suit entre les différentes classes ci-après désignées, savoir :

Sur celle de 1806, 20,000 hommes ; sur celle de 1807, 20,000 hommes ; sur celle de 1808, 20,000 hommes ; sur celle de 1809, 20,000 hommes.

II. Ces quatre-vingt mille conscrits pourront être de suite mis en activité.

III. Les conscrits des classes des années 1806, 1807, 1808 et 1809, mariés avant l'époque de la publication du présent sénatus-consulte, ne concourront point à la formation du contingent de ces 80,000 hommes. Il en sera de même de tous les conscrits des quatre classes qui auront été réformés légalement.

IV. Les conscrits des années 8, 9, 10, 11, 12, 13 et 14, qui ont satisfait à la conscription, et n'ont pas été appelés à faire partie de l'armée, sont libérés. Il ne sera levé sur ces classes aucun nouveau contingent.

Tit. II. — *Appel sur la classe de 1810.*

V. Il est également mis à la disposition du gouvernement 80,000 conscrits pris sur la classe de 1810.

VI. Ces 80,000 conscrits seront destinés à former des corps pour la défense des côtes, et ne pourront être levés qu'après le 1^{er} janvier prochain ; à moins qu'avant cette époque, de nouvelles puissances ne se mettent en état de guerre contre la France. Dans ce dernier cas, le gouvernement aura la faculté d'appeler sur le champ ces 80,000 conscrits.

ERRATA du N^o. 373.

A la fin de l'Élégie qui commence le Numéro, mettez le nom de l'auteur, M^{lle} VICTOIRE BAOIS ;

A la fin de la pièce de vers qui suit, lisez MAZOIS, et non MAROIS.

(N° CCCLXXV.)

(SAMEDI 24 SEPTEMBRE 1808.)



MERCURE DE FRANCE.

POÉSIE.

RÉPONSE IMPROMPTU

*Sur un billet en vers, par lequel M. L..., mon ami de collège ;
m'apprenait l'heureux accouchement de sa femme.*

HEUREUX qui peut avoir enfans de sa façon,
Femme aimable et sensée, agréable maison,
Trop ni trop peu d'esprit, trop ni trop peu d'aisance,
Quelques bons vieux amis qui l'aiment dès l'enfance !
Ce bonheur, en tous points assez rare aujourd'hui,
Est justement le sort de notre ami L... !

ANDRIEUX,

L'HOMME A PLAINDRE.

J'ALLAI ces jours passés chez certain financier,
Autrefois mon ami, même mon créancier,
Mais prêteur patient, qui ne vous presse guères,
Et vous donne à dîner, sans vous parler d'affaires.
Le couvert était mis : un surtout de vermeil,
Dont Auguste ordonna le brillant appareil,
D'un luxe de bon goût parait déjà la table,
Et promettait d'avance un repas délectable.
Une fille charmante, un jeune polisson
De leurs jeux enfantins remplissaient la maison.

00

Madame était chez elle, encor à sa toilette,
 Et le mari rêvait en lisant la gazette.
 « Bonjour, mon cher ami, lui dis-je, comment va
 La santé, le plaisir, la fortune? — Eh! là, là,
 Répond-il tristement; la vie est monotone;
 On s'amuse fort peu. — Quoi donc? Cela m'étonne;
 Vous avez femme, enfans, santé, jeunesse, bien;
 Que vous manque-t-il donc? — Ma foi, je n'en sais rien.
 — Gardons-nous de chercher ce qu'on ne peut atteindre;
 Voici tout ce qu'il faut pour n'être point à plaindre:
 Ce sont de petits vers si simples et si vrais,
 Qu'on les retient, et puis qu'on croit les avoir faits.
 Ecoutez; je les crois d'un sage dont la Muse
 Par de jolis portraits quelquefois nous amuse.
*Heureux qui peut avoir enfans de sa façon,
 Femme aimable et sensée, agréable maison,
 Trop ni trop peu d'esprit, trop ni trop peu d'aisance!...*
 Voyons ce qui vous manque à présent: l'abondance,
 Les arts, un cuisinier, le meilleur de Paris,
 Vous attirent du monde, et même des amis.
 Vous avez des enfans? — Oh! charmans; une fille
 Belle comme le jour; d'esprit mon fils pétille.
 — Femme aimable? — On ne peut lui contester cela.
 — Et sensée? — Oh! sensée.... — Eh bien, cela viendra.
 Pour la fortune enfin?... — La mienne est suffisante;
 Je dépense à peu près cent mille francs de rente;
 Cette aisance.... — J'étais tranquille sur ce point,
 Vos bontés m'ont appris que vous n'en manquez point.
 Vous vous plaignez pourtant. Quelle en est donc la cause?
 Ah! je vois ce que c'est, je touche au doigt la chose;
 Opulent sans jouir, triste quand tout vous rit,
 Je n'y vois qu'un malheur; vous avez trop d'esprit. »

D.....

ENIGME.

TANTÔT en parcourant la mer et les déserts,
 Je guide un pèlerin vers cette terre heureuse,
 Que célébra dans de beaux vers
 D'un Sorrentin la Muse harmonieuse:
 Tantôt ma voix majestueuse
 Se fait entendre dans les airs,

Salue un conquérant, annonce une victoire :
 Tantôt, volant autour de toi,
 Tu m'écrases peut-être, et je mourais sans gloire,
 Si Réaumur dans son histoire
 Ne s'était souvenu de moi :
 Dans chacun des trois chants de l'immortel ouvrage
 Que Delille vient de finir,
 J'aurais sous trois rapports pu mériter ma page,
 Et j'étais assuré de ne jamais mourir.

~~~~~

LOGOGRIPE.

DES trois règnes, lecteur, je t'offre l'assemblage ;  
 L'artiste qui de moi sait faire un bon usage,  
 Peut charmer ton oreille et séduire ton cœur,  
 Inspirer tour à tour, le plaisir, la terreur.  
 Avec un pied de moins, jadis voguant sur l'onde  
 Je sauvai ces mortels, unique espoir du monde ;  
 Aujourd'hui je décris un arc audacieux :  
 En me décomposant, je présente à tes yeux  
 Un pronom possessif, une arme, une voiture,  
 Un animal rongeur, enfin une mesure.

~~~~~

CHARADE.

UNE voyelle est mon premier.
 On chérit l'amitié, quand elle est mon dernier.
 Mon tout se trouve aux champs ; c'est une herbe inutile
 Que se plaît à produire une terre fertile.

*Mots de l'ENIGME, du LOGOGRIPE et de la CHARADE
 insérés dans le dernier Numéro.*

Le mot de l'Enigme du dernier Numéro est *Vers*.
 Celui du Logogriphe est *Emilie*, dans lequel on trouve *miel, mi, mil, lie et mie*.
 Celui de la Charade est *Fiacre*.

LITTÉRATURE. — SCIENCES ET ARTS.

LÉONIE, ou L'HÉROÏNE DE L'AMOUR CONJUGAL.

DOUÉE d'une figure enchanteresse, héritière d'une fortune immense, Léonie d'Artigues voyait, à seize ans, tous les hommes de sa province aspirer à sa main. Son père, veuf depuis long-tems, et ne respirant que pour une fille qui faisait son orgueil, s'était promis de ne point contraindre son choix. « Pourquoi, se disait-il souvent, irais-je m'in-
 » quiéter du pénible soin de diriger les penchans de ma
 » Léonie ? Son cœur est pur, son caractère naïf, son esprit
 » éclairé ; elle n'a d'autre confident que moi ; ainsi, sûr
 » d'être instruit le premier de ses vœux secrets, je serai
 » toujours à même de rectifier ses idées si, par hasard, elles
 » n'étaient pas absolument conformes aux miennes. Et d'ail-
 » leurs, un coup-d'œil sur tous les partis qui se présentent
 » suffit pour me persuader que mon gendre, quel que soit
 » celui que me donne Léonie, ne peut manquer de faire
 » mon bonheur, puisqu'il fera celui de cette chère enfant.
 » Ne vois-je pas toutes les qualités que doit exiger un bon
 » père, réunies dans un Verseuil qui, à tant de gloire
 » militaire, joint tant de franchise et de bonté ? Dans un
 » Plainville déjà cité à trente ans comme le plus profond
 » et le plus intègre de nos magistrats ? Dans un d'Arlemont
 » que le noble emploi de ses richesses a rendu l'idole de
 » tout le canton ? »

Le baron d'Artigues disait vrai : mais ce ne fut ni Verseuil, ni Plainville, ni d'Arlemont qui fixa les regards de Léonie. Cette brillante conquête était réservée à Jules de Clamecy, jeune étourdi de vingt ans, qui n'avait pour tout mérite qu'une jolie figure, pour toute fortune que son épaulette et son épée. Entré au service en sortant des Pages, il revenait dans sa province pour la première fois depuis son enfance. Le baron s'était à peine aperçu qu'il s'était glissé chez lui, ses rivaux eux-mêmes avaient à peine remarqué, en souriant, ses prétentions à la main de Léonie, qu'il était déjà maître de son cœur.

Un moraliste trouverait ici matière à de graves et nombreuses réflexions. Irrité du mauvais choix de Léonie, il ouvrirait son La Bruyère, il relirait vingt fois et commen-

terait longuement le passage suivant : (1) « A un homme » vain , indiscret , qui est grand parleur et mauvais plaisant ; qui parle de soi avec confiance , et des autres avec mépris ; impétueux , altier , entreprenant ; sans mœurs ni probité ; de nul jugement , et d'une imagination très-libre ; il ne lui manque plus , pour être adoré de bien des femmes , que de beaux traits et la taille belle. »

Jules de Clamecy possédait ces deux avantages ; serait-il permis de répéter avec La Bruyère : « Il ne lui manquait donc plus rien pour être adoré ? » Non, l'auteur des *Caractères* était sans doute égaré par quelque dépit secret , quand il lança contre le sexe cette amère satire. S'il n'est que trop vrai que Jules avait une funeste ressemblance avec le portrait cité , du moins ne peut-on soupçonner que ce fut en lui ce déplorable mérite qui déterminât le goût de la jeune Léonie. Elle ne l'aima point , quoi qu'en dise le philosophe , parce qu'il était vain , indiscret , altier ; elle ne vit point en lui ces défauts parce qu'elle l'aimait. Si enfin des gens infatigables dans leurs questions veulent absolument qu'on leur dise comment il peut se faire qu'une jeune personne , douée d'un naturel si heureux , formée par une éducation si soignée , éprouve une passion subite pour un homme si peu digne d'elle , on leur répondra que c'est apparemment par un effet du *non so che* des Italiens , ou par une suite de la *loi des contraires* (2) : il faudra bien qu'ils se contentent de cette solution.

Quoi qu'il en soit , Léonie , chaque jour , sentait croître son inclination pour Jules ; mais chaque jour aussi Jules lui donnait , à sa manière , quelques nouveaux témoignages de sa tendresse. Il ne cessait de lui répéter qu'il était au désespoir de ne plus être dans ces heureux tems , où un chevalier bien épris parcourait l'Univers pour faire triompher , à grands coups de lance , le nom et les attraits de la dame de ses pensées ; il ne parlait que de combattre et d'exterminer tous ses rivaux. Il avait volé un soulier de Léonie , et l'avait mis sous verre avec les plus galantes inscriptions ; si elle quittait un bouquet , il s'en emparait avec avidité , il l'effeuillait dans son thé , dans son vin. Comment résister à des preuves d'amour si convaincantes ? Léonie avait beaucoup d'esprit , plus de tact même que l'on n'en a communément à son âge : elle aurait ri des extravagances de Jules.

(1) La Bruyère , tom. I , chap. 3, *Des femmes*.

(2) *Etudes de la Nature* , par M. de Saint-Pierre , tome II.

si elles eussent eu une autre qu'elle pour objet ; mais tout cela était pour elle : tout cela était charmant, allait au cœur.

Trop certain de sa victoire, l'heureux amant ne se crut pas obligé de se soustraire aux prévenances de quelques dames de province, qui tenaient à grand honneur d'attirer les regards d'un jeune homme qui avait vu la Cour, Paris, et son régiment. Jules, sans se prévaloir de ces avantages, allait même au-devant des occasions de montrer qu'il était sans fierté lorsqu'on savait lui plaire. Un jour, Léonie en ouvrant brusquement la porte du salon le trouva dans l'antichambre luttant avec une petite suivante fort jolie qu'il voulait embrasser. Léonie, troublée à cette vue, balbutia quelques mots de surprise, mais Jules lui dit sur le champ, de l'air le moins déconcerté, qu'il ne pouvait s'empêcher de rendre hommage à la beauté partout où il la rencontrait. « Au reste, Mademoiselle, ajouta-t-il en baissant la » voix, vous devez croire qu'un cœur où vous réglez ne » peut avoir aucune part à ces distractions passagères. » Un coup-d'œil plein de tendresse désarma la jeune personne : elle était prête à lui demander excuse de l'avoir interrompu.

Cependant, toujours pénétrée de ses devoirs envers son père, et plus encore guidée par son affection et sa confiance, Léonie se serait reproché de différer davantage l'aveu de ses nouveaux sentimens. Le baron d'Artigues ne put dissimuler sa surprise ; une larme parut dans ses yeux : « Quoi ! » ma Léonie, lui dit-il en serrant les mains de sa fille dans les » siennes, c'est toi dont la raison fut si précoce, dont tous les » goûts sont si naturels et si simples, c'est toi, mon enfant, » qui entre tous mes amis, entre tous les hommes qui aspi- » raient à te plaire, n'as su distinguer qu'un jeune écervele ! » — Lui, mon père ! le mot est.... un peu dur ; peut-être » l'avez-vous trouvé par fois étourdi, oui, je n'en discon- » viens pas : mais quelle bonté de caractère, que de com- » plaisances, que d'attentions pour moi.... et pour vous aussi, » mon père ! — Tu plaides sa cause avec chaleur ! — Ah ! » mon père, tout le monde en parlerait comme moi. Vous » le connaîtrez mieux, vous l'appréciez. O ciel ! comme » nous vous aimerons, comme nous vous rendrons heu- » reux ! » Et elle avait jeté ses bras autour du cou de son père : jamais le baron n'avait su résister à ses caresses. Il lui donna un petit coup sur la joue, en lui disant : « Nous » verrons, Léonie, nous verrons. » Elle l'embrassa plus

vivement encore, il la pressa contre son cœur en soupirant; il s'éloigna pour aller méditer sur la destinée de sa fille; Léonie courut annoncer au chevalier qu'ils pouvaient tout espérer du meilleur des pères.

Le baron d'Artigues crut, d'abord, devoir prendre des informations précises sur le jeune homme auquel il s'agissait de confier le bonheur de Léonie. Mais quel jugement porter d'un jeune homme que l'on voyait depuis deux mois? Les hommes se défendirent d'avoir une opinion sur son compte. Les jeunes femmes décidèrent que c'était un fou, mais un fou charmant; les vieilles, pour qui les gentilleses de Jules n'étaient pas sans mérite, prirent pour texte d'un jugement définitif l'ancien proverbe : *Mauvaise tête et bon cœur*. « Vous voyez bien, M. le baron, dit la plus grave, » que ces dames viennent de vous prouver que le jeune Clamcy a une mauvaise tête; donc c'est comme si elles vous » avaient prouvé qu'il a un bon cœur; or, lorsqu'avec un » bon cœur on est joli garçon comme il l'est, on rend tou- » jours sa femme heureuse. » Le baron trouva l'argument dans les formes; le sérieux avec lequel il fut prononcé ne l'eût cependant pas empêché d'en rire, s'il eût su que le premier mobile de l'intérêt, accordé par ces dignes matrones à l'amant de Léonie, était la réflexion profonde que, depuis onze grands mois, il ne s'était pas fait un seul mariage dans leur société.

A ce concours unanime des suffrages, de ses protectrices, Jules joignit ses instantes prières, et il les fit appuyer par les sollicitations de sa famille. Les regards touchans de Léonie; ses naïves caresses eurent un pouvoir plus prompt sur le cœur de son père: « Songe que c'est toi qui le veux, » ma fille, lui dit-il; et vous, jeune homme, ajouta-t-il en » mettant la main de Léonie dans la sienne, souvenez-vous » que vous me ferez mourir si vous ne la rendez heureuse. »

La noce fut brillante: les mêmes Dames, qui avaient été consultées sur le mariage, s'applaudissaient hautement de leur décision; elles firent remarquer au baron d'Artigues que son gendre était incontestablement le meilleur danseur que l'on eût vu dans la province depuis long-tems; et elles l'en félicitèrent cordialement. Léonie était transportée.

Cette douce ivresse dura huit jours, pendant lesquels son époux adoré ne la quitta pas un instant. D'abord, il s'absenta pendant quelques heures, bientôt pendant des journées entières, bientôt enfin il prétexta de fréquens voyages dans les terres qui formaient une partie de l'immense dot de

Léonie. Elle aurait trouvé si doux de l'y suivre ! Mais il avait toujours une raison plausible pour se dispenser de l'y mener avec lui ! Elle n'éprouvait, dans ces premiers tems, d'autre chagrin que d'être séparée de l'homme qui charmait son existence ; et ces peines mêmes n'étaient pas sans quelque douceur : elles lui révélaient toute l'étendue de sa tendresse, elles étaient mêlées avec le pressentiment de la joie toujours nouvelle qu'elle allait goûter au retour de l'objet de toutes ses affections.

Un cœur qui aime pour la première fois se nourrit facilement d'illusions : Léonie aurait pu trouver encore longtemps dans les siennes des motifs de bénir les nœuds qui l'unissaient à l'époux qu'elle avait préféré. La jalousie ne le permit pas : elle vint porter un jour affreux sur sa situation.

Parmi les femmes qui composaient sa société habituelle, était une jeune veuve pour qui elle se sentait portée à l'amitié et à la confiance. Madame d'Alzey avait une physionomie si prévenante, un parler si doux, des manières si insinuantes ! Léonie fut flattée de trouver en elle le même empressement à former une union, dont elle attendait des consolations si précieuses pour ses peines secrètes. Avec quelle rapidité son penchant pour M^{me} d'Alzey redoubla lorsqu'elle vit qu'elle n'avait, pour ainsi dire, pas moins de plaisir qu'elle-même à s'entretenir de l'homme qui occupait toutes ses pensées ! Crédule Léonie ! tu ne sais donc pas que cette amie que tu accueillies si cordialement, dans le sein de laquelle tu épanches ton ame entière, a brûlé d'un feu secret pour l'être qui a juré de n'aimer que toi ? Tu ne sais donc pas qu'elle ne te pardonnera jamais de lui avoir ravi l'objet d'une passion effrénée ?

Julés était absent depuis plusieurs jours ; sa triste compagnie ne put retenir ses pleurs en présence de M^{me} d'Alzey. Qui n'en eût été attendri ? Une rivale n'en ressentit qu'un redoublement de jalousie et de fureur. « Vos larmes couleront donc sans cesse ! lui dit-elle, en la serrant affectueusement dans ses bras. C'est trop peu pour moi de les essuyer, trop chère et trop malheureuse amie ; il faut qu'enfin je m'arme de courage pour en tarir la source. Quelle est donc la cause de ce grand désespoir ? L'absence d'un mari ? Vous l'aimez, rien n'est plus naturel ; mais entre nous, ma chère, y a-t-il l'ombre de raison à vous affliger de ce qui fait, très-probablement, sa félicité suprême ? — Comment ? que voulez-vous dire ? M. de Clamecy, loin de moi, pourrait.... — Vous êtes bien jeune,

* Léonie ; et, pardonnez-moi le mot , bien novice encore.
 » Vous vous figurez donc qu'un homme ne quitte jamais les
 » côtés de sa femme que pour aller rêver à elle plus à son
 » aise ? Ah ! quand vous les connaîtrez !..... — Je ne veux
 » connaître que Jules ; et lui , du moins , lorsqu'il s'éloigne
 » de moi , je suis certaine..... — Que c'est pour quelque affaire
 » urgente , indispensable ? Aussi , voilà pourquoi vous ver-
 » siez , à l'instant même , des larmes si amères. Pauvre
 » petite ! eh bien , voulez-vous que je vous apprenne , moi ,
 » une de ces graves affaires qui l'arrachent si souvent de
 » vos bras , et toujours malgré lui ? Quand vous le supposez
 » courant les champs et les bois , pour veiller à votre for-
 » tune , il en fait un noble et brillant usage à la ville , à
 » quatre pas de vous. Il ne passe pas ses nuits à gémir
 » comme sa Léonie , mais à jouer des monceaux d'or , dans
 » la société joyeuse de bons amis qui l'aident , comme il le
 » dit , à supporter le joug pesant de l'hymen. — Cruelle
 » amie ! quelles images ! quelles suppositions ! — Des sup-
 » positions ! m'en croyez-vous capable ? Est-ce une suppo-
 » sition que la perte de vingt mille francs qu'il a faite , la
 » semaine dernière ? Est-ce une supposition que la passion
 » extravagante qu'il affiche pour cette petite actrice ? —
 » Arrêtez , arrêtez , ma bonne amie , vous me poignardez ! »
 Elle était suffoquée par ses sanglots , elle tomba sur un
 canapé. M^{me} d'Alzey la contempla dans cet état avec un
 sourire cruel , puis elle l'embrassa tendrement , et s'éloigna ,
 jouissant déjà des maux préparés par sa vengeance.

Elle y mit le comble par des lettres anonymes , où , sous
 le masque d'une amie qui ne pouvait se faire connaître , on
 rendait à M^{me} de Clamecy un compte perfide de la conduite
 de son époux. Les torts de ce jeune homme volage n'étaient
 que trop réels , quoiqu'exagérés par la méchanceté et l'envie.
 Enivré de son opulence ; fier de quelques avantages exté-
 rieurs , adulé par de vilains complaisans , séduit par d'avides
 coquettes , il s'était facilement persuadé qu'il devait désor-
 mais servir de modèle à tous les hommes , et faire la con-
 quête de toutes les femmes. Léonie était oubliée dans le
 tourbillon qui l'entraînait , mais sa présence avait encore un
 pouvoir irrésistible sur lui.

Il l'éprouva encore le jour même où l'astucieuse M^{me}
 d'Alzey avait répandu tous ses poisons dans l'ame de Léonie.
 Il rentra fort tard , mais son premier soin fut de demander
 à la voir ; la douleur empreinte sur son charmant visage
 l'affecta profondément. Il voulut en connaître la cause ; elle

ne répondit que par ce sourire plein de charmes qui n'était qu'à elle. Jules transporté s'écria qu'elle était la plus jolie comme la meilleure des femmes ; dans sa vive émotion il fit à sa douce moitié l'aveu, presque complet, de toutes ses erreurs. Elle ne voulut pas l'entendre, elle l'interrompit par ses caresses. « Ma Léonie, s'écria-t-il, je ne veux plus » vivre que pour toi ; fuyons la ville et ses vains plaisirs, » allons habiter la campagne où tu passas les années de ton » enfance. » C'était prévenir tous les vœux de Léonie. Dès le lendemain, ils habitaient un séjour où, comme aux premiers instans de leur union, ils étaient tout l'un pour l'autre.

Dans les transports de la joie qui remplissait son âme, la naïve et confiante Léonie se hâta de faire part à M^{me} d'Alzey de sa félicité nouvelle. « Ma chère, ma meilleure amie, » lui mandait-elle, il ne manque plus que vous ici pour » compléter le tableau le plus parfait du bonheur dont il » nous soit donné de jouir sur la terre ; car je sens qu'il ne » peut en exister d'autre que celui qui nous vient de l'amour » et de l'amitié. »

« Ils seraient heureux ! » s'écria la jalouse furie ; et bientôt Jules reçoit dix lettres de ses anciens compagnons de plaisirs. L'un lui demande quel jour il prend solennellement la robe d'anachorète, l'autre lui propose déjà de faire graver sur la porte de son ermitage :

Ci-gît dans son castel, sans avoir rendu l'âme,
Céladon enterré vis-à-vis de sa femme. (3)

Le chevalier tenait bon contre ces railleries : un troisième ami lui donne charitablement l'avis que pour peu qu'il tarde à se remontrer, un riche financier va lui souffler la belle Elomire, cette danseuse célèbre sur laquelle il a publiquement annoncé des prétentions, qu'il ne peut voir échouer, sans se déshonorer aux yeux d'un certain monde. Le malheureux Jules ne peut résister à ce dernier trait : il expose à Léonie que des arrangemens définitifs nécessitent sa présence à la ville ; elle s'alarme, elle veut le retenir ; il était parti.

Une semaine se passe : à peine un billet insignifiant vient-il charmer les ennuis de la triste Léonie. Un mois entier s'écoule : point d'époux, point de nouvelles. Absorbée dans ses lugubres pensées, elle était, un soir, retirée et seule dans son appartement ; sa tête était appuyée sur une de ses

(3) Boissy, *l'homme du jour*.

maies, des larmes inondaient son visage. La porte s'ouvre : le baron d'Artignes paraît. — « Mon père ! c'est vous ! — »
 » Oui, Léonie, ce père que tu délaisses, que tu évites, vient
 » pleurer avec toi. Pourquoi me fuis-tu, mon enfant ? Tu
 » crains mes regards, tu crains que je ne te reproche ta
 » propre infortune. Non, ne redoute pas ton vieux père ;
 » vois, il t'ouvre ces bras où tu étais si bien jadis. — Ah !
 » Dieu ! — Où est ton mari ? — Il est absent, — Pourquoi
 » n'est-il pas ici ? — Il a des affaires. — Quand revient-il ?
 » — Je l'ignore. — Pourquoi est-il parti sans toi ? — Je
 » n'aime pas la ville. — Pourquoi dissipe-t-il ta fortune ? —
 » Je la partage si volontiers avec lui. — Pourquoi déchire-t-
 » il ton cœur ? — Mon père ! — Je sais tout, ma fille, et je
 » viens à ton secours. M. de Clamecy t'abandonne, je t'em-
 » mène. — Lui, mon père, m'abandonner ! Oh ! jamais. Il
 » aime le faste, la dissipation ; il est égaré par ses sens,
 » mais son cœur me reste. Je lui ai pardonné, je ne veux
 » plus le croire coupable. — Eh bien ! veux-tu me suivre ?
 » Tu le verras ce soir. — Ce soir, mon père ? — Viens, te
 » dis je. »

Le baron l'entraîne dans sa voiture : ils partent. Si Léonie, persuadée que le premier devoir d'une femme est de souffrir en silence, avait eu la force de dissimuler à son père même les torts de son époux, elle éprouva, du moins, le besoin de reconnaître ceux que lui reprochait sa conscience. « Aurais-je pu penser moi-même, mon père, lui dit-elle, qu'il viendrait un jour où votre Léonie témoignerait moins d'empressement à rechercher votre présence ? Mais vous la connaissez trop pour que votre cœur puisse accuser le sien. Aux instans même où il m'eût été le plus doux de me sentir près de vous, une absence de M. de Clamecy, le retard d'une lettre, une bagatelle me jetait dans un chagrin peu raisonnable ; aurais-je été vous rendre témoin des larmes que je versais comme un enfant ? Aurais-je été vous exposer à me croire malheureuse ? » Et elle s'efforçait de sourire, en serrant la main de son père. Il la regarda tendrement sans répondre.

Ils arrivent à la ville ; ils passent devant la salle de spectacles, le baron ordonne à son cocher d'arrêter. « Léonie, dit-il à sa fille, on donne une pièce nouvelle qu'il faut que je te fasse voir. — Moi ! mon père, au spectacle ! — Es-tu trop affligée pour craindre de t'y amuser ? — Oh ! point du tout ; mais... je suis sans toilette. — Nous ne serons point vus. » Ils descendent, ils trouvent sous le vestibule

un vieux commandeur ami du baron ; tous trois vont occuper une loge grillée.

Le spectacle était commencé, lorsqu'une loge des plus apparentes, aux premières, s'ouvre avec fracas pour laisser entrer une jeune femme, aussi remarquable par sa beauté que par l'éclat de sa parure. Un homme l'accompagnait, mais il resta d'abord dans le fond de la loge. « Quelle est cette jolie femme ? dit le baron, assez haut, à son ami. » — Quoi ! répond le commandeur, vous ne connaissez pas la belle Elomire ? — Voici la première fois que je l'aperçois. Que de diamans ! — Ce n'est rien que cela, mon ami ; c'est l'intérieur de sa maison qu'il faudrait voir. — Et quel est l'heureux, ou plutôt l'extravagant mortel... ? — Prenez ma lorgnette, examinez l'homme qui est assis derrière la belle. — En croirai-je mes yeux ? M. de Clamecy ! Mon gendre ! — Chut ! votre fille pourrait nous entendre (et il élevait la voix) ; vous êtes donc le seul ici qui ignoriez que M. de Clamecy se ruine pour cette danseuse ? »

Ce cruel entretien ne fut pas prolongé davantage ; la malheureuse Léonie, qui n'en avait pas perdu un mot, avait laissé tomber sa tête sur le sein de son père. Avec le secours du commandeur, il la porte dans sa voiture, il la dépose dans l'appartement qu'elle occupait avant son mariage.

Le lendemain, de bonne heure, il épia son réveil. « Eh bien ! ma fille ! lui dit-il en entrouvrant ses rideaux. Elle ne répondit que par ses larmes. Tu as donc vu enfin, reprit le baron, ce que ton cœur abusé n'aurait pas voulu croire. Rends-moi grâce de t'avoir ouvert les yeux ; je savais que ton mari devait venir faire trophée de son déshonneur en public ; notre conversation était concertée, tu sais tout. Te voilà donc, à dix-sept ans, dédaignée, abandonnée, trahie ! une courtisanne t'a ravi ton époux et dévoré ta fortune. Parle, Léonie, parle, que veux-tu faire ? — Lui pardonner. — Insensée ! tu vas donc t'immoler à une fidélité qui n'est plus, à mes yeux, qu'une folle obstination. Je lis dans ton cœur : ce n'est plus ton indigne époux qu'il regrette, c'est la passion dont tu brûlas pour lui ; tu ne peux supporter l'idée d'être réduite à ne plus aimer. Eh bien, Léonie, je te sauverai malgré toi, je sauverai, du moins, l'honneur de mon nom et de ma famille. — Ciel ! que prétendez-vous faire ? — Celui qui devait me remplacer auprès de toi,

» et qui ne fut que ton tyran, n'est plus rien pour moi.
 » Il est militaire, je le fus; il faudra qu'il me rende raison
 » de tant d'outrages. — Juste Dieu! et je serais cause.
 » Ah! plutôt! Qu'exigez-vous de moi? — Que tu
 » te sépares de lui. — Pour toujours? — Pour toujours.
 » — Mais s'il se corrige? — Jamais. — Ah! mon père! pen-
 » sez-vous donc que la crainte de me perdre soit sans pou-
 » voir sur lui? Accordez-moi le tems de le ramener, seule-
 » ment un an. Je vais me retirer chez vous à la campagne;
 » je lui écrirai qu'il doit renoncer à revoir Leomé, s'il
 » continue à se faire un jeu de son amour et de ses tour-
 » mens.» Le baron faillit sourire de sa naïve crédulité. « Eh
 » bien! reprit-il, je consens à cette dernière épreuve. »

Dès le jour suivant, Léonie suivit son père dans une terre isolée qu'il avait choisie pour sa retraite. Son premier soin fut d'écrire à l'ingrat Clamecy une lettre qu'elle s'était promise de faire très-courte, et qui se trouva très-longue. Elle ne lui adressait pourtant aucun reproche; elle le conjurait d'avoir compassion de ses peines, de revenir dans ses bras, de lui rendre son cœur; avec les ménagemens les plus délicats, elle lui faisait entrevoir l'avenir effrayant qu'il se préparait de ses propres mains.

Jules n'était pas tellement endurci, qu'il fermât entièrement les yeux sur ses torts, et sur le rare mérite de l'aimable créature qu'il trahissait. Peut-être se serait-il rendu à ses touchantes instances, si elles n'eussent été accompagnées d'une lettre, où le baron d'Artigues se livrait à toute l'amertume de ses ressentimens. Les menaces révoltèrent la fierté du jeune homme: il répondit à Léonie avec froideur, mais avec politesse; au baron avec aigreur et bravade. Il lui était annoncé que des mesures étaient prises pour que les biens de Léonie cessassent dorénavant d'être à sa disposition; mais quelque sensible qu'il fut à la privation des richesses qui faisaient son premier mérite, il fut indigné de l'idée seule que son retour serait attribué à l'amour de l'argent. Il eut recours à d'avidés usuriers, à des amis plus dangereux encore: il cherchait à s'étourdir par un redoublement de luxe et d'extravagances.

L'année prescrite pour le tems d'épreuve, s'écoula rapidement pour lui, tandis que la triste Léonie en comptait tous les jours, dans l'espoir continuellement déçu de voir arriver celui du repentir et de la réconciliation. Le terme expiré, le baron déclara qu'il était fermement résolu de faire prononcer l'entière et éternelle séparation dont il avait me-

né l'indigne époux de sa fille. Il rappela à Léonie qu'elle avait engagé sa parole de s'y soumettre sans résistance. Elle se prêta docilement à tout ce que son père exigea d'elle, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que l'amour triomphant encore dans son ame du plus juste ressentiment, le douloureux effort qu'elle avait fait sur elle-même, avait produit une impression aussi funeste sur sa santé que sur son esprit. Elle était tombée dans une morne apathie; elle gardait un silence presque absolu; les plus tendres caresses de son père semblaient avoir perdu tout leur pouvoir sur elle. Le baron ne vit pas sans un profond chagrin l'état déplorable dans lequel languissait sa fille chérie. « Ma Léonie a cessé de m'aimer, » se disait-il; elle me hait, parce que j'ai voulu la sauver! » Son existence lui devint à charge; il faisait des vœux secrets pour en voir arriver le terme: vœux trop tôt exaucés! Léonie eût à pleurer à la fois son père et son époux.

La mort du baron fut sur le point d'opérer une révolution totale dans les sentimens de Jules de Clamecy. Il redoutait les regards et l'influence de ce père irrité: dès qu'il apprit que Léonie était redevenue maîtresse de sa volonté, il conçut un instant, l'espoir qu'elle n'avait pas cessé, elle-même, de conserver au fond de son cœur: déjà il avait pris la résolution d'aller implorer son pardon à ses genoux; une fausse honte vint réprimer cet élan généreux; il craignit que sa démarche ne parût commandée par la détresse, et il garda le silence. Cependant sa situation était devenue affreuse; toutes ses ressources étaient épuisées, Elomire lui était infidèle, ses amis le méconnaissaient: ses yeux se dessillèrent, il apprit enfin à connaître le monde, à sentir toute l'étendue de ses pertes.

Le séjour d'un lieu qui lui retraçait, sans cesse, et ce qu'il avait été, et ce qu'il aurait pu être encore, lui devint insupportable; il résolut de s'en éloigner à jamais. Il trouva alors le courage d'écrire à Léonie; il ne pouvait plus appréhender qu'elle doutât du repentir d'un homme qui lui disait un éternel adieu, qui ne lui révélait même pas en quel lieu il allait traîner le reste de son existence. Il traça une peinture fidelle, mais simple et sans art, de ses dérèglemens, de son ingratitude, et des remords qui le rongeaient. « Vous êtes bien vengée, Léonie, lui disait-il en finissant; toutes les douleurs de l'ame, toutes les misères humaines accablent celui qui fut votre époux, celui qui fut si tendrement chéri par la plus digne des femmes. J'ai foulé aux pieds le bonheur que tu m'avais préparé. Eh bien! je vais fuir, jusqu'à ce que je rencontre la mort. Léonie; pour grâce dernière, ne maudis pas ma mémoire, et pardonne-moi; si tu le peux! »

Cette lettre, baignée de ses larmes, fut confiée à M^{me} d'Alzey qui lui promit de la remettre elle-même à Léonie. Le malheureux Jules partit sur l'heure; se dirigeant à l'aventure, il parvint sur les bords du Rhin et passa en Allemagne.

M^{me} d'Alzey, dont la séparation et le désespoir des deux époux avaient à peine calmé la jalousie, la sentit renaître avec violence à l'idée seule de se voir forcée à servir de médiatrice entre eux. « L'écrit dont je suis dépositaire, se dit-elle, est sans doute conçu dans un style bien sentimental, bien lamentable; la pauvre petite femme va s'attendrir, se jeter dans mes bras, me supplier de lui ramener son perfide. La situation est embarrassante; mais, avant tout, prenons prudemment connaissance de ce message conjugal. » Aussi ravie que surprise d'y lire que Jules renonçait à tout espoir de déterminer Léonie à reprendre ses anciens nœuds, elle s'acquitta de sa commission avec un zèle, une chaleur qui lui attirèrent les plus vifs remerciemens. « Quelle amie êtes-vous donc? lui disait Léonie: quand tout le monde m'abandonne, je vous trouve toujours plus empressée à me prodiguer vos soins et vos consolations. — Hélas! des consolations, reprit M^{me} d'Alzey, vous n'en pouvez attendre que du tems; c'est de lui seul, ma tendre amie, que vous obtiendrez l'oubli du traître qui a empoisonné vos beaux jours. — L'oublier! jamais. — Vous voulez donc le haïr toujours? — Je veux le regretter éternellement. — Ainsi, charmante pleureuse, perdue dans la retraite et abîmée dans les douleurs, vous serez insensible à tous les hommages que je sais que l'on se dispose à vous rendre? — Ceux d'un monarque ne me toucheraient pas. — Ah! c'est du roman! — Non c'est la nature bien simple et bien vraie. » M^{me} d'Alzey voulut poursuivre sur ce ton léger et voisin du persiflage; Léonie devint plus froide et plus sombre. Son incomparable amie, craignant déjà l'ennui des condoléances obligées, prétexta les motifs les plus pressans pour regagner la ville. Elle s'élança dans sa voiture, après avoir tendrement embrassé Léonie, et lui avoir protesté que son état lui perçait l'âme.

Léonie, restée dans l'isolement le plus absolu depuis la mort de son père, s'était refusée à ce que personne vint partager la solitude, dont son époux, s'il fût revenu à elle, aurait eu seul le pouvoir de la tirer. Livrée, sans distractions, à l'amertume de ses peines, ses forces s'épuisèrent rapidement; une maladie grave se déclara, elle eut besoin de prompts secours. Une femme qui avait toute sa confiance,

la seule qu'elle eût conservée près d'elle, sentant son insuffisance, et alarmée sur l'état de sa maîtresse, s'empressa d'appeler à son aide une sœur de charité qui, par hasard, se trouvait dans le voisinage. Leurs soins réunis parvinrent à triompher du mal. Léonie, dès que la connaissance lui fut rendue, frappée du costume de la religieuse, désira savoir qui elle était, et ce qui l'avait amenée près de son lit. La bonne sœur, qui ressentait déjà pour elle toute l'affection dont ne pouvaient se défendre tous ceux qui l'approchaient, se hâta de satisfaire sa curiosité: « Je suis venue, Madame, » lui dit-elle, remplir auprès de vous; les devoirs de mon » état. Jamais, j'ose l'assurer, il ne me parut plus doux, cet » état que j'ai embrassé par choix. J'ai connu le monde, » et tout ce qu'il peut offrir de jouissances aux âmes sensibles: » veuve dès mes jeunes ans, il me restait des richesses et » un fils, le premier des biens pour mon cœur. Ce fils a » péri loin de moi; d'affreux détails m'ont appris qu'il était » mort faute des secours nécessaires. Depuis ce jour déplorable, je me suis vouée au service de l'humanité souffrante. » Grâce au ciel! toutes les mères ne sont pas aussi à plaindre » que moi, et lorsque je puis rendre à l'une d'elles l'enfant » conservé par les soins dont a manqué mon malheureux » fils, je trouve dans ses bénédictions le seul adoucissement » qui convienne à ma douleur. » Léonie lui serra la main, en attachant sur elle des regards où se lisait tout ce que sa bouche n'aurait pu exprimer.

Elle passa toute la nuit suivante dans une agitation visible: des mots entrecoupés annonçaient qu'elle était occupée de quelque projet important. Dès le point du jour, elle pria la religieuse de s'asseoir au chevet de son lit, et elle lui parla en ces termes: « Je suis à peine sortie de l'enfance, ma bonne » sœur, et j'ai déjà épuisé toute la rigueur de la plus cruelle » destinée. Délaissée, sans appui, sans consolation dans ce » monde, qu'y ferais-je encore? C'est le ciel qui vous a » envoyée près de moi, je n'en puis douter, pour m'indiquer » le refuge où je retrouverai quelque repos. Guidez mes » pas, servez-moi de mère; apprenez-moi à imiter votre » courage et vos vertus! »

En vain la bonne religieuse voulut-elle lui représenter combien son extrême jeunesse, sa délicatesse, ses habitudes, semblaient l'éloigner d'un état, dévoué aux travaux les plus pénibles et à l'aspect continuuel de tous les maux qui affligent l'humanité; Léonie se montra résolue à tout entreprendre, à tout souffrir. Elle n'était pas encore parvenue,

néanmoins,

néanmoins, à convaincre sa nouvelle amie de la vérité de sa vocation, lorsqu'elle reçut une lettre qui lui annonçait que son mari venait d'être tué en duel, à la suite d'une querelle de jeu. La religieuse cessa de s'opposer à ses instances : elles partirent ensemble.

Léonie, supérieure par son zèle aux fatigues de son nouvel état, montra qu'elle n'avait pas trop présumé de son courage. Elle le puisait, chaque jour, dans son désespoir même. Active, empressée, compatissante, elle devint bientôt le modèle de toutes ses compagnes : elle trouvait elle-même sa récompense dans l'exercice de ses devoirs. Aussitôt qu'elle cessait d'être occupée à soulager les souffrances des infortunés commis à ses soins, ses propres peines revenaient l'assaillir, de trop chers et trop cruels souvenirs troublaient le calme qu'elle cherchait dans l'oubli du monde.

Depuis trois ans, Léonie menait cette vie exemplaire, et sa noble ardeur, loin de s'être ralentie, semblait croître avec le nombre des bonnes œuvres qui lui étaient bien plus imposées par son cœur que par sa règle. Aussi dans tous les cas qui exigeaient une attention plus suivie, ou des secours plus prompts, était-ce toujours à cet ange de consolation que l'on avait recours. Il semblait que sa voix seule suspendît les maux des êtres dont elle approchait. On amène, un jour, dans un hospice où elle était employée, un homme qui avait été trouvé, sur un chemin, à demi-mort, et baigné dans son sang. Les chirurgiens, après avoir pansé ses blessures, avaient prescrit le régime qu'il fallait lui faire observer. Un sombre désespoir semblait le dominer ; il gardait un morne silence ; il refusait tous les secours que l'on cherchait à lui prodiguer. Léonie, que l'on était certain d'obliger en l'appelant auprès du plus souffrant, est invitée à prendre compassion de ce malheureux. Elle accourt auprès de lui : il s'efforçait de cacher son visage, comme s'il eût redouté autant les regards que les questions des personnes qui l'entouraient. La douce Léonie lui adresse de consolantes paroles, elle le presse, elle le conjure de prendre une potion qu'elle lui présente. Il était immobile : elle fait un effort pour soulever sa tête, pour approcher le breuvage de ses lèvres ; tout à coup elle jette un cri aigu, elle tombe..... C'était Jules. Le malade s'était dressé sur son séant, il attachait sur elle des yeux hagards. Dès qu'elle a repris ses sens, on l'interroge ; on apprend par quelques mots mal articulés que cet homme est son époux, un époux qu'elle croyait mort depuis des années.

Jules recueillit toutes ses forces pour lui dire d'une voix éteinte : « Léonie, m'as-tu pardonné ? » Elle se précipita dans ses bras. On les sépara, on crut qu'ils allaient expirer l'un et l'autre. Elle obtint, cependant, par ses prières et par ses larmes qu'il lui serait permis de passer les jours et les nuits à veiller son époux, si elle voulait promettre de ne pas lui adresser la parole. Son ardent désir de le voir guéri lui donna la force d'accomplir son serment. Jules ne cessait de la considérer : il semblait que sa vue opérât aussi efficacement sur lui que tous les secours de l'art.

Ses forces se rétablirent avec une incroyable rapidité : dès qu'il lui fut permis de parler, il raconta qu'après avoir erré trois ans en pays étranger, toujours poursuivi par l'infortune et par ses remords, il s'était déterminé à rentrer dans sa patrie, pour savoir, du moins, quel était le sort de la victime de ses égaremens, toujours présente à sa pensée. Attaqué, blessé par des brigands, il s'était trouvé, en reprenant ses sens, malheureux d'avoir recouvré l'existence. « Aurais-je jamais pu songer, ajouta-t-il, ô ma Léonie ! » qu'après de si longs et si cruels orages, un Dieu clément » me ramènerait près de toi ? — Oui, s'écria Léonie, oui, » Jules, et pour ne plus t'en séparer ! »

En quittant l'habit de sœur de charité, Léonie n'a pas renoncé à des fonctions touchantes devenues le besoin de son cœur. Elle est encore la mère et la consolatrice des infortunés. Jules la vénère autant qu'il la chérit ; il s'écrie souvent que l'excès des peines qui l'accablèrent n'égalait jamais l'excès de la félicité dont il jouit. M^{me} d'Alzey répète tous les jours que ce bonheur ne peut durer long-tems, mais il y a vingt ans qu'elle le dit.

L. DE SEVELINGES.

ESPRIT DES ORATEURS CHRÉTIENS, ou Morale évangélique, extrait des ouvrages de Bossuet, Bourdaloue, Massillon, Fléchiér, et autres célèbres orateurs ; par E. L***. Deux volumes in-12. Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, rue du Pont-de-Lodi, n^o 3. — 1807.

ON ne peut que louer l'intention de l'éditeur de ce recueil. On ne saurait sans doute mettre trop souvent sous les yeux des personnes religieuses les morceaux où

nos orateurs sacrés ont épanché leur morale consolante, ou fait tonner, quand il le fallait, la parole de Dieu. Bossuet, Massillon, Fléchier, Bourdaloue, ont, par des chemins fort différens, atteint le vrai but que se propose l'éloquence chrétienne. Fléchier ornait cette éloquence de toute la parure que peut lui donner l'arrangement des mots les plus choisis, et des sons les plus harmonieux de notre langue : Bossuet la rendait plus terrible et plus foudroyante, en paraissant la dépouiller de ces ornemens trop mondains, et la présentait au combat comme un athlète dont les muscles vigoureux n'ont pas besoin d'une molle draperie : Bourdaloue l'armait de cette force de logique qui de preuve en preuve, de conséquence en conséquence, poursuivait l'incrédulité jusques dans ses derniers retranchemens. Massillon, par un style plein d'onction, et nous oserions presque dire, de tendresse, lui ouvrait les cœurs les plus rebelles; et, pour faire un croyant d'un incrédule, son secret était de lui arracher des larmes. Ce n'est pas que chacun de ces orateurs célèbres, se bornant aux avantages qui lui sont propres, négligeât ceux de ses rivaux. Bossuet est quelquefois aussi orné que Fléchier, Fléchier aussi bon dialecticien que Bourdaloue, et Massillon n'est dépourvu d'aucune des qualités qui distinguent les trois autres : mais ils ont tous une couleur dominante qui ne les quitte jamais. Or, on sent tout ce que doit perdre un orateur sacré, lorsqu'au lieu de le montrer tout entier, on le dissémine, s'il est permis de s'exprimer ainsi, dans des morceaux isolés qui doivent la plus grande partie de leur force aux paragraphes qui les précédaient et à ceux dont ils étaient suivis : car un discours oratoire est un tout dont on ne peut rien distraire sans l'affaiblir. D'ailleurs ces morceaux sont-ils tous bien choisis? Justifient-ils la renommée du grand homme auquel ils appartiennent? On nous répondra que pourvu que ces morceaux soient *édifiants*, le but est rempli, et qu'on ne doit pas exiger davantage. On se trompe, cela ne suffit pas. Pour qu'un morceau puisse *édifier*, il faut qu'il puisse être relu et médité : mais, si le livre tombe des mains, sera-t-on tenté de le reprendre? et alors en retirera-t-on tout le fruit qu'on

en espérait? Nous ouvrons le premier volume, et au chapitre intitulé *De la Vertu*, nous lisons ce morceau tiré d'un des sermons de Bossuet. Ce grand homme ne réussissait pas autant dans ce genre que dans celui des oraisons funèbres; mais certes on pouvait mieux choisir.

« La vertu est une habitude de vivre selon la raison :
 » et comme la raison est la principale *partie* de l'homme,
 » il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui
 » puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les ri-
 » chesses, parce qu'elle est notre véritable bien; elle
 » vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la
 » santé de l'âme; elle vaut mieux que *la vie*, parce
 » qu'elle est *la bonne vie*, et qu'il serait meilleur de
 » n'être pas *homme* que de ne pas vivre *en homme*,
 » c'est-à-dire, *ne vivre pas* par la raison, est faire de
 » l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'hon-
 » neur, parce qu'en toutes choses *l'être* vaut mieux
 » sans comparaison que *le sembler être*. Il n'est donc
 » pas permis ni de quitter la vertu pour se faire estimer
 » des hommes, ni de rechercher la vertu pour acquérir
 » de la gloire, parce que ce n'est pas assez estimer la
 » vertu : or celui qui ne l'estime pas ne la peut avoir,
 » parce qu'on la perd en la méprisant. »

Ce morceau, nous devons le dire, n'est pas digne de Bossuet; et lorsque ce sublime orateur parlait de la vertu dans son oraison funèbre du duc de Montausier, ou lorsqu'il lui servait d'interprète, il lui faisait tenir un tout autre langage. Voyons si l'éditeur sera plus heureux dans le choix d'un morceau de Massillon. En voici un sur la vanité que donne une naissance illustre.

« Nous nous donnons souvent de plein droit des titres
 » que le public nous refuse, et que nos ancêtres n'ont
 » jamais eus; et l'on voit parmi nous beaucoup de gens
 » parer une roture encore toute fraîche, d'un nom
 » illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces
 » familles antiques et éteintes, pour les enter sur un
 » nom obscur et à peine échappé *de parmi* le peuple.
 » Quel siècle fut plus *gâté* là-dessus que le nôtre? Nos
 » pères ne voulaient être que ce qu'ils avaient été en
 » naissant. Contens chacun de ce que la nature les
 » avait faits, ils ne rongissaient pas de leurs ancêtres;

» et en héritant de leurs biens , ils n'avaient garde de
 » désavouer leur nom. On n'y voyait pas ceux qui nais-
 » sent avec un rang, se parer éternellement de leur
 » naissance; être, sur les formalités, d'une délicatesse
 » *de mauvais goût*; étudier avec soin ce qui leur est
 » dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve, dans les personnes qu'on aborde, pour concepter là-dessus son maintien et ses pas, et ne paraître nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité. » Ce morceau vaut mieux que celui de Bossuet que nous avons cité plus haut. Mais il n'était pas assez bon pour que l'éditeur se donnât la peine de le tirer du sermon où il était enchâssé, et l'insérât dans son recueil. Il dit dans sa Préface, qu'aux pensées de ces grands hommes (c'est-à-dire de Bossuet, de Fléchier, de Bourdaloue et de Massillon) recueillies dans ces deux volumes, ont été jointes plusieurs pensées *de la Rue, orateur applaudi pour sa belle simplicité*, et un grand nombre de *Neuville, beau génie dont la véhémence, éloquence a rappelé dans le dix-huitième siècle les prédicateurs du siècle précédent*. Nous n'avons jamais entendu louer le Père la Rue pour sa belle simplicité: on lui accorde assez généralement de beaux mouvemens oratoires, et il en a fait preuve dans son Oraison funèbre de M. le duc de Bourgogne. Quant au Père Neuville, M. de Voltaire, qui peut être juge en matière de goût, lui trouve de la pureté et de l'élégance, mais il ne parle point de son *éloquence véhémence*; et aucun des morceaux insérés sous le nom de ce prédicateur dans ce recueil ne sont éloquens dans la véritable acception de ce mot. Nous allons en choisir un et le mettre sous les yeux du lecteur. : c'est le *Parallèle de l'honnête homme et du chrétien*. « Que sont-elles et paraîtront-elles *des vertus*, ces *vertus* de la probité naturelle, auprès des *vertus* de l'Evangile? L'honnête homme est celui dont l'*ambition* ne connaît point la basse adulation, la lâche jalousie, les noirceurs de la calomnie, les perfidies de la politique: le chrétien, celui qui n'aspire point de lui-même aux honneurs, qui n'y parvient qu'autant qu'il y est placé

» par la naissance, conduit par les talens, mené par les
 » conjonctures, appelé par l'autorité; qui redoute plus
 » les écueils qu'on y trouve pour la vertu, qu'il n'est
 » touché de l'éclat qui les accompagne. L'honnête homme
 » ignore le faste, la hauteur, la fierté, la dureté, l'in-
 » sensibilité de la grandeur et de l'opulence: le chré-
 » tien n'agit en chrétien qu'autant qu'il est humble
 » dans l'élévation, pauvre et détaché au milieu des
 » richesses..... Que vous dirais-je, et pourquoi entre-
 » rais-je dans un plus grand détail? Humilité, péni-
 » tence, abnégation, renoncement à soi-même, amour
 » du silence et de la prière, lectures saintes, fréquen-
 » tation des sacremens, tant de vertus que le monde
 » ignore, si vous ne les aimez, si vous ne les prati-
 » quez, qu'êtes-vous, que serez-vous devant Dieu?
 » Des sages de la terre, des justes de la terre; des justes
 » du ciel et pour le ciel, vous ne l'êtes point, vous ne
 » le serez jamais.» Il y a, littérairement parlant, beau-
 coup de fautes dans ce paragraphe que nous avons cru
 devoir abrégé. On n'y remarque pas même l'élégance
 et la pureté que M. de Voltaire accorde au père Neu-
 ville; et pour de l'éloquence, il n'y en a d'aucun genre.
 Ces citations, que nous aurions pu multiplier, prouvent
 que ce recueil aurait pu être beaucoup mieux fait. Ce
 défaut de soin, et de choix sur-tout, est une faute dans
 une compilation qui, par sa nature, est faite pour être
 mise souvent dans les mains des jeunes gens. Et pour-
 quoi d'ailleurs le rédacteur n'y a-t-il inséré aucun mor-
 ceau du père Cheminai dont l'éloquence persuasive a
 tant d'onction et de douceur qu'on l'appelait le Racine
 de la chaire; du père Elisée qui a marché de si près
 sur les traces du père Cheminai; de M. le cardinal
 Maury qui dans ses Panégyriques de saint Augustin et
 de saint Vincent-de-Paul, a paru ressusciter l'éloquence
 du premier, a donné à son style toute la ferveur de
 charité dont le cœur du second était consumé, et qui,
 dans son *Essai sur l'éloquence de la chaire*, nous ré-
 vèle les moyens de parvenir à cette perfection dont il
 s'est tant approché lui-même? Pourquoi n'y cite-t-on
 pas même le nom de l'abbé Poule, le plus éloquent ora-
 teur sacré qui ait paru dans la chaire évangélique depuis

Massillon, lui qui, dans son fameux Sermon sur la prise d'habit de M^{me} de Rupelmonde, de cette beauté célèbre dont Voltaire a immortalisé l'esprit et les charmes, semblait, comme cette intéressante religieuse, fouler aux pieds toute la grandeur mondaine, et qui fit verser plus de larmes que n'en arracha Bossuet lorsqu'il présidait à la profession de M^{me} la Vallière; parce que le sacrifice de cette duchesse, qui n'était plus aimée, était moins volontaire et moins méritoire que celui de M^{me} de Rupelmonde qui était encore l'idole de ce monde brillant auquel elle renonçait avec tant d'héroïsme et d'humilité chrétienne? Il nous semble que ces orateurs, justement célèbres, étaient plus dignes d'être mis en parallèle avec Bossuet, Fléchier et Massillon, que le père Neuville, ils auraient enrichi et varié ce recueil qui, en général, a de la sécheresse et de la monotonie; et c'est un avantage que le rédacteur n'aurait pas dû négliger.

N.

RECHERCHES HISTORIQUES, sur l'usage des cheveux postiches et des perruques, dans les tems anciens et modernes. Traduit de l'allemand de M. NICOLAI. 1 vol. in-8°. A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gilles-Cœur, n° 4.

CE n'est ni aux savans de profession ni aux gens du monde que nous annonçons cet ouvrage de M. Nicolai. Les uns n'y trouveraient rien à apprendre; les autres seraient rebutés de l'appareil d'érudition dont l'auteur a été forcé de s'entourer. C'est une autre classe de lecteurs qu'il a eue en vue. Il a écrit pour les gens qui, sans se consacrer entièrement aux lettres, ont du goût pour l'instruction, et qui ne pouvant donner beaucoup de tems à la lecture, s'en fient volontiers à l'auteur qui les mène droit au but, et leur communique, sous un petit volume, les fruits de ses longues recherches dont ils profitent, et qu'ils laissent à d'autres savans le soin de vérifier.

Les Recherches historiques sur l'usage des perruques,

ont été fort bien reçus en Allemagne de cette classe de lecteurs, malgré le grand nombre de mots grecs dont l'auteur a semé la partie étymologique de son ouvrage ; car la connaissance de la langue grecque est bien plus commune dans ce pays que parmi nous. A ce petit inconvénient près, nous pensons que ces *Recherches* auraient aussi du succès en France, si elles nous avaient été transmises par un autre traducteur. Nous ne pardonnons guères à un livre mal écrit, et le style de celui-ci est tout à fait barbare. Voyons cependant si, malgré ce défaut de la forme, le fonds de l'ouvrage n'est pas propre à fixer l'attention des curieux.

On ne peut nier d'abord que le sujet n'en soit assez piquant ; et ce qui peut servir à le prouver, c'est que M. de Guerle le traita, il y a quelques années, dans le genre de la plaisanterie. Il donna, en l'an VII, sous le nom du docteur Akerlio, un *Eloge des perruques*, écrit avec la même gravité comique dont il avait trouvé le modèle dans les *Eloges de la puce, de l'âne, du rien*, etc, recueillis par Dornavius dans son théâtre de la philosophie sérieuse et badine (*theatrum sapientiæ jocoseriæ*). Mais quoiqu'il ait mis assez d'exactitude dans tout ce qui regarde l'histoire des perruques en France, l'envie de citer des faits extraordinaires, l'a porté souvent à défigurer les passages qu'il cite des auteurs anciens, et cette partie de son ouvrage qui devrait être la plus instructive, est celle qui mérite le moins la confiance du lecteur.

On ne fera point le même reproche à M. Nicolai. Il a cherché sans doute à égayer son sujet ; mais faire rire les lecteurs n'a point été le principal but de son ouvrage. L'instruction, au contraire, est pour lui le point essentiel ; et c'est pour lui donner plus d'attrait qu'il l'a assaisonnée de plaisanteries. Il a su éviter la pédanterie sans devenir superficiel et léger.

Ce mérite est sur-tout remarquable dans le plan de son ouvrage. Il ne l'a point divisé en chapitres et en paragraphes, selon la méthode ordinaire des savans de son pays, mais il n'en a pas moins suivi une marche très-méthodique. Il commence par indiquer et caractériser tous les auteurs qui ont traité avant lui le même

sujet, depuis Conrad Tibérius Rango, qui publia, en 1663, à Magdebourg, un petit traité *De capillamentis*, devenu fort rare, jusqu'à M. de Guerle, auteur de l'*Eloge des perruques* dont nous venons de parler. Les sources où il a puisé étant ainsi connues et appréciées, il entre en matière et rapporte tous les passages des anciens, qui donnent des lumières sur l'origine et l'usage des perruques; il cite tous les mots dont les Grecs et les Romains se sont servi pour les désigner; il indique différens monumens de l'art où les antiquaires ont cru distinguer des têtes coiffées de perruques; et termine leur histoire chez les anciens par quelques détails sur l'usage qu'en firent les chrétiens des premiers siècles, malgré les anathèmes dont elles étoient frappées par les pères de l'église les plus zélés.

La chute de l'Empire romain entraîna celle de l'art du perruquier comme de tous les autres, et l'on n'entend plus parler de perruques chez les historiens, du moins en Occident, jusqu'au douzième et treizième siècle. Ce n'est même qu'au seizième qu'elles reparaisent avec quelque éclat. M. Nicolai remplit cette lacune par une discussion fort ingénieuse de l'étymologie du mot *perruque*; puis il reprend le fil de son histoire, et la continue jusqu'à nos jours. Ce plan, comme on voit, est fort bien conçu; l'auteur ne s'en est point écarté par des digressions inutiles; il l'a exécuté en un volume qui n'a guères que 200 pages, y compris les notes; et il a renfermé, dans ce petit espace, tout ce que les lecteurs auxquels il s'adresse pouvaient désirer de savoir sur le sujet qu'il a traité. Nous allons en extraire nous-mêmes les données principales et quelques faits des plus piquans.

S'il fallait s'en rapporter à quelques érudits, on trouverait des perruques jusques dans la bible. Le curé Thiers avait cru en reconnaître dans un passage d'Isaïe, et un docteur allemand en a fait remonter l'usage jusqu'aux querelles de Saül et de David. Mais nous ne nous arrêterons point aux passages qu'ils citent, et dont M. Nicolai a très-bien réfuté l'interprétation. Winckelmann, dont l'autorité est plus imposante, donne aux perruques une antiquité non moins reculée; il cite une

tête d'Isis coiffée de cheveux postiches, et assure que cette coutume existoit de tems immémorial chez les Egyptiens; mais il n'appuie cette assertion d'aucun témoignage, et un seul buste en bas-relief de la déesse Isis ne suffit pas pour en garantir la vérité, lorsque les monumens historiques se taisent.

Le premier historien qui parle en termes exprès d'une perruque, est Xénophon; selon lui, Astyage, grand-père de Cyrus, portait une coiffure de ce genre, et ce passage donnerait encore à l'art du perruquier une date fort honorable, s'il ne se trouvait dans la *Cyropédie*, ouvrage qu'on regarde moins comme une histoire que comme un roman, et dans lequel Xénophon n'a pas été très-fidèle au costume. D'ailleurs, Astyage était mède; il portait l'habit oriental; comment croire qu'il fit usage d'une perruque, puisque sa tête devait être couverte d'une toque ou d'un turban?

La même raison suffirait seule pour nous faire rejeter une autre anecdote rapportée dans le second livre des *Économiques* d'Aristote; il y est parlé d'un roi des Lyciens, qui leva une capitation sur ces sujets en les menaçant de les faire tondre pour se composer des perruques de leurs cheveux. Mais de plus, ce livre d'Aristote est regardé comme supposé par les meilleurs critiques; opinion que cette anecdote même a pu contribuer à leur donner.

Athénée, écrivain beaucoup plus moderne que tous ceux que nous venons de citer, nous fournit enfin, d'après Cléarque, disciple d'Aristote, le premier fait bien constaté sur l'usage des perruques. Il en attribue l'invention aux Japyges, peuple d'Italie, descendant des Crétois. Nous voici donc arrivés, en même tems à l'Italie et à la Grèce, à des peuples qui, portant leur cheveux à découvert, ont pu songer à les remplacer par des perruques, lorsqu'ils tombaient ou changeaient de couleur, et nous croyons pouvoir nous en tenir à cette origine d'un usage qui depuis est devenu si commun. En effet, à partir de cette époque, les témoignages ne manquent plus à M. Nicolai, sur l'emploi des cheveux postiches; il en trouve dans Polyen, dans Elien, dans Lucien et même dans Thucydide, qui raconte

qu'Annibal changeait souvent de perruques pendant son séjour dans les Gaules, pour n'être pas reconnu de ses ennemis.

Il ne paraît pas cependant que la mode des perruques ait été en grande faveur dans la Grèce. La plupart des exemples qu'on en cite, ont rapport à des déguisemens, à des ruses. Le mot grec le plus généralement usité pour désigner une perruque, *Φενάκη*, venait de *Φενάξ*, trompeur, étymologie peu favorable, et l'on pourrait inférer d'un passage d'Eustathe, que l'usage habituel des perruques se bornait aux hommes et aux femmes qui avaient perdu leurs cheveux par suite de leur libertinage.

Les Romains semblent avoir connu les perruques plus tard que les Grecs, mais depuis la chute de la république, ils en firent bien plus d'usage. Les femmes s'en servirent généralement. Horace, il est vrai, se moque de la vieille sorcière Sagane qui, troublée dans ses conjurations, par le *qui vive* assez singulier du dieu Priape (1), laissa tomber sa fausse chevelure; mais Ovide propose ouvertement à sa maîtresse de porter perruque; et Martial, qui vivait sous Domitien, fait mieux encore: il en envoie une à la sienne pour la comparer à celle qu'elle portait. L'usage en fut moins commun chez les hommes; il paraît que d'abord on ne s'en servit, comme chez les Grecs, que pour se déguiser; c'est ce que les historiens rapportent de Néron et de Caligula; mais après eux, on vit Othon et Domitien couvrir constamment leurs têtes chauves d'une perruque, et l'on peut croire que dans la suite les hommes ne firent pas plus de difficulté que les femmes d'en porter.

Une chose assez singulière, c'est qu'il nous est parvenu deux bustes de dames romaines dont la chevelure se détache en entier et forme une sorte de perruque de marbre; il ne faudrait pas conclure de cela seul que les dames qu'ils représentent portassent réellement perruque, car une pareille imitation serait bien puérile si elle n'avait pas d'autre objet; mais on peut en tirer,

(1) *Nam displosa sonat quantum vesica, pepedi
Diffissa nate ficus...* Lib. I, sat. 5.

avec M. Nicolai, une conjecture non moins piquante : c'est que l'on changeait par ce moyen la coiffure des bustes, lorsque celle des originaux changeait ; de même que nous avons aujourd'hui des peintres qui rajeunissent les costumes de certains portraits, lorsqu'ils peuvent donner une date trop reculée aux traits dont ils nous offrent l'image.

Jusqu'ici, nous n'avons considéré l'histoire des perruques que chez les Payens, où leur usage put donner lieu à des plaisanteries mais non à des querelles sérieuses. Il n'en fut pas ainsi lorsque cet usage s'introduisit parmi les chrétiens. Saint Clément d'Alexandrie au deuxième siècle, Tertullien et saint Cyprien au troisième, et dans les suivans, saint Grégoire de Nazianze, saint Jérôme, saint Paulin, saint Astérius, proscrivirent tour à tour les cheveux postiches. Le poète Martial s'était moqué du payen Lentinus qui teignait en noir ses cheveux gris : tu as beau faire, lui disait-il, tu ne tromperas pas Proserpine ; mais il lui annonçait simplement par-là que cet artifice ne l'empêcherait pas de mourir lorsque l'heure en serait venue. Saint Cyprien adresse aux femmes de son tems des menaces bien autrement terribles : comment voulez-vous, leur dit-il, que dans cet état, votre créateur vous reconnaisse au jour du dernier jugement ? ne craignez-vous pas qu'il vous exclue de toute participation à ses promesses ? — On voit qu'il ne s'agit pas de moins ici, que de la damnation éternelle, et l'on trouvera peut-être assez singulier que saint Cyprien, dans l'excès de son zèle admit les perruques au miracle de la résurrection.

Cette haine des théologiens pour les perruques, dormit nécessairement dans le moyen âge, car elle n'avait plus d'objet ; mais elle se réveilla plus violente que jamais au dix-septième siècle, tems où l'usage des perruques redevint général. Elle s'étendit même aux cheveux naturels lorsqu'on les portait longs et frisés. Il est à remarquer que l'Allemagne protestante, et la Hollande furent le principal théâtre de cette controverse, et que le clergé catholique se montra plus tolérant à cet égard. Les perruques des ecclésiastiques furent cependant proscrites en France par divers synodes ; mais

parmi les écrivains qui les attaquèrent directement, on ne cite de français que le curé Thiers. Il est vrai qu'à lui seul il valait toute une armée. Son *Histoire des perruques* est vraiment, comme le dit M. Nicolai, un livre classique pour tous ceux qui voudront les décrire. Nous y renverrons ceux de nos lecteurs qui auront envie de s'amuser de sa sainte et plaisante colère, car ce livre est écrit, d'un bout à l'autre, *ab irato*.

Au reste, nous n'avons pas besoin de dire que le zèle des théologiens modernes, dans cette grande querelle, fut tout à fait impuissant. L'exemple de Louis XIV, que tous les souverains de l'Europe suivirent, donna aux perruques la plus grande vogue et les plus grandes dimensions qu'elles aient jamais eues, et cette coiffure, regardée d'abord comme un signe d'élégance, au moins très-mondaine, fut bientôt adoptée par les plus graves magistrats et par le clergé. Nous ne suivrons pas M. Nicolai dans les détails qu'il donne de cette grande révolution, ni de celle qui, dans le siècle suivant, diminua d'abord le volume des perruques et finit par en restreindre l'usage aux têtes qui ne pouvaient s'en passer. Il faut en chercher l'histoire dans son livre, où l'on trouvera, parmi d'autres faits également curieux, que le roi de Prusse, Frédéric - Guillaume, surnommé le Roi Sergent, fut l'inventeur de ces queues que les militaires ont si long-tems portées dans toute l'Europe, et que l'usage des bourses à cheveux est dû au régent qui l'introduisit d'abord dans l'armée française, et particulièrement dans la cavalerie.

Toutes ces variations pourraient donner lieu à des rapprochemens assez curieux. N'est-il pas singulier, par exemple, que ces *bourses*, qui furent d'abord l'attribut des militaires, ne soient plus d'usage aujourd'hui qu'en habit civil, ou même en habit de Cour? N'est-il pas plus singulier encore que dans le dix-septième siècle, les petits maîtres aient fait gloire de porter perruque, et que cent ans après, ceux qui étaient forcés d'en faire usage missent tous leurs soins à empêcher qu'on ne s'en aperçût? Mais un changement plus bizarre encore et plus général, est celui qui se fit d'un

siècle à l'autre dans l'opinion du public sur les perruques. Après avoir annoncé l'élégance, la légèreté et ce que les théologiens nommaient le goût du siècle, elles devinrent l'enseigne de la gravité, de la science et même de la piété. Lorsqu'elles furent abandonnées par les militaires et les courtisans, les gens de robe, les médecins, les ecclésiastiques les conservèrent. Il en alla des perruques comme de la barbe que les gens d'église et de robe avaient aussi portée ou quittée, selon que les gens du siècle la quittaient ou la portaient; tant il est vrai que la grande affaire a toujours été de se distinguer les uns des autres; et que la valeur de tel ou tel costume ne résida jamais en lui-même, mais dans l'opinion qu'on y attachait. Le brave curé Thiers, cet ennemi mortel des perruques ecclésiastiques, s'il eût vécu cinquante ans plus tard, aurait peut-être écrit contre les jeunes prêtres qui perdaient un tems considérable à faire arranger les boucles légères et le tour ondoyant de leurs propres cheveux, au lieu de les couper avec courage, et de les remplacer par les perruques du tems, plus lourdes il est vrai et assez maussades, mais qui avaient l'avantage de se placer toutes frisées sur la tête, en sortant de la boutique du perruquier.

L'usage des perruques chez les femmes, si rare encore il y a vingt ans, et si commun aujourd'hui, pourrait aussi nous fournir des rapprochemens qui ne seraient pas sans intérêt, si nous n'étions retenus par la crainte d'excéder les bornes de cet article. Cette même crainte nous empêche aussi de faire valoir l'érudition et la sagacité que M. Nicolai a déployées dans ses recherches sur l'étymologie du mot *perruque*, que d'autres savans ont voulu vainement faire dériver de l'hébreu, du grec, de l'arabe, et qu'il tire beaucoup plus raisonnablement de deux mots de la langue irlandaise *bar* et *uch*, qui signifient des cheveux épais et élevés. Nous aurions aussi donné avec plaisir quelques détails sur cet écrivain peu connu en France, mais très-célèbre en Allemagne, où il forma avec Lessing et Mendelssohn, un triumvirat, qui fut long-tems l'arbitre du goût et l'oracle de la philosophie, et où la mort de ses deux amis, les progrès de la philosophie et la décadence du goût, l'ont

lâissé presque sans crédit. Mais nous devons employer l'espace qui nous reste à justifier le jugement que nous avons porté de son traducteur. Quelques citations suffiront pour prouver que nous n'avons rien dit de trop en accusant son style de barbarie.

Nous lisons au début que : *Déjà dans les plus anciens tems , on avait coutume de se couvrir la tête , d'une manière solide , de faux cheveux ; nous trouvons en tournant le feuillet , qu'on aura de la peine à se figurer que déjà du tems des Grecs et des Romains , ainsi que dans le moyen âge et jusqu'à nos jours , les per-ruques aient fait l'ornement de la tête de l'un et de l'autre sexe ; plus bas il est question des noms techniques des objets et des méthodes de les mettre en pratique.* Deux pages plus loin , le traducteur fait parler son auteur de la manière suivante. « Après avoir arrêté mon esprit sur cette matière , il m'a paru nécessaire de vérifier exactement toutes les citations , et de débrouiller le chaos des passages défigurés des ouvrages originaux. Premièrement , il était essentiel de consulter *contradictoirement* les auteurs qui ont écrit *expressément* sur cet objet , et de les apprécier d'une manière convenable , car on n'en trouve nulle part *un récit fidèle et complet.* Je les ai tous compulsés , et *je leur dois tous plus ou moins de reconnoissance* ». Mais nos lecteurs nous en devraient fort peu à nous-même , si nous allions leur donner *un récit fidèle et complet* de toutes les phrases de ce genre qui se trouvent chez le traducteur de M. Nicolai ; ils doivent être déjà convaincus que s'il sait l'allemand , il est du moins tout à fait étranger à la langue française.

Nous n'insisterons point sur d'autres preuves d'ignorance en différentes matières , que ce même traducteur a semées dans son travail avec une négligence inconcevable. Nous ne lui reprocherons pas de ne point savoir le latin , quoique cela fût nécessaire pour traduire un ouvrage plein de citations latines. C'est principalement aux traducteurs que l'on peut appliquer aujourd'hui ce passage d'Horace : *Scribimus indocti doctique passim,* et la critique se lasse de relever des abus qui renaissent tous les jours. Nous regrettons seulement que le *docte*

ouvrage de M. Nicolai soit tombé entre les mains d'un traducteur de l'espèce *indocte*. Il méritait un meilleur sort. Nous sommes persuadés que si on prenait la peine de nous en donner une version correcte, elle trouverait sa place dans la bibliothèque de tous les curieux.

VANDERBOURG.

VARIÉTÉS.

REVUE DU MOIS,

ou *Coup-d'œil sur quelques ouvrages nouveaux.*

LÉGISLATION. — Si l'Espagne dût à la puissance des Maures un éclat qu'elle ne put conserver après les avoir expulsés, quelques villes toutefois qui passèrent de leur domination au pouvoir des Français parurent gagner à cet échange. C'est ainsi qu'après leur avoir été enlevée par les armes victorieuses de Charlemagne, Barcelonne eut bientôt une marine des plus florissantes. Elle arriva même sous les auspices de ce puissant monarque à un tel degré de splendeur que, pouvant se dire le port commun des nations, elle en devint aussi l'arbitre pour *faits commerciaux et maritimes*. Alors parut dans cette capitale la célèbre compilation des *bonnes coutumes de la mer*, connue originairement sous le nom de lois *Barcelonnaises*, puis sous le titre de *Consulat de la mer* : Code unique et universel auquel déférèrent les commerçans et les navigateurs de tous les lieux.

Mais par suite de l'instabilité de toutes choses, il arriva que vers la fin du XV^e siècle, les lois barcelonnaises se trouvèrent en partie altérées, corrompues. Ce fut François Ceelles Catalan qui, ainsi qu'il le dit, *par seule charité, avec beaucoup de travail, colloques et conseils de personnes expertes et anciennes, après avoir cherché plusieurs originaux*, entreprit de rétablir le *Consulat de la mer* dans sa première pureté. Son ouvrage écrit en catalan s'imprima pour la première fois à Barcelonne en 1494. L'édition presque aussitôt épuisée, finit par devenir si rare, qu'il s'éleva des doutes sur son existence. Cependant on connaissait du *Consulat* plusieurs fragmens que les étrangers s'approprièrent, les Anglais entr'autres, quoiqu'ils en fussent les premiers violateurs.

Quelles



Quelles durent être la surprise et la joie du **Consul** Boucher, lorsque dans des recherches sur les antiquités du droit commercial et maritime, il mit la main sur un exemplaire de l'édition catalane, et originale du **Consulat de la mer** en 1494 ! Son premier mouvement fut de se presser de rendre à sa patrie ce précieux Code de lois nautiques, que les Français peuvent en effet revendiquer, ayant été autrefois établi ou du moins renouvelé comme sous leur gouvernement.

C'est donc le *Consulat de la mer*, réintégré par Ceelles, que M. Boucher a traduit du catalan en français, et qu'il vient de livrer à l'impression (1). On ne peut donner de cet ouvrage une plus haute idée, qu'en l'annonçant comme le seul Code de marine long-tems connu, dont la première rédaction fut faite par les Catalans-Français, et comme ayant fourni les bases de notre droit commercial et maritime actuel, faisant même autorité dans tous les cas non prévus par nos lois.

L'édition Ceelles se trouve divisée en trois parties, dont l'intermédiaire, incomparablement la plus étendue, comprend le **Consulat** proprement dit, qui se compose des us et coutumes de la mer ; la partie qui précède et celle qui suit contiennent des ordonnances rendues par les rois d'Ar-ragon, que Ceelles avoue avoir ajoutées de son chef. M. Boucher, qui s'est attaché à rendre scrupuleusement son original, n'a rien changé à cette disposition.

Quant au style de sa traduction, M. Boucher ayant senti avec autant de justesse que de goût, qu'il eût été peu convenable de donner à une composition gothique la couleur moderne, voulant même respecter jusqu'aux défauts de ce monument, a suivi la syntaxe catalane autant qu'il lui a été possible, ne s'en étant écarté que là où elle aurait répandu trop d'obscurité sur la matière. On ne pourra que

(1) *Consulat de la mer*, ou Pandectes de droit commercial et maritime, faisant droit en Espagne, en Italie, à Marseille et en Angleterre, et consulté partout ailleurs comme raison écrite ; traduit du catalan en français, d'après l'édition originale de Barcelonne, de l'an 1494 ; dédié à Monseigneur le Prince Cambacérès, archi-chancelier de l'empire. Par P. B. Boucher, professeur de droit commercial et maritime à l'Académie de législation, membre de plusieurs Sociétés savantes, auteur des *In-structions Commerciales*, etc.—Deux forts volumes in-8° de 1500 pages, avec des tableaux. — Prix, 15 fr., et 20 fr. franc de port par la poste. A Paris, chez Arthus-Bertrand, libr., rue Hautefeuille, n° 23, — 1808.

lui tenir compte d'avoir su conserver à son texte l'empreinte du siècle, caractérisée, par ces tours naïfs, cette séduisante bonhomie que l'on se plaît à retrouver dans nos écrits gaulois.

Mais il entraînait dans les vues de M. Boucher d'établir différentes assertions relatives au tems et au lieu où le *Consulat* fut d'abord rédigé, aux bases de ses décisions; de plus il fallait des éclaircissemens sur une infinité de notions que présente cet ouvrage, sur les omissions qu'on y remarque: delà tout un premier volume de dissertations où ce savant déploie beaucoup d'érudition. Si le second volume offre dans le texte pur et simple, des règles de conduite à l'homme de loi, au magistrat, au commerçant, le premier offre à l'homme de lettres une lecture variée et instructive. Entr'autres articles, on lira avec plaisir et intérêt les recherches sur le dialecte catalan que l'auteur prouve n'être pas, ainsi qu'on le prétend, le limousin altéré, mais des dialectes particuliers provenus l'un et l'autre du latin, corrompu par le tudesque. Suivent les chapitres sur le Code justinien, sur les compilations appelées *Lois rhodiennes de Jactu*, jugemens, ordonnances de Wisby, où il est démontré que les *Lois rhodiennes* dont l'origine se perd dans la nuit des tems, les anciens usages d'Orient et les lois de Justinien formèrent les bases du *Consulat* qui à son tour devint fondement des Jugemens d'Oleron et des Ordonnances de Wisby; — Les articles sur l'Espagne, sur les Maures, sur les villes maritimes d'Italie, sur quelques parties des pays orientaux et asiatiques; des détails sur l'île de Rhodes et l'ancienne puissance des Rhodiens, où il est parlé du fameux colosse, ainsi que des obélisques transportés d'Egypte à Rome, de la forme et dimension des navires qui servirent à ce transport; — Des dissertations sur les Chinois, la boussole, l'usage des pavillons, l'origine des divers officiers de marine, les punitions et les supplices; sur l'état de la marine dans le moyen âge, les pèlerinages, les monnaies, les poids et mesures; — Quelque chose sur l'anarchie féodale et plusieurs de ses institutions; — Enfin un dernier chapitre sur l'origine des lettres de change où l'on voit, contre l'opinion commune, que les Juifs n'en sont pas les inventeurs, mais qu'elles datent de la plus haute antiquité dans l'Inde, d'ailleurs usitées partout sous diverses formes, de tems immémorial.

Il serait trop long d'indiquer seulement ici le grand nombre d'autres sujets que le traducteur du *Consulat* a pris soin de recueillir, et qu'il a cru nécessaires à l'intelligence

de son texte. — Nous ne dissimulerons point que cette partie de l'ouvrage aurait dû être extrêmement réduite. L'auteur sort très-souvent de son sujet; il cite sans beaucoup d'utilité d'anciens vers, des chansons, de vieilles histoires... Et tout cela à propos d'un ancien *Code maritime*! Mais le second tome dédommage des divagations, tranchons le mot, du radotage que contient le premier volume.

ECONOMIE PUBLIQUE. — Le gouvernement français s'occupe du rétablissement des forêts avec l'activité qu'il met dans toutes les opérations qui tendent à assurer la prospérité publique. Chaque année de nombreux remplacements s'exécutent, et l'on voit disparaître ces vides effrayans qui attestaient la négligence des anciennes administrations. La police des forêts se fait avec une vigilance qui écarte les délits et garantit cette portion intéressante du domaine public, des dévastations auxquelles il a été en proie si long-tems. L'étude des bons principes d'économie forestière, commence à remplacer l'insouciance. Enfin, l'art d'administrer les forêts est devenu une science qu'il n'est plus permis d'ignorer à celui qui veut remplir dignement l'emploi qu'il tient de la confiance du gouvernement.

Tous les principes de cette science se trouvent renfermés dans le nouveau *Manuel forestier* (1). Cet ouvrage est extrait, en grande partie, de l'ouvrage allemand de M. de Burgsdorf, grand maître des forêts de la Prusse. Mais M. Baudrillart, qui l'a rédigé, en a fait un manuel à l'usage

(1) *Nouveau Manuel Forestier*, à l'usage des agens forestiers de tous grades, des arpenteurs, des gardes des bois impériaux et communaux, des préposés de la marine pour la recherche des bois propres aux constructions navales; des propriétaires et des marchands de bois, et de tous ceux qui s'occupent de la culture du bois et de son emploi dans les arts économiques; traduit, sur la 4^e édition, de l'ouvrage allemand de M. de Burgsdorf, grand-maître des forêts de la Prusse, professeur public de la science forestière, membre de l'Académie des sciences de Berlin, etc., etc., etc. Et adapté à notre système d'administration, d'après l'ordre du gouvernement. Par J. J. Baudrillart, premier commis à l'administration général des forêts, membre du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et membre correspondant de la Société d'agriculture du département de Jemmapes. — Deux forts volumes in-8°, avec vingt-neuf figures et beaucoup de tableaux, dont un sur grand-aigle. — Prix, 15 fr., et 19 fr. franc de port. — A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, rue Hautefeuille, n° 23. — 1808.

des forestiers français, au moyen des notes et observations importantes qu'il y a ajoutées. Toutes les parties de la science forestière s'y trouvent renfermées et placées avec méthode. On y établit d'abord des principes généraux sur l'administration forestière, et on y détermine les connaissances qu'il est important d'exiger d'un forestier. Puis on y traite de la physique végétale, de l'histoire naturelle des forêts; on y donne la description des terres, et celle des arbres et arbustes forestiers.

Dans le second volume se trouve un traité de géométrie et de mécanique, appliqué aux opérations forestières; des instructions sur les bois de marine, avec des planches qui font connaître la forme des arbres qui sont propres à cet usage; une classification des bois de charpente, des principes d'architecture hydraulique sous le rapport des forêts, l'art de fixer et de cultiver les sables; des instructions raisonnées sur la culture du bois en général, et sur celle de plusieurs espèces en particulier; des principes généraux d'aménagement pour les bois à feuilles et les bois résineux; un exposé des meilleurs systèmes d'exploitation; la manière de retirer et de préparer la plupart des produits forestiers, tels que la résine, la potasse, les écorces pour le tan, la tourbe, etc., etc.; ce qui concerne, en général, les améliorations forestières, les formalités à remplir à cet égard, l'entretien, la conservation et la police des forêts, leur délimitation et estimation; la constatation et la poursuite des délits, l'exercice de la pêche et de la chasse, les droits d'usage, et les abus auxquels ils donnent lieu. L'ouvrage est terminé par la transcription des lois organisatrices de l'administration des forêts, et par l'ordonnance de 1669.

Ce bref exposé des matières contenues dans l'ouvrage, fera juger de quelle importance il peut être pour les forestiers de tous grades, les préposés de la marine, pour la recherche des bois propres aux constructions navales, pour les propriétaires de bois, et tous ceux qui s'occupent de cette culture.

L'approbation que le gouvernement y a donnée en le faisant publier, est d'ailleurs un sûr garant des bons principes qu'il contient, et des soins avec lesquels il a été rédigé.

HISTOIRE. — La dernière édition des *Tablettes chronologiques* de Lenglet Dufresnoy, donnée par Barbeau de la Bruyère est, comme on sait, de 1778; M. Picot a continué le travail jusqu'en 1808. Il a donc augmenté ces *Tablettes*

de trente années, indépendamment des additions qu'il a faites dans le cours de l'ouvrage (1).

Le premier volume est consacré entièrement à l'Histoire ancienne.

Le second est rempli par le sommaire des événemens de l'Histoire moderne jusqu'au 24 mars 1808, et par une table chronologique des souverains.

Le troisième, terminé par une table générale alphabétique, est consacré à l'Histoire littéraire moderne. — Nous nous permettrons quelques observations sur cette *Table chronologique des grands hommes depuis le commencement de l'ère chrétienne vulgaire jusqu'en 1808*.

1°. Les dates mises en marge de chaque page ne sont point les mêmes que les dates qu'on donne aux événemens dans le corps même de l'ouvrage. Cette faute existe jusqu'à l'année 1754 (p. 324.)

2°. Depuis 1754, il en est autrement; mais il y a des fautes d'un autre genre, telles que des répétitions, erreurs de date, transpositions: par exemple, page 351, après l'article de Nicolas Jomelli, mort le 28 août 1774, on trouve celui de Neuville, mort le 13 juillet. Cet article sur Neuville se trouve répété page 353.

Les dates de la mort de Lavoisier, de la mort de Saint-Lambert, etc. etc. ne sont point exactes. C'est le nouveau Dictionnaire historique, édition de Lyon, en 13 volumes, qui a induit en erreur l'auteur des *Tablettes chronologiques*.

Il paraît aussi que c'est d'après le même Dictionnaire qu'il ne cite qu'un *Georges Forster*. Il y en a eu deux; l'un né dans les environs de Dantzick, accompagna Cook dans son second voyage, publia une relation de cette entreprise, et mourut à Paris, le 11 janvier 1794, à l'âge de trente-neuf ans. Il est aussi auteur d'un voyage sur les rives du Rhin, à Liège, dans la Flandre, etc.

L'autre *Georges Forster*, né en Angleterre, est mort en 1792 (2) à la cour maratte de Maypour où il avait été en-

(1) *Tablettes chronologiques de l'Histoire universelle sacrée et profane, ecclésiastique et civile*, depuis la création du monde jusqu'à l'année 1808, ouvrage rédigé d'après celui de l'abbé Lenglet du Fresnoy, par Jean Picot de Genève, professeur, etc. — A Genève, chez Mauget et Cherbuliez. — A Paris, chez Debray; Giguet et Michaud; Bossange, Masson et Besson; et Arthus-Bertrand. Trois vol. in-8°. Prix, 18 fr., et 25 fr. franc de port.

(2) V. *Bibliothèque universelle des Voyages*. IV. 486, et préface du traducteur du *Voyage de Bengale*, etc.

voyé en ambassade. C'est à ce Georges Forster, anglais de nation, que l'on doit le *Voyage de Bengale à Pétersbourg, à travers les provinces septentrionales de l'Inde*, le Rachermer, etc. traduit par M. Langlès. Paris, an X. — 1802. Trois volumes in-8°.

3°. Il nous semble que dans le troisième volume, comme dans le second, l'auteur eût dû ne pas se borner à mettre en marge les années du calendrier grégorien, mais rapporter aussi les années de l'ère républicaine. Il est tel événement connu dans l'histoire par la date du calendrier républicain. M. Picot l'a tellement senti, qu'il a mis (3) entre deux parenthèses la date du 9 thermidor an II, et (4) celles des 18 et 19 brumaire an VIII.

Nous avons indiqué quelques erreurs de M. Picot et leurs sources ; ces fautes et plusieurs autres que nous pourrions encore relever sont inséparables d'un travail de ce genre. Mais le même esprit de franchise qui nous a dicté nos observations nous porte à recommander ces *Tablettes chronologiques* à nos lecteurs, comme étant en général bien rédigées, très-commodes pour les recherches, et sur-tout les plus complètes qui existent.

HISTOIRE. — ÉLOQUENCE. — S'il fut une nation malheureuse dans tous les périodes de sa longue existence, c'est incontestablement la nation juive. Pour s'en convaincre, il ne faudrait que lire l'opuscule que vient de publier, sous le titre de *Tableau des malheurs du peuple juif*, un auteur qui ne s'est désigné que par les lettres N. R. C. (1). On voit, tour à tour, les autres peuples de la terre se liguier contre les Juifs qui se montraient presque toujours, à la vérité, peu sociables et intolérans ; on les chasse de leur pays, on les tient dans la servitude ; ils fuient, traversent des déserts affreux, sont en proie à mille maux ; ils bâtissent toujours leur temple et des villes qui sont détruites, sans être terminées ; ils recommencent à bâtir et leurs villes et leur

(3) Tome II, pag. 427.

(4) *Ibid.* pag. 442.

(1) *Tableau des malheurs du peuple juif depuis sa sortie d'Égypte, jusqu'à la prise de Jérusalem inclusivement ; suivi de quelques vers, avec cette épigraphe :*

Qui seminat iniquitatem, metet mala. PROVERBE.

A Paris, chez les marchands de Nouveautés. — 1808. — 70 pages d'impression.

temple, dès que, les de tuer, leurs ennemis leur permettent de respirer quelques années. Quand ce ne sont point des étrangers qui les massacrent par milliers, eux-mêmes s'égorgeant entr'eux; les tribus s'arment contre les tribus, leurs propres rois sont plus barbares envers leurs sujets que ne l'eussent été des ennemis acharnés. Quelles sanglantes annales! A chaque page des exemples de crimes, de monstrueuses atrocités!..... M^r. N. R. C. n'a point cherché à affaiblir ce repoussant tableau. Ses guides sont Bossuet et l'historien *Joseph* (et non *Joseph*, comme l'écrit l'auteur). Il convient dans sa préface, avec une franchise dont on ne peut lui savoir gré puisqu'elle était nécessaire, de tous les emprunts qu'il leur a faits; mais pour être encore plus de bonne foi, il aurait dû indiquer positivement ces emprunts dans le cours de son écrit.

Le *Tableau* est donc imité du *Discours sur l'Histoire universelle*. L'auteur annonce, en commençant, qu'il est novice dans l'art d'écrire. On s'en aperçoit souvent; son style a cependant du mouvement et de la clarté; mais peut-être faut-il croire ce qu'il dit lui-même dans sa préface, avec beaucoup plus de modestie que d'élégance: *Le bon est de Bossuet et d'Arnauld d'Andilly; le mauvais m'appartient*. Quoi qu'il en soit, on parcourt avec intérêt ce *Tableau*; il fait réfléchir.....

Mais qui a pu porter l'auteur à terminer son petit livre par douze pages de vers au moins médiocres qui n'ont aucun rapport avec le *Tableau*? — Ce sont peut-être là toutes les *Œuvres* de l'auteur; il aura voulu vider d'une seule fois son portefeuille. Par intérêt pour sa réputation, j'aurais désiré qu'il n'eût publié que sa prose.

POÉSIE. — L'heureux métier que celui de compilateur! Sans travail d'esprit, sans autre peine que de rassembler sur son bureau une centaine de volumes, un compilateur peut donner, chaque mois, au public, un ouvrage nouveau, plein de vieilles idées, il est vrai, mais qu'il pourra annoncer comme très-utile. C'est-là le métier qu'exerça, avec un certain talent, et en conscience, feu M. Alletz, natif de Montpellier, mort, à Paris, en 1785, à 82 ans. Aussi le nouvel éditeur de ses *Ornemens de la mémoire* (1),

(1) *Les Ornemens de la Mémoire*, ou les Traits brillans des poètes français les plus célèbres; avec des dissertations sur chaque genre de style; pour perfectionner l'éducation de la jeunesse, tant de l'un que de l'autre sexe. Par P. A. Alletz; nouvelle édition, revue avec soin, consi-

compte près de 80 ouvrages publiés ; par ce laborieux compilateur , en moins de 40 ans ; et il y a tel de ces ouvrages qui a quatre et cinq volumes !

Celui que l'on vient de réimprimer , est assez court ; et , il en faut convenir , il peut être vraiment utile à l'instruction de la jeunesse. C'est un choix fait avec goût , des *Traits brillans* (comme dit le titre) des *Poètes français les plus célèbres*. Ce livre avait été plusieurs fois réimprimé , mais sans beaucoup de soins ; l'édition nouvelle est exacte : et comme il s'est élevé quelques bons poètes depuis l'époque où Alletz a publié son recueil , l'éditeur a cru avec raison devoir profiter des trésors qu'ils lui offraient. Piron , Gilbert , Le Brun , sont cependant à peu près les seuls poètes modernes qu'il ait mis à contribution. Il n'a rien demandé aux poètes vivans. A-t-il craint l'embarras des richesses ? . .

ROMANS. — La *Bibliothèque des romans* , après avoir joui d'un assez beau succès pendant plusieurs années , a vu décroître , on ne sait pourquoi , le nombre de ses partisans. Elle a cessé , elle a reparu à deux ou trois reprises différentes ; nous la croyons , en ce moment , au moins *suspendue*. — Un éditeur adroit , jugeant sans doute que c'était un ouvrage *mort* , a cru devoir le ressusciter sous un autre titre. *Les Mille et une Nouvelles* (1) ont paru ; elles sont déjà au huitième volume. — Il y a pourtant cette différence entre ce nouvel ouvrage et la *Bibliothèque des romans* , que dans celle-ci on trouvait l'analyse des romans

déablement augmentée et précédée d'une notice sur la vie de l'auteur — Un volume in-12. — A Paris , chez Capelle et Renand , libraires-commissionnaires , rue J.-J. Rousseau. — 1808.

(1) *Les Mille et une Nouvelles* , ouvrage périodique , pouvant faire suite à toutes les Bibliothèques de romans ; par une Société de gens de lettres , avec cette épigraphe :

Venez , je vous appelle à de nouveaux plaisirs.

Tome VIII , première partie. Il paraît tous les mois , à compter du 1^{er} mars 1807 , un cahier de six feuilles in-12 , contenant plusieurs Nouvelles , qui formeront au bout de chaque année , 6 volumes.

Le prix de la souscription , pour un an , est de 12 fr. pour Paris , de 15 fr. pour les départemens , et de 18 fr. pour l'étranger , franc de port.

On souscrit à Paris , chez Frechet , libraire-commissionnaire , rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice , n^o 24 , au bureau du *Glaneur littéraire*.

Et dans les départemens et l'étranger , chez les principaux libraires et directeurs des postes.

tant



tant anciens que nouveaux , tandis que l'autre n'est qu'un recueil de *petites nouvelles* , dont la plupart sont inédites , dont les autres ne se trouvent que dans quelques ouvrages oubliés ou peu connus.

Nous ne parlerons que du cahier qui est en ce moment sous nos yeux. Il contient *sept Nouvelles* , parmi lesquelles nous avons distingué *Flavilla* , nouvelle anglaise. On y voit une jeune personne que ses goûts frivoles précipitent dans un abîme de malheurs. Le sujet n'est pas neuf ; mais les caractères sont assez bien tracés , les scènes naturellement amenées.

La *Nouvelle Athénienne* , qui est la troisième du cahier , n'offre aucune connaissance des mœurs grecques. — La *Caraïbe, Nouvelle Américaine* , n'est qu'une ridicule caricature. L'auteur a voulu imiter la manière de Voltaire : au lieu d'un tableau gai et philosophique , il a dessiné une véritable enseigne.

Et pourtant M. l'éditeur s'extasie le plus souvent , à la fin de chaque nouvelle , sur les beautés qu'il y découvre. *Comme cela est bien raconté !* dit-il au public ; *rien de plus plaisant.* Il a toujours à la bouche , le *vos plaudite cives*. — Puis , il fait remarquer le but moral , ajoute quelquefois un petit sermon dans le genre niais. — A Quoi bon ces notes de l'éditeur ? Si une nouvelle est morale , et bien écrite , les lecteurs ont-ils besoin d'en être avertis ? *Nous verrons bien* , peut lui dire chacun d'eux. D'ailleurs , il risque de voir ses jugemens le plus souvent infirmés par le public ; c'est ce que je viens de faire ici ; et c'est un petit désagrément qu'il pourrait s'épargner.

A. D.

SPECTACLES.

Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique. — C'est un bien mauvais service à rendre à la mémoire d'un homme de lettres , que de mettre indistinctement au jour tout ce qu'on a trouvé dans son portefeuille. Le malheureux succès de *Menzicoff* , au théâtre Feydeau , aura sans doute engagé quelque avide collatéral à faire une nouvelle fouille dans les papiers de M. Dejaure , à en extraire un plan de mélodrame probablement destiné au théâtre de l'Ambigu , et qui , à l'aide de quelques changemens , a été transformé en opéra pas précisément comique , qui a pour titre *Linné ou les Mines de Suède*.

R r

Un compositeur connu ne manque pas de poèmes à mettre en musique, mais un jeune homme qui débute n'a pas encore le droit de choisir ; il s'empare de tout ce qu'on lui présente, et par sa précipitation perd souvent le fruit de ses veilles : c'est ce qui vient d'arriver à M. Dourlens, jeune élève du Conservatoire, auteur de la musique de l'opéra nouveau, qui, pour le plan et l'exécution, pouvait à peine soutenir la comparaison d'un opéra bouffon.

La scène se passe en Suède ; *Georgine*, fille du comte de *Walstein*, aime *Frédéric* ; le père s'oppose à cette union ; *Georgine* quitte la maison paternelle, et se cache avec son amant dans le fond d'une forêt : le major *Ulric*, persécuté par *Walstein*, est venu y chercher un refuge ; quelques soldats de son régiment l'ont accompagné, et ces déserteurs se conduisent dans les bois d'une manière si noble, qu'ils pourraient donner des leçons de politesse et d'humanité, même aux brigands de la troupe du trop fameux *Robert*. Le comte de *Walstein*, à la tête d'un détachement de son régiment, poursuit les déserteurs. Ils sont pris, et condamnés aux mines ; *Frédéric*, confondu avec eux, partage leur punition ; mais le célèbre *Linné* qui avait fait sa connaissance, en cherchant des simples dans la forêt, descend aussi dans les mines, y fait un beau sermon à *Walstein* sur l'oubli des injures ; *Walstein* pardonne à sa fille, et se charge d'obtenir la grâce d'*Ulric*.

Toute critique sur cet ouvrage serait superflue ; nous ne pouvons que regretter que M. Dourlens ait pris la peine de travailler sur un pareil canevas. C'est sur-tout de la première production d'un musicien qu'il faut dire franchement son avis, comme la manière n'est pas encore arrêtée, il peut profiter des avis qu'on lui donne. On a remarqué dans cette musique quelque tendance à l'abus de l'harmonie, un peu de négligence du chant principal, et des accompagnemens qui, étant ou trop forts, ou trop nourris, reportent sur l'orchestre l'attention qui devrait toujours appartenir toute entière à la scène ; plusieurs morceaux offrent cependant une heureuse réunion de la mélodie et de l'harmonie : on a sur-tout applaudi une jolie romance chantée par *Georgine* ; un beau duo entre *Frédéric* et *Georgine*, et un chœur d'un bel effet et d'un style large, dans lequel les condamnés aux travaux des mines expriment toute l'horreur de leur situation.

Ce début de M. Dourlens, a donné de grandes espérances, et nous promet un bon musicien de plus.

Théâtre du Vaudeville. — Première représentation du *Petit Almanach des Grands-Hommes*.

Le sort des deux premières représentations du *Petit Almanach des Grands-Hommes* a été bien différent ; le parterre, assez mal disposé à la première, a donné quelques signes d'improbation bien gratuits : la seconde représentation, au moyen de coupures heureuses, a été fort applaudie, et méritait de l'être. Le dialogue (en termes de coulisse), est soigné, et les couplets, presque tous bien tournés : il eût été vraiment dommage que les auteurs n'en eussent pas appelé.

« Du parterre en tumulte, au parterre attentif. »

On a reproché à cet ouvrage de manquer de mouvement, et ce reproche est fondé ; mais les habitués du Vaudeville sont indulgens et faciles à contenter. Ils n'exigent jamais une action dramatique fortement conçue : des couplets agréables, du trait dans le dialogue, quelques pointes ou calembourgs, voilà ce qu'il faut en général pour réussir à ce théâtre, et, à peu d'exceptions, les pièces qui ont été applaudies, n'avaient pas d'autres titres au succès.

Le *Petit Almanach des Grands-Hommes* est de MM. Rougemont et Merle.

Théâtre de l'Impératrice. — Odéon. — Pourra-t-on jamais accoutumer le public parisien à des comédies dont Aristote eût désavoué la conduite et le plan ? J'en doute. Il ne souffre aucun essai dans ce genre. Si du moins, avant de juger ces pièces irrégulières, il les voulait écouter ; mais l'auteur, dans un prologue, l'avertit en vain que l'on va lui soumettre une pièce qui ne ressemble en rien à celles que l'on représente tous les jours ; qu'on lui demande attention et indulgence... Précaution inutile ! à la moindre invraisemblance, vous voyez le parterre entier, murmurer, vociférer, se lever simultanément, et crier haro sur l'audacieux auteur. On dit que le peuple français est léger, inconstant dans ses goûts ; moi, je ne crois pas qu'il en existe un seul qui tienne plus fortement à ses us et coutumes.

La pièce que l'on vient de donner au Théâtre de l'Impératrice, a pour but de ridiculiser certains mœurs, certains usages qui caractérisent les principales nations du Monde. C'est en quoi Voltaire avait parfaitement réussi dans le conte des *Voyages de Scarmentado* ; qui a fourni le sujet de la pièce nouvelle. On y voit, comme dans le conte, Scarmentado en Angleterre où il risque d'être pendu ; en Es-

pagne où l'inquisition veut le faire brûler; en Italie où on le veut assassiner; en Turquie où peu s'en faut qu'il ne soit empalé; enfin, en France où, pour dernier malheur, il se marie avec *Agnès*, sa maîtresse qui, comme lui, a couru le monde, que partout il a rencontrée, grâce à telles et telles circonstances qui toutes ont paru par trop invraisemblables au public. Cinq reconnaissances dans cinq actes, et à peu près autant d'enlèvemens ont occasionné des murmures... Les deux premiers actes avaient plu, sur-tout l'acte qui se passe en Espagne: rien de plus vrai et de plus plaisant que le caractère de certain matamore espagnol.

On se demande pourquoi l'auteur s'est imposé l'inutile tâche de placer cinq reconnaissances dans cinq actes. En eût-il moins bien tracé les mœurs de ces cinq peuples, quand chez l'un d'eux, *Scarmantado* eût enlevé sa maîtresse, et quand, chez un autre, *Agnès* eût délivré *Scarmantado* de quelque grand danger. Leur fuite commune dans un autre pays eût été suffisamment motivée; on les eût vus avec plaisir arriver ensemble, soit en Espagne, soit en Italie; et l'auteur aurait évité par-là, au moins trois reconnaissances sur cinq. C'est bien quelque chose.

On dit que cette comédie est l'ouvrage d'un auteur connu par de brillans succès; qu'il la composa à dix-neuf ans; que des amis qui connaissaient cet essai de sa jeune Muse, l'ont déterminé à la laisser représenter sur le second théâtre français... Et en effet, pourquoi n'eût-on pas donné ce conseil à l'auteur? La pièce étincèle d'esprit; les vers (à l'exception de quelques locutions hasardées) en sont bien tournés, pleins de saillies, d'épigrammes. En fallait-il plus pour faire espérer un succès? Que de pièces réussissent sans aucun de ces avantages! Mais elles sont plus sagement conduites... O les bienfaisantes règles! tout passe avec ce mot.

Nous croyons que les *Voyages de Scarmantado* n'ont pas été jugés sans appel. Cette pièce n'est pas de celles qu'il faut rejeter parce qu'un parterre qui nous a paru tumultueux et peu décent, n'a pas voulu l'entendre avec attention. Sans doute ce parterre sera composé de meilleurs juges quand l'Université florira dans le quartier. Mais toujours, faudra-t-il supprimer dans *Scarmantado*, deux ballets qui viennent refroidir et fatiguer le spectateur dans l'acte qui se passe en Turquie. Ces ballets étaient d'une longueur assommante, et on ne peut plus mal composés; c'était une caricature pitoyable des ballets de l'opéra.

A. D.

NOUVELLES POLITIQUES.

(EXTÉRIEUR.)

RUSSIE. — *Pétersbourg, 24 août.* — Le grand chambellan Narischkin a donné dernièrement, dans sa maison de campagne auprès de cette capitale, une fête magnifique à la princesse héréditaire de Weymar. On croit généralement que S. A. I. ne tardera point à retourner en Allemagne.

— Il y a eu, dimanche dernier, grande parade et manœuvres d'artillerie. Un assez grand nombre d'officiers suédois prisonniers assistait à ce spectacle.

— La guerre continue en Finlande avec plus de chaleur et d'activité que de résultats éclatans. La nature du pays et la prudence de l'ennemi rendent presque impossibles les affaires générales. Mais, jusqu'ici, le roi de Suède a fait d'inutiles efforts pour pénétrer dans cette province si promptement et si heureusement conquise par nos armes. Il l'a fait attaquer par terre et par mer, à la faveur de quelques insurrections de paysans, et partout sans succès.

Le 1^{er} août, notre escadre, sous les ordres de l'amiral Chanikow, est arrivée à la hauteur de Sweabord; et le quartier-général de l'armée de Finlande a été transféré à Abo.

ALLEMAGNE. — *Hambourg, 12 septembre.* — Les dernières nouvelles de Londres, reçues par la Suède, annoncent que le marquis de Wellesley a débarqué un corps de troupes anglaises entre Oporto et Lisbonne. On augurait fort mal, en Angleterre, de cette expédition hasardeuse, dont le duc d'York avait inutilement désiré d'obtenir le commandement. (Voyez, ci-après, l'article *Londres.*)

L'escadre qui croisait à la hauteur de Flessingue et sur les côtes de la Hollande, est rentrée dans les ports d'Angleterre, partie à Deal, partie à Yarmouth.

Les flottes marchandes de la Jamaïque et des îles du vent sont arrivées.

Les bâtimens portugais, sur lesquels il avait été mis un embargo, au départ du prince-régent pour le Brésil, ont été restitués aux propriétaires; mais on discute encore la question de savoir s'il faut aussi rendre les cargaisons. L'amirauté anglaise a, sur les propriétés étrangères, une législation si subtile et si flexible, qu'il est bien difficile,

même aux plus fidèles alliés de l'Angleterre, d'échapper à la théorie de son droit maritime.

Les dernières lettres de la Suède annoncent que le baron d'Armfeldt est tombé subitement dans la disgrâce du roi, qui lui a retiré le commandement des troupes rassemblées sur les frontières de la Norvège; pour le confier au général Cedestroëm.

Le marquis de Douglas, dernier ambassadeur d'Angleterre en Russie, est actuellement à Stockholm.

ANGLETERRE. — *Londres, le 9 Septembre.* — Nous avons reçu de Portugal la nouvelle de trois engagements qui ont eu lieu entre notre armée et les troupes françaises, les 16, 17 et 21 du mois d'août.

Notre perte a été de plusieurs officiers supérieurs, de 400 hommes tués et de 600 blessés.

Les Français se battent avec la plus grande vigueur. Nous avons le 17 notre quartier-général à Villa-Verde. Après avoir rétrogradé d'une demi-marche, nous avons été attaqués, le 21, dans notre position de Vimiera.

L'attaque des Français a été des plus chaudes. Le 20^e régiment de dragons a été presque entièrement détruit. Les corps commandés par les lieutenans-colonels Lake et Taylor ont aussi considérablement souffert. Ces deux braves officiers ont été tués. Nous n'avons presque pas de cavalerie, et l'ennemi en a une très-nombreuse. Les Français nous ont fait 4 ou 500 prisonniers.

Après la bataille du 21, nous avons concentré nos forces sur les bords de la mer, auprès de Maceira. Les Français étaient demeurés dans leur position, où ils paraissaient se renforcer, et depuis dix-huit jours que ces sanglans combats ont eu lieu, il n'y a eu que des escarmouches. Nous avons déjà un grand nombre de malades.

Les relations des affaires du 17 et du 21, qui avaient été envoyées par le général Wellesley étaient fort exagérées. Les treize canons que nous avons pris dans notre marche, sont des canons de fer, que les avant-postes français avaient retirés des châteaux qui se trouvent dans les défilés. Ces trophées ne sont pas glorieux.

La cavalerie des Français est redoutable, et l'on dit qu'ils ont soixante pièces de campagne attelées. Nous croyons que notre infanterie doit être plus nombreuse que la leur, sur-tout d'après l'arrivée du général Moore; mais s'il est vrai que le duc d'Abrantès ait fait sous les forts de Saint-Julien un camp retranché, hérissé de 500

pièces de canon, et ait rassemblé des vivres pour six mois, il est probable que, quand bien même nous parviendrions à le forcer dans sa position actuelle, qui couvre Lisbonne, rien ne l'empêcherait de se retirer dans son camp. Les Français auront ainsi le tems de venir nous tourner par le Douro. Les gens sensés croient que les dispositions qu'on a prises ont été trop tardives.

Nous oublions de dire, et nous remarquons avec douleur que le corps de Spencer a été totalement détruit, et cependant, dans la bataille du 21, le duc d'Abrantès n'avait qu'une partie de ses forces. (*Extrait du Times*).

Du 9. — Aucune nouvelle du Portugal depuis la bataille du 21 à Vimiera (1).

On a envoyé un renfort de trois vaisseaux de guerre dans la Baltique.

Du 10. — Un exprès envoyé à Cork le 5, a porté à sir David Baird l'ordre de mettre sur-le-champ à la voile (2). Les troupes ont reçu l'ordre de laisser leur bagage à terre; et ceux des soldats qui ne seraient pas encore prêts à entrer sur-le-champ en campagne, resteront en dépôt à Fermoy.

Du 13. — D'après les dernières nouvelles que nous avons reçues de Paris, Napoléon a déclaré, dans son Journal officiel, qu'il allait employer la force, et que « les affaires » d'Espagne étaient irrévocablement fixées. Du moins les Espagnols n'auront pas dans cette occasion à se plaindre de la trahison de leur ennemi (3). La trahison ayant manqué son objet, il a recours à la violence ouverte, et les Espa-

(1) Vous n'avez aucune autre nouvelle si ce n'est que votre quartier-général était à Villa-Verde et que vous avez reculé jusqu'à Maceira au bord de la mer. Ce n'est pas là un signe de victoire.

(2) Les Anglais sont obligés d'envoyer des troupes au secours de leur armée de Portugal, et cependant si l'on voulait les croire, il faudrait les regarder comme vainqueurs. Que seraient-ils de plus, s'ils avaient été défaits? Cette circonstance, jointe à l'aveu qu'ils ont fait qu'ils avaient porté en arrière leur quartier général, ne laisse pas de doute sur la vérité des résultats.

(3) La trahison est une arme que les Français ne connaissent pas; c'est celle du faible. On ne peut reprocher à l'armée française en Espagne que d'avoir montré trop de confiance. Les garnisons de Barcelone, de Pampelune, de Saint-Sébastien, de Madrid, n'étaient-elles pas entourées par l'armée française, et si cette armée n'avait écouté que la prudence, elle aurait désarmé les troupes de ligne, mis à pied les troupes à cheval, et pris les officiers en otages.

Le marquis de la Romana a trompé le prince de Ponte-Corvo, parce que la défiance n'entre pas dans le caractère français. Cet Espagnol s'est laissé aller aux suggestions des Anglais, et il a faussé son serment; mais son déshonneur fait l'éloge de la loyauté française.

gnols profiteront sans doute de cet utile avertissement pour n'écouter que le danger de leur situation, et pour étouffer toutes ces petites semences de jalousie qui pouvaient devenir funestes à la cause commune.

Nous espérons que les Espagnols seront bientôt en mesure de soutenir cette grande lutte, et notre honneur nous commande de les aider de toutes nos forces. Il est tems enfin de détruire cette tache imprimée à notre caractère national, que nous laissons périr nos alliés faute de secours. Les forces de notre ennemi sont partout en mouvement; 80,000 de ses vieilles troupes vont franchir les Pyrénées, et les troupes anglaises ont déjà montré qu'elles peuvent se mesurer avec elles. Tout dépend de l'énergie de nos ministres. (4).

Nous avons reçu les journaux de Hollande jusqu'au 9 du courant. Les troupes françaises, qui occupaient le territoire prussien, sont en marche pour la France, et sans doute qu'elles se rendent en Espagne. Il faut que Bonaparte ait une grande confiance dans les dispositions pacifiques de l'empereur François, ou qu'il ait le plus grand mépris de ses forces et de son énergie. Il est possible aussi qu'il compte sur la coopération de la Russie, et que l'armée russe, qui se rassemble du côté de la Pologne, soit destinée à en imposer à l'Autriche (5).

(4) On nous dit que le général Wellesley est en Portugal avec une armée considérable. Le général Junot, prévenu de sa marche et instruit des circonstances, aura pris des mesures pour se fortifier, pour rassembler des vivres et pour combiner sa défense avec celle de l'escadre russe.

Rien ne peut être plus agréable aux Français et au Continent que de voir les Anglais jeter enfin leur masque et entrer en lice. Dieu veuille que 80,000, que 100,000 Anglais se présentent devant nous en rase campagne; la terre du Continent a toujours été leur tombeau. Si ils prennent assez de confiance pour s'éloigner de leurs vaisseaux, le peuple anglais apprendra aussi à pleurer sur les malheurs de la guerre. Son or sera trempé de sang et de larmes.

(5) Singulière assertion! Oui, plus de deux cent mille hommes vont franchir les Pyrénées; ce qui n'empêchera pas que la France ait plus de 400 mille hommes en Italie et en Allemagne pour la défense de ses alliés. La Russie est l'alliée de la France, elle est au même degré que la France ennemie déclarée de l'Angleterre, et cependant les Anglais ne peuvent prévoir sans étonnement que les armées russes se combieraient avec les armées françaises, si cela était nécessaire.

A ces ridicules raisonnemens les Anglais ajoutent une supposition plus absurde encore. L'empereur d'Autriche et la nation autrichienne ne veulent pas de vous. L'exemple de la Suède leur a appris ce qu'on peut attendre de votre alliance. Les peuples du Continent, qu'ils soient battus ou battans, ne cessent pas de s'estimer. C'est à vous seuls qu'ils gardent leur mépris.

— Un bâtiment, arrivant de Malte, a apporté la nouvelle d'un brillant combat soutenu par la frégate *la Seahorse*, capitaine Stewart, à la hauteur des Dardanelles, contre trois frégates turques, dont une de 50 canons, et deux de 44. Le combat a duré trois heures. Le vaisseau de 50 canons a été capturé et conduit à Malte. Une des autres frégates a été coulée, et l'autre s'est échappée. Les Turcs ont eu, dit-on, 200 hommes tués et 300 blessés. Nous n'avons eu que 6 hommes tués et 5 blessés (1).

— On a reçu hier des nouvelles de St-Domingue jusqu'au 2 août. Il y avait eu plusieurs actions entre Christophe et Pétion, et le dernier avait eu partout l'avantage. Pétion avait quitté le Port-au-Prince avec 8000 hommes pour se porter sur St-Marc, où Christophe tenait encore.

(INTÉRIEUR.)

PARIS, 23 Septembre. — S. M. I. et R. est partie pour l'Allemagne, jeudi 22 du courant, à 5 heures du matin. MM. les ducs de Frioul et de Rovigo, M. de Remusat, premier chambellan, et M. le général Nansouty, premier écuyer, accompagnent S. M. Le ministre-secrétaire d'Etat est parti en même tems.

S. A. S. le prince vice-grand-électeur de l'Empire, et S. Exc. le ministre des relations extérieures, avaient quitté Paris depuis plusieurs jours.

On assure que M. le maréchal Lannes est allé recevoir l'empereur de Russie, à la frontière de ses Etats.

— S. M. le roi des Deux-Siciles est arrivé à Naples le 6 de ce mois. Les acclamations de ses nouveaux sujets l'ont suivi depuis les confins du territoire napolitain, jusques dans sa capitale.

— Le dimanche, 19 du courant, pendant la messe célébrée dans la chapelle du palais de Saint-Cloud, M. de Fontanes, présenté par S. A. S. le prince archi-chancelier de l'Empire, a prêté serment sur les saints Evangiles, entre les mains de S. M. l'Empereur et Roi, en qualité de grand-maitre de l'Université.

(6) Voilà une brillante victoire ! Quel mal avez-vous reçu des Turcs pour leur faire la guerre ? Leur crime est de n'avoir pas voulu vous permettre d'incendier leur sérail et leur capitale. Si vous quittez votre système d'égoïsme, d'hypocrisie et de trahison ; si vous défendez vos nouveaux alliés loyalement, avec toutes vos forces, et au prix de l'existence de vos soldats, nous pouvons prédire à l'Europe que votre soumission n'est pas éloignée ; elle suivra de près la destruction de vos armées. (*Moniteur.*)

Deux jours auparavant (le 17 septembre), S. M. avait rendu le décret suivant :

Art. 1^{er}. Le grand-maitre de l'Université prêtera serment entre nos mains. Il nous sera présenté par le prince archi-chancelier, dans la chapelle impériale avec le même cérémonial que les archevêques. La formule du serment sera ainsi conçue :

« Sire, je jure devant Dieu, à V. M., de remplir tous les devoirs qui me sont imposés, de ne me servir de l'autorité que pour former des citoyens attachés à leur religion, à leur prince, à leur patrie, à leurs parens; de favoriser par tous les moyens qui sont en mon pouvoir, les progrès des lumières, des bonnes études et des bonnes mœurs; d'en perpétuer les traditions pour la gloire de votre dynastie, le bonheur des enfans et le repos des pères de famille. »

2. A dater du 1^{er} janvier 1809, l'enseignement public dans tout l'Empire, sera confié exclusivement à l'Université.

3. Tout établissement quelconque d'instruction, qui, à l'époque ci-dessus ne serait pas muni d'un diplôme exprès du grand-maitre, cessera d'exister.

4. Pour la première formation seulement, il ne sera pas nécessaire que les membres enseignans de l'Université soient gradués dans une faculté; ils ne seront tenus de l'être qu'à dater du 1^{er} janvier 1815.

5. Avant le 1^{er} décembre prochain, l'archevêque ou évêque du chef-lieu de chacune des académies où il y aura une faculté de théologie, présentera au grand-maitre les sujets parmi lesquels les doyens et les professeurs de théologie seront nommés.

6. A l'égard des deux facultés de théologie de Strasbourg et de Genève, et de celle qui sera incessamment établie à Montauban, les candidats seront présentés dans le même délai par les présidens du consistoire de ces trois villes.

7. Le grand-maitre nommera, pour la première fois, les doyens et les professeurs entre les sujets portés en nombre triple de celui des placés auxquelles il faudra pourvoir, et cette nomination sera faite avant le 1^{er} janvier 1809.

8. Le grand-maitre nommera également pour la première fois, et avant le 1^{er} janvier 1809, les doyens et professeurs des autres facultés.

9. Les chaires des facultés de théologie ne seront données au concours qu'à dater du 1^{er} janvier 1815, et celles des lettres et sciences, à compter du 1^{er} janvier 1811 : jusques là, il y sera nommé par le grand-maitre.

10. Jusqu'au 1^{er} janvier 1815, époque à laquelle les personnes qui se destinent à l'instruction publique, auront pu acquérir les qualités requises, l'ordre des rangs ne sera pas suivi dans les nominations des fonctionnaires; mais nul ne pourra être officier de l'Université ou officier d'Académie, avant l'âge de trente ans révolus.

11. Toutes fois, tous les individus qui ont exercé pendant dix ans des fonctions dans l'instruction publique, pourront recevoir du grand-maitre le diplôme du grade correspondant aux fonctions qu'ils remplissent. Toutes nominations du grand-maitre, qui ne seront pas faites parmi les individus ci-dessus désignés, seront soumises à notre approbation; et lorsqu'elle aura été accordée, il sera délivré aux fonctionnaires un diplôme du grade correspondant aux fonctions auxquelles il aura été promu. Les conseillers titulaires seront nommés par nous incessamment. Ils jouiront dès-à-présent des honneurs et traitemens attachés à leur titre. Ils recevront un brevet de conseiller à vie dans cinq

ans, si, d'ici à cette époque, ils ont justifié nos espérances et notre confiance.

12. Avant le 1^{er} janvier 1809, le grand-maître nommera les conseillers ordinaires, les inspecteurs de l'Université, les recteurs et inspecteurs des Académies, les proviseurs et censeurs des Lycées, en se conformant aux règles qui viennent d'être établies.

13. Tous les inspecteurs, proviseurs, censeurs, professeurs et autres agens actuels de l'instruction publique, seront tenus de déclarer au grand-maître s'ils sont dans l'intention de faire partie de l'Université impériale, et de contracter les obligations imposées à ses membres. Ces déclarations devront être faites avant le 1^{er} novembre prochain.

14. Avant le 15 janvier 1809, tous les membres de l'Université devront avoir prêté le serment prescrit par l'article 39 de notre décret du 17 mars, faute de quoi, ils ne pourront continuer leurs fonctions.

15. Le grand-maître est autorisé à nommer sur la présentation de trois sujets par le trésorier ; un caissier-général de l'Université, chargé, sous la surveillance du trésorier, de la totalité des recettes et de l'acquiescement des dépenses sur les ordonnances du trésorier. Le caissier-général rendra le compte annuel.

16. Les articles 90 et 94 du décret du 17 mars, en ce qui concerne le choix des inspecteurs de l'Université et des recteurs des Académies, n'auront leur exécution qu'à partir du premier janvier 1811.

17. Le pensionnat normal sera mis en activité dans le cours de l'année 1809 ; le nombre des élèves pourra n'être porté qu'à cent la première année, à deux cents la seconde, et ne sera complété que la troisième année.

18. Le chef de l'École normale pourra être choisi par le grand-maître, parmi les conseillers à vie, indistinctement, jusqu'à ce qu'il y ait quatre recteurs conseillers à vie.

19. La maison des émérites sera ouverte dans le cours de l'année 1809.

20. La retenue du 25^e ; faite jusqu'à ce jour sur les traitemens des proviseurs, censeurs et professeurs, pour les pensions de retraite, aura lieu sur tous les traitemens de l'Université.

21. Les fonds des bourses dans les Lycées, fournis par le gouvernement, seront versés par douzième dans la caisse de l'Université, sur l'ordonnance de notre ministre de l'intérieur, et en vertu de la quittance du caissier de l'Université, visée par le trésorier.

22. Le contingent annuelle des villes, pour les bourses destinées, dans chaque Lycée, aux élèves des écoles secondaires, sera versé par le caissier de la commune, et aussi par douzième, dans la caisse du Lycée où les bourses seront établies ; sur l'ordonnance du préfet, et à Paris sur l'ordonnance du ministre de l'intérieur.

23. Les bâtimens des Lycées et collèges, ainsi que ceux des Académies, seront entretenus annuellement aux frais des villes où ils sont établis ; en conséquence, les communes porteront chaque année à leur budget, pour être vérifiée, réglée et allouée par l'autorité compétente, la somme nécessaire à l'entretien et aux réparations de ces établissemens, selon les états qui en seront fournis.

24. La caisse d'amortissement est autorisée à ouvrir à l'Université impériale, un crédit d'un million, avec intérêt de 5 pour cent ; pendant une année. L'Université, au fur et à mesure de ses rentrées, rembourse la caisse d'amortissement jusqu'à libération entière.

25. La rétribution annuelle des étudiants mentionnés en l'article 137 de notre décret du 17 mars dernier, est fixée ainsi qu'il suit ; savoir : pour les pensionnaires dans les pensions, institutions, collèges, Lycées

et séminaires, au vingtième du prix de la pension payés pour chaque élève. Pour les élèves à demi-pension, pour les externes, et pour les élèves gratuits ou non gratuits, à une somme égale à celle que paient les pensionnaires de l'établissement où ils sont admis.

26. Les élèves de pension ou d'institution qui suivent et paient comme externes les cours d'un Lycée, ne paieront point la rétribution ci-dessus au Lycée, mais seulement dans leur pension ou institution.

27. Il sera payé pour les diplômés portant permission d'ouvrir une école, accordé par le grand-maître, en vertu des articles 2, 54 et 103 de notre décret du 17 mars, savoir : 200 fr. pour les maîtres de pension; à Paris 300 fr. 400 fr. pour les instituteurs; à Paris 600 fr. Ce paiement sera effectué de dix ans en dix ans, à l'époque du renouvellement des diplômes.

28. Le droit de sceau, pour ces diplômes, est compris dans les sommes ci-dessus.

29. Les maîtres de pension et instituteurs, paieront chaque année, au premier novembre, le quart de la somme ci-dessus fixée.

30. Les rétributions mentionnées aux deux titres précédens, seront exigibles à dater du premier novembre 1808.

Par un autre décret, en date du 16 de ce mois, S. M. a nommé conseiller à vie de l'Université impériale, MM. de Bausset, ancien évêque d'Alais; Emmery, ancien directeur du séminaire St-Sulpice; Nougarede, questeur du Corps-Législatif; Delamalle, avocat; de Bonald; Defrenaudes, ex-tribun; Cuvier, membre de l'Institut; Jussieu, *idem*; Legendre, *idem*; Guérout, proviseur du Lycée Charlemagne.

Par le même décret, S. M. a nommé M. Arnault, conseiller ordinaire, et secrétaire-général du conseil de l'Université.

— Un décret impérial, du même jour, ordonne que les commissions du Corps-Législatif, pour la discussion préalable des lois, se réuniront à Paris le 1^{er} octobre prochain. Les membres du Corps-Législatif qui composent ces deux commissions, sont, pour la *Législation civile et criminelle*: MM. d'Haubersart, président; Riboud, Nougarede, Cholet, Grenier, Bruneau-Beaumont, et Louvet. — Pour les *Finances*: MM. de Montesquiou, président; Desribes, Defermon, Frémin-Beaumont, de Meulenaer, Mathieu, et Brière-Montdétour.

— Le Corps-Législatif est convoqué pour le 25 octobre.

— M. le sénateur Saint-Vallier est nommé à la Sénatorerie de Gènes.

— Le directeur du Théâtre de la Cour est parti pour l'Allemagne avec les principaux acteurs tragiques du Théâtre Français.

R.

TABLE

Du troisième Trimestre de l'année 1808.

TOME TRENTE-TROISIÈME.

POÉSIE.

LA Fête-Dieu dans un hameau, — Poème ; par M. P. de la Renaudière.	Page 3
La Visite académique ; par M. <i>Andrieux.</i>	49
Honni soit qui mal y pense ; vaudeville de M. <i>Dejouy.</i>	50
Les Plaisirs de la campagne, fragmens par M. <i>L.-B.</i>	51
Quatrains ; par M. <i>du Weiquet d'Ordre.</i>	53
Épigramme dialoguée ; par M. de <i>L.-R.</i>	<i>Id.</i>
Les Amans de Bayonne, Élégie ; par M. <i>Népomucène Lemercier.</i>	97
Un Bosquet ; par M. <i>Millevoye.</i>	99
Le Tombeau de Clémentine et de Julie, Élégie ; par M. <i>Iduag.</i>	145
Mort d'Anthiocus Epiphane ; par M. <i>Talairat.</i>	193
Bonsoir la Compagnie, Vaudeville moral de M. <i>Brazier.</i>	195
A Mademoiselle ***.	196
A une jeune personne qui se plaignait de ne pas connaître ses parens ; par M. <i>Dejouy.</i>	<i>Id.</i>
Épître à mon Amie ; par M ^{lle} <i>Sarrazin de Montferrier.</i>	241
La Justification ; Dialogue entre deux poètes ; par M. <i>L.-R.</i>	249
Fragment d'une Traduction nouvelle de l'Énéide ; par M. <i>Becquey.</i>	289
Testament de l'Amour, Allégorie ; par M. <i>Dejouy.</i>	339
Le Bibliothécaire, Épigramme ; par M. <i>L.-B.</i>	<i>Id.</i>
Fragment des trois règnes de la nature, poème nouveau ; par <i>J. Delille.</i>	385 et 433
Le Songe de Luci, Romance ; par M. <i>Géraud.</i>	388
Sur le Portrait d'une Prude ; par M. <i>Geraud.</i>	436
Aline, Élégie.	481
Fragment d'un poème sur les Ruines ; par M. <i>F. Mazois.</i>	484
La Nascita di Giove, Ode ; par <i>Buttura.</i>	529
Le Sophi et le Dervis, Apologue ; par <i>Kerivalant.</i>	531
Réponse impromptu, etc. ; par M. <i>Andrieux.</i>	577
L'Homme à plaindre ; par <i>D.....</i>	<i>Id.</i>
Enigmes. 7, 53, 99, 147, 196, 243, 293, 340, 388, 436, 485, 532.	
Logogriphes. <i>Id., Id.,</i> 100, <i>Id., Id., Id., Id., Id.,</i> 389, 437, 486, 533,	
Charades. 8, 54, <i>Id., Id.,</i> 197, 244, <i>Id.,</i> 341, <i>Id., Id., Id., Id.,</i>	
Mots des Enigmes, des Logogriphes et des Charades. 8, 54 ; 100, 148, 197, 244, 293, 341, 389, 437, 487, 533	

MÉLANGES.

Lettre de M. L. aux Rédacteurs du <i>Mercur</i> , sur le poème des Jeux de moins; par M. de <i>Rhulière</i>	55
La pauvre Sara; par M. de <i>Sévelinges</i> .	148
L'Œuvre de charité, Nouvelle espagnole; par M. de <i>Boufflers</i> .	198, 245
Suite des débuts de M ^{lle} <i>Maillard</i> ; rentrée de M ^{lle} <i>Duchesnois</i> .	214
Victorine d'Ohmont, ou le double Mariage; par M. de <i>Sévelinges</i> .	294
Extrait d'un Voyage inédit en Italie, en Grèce, et à Constantinople.	341
Extrait des Recherches récemment faites en Angleterre et en France sur la décomposition des alcalis; par M. <i>Biot</i> .	487
Léonie; par M. L. de <i>Sévelinges</i> .	580

LITTÉRATURE, SCIENCES ET ARTS. — (EXTRAITS).

Le vieil Amateur; par M. <i>Alexandre Duval</i> .	9
Les Jeux de Mains, poème; par M. L.-C. de <i>Rhulière</i> .	13
Les Pyrénées, poème; par M. <i>Dureau-Delamalle</i> .	21
Nouveau Dictionnaire français et latin; par M. <i>Noël</i>	27
Le Fils banni, ou la Retraite des Brigands; par M ^{me} <i>Regina-Maria Roche</i> .	35
Voyage dans les départemens du midi; par M. <i>Aubin-Louis Millin</i> .	60
Bibliothèque universelle des Voyages; par M. <i>Boucher de la Richar-derie</i> .	69
Remarques inédites du président <i>Bouhier</i> , de <i>Breitinger</i> , et du père <i>Oudin</i> ; publiées par M. <i>Prunelle</i> .	74
Œuvres complètes de M ^{me} la marquise de <i>Lambert</i> .	79
Rudiment de la Traduction, ou l'Art de traduire le latin en français; par M. <i>Ferri de Saint-Constant</i> .	101
Il Genio, canto lirico, nel compleanno dell' incoronazione a Rè d'Italia di Napoleone il Grande; par <i>Buttura</i> .	106
Poésies diverses de <i>Jean-François Delafosse</i> .	111
Essai sur le mécanisme de la guerre, etc. etc.; par un officier français.	115
Eloge de <i>Henri Fouquet</i> ; par <i>Charles-Louis Dumas</i> .	123
Extrait du Mémoire sur la cause immédiate de la carie ou charbon des blés et sur ses préservatifs; par M. <i>Bénédict Pruvost</i> .	128
L'Arithmétique, etc; par M. <i>Edmond Desgranges</i> .	131
La Princesse de Clèves, suivie des Lettres de M ^{me} la marquise *** sur ce roman, et de la comtesse de <i>Tende</i> .	165
Léontine de Blondheim; par M. <i>H.-L. C.</i>	169
Praxède; par <i>César Auguste</i> .	175
L'Amour maternel, extrait d'un ouvrage inédit de M. <i>Millot</i> .	179
Les Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers français, avec des remarques; par M. de <i>Saintonge</i> .	219
Considération sur l'état de la peinture en Italie, etc.	229

Mémoire relatif à trois espèces de crocodiles ; par M. <i>Geoffroy de St.-Hilaire</i> .	230
L'Énéide, traduite en vers français ; par M. <i>Hyacinthe Gaston</i> .	266
L'Histoire, ou les Aventures de Joseph Andrews et de son ami Abraham Adams ; ouvrage traduit de l'anglais par M. <i>Lunier</i> .	276
Esprit de M ^{me} <i>Necker</i> ; par M. <i>B.-D. V.</i>	315
Histoire des guerres civiles de la république romaine ; par <i>J.-J. Combes-Daunous</i> .	321
Instructions sur les moyens de suppléer le sucre dans les principaux usages qu'on en fait pour la médecine et l'économie domestique ; par M. <i>Parmentier</i> .	326
Mémoires de la Classe des Sciences physiques et mathématiques de l'Institut, second semestre de 1807.	348
Savinia Rivers, ou le Danger d'aimer ; par mistriss <i>Sophie Lée</i> .	359
Marie de Brabant, reine de France, roman historique ; par <i>F.-P.-A. Maugenet</i> .	366
Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises ; par <i>Charles Nodier</i> .	371
Du génie des peuples anciens, ou Tableau historique et littéraire du développement de l'esprit humain chez les peuples anciens, etc. ; par M ^{me} <i>V. de C****</i> .	590
Glossaire de la Langue romane, etc. ; par M. <i>J.-B.-B. de Roquefort</i> .	402 et 497
L'Énéide, traduite en vers français ; par M. <i>François Becquey</i> .	411
Histoire de France, commencée par <i>Velly</i> , continuée par <i>Villaret</i> , et ensuite par <i>Garnier</i> ; par <i>Ant. Fantin Désodoards</i> .	425
ἸΣΟΚΡΑΤΟΥΣ ΛΟΓΟΙ, etc. Lettres et Harangues d'Isocrate avec les anciennes Schoïes.	477
Histoire de la Grèce, traduite de plusieurs auteurs anglais ; revue et corrigée par <i>J.-J. Leuillette</i> .	448
Les Fleurs, Idilles morales, suivies de poésies diverses ; par <i>E. Constant Dubos</i> .	461
Les quatre Saisons du Parnasse, ou Choix de Poésies légères, etc. ; par M. <i>Fayolle</i> .	491
Discours prononcé par M. <i>Vigée</i> , le jour de la distribution des prix de l'institution polytechnique.	508
De l'Amour considéré dans ses lois réelles et dans les formes sociales de l'union des sexes ; par <i>P. de Senancour</i> .	534
Caractère des personnages les plus marquans dans les différentes cours de l'Europe.	

Esprit des Orateurs chrétiens, etc.	594
Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches, etc.	599

VARIÉTÉS.

Théâtre de l'Opéra-Comique.	42
Séance publique de la classe d'Histoire et de Littérature ancienne de l'Institut. — Messe de M. <i>Martini</i> . — Alcalimètre de M. <i>Descroilles</i> . — Lettre de M. <i>Jouyneau Desloges</i> , sur M. <i>Chéron</i> . 87 et suiv.	
Théâtre du Vaudeville. Notice nécrologique; par <i>S.-B. Jumelin</i> .	134 et suiv.
Revue des Théâtres. — Lettre de M. <i>Jouyneau Desloges</i> .	181
Sur le rapport que les commissaires de la première classe de l'Institut ont fait du système du docteur Gall.	231
Revue des Théâtres. Débuts de M ^{lle} <i>Émilie Levert</i> .	311
Notice nécrologique sur M. <i>Neveu</i> .	326
Revue des Théâtres.	374, 429, 467, 511
Rapport fait à l'Institut sur l'histoire de l'anarchie de Pologne; par <i>Rhulière</i> .	
Sociétés savantes.	90, 137, 184
Revue du Mois, ou Coup-d'œil sur quelques ouvrages nouveaux.	608

NOUVELLES POLITIQUES.

Pages	44, 93, 139, 184, 233, 285, 331, 377, 431, 470, 514, 564
-------	--

ANNONCES.

Pages	94, 141, 191, 239, 336, 480, 528.
-------	-----------------------------------

Fin de la Table des Matières du troisième Trimestre.



III.

AP
20
.M48
v. 33

MERCURE DE
FRANCE

1055556

UNIVERSITY OF CHICAGO



79 352 686